
TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

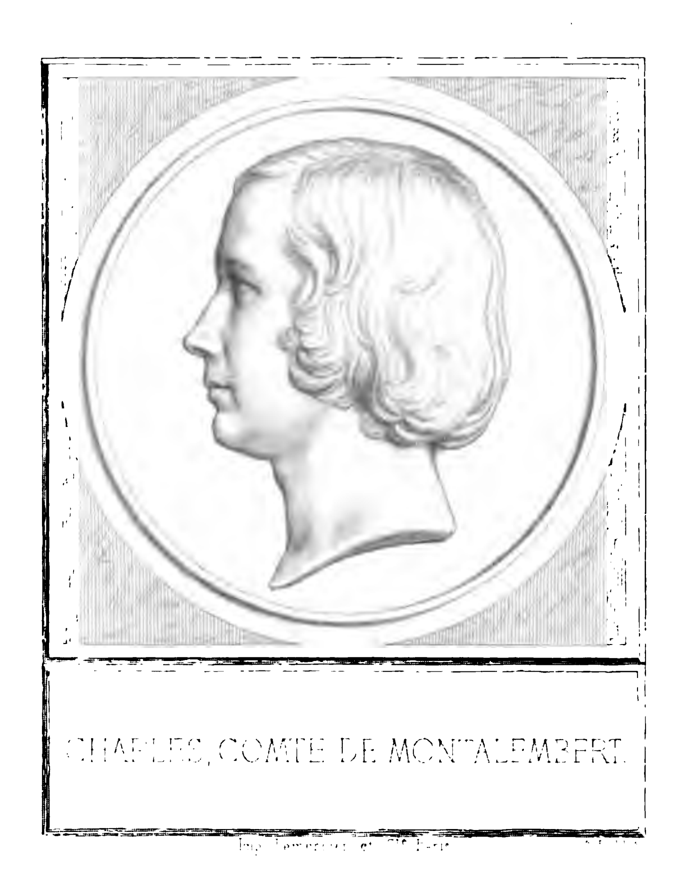


LETTRES

A

UN AMI DE COLLÈGE

1827-1830



CHARLES, COMTE DE MONTALEMBERT.

Imp. Lemercier et Cie Paris

Cte DE MONTALEMBERT ET LÉON CORNUDET

LETTRES
A
UN AMI DE COLLÈGE

1827-1830

NOUVELLE ÉDITION AUGMENTÉE

DES

RÉPONSES DE LÉON CORNUDET

AVEC AVANT-PROPOS ET ÉPILOGUE

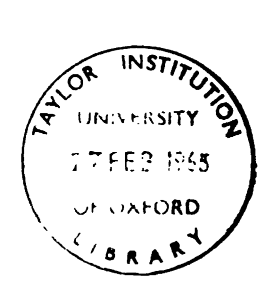
PAR

MICHEL CORNUDET



PARIS
VICTOR LECOFFRE, ÉDITEUR
90, RUE BONAPARTE, 90

1884



AVANT-PROPOS

Lorsqu'en 1873 mon père publia sous ce titre : *Lettres à un ami de collège*, quelques-unes des lettres de la jeunesse de Montalembert, il ne nomma point le correspondant qui avait eu l'heureuse fortune d'être, pendant quarante ans et sans un instant de défaillance, l'intime ami du grand orateur. Tous ceux qui lurent alors ces lettres si fraîches, si généreuses, si pleines d'élévation et si belles, reconnurent celui auquel elles étaient adressées et témoignèrent le désir de voir publier les réponses de mon père. Par un sentiment que chacun comprendra, mon père s'y refusa absolument. Je ne suis tenu ni à la même discrétion ni à la même modestie. Et puisque Dieu a rappelé à lui ce « fils d'une sainte mère » (1) qui fut l'ami et le correspondant de Montalembert et qui, maintenant, j'en ai la ferme confiance, partage avec son ami l'ineffable bonheur du ciel, je n'ai pas cru devoir résister plus longtemps à d'amicales sollicitations.

En publiant cette correspondance, j'obéis à la pensée qui avait guidé mon père dans la publication des lettres de Montalembert. J'ose espérer que la jeunesse catho-

1. C'est ainsi que mon père, dans la préface que je reproduis plus loin, se désignait lui-même.

lique y puisera de salutaires résolutions et que, loin de sourire de l'enthousiasme généreux qui animait les deux amis, elle saura s'inspirer de leur ardeur. Il faudrait plaindre une âme de vingt ans qui ne connaîtrait ni l'enthousiasme ni l'ardeur, même exagérés ! Sans doute on ne trouvera dans ces lettres ni événements notables ni faits extraordinaires ; mais on y verra, dans l'intimité, deux âmes éprises de ce qui est élevé, ayant horreur de ce qui est bas, et chez lesquelles la fermeté des principes chrétiens n'excluait ni les élans juvéniles vers l'idéal, ni l'amour du siècle et du pays où Dieu les avait placées. On s'y reposera des tristesses, des hontes et des fièvres du temps présent, comme le voyageur dans une oasis.

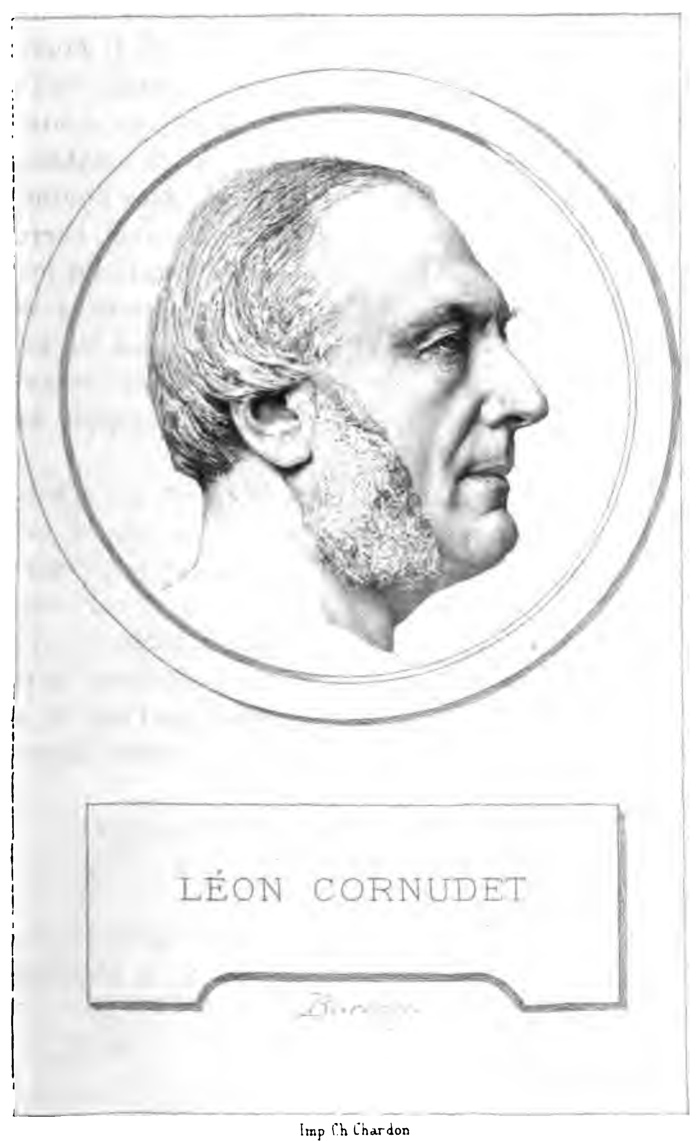
Pour ceux qui n'ont approché mon père que dans la maturité de sa haute et sage raison, ces lettres de sa jeunesse feront mieux connaître et aimer son cœur si tendre, si dévoué, si loyal et si délicat. Il me semble même, — peut-être est-ce une illusion filiale, — il me semble qu'elles ne seront pas sans profit pour la mémoire de Montalembert, en montrant que l'ami le plus ancien et le plus cher de sa vie était vraiment digne de lui.

MICHEL CORNUDET.

Mai 1884.

Je tiens à déclarer que je ne publie ces lettres qu'avec l'assentiment formel de la famille de M. de Montalembert.

M. C.



Imp Ch Chardon

PRÉFACE

DE LA

PREMIÈRE ÉDITION

L'éminent auteur de l'*Épilogue à l'Art chrétien*, M. Rio, dans le récit plein d'intérêt qu'il a fait de ses relations avec le comte de la Ferronnays et avec le comte de Montalembert, s'est plu à reconnaître qu'aucune circonstance de sa vie n'a plus contribué à faire naître et à développer en lui la notion véritable de l'*Idéal* et du *Beau*, que le spectacle des grandes qualités de cœur et de caractère qu'il lui a été donné d'admirer chez ses deux nobles amis. Mieux que tous les récits sans doute, les lettres de M. de Montalembert que renferme ce recueil, en révélant la jeunesse de l'illustre orateur, feront comprendre le prestige qu'il a exercé tout jeune encore sur l'imagination de M. Rio; en permettant de remonter à la source même des idées et des sentiments qui ont dominé sa vie entière, elles aideront à mettre en lumière cette belle et originale figure, où la postérité aimera à contempler l'idéal de l'honneur, du courage désintéressé et du dévouement passionné et chevaleresque pour la religion et la vraie liberté.

Charles de Montalembert, né en Angleterre le 15 avril 1810, ne vint rejoindre ses parents en France qu'en

1820, après la mort de son aïeul maternel, M. James Forbes, de la famille des comtes de Granard, célèbre et savant voyageur anglais. M. Forbes s'était consacré, dans les dernières années de sa vie, à l'éducation de son petit-fils avec une tendresse infinie, et il contribua plus que personne à lui donner ces habitudes de travail, cette ardeur pour l'étude qui furent un des traits saillants de son caractère.

Après une courte apparition au collège Bourbon, où il suivit une des classes de grammaire, il partit pour Stuttgart, où son père le comte de Montalembert (Marc-René-Anne-Marie), pair de France, était chargé de représenter la France comme ministre plénipotentiaire. Ce séjour d'environ une année dans le royaume de Wurtemberg rendit la langue allemande très familière au jeune Montalembert. Revenu à Paris, il continua ses études dans sa famille. Parmi les personnes qui eurent la meilleure influence sur le développement de son esprit et de son cœur, il faut nommer M. Rio, qui faisait à cette époque, à la Société des Bonnes Lettres, des cours suivis par l'élite du monde parisien. Charles de Montalembert assista aussi régulièrement qu'il était possible à ces cours en 1825 et en 1826, et il conserva toujours un profond souvenir de ses premiers rapports avec le jeune et brillant professeur, qui dès ce moment devint son ami. Dans les dernières années de sa vie, il disait à un ami commun, tendrement attaché comme lui à M. Rio par les liens d'une longue et fidèle amitié : « N'oublions jamais que Rio, dans notre jeunesse, a cultivé en nous l'enthousiasme, et gardons-lui toujours pour ce bienfait la plus vive reconnaissance. »

Au mois d'octobre 1826, le père du jeune Montalem-

bert, qui venait d'être nommé ministre plénipotentiaire en Suède, confia son fils au collège Sainte-Barbe (1), alors dirigé par l'abbé Nicolle, ancien recteur de l'académie de Paris. Le jeune Montalembert entra en rhétorique et y prit de suite le premier rang parmi les élèves de sa classe.

Le collège Sainte-Barbe, quoique dirigé par un prêtre d'une grande vertu et malgré les soins éclairés et le zèle évangélique de deux aumôniers du plus réel mérite (2), n'échappait pas à la fièvre irréligieuse qui régnait alors dans la jeunesse confiée à l'Université, à Paris particulièrement. M. de Montalembert l'a constaté dans un de ses écrits publié en 1852. « J'en atteste, dit-il, les souvenirs de tous ceux qui, comme moi, terminaient leur éducation vers cette époque (la fin de la Restauration). Combien étions-nous de jeunes chrétiens, même dans les collèges les mieux famés ? A peine un sur vingt. Quand nous entrions alors dans une église, est-ce que la rencontre d'un de ces jeunes gens des écoles, d'un de ces hommes du peuple, qui aujourd'hui remplissent nos temples, ne produisait pas presque autant de surprise et de curiosité que la visite d'un voyageur chrétien dans une mosquée d'Orient (3)? »

Plusieurs des professeurs du collège, hommes très instruits, fort zélés et d'une conduite privée irrépro-

1. Le collège municipal de Sainte-Barbe, établi rue des Postes, avait été fondé d'abord sous le nom d'*Institution des anciens élèves de Sainte-Barbe*. Il fut dépouillé de son nom après 1830 et reçut celui de *Collège Rollin*.

2. M. l'abbé Faudet, depuis curé de Saint-Étienne-du-Mont, puis de Saint-Roch, et M. l'abbé Sénac.

3. *Des Intérêts catholiques au dix-neuvième siècle*. Novembre 1852. *Œuvres complètes*, t. V, p. 58.

chable, étaient malheureusement plus attachés aux doctrines philosophiques de l'École normale d'où ils sortaient qu'aux croyances religieuses du vénérable supérieur de la maison ; et leurs élèves, surtout ceux des classes supérieures, ne savaient que trop bien deviner sous leurs réticences les sentiments non chrétiens ou antichrétiens qui les animaient. L'abstention des professeurs n'était pas du reste imitée par les élèves, et le très petit nombre de ceux qui croyaient et qui pratiquaient étaient, de la part de leurs camarades, l'objet d'une véritable persécution. Le jeune Montalembert, dès le premier jour, accepta résolûment le combat, et celui qui devait plus tard lancer à l'incrédulité, en pleine Chambre des pairs, ce fier défi : « Nous sommes les fils des croisés, et nous ne reculerons pas devant les fils de Voltaire (1), » préludait aux grandes luttes qui l'ont immortalisé, par la résistance énergique qu'il opposait, dans la cour du collége Sainte-Barbe, aux objections de toutes sortes contre sa foi et aux moqueries contre ses pratiques de piété, dont l'accablaient ses camarades.

Il était cependant bien des qualités du jeune Montalembert qui s'imposaient à la sympathie, et même à l'admiration et au respect de ces jeunes cœurs, flétris, hélas! par l'épidémie régnante, l'impiété, mais qui, pour la plupart, conservaient une partie des sentiments généreux de la jeunesse : c'était, avant tout, l'indomptable courage avec lequel leur nouveau condisciple foulait aux pieds le respect humain et combattait leurs doctrines ; c'était sa verve, éloquente déjà et nourrie par une instruction bien au-dessus de son âge ; c'était enfin sa puis-

1. Discours du 16 avril 1844. *Œuvres complètes*. t. Ier, p. 401.

sance de travail, qui le rendait si supérieur à tous ses camarades et qui dépassait tout ce que les souvenirs et les traditions du collège, même celles qui remontaient à l'ancienne institution de Sainte-Barbe, rappelaient aux plus anciens professeurs de la maison.

Dans un charmant discours *sur la Puissance du travail*, fait au collège Stanislas en 1843, Ozanam a rappelé « Bossuet s'enfermant à l'âge de six ans dans la bibliothèque de son oncle, et remplissant dès sa seizième année l'hôtel de Rambouillet et la Sorbonne de l'éclat naissant de son éloquence (1) ». Celui qui écrira l'histoire de M. de Montalembert pourra le montrer, de six à dix ans, enfermé dans la bibliothèque de son grand-père, lui servant de secrétaire, l'aidant à dessiner ses cartes géographiques, et s'instruisant à l'école des grands orateurs parlementaires anglais, dont il faisait sa lecture assidue; plus tard, au collège, se privant volontairement de récréations pour lire, analyser et extraire une quantité considérable de livres d'histoire, de philosophie et de poésie; enfin s'ingéniant pour utiliser tous ses instants, à ce point qu'il put, en une année, traduire tout un volume d'Épictète, en prélevant chaque matin dans sa cellule cinq minutes sur le temps donné aux élèves pour se lever et s'habiller.

Mais, il faut le dire, ce qui lui donnait une sorte de popularité parmi ses camarades, en dépit de ses croyances, c'étaient les opinions politiques qu'il avait rapportées d'Angleterre et qui étaient pour lui une tradition de famille. La jeunesse, on le sait, à la fin de la Restauration, était libérale à l'excès. La politique pénétrait partout, même dans les collèges, et celui de Sainte-Barbe ne différait

1. *Œuvres complètes d'Ozanam*, t. VIII, p. 16.

pas, au point de vue de l'envahissement des opinions libérales les plus exagérées, des autres colléges de Paris, bien qu'il eût une réputation contraire, à raison sans doute des opinions connues du supérieur, M. l'abbé Nicolle, du directeur, frère de ce dernier, l'excellent M. Henri Nicolle, et des patrons officiels de la maison. Les jeux et exercices du corps, imposés avec tant de raison pendant les récréations aux élèves de tout âge dans les bonnes maisons d'éducation, étaient généralement dédaignés, surtout par les élèves de rhétorique et de philosophie. On se promenait par bandes dans les cours et l'on discutait avec une ardeur sans pareille toutes les questions politiques du moment. Le *Constitutionnel* et le *Courrier français*, secrètement introduits, alimentaient la discussion; on lisait et on commentait leurs articles; on se passionnait pour les discours des orateurs de l'opposition, et les noms de la Fayette, du général Foy et même de Manuel, n'étaient pas prononcés sans qu'on se découvrît.

Charles de Montalembert n'était pas l'un des moins ardents dans ces discussions; mais il savait en élever le ton et y mêler les souvenirs historiques les plus intéressants, tirés de l'histoire parlementaire de la Grande-Bretagne, qu'il avait déjà beaucoup étudiée. Sachant presque par cœur les principaux discours des grands orateurs politiques de ce pays, il racontait avec passion à ses camarades les débats du Parlement. L'Irlandais Grattan et les luttes éloquentes de cet orateur célèbre contre la réunion du Parlement de l'Irlande avec celui de la Grande-Bretagne (1) avaient une grande place dans

1. Henri Grattan, avocat à Dublin et membre du Parlement d'Ir-

ses chaleureux récits. Mais, entre tous, son héros était l'illustre Burke, dont le portrait n'a jamais quitté son cabinet de travail de la Roche-en-Brenil. Les admirables discours de ce grand homme en faveur des réclamations de l'Amérique anglaise et contre les abus de pouvoir du gouverneur des Indes orientales, lord Hastings, ceux mêmes par lesquels il attaqua la Révolution française avec tant de véhémence, analysés ou récités avec entraînement par Montalembert, électrisaient ses jeunes auditeurs.

C'était une chose rare, en 1827, que l'alliance des convictions catholiques et des opinions libérales, même modérées, en matière politique. Elle n'avait aucun représentant dans la presse périodique; c'est en 1829 seulement que le *Correspondant*, rédigé par MM. de Carné et de Cazalès, devint le premier organe de cette alliance, et encore fut-il un certain temps avant de prendre sur l'esprit public l'action que lui méritaient le courage et le talent de ses jeunes rédacteurs. Les jeunes gens, relativement peu nombreux, qui faisaient partie des réunions ou des associations religieuses ou littéraires du temps les plus en évidence, passaient, à tort ou à raison, pour être peu favorables aux idées politiques dont la Charte était le symbole, et les hommes qui ont vécu à cette époque peuvent se souvenir que bien des jeunes gens élevés chrétiennement n'osaient pas manifester tout haut

lande, avait réussi en 1782 à empêcher la réunion du Parlement de l'Irlande à celui de la Grande-Bretagne. Malgré ses efforts, malgré son éloquence, elle fut votée en 1801 par les Chambres des deux pays. Bien que protestant, Grattan se porta toujours avec une invincible énergie, au Parlement anglais comme au Parlement irlandais, le défenseur des catholiques d'Irlande.

leurs croyances et les pratiquer ouvertement, de peur d'être soupçonnés d'adhésion aux opinions de ce qu'on appelait l'ancien régime. Cette crainte ou ce prétexte cessa d'exister pour cette partie timide de la jeunesse chrétienne à partir de la révolution de Juillet. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'après cette révolution, un plus grand nombre d'hommes et surtout de jeunes gens se montrèrent dans les églises de Paris. Au bout de quelques années, et surtout après la fondation et l'expansion de la Société de Saint-Vincent de Paul, le respect humain était à peu près vaincu dans la jeunesse parisienne.

Parmi les camarades de Charles de Montalembert, il en était un, appartenant à une famille de province, fils d'une sainte mère et petit-fils d'un martyr de la révolution décapité à Lyon en 1794, qui partageait toutes ses idées en religion comme en politique, et qui depuis plusieurs années luttait à peu près seul contre ses condisciples incrédules. Qui peut dire le bonheur de ce jeune chrétien, lorsqu'il vit arriver au collège un champion si résolu, si courageux, et en même temps si aimable et si distingué, des convictions auxquelles, de bonne heure, il avait lui aussi donné son cœur tout entier! Quoique un peu plus âgé que Montalembert et appartenant à une autre classe, celle de philosophie, il se rapprocha bien vite de lui, et bientôt s'établit entre ces deux écoliers une de ces amitiés qui, fondées sur le terrain solide des aspirations généreuses, de l'harmonie des croyances et des opinions, restent inébranlables, « malgré la diversité des fortunes politiques, malgré les vicissitudes inséparables de l'âge et du cours de toute vie mortelle (1) »;

1. Lettre de M. de Montalembert du 20 novembre 1868.

une de ces amitiés que la mort ne brise pas, parce qu'elle s'est inspirée de cette belle parole de Bossuet : « L'amitié est un commerce pour s'aider à mieux jouir de Dieu (1). »

C'est à cet ami fidèle que furent adressées les lettres dont on publie aujourd'hui les plus intéressantes. Les deux jeunes écoliers, étant de classes différentes, ne se voyaient qu'en récréation, au milieu de leurs camarades. Les conversations générales avaient suffi pour leur révéler l'harmonie qui existait entre leurs sentiments et leurs principes, mais ne permettaient pas l'effusion de ces deux jeunes cœurs qui se sentaient si fort entraînés l'un vers l'autre. De là une correspondance assidue, échangée à tout propos, pour un livre prêté ou rendu, pour une conversation interrompue par la présence importune d'un camarade peu sympathique, et particulièrement lorsque le jeune Montalembert était retenu chez son père, qui le gardait quelquefois plusieurs jours, à raison de son prochain départ pour la Suède. Elle devint plus active à mesure qu'approchait le temps si douloureusement prévu de la séparation : car l'ami de Montalembert devait quitter le collége après sa philosophie, au mois d'août 1827.

Moins fréquente en 1828, lorsque les deux amis pouvaient se voir au parloir trois ou quatre fois par semaine, cette correspondance reprit toute son activité pendant le séjour que Montalembert fit auprès de son père en Suède, à la fin de 1828 et pendant la plus grande partie de l'année 1829.

Charles de Montalembert revint à Paris après la mort

2. Citée dans l'admirable notice du R. P. Perraud sur le P. Gratry, p. 36.

de sa sœur, qui, à la suite d'une longue et cruelle maladie, s'éteignit à Besançon au mois d'octobre 1829, presqu'au terme d'un douloureux voyage de plusieurs semaines, entrepris à travers l'Europe, pour la conduire dans un climat plus doux que celui de la Suède. Les deux amis réunis purent alors, pendant une année, et jusqu'au moment où Montalembert partit pour l'Irlande, à la veille de la révolution de Juillet, mener ensemble cette vie sérieuse, mais bien douce, d'études communes, de projets d'avenir, de joies et de peines fraternellement partagées, qu'ils avaient rêvée au collège et qui fortifia leur amitié en laissant dans leurs cœurs d'impérissables souvenirs.

Les *Lettres à un ami de collège* se rapportent à trois époques de la jeunesse de M. de Montalembert : son séjour au collège (1827-1828), son voyage en Suède (1828-1829), et son voyage en Irlande (1830). Au retour de son dernier voyage, il s'attacha, bien jeune encore, — il avait moins de vingt et un ans, — au journal de M. de Lamennais, l'*Avenir*. Là s'arrête la partie ignorée de sa jeunesse ; là aussi devait s'arrêter notre publication.

On a beaucoup hésité à publier des lettres d'un caractère si intime, et où quelques-uns pourront trouver des détails un peu puérils. Mais on a cédé au désir de faire mieux connaître et aimer ce noble chrétien. On a voulu procurer aux lecteurs qui savent apprécier les jouissances délicates du cœur et de l'esprit, le délicieux plaisir de contempler dans la fraîcheur de leur premier épanouissement « ces ardeurs, ces transports d'admiration et de résolution pour le bien (1) », qui ont rempli cette grande

1. Écrit inédit de M. de Montalembert.

âme jusqu'à son dernier soupir. Tout lecteur de ces lettres reconnaîtra que M. de Montalembert, au terme de sa vie, a pu avec toute justice et toute vérité inscrire sur l'édition complète de ses Œuvres cette épigraphe : *Qualis ab incepto.*

Enfin et surtout, on a espéré faire du bien et inspirer de généreuses résolutions à la jeunesse catholique, et c'est à elle spécialement qu'est offert ce petit recueil.

M. de Montalembert aimait tant les jeunes gens ! il souffrait tant, dans les dernières années de sa vie, du reproche fait à la jeunesse catholique de nos jours de céder à la mollesse et au découragement ! Dans une de ses dernières lettres, il disait à des étudiants suisses qui lui avaient adressé un témoignage d'intérêt :

« Même quand ils ne me demandent rien, je me sens « toujours porté à crier aux jeunes gens : Courage et « confiance ! Travaillez énergiquement pour la bonne « cause, pour la vérité, la justice et la liberté, et soyez « sûrs que vous ne vous en repentirez jamais ! » Il faut espérer et persévérer. Mais, quand même on serait sans espoir, il faudrait encore lutter sans peur, ne fût-ce que pour l'honneur de notre drapeau, ne fût-ce que pour revendiquer une place parmi les cœurs généreux, parmi les âmes vraiment libérales, parmi les solides chrétiens de notre siècle (1). »

Ce n'est point, on l'espère, être infidèle à cette chère mémoire que de faire servir sa correspondance intime à fortifier les jeunes gens de notre temps, à leur inspirer courage et énergie par le spectacle vivifiant de la jeunesse

1. Lettre à l'Association des étudiants suisses séant à Brigg en Valais, insérée dans le *Français* du 1er décembre 1869.

si pure, si énergique, si enthousiaste, si passionnée pour le bien et pour le vrai, du glorieux ami de Lacordaire, de celui qui a si bien servi la cause de la religion catholique au dix-neuvième siècle.

LETTRES

A

UN AMI DE COLLÈGE

— 1827-1830 —

PREMIÈRE PARTIE

LE COLLÈGE

1827-1828

CHARLES DE MONTALEMBERT A LÉON CORNUDET

Avril 1827.

Un jour Mahomet se trouva entouré de ses disciples à quelque distance d'une montagne. Il s'écria : « Mes enfants, vous allez voir la puissance de Dieu : montagne, je t'ordonne de venir à moi. » Cependant la montagne ne fut pas docile; plusieurs incrédules commencèrent à ricaner, après que le prophète eut vainement répété plusieurs fois sa sommation; mais lui, sans se troubler, les confondit par ces paroles : « Vous le voyez, la montagne ne veut pas venir me trouver; eh bien! moi, Mahomet, j'irai moi-même trouver la montagne : serez-vous convaincus alors de ma puissance? »

C'est ainsi, vieille montagne, que je me vois forcé de t'écrire, puisque, malgré la gracieuse permission que j'avais bien voulu te donner, tu as négligé de remplir ta promesse. J'attends depuis plusieurs jours une lettre de toi; enfin, fatigué d'une si longue attente, moi, Montalembert, je t'écris moi-même.

Je te dirai d'abord que, quoique dans ma chambre tout seul, j'entends bourdonner autour de mes oreilles un bruit confus de ténèbres, de plain-chant, de faux-bourdons, de sermons, etc., reste sanctifié de la semaine sainte. J'ai vraiment pris une bonne dose de sainteté.

J'ai bien prié pour toi pendant ces jours saints; je prie pour tous ceux que j'aime: c'est une petite récompense que je me plais à rendre à ceux qui ont des bontés pour moi. Quelle douce chose que la prière! Quel bienfait inexprimable de notre religion! Quel plaisir pour moi de rassembler autour de moi dans ma cellule, à Sainte-Barbe, le petit cercle de tout ce que j'aime, de tout ce que je respecte, de m'unir à ces personnes bien-aimées par la prière, de me rappeler les vertus des absents, d'oublier leurs défauts et de m'occuper d'eux en m'entretenant avec Dieu! Je sais que mes prières sont bien peu efficaces; mais Dieu a dit: *Sacrificium Deo cor contritum et humiliatum;* ce qui me donne quelque espérance. Mais je t'entends qui t'écries: « Peste soit du sermonnaire! il a la tête tournée par la semaine sainte. » Sur quoi je me sauve.

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Ce soir, lundi, 17 avril 1827.

Quoiqu'il soit bien avéré que la montagne n'alla point à Mahomet mais que Mahomet alla à la montagne, il est cepen-

dant bien certain, Monsieur Charles de Montalembert, que j'ai eu l'honneur de vous écrire le premier comme je l'avais promis, que ma lettre a été mise à la poste vendredi et que, d'après les règlements, elle devait vous arriver au moins samedi matin.

Plaisanterie à part, mon cher ami, je suis très vexé de ce que ma lettre ne t'est point parvenue : je crains bien que l'autorité n'ait mis la main dessus. Au reste, tu ne perds pas grand'chose, et pourvu que celle-ci t'arrive et puisse t'attester que je sais garder mes promesses et que je n'oublie pas ceux que j'aime, je serai content.

Mon ami, ta lettre m'a fait bien du plaisir. Aussi je ne veux pas en laisser perdre l'impression, et quoiqu'un peu fatigué des courses de la journée, je t'écris de suite pour te remercier.

Tu as prié pour moi ! que tu es bon ! et que je t'en ai d'obligation !

Jusqu'ici je n'avais compté que sur les prières de ma mère et sur celles de mes sœurs. Mais je vois que je puis aussi compter sur celles d'un ami. Je ne puis t'exprimer tout ce que je sens au moment où je t'écris, et je bénis Dieu de ce que, seul dans ma chambrette, personne ne peut troubler mon plaisir.

Pourtant, mon cher Montalembert, je ne serais pas franc si je te disais que j'ai aussi prié pour toi. J'ai plutôt pensé à prier pour ceux que je voyais en avoir le plus besoin, malgré que je fusse parfaitement convaincu de l'inefficacité de mes prières. Tu ne m'en voudras point pour cela, mon ami. Cet oubli n'est point de l'indifférence de ma part, Dieu sait combien de fois j'ai pensé à toi tous les jours.

Tu as eu tort de croire que tes paroles religieuses puissent m'ennuyer. Au contraire, c'est la partie de ta lettre que je relis avec le plus de plaisir, et je crois que, si j'avais partagé la déplorable opinion de ceux qui prétendent que l'on ne doit point prier Dieu, j'eusse été converti par le peu de

mots que tu me dis sur la prière. Je t'en prie, Montalembert, ne prends pas ceci pour un fade compliment.

Au reste, de peur de m'exposer à ce soupçon, je ne t'en dirai pas davantage.

Seulement qu'il me soit permis d'ajouter : Quelque humble que soit ma position future, quelque élevé que soit le rang que tu occuperas un jour, conserve toujours de l'amitié et quelques relations avec un de tes camarades et amis de collége qui partage ta foi et la plupart de tes sentiments. L'amitié que tu me témoignes m'autorise à croire qu'il n'y a aucune inconvenance dans ce que je viens de te dire.

Adieu, reviens-nous vite ; nous t'attendons tous et moi plus impatiemment que tous.

Ton ami.

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

5 juin 1827.

Je crains bien, cher ami, de ne pouvoir pas retourner à Sainte-Barbe de dix à douze jours. Je veux donc t'écrire une longue lettre. J'ai besoin d'ouvrir mon cœur, de m'associer à une âme qui me comprenne, et je t'ai choisi pour me consoler et pour t'aimer.

Jamais cœur n'éprouva plus que le mien ce besoin d'aimer, si nécessaire à l'homme ; jamais attente n'a été si trompée ou plutôt si retardée. Toutes les personnes qui m'ont plu par des raisons quelconques, je me suis pour ainsi dire accroché à elles. J'ai trouvé plusieurs personnes pour qui je conserve encore un respect invariable ou une amitié bien tendre. Mais la différence de l'âge, de la condition ou du sexe, ont toujours refroidi ou froissé ces amitiés. En arrivant à Sainte-Barbe, je me suis trouvé seul comme toujours au milieu de la multitude. J'ai cru un instant que N... était ce qu'il me

fallait ; mais, quoiqu'il ait des qualités excellentes, nos opinions religieuses sont trop différentes pour qu'il puisse jamais exister entre nous cette union parfaite qui fait les vrais amis : c'est un camarade, une connaissance aussi agréable que spirituelle, mais ce ne sera jamais un ami.

C'est donc dans tes bras que je me jette, cher ami ; c'est dans ton cœur que je veux me réfugier et me consoler de mes peines, qui ne sont pas peu de chose. Mais voilà que, par un coup du sort, tu vas m'être enlevé dans deux mois ! Comment ferai-je l'année prochaine, maintenant qu'une douce habitude m'a enchaîné à toi ? C'est ce que je ne sais ; mais j'espère en Dieu. Il nous reste la ressource des lettres ; c'en est une bien grande, c'est le seul moyen que j'aurai pour communiquer avec tout ce qui m'est cher au monde. Tâchons de démentir cette maxime flétrissante, qui n'est faite que pour les cœurs froids ou faibles : *Les absents ont toujours tort*. Montrons au contraire que, quand deux cœurs s'entendent vraiment, l'absence n'est point un mal, et que souvent elle fait oublier les défauts pour ne laisser que le souvenir des bonnes qualités. Dans nos lettres nous ne serons point soumis à cette contrainte perpétuelle qui nous impose un joug peut-être utile, mais bien désagréable ; nous serons vraiment tête à tête, ou plutôt cœur à cœur.

Notre union sera sanctifiée par la religion ; sans elle, tout est vanité et néant. Nous montrerons au monde qu'on peut être chrétiens sans être rétrogrades et servir Dieu avec la noble humilité d'hommes libres. Nos opinions politiques sont les mêmes ; nous saurons *vivre* pour la liberté et la patrie, et peut-être plus facilement *mourir* pour elles. Si la Providence m'appelle à une vie plus agitée, plus brillante que la tienne, j'irai chercher avec toi le repos et le vrai bonheur. Nous doublerons nos jouissances, nous diminuerons nos malheurs en les partageant. Puissants et heureux, l'amitié rehaussera notre bonheur ; pauvres, haïs, méprisés, nous retrouverons un autre monde dans le cœur d'un ami.

Moi que personne ne comprend, qui suis dévoré d'une inquiétude indéfinissable, j'ai assez d'égoïsme pour te charger de mon amitié et pour te forcer de t'intéresser à quelqu'un que tu connais à peine ; mais tu sais que l'amitié est *le seul mouvement de l'âme où l'excès soit permis.*

Et moi je me livre à cet excès, trop heureux si ta sagesse me préserve de tout autre.

Je te promets une confiance sans bornes; mes pensées, mes opinions, mes sentiments, mes inclinations passées et à venir, tu sauras tout: je ne serai plus obligé de les resserrer dans mon cœur. Je ne te demande pas un retour de la même confiance; quand je l'aurai méritée, je suis sûr que je l'obtiendrai.

Comme je te l'ai déjà dit, ce qui me rassure le plus sur la durée de notre amitié, c'est le *sentiment religieux* qui nous unit. Puissions-nous ne jamais la perdre, cette sainte religion ! Puissions-nous, par notre exemple mutuel, nous raffermir dans ses doctrines sublimes, et qu'entre toi et moi elle soit, comme dit Bossuet, une *immortelle médiatrice !*

Si tu veux me convaincre que tu accueilles favorablement mon amitié et ma confiance, j'exige de toi que tu sois inexorable sur tout ce que tu verras de répréhensible en moi et que tu m'en avertisses *sans ménagement* sur-le-champ : c'est la meilleure preuve d'une amitié véritable et chrétienne ; c'est à cette seule condition que je reconnaîtrai la tienne. Comme j'ai de nombreux défauts, tu ne manqueras pas d'occasions pour me donner des preuves de ta fidélité.

Adieu. Comprends-moi et aime-moi toujours, si tu le

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

...1827.

Notre conversation sentimentale, mon bien cher ami, a été

fort mal à propos interrompue ce matin. Quand aurons-nous donc un jour, une heure à passer ensemble, *cœur à cœur*, comme tu le dis si bien, pour nous dire tout ce que nous sentons, tout ce que nous pensons, comme deux amis vrais et sachant s'entendre? Je trouve qu'une lettre n'exprime pas le quart de ce que l'on veut dire. Une parole, un geste, souvent même le silence en disent plus que toutes les épîtres du monde.

Pourtant il vaut bien mieux s'écrire que de ne rien dire. Et puisque nous ne pouvons pas trouver un pauvre petit moment pour rester seuls, puisque me voilà enfermé entre les murs étroits de ma cellule *philosophique*, je ne puis mieux faire, je ne puis trouver un plaisir plus doux que celui de m'épancher quelques instants dans ton cœur.

Tu avais l'air de douter ce matin de la vérité de ce que je t'avais dit dans ma réponse à ta longue lettre. Je t'ai dit que tout y était vrai, que tout était sorti de mon cœur; je te le répète encore. J'étais si heureux que j'avais peine à en croire mes yeux. Et dans ce moment-ci même, cher ami, dans ce moment où je t'écris, le même sentiment renaît en moi.

.... Dès le jour où tu vins cet hiver me faire une petite visite en philosophie pour la première fois, je commençai à te connaître, et ta conversation comme les sentiments de ton cœur me plurent singulièrement. Plus d'une fois depuis, j'eus occasion de te connaître mieux et je voyais, non sans un sentiment d'amour-propre et de plaisir, que, sans nous être jamais connus, nos idées religieuses, politiques, morales, etc., cadraient merveilleusement.

Pourtant je t'avoue que je craignais de m'abandonner tout à fait à l'amitié que j'avais pour toi. Je me disais : une fois le temps du collège passé, ce sera fini. Je ne puis espérer d'occuper dans le monde un rang qui me rapproche de lui. Nous n'aurons plus aucune relation. Pourquoi me créer un nouveau chagrin?

Juge donc quel a été mon bonheur quand j'ai reçu ta lettre

où tu me disais avec tant de chaleur que tu comptais sur mon amitié. J'aurais voulu être seul pour pleurer; et en même temps j'aurais voulu partager avec quelqu'un le bonheur dont je jouissais. Il semble que j'eusse été plus sûr de sa réalité si j'avais pu en parler à quelqu'un.

Quelques-uns de nos amis riraient peut-être s'ils voyaient nos lettres.

J'espère que la mienne n'excitera pas sur tes lèvres un rire de pitié, bien que je prenne un ton peut-être trop sentimental.

Ton amitié me devient bien plus précieuse aujourd'hui que je viens d'éprouver un des plus grands malheurs que j'aie sentis depuis longtemps.

Tu m'as peut-être entendu quelquefois parler de mon ami D... Quoique plus âgé que moi de deux ans, quoique n'ayant pas les mêmes principes que moi, nous étions fort liés ensemble. Malheureusement pour lui, il perdit coup sur coup sa mère, veuve depuis quatre ou cinq ans, un frère plus âgé que lui, et resta seul sur la terre avec une belle fortune.

Il était déjà sorti du collége et avait dix-neuf ans et demi ou vingt ans quand ce malheur lui arriva. Comme tu le penses, je lui écrivais le plus souvent que je pouvais. M. Nicolle avait la bonté de me permettre de sortir tout exprès pour que j'aille le voir et le consoler.

Il me recevait toujours avec la même amitié, mais ne m'écrivait plus. Je lui en faisais assez souvent le reproche. Enfin j'en avais pris l'habitude. Je continuais à aller le voir presque toutes les sorties, n'attribuant son silence qu'à son apathie habituelle et le lui pardonnant en raison de sa débile santé.

Tout cela n'est rien, cher ami. Sa froideur me faisait de la peine, mais j'espérais en l'année prochaine. Je me désespérais de lui voir perdre son temps d'une manière déplorable; mais j'espérais encore secouer sa paresse, quand je serais sorti du collège.

Faut-il que, il y a eu dimanche huit jours, j'apprenne que

depuis longtemps ce malheureux jeune homme ne fait sa société que d'actrices et de femmes dépravées, que, quoique poitrinaire, il s'abandonne à la débauche, aux excès de tout genre, au jeu! Et ce n'est pas lui qui me l'a appris! Ce manque de confiance me blesse vivement. Mais, d'un autre côté, comment aurait-il osé me confier des choses qu'il sait que je désapprouve si fort?

Pour son malheur il est né dans une famille dont tous les membres étaient attaqués de la poitrine. Il hait le monde. Il ne peut souffrir le travail, s'abandonne avec la plus grande faiblesse à tout venant. Je suis sûr qu'il s'est laissé entraîner ainsi par des jeunes gens qui se disent ses amis et qui veulent manger sa fortune.

Mais, dis-moi, que dois-je faire? Que me conseilles-tu? Je n'ose lui parler de tout cela, puisqu'il ne m'en a jamais rien dit. Si je cesse de le voir, je lui donne le dernier coup. Combien de fois ne m'a-t-il pas dit qu'il n'avait que moi d'ami sur la terre? Accablé d'ennui, comme il l'est, ruiné, comme je ne prévois que trop qu'il le sera, que lui restera-t-il si je l'abandonne? Non! Je ne puis cesser d'être son ami. Mais dis-moi, je t'en prie, comment je dois faire pour le tirer du précipice. Conseille-moi, je t'en supplie!

Mais parlons d'autre chose : je ne veux pas t'affliger en te parlant plus longtemps de mon chagrin.

Tu me disais ce matin, cher ami, de te parler de tes défauts. Je ne sais si je m'aveugle, si mon amitié pour toi me ferme les yeux. Mais jusqu'ici la somme ne m'a pas beaucoup embarrassé à faire. A part un peu de *vanité* (car il faut être franc), je te trouve *accompli*... Pourtant je vous prie, mon cher ami, de ne point trop vous enorgueillir de ce que je vous trouve accompli. Peut-être quand je vous aurai mieux étudié, aurai-je occasion de montrer toute ma franchise envers vous.

.... Adieu, ami, je te quitte. Voilà assez pour t'ennuyer demain matin. Mais sois juste et réponds-moi par une longue lettre. Je consens plutôt à n'avoir une réponse que le soir.

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Juin 1827.

J'ai eu bien besoin de toi, cher ami, ces jours-ci. J'ai été vivement affecté du départ de mon père. Il m'a traité avec une amitié et une confiance que je suis loin de mériter, mais qui ne s'effacera jamais de ma mémoire. Il a pleuré sur mon front, et ces larmes sacrées sont imprimées dans mon cœur.

Dieu a été bien bon pour moi : il m'a donné des consolations bien précieuses dans l'abbé Busson (1), mon excellent confesseur; dans la comtesse Davidoff, femme admirable, amie de ma mère et qui la remplacera auprès de moi, et surtout dans ton amitié. Je compte sur toi plus que sur qui que ce soit. Dieu veuille que ce ne soit point en vain!

Thierry m'enthousiasme; tu le connais. Aussi je n'ai rien à te dire sur les beautés de son ouvrage. Je te renvoie le volume d'extraits; je te recommande les morceaux où j'ai mis des papiers; je crois que tu en seras content et que tu en es digne. Les autres extraits ne sont pas pour cela plus mauvais; mais le petit traité de Lamennais est sublime; je ne sais si Bossuet et Massillon ont jamais rien fait de si beau. Que ne pouvons-nous ressembler au portrait qu'il fait du disciple de Jésus-Christ!

LE MÊME AU MÊME

Juin 1827.

Je n'ai pas voulu t'écrire, cher ami, parce que j'espérais

1. L'abbé Busson, professeur au séminaire des Missions-Étrangères, secrétaire général du Ministère des cultes, en 1828, mort dans le diocèse de Besançon il y a quelques années

pouvoir causer un instant avec toi, et que je n'avais rien de très important à te dire ; mais, puisque tu a paru le désirer et que l'occasion favorable ne s'est pas présentée, je te consacre avec le plus grand plaisir ma veillée.

Tes pensées sur l'épanchement nécessaire entre des amis et sur la religion, qui, comme tu le dis fort bien, a formé notre liaison, me semblent admirables. Tu as parlé comme je sentais. Je t'assure, cher ami, que je vois approcher la fin de l'année avec effroi. Je crois et j'espère avec raison que tu m'es sincèrement attaché ; je sais que je t'aime de tout mon cœur, et que j'ai en toi une confiance entière, pour toi une grande estime, et au milieu de ce bonheur je vois toujours devant mes yeux la funeste image de notre séparation...

A propos, de tout côté il me revient que je suis d'une vanité insupportable, que je n'ai pas la moindre modestie. Veille sur moi, je t'en prie : c'est le devoir d'un véritable ami ; ne me passe pas un seul trait vaniteux; avertis-moi, je t'en conjure. Plus tu me gronderas, plus je te regarderai comme mon ami : car j'espère que je sais *entendre* du moins la vérité.

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

5 juillet 1827.

... Les marques de confiance que tu m'as données mardi m'ont bien vivement touché. Et bien que je t'aie dit que tu étais fou, je t'avoue que ta folie a quelque chose qui me plaît singulièrement.

Je te l'ai déjà dit, ta profession de foi me semble admirable (1). Mais tu n'aurais pas dû la signer de ton sang. Le

1. Il s'agit d'une profession de foi politique et religieuse que Ch. de Montalembert avait écrite avant son entrée au collège et qu'il avait communiquée à son ami.

soir de notre entrevue, dans mon exaltation j'ai pensé comme toi, et je me suis dit : J'en aurais fait autant. Mais en y réfléchissant de sang-froid, je ne suis plus du même avis.

A notre âge, cher ami, on n'a point assez d'expérience pour être sûr que l'on ne changera jamais d'idées. Et tu as pris devant Dieu l'engagement de n'en jamais changer! Je sais bien que Dieu est trop juste pour ne pas permettre de revenir sur un vœu fait dans la jeunesse et dont on reconnaît les parties faibles, pour ne pas permettre de suivre avant tout la voix de la conscience qu'il nous a donnée. Mais ne valait-il pas mieux ne pas faire un serment qu'on n'était pas sûr de pouvoir tenir?

Je te le répète, ne crois pas que je désapprouve ton intention. Elle est trop noble, trop généreuse. Je crois même que tu n'auras que bien peu de chose à y changer plus tard. Pour mon compte, je l'adopte tout entière aujourd'hui. Mais gardons notre sang pour les grandes occasions. Si jamais la religion ou la cause de la patrie sont persécutées, nous mourrons, nous scellerons de notre sang nos croyances. Oh! que je l'ai enviée souvent, la gloire du martyre!

Je trouve aussi un peu d'exagération dans ton amour de la gloire, cher ami. Tu es trop passionné ; tu seras malheureux. Je n'ose pas te dire que j'ai la ferme confiance que tu seras un jour un homme célèbre et respecté. Mais songe un peu combien l'homme est sujet à être victime. Si jamais tu éprouves un désappointement, que deviendras-tu? Plus ton espérance aura été brillante, plus ta chute sera affreuse.

Je voudrais être plus souvent avec toi : je ferais tous mes efforts pour te modérer. Tout l'avantage de notre amitié est presque de mon côté. Tu me retrempes l'âme, tu réveilles mes sentiments religieux, tu me donnes du courage pour le travail. Cher ami, je voudrais faire aussi quelque chose pour toi. Je veux prendre un grand empire sur moi, pour te donner l'exemple. Nous nous écrirons souvent. Que notre amitié soit féconde pour tous deux! Soyons hommes; excitons-nous à la

vertu, enflammons-nous pour elle! C'est en poursuivant ses traces seulement qu'il nous est permis d'être passionné. Pour la gloire et l'amour, prenons garde de nous laisser emporter.

Mais il me semble que je suis bien philosophe ce soir. Au fait, j'ai fait de la philosophie toute la journée. Je te quitte. D'ailleurs, je suis pas mal fatigué. Bonsoir, cher ami. Tu dors dans ce moment-ci. Puisse Dieu te bénir comme je t'aime!

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Juillet 1827.

Je suis bien enchanté, cher ami, bien touché de tes assurances de fidélité si aimables, et, je dirai, si sincères. Tu penses toujours à moi : quel bonheur d'avoir un être aussi aimé que toi pour veiller du moins en esprit sur ma vie! quel bonheur de se savoir dans le cœur d'un ami tel que toi! J'espère même plus, je suis sûr que tu penseras toujours à moi; je ferai tout ce que je pourrai pour que tes pensées se portent sur un objet qui les satisfasse.

Je suis charmé du pied sur lequel nous avons placé notre amitié. Cette franchise réciproque me semble une condition aussi utile qu'agréable. Je ne puis te dire combien elle m'est nécessaire et combien je me trouve heureux d'avoir un mentor auprès de moi, quoiqu'il soit bien indulgent, pour ne rien dire de plus.

Tu as bien raison dans ce que tu dis sur ma profession de foi. La signature *sanguinaire* est une vraie folie ; ne va pas croire cependant que cette profession de foi soit un acte auquel je veuille m'astreindre à perpétuité. Non, je ne suis pas assez téméraire pour croire que, pendant une vie entière, on puisse rester fidèle aux opinions et aux sentiments qu'on

a professés dans l'effervescence de la jeunesse. C'est simplement un souvenir des pensées qui ont rempli mon cœur dans ma jeunesse, ou plutôt dans mon enfance; il est vrai qu'elles le remplissent encore, et j'espère qu'elles le rempliront longtemps.

Gardons notre sang pour la religion et la patrie; tu as raison comme toujours: oui, prenons cet engagement sublime. Nous vivons dans un temps où un chrétien peut être appelé à rendre témoignage de sa foi au milieu des supplices, et surtout où le patriote, le vrai Français, sera peut-être obligé de monter sur l'échafaud pour la liberté, pour la patrie. Soyons prêts à braver ces dangers, et, si tel est notre glorieux destin, puissions-nous l'affronter ensemble ! Oui, puisse telle être notre mort! je n'en connais pas de plus belle, de plus glorieuse; je n'imagine rien de plus enchanteur pour le cœur d'un homme libre que la pensée de consolider par son sang l'édifice de la liberté de sa patrie. Ce n'est point mourir : c'est revivre pour une gloire éternelle; c'est graver sa mémoire dans tous les grands cœurs, dans toutes les âmes généreuses; c'est se proposer comme un exemple de vertu et d'honneur aux générations à venir. Je le répète, puissions-nous mourir ainsi ! L'amitié embellit un tel sacrifice. Egmont et Hornes, Russell et Sidney peuvent nous servir d'exemple.

Je ne puis plus continuer: on ne fait que parler autour de moi. On me menace de *la lanterne*, parce que je suis noble. J'espère que tu me défendras : car j'avoue que ce genre de supplice ne se présente pas à mon esprit sous un aspect très favorable.

- - -

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

13 juillet 1827.

Je vais t'écrire une petite lettre ce soir, cher ami, cela me

fera du bien, et j'ai assez de présomption pour espérer qu'elle te fera plaisir.

Quelle délicieuse journée que celle d'hier! Elle est inscrite sur mon portefeuille, mais plus profondément encore dans mon cœur. J'ai senti bien vivement toutes les marques de confiance que tu m'as données. Et peux-tu t'étonner qu'après cela j'aie tant d'amitié pour toi, toi qui m'as le premier montré tant d'affection et tant de confiance? Tu me disais que tu t'étais *accroché* à tous ceux qui te montraient de l'intérêt. Oh! accroche-toi à moi, cher ami, accroche-toi bien fort. Il n'y aura pas d'orage qui me puisse forcer à t'abandonner, et, si tu tombes, ce ne sera qu'avec moi... Je craignais, au commencement de notre amitié, que les sentiments si profonds, si vifs, que j'éprouvais pour toi ne s'affaiblissent avec le temps, comme cela n'arrive malheureusement que trop souvent. Mais voilà six semaines que nous sommes vraiment liés ensemble, et mon amitié a été sans cesse en croissant. Ne crains pas que l'absence puisse la détruire. J'ai toujours éprouvé le contraire; et d'ailleurs mon attachement pour toi est fondé sur des bases trop solides pour qu'il puisse être ébranlé par une cause aussi *invalide*. Puisses-tu, toi, cher ami, ne pas m'oublier davantage!

Mon âme s'est agrandie depuis que je te connais. Je parviens à triompher un peu de ma paresse habituelle. Il me semble que je sens mieux ce qui est beau et que ma ferveur s'est un peu rallumée. C'est de ton amitié que j'attends le principal bonheur de ma vie. C'est à toi peut-être que je dois le projet que je forme maintenant de consacrer ma vie tout entière à ma patrie. Le désir d'être digne de l'amitié que tu m'accordes me rendra vertueux et me remplira de courage.

Mais, je t'en prie, ne détruis pas tout mon bonheur et toutes mes espérances en m'oubliant. Je ne doute pas que l'année prochaine tu ne trouves au collège même des amis ou un ami qui vaillent mieux que moi. Tu n'en trouveras jamais qui te soit plus sincèrement attaché.

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Juillet 1827.

Ta lettre m'a fait bien du plaisir. Je ne veux pas détruire toutes les illusions que tu te formes sur mon compte : elles me sont aussi chères qu'à toi ; mais je crains que l'expérience ne te détrompe. Je ne crains pas l'absence : tu sais que l'une des principales conditions de notre amitié était de prouver que *les absents n'ont pas tort ;* et je te crois le cœur trop bien placé pour renoncer sur un motif si *invalide,* comme tu dis, à un attachement aussi vif que celui que tu me témoignes.

Tu me dis que je ferai le bonheur de ta vie : ah ! c'est bien plutôt toi qui feras le bonheur de la mienne. Bien moins ardent que moi, tu as placé ton bonheur sur une base bien plus solide que moi, dans les devoirs et les affections de la famille. Tu sais où, moi, j'ai été placer le mien. Comme il est naturel que mon attente soit trompée et que mes illusions disparaissent, où pourrai-je trouver un asile plus paisible, une consolation plus douce que dans le cœur de cet ami qui aura connu toutes mes faiblesses et peut-être partagé quelques-unes de mes erreurs, qui me parlera toujours le noble langage de la religion et de la vertu ? — Tu vois donc que tout l'avantage est de mon côté.

Mais ce qui m'enchante surtout dans ta lettre, c'est la délicieuse pensée que j'aurais pu te porter à consacrer ta vie à la patrie. Ah ! si je le croyais, combien je serais heureux ! Je regarderais peut-être ma folle ambition comme légitime, si elle avait produit un aussi heureux effet et si sa contagion t'avait gagné. Oui, cher ami, marchons ensemble dans la route du patriotisme : elle nous conduira peut-être au malheur, au supplice ; mais elle nous conduira sûrement à la gloire ; et d'ailleurs n'aurons-nous pas fait notre devoir ?

LE MÊME AU MÊME

15 juillet 1827.

Voilà, cher ami, le livre que je t'ai promis (1). J'aurais désiré te l'offrir sous une forme plus élégante. Mais c'était pour un ami, et non pas pour une connaissance ou une *élégante*.

J'ai mis plusieurs de mes marques dans le premier volume. Je suis sûr que ton cœur sensible appréciera le mérite de cet ouvrage admirable. Tu peux le regarder comme un véritable souvenir de moi : car à chaque page tu trouveras un sentiment qui a consolé ou affligé mon cœur. Jamais, non, jamais je ne me suis plus identifié avec un auteur; jamais je n'ai vu un cœur si vraiment sensible, si aimant, si naturellement religieux. Le livre est rempli de cet idéalisme mélancolique qui fait mes délices ; c'est le son que rend un bon cœur comme le sublime est le son que rend une grande âme.

J'ai bien prié pour toi, cher ami ; c'est la première fois que je me suis approché de la sainte table avec un cœur satisfait. Jusqu'à présent, en m'y présentant, j'avais été demander à la Providence de me donner la *grâce de l'amitié;* aujourd'hui, j'ai été la remercier de me l'avoir accordée.

Adieu, cher. Je te souhaite bien du bonheur au sein de ta famille ; aies-en pour deux.

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Juillet 1827.

Merci, cher, très-cher ami, pour le joli souvenir que tu m'as donné.

1. W. Irving's *Sketch Bock.*

Il m'est bien précieux. Si je savais assez l'anglais, j'en aurais déjà lu les trois quarts. Mais j'ai été obligé, pour ce soir, de me borner à le feuilleter pour chercher les notes que tu y as mises. Mais je ne te tiens pas quitte ; car je te prierai d'en faire autant sur le second volume.

C'est la seconde fois, cher ami, qu'une larme s'échappe de mes yeux en lisant une de tes lettres. La petite lettre que tu avais jointe aux deux livres m'a bien vivement ému. Quel cœur délicieux tu as !

Oh ! moi aussi, j'ai bien prié pour toi, mais pas encore avec autant de ferveur que je le voudrais. Je me suis uni d'intention à ta communion.

Qu'il m'eût été doux de partager avec toi le banquet sacré ! Un jour nous remplirons ensemble ce devoir pieux, n'est-ce pas, cher ami, pour rendre notre amitié plus indissoluble !

Je pense que ce petit mot t'arrivera demain matin avant ton départ pour le concours. Sois heureux, je le désire bien ardemment pour toi. Je n'aurai pas moins de plaisir dans tes succès que toi-même.

C'est triste de passer deux journées de suite sans te parler.

Adieu. Je vais prier pour toi ; c'est l'heure à laquelle nous nous sommes promis de prier l'un pour l'autre.

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Août 1827.

Quand je t'ai dit, cher ami, que je n'avais rien à te *dire*, je pensais que j'avais trop à te *dire*, et vraiment je ne sais par où commencer. Je conçois l'embarras que tu éprouves en écrivant ; mais quand nous saurons que nous sommes irrévocablement éloignés, j'espère que cet embarras disparaîtra

entièrement, et que nous serons autant l'un avec l'autre dans nos lettres que dans nos conversations.

Je t'assure que hier au soir j'ai éprouvé une des plus douces jouissances de ma vie. C'était avec la plus vive émotion que je me voyais dans cette vaste basilique (1), remplie de monde et d'indifférents, prosterné devant le Tout-Puissant avec un ami à côté de moi. J'étais tout entier à l'amitié ; il me semblait que l'auguste cérémonie à laquelle nous assistions était destinée à consacrer, à sanctifier notre liaison. Cette musique céleste, la majesté du service divin, la mystérieuse obscurité du lieu saint, tout enfin me semblait n'être pas de ce monde, c'est-à-dire du monde matériel et grossier dans lequel nous vivons. Je me croyais libre, transporté dans une autre existence avec toi. C'est pour la première fois qu'au milieu d'une grande assemblée et entouré d'amis tout à fait mondains, j'ai senti le charme inexprimable de la sympathie, sentiment délicieux, privilège céleste, qui m'est réservé, à ce que j'espère, quelquefois dans la suite de ma vie.

Je veux te continuer maintenant mes arguments sur l'éloignement que j'ai pour le monde. Comme je te l'ai dit, *bien rarement*, je pourrais même dire *jamais*, je n'ai trouvé de plaisir dans la société que l'on a décorée du nom de *grand monde*. Je m'y suis toujours senti déplacé ; je croyais y être à charge à d'autres, et je ne savais que trop que j'y étais à charge à moi-même. Du reste, j'avais un motif bien juste et bien raisonnable pour ne pas aimer le monde : je savais que j'y perdais terriblement mon temps, et je me trouvais fièrement à plaindre d'être obligé de faire une chose qui m'était très nuisible et qui était bien loin de m'amuser.

On dit ordinairement que c'est dans la jeunesse que l'on doit surtout se livrer aux plaisirs de la société. Je regarde cette opinion comme un paradoxe complet. Il me semble tout

1. L'église de Sainte-Geneviève, où les deux amis avaient assisté ensemble à un salut solennel.

au contraire que c'est pendant la jeunesse que l'on doit se livrer avec le plus d'ardeur à l'étude ou à la profession que l'on embrasse. Ah ! quand on a payé le tribut que l'on doit à sa patrie, quand on peut se présenter dans le monde couvert des lauriers de la tribune ou du champ de bataille, ou du moins jouissant d'une estime générale ; quand on est sûr de commander partout l'admiration et le respect, on a bien le droit de s'amuser dans le monde et de s'y rendre avec assurance. Je conçois M. Pitt et M. Fox sortant de la Chambre des communes où ils avaient foudroyé leurs adversaires par la plus sublime éloquence, pour aller goûter les plaisirs d'un dîner jovial ; je conçois M. Grattan s'amusant, après cinquante années de gloire, à jouer à cache-cache avec des jeunes filles. Mais quand on n'est qu'un mortel obscur et inconnu, quand on se voit confondu dans la foule des hommes, ou tout au plus des *élégants* qui se croient forcés tous les soirs d'errer dans trois ou quatre maisons où l'on s'étouffe en disant que l'on s'amuse, je n'y vois ni plaisir ni honneur ; je n'y vois qu'une perte de temps coupable, qu'un ennui mortel.

Dieu me garde, cher ami, de vouloir te détourner de te livrer aux plaisirs du monde ! Je suis trop sûr de toi pour croire que jamais tu t'y laisses entraîner avec trop de passion. Je n'impute aucun blâme aux jeunes gens même très mondains, je les plains seulement : car je suis presque sûr que leur cœur est incapable de tout beau sentiment. Je crois que toi-même tu t'en fatigueras bien vite. Ma courte expérience m'a appris un principe que j'ai gravé dans mon esprit : c'est que, du moins pour les événements de la vie particulière, tout est pour le mieux. Aussi je remercie Dieu de ce que je me suis furieusement ennuyé dans le monde, puisque cela m'en a dégoûté pour l'avenir.

Adieu, cher ami. Voià une lettre qui doit te durer pour la semaine. La veille d'une composition pour les prix, c'est honteux ; mais tout se pardonne à l'amitié.

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Août 1827.

Les sentiments que tu as éprouvés jeudi soir dans Sainte-Geneviève, je les partageais bien vivement, cher ami. Oui ! je l'espère, Dieu a sanctifié notre liaison, car elle est fondée sur un amour égal de la vertu. C'est la conformité d'opinions religieuses et de manière de sentir qui nous a liés ensemble. Gardons-la cette religion qui est notre lien le plus fort ; gardons notre manière de sentir qui sera pour nous la cause des plus douces jouissances.

Je te le disais l'autre jour dans une lettre que j'ai déchirée : je crois qu'il y a entre les âmes une sympathie instinctive qui les rapproche, qui les attire comme un aimant, qui les fait se comprendre sans même qu'elles se communiquent rien par la parole. Je devinais avant-hier ce qui se passait dans ton cœur ; mon âme était tout entière confondue avec la tienne ; nous n'étions plus qu'un, cher ami. Puisse Dieu avoir entendu les prières que nous lui adressions l'un pour l'autre !

Quelque bizarre que puisse paraître cette idée d'une sympathie instinctive, je ne puis bien souvent m'empêcher d'y croire et d'y croire très fermement. C'est que vraiment il m'est impossible d'expliquer autrement l'impulsion qui me portait vers toi, avant même que je te connusse, avant même que tu m'eusses donné la moindre marque d'intérêt. Cher ami, je suis si heureux d'avoir un ami tel que toi, que je crains quelquefois que mon bonheur ne dure pas. Il me semble que j'anticipe ici-bas sur le bonheur du ciel.

Ce qui me charme surtout en toi, c'est la manière aimable dont tu reçois les aveux francs que je te fais sur tes défauts. J'ai eu plus d'un ami dans ma vie : du moins ils se disaient tels ; et jamais je n'ai pu, sans les fâcher, leur dire les défauts que je remarquais en eux. Aussi, cher ami, c'est ce pacte, qui est conclu entre nous, de nous dire tous nos dé-

fauts et surtout la manière avec laquelle tu te prêtes à l'exécution du pacte (bien que je craigne que tu ne sois trop indulgent pour moi), qui me rassurent sur la durée de notre amitié. Je ne sais si je me suis trompé, mais il me semble que, depuis quelques jours, tu n'as donné aucun exemple de vanité. J'en suis heureux et fier ; pourvu que je ne prenne pas à mon tour le défaut que tu as perdu !

Je passe à tes arguments contre le grand monde.

Je te disais ce matin que tu m'avais rangé de ton avis : c'est très vrai. Je commence à croire, comme toi, que nous devons employer notre jeunesse à travailler et à acquérir, plutôt qu'à courir les sociétés.

Tu seras étonné sans doute qu'il n'ait fallu qu'un instant pour me faire changer d'avis. *D'abord cela fait honneur à ta logique.* Mais, en outre, songe que je ne connais nullement le monde. Voilà neuf ans que je suis en pension à Paris. Ma tante et mon oncle (1), qui avaient la bonté de me faire sortir et chez lesquels j'étais reçu comme un enfant de la maison, vivaient très retirés. Ma tante surtout aime et cherche la solitude. Malheureuse pendant toute son enfance, ayant vu périr son père sur un échafaud pendant la Révolution, douée d'ailleurs d'une imagination ardente et passionnée, elle se suffit à elle-même et déteste le monde. J'ai été élevé auprès d'elle. J'ai puisé dans ses conversations sublimes le peu de bien qui est en moi, et l'amour de la religion que j'ai dans le cœur. Mais je ne pouvais partager ses idées sur le monde. Plus elle cherchait à m'en éloigner, plus j'avais envie de le connaître. Il y a bientôt deux ans, mon oncle mourut tout à coup. Ma tante, qui aimait beaucoup son mari, pensa en perdre la tête, et sa haine du monde s'accrut encore par cette perte douloureuse. Peu après cette malheureuse époque son

1. M. et Mme Clerjon de Champagny. Mme Clerjon avait été pour Léon Cornudet comme une seconde mère, pendant tout le temps de son séjour au collège.

fils quitta son régiment et vint retrouver sa mère à Paris. Mais lui, jeune, riche, bel homme, spirituel, aime autant le monde que sa mère le déteste. Je ne quittais jamais ma tante. Sa douleur me la rendait plus chère, et je cherchais à la consoler autant qu'il était en moi. Mais quand je voyais mon cousin parler du monde avec passion, quand je voyais qu'il y trouvait du plaisir, il me semblait que je devais y en trouver aussi : et je l'aimais sans le connaître.

En vacances, comment l'aurais-je mieux connu ? Mon père habite la campagne les trois quarts de l'année. Avec des goûts simples, il s'occupe beaucoup d'agriculture, fait planter, bâtir, et porte dans ses occupations, aujourd'hui toutes champêtres, l'activité qu'il a deployée autrefois dans ses opérations commerciales. Ma mère se plaît dans la société de ses enfants auxquels elle a consacré toute son existence.

Il est vrai pourtant que mon père réunit toujours ses amis auprès de lui, qu'il aime à s'entourer de ses parents, de ceux qu'il aime et qu'il estime ; en sorte qu'il y a bien toujours pendant les vacances à la maison quinze ou vingt personnes. Mais tout cela n'est qu'une société de famille ; nous ne sommes nullement gênés et nous nous amusons beaucoup. J'ai cru qu'il devait en être de même dans le grand monde.

Ainsi tu vois, cher ami, que je ne connais le monde que dans mon imagination. Je me l'étais figuré toujours aimable, et je me promettais des plaisirs inconcevables dans les sociétés où mon cousin me promet de m'introduire. Mais je crois bien maintenant que j'y renoncerai. Tu as touché une corde fort sensible en moi : tu m'as montré l'homme célèbre se présentant dans le monde, précédé de sa réputation, et je ne veux plus y paraître que quand j'aurai fait quelque chose pour mériter le respect et l'estime.

Je suis plus ambitieux que tu ne crois, cher ami ; je donnerais toute ma vie pour une année de gloire, pour laisser un nom honoré et respecté. Personne plus que moi ne méprise la richesse : la dernière chose dont je m'occuperai sera

la fortune. Mais de la gloire ! que ne ferais-je pas pour en acquérir ! Que de fois je me suis fait gronder pour cela ! Déjà trois ou quatre fois cette année, ma mère, mon père m'ont reproché de battre la campagne, ont cherché à me prévenir contre la fausse gloire. Oh ! certainement, celle-là je ne l'ambitionne nullement. Je ne veux pas seulement avoir un nom célèbre, je veux que ma gloire soit pure et qu'on dise de moi que j'ai été un homme vertueux.

Hélas ! cher ami, je m'abandonne à mes rêves. Je ne sens que trop que jamais je ne pourrai acquérir cette gloire dont je suis si avide. Je n'ai aucun talent, aucune vertu; je ne suis pas dans une position où je puisse me montrer. Mais il est si doux d'ouvrir son âme à son ami ! Je souhaite que tes espérances se réalisent mieux que les miennes. Tu as plus de chances que moi. Sois vertueux, sois célèbre par tes talents et ta vertu. Le bonheur, tu le trouveras auprès de moi ; du moins je ferai tout pour te le procurer, heureux d'être l'ami d'un homme justement honoré et respecté.

Adieu, mon bien cher ami, je ne puis que te répéter ce que je te dis sans cesse, que je t'aime de toute la force de mon âme.

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

7 août 1827.

Je ne puis te dire, cher ami, avec quelle profonde douleur j'ai refermé sur toi la porte du dortoir ce matin. Ton départ m'a confondu, je n'avais point encore envisagé de face ce triste moment, j'anticipais le plaisir d'une dernière promenade confiante avec mon ami. Mais, privé de cette douceur, je ne puis m'empêcher de me consoler tant bien que mal en lui écrivant.

Il me semble que je suis dans une solitude entière ; je n'ai plus personne pour me comprendre, personne dont je puisse anticiper l'agréable société pendant les récréations. Seul chrétien, seul sentimental, je n'entends autour de moi que de fades et grossières plaisanteries. Je me détourne avec dégoût et ennui de cette gaieté factice, de cette dissipation perpétuelle qui règne dans la plupart des sociétés de ce monde. Je me détourne vers le doux souvenir de ces entretiens charmants où l'amitié et la confiance n'ont point de bornes, où l'on jouit doublement des plaisirs de l'âme, les seuls qui existent véritablement, où l'on oublie ses peines en les partageant. Ils ne sont plus, hélas! ces moments si chers à mon cœur ; quand reviendront-ils ?

Mais, comme m'a dit dernièrement ma pauvre tante (1) : *A défaut d'espérances, je vis de souvenirs.* Je te dirai donc, pour me consoler, que, lorsque je jette un coup d'œil sur ces six dernières semaines, je les regarde comme le temps le plus heureux de ma vie. J'ai joui de tous les bienfaits de l'étude ; j'ai travaillé autant qu'il m'a plu et comme il m'a plu ; si le succès n'a point couronné mes efforts, je tâcherai de m'en consoler en me disant que ce n'est pas ma faute ; mais surtout j'ai ressenti pour la première fois toutes les jouissances de la plus pure amitié. Elle a répandu un charme inexprimable sur mon existence ; elle a embelli toutes mes occupations, tous mes plaisirs ; elle a agrandi mon cœur et mes idées. Je te remercie, cher ami, je te remercie du fond de mon cœur pour le bon temps que tu m'as fait passer dernièrement ; c'est une époque dont je ne perdrai jamais la mémoire.

Dans ce moment je suis heureux, car je sais que tu l'es ; au sein de ta famille, tu as le bonheur ineffable de goûter les

1. La marquise de Montalembert, veuve du général marquis de Montalembert, membre de l'Académie des sciences, mort en 1800. Elle était sans aucune fortune. Son neveu, le père de Charles de Montalembert, l'avait recueillie ; elle est morte en 1832.

jouissances les plus précieuses. Aies-en pour deux, comme je te l'ai déjà dit.

Je ne sais quand je pourrai te remettre cette lettre. Mais, n'importe, tu y verras l'expression de mon cœur le soir de ton départ.

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

8 août 1827.

Je ne sais, délicieux ami, comment je commencerai ma lettre.

Je ne saurais te dire combien la lettre que tu m'as écrite hier soir m'a touché.

S'il t'en a coûté de me voir partir, crois qu'il m'en a bien coûté aussi de te quitter. Tout le plaisir que j'éprouvais à revoir mon père, ma mère chérie, ne pouvait éteindre cette soif inextinguible que j'éprouve de te voir sans cesse, de te parler toujours. Aujourd'hui, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour aller au collège à la récréation du dîner : j'eusse été plus longtemps avec toi. Mais il m'a été impossible de quitter ma mère avant deux heures et demie. Et, pour comble de malheur, voilà-t-il pas l'abbé Nicolle qui s'avise de t'appeler au moment où j'arrive ce soir ! Enfin, j'attends vendredi avec grande impatience. Deux bonnes heures à passer avec toi, cher ami ! Quel bonheur ! Je vis d'espérances et de souvenirs comme toi. Mes souvenirs ! oh ! qu'ils sont doux ! L'idéal de l'amitié, tel que je le concevais, s'est donc réalisé ! Hélas ! il fallait notre séparation pour nous montrer que nous sommes sur la terre, c'est-à-dire dans un lieu où nul ne saurait être parfaitement heureux. Que cette pensée nous console ! D'ailleurs nous avons encore l'espoir de nous revoir. Que serait-ce donc si l'un de nous mourait ? Oh ! Dieu ! que cette pensée

ne vienne jamais empoisonner toutes mes espérances de bonheur !

Depuis le commencement de la journée jusqu'à la fin, je ne fais que parler de toi à ma mère. Je lui fais ton portrait. Je lui peins l'amitié fraternelle qui nous unit. Elle en jouit, cette bonne mère ; et elle aime déjà celui dans lequel son fils a répandu tout son cœur. Je voudrais que tu connusses ma mère. Tu l'aimerais, j'en suis sûr. Si j'osais te demander la permission de te présenter à elle ! Mais quand ? Nous en causerons.

Cher ami, que j'ai le cœur gonflé, quand je songe à l'isolement où je te laisse au collège !

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Paris, ce 20 août 1827.

J'ai si peu de jouissances, *friend of my heart*, que je devrais les ménager ; mais je ne puis résister plus longtemps au plaisir de t'écrire, de parler avec toi, de te confier mes chagrins ou plutôt mes ennuis : car je m'ennuie mortellement, sans avoir aucun sujet de douleur, ou même de tristesse. Mais il est de fait que, malgré mon *studium litterarum*, je ne puis endurer l'idée d'être cloîtré plus longtemps sans autres compagnons que mes livres. Je n'en ouvrirai pas un avec plaisir avant de respirer un air non classique. Homère, Hérodote, Juvénal, ont beau étaler tous leurs charmes à mes yeux ; je les repousse. Jamais on n'a soupiré avec tant d'ardeur après un objet aimé que moi je soupire après la campagne, quelle qu'elle soit.

Je dois maintenant te répéter ce que je te disais dans la lettre que je t'écrivis il y a quelques jours. Tu m'avais dit, si tu t'en souviens, que chez toi on avait jeté du *froid* sur tes

idées pour l'avenir et qu'on s'était un peu moqué de ton enthousiasme pour la gloire. Touché de te voir souffrir pour une cause que je t'ai prêchée, je me hâtai de t'écrire pour t'encourager et te consoler : car il me semble que l'un des plus beaux privilèges d'un véritable ami est celui de servir pour ainsi dire de contre-poids à toute influence nuisible au bonheur commun, de soutenir son ami dans les résolutions vertueuses, comme de le consoler dans les malheurs, de partager avec lui à la fois les beaux sentiments et les peines du cœur.

Trop souvent on étouffe dans le cœur des jeunes gens ces inspirations divines qui les élèvent au-dessus de la fange mortelle, qui nourrissent en eux ce sentiment d'oubli de soi-même, de dévouement à autrui, qui fait leur gloire et leur bonheur. Je te citerai un exemple où l'on ne réussit point. A vingt et un ans, William Pitt était député de son pays; à vingt-trois, ministre des finances; à vingt-quatre, premier ministre. Il conserva cette dignité éminente pendant vingt-trois ans, à un petit intervalle près; et jamais la gloire et la prospérité de l'Angleterre ne furent plus éclatantes que pendant cette époque. Mais on ne dévoue pas impunément sa vie entière au service de la patrie : à quarante-sept ans, le corps du grand homme était épuisé. Son cœur, son esprit étaient jeunes encore de vertus et de talents; mais ses facultés physiques n'existaient plus : vingt-six ans de travaux et de fatigues les avaient complètement usées ; il s'était sacrifié pour sa patrie. Aussi, lorsque, en présence des deux Chambres et de tout ce que l'Angleterre comptait de plus grand et de plus illustre, on descendit ses restes sacrés dans le caveau où reposaient ceux de son père, l'immortel Chatham, le roi d'armes put s'écrier avec raison : *Non sibi, sed patriæ vixit.* Y eut-il jamais d'éloge plus sublime? Peut-on avoir un témoignage plus éclatant de sa vertu et de son patriotisme ?

Nous n'aspirons pas à égaler ce martyr du dévouement civique; Dieu ne permet qu'à bien peu d'hommes de venir ainsi jeter dans tous les cœurs l'amour et l'admiration. Mais, sans

égaler ses talents, ne pourrions-nous point égaler son patriotisme? Pourquoi nos concitoyens ne diraient-ils point sur nos tombeaux : *Ils ne vécurent point pour eux, mais pour la patrie ?* Pourquoi ne pas nous sacrifier pour nos concitoyens, aujourd'hui que le dévouement est une qualité si rare, le vrai civisme une fonction si peu recherchée? Pourquoi ne pas mériter cet éloge, le plus beau qui puisse sortir de la bouche des hommes? En vivant pour notre patrie, nous aurons obéi à la voix de Dieu qui nous ordonne de nous aimer les uns les autres; et comment pourrions-nous mieux aimer nos concitoyens qu'en leur dévouant notre vie entière? Nous aurons ainsi vécu pour ce qu'il y a de plus beau, de plus grand dans le monde, la religion et la liberté.

Tous deux nous aurons à combattre des dégoûts inévitables, des intérêts peu nobles mais bien puissants, et surtout des oppositions de famille trop respectables pour être vaincues sans peines ou négligées sans souci; mais, unis par une amitié que la religion a formée, qu'elle a *consacrée* pour toujours, fortifiés par cette liaison noble et sacrée, nous saurons triompher de tous ces obstacles et puiser l'un dans l'autre la force et la constance si nécessaires au patriote comme au chrétien.

Si nos concitoyens n'appréciaient point nos efforts, si l'oubli et l'indifférence étaient le prix de notre zèle; ou bien, ce qui serait encore plus pénible, si l'on méconnaissait la pureté de nos intentions, si le blâme et le mépris remplaçaient la gloire et l'estime publique que nous ambitionnons, toujours nous ne nous laisserions point décourager. Nous aurions recours à un juge plus équitable et mieux instruit, et Dieu du moins saurait que *nous n'avons point vécu pour nous, mais pour notre patrie.*

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Chalon-sur-Saône, 23 août 1827.

Que mon cœur était oppressé quand il a fallu nous quitter dimanche ! Hélas ! ce n'était rien encore que de te quitter : mais te laisser si seul, sans ami et au collège ! Oh ! que je me reporte souvent dans ta cellule de Sainte-Barbe ! Je t'y vois occupé, il est vrai, travaillant ; mais de temps en temps je t'entends bien aussi maudire l'abbé Nicolle et me regretter. C'est à présent que je sens plus que jamais toute la douceur de notre amitié. Je n'avais rien de mieux à faire pendant notre voyage que de repasser dans ma tête le bonheur que j'ai goûté dans mes deux derniers mois de collège. Ces souvenirs sont doux ; mais, te l'avouerai-je ? ils ne me suffisent pas ; je voudrais pouvoir les partager, je voudrais pouvoir dire à quelqu'un combien je t'aime, puisque je ne puis plus te le montrer à toi. Habitué à avoir la plus grande confiance dans ma mère, à lui dire tout ce que j'éprouve, j'ai essayé plus d'une fois de lui parler de notre amitié, de nos doux entretiens ; je lui ai montré quelques-unes de tes lettres. Mais, tout en me félicitant de l'ami que j'avais, et en me témoignant qu'elle prenait grand intérêt à notre attachement, il me semble qu'elle ne m'a pas pleinement compris. Je voudrais quelqu'un qui sentît plus vivement ; je voudrais qu'elle m'eût montré plus de passion qu'elle ne m'en a montré. Tiens, cher ami, pour qu'il règne une parfaite amitié entre deux êtres, il faut qu'il y ait avant tout conformité d'âge. Nous sommes à une époque de la vie où les émotions sont très vives, où les affections sont passionnées ; et il n'y a presque que dans les gens de notre âge que je les vois portées au même degré. Plus tard nos opinions, nos sentiments varieront : mais au moins chacun de nous aura subi ces modifications ; notre amitié, pour être moins passionnée, n'en sera pas moins sincère, pas moins douce à tous deux, n'est-ce pas ? Au moins, nous nous com-

prendrons toujours; c'est ce qui me console. Je te l'ai déjà dit, il n'y a que toi qui me comprennes. Si je suis avec des personnes âgées, elles sont trop froides pour moi; elles prétendent vouloir du positif et du réel, tandis qu'à les entendre je me fais un monde idéal. Eh bien! tant mieux; mon monde idéal me plaît, tandis que leur monde positif m'assomme. Qu'ils nous laissent heureux, dans nos rêves de jeunesse; nous ne rentrerons que trop tôt dans les misères de la vie.

D'après ce que je viens de te dire, tu dois bien sentir que tu me manques bien.... Pourtant ne crois point que je sois malheureux: certes, il s'en faut beaucoup. Je ne t'ai exprimé précédemment que quelques pensées fâcheuses et mélancoliques qui me prennent assez fréquemment, il est vrai, mais pas assez souvent pour qu'elles altèrent le bonheur dont je jouis dans ma famille. Je suis arrivé hier soir à six heures. Je voulais t'écrire à l'instant; tu aurais eu ma lettre vingt-quatre heures plus tôt. Mais il m'a été impossible de quitter mes sœurs qui m'ont fêté, m'ont embrassé toute la soirée. A neuf heures les paquets de la poste sont faits, j'ai donc été obligé de remettre à aujourd'hui le plaisir de t'écrire. Je suis encore à la ville pour quelques jours, ce qui m'ennuie fort, à te dire vrai. Il n'y a qu'à la campagne que je sois parfaitement à mon aise, et que mon âme semble se dilater un peu... J'ai lu pendant mon voyage le second volume de *Cinq-Mars*. Je ne puis te dire tout ce que ce livre m'a fait éprouver. Je ne te parlerai pas du talent, du charme du style et de l'habileté avec laquelle l'auteur a su introduire l'histoire dans un roman. Mais ce qui me plaît par-dessus tout, ce qui a rempli mon cœur de la plus vive émotion, c'est l'amitié touchante de Cinq-Mars et de de Thou. Oh! quelle belle mort! Nous désirons tous les deux être martyrs ensemble. Est-il, je te le demande, une plus belle mort que de mourir pour n'avoir pas voulu trahir son ami? Connais-tu rien de plus beau que la scène où Cinq-Mars révèle la conjuration à son ami... J'ai cru trouver une ressemblance entre ton caractère et celui de

Cinq-Mars; je voudrais bien que ton ami ressemblât à de Thou. Je le prendrai pour modèle. Il me plaît, il m'enchante. Pourtant je puis t'assurer qu'il y a quelque analogie entre moi et de Thou, c'est-à-dire son attachement à son ami. Ce qu'il a fait pour Cinq-Mars, je le ferais pour Montalembert. Il n'y a qu'une chose que je reproche à Cinq-Mars, c'est d'être resté deux mois sans révéler son secret à de Thou. Tu n'agirais pas ainsi, n'est-ce pas? Je veux noter tous les endroits qui m'ont frappé; il y en a beaucoup, je les relirai avec toi. Il y a beaucoup d'idées que je retrouve dans mon cœur. Il me semble que l'auteur me les a prises; mais avec quel talent il les a rendues!

J'avais oublié de te dire que tu as fait la conquête de ma mère. « C'est un jeune homme charmant que ton ami, » m'a-t-elle dit après ton départ. Pour mon père, il est enchanté de toi.

LE MÊME AU MÊME

Jully, 24 août 1827.

J'avais bien raison de penser que j'aurais aujourd'hui une lettre de toi à la campagne. Arrivé ce soir à Jully, j'y ai trouvé ta charmante lettre que j'ai dévorée d'abord, et que je relis maintenant avec délice dans le silence de ma chambre. Je n'ai rien de plus empressé que d'y répondre et que de te remercier de ton *égoïsme* qui t'a fait m'écrire. Charmant égoïsme qui rend si heureux ton ami...

Que je te plains d'être encore au collège! que tu dois t'ennuyer! Je t'assure que je ne cesse d'y penser. J'en suis triste, et je ne goûte qu'à moitié le plaisir d'être auprès de mes parents. Déjà plusieurs fois mon père s'est étonné de ma tristesse, et a remarqué que je n'étais point le même que les

autres années ; je ne sais que lui répondre. Mais je sais bien, moi, d'où vient la tristesse qui m'accable au milieu des embrassements de mes sœurs et de ma mère... Je suis déjà las de ne pas te voir ; je ne puis m'y habituer. Et d'ailleurs je songe que tu es seul et que tu n'es point à la campagne.

Je désire bien que le duc de Rohan ne t'emmène point à la Roche-Guyon, puisque tu dois aller à Saint-Germain. Au moins là tu t'amuseras, tu seras avec des personnes que tu aimes ; qu'elles ne te fassent point oublier *the friend of your heart*. Quant à moi, rien ne peut plus chasser ton image de mon esprit. Je suis, comme de Thou, incapable de sentir aucune passion. L'amitié absorbe toutes les facultés de mon âme.

Que tu as raison dans tout ce que tu me dis sur l'amour de la vraie gloire et le dévouement à l'intérêt public ! Je te remercie de m'associer à ton désir de consacrer ta vie au bonheur de tes concitoyens. Je n'ai pas les mêmes chances que toi de leur être utile et d'acquérir de la réputation : mais, quant au désir, tu sais qu'il ne me manque pas. C'est toi qui as fait éclore dans mon âme ce germe qui y était déposé. Le feu qui te dévore m'a gagné ; ne crains plus, il ne s'éteindra pas. Tu l'attiseras toujours, n'est-ce pas ? J'en ai besoin, je t'assure. Parle-moi souvent de ces nobles sujets qui remplissent toujours mon âme d'une vive émotion.

Je veux te suivre. Tu seras mon maître, mon exemple, mon ami ; je t'accompagnerai partout, fût-ce même sur l'échafaud. Non ! jamais amitié n'a été égale à celle que j'ai pour toi. Je ne sais ce qu'elle ne me ferait pas faire. Grâces à Dieu, j'espère qu'elle ne me fera jamais faire le mal.

Nous devons nous avertir mutuellement des dangers, et notre pacte est d'employer tous les moyens pour nous tirer mutuellement du mal.

Je m'aperçois que je m'écarte tout à fait de ce que je voulais te dire. Excuse-moi ; c'est un élan de mon cœur.

Il ne faut pas compter que nous égalerons la réputation,

le talent ni les services de William Pitt. Nous voulons être utiles, nous voulons acquérir de la réputation. Mais prenons garde de porter trop haut nos vœux. Certes, ni l'un ni l'autre (du moins je le déclare pour mon compte), ne serions en état d'être député à vingt et un ans, à plus forte raison de gouverner une nation et de la faire fleurir. Il vaut beaucoup mieux pour nous être fort réservés dans nos espérances. Tiens, cher ami, je voudrais que tu renonçasses à ton idée favorite, à la gloire. Ne l'ambitionne pas ; tâche de la regarder comme rien. Fais tous tes efforts pour n'y pas songer, et ne regarde que le désir d'être utile. Pour ce but-là, je crois très fermement qu'il n'est point difficile de l'atteindre. Quand on le veut, on le peut, et la volonté ne te manquera pas.

Ces conseils que je te donne, j'ai bien besoin aussi de les mettre à exécution, bien plus besoin que toi. Quand je rentre sérieusement en moi, je vois bien des choses qui me découragent. Pour être député, il faut avoir de la fortune, et je sais maintenant que celle que j'ai à espérer de mon père est peu de chose. Il faudra donc l'acquérir. Et comment? Gagner de l'argent est pour moi chose impossible. Il faut du talent, et je n'en ai point, très peu d'espérance d'en avoir. Je ne sais comment faire. Cependant je remets ma destinée entre les mains de Dieu ; je n'espère rien que de lui. J'attendrai les événements ; rien ne me presse encore. Je travaillerai donc autant que je pourrai ; je suis jeune, j'étudierai ; nous verrons ensuite. Mais il faudra que je n'aie plus de sang dans les veines pour que je renonce à mes *illusions*, comme on les appelle, c'est-à-dire à mes espérances de gloire et surtout de services rendus à la patrie.

Depuis mon arrivée ici, je t'avoue que j'ai terriblement perdu mon temps. Je suis parti avec de bonnes résolutions de m'occuper sérieusement ces vacances avec une bonne pacotille de livres. Et je n'en ai pas encore ouvert un, et je n'ai encore rien fait.

Je ne sais si c'est l'air du pays: mais je ne me sens plus ce

courage que j'avais au collège. Aussi je m'ennuie assez souvent. Mes sentiments perdent de leur vivacité ; je ne me sens pas le même homme. Réveille-moi, excite-moi au travail, je t'en prie.

Si tu étais ici, je ne serais pas comme cela, je le sens bien. Car rien que de t'écrire, cela m'anime, et s'il n'était pas minuit passé, après t'avoir écrit, je lirais, j'étudierais. Mais demain je vais tâcher de m'y mettre. Je vais surtout étudier l'anglais ; je veux le savoir décidément. Tu sais que nous ne devons parler qu'anglais au parloir l'année prochaine.

Puisque nous ne nous voyons pas, il faut que nos lettres suppléent autant que possible à nos conversations, et pour cela je te demanderai, et je te prierai de me répondre franchement, si tu as continué à faire des progrès dans la réforme que nous avions commencé à faire en toi à l'égard de la vanité. En second lieu, je te demanderai (réponse franche, s'il te plaît) si tes yeux se sont dessillés, et si tu as découvert au moins un de mes défauts que tu t'obstinais à ne point apercevoir.....

Puisque nous en sommes sur le chapitre des aveux, il faut que je t'en fasse un qui me pèse, parce que j'ai un grand reproche à me faire. D'ailleurs il pourra te faire voir aussi la bonté de mon père, et c'est un grand plaisir pour moi que d'en faire connaître les traits.

Aujourd'hui, dans la route de Chalon à Jully, nous rencontrons à moitié chemin un vieux paysan de notre village, bien cassé, se traînant avec bien de la peine, et revenant de la ville. Mon père aussitôt le fait monter dans sa voiture. Croirais-tu, cher ami, que je me suis trouvé humilié de ce que mon père recevait dans sa voiture ce vieux paysan, et que j'ai presque été sur le point de dire à mon père que cet homme nous gênerait beaucoup. Je ne puis te dire combien je me reproche ce premier mouvement qui heureusement n'a pas été long. Car presque aussitôt je l'ai chassé, et j'ai tâché de ré-

parer ma faute en aidant le bonhomme à descendre avec autant d'humilité que j'ai pu le faire.

Tu me permets bien de me coucher maintenant.

LE MÊME AU MÊME

Lyon, 31 août 1827.

... J'ai eu de doux moments de plaisir pendant mon voyage, cher ami. J'étais parti mercredi soir par le bateau qui va de Chalon à Lyon, et comme je ne pouvais me décider à passer la nuit dans la chambre où il y avait un tas de voyous qui empestaient tout et qui remplissaient l'air d'une chaleur méphytique, j'ai préféré me promener sur le pont, à la belle étoile, et ne pas dormir. J'étais seul éveillé avec le pilote, la nuit fort calme, et, comme j'étais garanti du froid par un bon manteau, j'ai eu toute la nuit à penser à toi.. J'ai repassé dans mon esprit tous nos instants donnés à l'amitié, tous nos rêves de gloire. Je me confirme sans cesse dans nos idées, dans nos désirs. Mais je t'avoue que je fais quelquefois de bien tristes réflexions. Je crains bien que nous n'atteignions jamais notre but. Si tu savais combien on s'occupe peu en province de tout ce qui a rapport à la politique! A Paris, tout le monde en parle, trop de monde peut-être. Ici, les gens même éclairés ne s'en occupent pas, lisent à peine les journaux et puis voilà tout... A Chalon, à Lyon j'entends parler commerce, agriculture, spéculations, etc., toutes choses fort utiles sans doute et fort belles. Mais enfin ce n'est pas tout : et l'on sait à peine le nom de nos ministres. Quant à la jeunesse, quelle pitoyable chose que celle de Chalon! Tu ne te fais pas d'idée dans quelle colère me fait entrer leur conduite. Ils se disent libéraux : ils ne savent pas pourquoi, ne s'occupent ni de littérature, ni de science, ni de rien au monde,

fument, chassent et boivent. Voilà leur vie. J'ai eu occasion d'entendre quelques conversations de jeunes Chalonnais. Tu n'as rien vu d'absurde et de dégoûtant comme cela. Si encore dans leur mauvaise conduite, dans leur conversation déshonnête, il y avait quelque esprit, je les passerais encore, comme je passe sur celles de nos camarades ! Quant aux jeunes gens de Lyon, ils sont beaucoup mieux. Mais ils ne voient que le commerce. Ceux-là, par exemple, on ne leur fera pas le reproche d'avoir des idées trop désintéressées. Ils ne pensent qu'à gagner de l'argent. Je ne suis plus étonné qu'il y ait tant de vénalité parmi les hommes.

Tiens, cher ami, si jamais nous avons de l'influence sur nos concitoyens, appliquons-nous surtout à répandre les lumières, je ne dis pas à Paris, mais en province, et surtout parmi les enfants et les jeunes gens. Car tout dépend des impressions qu'on donne à cet âge. A Lyon, ils sont élevés parmi des négociants qui ne parlent qu'affaires et argent; ils deviennent avides et intéressés. A Paris, on s'occupe beaucoup de littérature, de science et de politique. Les jeunes gens dirigent de ce côté toutes leurs pensées.

Mais revenons à nous.

Es-tu toujours au collège? Cette idée me tourmente bien, je t'assure. Oh! que je sacrifierais de bon cœur la moitié de mes vacances pour savoir que tu es agréablement, pour rester rien que huit jours à la campagne avec toi! Combien j'y gagnerais de toute manière, et en plaisir de cœur, et en goût du travail, et en idées généreuses et nobles! Je te l'ai déjà dit plus d'une fois : il n'y a que nos deux cœurs qui se comprennent bien, qui s'aiment comme il faut, qui se confondent. Pourtant je crois avoir trouvé dans ma sœur Céline un cœur et une tête dont les idées et les sentiments se rapprochent beaucoup des miens. Je l'étudie, je l'observe sans qu'elle s'en doute, et elle me fait passer des moments bien agréables.

... Adieu, bien cher ami, je t'embrasse de tout mon cœur comme je t'aime.

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Sainte-Barbe, ce 23 août 1827.

Décidément je pars pour le château de la Roche-Guyon. J'ai vu le duc de Rohan (1) samedi dernier. Il m'a dit qu'il partirait à la fin de la semaine, et que je devais prendre mes mesures pour y arriver aussitôt que lui. Je n'anticipe nullement ce séjour avec plaisir; une demi-heure de conversation avec le duc et ses amis m'a montré que nous ne nous accordions sur aucun point. Il est entiché des succès de Stanislas et calomnie toujours Sainte-Barbe. Mais, n'importe, il faudra que je me vainque moi-même. L'épreuve sera difficile, mais je me flatte qu'elle sera utile. J'ai su conserver ma religion au milieu de cent vingt incrédules; j'espère que Dieu me fera la grâce de ne point me laisser perdre mes principes d'indépendance au milieu d'une douzaine d'absolutistes.

Je me suis ennuyé horriblement ici les premiers jours; je n'avais point de société, ou plutôt j'en avais une détestable, ce qui est encore pire. Tu conçois bien que je restais toute la journée dans ma chambre. Peu à peu je me suis habitué à mon ennui, et j'ai beaucoup lu pour me rattraper sur plusieurs ouvrages que je n'avais pas eu le temps de lire pendant les classes. Depuis ton départ, j'ai lu et analysé la fin de Juvénal, Perse, Catulle, Tibulle, les deux chefs-d'œuvre de Beaumarchais, le choix des *Oraisons funèbres*, l'*Histoire universelle* de Bossuet, douze livres de l'*Iliade* en grec et deux livres des *Lettres* de Pline, sans parler des extraits, etc. : tu vois que j'ai bien travaillé. Je suis ravi de Tibulle, il est d'une sensibilité exquise.

Autrefois, quand je tombais dans mes lectures sur quelque morceau touchant l'amitié, mon cœur était partagé entre la

1. L'abbé duc de Rohan, pair de France, un peu plus tard archevêque de Besançon et cardinal.

douleur et une espérance inquiète ; aujourd'hui, je le dévore avec une satisfaction inexprimable ; je m'en nourris pour mieux goûter le bonheur que Dieu a bien voulu enfin m'accorder ; et certes, s'il a tardé longtemps, la valeur du présent qu'il m'a fait compense bien le long intervalle qu'il m'a fallu attendre pour obtenir un cœur comme le tien.

J'ai passé la journée du dimanche 26 dans les bois de Meudon et de Saint-Cloud avec mon frère. Je t'ai regretté pendant toute la journée ; je n'ai pas joui suffisamment de ma campagne ni de ma lecture sans toi.

Je termine par une citation classique. Pardonne à ma pédanterie en considération du sentiment qui la dicte.

Εἶ δε θανόντων περ καταλήθοντ' εἰν 'Αΐδαο,
Αὐτὰρ ἐγὼ καὶ κεῖθι φιλοῦ μεμνήσομ' ἑταίρου.
Χαῖρε, φίλε ἑταῖρε (1).

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Jully, 6 septembre 1827.

J'ai reçu presque à la fois tes deux lettres du 28 et du 31 août, mon excellent ami. Je te remercie de renouveler aussi souvent mon plus doux plaisir. Tu as la bonté de conserver sur toi la dernière de mes lettres. Tu fais donc comme moi. Il n'en est pas une des tiennes que je ne relise dix ou douze fois chaque jour. Et quand une autre vient remplacer celle qui est dans ma poche, je la serre précieusement dans un coffre qui les contient toutes par ordre de date.

Je te plains d'être obligé d'aller chez le duc de Rohan.

1. « Quand même les morts s'oublieraient aux enfers, moi cependant je m'y rappellerais encore mon cher compagnon d'armes (disait Achille en parlant de Patrocle, *Iliade*, l. XXII, v. 389-390). Adieu, cher compagnon d'armes. »

Je te vois te disputant sans cesse... Oh! mon Dieu! quelle fatigante conversation! Tiens, suis mon conseil, retiens un peu ta franchise. Écoute-les sans prendre la parole et ne leur dis ta façon de penser que quand ils te la demanderont. Sans cela tu t'attireras des querelles interminables, tu mécontenteras le duc et tu ne persuaderas personne. Au reste, je pense bien que tu auras quelques moments de libres, et comme tu auras tes livres et la campagne, je ne te plains pas trop dans ces moments-là. Mais ton pauvre petit frère? Comme il doit s'ennuyer, s'il est au collège! Je m'intéresse aussi beaucoup à lui; tu n'en dois pas douter, car il t'appartient.

Je te fais compliment de tout le travail que tu as fait depuis mon départ. Mais je t'en prie, ne t'exténue donc pas. Songe donc que tes yeux sont malades, que toi-même tu n'es pas d'une excellente santé. Oh! que je voudrais te tenir ici. Je saurais bien t'empêcher de travailler. Non pas : travaille, mais ne pioche pas, surtout le soir. Cela te fait mal. Tu ne sais pas ce que l'on fait ici pour m'empêcher d'écrire le soir : on me cache mon papier. Hier je voulais passer ma soirée à t'écrire et quand je prends ma plume pour me mettre en besogne, plus d'encre ni de papier. C'était ma mère qui m'avait tout pris. Et tandis que, pour me consoler, je relisais tes lettres, je la vois paraître elle-même qui venait me faire coucher. Tant de soins me touchent, mais ne me sont guère agréables. Ma pauvre mère! elle s'imagine que je suis d'une faible santé, que j'ai besoin de tisanes, de bains, de bouillons, etc., et l'on m'en donne tant et plus. Moi, je prends tout sans raisonner, parce que ça fâcherait ma mère. Et elle est si bonne que je ne veux pas lui faire de la peine.

Je serais parfaitement heureux ici, si l'on savait sentir comme moi, et si je t'avais auprès de moi. Car mon père et ma mère sont bons, oh! bons, comme tu ne peux te l'imaginer. J'ai une société charmante dans mes sœurs. Mais on me trouve trop exalté; moi, je trouve tout le monde trop froid.

Imagine-toi que, cette nuit, j'ai rêvé que tu étais arrivé tout à coup à Jully... Je te laisse à penser, cher ami, combien mon réveil a été triste.

J'ai lu avec grand plaisir les vers de Perse que tu m'as cités; j'aime surtout celui-ci :

> Quantaque nostræ
> Pars tua sit, Cornute, animæ, tibi, dulcis amice
> Ostendisse juvat...

Moi, j'ai beau vouloir te le montrer : je ne le puis. Quand je relis une de mes lettres, je la trouve froide et insipide, parce qu'elle n'exprime jamais le quart de ce que mon cœur ressent.

J'ai été bien touché des reproches que tu me fais au sujet de ma paresse. Je te promets que je vais me mettre à travailler ferme. Ce diable de voyage de Lyon, mon séjour à Chalon, tout cela m'a fait perdre mon temps. Maintenant que me voilà à la campagne, je vais lire, écrire tout à mon aise. Je me dispenserai de suivre mon cousin à la chasse, et alors tout ira bien. Écris-moi en anglais; tu me feras beaucoup de plaisir. Moi, je ne t'écrirai pas encore dans cette langue. J'ai déjà assez de peine à te faire entrevoir en français tout ce que mon cœur roule et agite sans cesse pour toi ; que serait-ce s'il me fallait employer l'anglais? Mais je te promets de m'en occuper et de parler de temps en temps.

J'ai reçu une lettre de mon pauvre D... qui est maintenant à Marseille où il cherche à rétablir sa santé. Je suis bien aise qu'il se soit décidé à quitter Paris. Il m'a promis de passer au retour par Chalon et nous devons revenir ensemble à Paris. Je m'en vais l'engager à venir de bonne heure et, une fois que je le tiendrai, je ne le lâcherai plus. Tu vois que j'ai de grands projets de conversion. Hélas! pourvu que je ne succombe pas moi-même dans ce monde qu'on dit si plein d'écueils. Oh! non, je ne succomberai pas, j'en ai pour garant l'amitié qui nous unit. Comme elle est fondée sur la religion et

la vertu, je sens qu'elle ne peut finir que quand ces dernières s'effaceront de mon cœur. Et quand je n'aurais pour les conserver que le désir de garder la première, je serais sûr de ne pas les perdre. Tu me soutiendras, n'est-ce pas? Nous nous verrons tous les jours ; j'irai puiser près de toi toute ma force et tout mon bonheur.

Adieu, *dearest friend of my heart.*

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

La Roche-Guyon, ce 2 septembre 1827.

Friend of my heart! Avec quelles délices je trace ces seules paroles ! Oui, tu es vraiment mon ami de cœur. Éloigné de toi, comme lorsque je te vois et te parle, je remercie également la Providence d'avoir daigné m'accorder le bienfait inestimable d'une amitié telle que celle qui nous unit. Elle a entendu mes prières continuelles et ferventes ; elle les a enfin exaucées. J'ai attendu longtemps pour voir mes vœux remplis ; mais je remercie Dieu d'avoir tardé jusqu'à présent pour les accomplir. Je n'aurais pu auparavant apprécier mon bonheur ; maintenant je le puis entièrement. Je ne crains pas de dire que je ne suis ingrat ni envers Dieu ni envers toi ; car c'est avec la plus profonde reconnaissance que je me vois arrivé au plus haut point de bonheur où puisse atteindre l'homme sur la terre, celui de voir son attente remplie même au-dessus de son espérance.

Reçois, je t'en prie, avec indulgence cette sincère effusion du cœur de ton ami. Tu sais que nous devons être cœur à cœur dans nos lettres comme dans nos entretiens.

Je suis ici depuis hier ; mon voyage a été du plus grand intérêt, comme le sont toujours les voyages de ceux qui sont réduits aux voitures publiques. J'avais pour compagnons de

route de gros cultivateurs et des paysannes : les uns dormaient, les autres bavardaient entre elles, de sorte que j'étais seul avec ton Sterne. De Mantes à la Roche je suis venu en carriole menée par une jeune paysanne des environs. La veille, j'avais vu Michelet, qui m'avait beaucoup parlé de l'utilité et du devoir qu'il y avait pour tout homme éclairé de communiquer les lumières. Je me mets à entamer une discussion tour à tour théologique, morale et politique. Oh ! tu aurais ri de bon cœur si tu m'avais vu, dans le fond de ma carriole, gesticulant et employant toutes mes ressources rhétoriciennes pour convaincre les faibles esprits de ma conductrice. Je réussis à lui démontrer que, dans son état d'obscurité et de pauvreté, elle était tout aussi heureuse que moi, et ensuite que l'état des classes inférieures était bien meilleur qu'avant la Révolution. Après avoir gagné ces deux points, je tombe sur M. de Villèle, mais il paraît que l'esprit de la brave fille se bornait à des généralités : car elle se brouilla entièrement dès que je commençai à particulariser. Toutefois j'arrivai à la Roche tout fier : car je sentais que j'avais rempli un devoir, que j'avais communiqué des lumières.

J'ai reçu ta charmante lettre du 24 août ; elle m'a touché, mais sans m'étonner : tu sais que je ne m'étonne de rien de bon dans toi. Toutefois je t'en veux vraiment beaucoup de ce que tu perds ton temps. Je ne conçois pas que mon absence ait ralenti ton ardeur. Tu sais que nous avons pour principe de montrer que *les absents n'ont pas toujours tort*. Prouve-moi donc que mon souvenir est présent à ton cœur, en remplissant mes vœux. Je ne te demande pas de *piocher*, puisque nous sommes en vacances ; mais occupe-toi surtout d'anglais. Tu sais quels sont nos projets pour l'année prochaine ; et, pour te forcer à y mettre un commencement d'exécution, je ne t'écrirai plus qu'en anglais dans quelque temps.

Je te remercie infiniment de ta question vraiment amicale sur le progrès de ma réforme : c'est une bien forte preuve de la chaleur de ton amitié. Je te répondrai que je n'en sais

rien : car je ne me suis presque entretenu avec personne, et quant aux pensées, je crains que la vanité n'y soit tout aussi forte que jamais.

Adieu, cher ami. Je porte toujours sur moi la dernière lettre que j'ai reçue de toi, comme un préservatif contre l'impiété, jusqu'à ce qu'une autre la remplace.

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Jully, le 9 septembre 1827.

.... Que je te remercie, tendre ami, des jouissances que tu me causes en m'écrivant souvent ! Va, tu n'as point affaire à un ingrat. Celui que tu as choisi pour ami, celui que tu aimes d'une amitié si tendre y répond par une affection qui a sans cesse besoin de sortir hors de moi. Quand je n'ai plus personne à qui témoigner combien je t'aime, quand je t'ai écrit, quand je te l'ai dit à toi-même, je le dis encore à Dieu. Mes prières ne sont presque que des remerciements à Dieu pour le bienfait qu'il m'a accordé ou des vœux pour ton bonheur... Je te dois réponse à deux lettres, celle du 2 et celle du 5 de ce mois.

Ton voyage dans la carriole m'a beaucoup amusé. Oh ! j'aurais donné bien des choses pour t'entendre et te voir. En vérité je ne t'aurais pas cru de cette force-là. Aller faire de la philosophie et de la politique avec une paysanne ! T'égosiller pour lui donner une opinion au sujet de choses dont elle n'avait pas la moindre idée, et dans lesquelles, de ton aveu même, elle se brouillait assez joliment !... Tu as été trop vite en besogne, ce me semble. Tu aurais dû te contenter de montrer à la paysanne que le sort des basses classes était beaucoup meilleur depuis la Révolution. Une autre fois tu aurais pu aller plus loin si tu en avais eu l'occasion. Et si tu voulais

dans la même séance entamer un autre sujet, tu aurais dû lui parler religion, voir ses idées là-dessus, les purifier, mais peu à peu et sans heurter ses préjugés...

J'avais jugé un peu sévèrement la jeunesse de Lyon, dans la lettre que je t'écrivis de cette ville. Il est bien vrai que les habitants de cette riche et florissante ville sont un peu trop intéressés, à mon avis du moins ; mais ils sont généreux. J'en ai vu plusieurs exemples. Je suis tombé dans un mauvais moment pour la politique. Avec la censure, le silence absolu des journaux, les vacances des Chambres, on ne parle plus politique et je crois bien que c'est à peu près de même à Paris. Ce que j'aime surtout à Lyon, ce qui m'a réconcilié avec eux, c'est qu'il y a réellement beaucoup de religion et de piété. Et cette religion est d'autant moins suspecte d'hypocrisie que les Lyonnais sont des gens indépendants et qui n'ont rien à espérer du gouvernement. J'ai vu dans une foule de maisons de négociants, des crucifix, des tableaux de dévotion, etc. Hélas ! à Paris je n'ai jamais vu de ces choses-là.

Malgré tout cela, j'aimerais dans les Lyonnais un peu plus de goût pour les sciences, pour tout ce qu'il y a de plus noble au monde. Leur littérature se borne presque à la littérature de théâtre. J'ai cru remarquer qu'ils lisaient peu d'ouvrages historiques ou politiques.

Mais pour la jeunesse de Chalon je ne rabattrai rien de ce que je t'ai dit l'autre jour. C'est une honte que la manière dont elle vit. Chalon, toute libérale qu'elle est, est, à peu d'exceptions près, une ville détestable. J'en excepte pourtant toutes les femmes qui y sont fort bien élevées et charmantes. Il y a une grande dépravation, un goût de paresse, une ignorance crasse, en un mot une nullité complète. Je connais un jeune avocat qui a plaidé deux fois avec succès à Chalon, qui a réellement du talent, qui a beaucoup travaillé pendant son droit et au collège, et qui maintenant ne va plus à l'audience, est toute la journée à la chasse ou au café. Et voilà comme il passe sa vie, consumant sa fortune et sa santé, non pas seu-

lement sans ambition, mais même sans le désir de montrer des talents qu'il possède. Vois-tu, je suis furieux quand j'y pense. Aussi, bien certainement, si je puis m'en dispenser, je n'habiterai jamais Chalon. Mon père ne paraît pas éloigné de venir se fixer à Paris, si je m'y établis. Quel bonheur de vivre dans la même ville que toi, de m'inspirer dans tes conversations et tes conseils, de suivre tes progrès, d'être témoin de tes succès, de te faire partager les miens, si j'en ai.

... Il est tout à l'heure minuit. Je te quitte pour ce soir. Demain à cinq heures et demie je dois être en chasse. Il y a une grande partie arrangée. Je songe avec délices que peut-être, à l'heure qu'il est, tu penses à moi ou tu pries pour moi. Cette idée m'arrache quelques larmes de plaisir. N'oublie pas que nous nous le sommes promis. Je ne l'oublie jamais : tous les soirs je prie pour toi. Pourquoi ne puis-je prier avec toute la ferveur des saints? Je voudrais attirer sur ta tête toutes les bénédictions du ciel. Bonsoir. Je reprendrai ma lettre au retour de la chasse.

10 septembre.

J'arrive de la chasse, très cher ami, assez fatigué, mais encore plus découragé que fatigué. J'ai tué une maudite caille. Encore est-il bien sûr que je l'aie tué? Je n'ose l'affirmer. Mon cousin et moi l'avions tirée presque en même temps. Il a eu la politesse de dire qu'elle n'était tombée que sur mon coup qui était parti après le sien. Mais je crains bien qu'il ne se soit trompé. Au reste, je m'en moque; c'est une espèce de gloire dont je ne suis nullement avide, et je n'irais bien certainement pas à la chasse, s'il n'était pas impoli de laisser mes cousins et oncles seuls. N'en parlons plus; c'est la chose la moins intéressante du monde.

Je suis bien enchanté que tu te trouves bien chez le duc de Rohan. C'est un souci de moins pour moi. Je craignais que tu n'y fusses bien ennuyé. Mais d'après ce que tu me dis, il pa-

rait que tu y es assez à ton aise... Ne te décourage donc pas. Espérons toujours. N'aurions-nous plus d'autre espoir que le secours de Dieu, j'y compterais beaucoup, parce que notre cause est trop belle et trop juste pour qu'elle succombe. Moi, je ne fais ici que mettre en avant des questions politiques. Toutes les fois que je puis entamer une conversation à ce sujet, je le fais, parce que je crois que rien que d'en parler, c'est rendre service, c'est réveiller les esprits endormis, et préparer ceux qui le peuvent à agir, s'il en était besoin.

Je joins à ma lettre des vers charmants de Th. Moore. Tu me diras ce que tu en penses. Ils te montreront que je m'occupe un peu d'anglais. D'ailleurs, en eux-mêmes ils te plairont, parce qu'ils expriment des sentiments que nous avons eus tous les deux (1).

1. THE MEETING OF THE WATERS

There is not in this wide wonld valley soasweet
As that vale in whose bosom the bright waters meet.
Oh, the last rays of feeling and life must depart,
Ere the bloom of that valley shall fade from my heart.
Yet it was not that nature had shed o'er the scene
Her purest of cristal and brightest of green;
I was not the soft magic of streamlet or hill!
Oh no! it was something more exquisite still.
I was that friends, the beloved of my bosom were near
Who made every dear scene of enchantment more dear
And who felt how the best eharms of nature improve
When we see them reflected from looks that we love.
Sweet vale of avoca! how calm could I rest
In thy bosoms of shade whith the friends I love best
When the storms which we feel in this cold world should cease
And our hearts, like thy water be mingled in peace.

LA RENCONTRE DES EAUX

Il n'y a pas dans ce vaste univers de vallée plus suave et plus charmante que ce vallon dans le sein duquel les eaux étincelantes se réunissent.

Oh! les derniers rayons de la vie et du sentiment disparaîtront avant que le souvenir de la fraîcheur de cette vallée s'efface de mon cœur.

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

La Roche-Guyon, ce 5 septembre 1827.

J'ai reçu, très cher ami, ta lettre à la fois douce et décourageante, datée du 31 août.

La dernière partie de ta lettre m'a fait la plus vive peine. Je ne conçois pas que, dans un temps où il circule tant d'excellents ouvrages historiques, politiques et philosophiques, où les lumières sont, dit-on, trop généralement répandues, je ne conçois pas que la jeunesse, c'est-à-dire la partie la plus désintéressée et la plus ardente de l'humanité, soit dans un tel état d'abrutissement et d'indifférence. Ah ! où est donc cette jeunesse française si patriotique, si éclairée, si instruite, si studieuse ? C'est donc la jeunesse parisienne seule qui possède ces vertus ? Si les jeunes gens de la ville importante dont tu me parles sont aussi intéressés et ignorants que tu me le mandes, que doivent être ceux des villes inférieures et des campagnes ? Sais-tu que c'est vraiment désespérant pour la cause de la liberté civile et religieuse que nous avons embrassée ? Si la génération qui s'élève oublie les nobles principes qui doivent faire son bonheur et sa gloire, où en sommes-nous ?

Cependant, Français et patriotes, ne nous décourageons pas. Nous pouvons dès à présent rendre quelques services à

Et cependant ce n'était pas que la nature eût répandu sur cette scène le plus pur cristal de ses eaux et le plus brillant éclat de sa verdure ; ce n'était pas la douceur pleine de charme du ruisseau ni de la montagne, oh non, c'était quelque chose de plus exquis encore. C'était qu'en cet endroit demeuraient des amis, les bien-aimés de mon cœur qui rendaient cette scène d'enchantement plus chère à mon âme. Qui donc n'a senti que les charmes de la nature augmentent quand nous les voyons reflétés dans les regards de ceux que nous aimons ?

O délicieuse vallée d'Avoca ! Avec quelle douceur et quel charme je reposerais dans ton sein, sous tes ombrages, avec les amis que je chéris le plus, à l'abri des tempêtes qui soufflent sur nous, au milieu de ce monde froid et égoïste et où nos cœurs, comme tes eaux, pourraient se mélanger en paix !

la patrie, nous pouvons communiquer la vérité. Il t'appartient de tenter de ranimer dans les cœurs de tes amis, de tes connaissances, les sentiments qui, j'aime à le croire, ne font qu'y sommeiller. Je fais ce que je peux ici, mais en vain, comme tu peux te l'imaginer : car je parle à des aveugles et à des sourds. Mais, toi, tu trouveras certes des auditeurs bien disposés, et tu te souviendras que le premier devoir du vrai chrétien et du bon citoyen est de communiquer les lumières de la religion et de la liberté.

Adieu. Je suis bien découragé; mais j'ai pour soutiens Dieu, l'espérance et l'amitié.

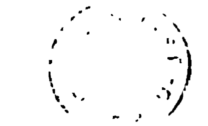
LE MÊME AU MÊME

La Roche-Guyon, ce 10 septembre 1827.

Je n'ai point encore de lettres de toi, très cher ami ; mais. quoique j'aie peu de chose à te dire, je ne puis résister au plaisir de m'entretenir avec toi, plutôt par égoïsme que par tout autre motif.

Je te préviens que je ne te parlerai presque uniquement que de moi.

Cependant je commencerai par t'exhorter à ne pas oublier tes résolutions et tes promesses à l'égard de l'anglais. Apprends cette noble langue, je t'en supplie, d'abord pour ton propre plaisir, pour ton utilité, puisqu'on y trouve des mines inépuisables d'instruction pour toutes les carrières quelconques, ensuite pour ta patrie et tes concitoyens. Comment s'occuper de politique, comment pouvoir communiquer de sains principes, sans connaître la langue des plus grands orateurs et philosophes de l'histoire moderne ? Quelle est la langue qui peut offrir à l'étudiant une série de jouissances comparables à celles qu'il doit trouver dans Bacon, New-



ton, Locke, Bayle, Addison, Shakspeare, Milton, Pope, Thomson, Byron, Chatham, Pitt, Fox, Sheridan, Burke, etc. ? Je ne te parle pas d'un motif qui, je le sais, est trop présent à ton cœur pour que j'aie besoin de te le rappeler. Je te dirai seulement qu'en m'élevant à un monde idéal avec le sublime Byron, je regrette à chaque instant de ne pas t'avoir à côté de moi pour te communiquer mes sentiments, mes transports. Tâche de remplir mes vœux le plus tôt possible. En attendant, je ne puis tarder plus longtemps à soumettre à ton jugement ou à celui de tes sœurs les vers suivants de Byron. Il vient de se rappeler les grands hommes de la Grèce, il plaint son triste esclavage ; mais, enflammé par ses beaux souvenirs, il s'écrie :

Despite of ev'ry yoke she bears
That land is glory's still and their's;
'Tis still a watch-word to the earth;
When man would do a deed of worth
He points to Greece, and turns to tread.
So sanctioned, on the tyrant's head.
He looks on her, and rushes on
Where life is lost, fredom won (1)!

Je crois n'avoir jamais vu mieux exprimés les sentiments qu'excite en nous le nom de la Grèce.

M. de Rohan est d'une bonté parfaite pour moi. Sa dévotion est bien touchante ; les cérémonies de la chapelle, qui est admirable, sont exécutées avec un soin et un recueillement tout à fait édifiants. Je ne connais point d'édifice religieux où l'on se sente plus disposé à la piété que dans la chapelle de la Roche-Guyon ; elle est creusée dans le roc et ornée avec la plus grande magnificence. J'y ai communié

1 « Malgré tous les jougs qu'elle a subis, cette terre est encore celle de la gloire, elle est encore la patrie de ses grands hommes, elle est encore un symbole pour le monde. Quand l'homme veut accomplir quelque acte digne de mémoire, il montre la Grèce, et, fort de son appui, il se retourne pour écraser la tête du tyran ; il se jette dans l'abime, où se perd la vie, mais où se gagne la liberté. »

hier. Ton souvenir n'est jamais plus présent à mon esprit que lorsque je pense à Dieu.

Il est venu ici beaucoup de monde dernièrement : nous avons maintenant le comte Apponiy, ambassadeur d'Autriche, et sa femme ; la comtesse Esterhazy, amie de la Dauphine, et ses filles ; mais ce qui me plaît le plus dans la société actuelle de la Roche-Guyon est un jeune homme nommé Gustave Lemarcis (1), qui partage entièrement nos idées, et avec qui j'espère me lier dans la suite. Il m'a appris qu'il existe une société parlementaire composée de fils de pairs et de jeunes gens aspirant à la députation, dont il doit bientôt faire partie lui-même. On y discute toute la politique du jour. Nous ne manquerons pas, j'espère, d'y entrer : elle a le sobriquet de *parlotte*.

Adieu, cher ami. Écris-moi tant que tu peux.

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Jully, 17 septembre 1827.

... Je ne te plains plus tant, cher et tendre ami. D'après ce que tu me dis, je vois que ton temps se passe fort agréablement à la Roche-Guyon. ... Ce qui me fait surtout plaisir, c'est que tu aies trouvé un jeune homme qui partage entièrement nos idées. Oui, certes, nous serons de la société dont tu me parles. Mais n'agissons point en étourdis ; sondons bien le terrain sur lequel nous devons marcher. Je t'avoue que je crains singulièrement de m'engager dans une société dont je ne connais ni les principes ni les membres. Il faudra prendre nos précautions, nous informer de l'esprit qui règne dans cette société, faire connaissance avec quelques-uns des mem-

1. M. Gustave Lemarcis, qui avait publié quelques articles distingués dans le *Journal des Debats*, mourut fort jeune.

bres, et alors nous verrons. Je te dirai que j'ai fait aussi ces jours-ci la connaissance d'un jeune homme dont la société m'est fort agréable et fort utile sous bien des rapports. C'est un jeune avocat de la Cour royale de Paris, nommé Paul Lafargue (1). Fort instruit, grand travailleur, plein de talent, profondément imbu de la philosophie de Cousin dont il a été un des élèves les plus distingués, il joint à cela d'agréables manières et un très joli ton. Aussi me plaît-il beaucoup et je me propose de cultiver cette connaissance.

Arrivé d'avant-hier à la maison, je n'ai pas eu le temps, comme tu le penses, de le connaître parfaitement et de voir s'il partage toutes nos idées. Toutefois, j'ai bien vu qu'il ne connaissait rien de plus beau au monde que la gloire de l'homme qui fait servir ses talents au bonheur de son pays. Je voudrais bien savoir s'il est chrétien. Tout ce que j'ai pu voir d'après ses conversations, c'est qu'il a des sentiments très religieux, et j'ai été très content de sa tenue hier à la messe. La philosophie de Cousin n'est point étrangère au christianisme, et le peu que j'en ai vu me semble très chrétien (2).

M. Lafargue m'a déjà proposé de me présenter dans la société du *Globe* qui se compose des Cousin, Royer-Collard, Villemain, Thierry, Guizot, Jouffroy, etc., et qui se réunit chez la duchesse de Montebello. Tu dois penser si une telle proposition me fait plaisir, à moi admirateur de ces illustres écrivains. Toutefois je n'ai point encore osé accepter. Comment oserais-je paraître, moi vermisseau, au milieu de ces

1. M. Lafargue fut plus tard le défenseur de Ch. de Montalembert, dans le procès de l'École libre devant la Cour des pairs.

2. L'admiration professée par les deux amis pour les leçons de Victor Cousin n'étonnera pas le lecteur, s'il se rappelle que le brillant professeur, au début de son enseignement surtout, mêlait à de graves erreurs et aux nébuleuses théories importées d'Allemagne, de vigoureuses sorties contre le matérialisme du XVIII[e] siècle et des protestations de respect envers le christianisme qui semblaient de bon augure pour la réconciliation de « la Philosophie » avec la Religion.

hommes d'un talent si supérieur. Mais aussi c'est un nouveau motif pour moi de travailler de toutes mes forces. Le désir de paraître dans une société qui me plairait tant, non pas avec succès (je ne puis l'espérer), mais sans en être tout à fait indigne, doublera mon courage et soutiendra mes forces dans cette belle carrière que je vais embrasser. Que de motifs et d'encouragements n'ai-je pas pour travailler ! Parmi eux, tu sais que je mets en première ligne l'amitié qui nous unit. En vérité je serais bien ingrat envers la Providence si je ne faisais pas tous mes efforts pour devenir un homme instruit et capable de servir mon pays.

Ce que tu me dis de la piété de M. de Rohan me touche beaucoup. Mais je t'avouerai franchement que je suis fort content que tu aies refusé de me présenter chez lui. D'abord, autant que possible, je ne dois point m'élever au-dessus de la sphère où je suis né. Par conséquent tu sens que je ne dois point aller chez le duc de Rohan. En second lieu, si tu me présentais à Sa Seigneurie, je serais obligé de lui rendre visite, ce me semble, et ce serait une perte de temps. Grâces à toi, j'ai renoncé tout à fait à aller dans le monde, du moins autant qu'il me sera possible. Je veux donner à l'étude tout mon temps et borner le cercle de mes connaissances, parce que je sens que l'on perd en visites et en soirées beaucoup trop de temps. Seconde raison pour que tu ne me présentes point à M. de Rohan. Enfin ma dernière raison est que je désire autant que possible ne point connaître les hommes dont les principes et les opinions sont si fort opposés aux miens. Peut-être ai-je tort ; mais il me semble que l'on doit n'avoir de relations qu'avec des gens dont on partage les idées, surtout à notre âge. Des considérations personnelles, la crainte de déplaire à des gens que l'on connaît, de les mécontenter ou de les offenser, peut nous entraîner dans des démarches, sinon honteuses, du moins désagréables. J'ai éprouvé cela plus d'une fois.

Du reste, je soumets toutes ces raisons à ta censure. Tu

agiras comme tu le jugeras plus convenable. Je te donne plein pouvoir, si le duc te renouvelle son désir. Mais ne lui donne pas pour motifs de ton refus ce que je viens de te dire. Trouve quelque défaite honnête et polie.

Je voudrais bien voir cette chapelle dont tu me parles. Comme cela doit être beau et imposant, une chapelle taillée dans le roc ! Quel air de mélancolie on doit y respirer ! Il me semble que là au moins je pourrais prier avec ferveur. Car, je te le confesse, ma ferveur est bien tiède. J'ai beau me le reprocher, j'ai beau demander à Dieu de me donner cette piété qui me touche dans ma mère et dans mes sœurs : je prie toujours avec distraction, et presque sans aucune de ces émotions salutaires dont le cœur a besoin quand il s'adresse à Dieu.

J'ai été visiter ces jours-ci un petit castel qui est au milieu des bois à une portée de fusil de Jully. Le château n'est pas digne de ce nom. Il n'y a rien de romanesque, rien de ce que nous aimons enfin dans un édifice gothique. Mais la chapelle a dû être bien jolie. J'ai cherché à y déchiffrer quelques inscriptions écrites en gothique et qui m'ont appris que le seigneur du lieu avait fondé une rente pour le curé de Jully, à la charge par le curé de dire une messe tous les jeudis dans la chapelle. J'ai fait, comme bien tu penses, de nombreuses questions au concierge qui y a passé cinquante-cinq ans de sa vie, et comme je lui demandais quelques détails sur des saints de pierre tout mutilés que je voyais dans un coin, il me dit qu'on les avait retrouvés il y a quelques années dans la terre où ils avaient été enfouis pendant une révolution qui avait précédé celle de 93. Sais-tu ce que c'était que cette révolution dont parlait le brave homme, et qu'il mettait en quelque sorte sur le même pied que la grande révolution française ? Pendant une querelle que les habitants de Jully eurent avec les habitants de Ponneau (c'est le nom du château et du hameau qui en dépend), au sujet de la possession d'une statue de leur patron commun saint Maurice, ceux de Ponneau la dérobèrent

aux yeux de leurs voisins en la cachant dans la terre. Tu vois que je suis curieux des traditions du moyen âge. Mais je ne pus m'empêcher de rire en voyant l'importance que le brave homme mettait à une querelle qu'il n'avait point vue et qu'il appelait une révolution. Fiez-vous donc à la tradition. Du reste j'ai beau chercher dans notre pays ces sites agrestes et romantiques, ces vieux châteaux solitaires et sombres qui plaisent à nos imaginations rêveuses; je n'y trouve qu'un paysage riant, bien coupé, bien gai, des maisons bourgeoises jolies, élégantes ou riches. Cela me plaît sans doute ; mais que j'aimerais bien mieux le tableau que j'oppose à celui-ci! Oh ! il faut voir les environs de Lyon ! Quelle différence ! Comme ils te plairaient! Je suis invité pour jeudi dans une partie de chasse qui doit se faire dans des montagnes de notre pays que je ne connais point. Cette partie de chasse me plaît beaucoup, non pas que j'espère y tuer du gibier, mais parce que je crois que j'y trouverai de quoi satisfaire mon goût pour les beaux paysages. J'ai pourtant trouvé tout près de la maison un petit endroit solitaire fort de mon goût, où je me proposais d'aller tous les jours lire et penser à toi. Mais il n'a pas fait une belle journée depuis que je l'ai trouvé.

... J'avais oublié de te faire une question. Dis-moi ce que tu penses de la composition du nouveau ministère anglais qui était l'autre jour tout au long sur le *Journal des Débats*. Je ne m'en rapporte guère aux journaux, d'autant plus que j'y vois sans cesse des contradictions...

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

La Roche-Guyon, ce 13 septembre 1827.

J'ai reçu avant-hier, cher et excellent ami, ta longue et charmante lettre du 6. Quoique je t'aie écrit il y a trois

jours, et que ma lettre, par mégarde du facteur, ne soit partie qu'hier, je ne puis résister au plaisir de m'entretenir encore avec toi. J'aime mieux t'écrire souvent que longuement et plus rarement.

Nous avons été ici dans les festins et les joies. Le duc a fait de grands frais pour les Apponiy, Esterhazy, etc. Il leur a donné un feu d'artifice délicieux. Mais ce qu'il y a eu de plus intéressant, et ce qui a produit le plus d'impression sur les étrangers, ç'a été les cérémonies admirables de la délicieuse chapelle d'ici. Tu ne peux te faire une idée de leur solennité et du recueillement qui y règne.

Je ne travaille pas trop, n'aie pas peur. Je ne lis presque que de la poésie : un livre d'Homère, un poème de Byron, un peu de Pline, voilà absolument tout ce que je fais par jour. Je joue beaucoup et très mal au billard et je fais de longues promenades, pendant lesquelles je suis accompagné par mon favori Thomson ou par Cowper, que je n'aime pas moins. Le duc est plein de bontés pour moi; il me regarde comme une brebis errante; cela ne l'empêche pas d'avoir de l'affection pour moi; il a vraiment un cœur excellent.

Je crois, comme toi, que Dieu nous a créés pour être véritablement amis l'un de l'autre; dans tous les cas, je me flatte qu'il préside à notre douce union et qu'il la préservera de toute atteinte. Je suis persuadé, comme tu dis, qu'elle nous sera fort utile, et que dans le monde nous ne trouverons pas, pour rester fidèles à nos principes, de ressource plus sûre, après Dieu, que l'amitié.

Ton plan (d'études religieuses et philosophiques en commun) me semblerait fort bon, si tu t'étais adressé à quelque autre que moi; mais vraiment (trêve de fausse modestie) je ne suis pas en état de t'éclairer sur des points si importants. Cependant j'adopte avec plaisir ton projet, puisqu'il me fournira l'occasion de me rapprocher davantage de toi. Je te promets le secours de mes *puissantes* lumières, et, ce qui vaut bien mieux, je consulterai mon confesseur, l'excellent et

savant abbé Busson, sur tout ce qui nous embarrassera.

Adieu, *friend of my heart;* n'y joins pas *dearest :* il ne peut y en avoir qu'un.

LE MÊME AU MÊME

La Roche-Guyon, ce 17 septembre 1827.

Tu penses bien que je serai charmé de voir ton père s'établir à Paris : car alors tu n'auras aucune raison pour t'en éloigner jamais. Mais, hélas! pour moi cet événement sera bien peu de chose : car il est plus que probable que nous serons alors trop éloignés l'un de l'autre pour nous soucier de la petite distance de Chalon à Paris (1).

Je te félicite de l'éclatant succès de ta chasse ; j'espère que tu prendras plus de goût à cet exercice si utile et si digne d'un homme studieux.

Tes vers de Th. Moore sont délicieux. Si tu les as compris, tu dois être assez fort, car ils sont difficiles. En retournant à Paris, j'achèterai un Moore en un volume comme Byron, et nous pourrons lire ensemble.

Je t'envoie des vers encore plus charmants de mon favori Thomson. Le poète déplore la mort d'un jeune homme qui brûlait comme nous de servir sa patrie et d'acquérir de la gloire, et qui fut enlevé à dix-huit ans.

Where art thou, Hammond?....
Ah! why, dear youth, in all the blooming prime
Of vernal genius, where disclosing fast
Each active worth, each manly virtue lay,
Why wert thou ravish'd from our hope so soon?
What now avails *that noble thirst of fame*
Wich stung thy fervent breast? That treasured store
Of hnowledge, early gain'd? That *eager zeal*
To serve thy country, glowing in the band

1. Ch. de Montalembert devait, au mois d'août 1828, après son année de philosophie, rejoindre son père à Stockholm.

Of youthful patriots, who sustain her name? .
...... That rapture for the muse,
That *heart of friendship*, and that soul of joy,
Which bade with softest litght thy virtues shine?
Ah! only show'd, to check our fond pursuits,
And teach our humble hopes that life is vain (1)!

C'est ravissant! Peut-être le sort d'Hammond nous attend. Pour moi, j'ose dire que je ne le crains point. Se familiariser avec l'idée de la mort à toutes les époques est le privilège du philosophe et surtout du chrétien. D'ailleurs, je ne sais s'il ne vaudrait pas mieux périr à la fleur de l'âge, jeune de sentiments et d'innocence, heureux par la seule anticipation du bonheur et de la gloire, que de s'éteindre tristement après avoir vu toutes ses espérances déçues, s'être souillé peut-être par des passions impures, s'être abaissé aux idées d'intérêt qui souvent déshonorent l'âge mûr et la vieillesse, enfin après avoir survécu à tout ce qu'on a de plus cher au monde. Si Dieu veut que je meure jeune, j'espère que ce sera afin que je fasse une meilleure mort; je me soumets avec la résignation nécessaire à un chrétien; je ne forme qu'un seul vœu, celui que Tibulle adressait à sa Délie, et que je lui emprunte pour te l'adresser :

Te spectem, suprema mihi cum venerit hora!
Te teneam moriens, deficiente manu (2)!...

1. « Où es-tu donc, ô Hammond?.. Ah! pourquoi, cher jeune ami, pourquoi as-tu été sitôt ravi à nos espérances, dans la première floraison de ton génie printanier, où s'épanouissaient à vue d'œil tous les germes d'activité, toutes les vertus viriles? Qu'importe à présent cette ardente soif de renommée qui dévorait ton âme enfiévrée? qu'importent ces trésors de science si rapidement acquis? A quoi bon ce zèle avide de servir la patrie et de briller au premier rang de ces jeunes héros qui soutiennent l'honneur de son nom?... Et cette passion pour la Muse, ce culte de l'amitié, cette âme si joyeuse, tous ces dons enfin qui répandaient un si doux éclat sur tes vertus? Ils n'ont fait qu'irriter nos désirs les plus chers, que désespérer nos cœurs par ce témoignage de l'inanité de la vie! »

2. « Puissé-je, à l'heure suprême, être consolé par ton regard! Puisse, au moment de la mort, ma main défaillante se sentir soutenue par la tienne! »

En attendant ce grand jour, prions, cher ami, prions le Tout-Puissant l'un pour l'autre : qu'il nous donne à tous les deux une bonne mort ; qu'il nous y conduise à travers une vie qui lui aura été agréable ; qu'il bannisse de notre lit de mort les remords cuisants et honteux ; que nous puissions descendre dans la tombe avec la consolation d'avoir aimé Dieu encore plus que la patrie et la liberté et d'avoir aimé la liberté et la patrie mille fois plus que la vie. En priant pour nous-mêmes, prions aussi pour notre belle France ; prions le Dieu de miséricorde de lui accorder cette liberté qu'elle a achetée au prix de tant de sang et de tant de larmes, et de lui conserver cette sainte religion sans laquelle il n'y a ni bonheur, ni gloire, ni vraie liberté.

Non, cher ami, je ne me découragerai pas, j'espérerai toujours. Je ne croirai pas plus ceux qui me diront que la religion est incompatible avec la liberté que ceux qui soutiennent qu'on ne résiste à la tyrannie qu'en secouant le joug qu'un Dieu bienfaisant nous impose. Je pourrai paraître présomptueux aux uns, imbécile aux autres ; mais je tâcherai de bannir de mon cœur l'orgueil et la faiblesse. On méconnaîtra mes desseins, on méprisera mes efforts, je m'y attends ; mais Dieu me saura gré de ma bonne volonté ; les vrais patriotes m'apprécieront peut-être, et mon ami me comprendra tout entier. Que pourrai-je craindre, que pourrai-je regretter, si j'ai pour moi Dieu, la patrie et l'amitié ?

Adieu, *friend of my heart :* voilà encore une effusion telle que tu en demandes.

P. S. — Les saluts de la chapelle sont plus beaux que jamais : une musique céleste, une obscurité mystérieuse, la voix sonore et expressive du duc de Rohan ; avec tout cela il est impossible de n'être point recueilli.

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Jully, 23 septembre 1827.

.... Je dois te dire, cher ami, que les réflexions que t'a suggérées le morceau de Thomson m'ont paru sublimes. Oh ! oui, je pense bien comme toi là-dessus. Oh ! oui, je voudrais bien mourir pour mon pays : mais, je te l'avoue, je craindrais la mort, s'il fallait m'en aller sans avoir rien fait pour servir ma patrie et sauver mon nom de l'oubli. Depuis ta lettre, je n'ai pas manqué de prier avec le plus de ferveur que j'ai pu pour la liberté de ma patrie, pour la prospérité de la religion. Une pensée m'occupe beaucoup, c'est qu'il serait bien beau de mettre la religion, cette religion sainte que nous professons, à la tête de cette belle révolution qui s'opère sans trouble et par la seule force des choses dans tous les esprits. Qu'il serait beau de montrer que la religion est la mère de la liberté... Oh ! que de génie il faudrait pour entreprendre une si belle tâche ! Mais aussi que de persécutions il faudrait essuyer pour l'entreprendre ! Hélas ! pourquoi cette condition-là n'est-elle pas la seule ? Nous l'entreprendrions, et nous nous ririons de nos persécuteurs, forts de notre belle cause et de notre amitié. Ce serait à un prêtre à en donner l'exemple. Malheureusement il y en aurait peu d'assez hardis pour l'oser. Un grand malheur, c'est que la plupart se figurent que la religion doit être stationnaire ; comme si, dans cette hypothèse, Dieu n'eût pas dû laisser aux hommes la religion de Moïse. La loi judaïque était imparfaite, bonne pour l'enfance du monde, et elle dut être changée. Le christianisme, au contraire, ouvrage de Dieu, est la religion de tous. Elle est immuable dans ce sens que les hommes ne sentiront jamais le besoin de la renverser et d'en prendre une autre ; mais sa base est assez large pour qu'elle puisse suivre les progrès de l'esprit hu-

main, et moi, je voudrais qu'elle ne les suivît pas, mais qu'elle les guidât !

Que les vers de Tibulle que tu me cites sont délicieux ! Et que je te remercie de l'idée que tu as eue de me les adresser ! Oh ! c'est alors que la vie me serait insupportable, si ce que ces vers expriment arrivait. Nous ne devons mourir qu'ensemble ; celui de nous deux qui resterait serait trop malheureux.

Les vers de Thomson sont aussi bien ravissants. Je crois les avoir compris, excepté ceux-ci :

Where disclosing fast
Each active worth, each manly virtue lay

dont je n'ai jamais pu trouver le sens.

... J'entame autant que possible le chapitre de la politique, et je vois que, parmi les gens les plus sages et les plus attachés à l'ordre et même à la légitimité, il y a une profonde indignation contre le système de choses actuel. Je t'assure que nos hommes d'État ne visitent point assez les provinces. Il est très curieux de voir tous les abus d'autorité qui s'y commettent tous les jours et dont on ne parle pas. Ce n'est rien ce qui se passe à Paris....

J'observe autant que je puis, et je crois que ce n'est point une chose inutile. Du reste, je dois t'avouer que mes autres occupations se bornent à bien peu de chose. Je lis le *Globe* où je trouve sans cesse d'excellentes choses, je lis trois ou quatre pages d'anglais de temps à autre, je me promène, je chasse, j'entends faire de la musique, j'en fais même quelquefois, quand je suis seul avec ma sœur Céline qui a la bonté de me faire chanter et de m'enfoncer dans la tête, à force de patience, quelques morceaux de musique ; je t'écris, et c'est là ma plus douce occupation : voilà comme mon temps se passe.

Oh ! j'ai fait, il y a quelques jours, la chasse la plus agréable. J'ai parcouru une grande partie de nos montagnes que je ne connaissais point encore. Quant au gibier, à peine

si je m'en suis occupé. J'ai tiraillé de côté et d'autre quelques perdrix rouges qui passaient sur mon chemin. Mais j'étais tout entier à observer les rochers, à descendre par les endroits les plus escarpés et à jouir des sites pittoresques que je parcourais. Du reste, nous avons été joliment mouillés. Nous avons eu la pluie pendant une bonne partie de la journée, et par-dessus cela, très mauvaise chasse. Ces messieurs se sont beaucoup plaint; moi, je me suis contenté de me changer et j'ai déclaré que jamais partie de chasse ne m'avait autant intéressé. Aussi mes sœurs et maman m'ont prié de les conduire dans ce charmant pays. J'ai promis, comme bien tu penses; mais elles perdront la plus jolie partie de la promenade; car je défie une femme de passer par les chemins où nous avons été. Je suis bien fâché que ce soit si loin; j'irais bien souvent y rêver.

... Adieu, *dearest*, adieu.

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

La Roche-Guyon, ce 21 septembre 1827.

Je te remercie vivement, *friend of my heart*, de l'égoïsme qui t'a porté à m'écrire de Chalon, puisqu'il m'a procuré la douce jouissance de converser avec toi. Tu as bien raison : auprès de toi *les absents n'ont pas tort*. Je vois maintenant que je n'ai pas mal présumé de ton cœur en te supposant digne de réfuter avec moi cette maxime déshonorante pour l'espèce humaine. Tu souhaites de me rendre tout le bien que te fait mon amitié ; je doute très fort que ce bien puisse égaler les consolations, inconnues jusqu'à présent, que tu as versées sur mon cœur. Le souvenir de mon année de rhétorique se présente toujours à mon esprit sous les formes les plus agréables ; je ne crains pas de dire qu'elle a été la plus

heureuse de ma vie. Après Dieu, c'est à toi que je dois ce bonheur. Pourquoi ne puis-je pas témoigner à ce Dieu de miséricorde toute la reconnaissance que j'éprouve pour ses bienfaits ?

Ah ! cher ami, que je regrette de ne pas t'avoir avec moi dans les longues et solitaires promenades que je fais ici ! Je tâche de m'en consoler avec Thomson et le cher Cowper, que j'aime peut-être mieux que Thomson. Mais à chaque page je me dis : « Pourquoi n'ai-je pas mon ami à mes côtés pour lui faire partager mes jouissances ? » Le même sentiment se reproduit dans mon cœur quand un beau point de vue frappe mes regards, quand je vais visiter des ruines ou d'autres endroits intéressants. Non, certes, les jouissances du cœur ne diminuent pas en les partageant ; elles s'augmentent au contraire. Il me semble toujours que quelque chose me manque. Je ne suis jamais satisfait, et le souvenir des douces promenades que nous avons faites ensemble vient encore accroître mes regrets. Ah ! si en parcourant en cérémonie la grande route de Paris à Vincennes ou à Arcueil, nous avons tant joui, que n'éprouverions-nous pas en errant à notre gré l'un avec l'autre dans les bois, les prairies, les campagnes, toujours avec quelque poète pour diriger ou augmenter nos plaisirs ! Ce bonheur serait vraiment trop grand. Il ne faut pas s'étendre plus longtemps sur ces belles fictions, de peur que la réalité actuelle ne nous attriste trop ; espérons seulement. Mais tu rirais bien, cher ami, si tu me voyais livré, pendant mes promenades, à une de mes occupations favorites, la déclamation. Souvent, au milieu d'un bois, je commence une improvisation fougueuse contre le ministère, et puis, avec ma vue basse, je tombe nez à nez sur quelque bûcheron ou quelque paysanne, qui me regardent d'un air ébahi et me croient sans doute échappé d'une maison de fous. Moi, couvert de honte, je me sauve à toutes jambes, puis je recommence à gesticuler et à déclamer. Oh ! tu rirais de bon cœur, j'en suis persuadé.

Il paraît que le théâtre anglais à Paris a un succès prodigieux, et qu'il y a une miss Smithson qui l'emporte par le talent sur M[lle] Mars. Je ne pourrai pas résister au plaisir d'aller entendre une pièce de Shakspeare à mon retour. Je crois que j'irai en voir une avec M. Lemarcis, dont je t'ai parlé. Je voudrais que tu fusses en tiers.

Comme notre correspondance est poétique, je t'envoie ces vers charmants de Cowper :

True bliss, if man reach it, is composed
Of hearts in union mutually disclosed...
... Souls, that carry on a bless'd exchange
Of joys, they meet with in their heavenly range,
And with a fearles confidence make known
The sorrows, sympathy esteems its own,
Daily derive increasing light and force
From such communion in their pleasant course,
Feel less the journey's roughness and its length
Meet their opposers with united strength,
And one in heart, in interest, and design,
Gird up each other in the race divine (1).

LE MÊME AU MÊME

La Roche-Guyon, ce 21 septembre 1827.

A peine avais-je mis ma dernière à la poste, cher et aimable ami, que je reçus ta lettre du 17. Je t'en remercie comme

1. « Le vrai bonheur, si l'homme peut y atteindre, c'est l'union de deux cœurs, s'épanchant l'un dans l'autre;... c'est l'échange mutuel entre deux âmes des joies qu'elles rencontrent dans leur essor céleste, comme des douleurs qu'elles se communiquent avec une confiante hardiesse et que l'amitié fait siennes. Pour ceux qui s'aiment ainsi, chaque jour apporte de nouvelles forces nées de cette douce communion; ils supportent mieux les accidents et les longueurs de la route : ils opposent à l'ennemi leurs forces réunies, ils se fortifient l'un l'autre dans le voyage qui mène à Dieu. »

à l'ordinaire. Sois tranquille, j'ai reçu toutes tes lettres et j'ai répondu à chacune d'elles.

Je suis charmé de la connaissance que tu as faite avec M. Lafargue. Espérons qu'il grossira notre *parti*. Je suis surtout enchanté que tu aies le bonheur d'être admis dans la société des hommes distingués qui se réunissent chez la duchesse de Montebello. Je les entends calomnier tous les jours ; mais peu m'importe : le sentiment de vénération que je leur porte est trop profondément gravé dans mon cœur pour être effacé par les injures de leurs antagonistes.

Tes excursions à la recherche d'antiquités m'ont fort intéressé. Tu nous rapporteras peut-être un volume d'esquisses pittoresques. Je vois bien toutefois à travers toutes tes excuses que tu ne fais rien. J'attends ton retour pour te bien relancer.

Le ministère anglais n'est pas changé depuis la mort de M. Canning; mais je crains bien qu'il ne marche point avec l'énergie que lui aurait inspirée ce grand homme. La liste donnée par les journaux n'est qu'une répétition de celle donnée quelque temps auparavant. M. Herries, qui n'appartient à aucun parti, remplace seulement Canning comme chancelier de l'Échiquier ou ministre des finances.

Je suis encore tout ému de la belle cérémonie qui a eu lieu ici hier. C'était la fête de la Réparation des injures faites à Notre-Seigneur dans le très saint Sacrement de l'autel. Figure-toi une chapelle creusée dans le roc vif, où les premiers apôtres de la foi en France célébrèrent les saints mystères, il y a quinze cents ans, éclairée par trois cents lumières et magnifiquement ornée ; l'harmonie d'un orgue italien délicieux, la foule des prêtres et des acolytes, le beau chant romain dans le *Miserere* et le *Parce nobis*, et par-dessus tout la voix si belle et si touchante du duc de Rohan, lisant l'amende honorable de M. Legris-Duval, sa figure si jeune et si intéressante, le recueillement de la foule des fidèles, l'apparence mystérieuse de cette voûte, dans un endroit éblouis-

sante de lumières, dans d'autres entièrement sombre : je t'assure qu'avec tout cela il y avait de quoi émouvoir même des incrédules. Pour moi, *crédule*, je n'ai jamais vu de cérémonie religieuse qui m'ait plus touché.

J'ai reçu des nouvelles de Stockholm ; ma mère se porte toujours à peu près de même. Ainsi que mon père, elle a été enchantée de mon prix au concours général. Elle m'écrit aussi qu'elle a eu beaucoup de plaisir en apprenant tes succès.

J'ai presque fini lord Byron. J'en suis enthousiasmé. J'attends avec une vive impatience le moment où nous pourrons lire ensemble ses chefs-d'œuvre. Je crois que jamais on n'a eu un génie plus poétique que Byron. Il n'est cependant pas satisfaisant, son cœur est blasé sur tout, et dans son impiété même on voit combien il avait besoin d'une religion, qu'il n'avait pas la force d'embrasser. Mais quand il se livre aux sentiments purs et honorables de l'âme, il est inimitable.

Pendant que tu fais le paresseux, vois un peu ce que j'aurai lu pendant le mois que j'aurai passé à la Roche : d'abord tout Byron, ce qui n'est pas peu de chose ; Delolme, *de la Constitution anglaise*, livre excellent et très important ; l'*Odyssée* en entier, vingt-quatre chants, un par jour ; Thomson ; Cowper ; les Lettres de Pline ; les *Lettres provinciales ;* la *Vie de saint François-Xavier*, par Bouhours, que le duc m'a forcé de lire ; trois volumes du *Mercure ;* enfin la partie poétique de l'*Excerpta* grec. Qu'en dis-tu ?

Je n'ai pas besoin de te recommander de ne pas te laisser décourager. Je connais trop bien ton cœur, et j'ai assez de présomption pour croire un peu à mon influence sur toi. Mais j'aime à parler de nos projets en causant avec toi, parce qu'il me semble que je resserre ainsi, s'il est possible, les liens de notre amitié. Pour terminer par une citation classique, je dirai avec Pline :

Scio te stimulis non egere; me tamen tui caritas evocat, ut currentem quoque instigem, sicut tu soles me : laudanda

æmulatio, quum invicem se mutuis exhortationibus amici ad amorem immortalitatis exacuunt. Vale (1).

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Jully, 30 septembre 1827.

J'ai à répondre à deux lettres de toi, cher et tendre ami, celles du 21 et du 24. Tu doutes que le bien que me fait ton amitié puisse égaler les consolations, inconnues jusqu'à présent, que j'ai versées sur ton cœur. Que ces paroles me rendent heureux ! Oh ! ne doute pas, je t'en prie. Le bien que j'éprouve surpasse toutes consolations, tout bien imaginable... Les vers de Cowper que tu m'as envoyés sont charmants. J'adopte tout à fait ces deux-là que je sais par cœur :

True bliss, if man may reach it, is composed
Of hearts in union mutually disclosed.

Je les prends, je m'en empare : ils seront ma devise. Aussi les ai-je écrits en guise d'épigraphe sur la première feuille de ce portefeuille consacré à l'amitié dont je t'ai parlé.

Si tu regrettes de ne point m'avoir auprès de toi dans tes promenades, il en est bien tout de même ici pour moi. Je ne puis rien faire sans te regretter. Jusque dans mes moments d'ennui, je voudrais t'avoir pour les partager. Je t'en demande bien pardon. Au reste, ce ne seraient alors des moments d'ennui ni pour l'un ni pour l'autre... Que la description que tu me fais du bonheur que nous goûterions ensemble à la cam-

1. « Je sais que tu n'as nul besoin de mes encouragements; et cependant mon amitié pour toi me presse de stimuler ton âme, comme tu le fais pour moi : louable émulation, lorsque deux amis s'attachent par leurs mutuelles exhortations à exalter dans leurs cœurs l'amour de l'immortalité. Adieu. »

pagne me touche et me ravit! Oh! oui, ce bonheur serait trop grand. Nous anticiperions sur les jouissances du ciel; car je te l'avoue, je ne m'imagine pas que le bonheur des élus soit autre que celui d'aimer et de vivre avec ceux que l'on aime, d'être confondus avec eux et de ne les plus quitter. C'est un rêve, si tu le veux, mais c'est un rêve qui me plaît, c'est une croyance que mon cœur me suggère ; et j'ai pour principe de ne jamais étouffer la voix de mon cœur. Il me semble que je ne puis ni penser mal ni agir mal, quand je pense ou quand j'agis d'après lui.

Je voudrais bien te voir déclamant et gesticulant dans les bois en présence d'un bûcheron ou d'une paysanne que tu n'aperçois pas. Bien certainement ces braves gens doivent te prendre pour un fou. Prends-y garde; ils pourraient te prendre pour un lutin ou un revenant, en te voyant fuir. Moi, je me contente de lire à haute voix dans le jardin. Et je vois déjà un air d'étonnement sur les figures de ceux qui m'entendent.

Tu as bien dit la vérité en disant que je ne faisais rien. Écoute, ce n'est pas ma faute. Je ne suis pas un instant inoccupé : mais c'est une visite à faire, à recevoir, une course, une partie de billard, toutes choses dont je ne puis me dispenser sans impolitesse. Aussi, dès le moment où je suis un peu libre, je prends un livre. J'ai toujours dans ma poche quelque chose pour lire, soit quelques numéros du *Globe* (qui à ce que je puis te dire, est vraiment le meilleur cours de littérature que je connaisse), soit *Sketch book*. Je relis les nouvelles que tu m'avais lues : *the wife*, *the broken heart*. Oh! que c'est charmant, que c'est délicieux ! Que je te remercie de m'avoir donné ce précieux livre !... Quant aux soirées, je me retire le plus tôt possible, et voilà le meilleur de mon travail; car j'ai là une heure et demie ou deux heures que j'emploie à lire de l'anglais ou du français. Je lis les *Ducs de Bourgogne*. Tu n'auras pas besoin de me relancer à mon retour à Paris. Ton exemple me suffira. Mais vraiment je

t'admire. Comment ! tu as pu lire à la Roche-Guyon toute cette kyrielle que tu m'énumères ? Comment ! tu as lu toute l'*Odyssée*? Je ne la lirais pas en un an... Tu te tues, cher ami. Ménage donc tes yeux, ta santé, je t'en supplie. Et indique-moi aussi comment tu fais pour lire si vite et avec tant de fruit.

Tu m'as fait rire en me racontant tes déclamations dans les bois. Moi, je veux te faire rire à mon tour en te racontant une petite aventure qui m'est arrivée hier.

Nous avions une visite à rendre dans les environs à une dame qui nous avait fait proposer de jouer des proverbes de Leclerc. Comme il y a assez loin de Jully chez elle, nous n'étions pas fort tentés d'aller à pied. Mais mon père a renvoyé son cocher il y a quatre jours et n'en a point encore pu trouver un pour le remplacer. Je m'offre pour conduire. Heureusement il n'y avait pas de dame dans la voiture : M. Lafargue, mon cousin et moi, étions seuls. C'était un cabriolet à quatre roues. Tu crois que nous avons versé. Pas du tout ; mais voici le fait : Je m'étais trompé de chemin ; en voulant regagner la véritable route, je tourne, mais je tourne trop court, en sorte que l'une des roues de devant passe par-dessous la flèche du train, et, dans mon entêtement à vouloir remettre la voiture dans son état naturel sans descendre, nous allions verser. Heureusement M. Lafargue et mon cousin voulurent à toute force descendre. Et bien nous en a pris ; car si nous n'eussions soutenu la voiture sur nos épaules, elle aurait fait la cabriole. Vite nous dételons le cheval, et après avoir inutilement cherché à faire repasser cette maudite roue pardessous la flèche, nous sommes obligés d'appeler des vendangeurs. Quatre vigoureux gaillards, en soulevant le train de derrière de la voiture, eurent bientôt fait revenir la roue de devant à sa place. Mais nous vois-tu, pendant une demiheure, faisant de vains efforts pour empêcher notre voiture de tomber et de se fracasser, tout couverts de boue, rouges comme des coqs, suant, soufflant, pestant ! Nous avions mis près

de quatre heures pour faire notre visite, et il n'y avait qu'une lieue à faire. Aussi n'a-t-on point manqué de nous demander s'il ne nous était pas arrivé d'accident. Je me suis bien gardé de dire la vérité ; j'aurais perdu toute ma réputation de cocher. Ces messieurs, par charité, ont bien voulu se taire sur l'accident. Mais ils se sont bien vengés en vantant mon adresse, ma prudence ; note que nous avons ensuite accroché toutes les voitures de tonneaux que nous avons rencontrées.

Je ne puis m'empêcher de rire aux éclats chaque fois que je pense à notre position. Ma foi, sans ces braves vendangeurs qui nous ont tirés d'embarras moyennant la pièce de trente sous, nous serions restés là jusqu'à ce qu'il eût plu à Jupiter de nous en tirer.

Je te quitte, cher ami, d'autant qu'il est temps de me coucher. La date de ma lettre n'est plus vraie ; car voilà plus d'une demi-heure que lundi a commencé.

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

La Roche-Guyon, ce 28 septembre 1827.

Je crains, très cher ami, que ma précipitation à te parler de mon départ ne m'ait privé de la jouissance que mon cœur éprouve avec le plus de plaisir, celle de recevoir tes lettres. Je suis persuadé que toutes celles que tu m'as écrites m'attendent à Paris : car il y a huit jours que j'en espère une avec une vaine impatience. Tu ne conçois pas quel est le vide de mon existence quand je ne sais pas ce que tu fais et ce que tu penses. Notre correspondance si bien entretenue m'avait habitué à cette continuité de plaisirs. Mais enfin, il faut s'accoutumer à être désappointé dans ce monde, et j'espère que plaisir remis ne sera pas plaisir perdu.

Je partirai lundi, après avoir assisté à une grande cérémonie qui aura lieu dimanche : l'abjuration d'un israélite qu'a converti le fameux rabbin, converti lui-même, M. Drach. Il paraît que la cérémonie sera aussi curieuse qu'intéressante.

Nous avons eu le bonheur de posséder ici Mgr de Forbin-Janson, évêque de Nancy, chef des missionnaires. Il est assez aimable. Nous avons en outre maintenant la princesse de Léon, belle-sœur du duc; le comte Stadnitzky, jeune seigneur polonais qui vient faire ses courses d'usage dans l'Europe civilisée; M. N***, jeune avocat, et quatre prêtres, comme à l'ordinaire.

Mon temps d'épreuve sera bientôt passé. Quoique mon séjour à la Roche-Guyon ait été vraiment agréable, bien plus que je ne l'aurais cru, mes rapports avec le duc de Rohan m'ont plus d'une fois embarrassé. Ma mère m'écrit lettres sur lettres pour m'exhorter à me lier avec lui. Il a toujours eu pour moi toutes sortes de bontés, il m'a même témoigné une véritable affection et un tendre intérêt; et cependant, j'éprouve un je ne sais quoi qui m'éloigne de lui. Jamais il ne pourra exister de confiance entre lui et moi; jamais mon cœur ne pourra se livrer à un prêtre, à un Français qui déclare hautement que la liberté et l'égalité constitutionnelles sont des chimères. Je rendrai toujours justice à ses nobles qualités; j'aurai un profond respect pour sa piété et ses vertus, une vive reconnaissance pour ses bontés; mais il faut que les opinions se ressemblent pour que les cœurs s'unissent : c'est ce que *nous* savons par expérience.

Tu conçois cependant combien ces divers sentiments me tourmentent et m'inquiètent ; je crains toujours de paraître ingrat à ses yeux, surtout dans la suite de ma vie, quand la manifestation de mes opinions ne pourra manquer de me rendre désagréable à ses yeux, et par conséquent m'éloigner de chez lui.

C'est pourquoi, tout en conservant un souvenir fort agréa-

ble et fort satisfaisant de mon séjour ici, je ne sais pas si je ne serai pas fort content d'entrer dans ma carriole lundi matin.

Je suis toujours dans l'enthousiasme de Byron et aussi de Lamartine, dont j'ai relu les premières *Méditations*, et avec le plus grand plaisir.

J'ai été l'autre jour, avec le comte Stadnitzky, voir le château de la duchesse de Berry à Rosny. Nous avons fait cinq lieues en cinq heures et demie avec le temps de voir le château et de manger. Cela vaut au moins une bonne chasse...

Il paraît qu'en Orient l'honneur des chrétiens languit encore...

Adieu, *friend of my heart*. J'aurais bien voulu te gronder de ta négligence, mais je crains de ne pas le pouvoir.

LE MÊME AU MÊME

Saint-Germain-en-Laye, ce 2 octobre 1827.

Me voilà à Saint-Germain, mon très cher, où je n'ai pas trouvé de lettres de toi, comme je l'espérais. Je suis parti hier matin à trois heures et demie de la Roche-Guyon, dans une carriole découverte et non suspendue, au milieu de la nuit et de la pluie, par des chemins affreux, avec le comte Stadnitzky, jeune Polonais dont je crois t'avoir parlé, M. N*** et deux autres jeunes gens. Arrivés à Mantes à sept heures, nous sommes repartis pour Saint-Germain dans la diligence, étant cinq dans une place qui n'était faite que pour trois, et enfin, en débarquant ici, je me suis aperçu que l'on avait oublié mes paquets et que je n'avais ni chemises ni *livres!* Tu vois que je n'ai pas fait mes quinze lieues sans aventures.

Je n'ai pas quitté la Roche sans beaucoup de regrets, et au moment où il m'a fallu prendre congé du duc, le souvenir de

ses bontés et du tendre intérêt qu'il m'a toujours témoigné a fait disparaître entièrement celui de ses exagérations. D'ailleurs je lui ai vraiment une bien grande obligation, celle de m'avoir dérobé à l'ennui de Sainte-Barbe pour me faire passer fort agréablement un mois, dans un beau château, un joli pays, et sur le tout une aimable société : car j'y ai fait plusieurs connaissances à la fois utiles et agréables, telles que l'abbé Dupanloup, jeune ecclésiastique de beaucoup de talent; G. Lemarcis, dont je t'ai parlé; le comte Stadnitzky et M. N***, jeune avocat gai et spirituel.

Le dimanche, veille de mon départ, j'ai assisté à une cérémonie fort intéressante : le baptême et la première communion d'un israélite. Tu ne saurais t'imaginer comme les prières de l'Église sont belles. Le duc a fait *cinq* discours pendant la journée avec autant de chaleur que d'onction.

J'ai reçu samedi ta lettre du 23. Je te remercie infiniment de l'amitié avec laquelle tu accueilles mes effusions amicales, et je méprise tes flatteries comme elles le méritent. Quant à ton idée sur la religion, tu m'en fais part comme d'une découverte, tandis que tu devrais savoir que c'est mon idée mère. Oui, sans doute, il faut nous efforcer de mettre le christianisme à la tête du mouvement de la civilisation et des lumières. C'est à nous, chrétiens jeunes et libéraux, qu'il appartient de montrer que l'union de la religion et de la liberté est non seulement chose possible, mais chose nécessaire. Montrons qu'en pratiquant toutes les obligations que nous impose notre auguste religion, nous pouvons être aussi instruits et aussi libres que ceux qui croient faire preuve de lumière et d'indépendance en méprisant la religion, parce qu'ils sont trop faibles pour y croire ou trop vicieux pour lui obéir. Tu me parles d'ecclésiastiques; je t'ai déjà dit que j'en connaissais un dans nos principes, M. l'abbé Busson, mon directeur, et celui que je t'ai proposé. J'espère que vous vous conviendrez. Il est, selon moi, le beau idéal du prêtre.

Tout ce que tu me mandes sur les listes électorales m'a

beaucoup intéressé sans m'étonner. Quel est l'esprit des électeurs de ton département? Y a-t-il une commission de censure à Chalon ou à Mâcon? Je sais très fort gré à ton père de son énergie; il serait à désirer que tous les propriétaires l'eussent imité, ce qui n'est malheureusement pas arrivé...

Adieu, très cher. Réponds-moi à Sainte-Barbe, où je suis clôturé, et où tes lettres seront la seule distraction à mon ennui.

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Jully, 7 octobre 1827.

C'est donc demain, cher et excellent ami, que la porte du collège se referme sur toi. Encore un an d'épreuves. Mais je t'avoue que je voudrais que cette année se prolongeât bien longtemps, si tu dois partir pour la Suède une fois qu'elle sera finie. Juge donc quel serait notre bonheur si tu restais à Paris. C'est alors que toutes nos illusions, tous nos rêves se réaliseraient. Travail, plaisir, nous prendrions tout ensemble. Oh ! fais tout ton possible pour rester. Intéresses-y l'abbé Nicolle. Si jamais pareil bonheur nous arrivait, que d'actions de grâces nous aurions à rendre à Dieu ! Mais c'est trop parler d'un bonheur si grand et sur lequel nous devons fonder si peu d'espoir. Nous serions trop cruellement déçus, si nous y avions compté. En attendant, je profiterai largement du peu de temps qui me reste. Patiente, patiente encore un mois et tu me verras arriver au sortir de la diligence. Et tu seras assailli de mes visites, de mes lettres. Je te consulterai sur tous mes travaux, sur ma manière de vivre que je ne puis fixer que quand je serai à Paris...

Ce devait être une belle cérémonie que celle à laquelle tu as assisté la veille de ton départ. La seule pensée qu'un

juif est ramené à notre sainte religion est une pensée consolante...

Tes réflexions sur tes rapports avec le duc de Rohan sont parfaitement justes... Il me semble que tu dois autant que possible lui montrer de la reconnaissance, parce qu'aucune différence d'opinion ne saurait excuser l'ingratitude. Mais je te connais assez pour savoir que tu ne lui as pas caché ta façon de penser. Continue de te montrer à lui tel que tu es, et ne t'éloigne de chez lui que quand, étant à portée de montrer au public tes opinions, tu verras que ça lui déplaît. De cette manière-là, je crois que tu auras satisfait et à la reconnaissance et à ta conscience.

...La manière dont tu me parles de l'abbé Busson me donne bien envie de le connaître. Tu m'as promis de me présenter à lui : n'oublie pas ta promesse. Parle-lui-en d'avance, je t'en prie. Te souviens-tu de ce digne abbé qui avait élevé Cinq-Mars et qui figure dans le roman de ce nom? Pourquoi donc trouvons-nous dans ce roman tant de rapports avec nous? Nous aussi nous aurons un digne prêtre pour ami commun, pour conseil et pour guide.

Tu me demandes quel est l'esprit qui anime les électeurs de ce département. Il varie avec chaque ville. A Chalon, on est généralement très libéral, mais d'un libéralisme que je ne puis souffrir, parce qu'il s'y joint une ignorance, une irréligion, une immoralité sans exemple. A Mâcon, je crois qu'on est ministériel, à Autun aussi. Mais, dans ces villes comme dans toutes celles de France, les lumières gagnent peu à peu et je compte plus sur Mâcon dans quelques années d'ici que sur Chalon. Que de bien un homme riche et influent pourrait faire à Chalon !... Mon père et quelques-uns de ses amis ont fait un grand bien à la ville, quand ils fondèrent le moulin à vapeur en donnant l'exemple de l'industrie et du travail. Mais il faudrait y établir quelque manufacture, quelque établissement qui employât tous ces bras inutiles qui sont dans notre pauvre ville. Quoique je sois jeune, je me rappelle fort bien qu'il y avait

beaucoup plus de moralité à Chalon quand le commerce y était florissant que maintenant... On compte les jeunes gens qui se conduisent bien et qui travaillent. Les autres se réunissent dans un certain endroit qu'ils appellent *casino*, et là, au nombre de deux ou trois cents, ils passent les jours et les nuits. Tu ne conçois pas le peu d'ambition de ces êtres-là. Dans un siècle où tout le monde cherche la fortune, j'en connais quelques-uns qui ont vendu leurs biens à fonds perdu, et contents de trois ou quatre mille francs qu'ils ont de revenu le mangent sans se soucier d'autre chose.

...Nos vendanges n'avancent guère. On ne sait où mettre le vin. Les paysans sont vraiment d'une lenteur insupportable. Aussi mon père se fait un mauvais sang ! Au milieu de tout cela j'admire la patience et la douceur de ma mère. Elle encourage ceux que la colère de mon père décourage. Il y a des malades dans notre commune. Elle va les soigner, leur donne des remèdes. L'autre jour j'en étais touché jusqu'aux larmes. Oh ! je serais un fils bien indigne et bien ingrat envers Dieu si je n'étais pas un homme vertueux, quand j'ai de si beaux exemples sous les yeux !

Adieu, j'aime mieux t'écrire un peu plus souvent et moins longuement. Je n'ai pas besoin de te prier de penser à moi ; nous sommes l'un pour l'autre à la vie, à la mort.

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Paris, 12 octobre 1827.

Enfin me voilà, très cher ami, à Sainte-Barbe, prêt à reprendre mes études. Il n'y a encore personne de notre bande, et presque personne de la classe. Nullité parfaite sous tous les rapports. Si tu savais, *friend of my heart,* comme j'ai été heureux, en contemplant à la messe du Saint-Esprit tous

mes camarades que tant de circonstances séparent de moi, de songer qu'il y a un cœur qui est à moi, et qui, quoique loin de moi à cet instant, partage toutes mes émotions et reçoit toutes mes confidences ! Je comparais mon bonheur au triste état de solitude intellectuelle où vivent tous ceux qui m'entourent, à l'isolement où je me trouvais moi-même à pareille époque l'an dernier, et mon cœur plein de reconnaissance s'est élevé vers la Providence pour la remercier d'un si grand et si éclatant bienfait. Il est si doux, quand on se voit entouré d'une foule d'êtres indifférents, de se transporter pour ainsi dire dans l'âme de son ami, de s'isoler de son entourage pour s'identifier avec lui ! C'est ce que je fais depuis ma rentrée, et rien autre chose : car il n'y a pas de classe et on parle pendant toute l'étude. Je n'ai personne avec qui je puisse aller, excepté un jeune Anglais qui ne dit pas un mot de français, et que M. Nicolle (1) m'a chargé de soigner et de protéger.

J'ai reçu hier ta lettre du 5 octobre. Je te remercie infiniment de tes projets d'exactitude. Tu ne t'attendras pas à ce que je sois exact comme toi, attendu le grand nombre de devoirs dont je vais me trouver accablé : ce qui me laissera peu de temps pour le plaisir, par conséquent pour t'écrire, le plus vif des plaisirs pour moi.

J'ai beaucoup vu dernièrement la bonne Mme de Davidoff et M. Rio. Ce dernier me plaît de plus en plus. Je sais positivement qu'il est vraiment religieux, et personne ne pourrait douter de son indépendance (2). Aussi je le mets au premier rang dans notre association politique et chrétienne. Je te ferai faire connaissance avec lui ainsi qu'avec l'abbé Busson. Tu sais les desseins que j'ai sur toi par rapport à cet admirable ecclésiastique.

J'ai été hier avec M. Lemarcis et M. Rio au théâtre An-

1. M. Henri Nicolle, directeur du collège.

2. M. Rio venait de refuser de faire partie de la commission de censure des journaux.

glais. On donnait *Roméo et Juliette* et une jolie petite comédie. Jamais spectacle ne m'a fait plus plaisir. Miss Foot a été ravissante dans les deux pièces, pleine de grâce et de gentillesse dans la petite pièce, de noblesse, de naturel et de sentiment dans la tragédie. Elle est mille fois au-dessus de M[lles] Mars ou Duchesnois ; elle a d'ailleurs l'avantage de la jeunesse et de la beauté sans la moindre affectation. Nous étions tous les trois enchantés. Quel génie que ce Shakespeare ! Quelle belle tragédie que *Roméo et Juliette !* Quelle simplicité, quel naturel, eten même temps quelle sublimité de pensées ! Quelle admirable sensibilité ! Comme cette tragédie domine les chefs-d'œuvre de notre théâtre !

Je ne suis rentré que ce matin. J'aurais déjà fait quelque chose, si l'Anglais ne m'était tombé sur les bras. Malgré mon zèle, j'ai quelques petits regrets d'avoir si peu travaillé jusqu'ici ; mais ils disparaîtront bien vite devant la philosophie, le grec... et l'amitié.

Adieu, très-cher. Reviens vite et aime-moi... comme tu m'aimes.

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Jully, 15 octobre 1827.

... Te voilà donc cloitré ! Et dans le moment où je t'écris, je pense, cher ami, que tu as repris le cours de tes études. Que dis-tu de ce brave Bouillet ? Je suis sûr que ce qu'il vous dit maintenant doit bien vous ennuyer. Du moins, c'est là l'effet que cela m'a fait. Plus tard, cela m'a beaucoup moins ennuyé. Je puis même dire que j'y ai trouvé de l'intérêt. Aussitôt après mon arrivée à Paris, je dois avoir des cahiers de philosophie du cours de Cousin qui, d'après le peu que j'en connais, me semble infiniment supérieur à celui de Bouillet qui est presque

celui de Laromiguière. Je te les prêterai, si cela peut t'être utile. Je t'engage beaucoup à t'adonner un peu à la philosophie, quel que soit l'ennui qu'elle te fera éprouver dans les commencements. Tout ce qui pense aujourd'hui a tant étudié ces matières-là qu'il serait honteux et dangereux de les négliger. Mais surtout ne te borne pas à la philosophie de collège. Je sens bien maintenant combien j'ai eu tort de ne pas sortir un peu de ce cercle étroit où je me suis laissé enfermer.

... Tu as donc été seul dans les premiers jours au collège ? Qu'il m'en a coûté de te savoir ainsi isolé ! Oh! pourquoi sommes-nous privés de la présence de ceux que nous aimons, précisément dans les moments où nous en avons le plus besoin. Les pensées que tu as eues le jour de la messe du Saint-Esprit et que tu m'exprimes dans ta lettre m'ont vivement touché. C'est un grand bonheur pour moi que d'être ainsi sans cesse présent à ta pensée. Je suis vraiment trop heureux et je n'ai cependant rien fait pour que Dieu fasse tant pour moi. Cette réflexion me vient chaque fois que je prie Dieu, et si je ne le remercie pas avec autant de ferveur que je le devrais, mon cœur le sent vivement. Je suis né en France dans le siècle le plus éclairé, de parents assez riches pour que je n'éprouve jamais le besoin, de parents vertueux au suprême dégré, et bons comme je ne connais personne au monde. Et enfin tout cela est couronné par la possession d'un ami qui sent comme moi, qui m'aime comme je l'aime, qui m'anime de son exemple et de ses conseils !

... J'aurais bien voulu être avec toi au théâtre anglais. Les journaux font, comme toi, un grand éloge de Miss Foot. Mais il paraît qu'on préfère Miss Smithson ; l'as-tu vue ? Je suis bien de ton avis sur Shakespeare.

... Adieu, tout cher ami.

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Sainte-Barbe, ce 14 octobre 1827.

Cher ami, nous sommes tellement accablés de travaux que c'est aujourd'hui dimanche seulement que j'ai pu trouver un moment pour répondre à ta lettre du 7. Notre nouveau professeur de mathématiques, M. Lainé, et M. Bouillet (1) ne nous laissent pas lire un mot pendant la classe et nous accablent de rédactions pendant les études. Je ne sais que devenir. Tous mes beaux projets de lecture vont disparaître. J'aurais envie de retourner en rhétorique, si je croyais ne pas avoir à faire ma philosophie ensuite; et M. Binet (2) n'a pas encore commencé, et je n'ai pas encore vu M. Poret (3), avec qui je dois faire un cours de philosophie grecque! Vraiment je suis tout à fait confondu et désespéré.

Tu me parles du bonheur que nous éprouverions si je devais rester à Paris; ah! ne m'en parle pas, je t'en prie : cette pensée est continuellement présente à mon esprit; elle empoisonne toutes mes jouissances; elle m'est d'autant plus pénible, qu'un moment je m'étais témérairement flatté de l'espoir de ne pas partir.

Oui, certes, je remplirai la promesse que je t'ai faite à l'égard de l'abbé Busson; je ne manquerai pas de lui parler de toi la première fois que je le verrai.

Ce que tu me dis de tes compatriotes me désole; ce que tu me dis de ta mère m'enchante, mais ne m'étonne plus. Que le spectacle de ses vertus te console des désordres et de la lâche insouciance de tes jeunes concitoyens. Ainsi la Providence toute miséricordieuse a toujours mis le remède à côté du mal, la consolation à côté de la douleur, et, dans ce grand

1. M. Bouillet, professeur de philosophie, auteur du *Dictionnaire d'histoire et de géographie*.
2. M. Binet de Sainte-Preuve, professeur de physique.
3. M. Poret, professeur de seconde.

système de compensation, le chrétien voit partout des preuves de sa bonté et de sa puissance.

Tu ne saurais t'imaginer comme la cour de Sainte-Barbe est changée. Les hautes classes sont méconnaissables : plus de péripatéticiens, plus de politique ; des jeux, du bruit, des disputes, voilà tout. Enfin le collège est tombé dans un avilissement complet.

J'ai lu dernièrement le dialogue *de Senectute*, et je lis maintenant le *de Amicitia*. Malgré tous les beaux arguments de la philosophie vraiment sublime de Cicéron, il ne m'a nullement convaincu des avantages de la vieillesse sur la jeunesse et n'a pu me persuader qu'elle soit une chose si désirable. Qu'elle est précieuse cette jeunesse à laquelle nous attachons si peu de prix ! Hélas! ils passent si vite, ils sont si peu nombreux, ces jours heureux où le cœur est encore dans toute sa fraîcheur, où toutes les impressions nobles et désintéressées l'élèvent et l'enflamment, où la vie est vraiment un bienfait, la sensibilité un bonheur! Nous nous blasons si vite sur tous les plaisirs, sur tous les sentiments; notre âme, notre cœur s'usent si souvent comme notre corps, et les charmantes illusions du jeune âge font place si rapidement aux tristes réalités de la vie et de la corruption humaine! Il est vrai que cet état dépend souvent de la trempe du caractère, qui diffère selon les hommes. Combien de vieillards qui, après avoir végété dans une longue indifférence, croient encore jouir de tous les biens de la vie! Combien de jeunes gens dont le cœur déjà vieux a presque épuisé le fonds de sentiments que Dieu a accordé à chacun des mortels!

En revanche, avec quel plaisir ai-je lu le *de Amicitia!* Avec quel ravissement me suis-je dit que ce bonheur dont Cicéron fait une description si touchante m'appartient; que toutes les conditions qu'il requiert pour assurer la durée d'une amitié existent entre toi et moi; que nous partageons tous les sentiments qui doivent remplir, selon lui, le cœur

des vrais amis ; que notre amitié aussi pure, aussi désintéressée que celle des anciens qu'il vante, est d'autant plus assurée qu'elle est consacrée par la plus sainte des garanties, la religion, garantie inconnue à Cicéron et à ses contemporains comme aux amis mondains, et qu'un Dieu bienfaisant a daigné nous départir ! Non, cher ami, notre amitié n'est point de celles *quæ deponuntur cum prætexta;* fondée sur la vertu et la religion, continuée par la convenance réciproque de nos goûts et de nos sentiments, elle vivra tant que nous vivrons, elle vivra pour faire notre bonheur dans ce monde, et, qui le sait ? peut-être dans l'autre.

Adieu, *friend of my heart.* Dans trois semaines, nous ne nous écrirons plus, nous nous verrons. Cette pensée me soutient et me charme ; je te quitte en l'emportant avec moi.

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Juilly, 18 octobre 1827.

Combien je suis touché des réflexions que t'a suggérées la lecture du *de Amicitia !* Au fait, quel sujet fécond que celui de notre liaison si intime, si fraternelle, si divine pour ainsi dire !

Tu me disais dernièrement, faisant allusion aux vers charmants de Ségur, que, puisque la constance est le souvenir du bonheur, je ne devais pas douter de ta constance. J'espère que tu ne douteras pas plus de la mienne. Car je te l'ai déjà dit plus de mille fois, ton amitié me rend heureux, heureux autant que possible...... Tu as bien raison de le dire, notre amitié n'est point de celles *quæ deponuntur cum prætexta....*

Je partage entièrement ta façon de penser sur la vieillesse. On a beau dire, la jeunesse est le seul temps où l'homme soit

véritablement homme. Mais aussi, il faut l'avouer, si la vieillesse dans tous les temps a eu la supériorité, c'est que la jeunesse a oublié ce dont elle était capable, a négligé de prendre cette place qui lui était due, en s'adonnant à des études graves et profondes, à de longues réflexions...

Je te félicite bien de ce que tu vas faire un cours de philosophie grecque avec Poret. Poret est dans les bons principes. Admirateur de Cousin, il te fera connaître les travaux de cet homme étonnant sur la philosophie de Platon et l'école d'Alexandrie. C'est une étude bien intéressante, dont le *Globe* me donne un avant-goût ; car je me propose de m'en occuper un peu sérieusement cette année. Si tu fais bien, tu ne t'occuperas cette année que de philosophie et de mathématiques. C'est un assez vaste travail, si tu le veux faire consciencieusement.

Je vais quitter Jully et ce n'est pas sans peine. Je ne sais si mes yeux avaient été fermés jusqu'alors. Mais je trouve un charme tout nouveau à contempler les jolis coteaux de ce charmant pays. Il est riant, et pourtant n'a rien qui déplaise à une âme mélancolique. Il n'a rien de sauvage, et pourtant, au milieu des travaux de l'art, se retrouve à chaque pas l'ouvrage de la nature.

Adieu, tout cher, aime-moi toujours.

LE MÊME AU MÊME

Champagny, 27 octobre 1827.

Je viens de faire un voyage qui eût été délicieux si je l'eusse fait avec toi. J'ai beau chercher dans mes souvenirs, je ne me rappelle pas avoir rien vu d'aussi beau que la route de Lyon à Tarare. J'avais déjà été préparé à ces belles scènes

par la vue des bords de la Saône, qui sont vraiment charmants.

Mais, pour le moment, je ne puis t'en parler tant ils sont surpassés par les montagnes que nous avons parcourues de Lyon à Tarare. Sans doute ces montagnes ne sont point aussi élevées que les Alpes ou les Pyrénées ; mais elles sont si bien découpées, arrosées par des ruisseaux si limpides, si charmants, que je ne pouvais me lasser de les admirer. Toutes ces côtes sont peuplées d'habitations que je ne cessais d'envier. Beaucoup de ces vieux châteaux que nous aimons tant; beaucoup de maisons de plaisance modernes, contrastant avec grâce avec les castels antiques. Dans d'autres endroits je ne voyais que des bois, la plus parfaite solitude, si ce n'est quelques petites maisonnettes blanches auxquelles on arrivait par des sentiers escarpés, et que j'appelle des chalets. Joins à tout cela des points de vue si étendus dans la plaine, des gorges si mélancoliques, si romantiques. Oh ! que j'aurais donc voulu te tenir là !... Et personne à qui je puisse m'ouvrir, avec qui je puisse partager mes émotions !

Comme nous n'étions point en diligence, nous mettions fréquemment pied à terre, et si je gravissais quelques rochers, c'étaient des cris de ma mère et de mes sœurs : comme si le plaisir n'était pas doublé, quand il y a un peu de danger ! Mon père était plus occupé de la nature du terrain, de la richesse du pays, que de la beauté des sites... Enfin, comme toujours, je me réfugiais en moi-même, et j'admirais en silence. Si quelquefois il m'échappait des exclamations d'admiration, je touchais bien dans le cœur de ma mère et de mes sœurs une corde que je sentais vibrer. Mais la vibration n'était point assez forte pour moi, j'aurais voulu une admiration plus énergique, qui répondît davantage à la mienne... Mais ce qui m'a fait le plus de peine, ce fut de voir la stupide indifférence des habitants de ces jolis endroits. Croyant trouver dans les paysans des montagnes quelque chose de cette imagination romanesque et passionnée des montagnards écos-

sais que nous dépeint Walter Scott, je m'adresse à l'un d'eux en lui disant : Que votre pays est beau ! — Oh ! mon Dieu, monsieur, me répond cette brute, je ne le trouve guère beau : j'aimerais bien mieux la plaine, c'est si difficile à marcher et à cultiver. — Je l'aurais gifflé, ce grand flandrin, au langage nasillard et traînant. Ma colère ferait rire un industriel ; je suis sûr que, toi, tu partageras mes sentiments.

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Sainte-Barbe, ce 31 octobre 1827.

Tu auras vu, d'après mes lettres précédentes, que tu n'as pas besoin de me recommander de m'adonner à la philosophie. Je la travaille beaucoup. Il est vrai que M. Bouillet me surcharge de devoirs; et si je n'avais pas recours à mon moyen ordinaire, celui de me priver de récréations, je n'aurais jamais le temps de t'écrire, pas plus qu'en Suède.

J'ai déjà lu Laromiguière, Condillac, les *Académiques* de Cicéron et deux volumes de Moore, que je trouve admirable et que je regrette infiniment de n'avoir pu lire avec toi ; je ne sais pas s'il n'est pas préférable même à Byron. Mais le livre dont la lecture m'a inspiré à chaque instant le désir de t'avoir à côté de moi et que je suis décidé à t'expliquer tant bien que mal, c'est la tragédie de *Don Carlos* par Schiller ; elle est sublime et roule tout entière sur les sentiments qui nous animent, le patriotisme et l'amitié.

Je ne t'écrirai pas longtemps aujourd'hui, parce que je n'ai presque pas de temps et parce que je te reverrai bientôt.

La dissolution de la Chambre sera proclamée lundi, le 5, jour de la fête du Roi.

Adieu, cher ami. Je t'aime toujours et désire avec ardeur ton retour.

LE MÊME AU MÊME

19 novembre 1827.

Il me semble, cher ami, que dans nos conversations publiques, je n'ai jamais pu t'exprimer suffisamment combien ton retour m'a enchanté. Il me semble aussi que, malgré le charme que j'éprouve dans ta société, je t'exprime mieux par lettres le bonheur que tu me fais partager. Je veux donc employer ce *poulet*, n'ayant pas de papier plus grand, à te parler du plaisir dont je jouis en me retrouvant avec toi et à te remercier du zéle vraiment amical avec lequel tu táches de me consoler de ton absence.

J'ai vraiment bien besoin de ton amitié : car on me tourmente bien plus que l'année dernière; on me comble des accusations les plus injustes et on outrage à chaque moment mes opinions les plus légitimes. Ces désagréments seraient tolérables, si un sentiment de découragement ne s'emparait de mon cœur à la vue de la corruption et de l'impiété profonde, bien plus profonde que je ne croyais, qui règne despotiquement sur les cœurs de nos contemporains. Cette triste pensée m'occupe perpétuellement, et, comme on dit en anglais, *preys on my heart*.

A ces ennuis vient encore se joindre quelque peu de dégoût dans mon travail, que je tâche cependant de surmonter. Enfin, je vois que je ne dois plus m'attendre au bonheur presque sans mélange dont j'ai joui pendant les derniers mois de ma rhétorique, entouré de toutes les consolations de la religion, de l'amitié et de l'étude. Ce bonheur pourrait cependant m'être rendu, si Dieu dans sa miséricorde daignait me permettre d'achever mes études seul, libre et avec toi. Quelle félicité, mais quelle improbabilité ! Tirons un voile sur l'avenir : il est trop attristant.

Je commence ce soir un devoir pour le premier exercice

littéraire du mois prochain. Ce sera une trilogie entre B***, R*** et moi. Adieu, très cher ami. J'anticipe tes visites comme une fête, quoiqu'elles ne soient qu'une faible compensation pour le passé.

Le document qu'amène ici l'ordre des dates, et dans lequel les deux amis avaient voulu, au sortir du collège, résumer sous la forme d'un pacte solennellement fait au pied des autels les résolutions chrétiennes et patriotiques dont ils entendaient faire la règle de leur vie et la sauvegarde de leur amitié, est tout entier l'œuvre de Charles de Montalembert.

> Et ils allèrent devant un prêtre, qui lut les saintes prières; ils communièrent ensemble et jurèrent d'être frères jusqu'à la mort l'un de l'autre.
>
> *Les Probratimi*, poésie illyrienne (1).

Dieu nous a comblés de bienfaits : il nous a fait naître dans un pays libre ; il nous a mis en état de profiter des lumières de notre siècle ; il a sanctifié notre vie par la religion ; il l'a embellie par l'amitié. Notre reconnaissance ne pourra jamais égaler sa miséricorde ; mais du moins nous pourrons lui en donner un témoignage en consacrant notre vie à sa gloire et à sa volonté.

La religion, la liberté, tels sont les fondements éternels de la vertu. Servir Dieu, être libres, voilà nos devoirs. C'est à les remplir que nous emploierons toutes les ressources, tous les moyens que la Providence mettra entre nos mains.

1. L'amitié est en grand honneur parmi les Morlaques, et il est encore aujourd'hui assez commun que deux hommes s'engagent l'un à l'autre par une espèce de fraternité. Il y a dans les rituels illyriques des prières destinées à bénir cette union de deux amis qui jurent de s'aider et de se défendre l'un l'autre toute leur vie. Deux hommes unis par cette consécration religieuse s'appellent en illyrique *Probratimi*, c'est-à-dire demi-frères.

Nous aimerons Dieu de tout notre cœur et notre prochain comme nous-mêmes. Dans un siècle où l'on méconnaît les vérités sublimes du christianisme et où l'on se joue de ses mystères, nous sacrifierons toutes nos inclinations, nous surmonterons toutes les oppositions pour lui rester fidèles. Nous observerons exactement les lois divines, et le respect humain ne nous entraînera jamais à des complaisances coupables. Nous tâcherons de pratiquer une charité universelle, et les malheureux seront toujours l'objet de nos soins et de notre compassion. Sincèrement convaincus, nous bannirons de nos esprits les doutes que pourrait y élever une raison faible et orgueilleuse ; mais aussi, courbés humblement devant le Dieu qui nous a créés et qui nous a rachetés, nous résisterons avec une fierté légitime à l'influence criminelle de ceux qui, sous le voile d'une religion d'indulgence et de paix, tenteront de faire triompher leur ambition et leurs préjugés funestes.

La liberté sera notre seule passion ; nous ne cesserons jamais de travailler pour l'établir et la consolider dans notre patrie. Nul sacrifice ne nous coûtera dès qu'il s'agira de la défendre. Pour elle, nous saurons triompher de tous les obstacles que pourront nous opposer nos liaisons de famille ou notre intérêt personnel. Elle sera le but de notre vie entière ; nous nous livrerons avec une ardeur infatigable à toutes les études qui nous rendront plus éclairés et plus propres à la servir, et, s'il lui faut des martyrs, une pareille mort sera pour nous une récompense. En vivant pour notre patrie, nous aurons aussi vécu pour Dieu ; et quand on a vécu pour Dieu et sa patrie, on peut mourir sans douleur comme sans honte.

Nos mœurs seront exemptes de tout reproche ; pratiquant ouvertement la religion et dévoués au culte de la liberté, nous ne souillerons pas cette sorte de sacerdoce par des désordres qui nous dégraderaient autant qu'ils nous rendraient malheureux.

Telles sont les dispositions avec lesquelles nous entrons

dans la vie active. Elles seront fortifiées et nourries par notre amitié. Il semble que la Providence ait daigné rapprocher nos cœurs au milieu d'une jeunesse irréligieuse et immorale, afin de doubler la force qu'elle avait donnée à chacun de nous en particulier pour faire le bien. Consacrée par la religion et née de la conformité remarquable de tous nos sentiments, notre amitié durera aussi longtemps que notre religion et notre patriotisme, c'est-à-dire qu'elle ne finira qu'avec notre vie. Elle sera à la fois la garantie de tous nos devoirs et une source inépuisable de consolations et de bonheur.

Aujourd'hui, nous avons confirmé cette consécration à Dieu et à la patrie, ce pacte d'amitié, par l'acte le plus auguste de la religion. Nous l'offrons à Dieu dans toute la pureté de nos âmes, et nous espérons qu'il ne rejettera pas cet élan de deux jeunes cœurs vers la vertu, la liberté et l'amitié.

Paris, ce 10 décembre 1827.

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

23 décembre 1827.

Tu m'as prié de t'écrire, cher ami : c'est une nouvelle preuve de l'amitié que tu me portes, quoique le temps soit bien passé où nous avions besoin de preuves pour nous convaincre de notre attachemént réciproque.

Je viens de finir *Cinq-Mars;* j'en suis enthousiasmé : jamais on n'a peint l'amitié avec de plus nobles couleurs. De Thou est sublime. Qu'ils furent heureux tous deux de vivre et de mourir dans une union si parfaite ! J'espère que tel sera notre sort ; et si une mort pareille nous attend, — et tu sais que cette idée ne m'est point étrangère, — je me flatte que notre résignation et notre courage ne seront pas moin-

dres que les leurs, d'autant plus que notre cause sera infiniment plus belle que celle qui les a menés à l'échafaud.

Je viens de recevoir de N*** un fameux *savon* pour une lettre que je lui écrivis lors des massacres de novembre, et qui était pas mal libérale. Ce qui me désole, c'est qu'il ne comprend ni mes opinions ni mes vues. Pour lui, tout se borne à ce que je sois puissant, à ce que j'exerce une influence sur mes concitoyens; et il ne me paraît guère scrupuleux sur les moyens qu'il faudra employer pour arriver à cette puissance. Tandis que moi, au contraire, si je dois exercer quelque pouvoir, je ne veux y être appelé que par l'opinion publique uniquement, par la confiance et l'affection de mes concitoyens, et non pas de mes supérieurs. S'il faut d'autres conditions, j'aime mieux renoncer à toute ambition; et si je n'ai point assez de talent pour briller, je saurai du moins être obscurément utile.

Veux-tu que, pendant la sortie du jour de l'an, nous renouvellions l'acte sacré du 10 de ce mois? J'espère qu'alors nous pourrons passer toute une journée ensemble.

Adieu. A revoir mardi.

LE MÊME AU MÊME

Ce 29 décembre 1827.

Il y a longtemps, cher ami, que je cherche une heure de loisir pour t'écrire: je n'en trouve pas, de sorte que je me décide à t'écrire tant bien que mal dans mes moments perdus. Le sujet de ma lettre m'est pénible, car il s'agit d'une dissidence d'opinion entre toi et moi; mais je me flatte que cette différence est plutôt en paroles qu'en pensées.

D'abord, récapitulons quels doivent être les motifs de notre conduite.

La cause de la liberté de nos institutions triomphera, je

n'en doute pas. Tant que cette liberté ne sera pas entièrement garantie, tant qu'elle sera menacée des moindres dangers, Dieu sait et la patrie saura avec quelle ardeur, avec quel entier dévouement je combattrai pour elle. Mais, quand le moment du triomphe sera venu, quand les libéraux d'aujourd'hui deviendront dominateurs, — ce qui arrivera dans bien peu de temps, — mon rôle changera, car la lutte ne sera plus la même. Ce ne sera plus la liberté et la Charte qu'il faudra défendre ; ce sera le christianisme, le catholicisme qui sera exposé aux attaques de l'impiété, du déisme, du protestantisme, enfin de tout ce qui est ennemi de la vraie religion. Je ne sais si Dieu appesantira sur la France le bras de sa colère, s'il lui fera acheter la possession de ses libertés par la perte de sa religion, ou s'il ne fera pas plutôt éclater sa grandeur et sa gloire en l'affranchissant et en la sanctifiant en même temps ; tout ce que je sais, c'est que de ce moment je me range du côté des défenseurs de la religion, quels qu'ils soient. La vérité est encore plus pour moi que la liberté, et mon ardeur et mon dévouement croîtront, s'il est possible, avec l'importance de la cause qui les réclamera. Tout ce que j'espère, c'est qu'il me sera permis de montrer avant cette crise fatale combien je redoute peu le pouvoir, combien j'adore la liberté. Mais, quoi qu'il en soit, je me transporte en esprit à ce moment où, séparé de ceux avec qui j'aurai combattu jusqu'alors, méconnu peut-être par ma patrie, je serai confondu avec ceux dont j'abhorre les principes politiques, mais qui auront pris pour bannière la croix de Jésus-Christ. Cette pensée m'attriste, mais elle ne me décourage pas. Tite-Live a dit qu'il fallait sacrifier à sa patrie non seulement sa vie, mais encore l'honneur ; j'applique ces paroles à la religion, et, fort de ma conscience, me confiant en la miséricorde de mon Dieu, je tâcherai de mourir pour ma foi : car la calomnie survit rarement à sa victime, et la couronne du martyr me semble bien au-dessus même de celle du patriote.

Tels sont mes principes, tels sont aussi les tiens, j'en suis sûr. Mais, pour les maintenir dans toute leur pureté, pour ne point les affaiblir par une condescendance criminelle, nous devons nous observer avec un soin tout particulier sur l'article de la religion; nous devons préserver de la moindre atteinte nos croyances précieuses, qui peuvent seules nous affermir dans la vertu et dans le patriotisme. C'est donc, je te l'avoue, avec une vive douleur que j'ai aperçu en toi, dernièrement, un penchant à enlever à la religion une partie des faibles garanties qui lui restent. J'espère que mon amitié a exagéré mes craintes : car je ne conçois pas de peine plus cruelle pour moi que celle que tu me ferais éprouver, si, en te livrant à cette tendance fatale, tu me montrais que je suis seul sur terre.

Il ne faut pas de religion de l'État, prétends-tu. Ou tu es catholique, ou tu ne l'es pas. Dans ce dernier cas, tu aurais parfaitement raison : il serait absurde pour un protestant qui croit que chacun peut avoir raison dans son culte et que le salut est également assuré pour tout le monde, quelles que soient les croyances, de défendre l'exaltation d'une religion quelconque sur les autres. Mais si tu es catholique, tu crois que la vérité n'est nulle part hors de la sainte Église, que c'est là son dépôt inaltérable et éternel, et que le seul culte véritable est celui qu'on rend à Dieu selon ses formes. Remarque bien que je parle de culte, et non pas de devoirs, de prières; je parle uniquement du culte public et solennel. Loin de moi l'idée d'admettre dans son sens littéral la maxime : *Hors de l'Église point de salut.* Je crois seulement qu'il n'y a point d'autre *Église*, point d'autre assemblée de fidèles consacrée et légitime, que celle catholique, apostolique et romaine. Telle doit être la croyance de tout bon catholique; et plus il a de tolérance pour les autres cultes, plus il doit conserver de respect et de vénération pour le sien. Or, avec de tels principes, et en supposant même que ces mots : *La religion catholique, apostolique et romaine est la religion de l'État,*

n'aient point de sens défini, comme tu prétends le prouver, je soutiens que c'eût été une lâcheté impardonnable, un véritable crime, si les rédacteurs de la Charte, parlant au nom du Roi très chrétien, du fils aîné de l'Église, eussent négligé d'insérer dans le pacte fondamental de la nation quelque témoignage de leur respect et de leur attachement au culte de leurs ancêtres, au culte que seul ils regardent comme vrai. Mais cette ignominie nous a été épargnée : la Charte a proclamé par ces paroles sacrées la supériorité de la vraie Église; la France, le Roi, qui parlaient tous deux par cet organe, n'ont pas rougi de leur religion. Ils lui devaient cet hommage solennel, et Dieu n'a pas permis que notre patrie fût le seul pays du monde où l'on affectât une indifférence complète pour la vérité religieuse. Je le répète, si la Charte ne contenait pas ces paroles importantes, elle eût été une œuvre incomplète, et le chrétien n'aurait pas pu la prendre pour base de sa croyance politique.

Quant à ceux qui croient que les lois ne doivent rien déterminer en matière religieuse, ce qui revient précisément à dire que la loi doit être *athée*, je ne puis que plaindre leur aveuglement, même quand je suis persuadé de leur bonne foi. Quoi! depuis six mille ans que le monde existe, toutes les législations quelconques, civilisées ou barbares, modernes ou anciennes, despotiques ou libres, auraient assigné la première place dans les obligations sociales au respect pour la religion, auraient réservé les peines les plus sévères pour punir les outrages dont elle est l'objet ; et nous, nous l'oublierions, nous la mettrions, pour ainsi dire, hors de cause ! Eh quoi ! la religion est-elle donc si triomphante, ses lois sont-elles donc si universellement respectées, les mœurs sont-elles si pures, la civilisation a-t-elle produit partout une influence si heureuse, que la législation n'ait plus besoin de la rappeler aux citoyens? Après un siècle d'outrages prodigués à tout ce qu'il y a de plus sacré, après le spectacle effroyable d'une nation qui abolit la religion, est-ce le mo-

ment d'effacer son nom auguste de nos codes? Quoi! l'on punirait sévèrement toute insulte faite au Roi, aux Chambres, même à un simple individu; et les outrages adressés à la Majesté divine ne seraient regardés que comme des écarts d'une liberté fort légitime! Dieu me préserve de vouloir des supplices! mais aussi Dieu me préserve de la coupable négligence qui laisserait au journaliste obscur, au pamphlétaire mercenaire le privilège d'outrager le culte qui est et qui doit être l'objet du respect de trente millions de Français! Que l'on ne me dise pas que l'on ne doit pas fermer la bouche à la vérité : si nous sommes chrétiens, les vérités du christianisme doivent nous suffire en matière religieuse; et puisque nous sommes censés l'être, nos lois doivent réprimer tout ce qui est contraire à ces vérités. Malheur à ceux qui cachent l'indifférence sous le nom de tolérance! ils deviendront bientôt intolérants à leur tour, intolérants contre Dieu et la vérité!

Il y a quelques mois, quand tu me fis connaître une opinion contraire à la mienne sur le grand monde, tu me laissas espérer que mes raisonnements avaient produit quelque impression sur toi. Puissé-je obtenir aujourd'hui le même succès en défendant une cause bien autrement importante! Je crains bien cependant que ma plume ne t'exprime pas la chaleur, la conviction qui remplit mon cœur à ce sujet. Mais puisse du moins la Providence t'éclairer, cher ami! puisse sa force divine compenser les faibles efforts d'une amitié mortelle (1)!

Toujours et tout à toi.

1. Il n'est pas besoin de faire remarquer que cette lettre admirable, écrite à l'âge de dix-sept ans, et qui montre si bien l'attachement profond et passionné que Charles de Montalembert professait dès cette époque, comme il l'a professé jusqu'à sa dernière heure, pour la religion catholique, semble sur plus d'un point en contradiction avec ce qu'il a pensé et écrit depuis sur la nécessité, au temps et dans le pays où nous sommes, de ne point faire à la religion catholique une situation privilégiée et de ne réclamer pour elle, dans son propre intérêt, que le

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Samedi soir, 16 février 1828.

Je ne puis y tenir, cher ami, il faut que je t'écrive. Mon âme est dans un état mortel de découragement et de tristesse. Tu me demandes quelle est la cause de mon chagrin. C'est que je vois que mon année s'écoule et que je n'apprends rien. Je passe ma journée à faire des plans de travail pour le lendemain qui ne s'exécutent pas. Qu'est-ce que je sais de droit? Rien. Je vais au cours; mon esprit est distrait par les plaisirs de la veille, et je ne puis porter aucune attention. Qu'est-ce que j'ai lu depuis cinq mois bientôt que je suis à Paris ? Deux ou trois volumes tout au plus de choses sérieuses. Oh ! que je suis donc faible ! Vingt fois j'ai promis à Dieu, à genoux, de

droit commun de la liberté. Personne n'a oublié qu'il a fait, en novembre 1852, sous le titre : *des Intérêts catholiques au dix-neuvième siècle*, le livre le plus éloquent et le plus rempli de preuves historiques décisives, pour démontrer que « dans l'état actuel de nos mœurs et de « nos lois, conserver la liberté de l'Église en dehors d'une liberté gé« nérale sagement convenue et réglée, c'est une déplorable illusion; » qu' « une fois réduite à l'état de privilégiée, elle retombe tôt ou tard à « l'état de cliente, de protégée, avec toutes les entraves et toutes les « humiliations d'une telle condition ».

Telle est l'opinion méditée, réfléchie, à laquelle s'était arrêté le comte de Montalembert, en présence des faits et des circonstances et dans la maturité de l'âge, sur cette grave question des religions d'État et sur celle de la liberté religieuse appliquée à toutes les croyances. Qui ne se souvient de l'indignation éloquente avec laquelle il s'élevait contre la pensée qu'on pût reprocher aux catholiques de s'être fait un masque de l'amour de la liberté et de l'avoir réclamée pour eux au temps où ils étaient les plus faibles pour la refuser aux autres au temps où ils deviendraient les plus forts.

Mais, en rappelant ces souvenirs, il convient, pour rester dans la vérité et prévenir toute fausse interprétation, de préciser ce point, que le comte de Montalembert proteste déjà dans cette lettre contre toute pénalité violente impliquant des peines corporelles, et d'autre part qu'il n'a jamais fait de la liberté religieuse appliquée à toutes les croyances une théorie absolue de droit abstrait; il y a plutôt vu une application logique, pratique, de la liberté inaugurée dans les lois et dans les ha-

ne plus aller au spectacle, de ne pas perdre mon temps ici, de me lever de bonne heure. Et le lendemain même, je violais mes promesses.

Hier, comme tu sais, j'avais passé la journée au tribunal, et je n'avais donc rien fait. Rentré ici, j'avais l'intention de passer ma soirée à travailler. Mais je sais si peu me commander que j'ai cédé à A., qui me proposait d'aller au Gymnase. C'était la seconde fois de la semaine que j'allais au spectacle. Tiens, cher ami, je me plaignais l'autre jour des gronderies de ma mère. Eh bien ! elle a raison : je mérite d'être traité comme un enfant, parce que je n'ai aucune force, que je ne sais pas me conduire, qu'un bal, qu'un spectacle m'entraînent tout de suite. Oh ! mon Dieu ! pourvu que je ne me laisse pas entraîner à de pires actions !

LE MÊME AU MÊME

Mercredi soir, 20 février 1828.

Mon ami, je ne sais plus que devenir. Je suis un malheureux. Tu sais tout ce que je t'ai dit l'autre jour. Eh bien ! j'ai encore été ce soir au spectacle : et cela, en sortant de l'église où j'avais été prier Dieu de me donner le courage de vaincre mon ennui. Je n'ose plus rien promettre à Dieu. Oh ! si tu savais ce que j'éprouve maintenant ! Ce n'est pas tant l'action

bitudes modernes. Dans ce même livre, *des Intérêts catholiques au dix-neuvième siècle*, il s'est exprimé ainsi :

« Je sais bien qu'aujourd'hui, à la différence des temps antérieurs, « la liberté politique entraîne partout avec elle la liberté religieuse ; « mais j'aime à croire que le catholicisme n'a pas plus à redouter l'une « que l'autre. Je n'hésite pas à le dire : si on pouvait supprimer la li- « berté de l'erreur et du mal, ce serait un devoir. Mais l'expérience « prouve que, dans notre société moderne, on n'en peut venir complè- « tement à bout sans étouffer également la liberté du bien, sans confier

d'aller au spectacle qui m'effraie ; c'est le peu d'empire que j'ai sur moi. Dire que je fais chaque soir des promesses à Dieu, et que, le lendemain, j'ai tout oublié. Oh ! ma pauvre mère ! si tu savais cela !

Tu dois me trouver bien ridicule. Mais non ! tu es mon ami. Si tu étais avec moi, je ne perdrais pas mon temps comme je le fais. Si j'étais près de ma mère, je n'irais jamais au spectacle, parce que, chaque fois que j'éprouverais un moment d'ennui, j'irais l'oublier près d'elle. C'est cet isolement où je suis qui me tue.

C'est fini, je jure devant Dieu de ne plus mettre le pied au spectacle d'un mois, si ce n'est pour accompagner ma tante ; et je le signerai de mon sang : sois-en dépositaire.

LÉON CORNUDET.

Je suis plus calme et plus heureux depuis mon serment.

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Samedi, 16 mars 1828.

Mon cher ami, nous ne nous sommes presque pas vus aujourd'hui, et cependant j'avais plus besoin de te voir aujourd'hui qu'aucun autre jour. Pourquoi faut-il que tu aies rencontré cet ennuyeux N***, qui a jeté un froid mortel sur

« la toute-puissance à des gouvernements qui peuvent n'être ni dignes « ni capables de l'exercer. La liberté de conscience, ce principe invo- « qué si longtemps par les ennemis de la religion, tourne aujourd'hui « partout à son profit. Sans doute, il serait insensé de le proclamer « dans les pays où il n'existe pas et où il n'est réclamé par personne. « Mais là où il existe, où il a été une fois inscrit dans les lois, gardons- « nous de l'effacer, car il y devient la sauvegarde de la foi et le bou- « levard de l'Église. » (*Des Intérêts catholiques au dix-neuvième siècle. — Œuvres complètes*, 1860, t. V, p. 86.)

notre conversation ! J'avais besoin de chercher, dans ton cœur si chaud et si aimant, des consolations contre les accès de découragement qui s'emparent de moi de plus en plus chaque jour.

Je suis maintenant agité de l'idée du bien que pourrait faire un écrivain ou un professeur qui, laissant de côté toute opinion politique du moment, oserait braver les préjugés de la jeunesse et du public, élever une voix libre et éloquente pour montrer, tout en proclamant un attachement sincère à la liberté, l'insuffisance de la religion naturelle, l'influence du christianisme sur les lumières et l'indépendance politique, enfin l'identité du catholicisme et de l'Évangile. Quel rôle sublime ! quels bienfaits il rendrait à l'humanité et quels services à la religion ! Ah ! pourquoi Dieu ne m'a-t-il pas départi le talent ? Comme j'aurais embrassé avec passion un avenir si glorieux ! Mais il faudrait pour cela plus que du talent ; il faudrait du génie et un courage invincible. Vingt fois je suis tenté d'abandonner tous les rêves qui me tourmentent, de renoncer à la vie publique et de me livrer exclusivement à l'étude pour elle-même, et aux affections du cœur : mais je sens quelque chose en moi qui me défend de reculer. Cette voix secrète est mon seul encouragement ; elle semble me dire que je ne dois pas me reposer en ce monde.

Je suis plus content depuis que je t'ai écrit. Viens me voir lundi, je t'en prie, à l'heure que tu pourras, sans que cela fasse tort au mardi.

Je suis encore le premier, ce qui m'a fait éprouver autant de plaisir que de surprise.

Adieu, très cher, à revoir ! Pense à moi et prie pour moi.

DEUXIÈME PARTIE

LE VOYAGE EN SUÈDE

1828-1829

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Bruxelles, ce 28 août 1828.

C'est à toi, cher ami, que je dois les prémices de ma correspondance; c'est à toi que je consacre les premiers moments libres que me laissent les embarras et les distractions du voyage. Quoique je sois fort bien avec M. de Tallenay (1), qui est un excellent compagnon de voyage, je sens vivement le besoin de quelqu'un avec qui je puisse partager tous mes sentiments et toutes mes douleurs. Ainsi mon cœur se porte tout naturellement vers celui qui vivait de mes pensées et de mes émotions, comme je vivais des siennes; avec qui j'avais tout en commun, depuis le plaisir le plus vif jusqu'à l'ennui le plus mortel. La douleur que j'éprouve est, je l'avoue, beau-

1. M. de Tallenay était alors premier secrétaire de la légation de France en Suède.

8

coup amortie par la confiance invincible où je suis que l'amitié qui nous unit durera autant que la vie, je l'espère, même au delà de la vie, et que, quelles que soient les distances qui nous séparent ou les opinions qui nous divisent, nous nous aimerons toujours mieux que tout autre ami.

Je te dois compte, cher et bon ami, de mes derniers moments passés à Paris. En sortant de chez toi, le cœur bien gros et bien triste, j'ai couru chez Cousin, avec qui j'ai eu une discussion de deux heures et demie sur Herder ; j'étais soutenu par Leroux, du *Globe*, et, après ce long combat, nous l'avons convaincu de socinianisme. Cousin a été charmant d'esprit pour tout le monde, et d'amitié pour moi. Il m'a tout à fait pris en affection ; il m'a embrassé en partant ; il m'a recommandé Kant, et je lui ai promis de l'étudier avec zèle et de lui rendre un compte fidèle de mes lectures.

Le soir, j'ai été chez le duc de Rohan, qui a été excellent comme toujours, malgré une grande discussion que nous avons eue sur la protestation des évêques (1).

Enfin, mardi matin, je suis parti moins triste et moins accablé que je ne croyais devoir l'être : les nombreuses consolations de l'amitié avaient adouci mon cœur, et la prévision de l'avenir occupe presque toutes mes pensées.

De Paris à la frontière le pays est superbe. Un air de propreté et d'aisance règne partout ; les fortifications seulement me paraissent négligées et les femmes toutes effroyables. Après un bon déjeuner à Valenciennes, hier matin, nous avons franchi la frontière, et les douaniers nous ont traités avec une complaisance inimaginable. On ne conçoit pas un pays plus beau et plus riche que celui de Mons à Bruxelles ; la France n'est rien en comparaison. On ne voit pas une maison, pas un homme qui ait la moindre trace de pauvreté. Le pays est français de langue, de cœur, de religion. Bruxelles est

1. La protestation des évêques de France contre les ordonnances de 1828.

une ville délicieuse et ne diffère des villes de France que par la forme antique de plusieurs de ses maisons et par le charmant costume national des jolies petites Bruxelloises. Du reste, luxe, boutiques, hôtels, etc., c'est tout comme à Paris...

Adieu, cher et tendre ami. Aime-moi bien et pense souvent à moi ; je n'ai pas besoin de te le dire.

LE MÊME AU MÊME

Hambourg, ce 4 septembre 1828.

Me voilà, Dieu merci, mon cher ami, de pied ferme et en état de t'écrire : car depuis cinq jours la tête me tourne, grâce à ce maudit bateau à vapeur et aux courses innombrables que j'ai faites depuis que je suis ici. Imagine-toi que nous avons passé *cinquante-huit* heures sur ce bateau exécrable, au lieu de trente-six, durée légitime du passage : nous avions le vent directement contraire, et, la machine s'étant dérangée, il a fallu s'arrêter pendant une nuit entière au milieu d'un roulis épouvantable. Je n'ai jamais été si malade de ma vie, enfermé pendant quinze heures de suite dans une misérable couchette carrée en forme de cercueil, trop courte pour que je puisse m'étendre, trop étroite pour que je puisse me remuer, enfin trop basse pour que je puisse même m'asseoir. M. de Tallenay était couché au-dessus de moi dans un coffre semblable. Nous avions avec nous quinze Allemands qui fumaient insolemment, ce qui ajoutait à l'agrément de notre position, et un gros prince de Mecklenbourg-Schwerin qui avait la goutte, la pierre, etc., et qui, trouvant que nous étions les seuls avec qui il pût s'associer, s'avisait de crier après nous pendant toutes ses souffrances. Tout cela au fond d'une cabine de quelques pieds carrés où l'on dînait, couchait, etc..

et où il n'y avait point d'air. C'est affreux ; le souvenir m'en fait trembler, surtout quand je pense aux deux passages que j'ai encore à faire avant d'arriver à Gothembourg.

M. de Tallenay est un compagnon de voyage fort aimable et fort complaisant ; sa société est de la plus grande utilité pour moi et me décharge de toute espèce d'ennui ou de responsabilité. Mais, sous le rapport du cœur, ce n'est pas du tout ce qu'il me faut. Il n'est ni philosophe ni sentimental. D'ailleurs, je suis tellement satisfait des douces amitiés que Dieu m'a accordées, que je ne recherche plus celle de personne. Que ne donnerais-je pas pour t'avoir avec moi, mon bon ami ! Comme nous serions heureux de partager notre admiration, nos plaisirs et nos tristesses ! Comme le temps se passerait gaiement, ou du moins agréablement ! Espérons qu'un jour ce beau rêve se réalisera, et dans un pays où nos émotions seront plus vives et plus fréquentes, dans un temps où mon cœur sera plus libre et plus tranquille.

Je reprends mon voyage où je l'ai laissé, c'est-à-dire à Bruxelles. On y remarque l'hôtel de ville, bâtiment superbe, gothique ; la cathédrale Sainte-Gudule, dont l'extérieur est médiocre, mais où se trouvent des vitraux peints de la plus grande beauté, et une statue ravissante de la sainte Vierge ; le *Mannkenpisse,* fontaine formée par la statue d'un petit garçon qui pisse de l'eau, et que les Bruxellois idolâtrent ; le musée, où il y a peu de bons tableaux ; enfin le château qui est très mesquin, mais où il y a des tableaux admirables, surtout la plus charmante figure de femme que je connaisse, par le Titien. Tu as dû en voir la gravure à Paris.

Nous avons traversé la Hollande dans une voiture détestable. La Hollande est un pays vraiment original, tout à fait différent de la Belgique et de la France. On ne peut se figurer, sans y avoir été, l'effet que produisent ces routes étroites et couvertes de gazon, ces innombrables canaux, ces champs et ces maisons environnés d'eau ou de marais, ces mâts de navires paraissant au milieu des arbres et des toits, et sur-

tout cette propreté universelle: les Hollandaises lavent leurs maisons à l'extérieur depuis le matin jusqu'au soir. Je n'ai jamais vu de pays plus riche que le royaume des Pays-Bas; depuis Mons jusqu'à Amsterdam, pas une seule chaumière délabrée, pas un seul mendiant.

J'ai malheureusement traversé la Hollande beaucoup trop vite, étant forcé de m'embarquer sur ce maudit bateau le 31; je n'ai pu bien voir qu'Amsterdam. J'y ai admiré la plus belle salle de bal de l'Europe, au château du roi, autrefois hôtel de ville: elle a cent pieds de haut, cent cinquante de long; elle est éclairée par trois rangées de fenêtres et toute revêtue de marbre; enfin, les marchands d'Amsterdam y ont déployé un luxe vraiment insolent. C'était autrefois la salle des Pas-Perdus et les enfants y jouaient aux billes.

J'ai vu en détail le Musée d'Amsterdam, où sont tous les chefs-d'œuvre de l'école hollandaise. Le coloris et l'expression des figures y sont admirables; mais les femmes y sont toutes manquées, — faute sans doute de beaux modèles, — excepté toutefois dans la *Nymphe dansante* de Van der Worff dont on voit la gravure à Paris.

Que le diable emporte toute la diplomatie du monde! Il m'a fallu interrompre ma lettre pour aller mettre des cartes chez tous les ministres, secrétaires, consuls, etc., à qui j'ai été présenté hier soir, et de plus aller dîner chez le ministre de Russie, que je ne connais pas. J'ai été assommé pendant toute la journée.

Hambourg, où je passe quatre jours, est une assez vilaine ville; mais on l'embellit beaucoup, et ses promenades sont charmantes. Rien de plus beau que les environs; je ne connais pas de point de vue plus frappant que celui que l'on voit du haut des coteaux qui dominent l'Elbe. Les riches hambourgeois ont tous des maisons superbes sur ces coteaux. On voit dans deux villages voisins le tombeau de Klopstock, le Milton des Allemands, et les chênes sous lesquels composait Bürger, leur Béranger.

On est ici au centre des nouvelles; il y a de grands établissements, dans le genre du café Lloyd de Londres, où se trouvent tous les journaux du monde. J'y ai lu ceux d'Angleterre; j'ai remarqué un discours admirable du fameux Shiel, prononcé dans une assemblée de catholiques présidée par l'oncle de Scully, notre camarade de Sainte-Barbe. « Que ferez-vous, » dit-il en s'adressant à Wellington, « si l'ennemi attaque l'Irlande? Que vous donneront les orangistes? Le sang des catholiques. Que vous donneront les catholiques? Leur propre sang. Choisissez entre le tribut arraché par des tyrans et le don gratuit d'hommes libres... » Et plus loin: « L'Europe entière vous crie de nous rendre la liberté. Le clairon des Russes nous excite au combat. Écoutez ! Quelle est cette voix qui s'élève au pied des remparts de Byzance? Ne fait-elle pas retentir sur les flots du Bosphore ces paroles augustes : *Que l'Irlande soit libre!* Que voyez-vous sur les enseignes des vaisseaux qui transportent les héros français en Morée? Pour moi, j'y vois ces mots : *Émancipez les catholiques.* » Démosthène n'a jamais employé de plus belle figure. Quelle impression cela a dû produire ! Quel pays et quels hommes !

Adieu, cher ami. Je sens ma tristesse revenir, à mesure que je m'approche davantage du terme de mon voyage.

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Chalon-sur-Saône, 29 août 1828.

Je ne puis encore m'habituer, cher ami, et je ne m'habituerai pas de longtemps à l'idée de demeurer un temps indéfini éloigné de toi. Je ne puis te dire tout ce que j'ai éprouvé dans ce dernier adieu que je t'ai fait. Mon cœur était bien serré, et il l'est bien encore ; car je ne puis dire à personne

ce que je souffre. Aussi, depuis que je suis arrivé, je n'ai pas eu un bonheur parfait, quoique je sois auprès de mes bons parents. Comblé de caresses et d'amitiés, il me manque toujours quelque chose. Je suis bien triste, et je ne sais si c'est le moral qui influe sur le physique, ou le physique sur le moral, mais je suis réellement très mal portant. Mes pauvres pattes me font toujours beaucoup souffrir, et il faut que je marche sans cesse : — « Léon, fais-moi le plaisir d'aller dans tel endroit. » — Et je ne puis pas dire non....

... Ma lettre sera courte aujourd'hui. Tous ces jours-ci, il m'a été impossible de t'écrire, parce que nous sommes tous pêle-mêle ici. Dans une maison qui ne peut loger que six personnes, nous sommes dix. On m'a chassé de ma chambre, et, relégué dans un petit cabinet, je n'ai pas pu employer mes soirées, comme je le voulais, à t'écrire. Mais, sitôt que je serai à Jully, je te commencerai mon journal, et toutes les semaines je te l'enverrai.

Mon voyage eût été fort agréable, si je n'avais pas eu mon cœur gonflé par le chagrin de te quitter. Nous avons eu un temps superbe, et la gaieté de mon cousin et de son ami était au comble. Moi, j'avais plutôt envie de pleurer, et j'ai bien pensé à toi, surtout mardi matin, quand j'ai vu sept heures arriver. Il me semblait qu'une nouvelle barrière s'élevait entre nous. Quand nous reverrons-nous? En vacances encore je serai heureux, parce qu'enfin je suis auprès de ceux que j'aime. Mais c'est à mon retour à Paris que ton absence se fera sentir à moi ! Comme je vais être isolé ! Tu te rappelles combien j'ai souffert cet hiver d'être éloigné de mes parents. C'est grâce aux fréquentes visites que je te faisais que j'ai pu supporter ma vie solitaire. Juge donc ce que ce sera l'hiver prochain, quand je songerai surtout que de ton côté tu n'es pas heureux ! Nous aurions eu trop de bonheur, si nous avions pu vivre, travailler ensemble pendant toute une année. Au reste, je n'en veux plus parler, cela me fait trop de mal.

Après le plaisir de revoir, d'embrasser mes bons parents, je n'en ai pas eu de plus vif en arrivant que de voir combien mes sœurs avaient gagné sous tous les rapports. Mon cousin ne les connaissait ni les unes ni les autres, et je suis tout fier de voir qu'il partage mon opinion sur leur compte. Je ne puis te dire tout le plaisir qu'il m'a fait hier soir en me disant : « Tes sœurs sont charmantes, et si je n'étais pas marié, je voudrais les épouser toutes deux. »

Par exemple, il nous a fallu avaler l'autre jour cinq heures de musique dans la pension de Laure. C'était le jour de la distribution des prix, et chacune de ces demoiselles exécute un morceau de musique. Ce n'était vraiment pas mal. Mais c'était si long ! quand le moment de donner les prix est arrivé, cela est devenu fort intéressant. Tu ne peux pas te figurer les émotions de chacune de ces jeunes filles. Quand on en nommait une, elle se précipitait de sa place avec un empressement tel, que la pauvre maîtresse était obligée de s'appuyer contre le mur pour ne pas être renversée. Je me figure cependant qu'il y a un peu d'affectation dans cette manière de recevoir leurs prix, aussi bien que dans la nôtre. Mais il y a cette différence que, nous autres, nous affectons un air calme, indifférent même, nous allons là d'un pas grave et paisible, tandis que les demoiselles ne trouvent pas assez d'exclamations ni de larmes pour recevoir leurs prix.

Je ne te demande pas pardon, cher ami, de tous ces détails, attendu que nous nous sommes promis de dire tout ce qui nous passerait par la tête.

Une chose plus importante que j'ai à te dire, c'est que je crains bien de ne pas réussir dans mon projet pour Chalon. J'aurai à lutter contre bien des préjugés, surtout de la part de mes parents. Aujourd'hui on me tourmente pour que je me fasse notaire. Au diable ! j'ai une antipathie pour l'état de tabellion : j'aimerais autant être savetier. Au reste, je n'ai pas besoin de te dire que ce n'est pas l'antipathie que j'aurais contre une profession, qui m'empêcherait de la choisir. Je

veux être utile, tu le sais, et quoiqu'un notaire soit un homme très utile, je suis persuadé qu'on peut être plus utile autrement, et c'est toujours là que je me dirigerai. Le travail, la peine qu'il me coûtera, peu m'importe, pourvu que j'arrive à mon but. Hélas ! je n'y arriverai peut-être jamais, mais enfin j'aurai fait ce que j'aurai pu...

Je n'irai pas plus loin aujourd'hui. Je te demande pardon de l'incohérence et des ratures.

Mais ce n'est pas ma faute. Le bruit qui se fait autour de moi est pire qu'une récréation dans l'étude de Sainte-Barbe.

Avant huit jours, la première partie de mon journal partira pour Stockholm. Adieu, pense à moi, pense à ton ami.

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Copenhague, ce 16 septembre 1823.

Je suis charmé de voir, mon bon et cher ami, que tu as rempli ta promesse, et la remise de ta lettre du 29 août m'a fait le plus grand plaisir. C'est le premier souvenir de la patrie et de l'amitié qui soit venu saluer mes regards depuis mon départ : juge comme il doit être cher à mon cœur.

Je t'en supplie, ne me parle jamais de la brièveté de tes lettres ; je veux que tu m'écrives comme je t'écrirai, quand le temps et les devoirs nécessaires le permettent. La longueur n'est point une condition essentielle d'une correspondance amicale, et j'aime beaucoup mieux cinq ou six lignes confiantes et sincères que quatre pages *obligées*. D'ailleurs, j'attends avec impatience ton journal ; il faudra bien alors que tu m'écrives longuement.

C'était hier dimanche ; c'est le troisième que je passe sans assister à la sainte messe. Si tu savais, bon ami, combien je suis affligé de cette privation, combien elle me fait sentir

l'amertume de mon exil ! C'est alors que je me rappelle ces charmants vers de Cowper adressés par lui à une dame protestante en France, que tu trouveras dans le Cowper de ta sœur. C'est surtout alors que je me rappelle avec une tristesse mêlée de joie ces délicieux saluts de Sainte-Geneviève, ces communions où l'amitié venait au secours de la piété, et cette dernière matinée où, agenouillés devant le même autel, nous avons prié l'un avec l'autre et l'un pour l'autre.

De Hambourg, j'ai été à Lubeck (où j'ai trouvé une église admirable, ornée comme les églises catholiques, car les luthériens n'ont détruit aucun ornement ecclésiastique), et de Lubeck par Eutin et Ploen à Kiel, où je me suis embarqué. Mon voyage dans le Holstein m'a enchanté. Je n'ai pas la place ni le temps d'en faire une description détaillée ; je te dirai seulement que je n'ai jamais vu de pays plus agréable, plus varié, plus satisfaisant, enfin où j'aimerais mieux vivre. La profusion de lacs et de forêts qui le couvrent lui ont prêté un double charme à mes yeux ; je ne connais rien de plus beau que le lac de Ploen. Nous avons été reçus à merveille chez un des seigneurs du pays, M. de Plessen. De Kiel à Copenhague, la navigation est charmante à travers les délicieuses îles de l'archipel danois ; la Baltique est tranquille et pure comme un grand lac. Le seul désavantage de ce beau pays est le despotisme du roi de Danemark, qui méconnaît les anciennes constitutions du Holstein et écrase le peuple d'impôts.

Copenhague est une ville superbe, mais triste et froide. Nous avons déjà vu des musées d'antiquités runiques et scandinaves vraiment très curieuses et qui prêtent à de graves réflexions philosophiques. Il est bien difficile de nier une civilisation antérieure à la nôtre dans ces pays prétendus barbares. Demain nous verrons la belle galerie des tableaux du château royal. Nous avons fait demander au roi par le ministre des affaires étrangères la permission de voir l'amirauté et l'arsenal, etc. ; nous attendons que Sa Majesté

veuille bien nous *octroyer cette grâce*. Jeudi nous partons pour Elseneur, où nous nous embarquerons pour Gothembourg.

J'ai acheté Kant à Hambourg, et j'ai écrit de Kiel à Cousin pour savoir quel ordre il fallait suivre en le lisant.

Adieu, cher ami. Prie pour moi et aime-moi toujours.

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Jully, le 8 septembre 1828.

Je n'ai pas encore pu, cher ami, employer une seule de mes soirées à t'écrire mon journal comme je te l'avais promis. Jusqu'à présent j'ai été dans un état de santé qui ne m'a réellement pas permis de veiller tard et surtout d'écrire à la lumière. Tu ne te fais pas d'idée quel pauvre diable j'ai été depuis le commencement des vacances. J'étais déjà assez mal quand je suis parti de Paris et le voyage n'a pas contribué à me rétablir, en sorte qu'à mon arrivée j'avais l'air d'un déterré tant j'étais jaune et vert. Cela va bien maintenant, et me voilà prêt à remplir ma promesse fidèlement. Au reste, mon journal n'eût pas été extrêmement intéressant tous ces jours-ci : je ne lisais pas, je ne me promenais pas, à peine si je pensais...

...J'ai reçu ta lettre de Bruxelles et je te remercie de m'avoir consacré les premiers moments de liberté que tu as eus. Tu avais le cœur serré quand tu m'as quitté. Et moi, cher ami, tu dois bien sentir dans quel état devait être le mien. Je t'ai suivi des yeux dans la rue aussi longtemps que j'ai pu te voir. Et puis je me suis retourné précipitamment de l'autre côté, comme si j'eusse voulu te trouver encore chez moi. Quelle triste chose qu'une séparation, surtout quand on

ne sait pas quelle sera sa durée ! J'ai eu une consolation, c'est bien, comme toi, l'amitié vive et tendre qui nous unit... N'y a-t-il pas quelque chose de providentiel dans la manière dont notre amitié s'est formée ? Tu n'avais jamais été dans un collège : tu obtiens enfin de venir y passer deux années, et dans ta première année de collège tu rencontres un jeune homme dont les goûts, les opinions religieuses et politiques cadrent singulièrement avec les tiens, qui éprouve pour toi une sympathie instinctive qui le pousse à t'aimer, à s'attacher à toi. N'est-ce pas merveilleux que le même collège ait réuni deux êtres qui partout ailleurs se fussent trouvés isolés, parce qu'ils pensent comme presque personne ne pense ? N'est-ce pas merveilleux que j'aie redoublé une classe, et par conséquent que je sois resté une année de plus à Sainte-Barbe ? Sans quoi, jamais nous ne nous serions vus, jamais nous ne nous serions connus ! Plus j'y pense, plus je remercie Dieu du bonheur qu'il m'a accordé. Tous les sentiments que maintenant je porte dans mon cœur, y étaient, mais vagues et bien peu développés. C'est ton âme ardente qui a retrempé la mienne, qui, se confondant avec elle, a développé mes inclinations naturelles. Et aujourd'hui le feu sacré ne s'éteindra pas. Est-ce de la présomption ? de l'orgueil ? Je ne sais : mais je crois que nous sommes appelés à rendre quelques services à l'humanité. Nés dans une classe différente, mais avec les mêmes passions et les mêmes sentiments, Dieu semble nous avoir réunis pour travailler de concert dans deux sphères différentes...

Depuis notre arrivée à la campagne, notre vie s'est écoulée aussi agréablement que possible. Nous sommes au nombre de douze à la maison, et tous proches parents. Il y avait bien des années que ma tante Clerjon de Champagny et son fils ne s'étaient trouvés réunis à nous. Notre bonheur est réel. Mon cousin, qui ne voulait passer que cinq ou six jours à la maison, y restera trois semaines au moins. Il trouve mes sœurs charmantes et j'en suis bien fier. Une chose m'afflige

cependant: il faut les marier. Voilà ma sœur aînée qui a dix-huit ans passés! Et où trouver des maris dignes d'elles? C'est bien le plaisir d'être ensemble qui nous rend heureux. Car nous ne voyons personne des environs. Quelques promenades, de longues conversations dans le salon, des lectures: voilà notre manière de passer le temps. Pour moi, elle me convient fort, après un travail un peu pénible. Ces Messieurs vont quelquefois à la chasse. Pour moi, j'ai rompu ouvertement avec les fusils, et je les laisse aller sans moi...

Que te dirai-je en fait de nouveautés? L'histoire des Gaulois d'Amédée Thierry a paru. Mais le *Journal des Débats* ni le *Globe* n'en ont pas encore parlé. Le *Globe* n'a pas été très intéressant tous ces jours-ci. Je n'y ai trouvé qu'un article remarquable, celui de Lerminier, signé E. L. Encore, il m'a intéressé plus par le sujet que par la manière dont il est traité. C'est un article sur Bentham et les réformes qu'il propose dans l'organisation judiciaire. Je te recommande cet article-là, et tu m'en diras ce que tu en penses. A la première lecture, le système m'a paru singulièrement extravagant et impraticable. Je le relirai avec soin, je le méditerai un peu et je te dirai ce que j'en pense...

...La *Quotidienne* t'a-t-elle appris que le *Moniteur* a publié dernièrement un long article pour la défense des ordonnances du 16 juin? Dans cette défense, le ministère paraît bien décidé à soutenir son système; mais il paraît aussi bien opposé à la liberté de l'enseignement. Entre nous, je trouve cet article tout à fait absurde. Il défend les ordonnances du 16 juin, non seulement sous le rapport de la légalité, mais encore sous celui de la moralité et de la justice, et tu sais quelle est mon opinion là-dessus, comme sur la liberté de l'enseignement...

Je n'ai rien de plus neuf à te donner, si ce n'est cependant que le commerce est dans le plus pitoyable état dans toute la France, ce dont les journaux ne parlent nullement. Je sais par mes cousins de Lyon que, dans ce moment-ci, les affaires

vont si mal que les fabricants vendent à perte, pour ne pas laisser trop languir leurs capitaux. Le commerce des vins est dans le même état que celui des soies. Les blés sont fort chers; il n'y aura pas de récoltes en France, surtout pas de pommes de terre, et c'est la nourriture de la plus grande partie de la France. Enfin, c'est une bien mauvaise année et les ministres ont une position bien difficile à tenir...

Pour revenir à ce qui nous est personnel, je te dirai qu'on s'est fourré dans la tête à la maison de faire de moi un notaire. Il me semble que tous se soient donné le mot pour cela. Chaque fois que l'on parle d'un notaire, tout de suite il y a là quelqu'un pour dire : « Quelle belle profession que celle de notaire ! Quel besoin on a d'honnêtes gens pour notaires ! Un notaire a toute la confiance des familles, » etc., etc... Et moi je dis tout bas : Ça ne prend pas. Si l'on m'en reparle sérieusement, je suis décidé à faire ma profession de foi. La carrière de l'avocat est noble. Il faut un honnête homme pour la remplir : je le suis. Il faut un homme de talent : j'espère le devenir; un homme instruit : je travaille pour l'être. Et puis, où me mènera l'état de notaire ? A faire des actes et à gagner de l'argent ? Or je veux aller plus loin. Je sens au fond de mon cœur quelque chose qui me dit que je dois aspirer à rendre des services à mon pays, ou du moins à le tenter dans les assemblées législatives. Je ferai tout pour y arriver, et je n'y arriverai que par le barreau. Ma vocation est positive.

... Je verrai bien souvent l'abbé Busson l'année prochaine. Je veux le consulter sur mes études philosophiques, et nous parlerons bien souvent de toi.

Ce que tu m'as dit de Cousin m'a enchanté, à part bien entendu son opinion sur Herder. N'oublie pas de me parler de tes études sur Kant. Je l'étudierai aussi avec d'Herbelot. Il faut absolument qu'à mon arrivée à Paris, Lafargue me présente à Cousin, et j'irai souvent le voir. S'il te répond, tu me parleras de votre correspondance.

Sois sûr que je verrai souvent Rio l'année prochaine. Malgré que je ne partage pas toutes ses opinions, c'est un homme dont l'âme a pour moi un charme inexprimable. Son feu, sa chaleur m'enchantent, et surtout sa tendre sensibilité...

... Adieu, cher et doux ami, il est temps que tu aies de mes nouvelles à Stockholm. Je m'en vais expédier cette lettre. Adieu, pense à moi et prie pour ton frère.

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Orebro, sur le lac Hiælmare (Suède), ce 27 septembre 1828.

Cher ami, dans deux jours je serai à Stockholm; mais, comme je crains de n'être pas assez libre les premiers jours pour t'écrire, je veux me précautionner d'avance, et, malgré les injonctions de M. de Tallenay, je veille pour ne pas te laisser trop longtemps dans l'ignorance de mon sort...

Non, cher et tendre ami, je ne puis t'exprimer combien j'ai soupiré après ton affection, ton enthousiasme, ta seule présence pendant mon voyage. Je n'ai rien admiré, rien goûté sans éprouver ce regret. A Sainte-Barbe, où tu me donnais tant de ton précieux temps, je ne sentais pas tout le prix de ce bienfait, parce que nous ne faisions rien ensemble; parce que, quand aucune vive émotion, aucun événement important ne survenait, nous étions simplement en visite l'un chez l'autre. Ce n'est pas ainsi qu'on goûte l'amitié. Il faut, pour en bien jouir, travailler, lire, composer, voyager ensemble : alors on saisit chaque émotion au passage, et on la double en la partageant. Insensé! je me flattais que la correspondance suffirait aux besoins de mon cœur : je suis maintenant cruellement détrompé de cette erreur; je ne prends même la plume qu'avec douleur, certain d'avance comme je le suis de sa faiblesse et de son insuffisance. Je suis forcé d'avoir recours à de nouvelles

consolations, et je n'en trouve que dans l'espoir de te revoir, Dieu sait quand et comment. Au milieu de mes chimères, je me vois privé du bienfait de l'étude et de l'amitié, ces deux sources de bonheur, notre seul refuge sur la terre, comme l'a si bien dit Schiller, dans cette charmante élégie sur l'*Illusion* que tu m'as copiée...

Après avoir visité à Copenhague, avec le plus grand soin et la plus grande facilité, les musées d'antiquités scandinaves, la galerie de tableaux, qui est fort riche, l'arsenal, les chantiers, etc., qui sont fort soignés, mais sur un pied peu considérable, enfin les châteaux royaux et les parcs des environs, qui sont charmants, nous sommes partis le 18 pour Elseneur, en passant par Niedrichsborg, un des châteaux les plus curieux de l'Europe, situé au milieu d'un lac, avec une chapelle où les rois de Danemark sont couronnés. A Elseneur, nous avons visité la pittoresque forteresse de Kronborg, qui commande le Sund et où l'infortunée reine Mathilde (1) fut enfermée. Du jardin d'Hamlet, au-dessus de la ville, on a une vue charmante sur Kronborg, Elseneur et la côte de Suède, depuis Helsingborg jusqu'à Landskrona. Le soir du 19, nous nous sommes embarqués sur un bateau à vapeur pour Gothembourg. La traversée a été délicieuse; il faisait un clair de lune charmant. Couché sur le pont, j'ai cherché à dissiper mes inquiétudes de l'avenir en revenant sur les charmes de l'amitié que Dieu m'a prodigués et sur les douceurs d'autres affections, aussi bien chères à mon cœur et aujourd'hui anéanties par la mort ou l'absence. Mais pour moi il est dans le souvenir du bonheur même quelque chose de triste et de décourageant, et l'idée qu'il ne reviendra plus obscurcit à mes yeux tous les plaisirs que l'on éprouve en se retraçant son image.

1. Mathilde-Caroline, reine de Danemark, mariée en 1766 à Christian VII, condamnée comme adultère au divorce et à l'exil, mourut à Zell en Hanovre, en 1775, à l'âge de vingt-quatre ans, au moment, dit-on, où son époux, reconnaissant son innocence, allait la rappeler auprès de lui.

De Gothembourg, la seconde ville de Suède, fort jolie et située au milieu des rochers, nous avons été à Trolhætta, le long de la rivière de Gotha. Ici tout fut nouveau pour moi. La nature, au lieu d'être molle et ondulée comme dans les charmantes campagnes du Holstein ou de la Zélande, est âpre et sauvage. D'immenses rochers, entièrement dépouillés ou couverts de pins, forment le principal trait du paysage de cette partie de la Suède. Souvent cependant ils forment un contraste admirable avec de vertes prairies, des collines boisées qui paraissent par intervalles comme pour rappeler au voyageur le souvenir du pays qu'il vient de quitter. Du reste, j'avoue que les bords de la Gotha ont été à mes yeux la plus belle partie du voyage. A Trolhætta, près de Wenersborg, j'ai admiré les fameuses cataractes composées de six chutes d'eau successives, partagées par des îles où jamais mortel n'est entré, et dominées par des rocs taillés à pic. Leur ensemble forme le spectacle le plus imposant que j'aie vu de ma vie. Jamais la grandeur de Dieu dans ses œuvres ne s'est manifestée à moi avec plus de force. Comme ces cataractes interrompent la navigation de la Gotha, on a creusé à côté, dans le roc, un canal avec des écluses magnifiques : l'art semble vouloir rivaliser avec la nature.

De Trolhætta nous sommes venus ici à petites journées, en passant par Wenersborg, Lidkopin, Mariestad et Hofva, et en visitant l'entrée du canal de Gothie, magnifique ouvrage destiné à réunir la Baltique à la mer du Nord et faisant communiquer les lacs Wener et Wetter. On voyage à merveille en Suède : car les routes et les chevaux sont excellents. Mais il ne faut pas s'attendre à être bien logé ni nourri; il n'y a presque point de villes et point de villages : car, dès qu'un endroit a cinq cents âmes, on l'appelle ville. Orebro, une des principales villes du royaume, n'en a que trois mille cinq cents. Les campagnes de Suède, qui plaisent d'abord par leur nouveauté, deviennent ensuite monotones, à cause de la pro-

fusion des lacs et des forêts. Elles sont d'ailleurs presque sans population, et par conséquent sans culture.

Adieu, cher et tendre ami. Aime-moi comme je t'aime : c'est tout dire.

LE MÊME AU MÊME

Stockholm, ce 6 octobre 1828.

Ma lettre datée d'Orebro, a dû t'apprendre, cher et tendre ami, mon arrivée ici. Je n'ai pas trouvé, depuis, le moment de t'écrire plus en détail...

Mes peines seraient légères, si le tendre cœur de mon ami était là pour que je puisse le confondre avec le mien ; si, en remontant dans ma chambre, j'y trouvais, au lieu de la solitude, ce doux regard de compassion et de sympathie ou ces yeux brillants d'enthousiasme et d'indignation qui ont si souvent satisfait mon cœur dans ton petit entresol de la rue de l'Abbaye. Mais il faut se résigner, il faut même accepter un sacrifice plus douloureux que je ne pouvais m'y attendre. Apprends, cher ami, qu'il n'y a pas la moindre chance de mon retour avant la fin de l'été de 1829, août ou septembre. Voilà une année entière perdue pour les jouissances du cœur et les progrès de l'esprit.

Je ne dois cependant pas te laisser ignorer que même ici je ne suis point dépourvu de consolations. Mon père a pour moi tout l'attachement, toute la confiance qu'il est possible de témoigner à un fils ; mais c'est surtout dans ma sœur que je trouve des consolations sans nombre, heureux d'avoir avec toi ce nouveau point de rapprochement. Je l'avais quittée enfant sous tous les rapports : je la retrouve enfant quant à l'instruction, ce qui est à peine sa faute, mais jeune personne quant à la beauté, à la modestie, à la prudence et surtout à

la tenue. Son maintien est vraiment extraordinaire pour son âge; et certes, ce qu'elle a perdu du côté de l'instruction, elle l'a plus que gagné du côté de l'usage du monde. Son cœur est excellent, son esprit vif et pénétrant. Elle m'a promis toute sa confiance; j'espère qu'elle tiendra cette douce promesse...

Stockholm est certainement la ville la plus pittoresque du monde; les eaux et les bois en profusion qui l'entourent en rendent les environs charmants. Ma mère m'en fait les honneurs, et le beau temps rend les excursions fort agréables.

J'ai oublié ou plutôt je n'ai pas pu te dire que, la veille de mon arrivée à Stockholm, j'ai été visiter le beau et ancien château de Gripsholm, sur le lac Mælar, où ont été enfermés les rois de Suède Eric XIV et Jean III (1). On y trouve tous les beaux souvenirs de la Suède. Je me suis assis dans la chaise de camp de mon héros par excellence, Gustave-Adolphe, et j'ai manié la lance de Charles XII, le plus grand des rois de Suède...

Quant à la politique, je suis fort au fait, puisque nous recevons le *Moniteur*, le *Messager*, les *Débats*, la *Quotidienne* et le *Globe,* plus les journaux allemands et suédois. Jamais je n'ai tant lu de journaux. Quant aux nouvelles de Turquie, nous les recevons par l'ambassade de Russie bien avant vous. Tout porte à croire que la campagne des Russes est manquée; je n'en suis pas fâché, quoique je désire leur triomphe, mais seulement après une lutte qui rabattra un peu leur caquet. Quant à nous, il faut avouer qu'à l'extérieur, au Brésil comme en Grèce, le ministère s'est montré avec énergie. Tiens-moi toujours au fait des nouvelles provinciales,

1. Eric XIV, roi de Suède, fils de Gustave Wasa, monta sur le trône en 1560. Ses deux frères, Jean et Charles, se révoltèrent contre lui, et il fut forcé, en 1568, de résigner sa couronne en faveur du premier. Jeté dans un cachot, il fut assassiné par les émissaires de son frère Jean. Ce dernier régna sur la Suède sous le nom de Jean III, et mourut en 1592, après un règne dont la fin fut troublée par des conspirations.

et surtout de l'opinion de l'extrême gauche, du *Courrier*, etc., que je ne vois pas.

Il faut te dire que plus je me suis éloigné de Paris, plus je suis devenu partisan de Cousin et ennemi du monopole de l'Université. Ici je défends les jésuites pendant toute la journée, au grand étonnement de papa. Tu vois que je suis sous tous les rapports d'accord avec toi.

Je te prie de faire la demande suivante à M. Lafargue et de me répondre sur-le-champ : quels sont les livres de droit général et politique dont il conseillerait la lecture à un futur étudiant, forcé de perdre une année avant de prendre ses inscriptions ? Réponse détaillée, s'il te plaît.

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Jully, 25 octobre 1828.

Je vois dans ta lettre du 6 octobre, la dernière que j'ai reçue de toi, cher et tendre ami, que tu attendais le journal que te promettait ma lettre du 8 septembre... Ce ne sera qu'à mon retour à Paris que je compte m'y mettre. Tout conspire ici pour m'en empêcher : ma mère, qui se fâche contre moi chaque fois qu'il m'arrive de travailler un peu avant de me coucher ; le désir que j'ai de faire une vaste provision de santé pour l'année laborieuse qui va s'ouvrir incessamment, et aussi la vie indolente, quoique douce, que je mène ici. Je n'ai que trop de penchant à la paresse et il faut convenir que je m'abandonne fièrement à mon penchant. Je lis peu, j'écris peu, j'ai presque envie de dire que je pense peu... Quand je le commencerai, mon journal sera plus intéressant qu'il ne le serait aujourd'hui, puisque j'aurai recommencé mes travaux et que je serai à Paris. Il entre aussi un peu de calcul dans ma manière d'agir. Ici, ton absence est adoucie par le bonheur domestique dont

je jouis. De retour à Paris, ma situation sera pénible. J'aurai quitté ma famille et je ne retrouverai pas ce doux ami, cet autre moi-même que je m'étais habitué à voir presque chaque jour. Alors mon unique consolation sera de causer avec toi tous les soirs avant de me coucher, pour clore ma journée et m'endormir en paix...

Jusqu'à présent j'ai tâché de suppléer à mon journal par des lettres longues et, ce qui vaut mieux encore, bien confiantes. Puissent-elles t'apporter autant de joie que les tiennes m'en apportent! J'en ai là deux devant moi, qui ont rempli mon cœur de ce doux sentiment de plaisir que j'éprouvais chaque fois que je te voyais monter mon petit escalier de la rue de l'Abbaye. Oh! tu as bien raison de dire que l'on ne goûte pas l'amitié quand on est seulement en visite l'un chez l'autre, que, pour la goûter, il faut lire, composer, voyager ensemble. Jamais je n'ai mieux senti le plaisir de l'amitié que quand tu apportais quelque chose à me lire.

... Je ne lis rien ici qui me fasse plaisir, que je ne voulusse lire avec toi; je ne vois rien de beau, que je ne voulusse le voir avec toi. Quand tu seras de retour à Paris, il ne faudra pas que notre temps soit perdu comme autrefois : nous travaillerons ensemble; on travaille mieux quand on est deux, et on jouit mieux de l'amitié quand on travaille avec son ami..

Je te fais compliment de ce que ta position à Stockholm est meilleure que tu ne l'avais pensé d'abord. Si tu peux travailler et faire ce qui te conviendra jusqu'à deux heures, c'est beaucoup, et si tu es libre de ne point aller dans le monde quand bon te semblera, tu n'es pas trop à plaindre. Enfin l'amitié et la confiance de ton père, celle de ta sœur doivent te dédommager de tous les petits ennuis que tu peux avoir dans d'autres moments. Permets-moi de te dire que tu es un peu ingrat envers la Providence. Comment! tu as un père qui a pour toi toute l'affection et toute la confiance possibles, tu as beaucoup de liberté, une sœur charmante, en qui tu trouves une amie tendre et délicate, et tu te plains! Ce n'est pas bien à toi. Tu

sais mieux que personne, puisque tu es chrétien, que nous ne sommes pas sur cette terre pour être heureux, et, puisqu'au milieu des désappointements que tu peux avoir du reste, tu as de grands sujets de consolation et du temps pour travailler, eh bien ! prends le bien que Dieu t'envoie et supporte le mal avec patience...

Tous les détails de ton voyage m'ont vivement intéressé. Mais aie soin, je te prie, d'écrire les noms de villes et de pays un peu plus lisiblement. Pour le reste, je devine quand je ne peux pas lire, et je suis toujours sûr de ne pas me tromper. Mais je ne puis guère suppléer aux noms propres, et comme je compte sur toi pour me faire connaître la Suède au physique comme au moral, ne néglige aucun moyen pour me la faire bien connaître...

... Tu as lu dans le *Globe*, ou tu liras du moins, avant la réception de cette lettre, un article tiré du cinquième numéro de la Revue (française) et qui est attribué à l'historien de la révolution anglaise. Cet article, qui n'entrait pas trop dans mes idées et qui, cependant, après une seconde lecture, m'a converti, m'a suggéré quelques réflexions que je vais te soumettre.

Rappelle-toi ce que dit M. Guizot au commencement : « Tous tant que nous sommes, dit-il, nous faisons à la poli- « tique une trop large part ; nous avons, de ce qu'elle peut et « doit être dans la vie sociale, une trop grande idée. »

Cette phrase ne s'applique-t-elle pas beaucoup à nous ? Nous nous sommes habitués tous les deux à l'idée que nous ne pouvions faire du bien à notre pays que par la politique, que dans les Chambres politiques. Je crois que c'est une erreur. A présent, nous sommes dans un moment de crise où tout ce qu'il y a d'hommes de talent en France est appelé à sortir le Gouvernement de l'ornière et à le pousser dans la bonne route. En un mot, il s'agit, dans ce moment, d'établir sur une base solide le gouvernement constitutionnel, et, comme c'est la chose importante, il faut, il est indispensable que tous

ceux qui se sentent assez de forces pour mettre la main à l'ouvrage s'empressent d'offrir leurs services au pays et de paraître à la Chambre basse. Mais quand le gouvernement constitutionnel sera établi sur des bases solides et qu'il roulera dans la bonne voie, certes ce ne sera pas à la Chambre qu'on rendra le plus de services. Car, comme le démontre fort bien M. Guizot, ce me semble, le gouvernement constitutionnel n'est pas appelé à faire, mais à laisser faire, à maintenir partout et pour tous la liberté qui, à elle seule, doit produire pour une nation tout ce qui est beau, tout ce qui est noble.

Dans vingt ans d'ici, et ce n'est qu'alors que nous paraîtrons sur l'horizon politique, ce sera là le rôle du Gouvernement. Et comme, selon toute probabilité, nous n'aurons rien à faire pour la cause de la liberté qui sera définitivement établie, il faudra songer à en profiter pour opérer le bien dont elle est la source. C'est en donnant partout l'impulsion à l'instruction, c'est en nous faisant les missionnaires de la philosophie, de la morale et surtout de la religion (comme nous nous y sommes engagés), que nous serons vraiment utiles, et non en allant faire de beaux discours à la tribune, pleins d'éloquence peut-être, mais stériles pour le pays, parce qu'alors ce ne sera pas de la tribune que partira le mouvement. Il est fort séduisant à notre âge et à tout âge de s'acquérir une brillante réputation, et, quoique je m'expose à m'entendre dire que je suis comme le renard de la fable, je te dirai que telle ne doit pas être notre ambition; nous sommes trop chrétiens pour ne pas préférer faire le bien à nous créer une réputation. Ce n'est point une figure de rhétorique que j'emploie, pour éviter de te dire en face que *tu* aimes trop la gloire. Malheureusement je sens en moi un désir insurmontable de me faire connaître, et cependant je sens qu'il est mal de tant aimer la gloire.

Venons au côté pratique de mes réflexions. Ta carrière est tracée. Tu seras pair un jour. C'est fort bien. Mais je crois, cher ami, qu'à l'époque où tu paraîtras à la Chambre haute,

tu devras t'occuper moins à y obtenir des succès parlementaires et même à faire triompher dans les lois ou les budgets les principes justes et larges. Ce ne sera pas là la partie la plus utile de ta vie. C'est en prenant part à toutes les entreprises particulières pour le bien-être moral et physique de la nation, aux associations utiles, en leur prêtant ton influence, tes talents, tes peines et ta fortune, que tu feras ce que tu devras.

Pour moi, mon parti en est bien pris : que je sois notaire ou avocat, je ne me mettrai sur les rangs pour la Chambre qu'autant qu'on y aura réellement besoin de moi. Mais aussi, quand j'aurai une fortune indépendante, j'irai souvent en province, je n'épargnerai ni ma peine, ni ma fortune, pour faire ce qu'il est presque impossible au Gouvernement de faire.

Sans doute il restera toujours du bien à faire à ceux qui seront appelés à l'administration ou dans les Chambres. Mais il y en a encore plus à ceux qui veulent user de la liberté et opérer le bien dans l'intérieur du pays. Et si l'on compare la manière désintéressée dont ces derniers peuvent faire le bien, sans éclat, sans grande renommée, avec la seule satisfaction de la conscience, oh! oui, l'un est préférable à l'autre, et j'aime mieux être, tu aimeras mieux être aussi l'auteur obscur et inconnu d'un grand bien, que l'auteur illustre de quelques améliorations...

... Je ne te donne aucune nouvelle politique, puisque tu les as plus directement que mes lettres ne pourraient te les donner. Ne trouves-tu pas que le *Journal des Débats* devient bien Turc?

Il semble qu'il prenne plaisir à raconter les victoires des Turcs. Je t'avoue que je suis désolé de voir les défaites des Russes; à moins toutefois que la civilisation ne se répande parmi les Turcs, comme les journaux semblent le dire, auquel cas tout ira bien, puisqu'il y aura un peuple de plus dans la bonne route. Mais j'en doute fort; et s'ils ne veulent pas

prendre part au mouvement général, je désire beaucoup qu'ils soient chassés d'Europe et que la Grèce se relève de ses ruines. Sais-tu que la position de notre expédition en Morée devient fort critique, si la Russie est battue. Les Turcs vont se tourner sur nous, et malheur! Je croyais tellement à la *nécessité* de la défaite des Turcs et à leur faiblesse, que je suis en vérité tout surpris de les voir aussi forts et aussi heureux...

... Adieu, cher ami, je ne cesse de penser à toi et j'y penserai bien davantage, quand j'aurai quitté mes bons parents. Un an sans te voir! Oh! prions l'un pour l'autre et écrivons-nous souvent. Adieu.

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Stockholm, 21 octobre 1828.

.... Après t'avoir parlé uniquement de toi dans ma dernière lettre, je vais te parler uniquement de moi dans celle-ci. Je suis sur le tout assez bien ici sous le rapport moral, à l'ennui près. Je travaille six à sept heures par jour, ce qui est bien différent des quinze heures de Sainte-Barbe. Je me promène un peu à pied et à cheval, et beaucoup en voiture, ce qui m'ennuie mortellement. Je vais et j'irai heureusement très peu dans le monde, et, après une lutte vigoureuse, j'ai obtenu de ne pas être présenté à la cour, si ce n'est comme simple bourgeois et en visite du matin. Ce dernier point est de la plus haute importance : car ici on vous invite si souvent à la cour qu'on n'y tient plus. Le matin jusqu'au déjeuner et le soir depuis neuf heures jusqu'à minuit, je travaille fort à mon aise. Le matin je m'occupe de Kant, que j'étudie avec ardeur et dont les commencements ne sont pas trop difficiles; le soir j'étudie en détail l'histoire du Nord; l'après-midi je réserve

le temps que je puis attraper à la correspondance, à la lecture de quelques poésies et romans allemands et à des études statistiques et politiques.

Tout cela est peu suivi, peu réglé, cher et bon ami ; je ne me sens pas cette énergie, cet amour du travail dont le seul souvenir a consacré à mes yeux la cellule étroite de Sainte-Barbe. D'ailleurs, je sens bien, comme tu me l'as dit vingt fois, que l'on ne travaille pas bien *seul*, c'est-à-dire quand après l'étude on ne trouve personne à qui l'on puisse rendre compte des résultats de ses lectures et communiquer ses émotions. Ici personne ne me comprend ; comme je deviens de plus en plus *globiste* tous les jours, comme je cherche à appliquer ces principes de justice et de liberté universelle qui nous ont si souvent enthousiasmés et sur lesquels nous avons été quelquefois divisés, quoique maintenant je sois tout à fait converti à toutes tes idées, tout le monde se moque de moi, de mes théories, de mes doctrines. Je n'entends résonner autour de moi que les mots de *globiste*, *doctrinaire*, *jeunesse présomptueuse et ardente*, *folle*, etc. Ah ! combien je voudrais que la jeunesse française fût aussi ardente et théorique qu'on le croit et que je m'efforce de le faire croire ici ! Que je serais heureux de pouvoir montrer qu'une nation peut être libre, heureuse, puissante et religieuse, en ne suivant que les règles sévères de la justice ! Il n'en est malheureusement pas ainsi, et chaque fois que je dis NOUS *voulons ceci*, NOUS *pensons comme cela*, une voix secrète me répond que je parle au nom du *Globe* et de cinq ou six autres qui pensent comme toi et moi, et non pas au nom de la jeunesse de France.

J'ai communié il y a huit jours ; j'ai bien prié pour toi, pour mes amis vivants et défunts. Je tâche surtout de me familiariser avec l'idée de la mort, persuadé comme je le suis que ma vie ne sera qu'une longue série de désappointements. Mais quand je me vois niché dans la tribune de France à la chapelle, et quand je songe à ces chants, à cette obscurité ravissante de Sainte-Geneviève, à cette chapelle de Saint-

Germain des Prés où nous avons entendu la messe pour la dernière fois ensemble, à ces saintes émotions de l'amitié ressenties au pied des autels, à ces précieux conseils de l'abbé Busson, à ces visites charitables consacrées par l'union des cœurs; quand je songe à toutes ces privations, au temps considérable qu'elles doivent durer encore, alors une tristesse inaltérable s'empare de moi, et je ne me console que par des pensées semblables à celles que Cowper a si bien exprimées dans ces vers charmants, adressés à une protestante qui se trouvait en France:

Ah! be not sad, although thy lot be cast
Far from the flock, and in a bound less waste (1)!...

Vois le reste dans le livre de ta sœur.

Tu attends sans doute de moi des renseignements sur la Suède et les Suédois; mes descriptions doivent t'avoir mis au fait de l'aspect du pays. Quant au peuple, je n'ai jamais mieux senti qu'ici la vérité de l'axiome qui dit qu'on ne juge jamais bien que sur les lieux. En France, on s'imagine que le peuple le plus libre, le plus heureux et le plus vertueux de la terre est le peuple suédois. Sa liberté, je t'en parlerai plus tard en te donnant un aperçu de la position politique de la Suède. Quant à sa morale, ce peuple est, selon moi, parvenu au dernier degré de la dégradation. Je n'ai pas aujourd'hui le temps de te prouver cette assertion ; je te dirai seulement que je ne pense pas qu'il y ait de peuple où l'ivrognerie et la débauche soient plus en honneur, autant dans les hautes que dans les basses classes.

Adieu, cher et bon ami.

1. Ah! ne sois pas triste, bien que ton sort soit fixé loin du troupeau dans une solitude sans bornes!

LE MÊME AU MÊME

Stockholm, ce 28 octobre 1828.

J'espère bien que tu es malade, mon cher ami : car c'est la seule cause à laquelle je puisse attribuer ton long et impardonnable silence. C'est une triste et inquiétante espérance ; mais j'aime encore mieux me figurer que tu souffres, que d'avoir seulement l'idée que tu puisses être infidèle à tes promesses tant de fois répétées...

Ne pouvant te parler de toi, je vais continuer à t'entretenir de moi... Mon amour du travail me paraît bien diminué ; et surtout je ne me trouve plus ce ton, cette énergie qui à Paris me faisaient ignorer tous les ennuis et tous les dégoûts de l'étude. Kant, qui me semblait assez facile en commençant, devient maintenant horriblement difficile. L'histoire des premiers siècles des royaumes du Nord est ennuyeuse à mourir, bien que je l'étudie dans les chroniques. J'ai commencé à reprendre mon allemand, et je lis dans ce moment un délicieux roman, empreint de ce caractère d'idéalisme religieux et même catholique qui ne se trouve que dans *Atala* et *René* : c'est *Isidora* de Wagner. Ce qui m'intéresse le plus dans mes études, c'est la lecture des orateurs anglais. Celui qui me plaît le plus jusqu'à présent, c'est Grattan. C'est lui dont la vie est la plus pure et la plus glorieuse. Il fonda la liberté irlandaise en 1782 et assista à son dernier soupir lors de l'Union en 1801 ; il en fut le père et la suivit bientôt dans la tombe. Son éloquence est vraiment sublime ; elle ne ressemble à aucune autre, si ce n'est peut-être à celle de Bossuet. Bossuet à la tribune, quel grand spectacle ! Je vais traduire les plus beaux discours de Grattan : ils me serviront pour mon *Histoire constitutionnelle*. Je m'occupe aussi d'une brochure amicale adressée au clergé ; Dieu sait à quoi cela me servira.

Hier ma mère m'a mené en bourgeois et sans cérémonie

au château, où j'ai eu *l'ineffable honneur* d'être présenté à S. M. Charles XIV Jean, roi de Suède et de Norwège, des Goths et des Vandales, et à son auguste épouse, Bernardine-Eugénie-Désirée. Le roi a fort bonne tournure et un air extrêmement jeune, malgré ses soixante-quatre ans : c'est certainement celui de nos soldats de fortune qui a l'air le plus distingué. En parlant, il a un accent gascon assez désagréable. Tu sais qu'il est fils d'un avocat de Pau. Quant à la reine, elle est très bonne femme et sans prétentions ; mais elle est certainement une des femmes les plus communes qu'il soit possible de voir. Elle est fille d'un négociant de Marseille, Clary. Bonaparte en a été, dit-on, fort amoureux dans son jeune temps. Tous deux ont été fort aimables pour moi. C'est un spectacle bien extraordinaire que celui de ces deux parvenus régnant sur une nation où la vanité est portée à l'excès le plus ridicule et où l'aristocratie a plus de morgue et d'orgueil que partout ailleurs.

Comme je te l'ai dit dans ma dernière lettre, il est impossible de se figurer à quel degré de dégradation morale est parvenue cette nation, qui, sous Gustave-Adolphe, était le modèle de la vertu et de l'énergie. Les Suédois ont tout à fait perdu leur nationalité ; ils se disent *les Français du Nord*, et n'offrent qu'une pâle imitation des vices et de la dépravation de la France au dix-huitième siècle. Il n'y a d'ailleurs dans leur dépravation rien de poétique, rien de séduisant, comme dans celle des peuples du Midi. Une ivrognerie révoltante a changé les basses classes en une population énervée et dépérissante. Les mariages y sont rares, car les filles y sont à la disposition du premier venu. La proportion des enfants naturels aux enfants légitimes est, dans les campagnes presque désertes de la Suède, de un à quatorze ! ! ! Quant aux hautes classes, elles sont dévorées par un amour effréné du luxe, qui contraste étrangement avec leur pauvreté. Il n'y a presque point de femme qui n'ait sur son compte une douzaine d'aventures amoureuses. Les femmes

sont d'ailleurs presque toutes divorcées, car le divorce s'accorde ici avec une facilité remarquable: il faut seulement *prêter serment d'avoir été coupable d'adultère ;* et c'est à quoi personne ne répugne. Ici la sensibilité et l'enthousiasme ne sont que des ridicules; point de sentiments généreux, point d'élans du cœur : tout est froid, tout est calculé, jusqu'à la débauche...

LE MÊME AU MÊME

Stockholm, ce 4 novembre 1828.

.... Il n'y a pas de cœur ici qui me comprenne et qu'une conformité de sentiments et d'espérances identifie avec le mien. J'écris beaucoup, et la correspondance me fait du bien. Je travaille aussi; mais je me trouve apathique et lourd. Kant commence à me peser, surtout puisque cet orgueilleux Cousin ne m'écrit pas pour me soutenir dans les bonnes doctrines. J'ai cependant fait ici une trouvaille tout à fait précieuse : c'est un prêtre catholique allemand, aumônier de la princesse royale, tout à fait versé dans la philosophie allemande et qui me présente ce mélange de foi et de science, de piété et de tolérance que j'ai toujours cherché. Il me serait difficile de te dire combien j'ai été charmé de trouver un second abbé Busson, sous quelques rapports du moins, dans ces lointains climats. Je vais me mettre sous sa direction pour mes études philosophiques (1)...

1. Ce prêtre était l'abbé Laurent Studach, alors aumônier de la princesse royale de Suède, aujourd'hui évêque d'Ortholie (*in partibus infidelium*), vicaire apostolique de Suède. On peut voir, au sujet des relations de Charles de Montalembert avec ce vénérable ecclésiastique, les détails donnés par M. Foisset, dans son article si remarquable et si intéressant sur le comte de Montalembert, inséré dans le *Correspondant* du 25 juillet 1872.

Enfin Varna est pris, ou plutôt a été vendu. C'est à peine une victoire pour les Russes, qui du reste ne peuvent, à ce que je crois, rien faire du reste de la campagne. Je suis charmé que leur faiblesse ait été ainsi proclamée aux yeux de l'Europe ; mais il ne faut pas non plus passer de l'extrême de la crainte à une confiance excessive et s'imaginer qu'ils ne peuvent rien. On peut leur résister : voilà qui est clair, et cela est consolant pour l'Europe. J'espère que notre expédition en Morée vaudra un peu mieux que celle d'Espagne. Du reste, la politique des journaux libéraux est ridicule et bornée au suprême degré...

Pardonne-moi, mon bon ami : j'ai les oreilles tellement rebattues de combinaisons diplomatiques et politiques, que j'éprouve un véritable soulagement en pouvant causer cœur à cœur avec toi d'intérêts moins élevés, mais plus précieux pour nous. Je réserve ma correspondance politique pour des amitiés où le cœur entre pour un peu, mais moins que dans la nôtre. Adieu, mon bon ami.

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Chalon-sur-Saône, 11 novembre 1828.

Je devrais plutôt mettre le 12 en tête de ma lettre. Car il est déjà minuit passé, et il faut bien tenir ma promesse de t'écrire avant mon départ de Chalon ; sans quoi, je m'exposerais encore une fois à ta colère, et c'est assez d'une. Le fait est que les emballages m'ont occupé une grande partie de la journée et que le reste, jusqu'à ce moment, a été consacré à ma mère et à mes sœurs. Ne m'envie pas ce dernier moment de doux plaisir, le seul peut-être que je sois destiné à sentir d'ici à neuf mois. J'écrirai tant que mes yeux pourront sup-

porter la lumière vacillante d'une maudite chandelle qui m'éclaire à peine, et que je pourrai soutenir la veille... Est-ce que tu ne pourras pas te procurer à Stockholm le livre de M[me] Necker sur l'*Éducation progressive?* Je l'ai commencé. Oh! cher ami, quel beau livre! Quelle philosophie sublime! Et que de religion! Il n'y a qu'une chose qui me peine dans ce livre, c'est que l'auteur soit protestante. Mais en vérité, si elle ne le disait pas dans sa préface, je ne l'aurais jamais pensé. Les protestants écartent en général l'extérieur du culte autant que possible. M[me] Necker, au contraire, fait dans la religion la part des sens aussi bien que la part de l'âme. Et qu'elle est belle, la part de l'âme dans ce livre que j'appelle admirable dans toute la force du mot! Si ce livre se répand, il est capable de produire une révolution... Je voudrais pouvoir t'en citer des passages; mais je n'en ai pas le temps aujourd'hui. Ma mère doit le lire et me le renverra aussitôt après. Alors je t'en enverrai des extraits, et mieux, si cela est possible, je t'enverrai le livre par les Affaires étrangères.

La progressibilité humaine, le spiritualisme le plus pur, le plus élevé, la foi la plus vive, la plus sincère et la plus ardente, l'intelligence de la religion comme sanction de la morale, comme moyen et comme but : voilà le résumé du livre en une phrase. Enfin, c'est le premier essai d'une entreprise à laquelle nous nous sommes voués. Et M[me] Necker a été au but de la manière la plus directe et la plus sûre, en s'adressant d'abord aux mères et aux pères de famille et en leur dictant les principes religieux qu'ils doivent inspirer à leurs enfants. Peut-être n'est-ce pas un mal que ce soit un protestant qui ait posé la première pierre de l'édifice. Sa voix en est moins suspecte aux oreilles de ceux qu'il s'agit de convertir. Et le nom de Necker, et les souvenirs qu'il rappelle sont encore un nouvel appui, un nouveau motif de succès. Que la Providence est admirable dans sa marche! Oui, je regarde ce livre comme prédestiné à commencer la révolution reli-

gieuse en France. Je le porterai à l'abbé Busson, avant de te l'envoyer.

J'ai encore à te parler d'un autre livre ; mais c'est un tout autre sujet. Tu as lu *Rob-Roy?* Tu m'en as parlé, je crois. Mais j'ai oublié ce que tu m'en avais dit. Dis-moi donc, je t'en prie, ce que tu penses du caractère de Diana Vernon. Pour moi, j'en suis fou, je l'aime à l'adoration. Heureusement pour moi, c'est une héroïne de roman. Je lisais ce roman à maman et à mes sœurs. Je ne trouve rien d'aimable dans Walter Scott comme ce caractère si bizarre, si peu commun parmi les femmes. Dans le fait, on conçoit si bien une pareille femme au milieu de tels oursons ! Elle a pris les habitudes cavalières des hommes, parce qu'elle ne voit que des hommes, et elle a gardé toute la délicatesse, toute la sensibilité, toute la vivacité d'impression, tout l'esprit, tout le mordant de son sexe, et aussi tout son dévouement. Si une pareille femme existait et que je la connusse, je ne sais ce que je deviendrais. Car rien qu'en pensant à ce personnage imaginaire, j'éprouve des palpitations, comme quand je revins de ce bal où j'avais vu Mlle de R... Heureusement, les deux sentiments sont aussi éphémères l'un que l'autre.

... Ma mère me tourmente pour que je prenne des leçons de musique. Mais cela m'est impossible. Quoique j'aime infiniment la musique, quoique je trouve que c'est un grand délassement pour l'homme qui peut s'en occuper, mon temps est trop précieux et j'ai le travail trop lent pour que je me décide à en prendre encore. Ainsi j'en ai fait le sacrifice, je renonce aux arts.

... Adieu, tout cher, je t'embrasse de cœur.

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Stockholm, ce 14 novembre 1823.

... Depuis trois ans, depuis que mon cœur a pris toute sa force ainsi que ma raison, depuis surtout que Sainte-Barbe m'a vu dans ses murs, mes jouissances ont été si vives, si nombreuses, si accumulées et en même temps si nobles et si légitimes, que, si j'avais plus de modération dans l'esprit, je pourrais passer peut-être le reste de ma vie à contempler et à admirer ces années de douces et ardentes émotions. Ai-je besoin de te dire que c'est à l'amitié, et à *ton* amitié que je dois la plupart de ces plaisirs? ai-je besoin de te rappeler cette longue succession de confidences réciproques où l'amitié puisait de nouvelles forces, cette vie toute paisible et tout aimante, uniforme sans être monotone, et précieuse même par son inaltérable régularité? Pour moi, j'ai établi, dans cette époque chérie, certaines fêtes solennelles autour desquelles j'aime à grouper les jours ordinaires, que j'oppose aux journées de souffrance, et que je cherche à me rappeler lorsque mes prières vont porter à Dieu l'humble tribut de ma reconnaissance : tels sont les jours de nos promenades à Vincennes et à Arcueil, le jour où je te lus ma profession de foi, deux ou trois de ces soirées d'été passées dans mon étroite cellule de rhétorique, le retour des vacances, la communion des *Probratimi*, et cette dernière messe entendue ensemble à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Ah! quand reviendront de pareilles journées? quand Dieu, qui les tient en réserve dans les trésors de sa miséricorde, daignera-t-il nous accorder ces joies du cœur qui détachent d'une vie mortelle?

L'abbé Studach, ce prêtre philosophe dont je t'ai parlé dans ma dernière lettre, m'est toujours d'une grande utilité. Je m'occupe beaucoup de philosophie et aussi d'histoire. Cette

dernière étude m'a inspiré un projet que je devais te communiquer aujourd'hui; mais je n'ai pas le temps. Du reste, ne te monte pas la tête : cela n'en vaut pas la peine.

LE MÊME AU MÊME

Stockholm, ce 21 novembre 1828

Je débute aujourd'hui par où je veux toujours finir mes autres lettres, sans en trouver le temps. Je veux te parler du projet qui occupe presque exclusivement mon esprit dans ce moment. La lecture des admirables discours de Grattan m'a révélé pour ainsi dire un nouveau monde, le monde de l'Irlande, de ses longues souffrances, de ses moments de liberté et de gloire, de ses génies sublimes, de ses combats infatigables. L'intérêt que l'on porte généralement aujourd'hui à l'Irlande et les circonstances remarquables où elle se trouve m'ont inspiré l'idée de découvrir aux Français qui s'occupent de l'Irlande les annales vraiment intéressantes et les révolutions nombreuses de son histoire. Ma parenté irlandaise du côté maternel, ma parfaite connaissance de l'anglais et mes liaisons avec plusieurs familles du pays m'ont confirmé dans mon dessein, et j'ai résolu d'écrire une histoire d'Irlande depuis 1688, et le plus vite possible, afin qu'elle paraisse, si cela se peut, avant que la question vitale de l'émancipation soit décidée. Il n'y a peut-être pas de pays qui présente une aussi ample moisson d'événements à la fois intéressants et inconnus. J'aurai à montrer la guerre acharnée soutenue par les jacobites irlandais contre la révolution de 1688 et ses principes; l'asservissement et la persécution de la nation entière sous Guillaume III, Anne et George Ier; les efforts vigoureux mais mal soutenus de Swift, Molyneux et d'autres patriotes éloignés l'un de l'autre par leur religion et le temps

où ils vivaient ; plus tard, le glorieux réveil de l'Irlande, guidée par Grattan en 1782, et ses vingt années de liberté et de prospérité ; l'admirable révolte de 1798-99 ; enfin la triste mais intéressante discussion de l'Union législative en 1801, qui ôta à l'Irlande son Parlement et son indépendance. Je serai heureux de remplir dans cette entreprise un double but : d'abord celui d'offrir à la France des modèles constitutionnels et l'exemple d'une nation qui perdit sa liberté par sa complaisance pour le trône ; ensuite celui de rendre justice au catholicisme, en déployant le tableau des vertus et surtout du patriotisme qu'il a engendrés en Irlande. Que penses-tu de ce beau projet? Dis-le-moi franchement, avec cette sincérité amicale que je rougirais d'être forcé de te recommander. Dis-moi si ma jeunesse et mon inexpérience ne devraient pas m'arrêter.

En attendant, mon ami, que tu viennes à mon secours par ta haute prudence, voici les mesures que j'ai prises pour l'exécution de mon projet : j'ai écrit à mon curateur en Angleterre de m'envoyer une caisse des livres nécessaires pour y puiser les faits, les dates, etc.; j'ai écrit au fils de Grattan, membre du Parlement et ancien ami de notre famille, de m'envoyer tous les renseignements possibles. Avec ce double secours, je crois que je pourrai jeter mon premier feu pendant l'hiver et le printemps, et tracer l'esquisse de mon histoire. Quand l'été arrivera et quand ma famille se mettra en route pour revenir en France, moi, mon manuscrit sous le bras, je pars pour l'Angleterre et même pour l'Irlande ; j'y resterai assez de temps pour corriger mes erreurs, consulter les bibliothèques, les sources principales, voir à fond le pays et le peuple dont j'écris l'histoire, et puis je reviens en France livrer mon volume à l'impression et prendre ma première inscription de droit...

Samedi dernier, 15 novembre, j'ai assisté à une cérémonie à la fois imposante et curieuse, l'ouverture solennelle de la diète par le roi, assis sur un trône d'argent, la couronne sur

la tête et le sceptre à la main. Le prince royal, la tête couverte d'une charmante couronne gothique, était à côté de lui et a lu son discours. Au pied du trône étaient assis les ministres d'État et les chevaliers des Séraphins, vêtus des antiques costumes du pays. Le reste de la salle était occupé par les députés des quatre ordres, dont quatre cent quatre-vingt-onze nobles, cinquante-sept prêtres, quarante et un bourgeois et cent dix-neuf paysans. La séance a duré terriblement longtemps : car, outre le discours du roi, il a fallu écouter un long exposé de l'administration du royaume pendant les cinq années qui se sont écoulées depuis la dernière diète, et les harangues complémentaires des orateurs des quatre ordres, adressées au roi, qui ne parle et ne comprend pas un mot de suédois. Il faut avouer que c'est un spectacle bien extraordinaire et qui n'a pas son pendant dans l'histoire, que celui d'un roi, né dans les derniers rangs d'une nation étrangère, qui vient s'asseoir sur un des plus anciens trônes de l'Europe, voit se courber devant lui une noblesse plus orgueilleuse que partout ailleurs et reçoit les hommages d'un peuple qu'il n'a pas conquis et dont il ne parle pas seulement la langue. Que ses réflexions ont dû être extraordinaires pendant qu'il présidait à cette assemblée, et pendant qu'il entendait tous les éloges qu'on lui prodiguait sans qu'il en pût comprendre un mot ! La chambre des nobles, la seule influente dans la diète, promet de lui être servilement dévouée.

Adieu, mon bon ami. Je suppose que tu es maintenant en pleine possession de toutes les jouissances d'une seconde année de droit : je t'envie bien et t'aime encore mieux.

LE MÊME AU MÊME

Stockholm, ce 28 novembre 1828.

... L'abbé Studach, ce jeune prêtre dont je t'ai parlé il y a quelque temps, est une grande ressource pour moi. Il est vrai que c'est la seule que m'offre jusqu'à présent Stockholm. J'ai mis mes intérêts philosophiques entre ses mains et je continue mes études sous sa direction. Je me dépêche de finir Kant, dont je ne saisis que les résultats, pour me livrer à l'examen des doctrines de l'école catholique et synthétique du midi de l'Allemagne, qui cherche à expliquer la religion par la philosophie et qui a pour chefs Schelling, Zimmer, Baader, etc. Tu conçois combien cette étude sera attrayante pour moi, et combien elle s'accorde bien avec mes projets, ou plutôt *nos* projets de philosophie religieuse appliquée à la France. Cousin m'a écrit une lettre fort aimable pour me conseiller l'étude exclusive de Kant : je lui écris pour lui annoncer que je vais faire le contraire de ce qu'il me dit et pour justifier aussi bien que je le puis ma résolution...

Adieu, tendre ami.

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Paris, lundi soir, 17 novembre 1828.

... Je ne suis arrivé ici que samedi matin, juste pour prendre mon inscription. Et j'espérais cependant arriver vendredi. Du reste mon voyage a été aussi agréable que possible, quant à la société. J'étais dans le coupé avec une dame de ma connaissance et sa fille, jeune personne de treize à quatorze ans, dont le caractère me représente un peu l'ai-

mable Catherine Seyton de l'*Abbé*; follette, gaie et naïve aux yeux noirs, que je ne connaissais pas et qui me plaît beaucoup. Je te prie de ne rien ajouter à mes paroles.

Quant à l'arrivée, cher ami, quelle tristesse ! Je ne puis te dire ce que j'ai senti. Un serrement de cœur si violent ! Il me semblait que l'air de Paris me pesait, j'avais envie de pleurer, et que cela m'aurait fait de bien, de pleurer ! Oh ! vois-tu, c'est impossible, je ne puis vivre isolé comme je le suis. C'est une chose indigne d'un homme, mais j'ai un peu le cœur d'une femme. Les affections de famille entrent dans mon être. Il faut absolument que ma famille vienne s'établir ici. Encore, si je t'avais ! Mais non, mes plus belles années s'usent sans jouissance ; et quand mon cœur sera flétri par l'expérience, quand je ne sentirai plus comme à vingt ans, ce n'est qu'alors peut-être que je me trouverai auprès de tous ceux que j'aime. J'ai besoin de toi. Mes travaux sont pénibles, mes lectures sans fruit, mes jouissances intellectuelles avortent, maintenant que je ne t'ai plus là. Si mon journal pouvait suppléer à ce besoin que j'éprouve de tout te communiquer ! Mais je crains bien qu'il ne suffise pas.

18 novembre.

J'ai reçu aujourd'hui ta lettre du 28 octobre.

... Je suis désolé de ce que tu me dis sur l'affaiblissement de ton zèle pour l'étude. Pourtant je t'engage beaucoup à ne pas désespérer, parce que je juge de toi par moi. C'est une chose surprenante que ma paresse, quand je suis dans ma famille ! Eh bien ! sitôt que je me retrouve dans Paris, je suis tout changé et le travail ne me coûte pas. Tâche de ne pas trop perdre ton temps à Stockholm, et sois sûr qu'aussitôt ton retour à Paris tu retrouveras en toi la même énergie, le même zèle, la même activité d'esprit.

Ce qui me désole plus encore, c'est la dégradation du peuple suédois. Je conçois ton dégoût, car je l'ai éprouvé à

Chalon. Mais au moins les femmes, dans la classe bourgeoise du moins, y sont fort bien sous tous les rapports. Que ton dégoût ne t'empêche pas d'étudier les mœurs suédoises dans ce qu'elles peuvent avoir d'original et d'étranger aux nôtres, leur manière de penser en littérature, en politique. Y a-t-il des théâtres et qu'est-ce qu'on y joue ? Fais-moi le plaisir, je t'en prie, d'entrer dans tous ces détails avec moi et de ne me passer aucune de tes pensées, bonnes ou mauvaises.

... L'abbé Busson est directeur général des affaires ecclésiastiques. Aucun choix ne me paraît plus convenable. Le ministère ne pouvait faire une meilleure acquisition. Mais personnellement, j'en suis désolé : car je ne pourrai presque pas le voir. Et cependant j'avais tant besoin d'avoir de longues et bonnes conversations avec lui ! Peut-être même ne pourra-t-il plus me confesser. Où irai-je ? Ce qui fait le bonheur de tout le monde est bien fâcheux pour moi, et aussi pour toi, car il n'aura guère le temps de t'écrire.

J'ai consulté Lafargue au sujet des livres que tu pouvais lire pour te préparer à ton droit. Voici la note qu'il m'a donnée :

Brouckher. — Essais sur la philosophie du Droit (ce livre a été écrit en français).

Kant. — Théorie du Droit, faisant partie de la Raison pratique.

Comte. — Traité de la législation.

Montesquieu. — Esprit des lois.

Les ouvrages d'*Henryon de Pansey*, et notamment l'Autorité judiciaire.

Essai sur les institutions judiciaires de l'Europe, par *Meyer.*

Discours préliminaire sur le Code civil, par MM. Portalis, Malleville, etc.

Si tu as besoin que je t'envoie ces livres de France, dis-le-moi. Mais dis-moi aussi par quelle voie je puis te les faire parvenir.

J'ai assisté ce soir à la première représentation d'une tragédie d'Ancelot, intitulée *Marie de Brabant*. Franchement, ce n'est pas encore une œuvre qui donne un rang élevé à Ancelot, quoique le succès n'ait pas été contesté. Tu connais l'histoire de Marie de Brabant, femme de Philippe le Hardi. Elle est toute dans la tragédie. Un seul rôle a été ajouté, celui du fils du baron de Luxeuil, qui est amoureux de la reine, et qui, pour la sauver de l'accusation portée contre elle et pour sauver en même temps son père qu'il sait avoir empoisonné Louis, veut se déclarer coupable. Ce rôle est beau et son dévouement donne lieu à une belle scène. Mais le rôle de la béguine de Nivelle est gâté. Ce n'est plus une sorcière, une femme inspirée, ou qui feint de l'être ; c'est une méchante diseuse de bonne aventure qui prévoit les événements, quand tous les spectateurs savent déjà qu'ils sont arrivés. Et la manière dont ce rôle est joué contribue encore à le rendre détestable. A voir M[lle] Gersay, on dirait une reine de théâtre déguisée en sybille. Au reste, c'est fort mal joué ; car c'était à l'Odéon qu'Ancelot avait donné sa pièce et c'est tout dire. Quelle belle chose on pouvait faire avec une pareille histoire ! Je ne suis pas poète ; mais, avec des matériaux comme ceux que présentait l'histoire, j'aurais, ce me semble, tracé un plan bien autrement vrai, bien autrement tragique que celui d'Ancelot. La tragédie est morte, si l'on ne veut pas sortir de la routine...

J'ai vu ensuite l'*École des maris* de Molière, qui m'a fait pouffer de rire. Franchement, je trouve qu'il y a dans Molière un bien autre génie que dans Racine. Mais quelle indécence ! Je n'oserais pas écrire les mots que l'on dit sur la scène. J'ai entendu un : Oh ! général dans la salle. Tu as beau dire, nos mœurs valent mieux que celles du siècle de Louis XIV.

... Je terminerai là la première partie de mon journal, pour ne pas te le faire trop attendre... Il serait plus long cette fois si, les deux premiers jours de mon arrivée, la fatigue du voyage ne m'avait forcé de me coucher de bonne heure...

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Stockholm, ce 5 décembre 1823.

... J'ai donc reçu le commencement de ce fameux journal et je t'en remercie infiniment. Mais en même temps je te conseille de mettre des bornes à ton ardeur : car je crains bien que tu ne te fatigues bien vite d'un travail qui me paraît colossal et qui surpasse mes espérances les plus ambitieuses. En effet, pour deux journées, tu m'envoies trois feuilles d'écriture. Cela serait agréable, charmant, inouï, et mériterait de ma part une reconnaissance éternelle, si cela pouvait durer. Mais malheureusement je n'ai avec tout cela que deux journées de ta vie, au lieu des huit qu'il me fallait depuis le 11 jusqu'au 18 novembre, et je crains que chaque fois tu ne remettes au lendemain la suite de tes aventures, comme dans le cas présent, et qu'à la fin, dégoûté de l'encombrement qui te menacera, tu ne me laisses dans une ignorance absolue. Si tu te sens la force de continuer sur le même pied, fais-le, je t'en prie ; rien — et tu dois le savoir sans que j'aie besoin de te le dire — rien ne peut me procurer plus de plaisir que ces longues et confidentielles narrations d'une vie à laquelle me lient tant de souvenirs, tant d'espérances et une sympathie si entière. Mais je ne veux ni que tu te fatigues ni que tu me délaisses après un si beau commencement...

Tu me fais un éloge démesuré du livre de Mme Necker... Tu sais que, s'il y a deux qualités dans l'homme, à mon goût, ce sont la sensibilité et l'enthousiasme ; mais, cher et bon ami, — et ici je suis assailli par une foule de citations : *Est modus in rebus... La vertu finit où l'excès commence...*, etc., etc., — il faut savoir tout peser à son juste poids, et je crains que de temps en temps cette sensibilité qui est ta première vertu, qui est aujourd'hui d'autant plus précieuse qu'elle est

plus rare, qui te conciliera toujours l'affection et l'estime de tout véritable homme de bien ; je crains, dis-je, que quelquefois elle ne dégénère en *sensiblerie*. Jamais je n'oublierai le soir où tu lisais avec une émotion larmoyante les funérailles d'une de ces insipides héroïnes de Cooper, et où tu t'es fâché contre moi de ce que je ne pleurais pas comme toi. Tout cela, mon cher ami, m'inspire quelques doutes sur le mérite excessif que tu reconnais à l'ouvrage de Mme Necker. Que cela soit bon, je le veux bien ; mais que cela soit d'une *beauté sans pareille et destiné à faire une révolution morale en France*, c'est ce qui est un peu téméraire. Du reste, je n'ai pas le droit de juger, et j'ai tort de vouloir t'ôter ton enthousiasme. Le titre me rappelle le bel ouvrage de M. de Gérando : *Du Perfectionnement moral,* que tu pourras lire et comparer avec l'*Éducation progressive*.

Puisque nous en sommes sur les ouvrages nouveaux, dis-moi franchement ce que tu penses des nouveaux *Fragments* de Cousin. Je n'ai pas été très content du morceau sur Socrate, cité par le *Globe*. As-tu lu les œuvres de P.-L. Courier ? Il doit y avoir des choses intéressantes. Fais-moi aussi le plaisir de lire ou au moins de parcourir les collections de *Romans et Contes irlandais* par Banim, etc., que publie maintenant Gosselin. Tu comprends que tout ce qui touche à l'Irlande m'intéresse particulièrement, et je ne puis mieux faire que de m'adresser à toi pour savoir si ces volumes contiennent quelque chose qui puisse se rapporter à mon projet. Je suis ici privé de toute communication littéraire avec la France.

Remercie bien Lafargue de sa liste de livres de droit ; je tâcherai d'en profiter. Le seul remède que je trouve à l'ennui qui m'accable, c'est d'écrire, de composer. Je n'ai pas encore les matériaux nécessaires pour mon *Histoire d'Irlande ;* et, si tu peux m'obtenir une entrée au *Globe,* je m'engage à lui fournir des articles, tant bien que mal, sur la philosophie et les institutions de la Suède, sur l'école catholique du midi de l'Allemagne et sur la politique étrangère dans ses rapports

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Stockholm, ce 5 décembre 1823.

... J'ai donc reçu le commencement de ce fameux journal et je t'en remercie infiniment. Mais en même temps je te conseille de mettre des bornes à ton ardeur : car je crains bien que tu ne te fatigues bien vite d'un travail qui me paraît colossal et qui surpasse mes espérances les plus ambitieuses. En effet, pour deux journées, tu m'envoies trois feuilles d'écriture. Cela serait agréable, charmant, inouï, et mériterait de ma part une reconnaissance éternelle, si cela pouvait durer. Mais malheureusement je n'ai avec tout cela que deux journées de ta vie, au lieu des huit qu'il me fallait depuis le 11 jusqu'au 18 novembre, et je crains que chaque fois tu ne remettes au lendemain la suite de tes aventures, comme dans le cas présent, et qu'à la fin, dégoûté de l'encombrement qui te menacera, tu ne me laisses dans une ignorance absolue. Si tu te sens la force de continuer sur le même pied, fais-le, je t'en prie ; rien — et tu dois le savoir sans que j'aie besoin de te le dire — rien ne peut me procurer plus de plaisir que ces longues et confidentielles narrations d'une vie à laquelle me lient tant de souvenirs, tant d'espérances et une sympathie si entière. Mais je ne veux ni que tu te fatigues ni que tu me délaisses après un si beau commencement...

Tu me fais un éloge démesuré du livre de Mme Necker... Tu sais que, s'il y a deux qualités dans l'homme, à mon goût, ce sont la sensibilité et l'enthousiasme ; mais, cher et bon ami, — et ici je suis assailli par une foule de citations : *Est modus in rebus... La vertu finit où l'excès commence...*, etc., etc., — il faut savoir tout peser à son juste poids, et je crains que de temps en temps cette sensibilité qui est ta première vertu, qui est aujourd'hui d'autant plus précieuse qu'elle est

plus rare, qui te conciliera toujours l'affection et l'estime de tout véritable homme de bien ; je crains, dis-je, que quelquefois elle ne dégénère en *sensiblerie*. Jamais je n'oublierai le soir où tu lisais avec une émotion larmoyante les funérailles d'une de ces insipides héroïnes de Cooper, et où tu t'es fâché contre moi de ce que je ne pleurais pas comme toi. Tout cela, mon cher ami, m'inspire quelques doutes sur le mérite excessif que tu reconnais à l'ouvrage de Mme Necker. Que cela soit bon, je le veux bien ; mais que cela soit d'une *beauté sans pareille et destiné à faire une révolution morale en France*, c'est ce qui est un peu téméraire. Du reste, je n'ai pas le droit de juger, et j'ai tort de vouloir t'ôter ton enthousiasme. Le titre me rappelle le bel ouvrage de M. de Gérando : *Du Perfectionnement moral,* que tu pourras lire et comparer avec l'*Éducation progressive.*

Puisque nous en sommes sur les ouvrages nouveaux, dis-moi franchement ce que tu penses des nouveaux *Fragments* de Cousin. Je n'ai pas été très content du morceau sur Socrate, cité par le *Globe*. As-tu lu les œuvres de P.-L. Courier? Il doit y avoir des choses intéressantes. Fais-moi aussi le plaisir de lire ou au moins de parcourir les collections de *Romàns et Contes irlandais* par Banim, etc., que publie maintenant Gosselin. Tu comprends que tout ce qui touche à l'Irlande m'intéresse particulièrement, et je ne puis mieux faire que de m'adresser à toi pour savoir si ces volumes contiennent quelque chose qui puisse se rapporter à mon projet. Je suis ici privé de toute communication littéraire avec la France.

Remercie bien Lafargue de sa liste de livres de droit ; je tâcherai d'en profiter. Le seul remède que je trouve à l'ennui qui m'accable, c'est d'écrire, de composer. Je n'ai pas encore les matériaux nécessaires pour mon *Histoire d'Irlande ;* et, si tu peux m'obtenir une entrée au *Globe,* je m'engage à lui fournir des articles, tant bien que mal, sur la philosophie et les institutions de la Suède, sur l'école catholique du midi de l'Allemagne et sur la politique étrangère dans ses rapports

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Stockholm, ce 5 décembre 1823.

... J'ai donc reçu le commencement de ce fameux journal et je t'en remercie infiniment. Mais en même temps je te conseille de mettre des bornes à ton ardeur: car je crains bien que tu ne te fatigues bien vite d'un travail qui me paraît colossal et qui surpasse mes espérances les plus ambitieuses. En effet, pour deux journées, tu m'envoies trois feuilles d'écriture. Cela serait agréable, charmant, inouï, et mériterait de ma part une reconnaissance éternelle, si cela pouvait durer. Mais malheureusement je n'ai avec tout cela que deux journées de ta vie, au lieu des huit qu'il me fallait depuis le 11 jusqu'au 18 novembre, et je crains que chaque fois tu ne remettes au lendemain la suite de tes aventures, comme dans le cas présent, et qu'à la fin, dégoûté de l'encombrement qui te menacera, tu ne me laisses dans une ignorance absolue. Si tu te sens la force de continuer sur le même pied, fais-le, je t'en prie; rien — et tu dois le savoir sans que j'aie besoin de te le dire — rien ne peut me procurer plus de plaisir que ces longues et confidentielles narrations d'une vie à laquelle me lient tant de souvenirs, tant d'espérances et une sympathie si entière. Mais je ne veux ni que tu te fatigues ni que tu me délaisses après un si beau commencement...

Tu me fais un éloge démesuré du livre de Mme Necker... Tu sais que, s'il y a deux qualités dans l'homme, à mon goût, ce sont la sensibilité et l'enthousiasme; mais, cher et bon ami, — et ici je suis assailli par une foule de citations : *Est modus in rebus... La vertu finit où l'excès commence...*, etc., etc., — il faut savoir tout peser à son juste poids, et je crains que de temps en temps cette sensibilité qui est ta première vertu, qui est aujourd'hui d'autant plus précieuse qu'elle est

plus rare, qui te conciliera toujours l'affection et l'estime de tout véritable homme de bien ; je crains, dis-je, que quelquefois elle ne dégénère en *sensiblerie*. Jamais je n'oublierai le soir où tu lisais avec une émotion larmoyante les funérailles d'une de ces insipides héroïnes de Cooper, et où tu t'es fâché contre moi de ce que je ne pleurais pas comme toi. Tout cela, mon cher ami, m'inspire quelques doutes sur le mérite excessif que tu reconnais à l'ouvrage de Mme Necker. Que cela soit bon, je le veux bien ; mais que cela soit d'une *beauté sans pareille et destiné à faire une révolution morale en France*, c'est ce qui est un peu téméraire. Du reste, je n'ai pas le droit de juger, et j'ai tort de vouloir t'ôter ton enthousiasme. Le titre me rappelle le bel ouvrage de M. de Gérando : *Du Perfectionnement moral,* que tu pourras lire et comparer avec l'*Éducation progressive.*

Puisque nous en sommes sur les ouvrages nouveaux, dis-moi franchement ce que tu penses des nouveaux *Fragments* de Cousin. Je n'ai pas été très content du morceau sur Socrate, cité par le *Globe*. As-tu lu les œuvres de P.-L. Courier ? Il doit y avoir des choses intéressantes. Fais-moi aussi le plaisir de lire ou au moins de parcourir les collections de *Romàns et Contes irlandais* par Banim, etc., que publie maintenant Gosselin. Tu comprends que tout ce qui touche à l'Irlande m'intéresse particulièrement, et je ne puis mieux faire que de m'adresser à toi pour savoir si ces volumes contiennent quelque chose qui puisse se rapporter à mon projet. Je suis ici privé de toute communication littéraire avec la France.

Remercie bien Lafargue de sa liste de livres de droit ; je tâcherai d'en profiter. Le seul remède que je trouve à l'ennui qui m'accable, c'est d'écrire, de composer. Je n'ai pas encore les matériaux nécessaires pour mon *Histoire d'Irlande ;* et, si tu peux m'obtenir une entrée au *Globe,* je m'engage à lui fournir des articles, tant bien que mal, sur la philosophie et les institutions de la Suède, sur l'école catholique du midi de l'Allemagne et sur la politique étrangère dans ses rapports

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Stockholm, ce 5 décembre 1823.

... J'ai donc reçu le commencement de ce fameux journal et je t'en remercie infiniment. Mais en même temps je te conseille de mettre des bornes à ton ardeur: car je crains bien que tu ne te fatigues bien vite d'un travail qui me paraît colossal et qui surpasse mes espérances les plus ambitieuses. En effet, pour deux journées, tu m'envoies trois feuilles d'écriture. Cela serait agréable, charmant, inouï, et mériterait de ma part une reconnaissance éternelle, si cela pouvait durer. Mais malheureusement je n'ai avec tout cela que deux journées de ta vie, au lieu des huit qu'il me fallait depuis le 11 jusqu'au 18 novembre, et je crains que chaque fois tu ne remettes au lendemain la suite de tes aventures, comme dans le cas présent, et qu'à la fin, dégoûté de l'encombrement qui te menacera, tu ne me laisses dans une ignorance absolue. Si tu te sens la force de continuer sur le même pied, fais-le, je t'en prie; rien — et tu dois le savoir sans que j'aie besoin de te le dire — rien ne peut me procurer plus de plaisir que ces longues et confidentielles narrations d'une vie à laquelle me lient tant de souvenirs, tant d'espérances et une sympathie si entière. Mais je ne veux ni que tu te fatigues ni que tu me délaisses après un si beau commencement...

Tu me fais un éloge démesuré du livre de Mme Necker... Tu sais que, s'il y a deux qualités dans l'homme, à mon goût, ce sont la sensibilité et l'enthousiasme; mais, cher et bon ami, — et ici je suis assailli par une foule de citations : *Est modus in rebus... La vertu finit où l'excès commence...*, etc., etc., — il faut savoir tout peser à son juste poids, et je crains que de temps en temps cette sensibilité qui est ta première vertu, qui est aujourd'hui d'autant plus précieuse qu'elle est

plus rare, qui te conciliera toujours l'affection et l'estime de tout véritable homme de bien ; je crains, dis-je, que quelquefois elle ne dégénère en *sensiblerie.* Jamais je n'oublierai le soir où tu lisais avec une émotion larmoyante les funérailles d'une de ces insipides héroïnes de Cooper, et où tu t'es fâché contre moi de ce que je ne pleurais pas comme toi. Tout cela, mon cher ami, m'inspire quelques doutes sur le mérite excessif que tu reconnais à l'ouvrage de Mme Necker. Que cela soit bon, je le veux bien ; mais que cela soit d'une *beauté sans pareille et destiné à faire une révolution morale en France*, c'est ce qui est un peu téméraire. Du reste, je n'ai pas le droit de juger, et j'ai tort de vouloir t'ôter ton enthousiasme. Le titre me rappelle le bel ouvrage de M. de Gérando: *Du Perfectionnement moral,* que tu pourras lire et comparer avec l'*Éducation progressive.*

Puisque nous en sommes sur les ouvrages nouveaux, dis-moi franchement ce que tu penses des nouveaux *Fragments* de Cousin. Je n'ai pas été très content du morceau sur Socrate, cité par le *Globe.* As-tu lu les œuvres de P.-L. Courier ? Il doit y avoir des choses intéressantes. Fais-moi aussi le plaisir de lire ou au moins de parcourir les collections de *Romans et Contes irlandais* par Banim, etc., que publie maintenant Gosselin. Tu comprends que tout ce qui touche à l'Irlande m'intéresse particulièrement, et je ne puis mieux faire que de m'adresser à toi pour savoir si ces volumes contiennent quelque chose qui puisse se rapporter à mon projet. Je suis ici privé de toute communication littéraire avec la France.

Remercie bien Lafargue de sa liste de livres de droit ; je tâcherai d'en profiter. Le seul remède que je trouve à l'ennui qui m'accable, c'est d'écrire, de composer. Je n'ai pas encore les matériaux nécessaires pour mon *Histoire d'Irlande ;* et, si tu peux m'obtenir une entrée au *Globe,* je m'engage à lui fournir des articles, tant bien que mal, sur la philosophie et les institutions de la Suède, sur l'école catholique du midi de l'Allemagne et sur la politique étrangère dans ses rapports

avec la France. Ce que je te dis est sérieux, et je te prie d'y répondre rapidement.

Je reviens, cher et tendre ami, sur le compte de ton journal. J'ai bien mauvaise grâce à me plaindre de sa longueur : car j'en ai senti tout le charme avec plus d'énergie que je ne saurais te le décrire. Je me suis cru transporté à tes côtés, dans ta rue de l'Abbaye, à l'école de droit, au spectacle, etc.; je me suis figuré courant, disputant, m'amusant, lisant, vivant enfin avec toi. Non, cher ami, tu ne peux te faire une idée du plaisir que cela m'a fait éprouver. Je conçois bien ta haine pour la solitude ; je sens bien combien elle est à charge, ici où mon cœur est presque seul. Quelquefois il me vient une idée trop belle, trop agréable pour qu'elle puisse se réaliser jamais. Mon père me promet de me laisser vivre seul à Paris. Si nous demeurions ensemble ! Qu'en dis-tu ?

Adieu, cher ami. Je n'en finirais pas si je voulais continuer de causer avec toi.

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Paris, 26 novembre 1828.

Puisque c'est mon journal que j'écris, je te dirai que j'ai vu hier d'Herbelot. Nous devons nous réunir tous les jeudis soir pour nous occuper de philosophie. Je suis enchanté de d'Herbelot ; s'il n'est pas chrétien, au moins il nous comprend.

Enfin, j'ai passé ma soirée au théâtre des *Nouveautés*. J'y avais été attiré par la renommée d'une pièce larmoyante intitulée : *Valentine*. Moi qui suis avide d'émotions, j'y allais dans l'espoir de pleurer et j'ai été un peu trompé... Ces maudits couplets qui reviennent à chaque minute m'arracher l'illusion !... Au total, il n'y a que la situation qui m'ait ému, et surtout le jeu de Mme Albert qui a quelque chose de miss

Smithson dans le rôle de Valentine. Au moment où elle va mourir, les tendres caresses qu'elle fait à sa nourrice m'ont déchiré le cœur.

C'est demain que Cousin ouvre son cours. Quelle foule ! Il a renoncé à faire de la philosophie ancienne. C'est de la philosophie du XVIIIe siècle qu'il va nous entretenir. J'aime autant cela. La jeunesse a besoin qu'on rabaisse devant elle la philosophie de Voltaire dont elle n'est pas encore tout à fait sortie. A propos, tu es bien heureux d'avoir trouvé ce bon prêtre allemand ; tu as vraiment un bonheur inouï. Adieu.

Vendredi, 28.

Je t'avais annoncé que Cousin devait s'occuper cette année de l'histoire de la philosophie du XVIIIe siècle, et non, comme il en avait eu l'intention, de l'histoire de la philosophie platonicienne. C'est hier qu'il a commencé et personne, je crois, n'a regretté qu'il quittât l'antiquité pour se rapprocher davantage de nous. La salle était comble, et, quand il est entré, les applaudissements et les cris l'ont accueilli et l'ont longtemps obligé à garder le silence. Il a d'abord exposé les raisons qui l'avaient obligé à renoncer à son projet de l'année dernière. Dans l'état présent des esprits, il lui a semblé que la philosophie ne devait pas être une pure spéculation, mais une leçon pour l'avenir, et comme les siècles s'engendrent les uns les autres, il a pensé que l'histoire de la philosophie au XVIIIe siècle pouvait nous être d'un intérêt plus direct et plus prochain que l'histoire de l'antiquité. Puis, abordant son sujet, il a esquissé un tableau du XVIIIe siècle, admirable de sagacité et d'éloquence. La Révolution française devait jouer un grand rôle dans son tableau, puisque c'était le grand événement du siècle ; c'était, selon son expression, le siècle même. Et après la manière dont il a jugé la Révolution, je pense bien qu'on ne l'accusera plus de fatalisme. Car, montrant ce qu'il y avait eu d'inévitable, de nécessaire dans la

Révolution, il a assez flétri et maudit les crimes de cette sanglante époque. La mission du XVIII[e] siècle était essentiellement désorganisatrice : honorons-le, a dit Cousin ; mais ne l'imitons pas. C'est à nous de reconstruire. Et déjà les deux éléments, que le délire des passions avait cru détruire, se sont relevés : la royauté et le christianisme ; mais la royauté agrandie et plus forte, le christianisme plus pur.

Jusque-là c'était fort bien. Mais il m'a semblé que son ruban rouge l'embarrassait ; car il s'est jeté dans un dithyrambe sur la Charte et sur la noble dynastie qui nous l'a donnée. Ce qu'il a dit sur la Charte était juste ; mais il l'avait déjà dit dans sa dernière leçon.

Et puis, je n'aime pas trop que la Charte soit sans cesse représentée comme octroyée par la bonté du souverain qui, au bout du compte, n'a pu faire mieux que la donner, et surtout je n'aime pas l'immutabilité absolue de la Charte.

A part les dernières phrases de cette première leçon, qui lui étaient inspirées sans doute par la reconnaissance (et en cela c'était fort bien), sa leçon a été très belle. Je n'ai pas prétendu t'en rendre un compte bien complet, parce que je me propose de t'en adresser des analyses aussi exactes que possible. Mais, pour être sûr de ne pas me tromper, je ne te les enverrai que quand je les aurai lues imprimées. Je sais que Bonnier (1) fait la même chose. Mais comme Bonnier diffère d'opinion sur le cours de Cousin, tu ne seras peut-être pas fâché de voir deux expositions des mêmes doctrines faites par des gens d'opinion différente. Quoique je me propose de te les exposer avec une scrupuleuse exactitude, il m'échappera nécessairement quelques idées que tu trouveras sans doute dans Bonnier. D'ailleurs c'est un exercice utile pour moi, et s'il ne te fatigue pas, j'exécuterai mon projet.

Une correspondance quotidienne est le seul moyen que j'aie de continuer à vivre avec toi, cher et tendre ami, et elle me

1. Plus tard professeur à l'école de Droit de Paris.

fait beaucoup de bien. Je n'en attendais pas tant, je t'assure. Mais, depuis que chaque jour je passe une demi-heure, et souvent plus, à causer avec toi, à te dire tout ce que je fais, tout ce que je pense, je me sens plus heureux, plus ardent au travail; je voudrais chaque jour pouvoir te donner un résultat, te dire: Je sais cela de plus aujourd'hui.

Ta correspondance me rend encore un autre service; elle me rend meilleur. Comme je suis prêt à t'ouvrir mon cœur, non seulement sur mes pensées, mais sur mes actions bonnes ou mauvaises, je voudrais pouvoir n'en avoir que de bonnes à te dire, et je cultive mon cœur avec plus de soin encore que mon esprit. Pour l'homme en général l'un est tout aussi important que l'autre; mais, pour moi, l'un l'est plus que l'autre. Je le reconnais bien maintenant, je ne suis pas destiné à jouer sur la terre un rôle brillant. Si je suis appelé à rendre quelques services à mes concitoyens, ce n'est ni par mes discours, ni par mes écrits; mon rôle est plus simple, mais il est beau aussi.

Je me crois né pour donner le bon exemple dans la vie privée, pour montrer l'application pratique de la philosophie. Mon goût pour la vie paisible et les affections domestiques, la nature de mon esprit, mon inclination vers le bien, tout me montre que c'est là que doivent tendre mes vœux. Ce n'est que depuis peu, tu le vois, que j'envisage ainsi mon avenir. Mais je crois que tu ne me désapprouveras pas. Toi, tu es fait pour travailler au bonheur des hommes sur une échelle plus grande. Je ne veux pas te faire de compliments; ce n'est pas mon usage. Mais tu es né pour occuper une grande place dans le XIX[e] siècle, je le crois.

Tout t'y porte. Suis ta vocation. J'aurais bien voulu te suivre, et le bonheur de marcher toujours sur tes traces, je l'avais pris pour une violente ambition de me distinguer. Les distinctions que je dois chercher, ce sont celles de la vertu et pas d'autres. Tu joindras à celles-là plusieurs autres. Mais l'amitié ne peut-elle exister entre deux êtres qui ne parcourent

pas la même route ? Souviens-toi de ce que tu me disais dans cette première lettre qui m'a causé tant de bonheur : *Si la Providence m'appelle à une vie plus agitée, plus brillante que la tienne, j'irai chercher vers toi le repos et le vrai bonheur*. Oui, cher ami, nous voilà tous les deux à notre place. Nous l'avons trouvée ; mais que notre amitié ne périsse jamais !

Samedi, 29 novembre.

Comme toi, j'entoure le passé, du moins les deux dernières années passées, d'un culte presque religieux. Jamais temps de notre vie n'a été plus doux, et peut-être jamais dans l'avenir ne retrouverons-nous des jours d'un plaisir si pur et si vrai. Comme toi, j'ai des jours qui sont comme les jours fastes d'une époque heureuse tout entière, et je n'ai pas besoin de te dire que ceux que tu nommes sont ceux aussi dont je conserve avec soin le souvenir...

Dimanche, 30 novembre.

Croirais-tu que le *Constitutionnel* ose parler de l'abbé Busson comme d'un mauvais choix de M. Feutrier et dire que le ministre ne l'a pris que parce qu'il est le confesseur chéri des grandes dames du faubourg Saint-Germain et pour vaincre par son entremise leur animosité contre les ordonnances du 16 juin ? Et aujourd'hui cet animal de *Courrier* dit que l'abbé Busson est un missionnaire lazariste, que cette congrégation n'est pas autorisée par les lois et que M. Feutrier doit exiger une déclaration qu'il n'appartient à aucune congrégation non autorisée. Or, ajoute-t-il, M. Busson, professeur de morale, doit savoir ce que c'est qu'un serment ! Je suis furieux... Puisqu'ils voulaient parler de lui, ils devaient avant tout chercher à savoir ce qu'était l'abbé Busson, quelles étaient sa vie et ses opinions. Mais non, c'est un

prêtre, et par conséquent c'est un mauvais choix. Vous allez voir que, dans l'administration des affaires ecclésiastiques, il va falloir mettre des protestants ou des musulmans. En vérité ça n'a pas le sens commun.

Adieu. Avant de clore ma lettre, j'ai besoin de te dire encore combien la tienne m'a fait de plaisir. Écris-moi souvent de ces bonnes lettres où ton âme, tes impressions se peignent tout entières, où ton amitié respire à chaque ligne.

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Stockholm, ce 19 décembre 1828.

Je reçois à l'instant, très cher ami, ta lettre n° 11, contenant ton journal du 26 au 30 novembre. Tu dois être fatigué des remerciements que je t'adresse pour le sacrifice que tu me fais de ton temps et pour les vives jouissances que cette admirable invention de l'amitié me procure. Je ne puis que les répéter encore et te prier de supposer que chacune de mes lettres commence par une pareille répétition. Je ne sais si, pendant toute la durée de mon exil, il m'arrivera une consolation plus précieuse que celle que je puise dans cette communication, cette sympathie perpétuelle avec toi.

Mille fois, cher et bon ami, je t'ai envié une des plus précieuses facultés qui te distinguent, celle de trouver de grandes jouissances dans les émotions ordinaires de la vie, celle de te contenter de peu et de ne pas aller chercher le bonheur trop haut. Tes vœux seront remplis : les affections domestiques, l'amour légitime, et, je le dis sans hésiter, l'amitié elle-même, embelliront tes jours et te suffiront. Qui sait même si, par cela même que tu as moins désiré, Dieu ne récompensera pas ta modération en t'accordant cette éclatante renommée que

tu as entrevue un instant et à laquelle tu as si sagement renoncé? Et moi, tout au contraire, mon ambition dépassera toujours mes jouissances. Dès mon enfance, j'ai placé toutes mes espérances et mes plus vives émotions dans une sphère où je ne parviendrai jamais. Je sens que les affections du cœur ne me satisferont pas : mon imagination inquiète s'est livrée à des illusions dont chaque jour me montre la fausseté et le danger. J'accepte tous les augures que tu me prodigues, mais c'est avec la triste conviction que jamais ils ne se réaliseront. Je le dis, cher ami, dans toute la franchise de mon âme, jamais je n'atteindrai cette hauteur que je m'étais proposée pour but. Je suis plus vieux que toi, car j'ai plus senti et plus souffert que toi. Il y a longtemps que j'ai adressé à Dieu comme toi la prière de m'enlever de ce monde avant que je fusse désenchanté de la vie. Je pensais ainsi au moment où mes espérances étaient les plus ardentes; maintenant je pense encore de même, mais moins franchement qu'alors, et cependant chaque jour sert à me désenchanter graduellement. Le dédain de la vie est à mes yeux le plus beau privilège du jeune âge. Plus on vieillit, moins on se détache de ce monde, et plus on se cramponne à cette frêle existence qui devient à charge aux autres et à nous-mêmes...

Tu m'as donné une excellente idée de la première leçon de Cousin. Persévère, je t'en prie, dans ton idée sur les analyses que tu veux m'envoyer. Je n'ai pas besoin de te dire combien elles seront plus précieuses et mieux adaptées à mes dispositions philosophiques que celles de N***. Je te les rendrai après, si tu en as besoin, et je les attends déjà avec impatience. Elles serviront autant à moi qu'à l'abbé Studach, qui désire beaucoup connaître Cousin. N'oublie pas de t'abonner pour moi à son cours. Je songe aussi à m'abonner au *Catholique* (1); dis-moi ce que tu en penses. Je me suis abonné ici au *Catho-*

1. *Le Catholique* était un recueil d'une périodicité irrégulière, que publiait le baron d'Eckstein.

lique allemand, journal théologique et philosophique de Spire ; il est très intéressant... Les cours de Lherminier et de Comte s'annoncent fort bien : je pense que tu t'empresseras de les suivre.

J'ai beau faire, je ne puis trouver ici quoi que ce soit d'intéressant et qui puisse répondre le moins du monde au besoin que je ressens d'aimer, d'admirer et de me confier. Je ne devrais pas cependant oublier l'abbé Studach, dont les secours me sont très utiles, mais qui est loin d'être un ami. J'ai fait aussi la connaissance du fameux Berzélius (1), à qui je prête le *Globe*.

Je ne puis trop remercier Dieu de l'amitié qui nous unit. Je trouve en elle le plus grand préservatif contre tout ce qui est mal. De toutes los considérations qui me retiennent lorsque je pense avec trop de complaisance à des plaisirs illégitimes, une des plus puissantes sans contredit est celle qui me montre la perte de ton estime, et, malgré toi, de ta confiance. Cher ami, cette influence salutaire est un nouveau lien qui m'attache à toi: puisse-t-elle être réciproque, si jamais tu en sentais la nécessité !

Adieu, cher et tendre ami. Je t'aime encore mieux, s'il est possible, depuis que tu m'envoies ton journal.

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Samedi, 6 décembre 1828.

... J'arrive au projet dont tu me parles... Rio m'en a parlé hier même et il trouve que c'est commencer trop jeune. Je ne suis pas de son avis, et quoiqu'il me semble que ton projet a besoin de quelques modifications, je t'approuve de tout mon

1. Berzélius, célèbre chimiste suédois.

cœur et t'engage à en commencer l'exécution sans différer. Mais je crois qu'il est impossible que tu fasses un si grand travail en un an. Songe donc que de recherches tu seras obligé de faire, combien de livres tu seras obligé de lire, combien de monuments de toute espèce à consulter. Et puis, si je ne te trouve pas trop jeune pour commencer un si grand ouvrage, tu l'es un peu pour l'achever, pour y mettre la dernière main. L'histoire ne demande pas seulement une imagination brillante, une âme fraîche et enthousiaste; il faut aussi un peu de maturité. Il ne faut pas seulement être poète pour écrire une histoire comme celle de l'Irlande depuis 1688; il faut être homme, il faut avoir plus d'expérience que tu n'en as, il faut que le temps ait mûri ton esprit.

Ainsi, au lieu d'un an, je crois qu'il faut au moins donner six ou huit ans à ton travail. Tu seras fâché plus tard de l'avoir livré au public, si, t'étant trop hâté, tu le trouvais incomplet, si surtout, tes idées se modifiant avec le temps, tu ne pensais plus sur quelques points comme tu pensais dans ta jeunesse. Au reste, rien ne me semble plus beau que le sujet que tu prends. C'est peut-être la seule époque historique où l'union de la cause du catholicisme et de celle de la liberté soit aussi intime, et tu es fait pour traiter cette histoire. C'est une application admirable de nos opinions communes. Et quelle poésie dans un tel récit ! Je t'en prie, cher ami, n'abandonne pas cette idée. C'est une inspiration que tu as eue là. Et mon avis, puisque tu le demandes, est que tu te mettes de suite à l'ouvrage. Mais mon avis aussi est que tu ne te presses pas trop, et que tu fasses un tel travail avec la patience d'un antiquaire. Pourquoi aussi n'embrasserais-tu pas l'histoire entière de l'Irlande ? Certes, c'est un sujet bien neuf. L'histoire d'Irlande n'a pas encore été traitée, ou du moins ne l'a pas été bien. Il n'y a nulle histoire des populations celtiques. Thierry a indiqué l'intérêt qu'elle pouvait offrir, mais il n'a fait que l'indiquer. Le temps des compliments est passé entre nous. Il faut cependant bien te dire que tu as, selon moi,

tout ce qu'il faut pour un si bel ouvrage : patience, imagination, connaissance des langues, élévation de pensée. Plus je pense à ton projet, plus j'en suis enchanté. Je trépigne de plaisir en t'écrivant, par la seule idée du monument que tu dois élever. Tu le dois. Mais je t'ai dit les modifications que je croyais nécessaires. Jette ton feu, comme tu le dis, cet hiver ; et, ce printemps, va passer quelque temps en Irlande. Lis, consulte. Puis reviens en France, rapportes-y les monuments nouveaux que tu auras pu découvrir. Examine les sites, connais bien le pays que tu veux dépeindre, et reviens travailler encore à Paris. Puis, quand ton ouvrage sera presque achevé, retourne encore en Irlande pour lui donner la dernière main. Pendant que tu le feras, tu auras encore le temps de te livrer à d'autres études, de faire ton droit. Tout cela mûrira ton esprit, et tu n'en seras que plus digne, plus capable de réaliser ton projet. Je t'en prie, attends jusqu'à ta 25e année pour publier ton ouvrage. Quelque glorieux qu'il soit d'avoir donné au public une histoire d'Irlande avant vingt ans, crois-moi, ta gloire gagnera à attendre les progrès de l'âge. Et ne crains pas que l'affranchissement de l'Irlande soit consommé avant le temps que je te fixe. Les événements marchent bien vite dans notre siècle, il est vrai ; mais la lutte sera longue encore, tout l'indique. Patience, patience. N'anticipe pas trop sur ton avenir ; ne sois pas si pressé de vivre, je te le répète. Tu aurais trop tôt fini ton temps, et ta vie est précieuse à ton pays, plus précieuse encore à ton ami qui ne vivrait pas longtemps après toi.

Dimanche, 7 décembre.

. . . .

Je ne puis m'empêcher de te témoigner ma satisfaction de l'article que j'ai lu dans le *Globe* d'hier 6 décembre sur les arrêtés de M. le préfet de police. Qu'en penses-tu ? Moi, je l'ai trouvé parfait de sentiment, de justice, de *charité*.

C'était parler en chrétien ; et cet article a remué mon cœur au point que je suis parti à l'instant pour aller visiter nos pauvres que je n'avais pas encore trouvé un moment pour secourir. Hélas ! notre pauvre vieille malade n'existe plus. C'est un bonheur pour elle. Mais je crois, cher ami, que nous avons quelque chose à nous reprocher. Jusque-là nous lui avions porté des secours chaque mois, et nous sommes partis sans la prévenir, sans rien laisser pour les mois où nous n'y serions pas. Peut-être cette pauvre femme, qui comptait sur notre aumône habituelle, s'est-elle trouvée dans le besoin, peut-être cela a-t-il contribué à sa mort ! J'en ai le remords, et quand le portier m'a dit : « Oh ! mon Dieu ! monsieur, elle est morte il y a plus d'un mois ! » cela m'a fait mal.

Notre vieux menuisier a toujours l'air de se bien porter, et s'il n'était pas mal de rire des malheureux, cet homme vraiment me ferait rire. Il m'a dit qu'il avait demandé si nous étions malades afin qu'il pût changer ses prières et prier pour la *conversion* de notre santé... Je lui ai donné son mois, et il était bien content. Mais je crains vraiment que notre aumône ne soit pas très bien placée. Cet homme n'a pas l'air trop misérable, et il me semble qu'il n'est pas aussi pieux qu'il le dit. Pourtant je l'ai trouvé son chapelet à la main. — Au reste nous sommes toujours bien sûrs de donner à un homme indigent, et l'hiver sera bien rude. Je lui ai dit de bien prier pour nous deux ; il m'a demandé comment se portait *mon camarade*.

. . . .

Guizot a ouvert son cours hier par une séance très intéressante, dans laquelle il a montré que la France avait été constamment à la tête de la civilisation européenne, et que par conséquent c'était en France que nous devions en chercher l'histoire. Dans la dernière partie, il a développé cette idée que ce n'était pas de la science pure que nous devions venir chercher dans son cours, mais des règles pratiques pour notre conduite à venir et pour trouver la solution des problèmes que

notre temps était appelé à résoudre. Guizot n'a pas de chaleur dans les mots, mais beaucoup dans la pensée ; et quand il s'anime, quand il voit son auditoire sympathiser avec lui, il devient éloquent.

Adieu, cher et tendre ami, voilà un volume qui va partir pour toi aujourd'hui. Le liras-tu tout entier? Je l'espère, et je souhaite que tu aies autant de plaisir à le lire que j'en ai eu à l'écrire.

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Stockholm, ce 26 décembre 1828.

. . . .

Je suis heureux que tu remplisses si bien les devoirs de la charité chrétienne en mon absence. Félicitons la pauvre vieille de son heureuse délivrance. Quant au vieux, il ne faut pas l'abandonner ; mais tous les deux mois suffisent, et pour les mois alternatifs tâche de trouver quelque sujet plus digne. A mon retour, nous donnerons à nous deux tous les mois.

A propos, as-tu vu ou entendu parler de l'abbé Busson ? Il m'a écrit une lettre charmante.

J'arrive maintenant à moi-même et à mon projet. Très cher ami, je reconnais toute la prudence de tes conseils ; mais y songes-tu ? Six à huit années de ma vie ! Crois-tu donc que je n'ai rien autre chose à faire que d'écrire de l'histoire? Crois-tu que pendant que je ferai mon droit ou que je serai au conseil d'État (si toutefois on m'y admet), j'aurais le temps de me livrer au vaste travail que tu m'indiques? Il est vrai, je pourrais pendant ce temps m'occuper d'histoire. Mais alors ce sera d'une œuvre utile à mon pays, de l'histoire parlementaire d'Angleterre, projet que je n'ai point abandonné et dont l'histoire d'Irlande n'est qu'un fragment. Je

suis bien jeune, je le sais, mais cependant plus vieux qu'on ne pense d'opinions et de sentiments. Je ne vois pas trop comment mes opinions changeront d'ici à l'âge de vingt-cinq ans sur l'Irlande. Je n'ai pas d'ailleurs la prétention de peser et de juger comme les historiens du dernier siècle. Je veux seulement peindre ou du moins raconter. Il faut aussi que l'ouvrage soit plus ou moins *de circonstance;* et je le publierai sous un titre modeste, tel que *Essai sur l'histoire d'Irlande* ou *Esquisses historiques,* etc. Du reste, je te remercie encore de tes conseils, et j'y songerai sérieusement. Continue à me communiquer toutes tes réflexions à ce sujet. Je ne te remercie pas de ta sympathie. L'idée est trop belle pour n'avoir pas touché sur-le-champ la corde la plus sensible de ton noble cœur. Tu as bien raison, j'aurais bien besoin d'un coadjuteur, ou au moins d'un ami, pour partager mes émotions et mes travaux: aussi, si tu m'étais vraiment dévoué, tu te dépêcherais de passer ton examen de droit, tu économiserais mille francs sur ta pension de mille écus, et, avec l'agrément de tes parents, tu viendrais me joindre à Londres au mois d'août 1829. Je te mènerais avec moi en Irlande; et comme je suppose que d'ici là tu auras fait assez de progrès en anglais pour le parler couramment et le traduire à première lecture, ta société sera aussi utile à mes travaux qu'elle sera charmante pour mon cœur. Voilà un projet que je te propose en plaisantant; il ne tient qu'à toi d'en rendre l'exécution tout à fait sérieuse. Du reste, je t'ai indiqué comment tu pourrais me servir pour le moment.

Les froids ont commencé, et nous avons maintenant 18° centigrades. Le *traînage* est en pleine activité, et le peuple suédois semble être sorti de son inactivité pour se livrer à son plaisir favori, celui de courir en traîneaux. Tout le monde est dehors, tant à cause de la nouveauté de la scène qu'à cause de l'approche des étrennes. Stockholm couvert de neige est dans toute sa beauté; mais le froid est bien douloureux.

La diète fait beaucoup de bruit et peu de besogne. J'ai fait connaissance avec le baron d'Ankarswærd, chef de l'opposition, homme vraiment distingué.

Adieu, cher et bon ami. Je t'aime de plus en plus.

LE MÊME AU MÊME

Stockholm, ce 1er janvier 1829.

Je ne puis mieux commencer l'année, mon ami, qu'en écrivant à celui qui s'est associé pendant l'année qui vient de s'écouler à toutes mes peines et à toutes mes jouissances, celui à qui je dois mes émotions les plus pures et les plus consolantes. Il y a maintenant presque deux ans que Dieu nous a faits amis l'un de l'autre. Puisse cet aniversaire nous retrouver toujours, comme aujourd'hui, unis de sentiments, de principes et de croyances !

Il y a pour moi quelque chose de triste dans le renouvellement successif de ces anniversaires, qui me rappellent que je vieillis, que je me refroidis graduellement, que je m'éloigne peu à peu du plus beau temps de ma vie. Aujourd'hui surtout je suis triste : ma sœur est souffrante; mon père est malade au lit, et je suis même assez inquiet de sa santé ; je suis loin de ceux avec qui je pourrais sympathiser et m'identifier à mon aise.

Et cependant, quand je me reporte à l'année qui vient de finir, je sens que mon cœur est pénétré d'une profonde reconnaissance envers cette divine Providence qui m'a comblé de tant de bienfaits. Toi qui connais tout ce qui se passe dans mon cœur, tu sais, sans que j'aie besoin de m'étendre davantage, tout ce que je lui dois. Non, j'en suis bien sûr, il est très peu de jeunes gens qui soient si heureux que moi sous une

foule de rapports. J'ai étudié la philosophie avec passion, et, loin d'y trouver des inquiétudes et des doutes, j'y ai puisé une foi nouvelle. J'ai connu toutes les douceurs de la plus pure amitié, et, comme si je n'avais pas assez de bonheur en méritant la tienne, Dieu m'a encore donné un noble cœur à aimer et à consoler, celui de Gustave Lemarcis. De longs et pénibles ennuis ont obscurci la fin de mon année ; mais malgré tout cela, j'ai pu concevoir un projet magnifique, dont la seule pensée me fait tressaillir de joie et d'enthousiasme.

Tout cela est pour le passé. Quant à l'avenir, j'avoue qu'il ne me tranquillise pas et que mes rêves sont souvent d'une tristesse amère. Oui, je le répète, si je mourais maintenant, je crois que je pourrais me résigner sans peine à mon sort ; mes illusions chéries ne seraient dissipées que pour faire place à des réalités sublimes. J'ai trouvé à ce sujet des vers charmants dans lord Byron ; je les copierai dans l'enveloppe : ils sont très difficiles ; mais j'espère qu'à force de piocher, tu les comprendras.

A propos, mon ami, il faut absolument que tu travailles l'anglais avec une ardeur redoublée. C'est un sacrifice que je te demande au nom de notre amitié. Je veux bien renoncer à l'allemand, qui aurait été aussi pour nous une source de plaisirs innombrables. M. Lemarcis le saura sous peu ; je le cultiverai avec lui à ton préjudice. Mais quant à l'anglais, il est indispensable ; toute la belle poésie moderne est en anglais : — nous n'avons en France que le seul Lamartine ; — et celui qui ne sait pas comprendre parfaitement Byron n'est point à la hauteur du siècle. D'ailleurs, si jamais tu veux t'associer à mes travaux historiques ou parlementaires, la connaissance de l'anglais est une condition indispensable. Sans elle, nous ne goûterons jamais ensemble cette sympathie, la plus vive de toutes, que l'on trouve dans l'admiration commune du génie et de l'éloquence.

Adieu, mon ami. Désormais je t'appellerai tout simplement

mon ami, parce que tu es le premier et le meilleur de mes amis, en un mot, mon ami par excellence.

P. S. — Voici les vers de lord Byron que je t'ai annoncés :

« Alas ! there is no instinct like the heart.
The heart — which may be broken : happy they !
Twice fortunate ! who, of that fragile mould
The precious porcelain of human clay,
Break with the first fall : they can ne'er behold
The long year linked with heavy day on day,
And all which must be borne, and never told ;
While life's strange principle will often lie
Deepest in those who long the most to die.
« *Whom the Gods love die young,* » was said of yore ;
And many deaths to they escape by this :
The death of friends, and that which slays even more,
The death of friendship, love, youth, and that is,
Except mere breath : and since the silent shore
Awaits at last even those whom longest miss
The old archer's shafts, perhaps the early grave
Which men weep over may be meant to save (1). »

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Paris, mercredi, 17 décembre 1828.

... Te dire, cher ami, que ta lettre m'a rempli le cœur de joie, tu le sais déjà ; c'est toujours même refrain. Pourtant je sens qu'elles me font plus de bien encore, quand il y a longtemps que je n'en ai reçu. En douze jours le cœur se sèche

1. « Hélas ! il n'y a point d'instinct comme celui du cœur, — ce cœur qu'on peut briser ! — Heureux, deux fois heureux ceux qui, pétris d'une terre précieuse et choisie dans l'humaine argile, se brisent à la première chute ! Jamais ils ne verront ces longues années qui relient entre elles l'épaisse et lourde trame de chaque jour ; jamais non plus ces mille choses qu'il faut endurer sans les révéler ; tandis que le germe étrange de la vie s'enracine le plus profondément chez ceux qui aspirent le plus à mourir. *Ils meurent jeunes ceux que les dieux aiment,*

bien, quand il n'a d'aliments que la pensée. Tes lettres me renouvellent, me retrempent. J'ai plus de courage, je suis plus heureux, je sens mieux.

Tu me dis que mes arguments sur le notariat t'ont convaincu, ou du moins te font approuver la négative. Eh bien! je t'avoue que c'est comme chez moi. Tous mes raisonnements n'ont abouti qu'à me convaincre que je n'étais pas fait pour le barreau, que cette profession ne convenait ni à mes moyens ni à mes inclinations. Mais je n'ai pu me persuader que le notariat me convînt. D'un autre côté, que faire? c'est ce que je me demande tous les jours. La magistrature est sans doute fort belle; cela me sourit assez. Mais avant d'arriver à un poste, je ne dis pas lucratif, ce n'est pas mon but, — mais honorable, que de dégoûts! Dans quinze ans peut-être, je serais juge de première instance. Voilà une place en vérité! Et avant d'y arriver, il faudra être juge-auditeur, il faudra faire des courbettes, faire des pétitions. Oh! non, je ne pourrai jamais plier le dos devant une Excellence. Quant au ministère public, je n'y ai pas pensé un instant. C'est la contrepartie du rôle de l'avocat. Celui-là attaque, celui-ci défend. Si je ne suis pas bon pour la défense, je le serai encore moins pour l'attaque. Ce sont mêmes travaux, mêmes peines, mêmes ennuis: il faut mêmes qualités, que je n'ai pas. Ma conclusion est donc encore: Que faire? Et je me le répète sans cesse et n'y vois pas plus clair. Oh! mon Dieu! mon Dieu! qui me tirera de là? Pour moi, je ne vois pas encore d'issue.

Le résultat de la conversation que tu as eue avec ton père a fait battre mon cœur de plaisir. Ainsi, tu auras obtenu tout ce que tu désires..., tu seras tout à fait libre. En vérité, je

disait-on jadis. Oh! oui, ils évitent ainsi une foule de morts anticipées: la mort des amis, et ce qui tue mieux encore, la mort de l'amitié, de l'amour, de tout ce qui n'est pas simplement un misérable souffle. Et de fait, puisque la rive silencieuse et glacée attend même ceux qui échappent le plus longtemps aux traits du sombre archer antique, qui sait si la tombe prématurée sur laquelle nous pleurons n'est pas un gage de salut? »

n'osais espérer que tout s'arrangeât aussi bien. Ce succès devrait bien relever ton courage et te faire envisager l'avenir avec plus de calme. Je vois avec bien de la peine que tu t'abandonnes toujours à ton ennui, à ton chagrin. Songe un peu à cet avenir de travail et d'indépendance dont tu jouiras dans un an. Cette idée devrait chasser toutes tes idées noires. Tu seras à Paris, libre comme l'air, travaillant à ton aise et avec ton ami. Je t'en supplie, cherche le bon côté de ta position : tu le trouveras. D'après tout ce que tu me dis, ton père a pour toi une confiance absolue. Eh bien ! sois de même à son égard... Tes études avec l'abbé Studach sont encore une consolation, un soulagement. Je ne conçois pas que ce soit moi qui aujourd'hui t'excite au travail !...

... Si je cherche à t'encourager, ne crois pas que je te refuse ma sympathie. A ta place, je serais comme tu es. Et tous tes maux, tous tes chagrins, je les ressens ici. Je cherche, autant que je puis, à les dissiper par des lettres qui n'en finissent plus. Il y a de quoi lire pendant deux heures. Si elles peuvent te faire du bien, je suis heureux.

Je t'approuve fort d'étudier la philosophie religieuse de l'Allemagne. Mais, je t'en prie, prends des notes de tes travaux ; je te le demande pour moi. Tu ne peux pas, dans tes lettres, me faire part de tes travaux. Mais qu'il en reste quelque chose que tu puisses me communiquer, quand tu seras de retour en France. Ne l'oublie pas, je t'en prie.

... Tu es bien heureux que Cousin t'ait écrit. C'est un bonheur qui n'arrive pas à tout le monde.

Jeudi, 13 décembre.

Je t'ai promis, cher ami, de t'analyser la première leçon de Cousin (1). Je l'ai enfin entre les mains imprimée, et j'en ai

1. Les lettres suivantes contiennent l'analyse de plusieurs des leçons de Cousin. Ce serait allonger outre mesure ce volume que de les donner toutes. J'ai tenu cependant à en publier une, pour donner au lecteur l'idée du travail énorme auquel mon père se livrait pour satisfaire les goûts sérieux de son ami. (M. C.)

déjà fait pour moi une analyse aussi complète que je l'ai pu. Mais je ne sais si je ferai bien d'en faire une pour toi. Le *Journal des Débats* que tu lis l'a analysée avec assez d'exactitude; que ferai-je de plus que lui?... Pourtant je veux te parler un peu aujourd'hui de cette première leçon, te dire ce que j'en pense et chercher à suppléer à ce que le *Journal des Débats* n'a pu te donner.

D'abord, j'approuve assez l'idée qu'a eue M. Cousin de ne pas s'enfoncer dans l'antiquité, et je suis persuadé que tu l'approuveras aussi. Les attaques dont la philosophie nouvelle est l'objet lui en faisaient un devoir, et plus encore, selon moi, les préjugés dont la jeunesse est encore imbue sur la philosophie de Voltaire et de Rousseau. La philosophie de Platon est intéressante sans doute. Mais le XVIII[e] siècle a un rapport plus immédiat avec nos préjugés, avec nos besoins, avec notre avenir, et comme l'histoire de la philosophie serait une science morte si elle ne devait servir qu'à alimenter notre curiosité, qu'elle doit surtout nous aider, nous guider pour l'avenir, aucun siècle ne pouvait être plus utile à étudier pour nous que le XVIII[e] siècle, celui qui est le plus près de nous.

La mission du XVIII[e] siècle, a dit Cousin, était d'en finir avec le moyen âge. Les journaux l'ont répété après lui, et certains d'entre eux se sont récrié et ont dit : « Comment? l'âge de la religion doit être anéanti? » — Or, Cousin avait répondu d'avance à cette objection, en disant : *Je vous prie de ne point oublier une distinction importante : autre chose est le moyen âge, autre chose est le christianisme. Le moyen âge est le berceau du christianisme, mais il n'en est pas la borne. Le christianisme est le fond même de la civilisation moderne; ils ont la même destinée, ils passent par les mêmes fortunes, et il fallait que lui-même sortît des ténèbres et des liens du moyen âge pour se développer et porter tous les fruits qui lui appartiennent. Quand donc je vous parlerai du moyen âge et de la puissance formidable et sacrée qui y domine, songez bien qu'il*

ne s'agit pas du christianisme et de la puissance immortelle qui lui a été donnée sur le monde; il ne s'agit que de la puissance ecclésiastique devenue puissance temporelle et, comme telle, soumise aux chances et aux vicissitudes de tous les pouvoirs de la terre.

Je t'ai fait cette citation parce que, dans le compte qui a été rendu de cette leçon, aucun n'avait fait cette distinction. J'y trouve pourtant diablement de protestantisme. Sans doute la religion catholique, au moyen âge, était elle-même dans les ténèbres; mais si des superstitions, des formes bizarres ou absurdes s'y étaient mêlées, ce n'était pas là la forme même du catholicisme. Au reste, c'est peut-être là ce qu'il avait voulu dire. D'ailleurs, si c'est réellement du protestantisme, je lui pardonne de bon cœur d'être protestant. Les protestants sont au moins en possession d'une partie de la vérité; et mieux vaut, selon moi, être protestant que théiste.

Le XVI[e] siècle avait fait sa révolution; c'était la première bataille livrée par l'esprit nouveau contre l'esprit ancien. Et la première révolution devait être religieuse, parce que le premier effort de l'esprit nouveau devait être nécessairement dirigé contre la puissance dominante du moyen âge, le clergé.

Le XVII[e] fit la seconde révolution en Angleterre. Mais elle fut encore partielle; elle n'eut pas un caractère de généralité. Le moyen âge n'était pas encore vaincu; c'était au XVIII[e] à en finir. Et en effet, il n'y a qu'à étudier le XVIII[e] siècle pour voir que dans toutes ses manifestations religieuses, politiques, littéraires, etc., le moyen âge est battu en ruines.

En politique, les puissances du Midi qui avaient dominé le moyen âge disparaissent pour laisser la place aux nations du Nord.

En religion, le clergé semble abdiquer sa propre autorité, et la dernière milice du moyen âge, les jésuites, sont licenciés. (L'auditoire a été aussi absurde qu'à l'ordinaire. Le

mot de *jésuites* ne peut paraître, sans que les applaudissements éclatent.)

En littérature, la poésie est morte, si ce n'est en Allemagne. Mais l'Allemagne avait fait sa révolution, outre que sa nature est éminemment poétique. La prose est plus florissante que jamais ; mais les ouvrages nouveaux ne ressemblent en rien à ceux du moyen âge. L'éloquence de la chaire n'est plus soutenue que par l'élégant Massillon. En place, s'élève une chaire nouvelle qui parle à l'homme de ses droits, de sa nature, de son histoire; et l'Europe entière est l'auditoire de Rousseau, de Montesquieu, de Buffon.

En morale, les anciennes vertus ont disparu; de nouvelles ont pris leur place. Mais dans le vide s'est glissée la mollesse avec la licence; et de là l'immoralité du XVIII[e] siècle.

Dans les arts, point de sculpture, point de peinture. David a cru peindre, il n'a fait que des statues. *Boucher et Van der Werf la prostituent à des scènes de boudoir. L'honnête Greuze se retranche dans la peinture de genre, et voilà l'art de Van Eyck et de Raphaël employé à peindre des courtisanes pour les grands seigneurs, et des intérieurs, des antichambres et des cuisines pour la bourgeoisie.*

Cousin a donné une singulière raison au progrès de la musique dans le XVIII[e] siècle; tu en jugeras. *La musique*, dit-il, *est l'art de réveiller dans le fond de l'âme un certain nombre de sentiments simples par des sons combinés entre eux. Or le son est tout ce qu'il y a de plus profond à la fois et de plus vague. De là le caractère essentiellement général de la musique. La musique ne répugne donc à aucune forme de civilisation; elle pouvait donc fleurir au* XVIII[e] *siècle.* »

Je ne sais, mais je ne trouve pas cette raison excellente. J'aime mieux dire, comme il le dit autre part : « La musique, religieuse au moyen âge, a pris une autre forme et est devenue dramatique. »

Quant aux sciences, qui ne sait les créations du XVIII[e] siècle?

Ainsi, dans toutes ses manifestations, le XVIIIe siècle battait en ruines le moyen âge. Mais la Révolution se trouvait encore en face des débris de la vieille unité du moyen âge, des lois, des coutumes, des institutions des temps anciens. Nécessairement, la lutte devait aboutir à une révolution, et jamais l'esprit nouveau n'a cédé.

Or, où devait-elle éclater? dans un pays qui fût le centre de l'Europe, qui, par l'universalité de sa langue, la sociabilité de son caractère, la puissance de sa littérature, pût se charger de faire avec succès les affaires de l'esprit nouveau. Il fallait un peuple enfin qui, au besoin, pût le défendre avec son épée. La France réunissait toutes ces conditions et était le seul pays qui les réunît. Donc la révolution fut française.

Après les deux révolutions du XVIe et du XVIIe siècle, qui avaient été partielles, quel devait être le caractère de la troisième? D'être générale, de généraliser et de répandre partout le principe de la liberté. La Révolution française le fit par l'imprimerie et aussi par la guerre.

Certains journaux ont dit que Cousin avait fait l'apologie des horreurs de la Révolution. Juges-en : *La Révolution française a-t-elle échappé à la loi de tous les grands bouleversements ? A-t-elle renouvelé le monde sans violence ? A-t-elle été violente sans extravagance ? A-t-elle été extravagante sans être criminelle ?*

Non, Messieurs, la Révolution française devait surpasser en violence les révolutions précédentes, comme elle les surpassait en grandeur, et se charger en quelque sorte de toute la férocité des révolutions qu'elle anticipait et qu'elle prévenait. Mais j'en veux tirer une leçon que la morale emprunte à l'histoire. Parmi les châtiments du crime, qui ne lui manquent jamais, à côté de celui que lui inflige la conscience, l'histoire lui en inflige un autre encore, éclatant et manifeste, savoir l'impuissance. Confondant ce qu'il fallait distinguer, ils ont, dans leur délire, porté une main sacrilège sur les bases mêmes de la société moderne,

le christianisme et la royauté! Qu'est-il résulté de ces extravagances et de ces crimes? Quelques années à peine écoulées, le christianisme et la royauté se sont relevés plus purs, plus puissants, plus révérés.

Cousin a terminé en disant que la Charte avait reconnu et absous le XVI[e] siècle en consacrant la liberté des cultes ; le XVII[e], par l'introduction des Chambres dans le gouvernement du roi, le XVIII[e], par l'accessibilité de tous les Français aux emplois et la liberté de la presse. Enfin, si nous devons admirer le XVIII[e] siècle, nous devons ne pas le continuer. Sa mission a été de détruire, la nôtre d'édifier.

Tout en voulant te faire remarquer quelques passages qui m'ont paru avoir été mal indiqués dans les journaux, j'ai refait l'analyse que je ne voulais pas faire. Mais n'importe, si cela ne t'ennuie pas, je continuerai ainsi. Quant à mon opinion personnelle sur cette leçon, je la trouve admirable et je n'ai absolument aucune objection à y faire, si ce n'est les deux remarques que j'ai faites en passant.

Samedi, 20 décembre 1828.

Si ce n'était ton éloignement, cher et tendre ami, et aussi celui de mes bons parents, je n'aurais presque pas à me plaindre de ma situation actuelle. Grâce à Dieu, le travail m'est un grand soulagement. Jamais je n'ai travaillé avec plus d'ardeur, quoique malheureusement je n'avance pas beaucoup, et que je sois souvent dérangé. Mais, comme je ne perds pas une minute du temps que l'on ne m'ôte pas, je ne puis m'ennuyer. Aussi jamais mon cœur n'a été plus calme, jamais je n'ai mieux senti, jamais mon âme n'a été plus ouverte aux sensations nobles et généreuses. Et pourtant il me manque le plus grand bien de ce monde, le seul peut-être qui soit réel, l'amitié. J'admire que je puisse me distraire sur ce point. Mais je sais ce qui m'aide surtout à supporter ton absence : c'est cette habitude que j'ai prise de passer tous les

matins une heure à t'écrire. Quand le temps ne me le permet pas, tu ne te fais pas idée du mal que cela me fait. C'est mon pain quotidien qui m'a été ôté ; je ne puis m'en passer qu'au prix d'une souffrance bien vive. Je mène absolument la vie qui me convient. J'ai renoncé à aller dans ces bals où je me suis tant ennuyé l'hiver dernier. Je vis au milieu des livres, me distrayant des études pénibles par des lectures où le cœur est intéressé. Excepté d'Herbelot, Bellaguet, Lafargue et Jules (1), je ne vois personne. Et je ne m'en trouve pas mal. La société des indifférents est trop pénible, parce qu'elle vous rappelle sans cesse ceux que l'on aime le plus et dont on est séparé.

. . . .

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Stockholm, ce 9 janvier 1829.

Voilà, cher ami, que tu commences déjà à te relâcher ; et, quoique je veuille aussi bien que toi éviter les gronderies, je te fais humblement observer qu'un journal qui ne va que depuis le mercredi jusqu'au vendredi n'est pas du tout un journal de toute la semaine...

Quoi qu'il en soit, je vais répondre à ton demi-journal du 17 au 20 décembre où j'ai trouvé, comme de coutume, des choses charmantes. Cependant tu dis : *Si mes lettres peuvent te faire du bien, je serai heureux.* Voilà un *si* qui n'est guère charmant. Cette figure dubitative est très mal placée dans ta lettre. Tu sais bien, malheureux, qu'elles me font du bien, qu'elles sont presque mon unique plaisir, qu'elles sont devenues pour moi un véritable besoin, et que, si tous les mardis je n'en recevais pas une, je serais inquiet et mal à mon aise pendant toute la semaine.

1. M. Jules Clerjon de Champagny, cousin germain de mon père. (M.C.)

Ce que tu me dis sur la magistrature ne me paraît pas fort juste. Tu dis que tu ne pourras jamais faire des courbettes, etc., devant une Excellence. S'il n'y avait que cet obstacle à vaincre, crois-moi, mon ami, tu ferais bien mal de renoncer à cette carrière. Crois-tu qu'un jeune homme puisse jamais se dispenser d'être complaisant et prévenant envers ses supérieurs, quelle que soit la profession qu'il choisisse ? crois-tu que les riches banquiers, voire même les riches notaires de Paris, mettent moins de morgue et d'insolence dans l'accueil qu'ils font aux aspirants à des places de commis et de clercs que M. de Caux et M. Portalis (1) aux sous-lieutenants et aux juges auditeurs ? Du reste, un homme de principes et d'honneur sait toujours préserver sa dignité ; et je commence à croire qu'il est bon que les jeunes gens, en commençant la vie, soient forcés de ménager les autorités, ne fût-ce que pour leur apprendre à leur tour à ménager leurs inférieurs, quand ils seront puissants. Tu verras, mon ami, dans tout ceci une apologie de ma propre conduite : car je vois bien que, malgré tout mon amour de l'indépendance, je consacrerai les dix premières années de ma vie publique au service administratif, puisque je suis né dans un pays où la jeunesse est aussi soigneusement exclue de tout rôle politique que les catholiques le sont en Angleterre (2)...

Ton analyse de Cousin est excellente. J'espère que tu m'en donneras souvent de pareilles. Je me tais sur les erreurs capitales que je crois avoir remarquées dans ses leçons, pour ne voir en lui que le défenseur inspiré du spiritualisme et de la religion naturelle. Je pense bien qu'il n'est ni catholique ni même chrétien ; mais sa cause est néanmoins celle du christianisme : elle est la nôtre...

Quant à mon *Histoire d'Irlande*, il faut que je renonce à

1. M. le général vicomte de Caux et M. le comte Portalis étaient alors, l'un ministre de la guerre, l'autre ministre de la justice.

2. Le lecteur voudra bien se souvenir qu'à la date de cette lettre, on ne pouvait être député qu'à quarante ans.

faire venir ici les matériaux nécessaires, parce que mon correspondant d'Angleterre s'est bêtement imaginé, attendu qu'il est ultra-tory et protestant, que cela serait une entreprise dangereuse. Heureusement la bibliothèque de l'ambassadeur de Russie, qui compte 80,000 volumes, m'a fourni plusieurs ouvrages précieux. En attendant, je lis des romans irlandais, je traduis beaucoup des discours de Grattan, et j'espère, avant mon départ, pouvoir faire le précis historique de 1170 à 1688, que j'emprunterai en grande partie à l'admirable Thierry. Mon projet me plaît de plus en plus tous les jours : rien ne pouvait être plus conforme à mes croyances et à mes goûts. Je suis le premier qui soit entré dans cette belle carrière; nul n'a embrassé avant moi la défense des Irlandais, et il y a dans cette pensée quelque chose qui me transporte de joie. J'ai souvent des moments d'émotions bien délicieuses, et il me serait impossible de te décrire l'orgueil et l'enthousiasme qui se sont emparés de moi lorsque l'autre jour je traçai ces paroles que je mettrai dans mon introduction : « On me pardonnera peut-être un peu de partialité : je me trouve seul du côté des vaincus et des persécutés. »

Adieu, mon ami. Tu sais combien je t'aime.

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Paris, lundi 22 décembre 1828.

C'est bien ta faute, cher ami, si dans mon dernier volume tu n'as eu le journal que de trois jours sur sept. Car bien certainement j'y aurais ajouté au moins une feuille hier, si, dans ta lettre du 5 décembre, tu n'avais pas eu la méchanceté de me dire que tu craignais de voir mon zèle se ralentir. J'ai voulu te punir de ce soupçon antiamical.....

Si mon journal ne t'ennuie pas, je le continuerai à ma guise, l'interrompant un jour ou deux, quand le temps me manquera,

mais ne t'envoyant jamais moins de quatre feuilles... Tu as pour garants de ma parole, d'abord ton amitié pour moi qui te fait trouver du plaisir à assister ainsi à toutes mes actions, et surtout le bien que me fait cet épanchement quotidien, dans lequel je te dis toutes mes actions et jusqu'à mes pensées.

Quant à tes observations sur ma sensibilité dégénérant quelquefois en sensiblerie, quoique j'aie été un peu vexé en lisant cet article de ta lettre, cependant j'avoue naïvement qu'il y a quelque chose de fondé.

Comment se fait-il pourtant qu'avec toute ma *sensiblerie*, puisque tu appelles ainsi ma sensibilité, je ne sois souvent nullement ému par des compositions qui font tressaillir, qui mettent en émoi certains individus? Mme Cottin produit en moi à peu près autant d'impression que la lecture du Petit-Poucet. Et, sans établir ici aucune comparaison, Racine ne m'émeut pas du tout, et je me suis attiré une véhémente diatribe pour avoir osé le dire devant D....

Je ne chercherai pas la solution de ce problème-là. Mais qu'il me soit permis d'en conclure que ma sensibilité n'est point aussi exagérée que tu le dis. Pourtant je ferai mon profit de ton observation et je t'en remercie.

Pour Mme Necker, je n'ai fait encore que la parcourir, parce que maman la lit. Mais cette lecture superficielle qui a duré une heure m'a laissé une impression profonde. Sans dire que ce soit un ouvrage admirable, *sans pareil* (car je n'ai pas dit cela), je crois que c'est un excellent ouvrage, et destiné à commencer en France la révolution religieuse...

...A ma honte, je te dirai que les nouveaux *Fragments* de Cousin sont depuis quinze jours sur ma table et qu'ils ne sont point encore coupés. Mais en vérité je n'ai pas encore eu le temps, et cependant je n'ai pas perdu un moment.

Mercredi, 24 décembre.

J'avais déjà eu l'idée que tu m'exprimes dans ta dernière lettre, du moment que j'ai su que ton père te permettait de

vivre seul et à ta guise, quand tu serais de retour à Paris. Mais je n'aurais pas osé te la dire. C'était un rêve trop séduisant pour que j'espérasse un moment le voir se réaliser. Juge donc avec quel plaisir j'ai lu dans ta lettre ces mots : *Si nous demeurions ensemble! Qu'en dis-tu?* Je dis que ce serait charmant, délicieux; mais que précisément à cause de cela, je crains que ce ne soit qu'un rêve. Nous serions trop heureux! Au moins n'est-ce pas chose impossible et j'espère toujours un peu. Comme nous travaillerions! Comme nous serions heureux! Oh! c'est trop beau en vérité; je ne m'y arrête pas trop longtemps, de peur d'en perdre la tête de plaisir.

... Tu m'as demandé de te tenir au courant des opinions de l'extrême gauche. Le *Courrier français* n'est pas très hostile au ministère en ce moment. Mais il s'acharne avec une véritable rage contre le clergé, admettant sans discernement et sans preuves tout ce que ses correspondants veulent lui écrire sur l'esprit du clergé et sur des actions souvent imaginaires, débitant avec audace des calomnies que le bruit public met sur le compte de quelques prêtres. Il n'est pas de jour où il n'y ait une histoire dans le genre de celle de *Contrafatto*. Il est démenti le lendemain; eh bien, il recommence le surlendemain. C'est vraiment une infamie! Mais peut-être est-ce un bien pour le clergé qui n'en surveille qu'avec plus de soin ses mœurs et ses actions.......

Je veux te donner mon opinion sur les poésies d'Émile Deschamps dont le *Globe* t'a cité des fragments. Sa préface m'a fait plaisir. Elle est écrite avec verve et esprit. C'est un manifeste piquant de la nouvelle école, et tu penses que je suis loin de lui faire un reproche de ses opinions littéraires. Il cherche à montrer que chaque siècle a une littérature qui lui est propre et que la gloire du nôtre est la science philosophique, l'histoire et la haute poésie. Lamartine, Victor Hugo et Alfred de Vigny, voilà les poètes du siècle, et il vient se présenter pour briguer une palme après eux.

J'ai lu ses poésies avec conscience; j'ai voulu m'y habituer

comme à un opéra de Rossini, et le résultat de ma triple lecture est qu'Émile Deschamps a infiniment d'imagination, qu'il y a des pièces charmantes dans ce volume, mais qu'aussi il y a des choses détestables. Et l'on dirait que c'est un parti pris chez lui de mettre des chevilles dans ses vers, de faire des phrases qui n'en finissent plus, qu'on ne peut lire à haute voix et qui ne sont pas françaises.... A la place du *Globe* qui prépare un article à ce sujet, tout en reconnaissant le mérite de ses poésies je le tancerais sévèrement. Car c'est un système qui fait faire des vers détestables aux poëtes de cette école. Victor Hugo le fait exprès. Victor Hugo est réellement poëte. Émile Deschamps l'est moins, mais cependant a de l'esprit et de l'imagination. Il ne leur manque, pour faire des vers en tous points charmants, que de le vouloir. Et quand ils l'ont voulu, ils ont fait des choses délicieuses. . . . . .

Jeudi, 25 décembre.

J'ai assisté hier, cher ami, au début de Lherminier (1). Tu sais qu'il a ouvert un cours gratuit d'histoire du droit. Le *Globe* en masse était présent : Vitet, Dubois, Desclauseaux, etc. Cousin et Guizot y étaient aussi. Le duc de Broglie ne manquerait pas une de ces séances-là. Enfin, tout le jeune barreau de Paris, et surtout beaucoup de public. Il y avait bien trois cents personnes, et certes il n'en pouvait tenir davantage. Te dire que j'ai été extrêmement content, je ne

1. M. Lherminier, rédacteur du *Globe*, préludait à cette époque, place Saint-Michel, dans un cours public, mais ne relevant pas de l'Université, à l'enseignement qu'il continua, à titre officiel, après la révolution de Juillet, dans une chaire du Collège de France. Si les souvenirs du correspondant de Ch. de Montalembert ne le trompent point, les débuts du professeur libre, accueillis d'abord avec un enthousiasme peut-être de circonstance par la jeunesse libérale, donnaient cependant, aussi bien au point de vue des doctrines qu'au point de vue du talent, des espérances que ne réalisa point le professeur du Collège de France.

le puis; mais cette séance m'a vivement intéressé. Le seul fait de l'essai, tout libéral et scientifique, d'ouvrir à vingt-quatre ans un cours d'une aussi haute importance que celui de l'histoire du droit, devait inspirer un intérêt profond pour le jeune professeur ; et je peux dire que mon cœur tremblait, quand je l'ai vu paraître, comme si j'avais été moi-même en sa place. Le pauvre jeune homme était bien pâle, bien tremblant. Et au fait, les premiers bancs de son auditoire étaient imposants. Son exorde a été charmant. Il a attribué l'affluence des auditeurs au désir de consacrer l'exercice d'un droit légitime qui a longtemps sommeillé, la liberté de l'enseignement. Son exorde était tout ce qu'il devait être selon moi, modeste, court, celui d'un jeune homme qui essaie devant des jeunes gens de ressusciter en France l'étude de l'histoire du droit, d'un condisciple qui vient étudier avec ses condisciples...

... Du reste, le pauvre jeune homme tremblait si fort, et était tellement ému que, de l'opinion de ses amis et de Lafargue qui est lié avec lui, il avait perdu beaucoup de ses facultés. Son improvisation était élégante, mais incorrecte, son débit un peu sec et dur. Pourtant j'espère beaucoup de ce jeune homme, et je souhaite que cet exemple de désintéressement ait des imitateurs.

Que je te cite un mot d'un jeune homme de notre connaissance, que je ne te nommerai pas pour sa gloire. Je cherchais à lui prouver qu'il avait tort et qu'il faisait mal de promener ses amours de maîtresses en maîtresses, et je lui disais que, selon moi, on ne devait aimer qu'une fois. « Moi aussi, me répondit-il, je n'*aimerai* qu'une fois. En attendant que je trouve une femme digne de mon amour, j'*adore* toutes celles que je rencontre. » Que dis-tu de la distinction? J'étais grandement scandalisé, et pourtant je n'ai pu m'empêcher de rire...

. . . .

Lundi, 29 décembre.

. . . .

A propos de la mélancolie et de mon amour pour la vie contemplative, j'aurais bien des choses à te dire si j'en avais le temps. Car plus je vais, plus le positif de la vie m'assomme, plus les affaires me semblent étrangères à ma nature. Que je voudrais donc n'avoir pas de corps ! Et ne vivre que d'amour et de philosophie ! Je me dis tous les jours que Dieu ne peut pas s'être trompé en me créant, et que, puisqu'il m'a mis où je suis, il faut bien que j'aie ma place dans le monde. Mais qui me dira ce que je dois faire pour remplir la place qui m'a été donnée ? Le barreau ne me convient pas plus que le notariat. Je voudrais avoir quelque talent littéraire, j'écrirais et je ne ferais que cela. Mais si Dieu m'a donné le goût de la vie de l'homme de lettres, il m'en a refusé les moyens. En sorte que je suis tourmenté, tiré de côté et d'autre. Encore si les sciences étaient toutes à ma portée ! Si tous les livres que d'autres aiment, me plaisaient ! Mais ce maudit droit est si ennuyeux ! La philosophie du droit me plaît, je la comprends, je l'aime. Le droit positif, je ne le comprends pas. D'un autre côté, les sciences trop abstraites n'entrent pas dans mon esprit...

En sorte que d'un côté le positif, de l'autre la haute abstraction, loin d'avoir du charme pour moi, sont comme s'ils n'étaient pas... Comprends-tu un être fait comme moi ? Ce que je viens de te dire est parfaitement exact, et je n'ai jamais mieux dépeint l'état de mon esprit que par ces lignes.

. . . .

Hier, Jules m'a mené à l'Opéra où l'on jouait *Fernand Cortez* et *Mars et Vénus*. Je ne sais qui a dit que l'ancienne musique était de la déclamation notée ; je trouve que c'est assez vrai. Comme il y a peu d'harmonie dans cette musique-là ! et surtout peu de grâce ! Du reste, des morceaux admi-

rables de passion, et des chœurs sublimes. Ce genre de musique me semble surtout excellent pour des paroles religieuses.

Mars et Vénus avait un attrait pour moi; je n'avais jamais vu de ballet. Cela n'est guère amusant. Car il n'y a du plaisir que pour les sens et je n'aime pas cette sorte de plaisir, quoique je sente qu'il y ait un attrait pour moi et peut-être à cause de cet attrait. Il me semble qu'il y a du mal dans ces jouissances matérielles; je ne voudrais pas aller trop souvent à l'Opéra. Ces poses si lascives, ce prestige, cette réunion de femmes si gracieuses amollissent le cœur et vous laissent des impressions fâcheuses. . . . .

Mardi, 30 décembre.

... D'Herbelot est venu lire de la philosophie avec moi. Tu ne peux pas te faire d'idée comme ces soirées-là sont agréables pour moi. Nous n'avons pas encore fini la préface de Jouffroy, parce que d'Herbelot a eu son examen à passer, et puis aussi parce que les commentaires sont souvent plus longs que le texte. Nous avons un talent admirable pour rattacher toute espèce de questions à ce que nous lisons. Et comme, du reste, il n'y a rien de futile dans nos conversations, je ne suis pas trop fâché de lire aussi lentement, parce que nos idées se développent en causant de choses un peu fortes. Du reste d'Herbelot (1) est un charmant garçon. Il m'a fait sa profes-

1. Étienne-Marie-Alphonse d'Herbelot, fils d'un respectable vice-président du tribunal de la Seine, né le 20 décembre 1808 et mort le 8 octobre 1832, était un jeune homme de grande espérance, qui s'était fait remarquer au sortir du collège par quelques écrits distingués, notamment par un travail intéressant sur l'histoire de Pologne. Élève de l'Université, il n'avait pu échapper à la contagion des doctrines antireligieuses qui faisaient alors tant de victimes dans les lycées de Paris. Mais il dut à la pureté de ses mœurs, à la justesse et à l'élévation de son esprit, ainsi qu'à ses relations avec M. Rio, qui lui procura l'amitié et l'exemple de Ch. de Montalembert, de revenir entièrement, bien avant sa mort, aux croyances et aux pratiques de la religion catholique.

sion de foi hier et m'a dit qu'il était revenu au catholicisme. Il y a donc de la foi en lui et j'en ai tressailli de plaisir, mais beaucoup de doute encore... Ainsi nous pouvons compter sur un chrétien dans d'Herbelot, et un chrétien d'autant meilleur qu'il a conquis sa foi après l'avoir perdue.

... Adieu, cher et tendre ami, je t'embrasse de cœur.

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Stockholm, ce 16 janvier 1829.

... Je reconnais avec admiration ton infatigable exactitude et te cède enfin la palme du meilleur correspondant. Tu la mérites sous tous les rapports, tant par l'intérêt que par la longueur de tes lettres.

Je réponds maintenant catégoriquement à tout ce qui nécessite réponse dans ta lettre des 22-30 décembre.

Tu es bien injuste envers Mme Cottin: *Mathilde* est un fort bon roman dans son genre, et *Élisabeth* un petit chef-d'œuvre.

Tu es bien paresseux de n'avoir pas encore lu les nouveaux fragments de Cousin; que dirais-tu de la diligence de N***, qui, pour gagner du temps, ne se couche plus que de deux nuits l'une? Nous sommes tous les deux bien loin d'un pareil dévouement à l'étude. Je n'ai pas le temps de faire des articles pour le *Globe* ou pour le nouveau journal (1). C'est tout au plus si je pourrai t'envoyer quelques réflexions sur la philosophie suédoise; tu en feras ce que tu voudras. J'espère de tout mon cœur que le journal catholique constitutionnel vien-

1. *Le Correspondant*, dont MM. de Cazalès et de Carné furent à cette époque les fondateurs, avec le concours de M. F. de Champagny, après la révolution de Juillet.

dra à bout de paraître. Ce sera le premier symptôme du retour graduel de la nouvelle génération aux saintes idées de la religion de leurs pères. A propos de ce retour, je ne puis te dire combien j'ai été touché, enchanté du peu de mots que tu m'as dits sur la conversion de d'Herbelot; c'est une conquête bien précieuse et dont je sens tout le prix. Je n'ose cependant pas lui en parler, puisqu'il ne m'en a jamais rien dit; je le désirerais cependant: je voudrais travailler de concert avec toi à lever les doutes qui l'assiègent naturellement. Dis-lui donc de me consulter sur ce point.

Je ne veux pas m'étendre sur le projet que je t'ai laissé entrevoir, celui de vivre ensemble. Si, après avoir bien concerté nos mesures, quelque circonstance imprévue et malheureusement trop probable venait détruire nos espérances, nous serions trop malheureux. Je ne connais pas de fléau pareil au désappointement, et c'est justement le fléau le plus ordinaire de notre vie mortelle. Mon ami, comme tu dis fort bien, *ce n'est point impossible :* nous pouvons nous reposer sur cette lueur d'espérance.

Ta description du cours de Lherminier est bien intéressante; ce sont de ces belles journées qui font époque dans la vie, parce que notre sympathie est alors plus vivement émue qu'en tout autre temps. Jamais je n'oublierai la rentrée de Cousin à la Sorbonne. Quant à Lherminier, je suivrai avec assiduité son cours, parce que c'est l'histoire philosophique du droit qui m'occupera principalement dès que je serai de retour à Paris.

Je comprends parfaitement tout ce que tu me dis sur ta haine pour le positif et le matériel de la vie, et d'un autre côté sur ton incapacité supposée pour l'abstrait, pour la haute science. Je sympathise avec toi: car ce sont absolument là mes dispositions personnelles. Mais, mon ami, ne va pas croire que tu es moins fait qu'un autre pour les études spirituelles. Tu serais vraiment d'un bonheur révoltant, si tu parvenais à t'affranchir avant le temps des liens du corps.

D'ailleurs, dans le système philosophique que j'étudie maintenant et dont chaque jour me montre davantage la beauté, le corps n'est point du tout traité avec ce dédain que plusieurs de nos spiritualistes affectent. Il ne faut pas croire que notre âme soit faite pour être séparée du corps ; leur union est essentielle, imparfaite seulement sur cette terre, parfaite dans l'éternité. Le christianisme, où se trouvent toutes les doctrines philosophiques les plus élevées, a confirmé celle-ci par les dogmes de la résurrection de Jésus-Christ *comme homme* et de la résurrection finale des corps. Plus on médite sur ces dogmes, plus on aperçoit leur profondeur et leur nécessité.

Adieu, mon ami. Je n'ai plus besoin de te recommander de penser à moi: je sais que mon image préside à tous tes travaux; j'espère que bientôt j'y prendrai part d'une manière plus positive. Encore adieu.

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Paris, 1er janvier 1829.

Après Dieu et mes parents, ma première pensée est à toi, cher ami, aujourd'hui premier jour de l'année. Le vœu que je forme pour toi est que tu reviennes bientôt en France et que nous puissions demeurer ensemble, quand tu seras à Paris.

Voilà que je commence à trouver que les années vont bien vite. Moi qui désirais tant avoir vingt ans, voilà, maintenant que je les ai atteints, que je m'effraie un peu d'avoir déjà passé vingt années sur la terre sans avoir rien fait encore, sans avoir même acquis assez d'instruction pour pouvoir faire quelque chose. Grâce à Dieu ! je n'aurai pas usé ma jeunesse dans les plaisirs. Mais cela suffit-il ? Et combien d'hommes à

mon âge, qui étaient en état de jouer un rôle sur la terre, d'être utiles, tandis que je ne sais encore rien ! Depuis la rentrée des vacances, je n'ai pas à me reprocher d'avoir perdu du temps. Et pourtant, en vérité, je n'ai presque rien fait. Beaucoup de choses commencées, rien de fini ; mon droit entamé, mais peu avancé. Les journées s'écoulent avec une rapidité effrayante. Je reste souvent jusqu'à 5 heures 1/2 du soir chez moi sans sortir. Et pourtant je ne puis pas dire que j'aie gagné beaucoup. Chaque matin je me dis : Aujourd'hui je ferai telle chose. — Je me donne une tâche ; et j'arrive à onze heures du soir, que ma tâche n'est souvent pas aux trois quarts. Et pourtant je ne suis pas sorti, je n'ai pas reçu de visites, je n'ai pas eu d'occupations imprévues. Mais, malheureusement en travaillant j'ai eu mille distractions ; j'ai pris deux ou trois livres différents, sans y lire quelque chose de complet, passant de l'un à l'autre, parce que je pense qu'il me sera plus profitable de faire telle lecture que telle autre. Et ainsi les heures s'écoulent, sans que j'aie le temps de les voir passer. Donne-moi donc un moyen de mieux profiter du temps. Tu le connais, toi ; car je t'ai vu rarement n'avoir pas fini la tâche que tu t'étais donnée...

. . . .

Samedi, 3 janvier.

Si mon journal te cause tant de plaisir, je te le répète, n'en aie pas trop de reconnaissance. Car il entre dans mon exactitude presque autant d'égoïsme que de désir de te consoler. Mais, je te le répète aussi, ne crains pas que mon zèle diminue. On ne se prive pas volontiers de ce qui fait tout votre bonheur. Et quand même cela me prendrait un peu de temps, ma foi ! tant pis ! Ce plaisir est trop pur, trop noble, trop légitime, pour que Dieu me le reproche. D'ailleurs, il faut bien le dire, la culture du cœur passe avant celle de l'esprit. Tout ce qui tend à m'améliorer, à développer ma sensibilité,

à me donner un plus grand désir d'être vertueux, à appuyer de la réflexion et du raisonnement les germes de moralité et de religion que Dieu a mis en moi, tout cela, dis-je, est utile, plus utile encore que la connaissance profonde du droit. Et tous ces avantages, je les retrouve dans cette excellente habitude que j'ai prise de causer tous les matins avec toi de mes actions de la veille comme avec ma conscience. La crainte d'avoir à te raconter une mauvaise action, à te rendre compte d'une mauvaise pensée, contribue peut-être à me garantir des unes et des autres. Revenant avec toi sur tout ce que j'ai fait, je vois quelquefois, sans te le dire, que j'aurais pu mieux faire, et c'est une leçon pour l'avenir. Ainsi, tu le vois, je m'améliore en t'écrivant. Mes idées morales, religieuses se développent et s'éclaircissent dans mon esprit, à mesure que je cherche à les rendre plus claires pour toi. Enfin ma sensibilité, sans cesse mise en exercice dans des lettres où c'est le cœur qui parle toujours, devient de plus en plus profonde, et je m'en réjouis. Vois donc tout le bien que tu me fais, et juge à présent si j'irai renoncer à une source de plaisirs et de biens réels.

Mais si mon journal te fait plaisir, je puis dire que tes lettres sont pour moi quelque chose de bien doux... Oh! oui, tu me comprends parfaitement, et tu m'as parfaitement défini, moi *dominé par l'amour exclusif des affections domestiques, mélange de mélancolie profonde et d'un peu de faiblesse.* Seulement tu aurais dû dire : beaucoup de faiblesse. Et cependant je sens en moi quelque chose qui me dit que, s'il le fallait, si quelque grande occasion se montrait, j'aurais toute la force d'un lion, tout le courage d'un martyr. Je mourrais sans crainte pour soutenir une opinion, une croyance, pour sauver un de mes semblables. Mais contre les petites tracasseries de la vie, contre les dégoûts, les petites difficultés comme les petites douleurs, je suis sans énergie.

Je crains quelquefois, cher ami, que nous ne soyons déplacés dans un siècle où il n'y a plus de martyrs d'aucune

espèce, nous qui aurions tant aimé à mourir pour confesser notre foi. Et cette idée me rappelle une strophe admirable de Victor Hugo que je lisais l'autre jour et que je veux te citer :

Hélas ! ne puis-je aussi m'immoler pour mes frères ?
N'est-il plus d'opprimés ? n'est-il plus de bourreaux ?
Sur quel noble échafaud, dans quels murs funéraires
Chercher le trépas du héros ?
Oui, que, brisant mon corps, la torture sanglante,
Sur la croix, à ma soif brûlante
Offre le breuvage de fiel ;
Fier et content, Seigneur, je dirai vos louanges :
Car l'Ange du martyre est le plus beau des anges
Qui portent les âmes au ciel !

. . . .

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Stockholm, ce 23 janvier 1829.

Je n'ai pas besoin de te dire, mon ami, que les vœux que tu as formés pour moi le jour de l'an ont été bien réciproques. D'ailleurs nous n'en sommes plus, Dieu merci, à des compliments de nouvelle année. Mais, parmi ces vœux, il en est un qui mérite un examen réfléchi : c'est celui que tu as formé, et que moi j'avais formé avant toi, que nous puissions vivre ensemble. Maintenant qu'il paraît presque décidé qu'à mon retour à Paris je vivrai hors de la maison paternelle, je pense sérieusement à ce projet. Il m'a fallu bien de la peine pour percer ses apparences enchanteresses, afin d'en voir le fond ; j'y ai enfin réussi, et comme j'ai l'habitude de ne te rien cacher, comme je suis sûr qu'une franchise entière de ma part ne trouve en toi qu'indulgence et sympathie, je t'avoue que j'y ai trouvé quelques objections. Sans parler de

la double autorisation de nos parents, que nous aurions peut-être tous les deux assez de peine à obtenir, crois-tu que notre amitié, maintenant aussi parfaite qu'elle peut être, gagnera à ce rapprochement non pas plus intime, mais seulement plus fréquent ? Tu sais combien je suis vif, impatient et difficile ; tu sais que tu n'es pas trop patient de ta nature : crois-tu qu'en nous voyant ainsi à chaque instant de la journée, nous ne nous exposerons pas à faire rejaillir l'un sur l'autre nos contrariétés et notre mauvaise humeur passagère ? Ne devrions-nous pas réserver notre commerce amical pour nos heures de récréation ou de travail et en faire plutôt une jouissance qu'une habitude ? Il y a dans tous ces arguments quelque chose d'avilissant, de honteux pour une affection aussi pure et aussi vive que la nôtre ; mais j'ai tant lu, et surtout tant vu sur les suites funestes d'un rapprochement trop exclusif, que j'en suis tout effrayé. Du reste, je livre ces considérations à ton jugement ; mon opinion n'est nullement fixée à ce sujet, et je serai ravi de voir mes craintes dissipées par des raisons plus puissantes.

En attendant, je te renouvelle sérieusement un autre projet dont l'exécution serait encore plus rapprochée, et qui est pour moi de la plus haute importance. Je suis déjà tout fatigué de ma solitude, et je ne veux pas absolument la continuer pendant mon voyage en Angleterre et en Irlande, où mes émotions seront si vives et si nombreuses. D'ailleurs, je ne me sens pas la force de traverser tout seul une étendue de pays si vaste et si peu fréquentée. Enfin, j'aurai besoin d'un bon ami, d'un confident pour m'aider dans mes recherches et mes transcriptions. Veux-tu donc, mon ami, me servir de compagnon, ou plutôt le pourras-tu ? Je sens parfaitement combien d'obstacles s'opposent à ce projet ; mais il me sourit tellement que je ne veux pas le laisser échapper par ma faute. C'est naturellement à toi que je m'adresse le premier, car je n'ai point d'ami comme toi. Il me faut absolument quelqu'un ; mais il faut aussi que ce quelqu'un réunisse

tant de conditions que cela me décourage ; je ne les trouve qu'en toi. Réponds-moi vite là-dessus.

J'en viens maintenant au détail de ton journal. La défiance que t'inspire ta propre faiblesse, mon ami, est un sentiment vertueux et chrétien. Mais, je t'en conjure, ne le porte pas trop loin. Que ta modestie légitime ne se change pas en découragement coupable. Ne renonce pas à toute ambition, à tout désir, à tout espoir d'être utile, par suite de la tristesse mélancolique de ton caractère. Tu sais que je puis te parler à ce sujet avec connaissance de cause, avec expérience. Personne plus que moi n'est en proie à ces funestes anticipations de désenchantement et de nullité. Ce sentiment s'est presque changé en moi en certitude et me ronge perpétuellement. Mais cependant je n'ai jamais pensé à renoncer aux projets que j'ai formés. J'y persiste ; mais seulement, au lieu de m'y livrer avec une confiance entière, je m'efforce de m'habituer à l'idée de trouver à la fin de tout ce que j'aurai entrepris l'illusion et le désappointement. Quant à la perte involontaire du temps, c'est un malheur qui m'était inconnu à Paris, mais avec lequel je me suis très familiarisé à Stockholm. Je gaspille moi-même mon temps d'une manière déplorable. J'espère que la liberté me redonnera cette énergie que j'ai presque entièrement perdue.

Ta strophe de Victor Hugo est admirable ; les sentiments qu'elle exprime et que tu ressens sont bien naturels, et, sur ce point comme sur tant d'autres, notre sympathie est parfaite. Les petits sacrifices, les ennuis journaliers me sont bien plus pénibles à supporter (du moins je me l'imagine ainsi) que les grandes douleurs et les privations sérieuses. Comme toi, je me suis dit mille fois que je n'étais point fait pour le XIXe siècle ; que, ne vivant que de foi, d'émotions, de sympathie, je n'étais point fait pour l'individualisme, l'esprit analytique et scrutateur que nous avons hérité du siècle passé. Si j'avais vécu au moyen âge, j'aurais été ou un moine tranquille et savant, ou un chevalier enthousiaste, énergi-

que, attaché à quelque souverain, quelque grand homme que j'aurais exclusivement aimé, ou peut-être j'aurais été moi-même chef de parti. Je crois que mon caractère était plutôt fait pour de telles positions que celle d'un politique du XIXe siècle ; mais enfin il faut se résigner à son sort, et peut-être est-il le plus heureux de tous. Il faut avouer que ceux qui viennent les derniers ont d'immenses avantages sur ceux qui les ont précédés, et c'est à nous qu'il appartient de ne pas nous laisser éblouir par ces avantages au point de négliger ou de dédaigner les brillantes vertus de nos aïeux.

Adieu, mon ami. Je meurs de froid.

LE MÊME AU MÊME

Stockholm, ce 30 janvier 1829.

. . . .

Je me persuade toujours de plus en plus que Dieu mêle assez également dans cette vie les biens et les maux. Parmi les avantages que j'ai retirés de mon voyage en Suède, sous tous les rapports si triste, je ne puis assez me féliciter de la liaison que j'ai formée avec l'abbé Studach. Tu n'as pas d'idée, mon ami, combien mes idées philosophiques se sont changées, régénérées, agrandies depuis quelque temps. Je me meus dans une sphère toute différente ; mes scrupules et mes doutes disparaissent tous les jours, et à chaque instant je découvre de nouvelles applications, de nouvelles démonstrations du système admirable que j'ai embrassé. Je reviens souvent avec pitié, quelquefois aussi avec complaisance, sur mes premières opinions, sur mes pressentiments, sur mes controverses avec Bouillet, etc. Quant à la psychologie, je l'ai presque entièrement perdue de vue. Son importance diminue fièrement quand on s'élève un peu au-dessus

de l'éclectisme banal de nos jours. Tu verras dans la lettre que j'ai écrite dernièrement à N*** un court exposé de la théorie de l'absolu. Je suis toujours occupé avec Zimmer, et j'étudie maintenant l'application de sa théorie à l'Etat. J'y trouve des vérités bien importantes et bien méconnues sur l'union nécessaire de l'Église et de l'État (1).

Quant à mon *Histoire d'Irlande*, je crains bien que je ne sois forcé bien involontairement d'obéir à ton conseil, c'est-à-dire de renoncer à la publier d'ici à un ou deux ans. Je ne cède pas du tout aux raisons que tu me donnes sur l'imperfection du style, l'incertitude des opinions, etc. Cela m'est égal : ce ne sera qu'un ouvrage de jeunesse, un *essai*, peut-être malheureux. Mais le sujet grandit tellement entre mes mains, les monuments à consulter sont si rares et les faits si compliqués en même temps que si intéressants, que jamais je ne pourrai venir à bout de mon travail dans le court espace de temps que je me suis assigné. Ce retard me dérange beaucoup et m'induirait presque à abandonner ce projet tout entier. De retour à Paris, j'aurais voulu pouvoir livrer mon ouvrage à l'impression et ne plus m'en occuper, m'enfermer exclusivement dans le droit, la philosophie et la science poli-

1. Est-il besoin de dire que, si M. de Montalembert, dans le cours de sa vie politique, a été forcé de reconnaître l'impossibilité pratique d'appliquer, dans nos États modernes, la théorie de Zimmer sur l'*union nécessaire de l'Église et de l'État*, qu'il considérait en 1829 comme une vérité; si, le premier, il a émis la formule de l'*Église libre au sein d'un État libre*, jamais, depuis la condamnation des doctrines de l'abbé de Lamennais, il n'a admis que la séparation de l'Église et de l'État pût être absolue, ainsi que le veulent les radicaux, ni surtout qu'elle fût un idéal! M. le comte de Cavour, comme on le sait, eut la prétention, en 1860, de s'emparer de la formule de M. de Montalembert, pour en faire une application aussi fausse que détestable; il s'attira cette foudroyante réplique : « Vous m'imposez le devoir de vous arracher des mains l'arme que vous m'avez prise, et de ne pas laisser abuser d'une doctrine que j'aime pour des fins que je déteste... Vous me parlez d'*Église libre dans un État libre*, et je ne vois que l'Église menacée dans un État ennemi, que l'Église dépouillée dans un État spoliateur. » (2e *Lettre à M. le comte de Cavour*. — *Œuvres complètes*, t. IX, p. 3 et 57.)

tique. Maintenant, cette *Histoire* se jettera au travers de tous mes travaux obligés et nécessaires pour mon avenir. Mais le sujet est si beau, le terrain si vierge, la cause si conforme à mes opinions et à mes vœux, que je ne puis y renoncer. Je tâcherai de faire ici le plus que je pourrai, en traductions de discours et en recherches parlementaires (cela ne sera pas grand'chose) ; puis j'irai prendre à Londres les principaux ouvrages dont j'aurai besoin ; ensuite j'établirai, — avec toi, j'espère, pour aide de camp, — mon quartier général à Dublin, où je ferai toutes les recherches possibles et d'où je partirai pour visiter toutes les contrées historiquement ou pittoresquement remarquables de l'Irlande, et je tâcherai de composer les scènes les plus intéressantes de mon drame sur les lieux mêmes où les faits se sont passés et au milieu de la postérité des acteurs.

Voici le plan de mon ouvrage :

1° *Avertissement :* Très-court : — excuses sur la longueur et le grand nombre des citations ; — garantie de la fidélité de la traduction des discours, etc.

2° *Introduction*, que je tâcherai de rendre aussi poétique que possible. D'abord, tableau des mœurs et de l'aspect de l'Irlande ; intérêt spécial que cette histoire jette sur le catholicisme ; — ensuite, résumé rapide des grands traits de l'histoire pour faire voir la beauté du sujet ; — enfin, application de la grande leçon constitutionnelle qu'on y puise à l'état actuel de la France ; allusion aux devoirs politiques que m'impose ma naissance ; — excuses sur ma jeunesse, etc.

3° *Précis historique*, à l'instar de Michelet, des événements qui se sont écoulés depuis 1170 jusqu'en 1688. Cela sera aussi rapide que possible, et je tâcherai d'y mettre le plus de choses locales que je pourrai.

4° *Corps de l'ouvrage*, divisé en livres comme Thierry, contenant l'histoire détaillée du peuple et du parlement d'Irlande, depuis la guerre jacobite en 1689 jusqu'à la grande

révolte de 1798 et l'union législative de 1801. Les trente dernières années seront remplies de citations parlementaires, et Grattan occupera presque seul la scène. Ce sera la partie la plus pittoresque et la plus intéressante pour la France.

Je soumets ce plan à ta haute approbation ; tu peux le communiquer à d'Herbelot, si tu veux.

Puisque tu as tant de choses à me dire et si peu de temps, puisque tu me promets de ne jamais rester en deçà de ton *minimum*, je te dispense de l'analyse de Cousin. J'exige seulement de toi la citation des passages qui intéresseront notre cause, et l'expression fidèle de ton opinion sur chaque leçon et chaque nouvelle doctrine.

Adieu, mon ami. Puissé-je te revoir plus tôt que nous ne le pensons tous deux !

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Paris, vendredi 9 janvier 1829.

J'ai reçu ton n° 16, très cher ami, et je n'ai pas besoin de te dire avec quel plaisir... Et moi aussi j'aime la foi pardessus tout, et moi aussi, j'ai foi en notre amitié. Je suis presque tenté de la regarder comme *nécessaire*, si nous autres individus n'étions pas tout ce qu'il y a de plus *contingent*... J'ai travaillé hier au soir avec d'Herbelot. Nous avons eu une longue discussion sur une opinion de Cousin et nous nous sommes quittés, comme il arrive toujours, convaincus l'un et l'autre de la bonté de notre opinion. D'Herbelot prétendait que le XVIIe siècle n'a pas été, comme le dit Cousin, la continuation du XVIe, que, dans le XVIIe, au contraire, l'esprit d'indépendance, qui s'était manifesté avec une sorte de frénésie en tout et partout, avait été comprimé par l'autorité, que nul effort n'avait été fait, enfin que le

XVIIIe siècle avait été la continuation du XVIe et non du XVIIe. Mais d'abord, je lui demandais s'il croyait que le XVIIe siècle pût être retranché de l'histoire, si la révolution anglaise n'avait pas été une manifestation énergique de l'esprit d'indépendance, et surtout si Descartes avait été un homme inutile en son temps. Il faut juger, lui disais-je, de l'œuvre d'un siècle par ses résultats. Qu'a produit le XVIIe siècle en fait d'autorité? Louis XIV a été sans doute le despotisme personnifié. Mais à quoi a abouti Louis XIV? Au triomphe de l'esprit d'indépendance qui a éclaté de toutes parts après sa mort. Sans doute Montaigne, Vivès, Rabelais ont été des penseurs fort libres, trop libres même. Mais y a-t-il une transition possible entre ces hommes-là et les philosophes du XVIIIe? Croit-on que Descartes soit venu en vain entre eux et n'ait pas profité du mouvement qu'ils avaient donné, pour le régulariser? N'est-ce rien que de régulariser un principe qui s'était manifesté avec extravagance? Descartes enfin a-t-il été sans influence sur le XVIIIe siècle? L'œuvre du XVIIe, ajoutais-je, est une œuvre cachée, mais elle n'en est pas moins énergique, et si la masse n'y a pas pris une part apparente, au moins ceux qui s'en sont occupés ont été des esprits très libres, et le résultat du XVIIe a été en réalité la régularisation de l'esprit d'indépendance. Et Cousin me semble fondé à dire que le XVIIIe siècle est la continuation du XVIIe. — Qu'en penses-tu?

Ton projet de voyage à Londres et en Irlande avec toi est trop beau pour que je puisse le mettre à exécution. D'abord mes parents n'y consentiraient jamais, surtout pendant les vacances. Ensuite, l'économie de mille francs que tu m'engages à faire est de toute impossibilité. A peine si je puis faire assez d'économies pour faire quelques cadeaux à mes sœurs. Excepté les spectacles, qui ne me coûtent cependant pas bien cher parce que j'ai souvent des billets ou des loges, je ne dépense pas un sou pour mes plaisirs. Ma toilette est extrêmement simple, et je ne trouve que bien juste de

quoi suffire à mes besoins avec mes mille écus. J'espère bien, quand tu arriveras, parler facilement l'anglais ou au moins le traduire à la première lecture. Il me semble même avoir fait un progrès sensible depuis les vacances. Mais t'accompagner en Irlande est malheureusement impossible... J'ai vu avant-hier notre vieux pauvre. Entre nous, je crains un peu qu'il ne fasse l'hypocrite ; je le trouve toujours son chapelet à la main. Au reste j'ai tort d'avoir cette pensée. Je ne veux pas insulter le malheur en lui attribuant des intentions odieuses. Le pauvre homme, qui ne peut travailler, qui ne peut occuper son esprit, n'a d'autre consolation que de prier Dieu ; et c'en est une grande. L'hiver est trop rude pour que je cesse de lui donner tous les mois sa pièce de cinq francs. Quand le printemps sera venu, je lui rognerai un peu sa pension, pour faire du bien à un autre malheureux... La leçon de Lherminier de mercredi a été faible ; je ne t'en rendrai point compte. Je prends des notes que je vais rédiger. Mais s'il est toujours aussi faible, je cesserai de le suivre. Au reste, mes notes seront à ta disposition, quand tu reviendras.

. . . .

Lundi, 12 janvier.

... Vraiment, cher ami, jamais la vie n'a commencé d'une manière plus heureuse pour personne. J'ai les meilleurs parents qui soient sur la terre, des sœurs charmantes et deux amis véritables. Je n'ai pas besoin de te dire qu'il en est un qu'il m'est impossible de ne pas mettre dans mon cœur au-dessus de l'autre. Mais j'ai appris hier à connaître l'âme tendre et noble de Jules. Nous avons passé une grande partie de la journée ensemble, et il m'a montré une confiance que j'apprécie vivement et qui m'a découvert un cœur que je croyais connaître, mais que je ne connaissais que bien imparfaitement. Je ne puis te dire ce qu'il m'a raconté : ce secret

n'est pas le mien. Mais il a trouvé une vive sympathie dans mon âme, et les chagrins qu'il sait cacher sous des dehors légers lui donnent droit à toute mon affection, en même temps qu'ils peuvent servir à me diriger dans la vie.

Je ne puis te dire ce que j'ai senti, quand j'ai vu pleurer amèrement un homme, un soldat. Je ne trouvais rien à lui dire ; mais j'aurais voulu, au prix de toute la paix, de tout le calme dont je jouis à présent, prendre la moitié de ses peines. Tu te réjouiras avec moi du bonheur qui m'arrive. Dieu m'avait ôté mon frère. Il n'avait connu ni les jouissances ni les maux de la vie, quand il est remonté au ciel, où il veille sur nous maintenant; car je ne puis m'empêcher de croire qu'il est devenu l'ange gardien, le génie de notre famille. Il me semble quelquefois que cette âme qui n'avait pas encore été flétrie, cette âme, vierge comme au sortir des mains de Dieu, voltige autour de moi, m'inspire et me protège. Mais Dieu n'a pas voulu que je fusse privé en ce monde des bienfaits de l'amitié fraternelle, et au lieu d'un frère, il m'en a donné deux.

. . . . .

Mardi, 13 janvier.

. . . .

D'Herbelot, qui est venu travailler hier au soir avec moi, m'a effrayé en me disant que tu lui avais annoncé que le froid allait interrompre nos communications. Comment allons-nous donc faire ? C'est déjà bien assez désagréable de ne recevoir une réponse qu'un mois après la question. Que sera-ce s'il faut attendre deux mois ? On ne se souvient nullement de la demande, ou bien on a appris ce qu'on voulait savoir. Pour moi, je ne puis qu'espérer qu'on t'a dit un mensonge, car je ne puis m'habituer à l'idée de ne pas recevoir d'un mois des lettres de toi. Je n'en continuerai pas moins mon journal avec la même exactitude, car ce serait une aussi grande privation pour moi que pour toi.

Le premier article de d'Herbelot sur la situation de la Russie a paru dans le *Courrièr français*. C'est le développement de ce que je t'avais indiqué dans une de mes lettres, et lui-même a dû t'en parler un peu longuement. Tu peux mieux juger que moi si son hypothèse est fondée. Pour moi, elle m'a semblé appuyée d'un nombre de faits assez imposant pour qu'elle puisse être regardée comme une vérité.

Ce qu'il n'a pu te dire, c'est que son article est fort bien écrit, et les faits bien présentés. Mais croirais-tu qu'ils ont eu l'impudence de dire que c'était une lettre de Varsovie, et que la personne qui l'avait écrite avait habité longtemps le pays? C'est pour éviter les objections qu'ils en ont agi ainsi. Et ce qu'il y a de plaisant, c'est que le *Galignani* a traduit cet article comme venant de Varsovie et jetant un grand jour sur la question russe.

Pauvre public ! comme on le dupe !

J'ai très bien compris, du moins je le crois, les vers de Byron que tu m'envoies. Pour te le prouver, j'en jetterai sur le papier quelques lignes françaises en forme de traduction... Tu fais bien de renoncer pour moi à l'allemand ; je n'aurais jamais le temps ni le courage. Mais je te répète qu'en anglais j'ai fait des progrès. *J'ai :* entends-tu ? C'est du positif, c'est du présent et non de l'avenir. La prose va assez bien. Malheureusement, la poésie me paraît encore bien difficile.

Dimanche, 18 janvier.

J'ai enfin trouvé l'abbé Busson, en y allant, comme tu me l'as dit, à huit heures. Je ne l'ai vu qu'un instant, parce que je craignais de le déranger ; et puis, il avait l'air pressé. Pourtant j'ai eu assez de temps pour toucher un mot avec lui de différentes choses. D'abord il m'a assuré que nous serions toujours ses enfants spirituels et qu'il aurait toujours un petit moment pour causer avec nous. Je lui ai donné rendez-vous pour samedi, et, s'il veut, je communierai ce jour-là.

Ainsi, voilà tes craintes et les miennes dissipées. Nous ne perdrons pas les conseils du seul prêtre en France, peut-être, qui unisse la foi la plus ardente aux lumières de la philosophie, et la vertu la plus sublime aux connaissances les plus étendues. Nous avons ensuite parlé de toi. Il m'a dit qu'il était un peu en retard avec toi, mais qu'il comptait t'écrire très prochainement. Je lui ai dit ton projet, qu'il approuve fort. Je lui ai renouvelé mes félicitations, qu'il a paru recevoir avec plaisir en me disant qu'il avait bien pensé que cette nouvelle me ferait plaisir, que, du reste, ses occupations avaient leur ennui, qu'il fallait s'occuper d'une foule de petits détails qui n'étaient pas amusants, etc. Je lui ai parlé de mon changement de résolution pour l'état que je compte embrasser. Il m'a répondu qu'il approuvait fort ma résolution, que le notariat était tout aussi utile, quoique moins brillant, que le barreau. Enfin les cours de la Sorbonne ont eu leur part dans notre rapide conversation. L'abbé Busson m'a dit qu'il trouvait absurdes les attaques dont Cousin était l'objet ; que son cours lui paraissait supérieur à celui de l'année dernière, en ce qu'il était beaucoup plus clair, sans être moins haut ; que Guizot faisait de très bonnes leçons selon lui, qu'il en était fort content, enfin que Villemain lui semblait bien faible. Et, chose singulière, dans tous les salons où je vais, j'entends dire la même chose qui, selon moi, est parfaitement vraie.

Tout ce que je viens d'écrire comme résumé a été dit en cinq minutes que j'ai passées dans la sacristie des Missions avec l'abbé Busson. Tu vois que nous n'avons pas perdu de temps en vaines formules et que nous avons été de suite au fait. En m'en allant, j'ai senti tout le bienfait de la conversation, même rapide et courte, d'un homme de bien... Les paroles d'un juste ont je ne sais quoi qui fait passer dans l'âme une joie douce et pure.

. . . .

T'ai-je dit, cher ami, que je me suis pris un de ces soirs,

je ne sais plus lequel, à faire des vers? Depuis un malheureux essai de traduction grecque que j'avais tenté inutilement à Sainte-Barbe, c'était la première fois qu'il m'arrivait d'arranger des mots de manière à faire un vers. Mais enfin, je me sentais ce soir-là en verve poétique. Au moins, j'éprouvais je ne sais quelle sensation que j'ai prise pour de l'inspiration, et, après avoir hésité un instant, je posai sur ma table le livre que je tenais et m'abandonnai à ma rêverie poétique. Le fait est que le sujet qui s'était offert à mon esprit sans que je le cherchasse, pourrait faire quelque chose de gracieux et de mélancolique qui aurait du charme pour moi. Tu sais que j'ai perdu un frère fort jeune. Ma mère l'a longtemps pleuré et le pleure encore. Pour moi, je n'ai jamais rien tant désiré qu'un frère, et j'ai bien plus regretté Alfred (c'était son nom) quand j'ai eu l'âge de raison qu'au moment où je le perdis. Aujourd'hui, cher ami, tu sais que Dieu a comblé tous mes vœux en me donnant plus qu'un frère. — La douleur de ma mère n'a été calmée que par une croyance que je partage, je l'avoue. Elle nous a dit souvent qu'Alfred était devenu l'ange gardien de notre famille, que cette âme pure, qui est venue un instant habiter la matière pour la quitter aussitôt, veille sur nous, nous inspire et nous protège. Et pourquoi ne serait-ce pas vrai ? Pourquoi ne serait-ce pas une révélation faite au cœur d'une mère ?

Au reste, cette idée, cette croyance douce et consolante se présentait à moi, au milieu de je ne sais plus quelle lecture, avec toute sa poésie, et c'est un hymne, une ballade à cet ange gardien, que je cherchais à composer. J'étais je ne sais où. Jamais, avant ni depuis, je ne me suis trouvé dans un tel état d'extase. Je ne cherchais pas tant à arranger mes idées en vers qu'à rouler dans mon esprit une foule de rêves, d'images qui se pressaient. Enfin, j'étais tout hors de mon corps, dans un état difficile à dépeindre, et j'y suis resté bien longtemps. Un tison qui roula sur mes jambes me rappela que j'étais encore de ce monde et me tira tout à fait de

mon extase. Je voulus jeter sur le papier quelques lambeaux de vers, quelques idées interrompues qui m'étaient venues. Mais je ne fis rien qui vaille. Si quelque jour mon inspiration me revient, je continuerai ma ballade de l'ange gardien et t'en ferai part.

Voilà l'histoire de ma première méditation poétique. Ne me ris pas au nez ; c'est tout ce que je demande.

. . . .

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Stockholm, ce 6 février 1829.

.... Je suis vraiment honteux, mon ami, quand je songe à toute la peine que tu te donnes si gratuitement pour moi, toi qui as si peu de temps dont tu puisses disposer, et qui te prives si souvent de distractions louables pour mieux travailler. Le sacrifice de son temps est de tous le plus pénible; j'en connais mieux que personne toute l'étendue. Sois sûr que j'apprécie à son juste prix celui que tu me fais. Dans ma dernière, je t'ai dispensé de me donner une analyse du cours de Cousin ; mais celle que contient ta dernière est si complète, si claire, si intéressante, que je rétracte ma *dispensation*. J'ai surtout besoin de savoir ce qu'il dit sur l'Orient : car je suis fort ignorant de ce côté-là. Tes citations sont charmantes ; et c'est en cela que tes comptes rendus ont surtout un grand prix.

Pour en revenir à Cousin, je suis assez convaincu de son christianisme, peut-être même de son catholicisme ; mais je trouve que le point de vue sous lequel il envisage la philosophie de l'histoire est étroit et au-dessous de lui. L'éclectisme est bien loin d'être le dernier mot de la philosophie. La séparation forcée entre la religion et la philosophie est une idée

fausse et incomplète. La philosophie, dans son vrai sens, n'est que l'expression scientifique de la religion. La guerre que ces deux puissances se sont faite est une guerre d'intérêts temporels, et non pas de doctrines ou de nature. J'avoue que Cousin me paraît avoir déchu dans ses leçons de la hauteur à laquelle il s'était élevé dans ses *Fragments*, où il avait entrevu la vraie solution du problème de l'esprit humain.

Sans doute, mon ami, je prends comme toujours des notes sur les ouvrages que je lis. J'ai fait de Kant et de Zimmer une analyse détaillée; mais ils sont déjà tellement difficiles, tellement néologiques dans toute leur extension, que je crains bien que tu ne trouves entièrement incompréhensibles mes analyses abrégées et nécessairement obscures.

Dans ta discussion avec d'Herbelot sur la succession du XVI[e] siècle au XVII[e], je trouve que tu as eu entièrement raison. L'argument de d'Herbelot me semble un non-sens complet ; je ne le croyais pas capable d'un tel aveuglement, bon tout au plus pour ceux qui font commencer le XVII[e] siècle à l'an 1660, et qui ne considèrent ce siècle que dans la France et sous le règne de Louis XIV. Si le monarque a étouffé l'indépendance à force de gloire, dans un seul pays et pendant cinquante années, est-ce une raison de méconnaître les œuvres sublimes du XVII[e] siècle dans le reste de l'Europe et en France avant Mazarin? Est-il permis de refuser un caractère essentiellement indépendant à ce siècle qui produisit, en France, Molé, de Thou, Arnaud, Port-Royal, *Pascal*, et surtout Descartes, le grand réformateur, bien autrement réformateur que Bacon; en Hollande, Spinosa et Grotius ; en Angleterre, Milton, tous les puritains, Algernon Sidney le républicain, Hobbes, Mandeville, Berkeley et Locke; en Allemagne, Leibnitz, Wolf, etc.? Les noms des champions de l'indépendance philosophique et politique se pressent en foule sous ma plume. Rappelles-en quelques-uns à d'Herbelot.

Le zèle admirable avec lequel tu t'es mis à copier l'article

de la *Revue* sur les catholiques me transporte de reconnaissance (1) ; j'accepte avec joie les fruits de ton travail, pourvu toujours qu'il ne nuise pas à tes autres occupations. Ta diligence et ta bonne volonté ne font qu'augmenter les regrets que m'inspire ton refus de m'accompagner en Irlande. Tes objections sont, je l'avoue, insurmontables ; mais j'ai tout à fait de la peine à me résigner à abandonner l'idée agréable d'un voyage d'amitié et d'enthousiame entrepris par deux jeunes gens avides d'émotions et de connaissances. Enfin, il faut y renoncer ; mais j'espère que *partie remise* ne sera pas *partie perdue*. Je vois très bien que je ne pourrai pas, avec la meilleure volonté du monde, finir mon histoire aussi vite que je le voudrais ; et je ne puis dire combien cela m'incommode.

Je regrette bien que Lherminier ne réussisse pas davantage. J'ai vu avec une joie mêlée de surprise que le baron d'Eckstein va faire un cours de philosophie catholique aux *Bonnes-Lettres*. J'espère que tu en seras et que tu m'en rendras un compte fidèle. Cela sera admirable. N'oublie pas de t'abonner au *Catholique*.

Le courrier du 21 janvier, qui vient d'arriver (et qui ne m'apporte pas de lettre de toi, ce qui m'étonne beaucoup), nous annonce la confusion où se trouve Paris. Quels pitoyables chefs nous avons ! Je ne peux pas cependant me figurer que l'on soit assez fou pour vouloir faire du prince de Polignac un premier ministre. Je crois simplement qu'on a fait venir M. de Polignac pour délibérer avec lui sur l'attitude hostile et très hostile que la Russie persiste à maintenir. Ceci nous conduira peut-être à une alliance entre nous, l'Angleterre et l'Autriche, contre la Russie et la Prusse ; nous ne pourrions qu'y gagner. Mais il sera mortifiant d'être obligé de s'unir

1. Léon Cornudet avait envoyé à son ami une longue analyse d'un article de M. Duvergier de Hauranne sur l'émancipation des catholiques en Angleterre. Pour ne pas allonger cette correspondance, nous avons dû supprimer cette analyse.

à un Wellington et à un Metternich. Tu riras bien de mes prévisions, toi qui es au centre du mouvement politique ; mais enfin les conjectures nous sont permises, à nous autres pauvres exilés.

Les *Orientales* d'Hugo sont ravissantes ; si tu en trouves d'autres aussi belles que celles que le *Globe* a citées, parle-m'en, je t'en prie.

Adieu, cher et tendre ami. Je crains bien que nous ne nous revoyions pas de sitôt.

LE MÊME AU MÊME

Stockholm, ce 13 février 1829.

Ne t'inquiète pas, mon ami, si tu ne reçois pas de mes nouvelles. Je suis très exact, et je sais que tu l'es aussi ; le froid est seul coupable et nous fait sentir sa puissance avec une impitoyable opiniâtreté. Les Belts charrient des glaçons si gros et si flottants, qu'on ne peut passer ni en bateau ni en traîneau, de sorte que nous voilà privés de communications avec la France au moment le plus intéressant et le plus critique. Depuis 1809, nous dit-on, quand les Russes passèrent avec leur artillerie sur le golfe de Bothnie, on n'a pas ressenti un hiver aussi pénible. Du reste, le dernier courrier que nous avons reçu m'a apporté une lettre de toi, à laquelle je réponds.

Je veux te gronder, mon ami. Ne va pas faire de concessions téméraires dans tes discussions philosophiques avec N***. D'abord, le mystère est une chose sur laquelle on ne doit disserter que lorsqu'on a des connaissances vraiment étendues en théologie, ou au moins en philosophie religieuse. Or, comme tu n'as pas suivi de cours sur ces matières-là, tu devrais être sur tes gardes. Ensuite, comme il

n'est interdit à personne de parler et d'avoir son opinion, même sur les mystères de la foi, je te concède le droit de discussion ; mais je voudrais que jamais tu n'exposasses une opinion, ou que tu ne fisses une concession, sans prendre ce que je voudrais appeler une *précaution d'ignorance*, c'est-à-dire en te réservant toujours de soumettre ton opinion personnelle aux interprétations et aux dogmes de l'Église, que tu ignores en grande partie. Tu vois que je suis sévère, mais tu sais aussi que c'est par sympathie et par intérêt pour toi. Je ne veux pas que tu te laisses égarer et confondre par des sophismes ; je ne veux pas que ton esprit soit imbu de doutes et d'embarras quand je viendrai t'exposer un système admirable dont le mystère de la Trinité est la base, et dont tu as pu voir un aperçu dans mon avant-dernière lettre à N***.

Ce qui m'afflige le plus pour le moment, cher ami, c'est l'impossibilité où tu es de m'accompagner en Angleterre. Jamais on n'avait bâti des projets plus étendus et plus détaillés sur des fondements plus incertains et plus aériens, que moi. Figure-toi que, laissant de côté entièrement les obstacles que je n'apprécie maintenant que trop bien, je comptais sur toi comme si tu avais déjà accepté mon offre. J'avais déjà prévu tout ce que nous verrions, tout ce que nous sentirions ensemble. Enfin, j'avais déjà fait le voyage tout entier avec toi dans mon imagination, quand ta lettre est venue me désenchanter et me montrer la triste réalité. Maintenant je suis effrayé de la solitude qui me menace. J'aurai besoin, tout le long de la route, d'encouragements et de sympathie ; et où en trouverai-je ? Je n'ai en Angleterre qu'un curateur, qui s'oppose avec un insolent mépris à mon projet. Je serai obligé de raccourcir, sinon d'interrompre ma correspondance, et je deviendrai ainsi étranger à toutes mes jouissances précédentes. Il m'aurait été si doux de partager mes premiers jours de liberté, mes premières joies littéraires avec le meilleur de mes amis ! C'est vraiment désolant. Mais enfin il faut se résigner, et peut-être quelque circonstance favorable chan-

gera tes projets. Il n'y a cependant que bien peu de probabilités pour cela.

Je te remercie des détails politiques que tu me donnes. Ils m'étaient du reste connus : car depuis le 1er janvier nous recevons le *Courrier*, qui me semble mieux rédigé que l'année dernière. Je te demande toujours un compte exact de tes propres opinions, un résumé de tous les bruits publics, etc. Tu conçois l'impatience avec laquelle nous attendons la nomination du ministre des affaires étrangères. Il est impossible que ce soit *Polignac :* c'est contre son intérêt, aussi bien que contre le vœu de la France ; il a refusé deux ou trois fois... Mais à quoi bon ces conjectures? Tu *sais*, pendant que moi je me borne à *deviner*.

Adieu, ami. Tout et toujours à toi.

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Paris, vendredi, 23 janvier 1829.

. . . .

Je suis content que l'analyse de la première leçon de Cousin t'ait fait plaisir. Mon avant-dernier numéro te porte la seconde plus complète, et, demain, je t'enverrai l'analyse de la troisième. Malheureusement, j'ai tant de choses à te dire, que je ne puis suffire à tout et que je suis un peu en arrière.

Je ne sais pas quelles sont les erreurs que tu trouves dans les premières leçons. Cousin ne croit pas à la religion chrétienne, en tant que révélée... ; c'est une chose évidente pour moi maintenant. Il la regarde comme une religion beaucoup plus belle que les autres, et révélée en ce sens qu'elle est inspirée, qu'elle a été prêchée par un homme inspiré. Mais ce n'est pas là ce que Cousin cherche à enseigner ; c'est une opinion qu'il ne manifeste pas ; ainsi on ne peut la lui reprocher.

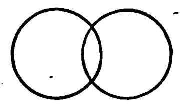
Mais, selon moi, le domaine de la théologie est étranger au domaine de la philosophie, et, en ne considérant que les opinions philosophiques de Cousin, elles m'ont semblé, je l'avoue, irréprochables. Tu m'as dit dernièrement que tu trouvais fort singulier que Cousin ait dit que la philosophie en sortant de la religion, lui était hostile. C'est un fait que Cousin a cité, et rien de plus.

... Ce n'est pas la philosophie en soi qui est hostile à la religion; ce sont ceux qui représentent la philosophie, qui se sont mis en guerre contre ceux qui représentent la religion. La distinction est importante, ce me semble. La philosophie naît de la religion, parce que l'une et l'autre ont des points communs; seulement l'une les impose comme article de foi, sans les expliquer; l'autre les explique et ne les impose pas. Or cette marche me semble toute naturelle.. Ainsi l'immortalité de l'âme est un article de foi: mais la philosophie a-t-elle tort de chercher à la prouver? L'existence de Dieu est un article de foi; mais la philosophie a-t-elle tort d'en chercher les preuves?

... Mais, après ce premier pas, la philosophie va plus loin. Elle veut expliquer ce qui, dans la religion, n'est pas explicable; alors elle le nie.

... La religion a raison de se défendre.

Voilà, je crois, une explication de l'opinion de M. Cousin que je crois exacte. En résumé, la philosophie et la religion ont chacune leur sphère, bien qu'elles aient des points communs. Les hommes qui les représentent ne veulent rien se céder, veulent empiéter les uns sur les autres, et de là la lutte. Il en a toujours été ainsi depuis le commencement du monde. De là, la loi que M. Cousin a tirée: la philosophie sort de la religion et en sort par une crise...



Ces deux cercles que je viens de tracer me semblent être

l'image de la position relative de la philosophie et de la religion. Chacun d'eux a des points communs. Mais tout n'est pas commun entre eux, et une partie de l'espace qui est occupée par l'un n'est pas occupée par l'autre. Que dis-tu de ma comparaison, si tu la comprends?

. . . .

Samedi, 24 janvier.

Je reviens à l'instant de l'église des Missions où j'ai communié. L'abbé Busson n'a pas perdu ses enfants spirituels, depuis qu'il est secrétaire général... Car il y en avait là un bon nombre et j'ai attendu une heure, avant de pouvoir, à mon tour, l'approcher. Heureusement les dames n'ont pas été longues, comme elles le sont ordinairement, à se confesser. C'est une chose singulière en vérité qu'elles aient tant de choses à dire. Moi, jeune homme, je ne trouve jamais rien. Il est vrai qu'il y a bien des choses qu'elles regardent comme de gros péchés et que, pour mon compte, je ne puis regarder comme tels. Par exemple, je n'ai jamais compris qu'il y eût du mal à aller au spectacle ou au bal. Il n'y a du mal qu'autant qu'on y va quand on a quelque chose d'important à faire. Pour moi, j'avoue que je ne suis jamais sorti du spectacle plus mauvais que je n'y étais entré.

Au reste, aujourd'hui, je n'ai pas trop à me plaindre. Chacun s'est dépêché; et, quand mon tour est venu, j'ai eu bientôt fait aussi. L'abbé Busson, comme à l'ordinaire, m'a dit de très belles choses sur la nécessité de tout rapporter à la gloire de Dieu, de songer aux autres et surtout à sa patrie, avant de penser à soi. Il a terminé en me chargeant de te dire mille amitiés.

J'ai bien prié pour toi, cher ami. C'était la première fois que je m'approchais de la sainte Table, depuis que nous avons communié ensemble au mois d'août. Je me suis rappelé les douces émotions que j'éprouvais quand nous accomplissions

ensemble le plus consolant et le plus divin des devoirs de notre religion. J'ai offert cette communion à Dieu pour nous deux et j'ai surtout demandé l'empire sur nos passions. Tu te trompes étrangement, du moins je le crois, quand tu dis que le calme des passions vieillit; je crois tout le contraire. Rien ne vieillit comme une passion violente. Et l'âme conserve longtemps je ne sais quelle fraîcheur de jeunesse quand elle a pris le dessus, je ne dis pas sur les passions brutales (celles-là sont à craindre sans doute, mais il est facile de les vaincre), mais sur les passions même intellectuelles, si je puis ainsi parler. Quel est l'homme qui conserve le plus longtemps ses illusions, ses rêves de jeunesse, si ce n'est celui qui a vécu de science et d'idées? L'âme est comme le corps. Elle s'use et s'énerve par les sentiments trop forts, comme le corps par un exercice trop violent et par des excès. Je n'en excepte que l'amitié. Encore ai-je tort de dire que l'amitié est une passion; c'est un sentiment si doux, si plein de calme, si exempt d'orages! On ne peut pas le flétrir du nom de passion. L'amour est réellement une passion, parce qu'il est impérieux, mêlé de violence et de jalousie; et, quelque charme qu'il puisse avoir à nos yeux de vingt ans, je crains qu'il ne soit encore plus un mal qu'un bien. Le caractère de l'amitié est la constance; celui de l'amour, il faut l'avouer, est le changement. Et cela, précisément à cause de son intensité. Or, si nous ne pouvons nous promettre d'aimer toujours d'amour, prenons garde de choisir trop tôt celle que nous aimerons d'amour. Nous sommes trop jeunes pour nous marier. Et quand le moment en serait venu, nous risquerions de ne plus aimer la même femme, au moins d'amour. A vingt-six ou vingt-sept ans au contraire, si nous devenons amoureux, rien ne nous empêchera d'épouser la femme que nous aimerons alors. Et quand la première flamme sera éteinte, l'habitude de vivre ensemble aura substitué à l'amour un lien d'affection moins passionné, mais plus calme et plus durable.

Je suis bien mécontent de ce que je viens de te dire. J'ai ex-

primé sottement mon idée et je la reconnais à peine sous ce langage à moitié philosophique.

. . . .

Vendredi, 30 janvier 1829.

. . . .

Que dis-tu des *Orientales* que tu as lues dans le *Globe?* Comment les trouves-tu? Pour mon compte, ce que j'ai vu dans le *Globe* et deux ou trois autres odes que j'ai trouvées dans d'autres journaux m'ont paru délicieuses. Ces fantômes, c'est charmant. Il faut beaucoup pardonner à celui qui a fait de si jolies choses. Et dans le fait, il faut le dire, il y a bien à lui pardonner. Car les phrases non françaises, les mauvais vers, les images de mauvais goût fourmillent. Mais moi, qui ne cherche pas dans la poésie que des lignes rimées ajoutées les unes aux autres, qui n'y cherche pas que de la forme, mais de l'âme, qui ne crois pas qu'un poète est absurde parce qu'il a dix, quinze, vingt hémistiches mauvais, je regarde Victor Hugo comme un grand poète. J'ai tous les jours à ce sujet de violentes disputes avec D..... L'autre jour j'ai eu le malheur de lui dire que Victor Hugo avait plus d'imagination que Racine; j'ai cru qu'il allait me jeter une assiette à la figure, tant il était en colère!...

Pour mon compte, j'admire beaucoup Racine; mais ses tragédies ne m'inspirent pas. Je trouve que la vie manque sous ses beaux vers. C'est comme une belle statue grecque. La forme en est admirable; mais je n'y puis trouver, quelque effort que je fasse, que de la forme; l'âme y est enveloppée, obscurcie, un peu éteinte par cette forme si pure, si belle. Et comment les Grecs n'auraient-ils pas tout sacrifié à la forme? La nature chez eux est si belle! Les corps des Grecs, exercés sans cesse, toujours vivant en plein air, se développant par cette vie de place publique, étaient si grands, si bien faits!

Tout, autour d'eux, avait une forme belle. Leurs arts, leur littérature, comme leur religion, devaient réfléchir cette beauté de forme.

Au XVII[e] siècle, la connaissance de l'antiquité était encore toute nouvelle. On admira les Grecs et on les admira avec d'autant plus de passion qu'on les avait plus longtemps ignorés. De l'admiration à l'imitation il n'y a pas loin. Et en effet les Français du XVII[e] siècle imitèrent les Grecs et avec succès. Car Racine, sans parler des autres, reproduisit dans ses tragédies toute la beauté de forme des Grecs.

Or, depuis ce temps, le goût a terriblement changé, et je crois qu'il en devait être ainsi. Puisque la loi de notre nature est d'aller toujours se perfectionnant, on devait finir par donner au fond plus d'importance qu'à la forme, par mettre les idées, l'âme, en un mot, et ses rêveries plus haut que l'extérieur, que le positif du discours. Voilà où nous en sommes, je crois, en poésie, en peinture, comme en religion. Nous sommes beaucoup plus idéalistes que sensualistes. Je dis : nous. Peut-être n'est-ce pas le plus grand nombre, mais la saine partie de la France, celle qui finira par obtenir la majorité, parce qu'elle est vigoureuse et qu'elle ne doute pas d'elle-même. Cousin a dit dans sa première leçon que la beauté de la forme était éminemment païenne. Il disait cela en parlant de la sculpture ; je crois qu'il faut le dire de tout à présent. Notre sainte religion met l'âme bien au-dessus du corps, l'intérieur bien au-dessus de l'extérieur. En effet, en poésie, voilà Victor Hugo et Lamartine qui sont sublimes quant aux pensées, souvent très vicieux pour la pureté du vers. En histoire, nous préférons mille fois la grossièreté naïve, mais toute pleine de faits, riche d'idées et de poésie, des chroniqueurs aux compositions froidement compassées et bien écrites, des historiens du XVIII[e] siècle. La vie, l'âme, avant tout.

Le progrès maintenant serait d'unir le fond à la forme ; car, enfin, nous sommes corps et âme à la fois. La forme a dominé

chez les Grecs, les idées dominent à présent. L'éclectisme s'emparera un jour de ces deux antithèses, les unira, en fera un tout. Mais, dans cette réunion, l'infini, selon moi, devra toujours dominer...

Maintenant, j'ajouterai que je crois cet éclectisme encore loin de nous. En politique, nous sommes éclectiques généralement. En philosophie, en littérature, c'est tout au plus si nous en sommes à l'âme. Or il faut en arriver à l'âme, avant d'en venir à l'union de l'âme et du corps.

Que dis-tu de ma philosophie littéraire? Tu me diras ce que tu en penses, je t'en prie.

Dimanche, 1er février.

Il y a un passage dans ta lettre que je te supplie de m'expliquer et de m'expliquer à fond, c'est celui où tu me parles de l'union nécessaire de l'âme et du corps d'après le système que tu études. Je t'avoue que c'est un des dogmes de notre religion que j'ai le plus de peine à croire, et je me suis toujours imaginé qu'il y avait, dans le texte qui nous parle de la résurrection des corps au jugement dernier, quelque chose de mal compris. Comment! nous mangerons, nous boirons dans l'éternité comme à présent?... Franchement, c'est une chose qui me semble plus incompréhensible que le mystère de la Rédemption. Celui-ci est supérieur à ma raison : je m'incline et je le crois. Mais l'union éternelle du corps et de l'âme me semble non pas supérieure, mais contraire à la raison. C'est un besoin pour moi de croire qu'un jour viendra où le corps sera à jamais séparé de mon être. Je le soigne, ce corps, non que j'y attache aucune importance, mais parce qu'il est un instinct qui me porte à le soigner, qui me porte à éviter la douleur, et aussi parce que Dieu me l'a donné. Mais, songer que toujours je serai obligé de le soigner, c'est une idée que je ne puis souffrir. D'ailleurs si l'union de l'âme et du corps

est si nécessaire, comment se fait-il qu'elle puisse cesser pour un temps ? Or c'est un fait que, depuis l'instant de notre mort, le corps se dissout ici-bas et rentre dans la terre, tandis que l'âme habite je ne sais quel lieu, mais au moins n'habite plus le corps. Je t'en prie, réponds-moi longuement à ce sujet.

Lundi, 9 février.

. . . .

J'ai mené une vie scandaleuse hier. Croirais-tu que je ne me suis couché qu'à quatre heures du matin ? Au reste, je me suis assez amusé et je n'aurais qu'un souvenir agréable de cette nuit passée à danser, si j'avais pu me lever à mon heure ordinaire ce matin. Mais force était bien de dormir plus tard que d'habitude et me voilà levé seulement à dix heures passées. Cela gâte toute ma journée. Je ne suis plus fatigué ; mais je suis mou, je n'ai pas de courage au travail. Aussi, pour me vaincre, vais-je me mettre tout à l'heure au Code civil ; je serai bien forcé de travailler. Les *Proverbes* ont été très bien, mieux que je n'espérais ; Jules a eu un grand succès ; quant à moi, je n'ai été remarqué ni en bien ni en mal : c'est ce que je voulais. Comme mon rôle n'était pas long, j'ai été plutôt spectateur qu'acteur, et cela m'a beaucoup amusé...

Que je suis sot de te dire toutes ces balivernes, tandis que j'ai à te parler de choses bien autrement sérieuses !

L'adresse de la Chambre et celle des pairs étaient hier dans les journaux. Celle des députés m'a semblé parfaitement convenable, noble et fière ; c'est le langage d'une grande nation à son roi. Je n'ai pas été si content de celle des pairs. Ils en disent tout autant que les députés ; mais ils le disent moins bien. C'est le discours du Trône assez faiblement paraphrasé, tandis que les députés ont pris un langage

fier et ferme qui, cependant, n'a rien de déplacé. Les journaux de la droite n'ont pas encore fait leurs réflexions. Je suis curieux en vérité de savoir ce qu'ils peuvent blâmer là dedans. Il n'y a rien de plus que dans le discours du Trône, la Chambre des députés ne dit rien au roi que de fort juste, elle n'empiète nullement sur les droits de la couronne. Il faut bien cependant qu'ils y trouvent grandement à reprendre, puisque les députés et les pairs de la droite se sont abstenus de voter.

Il est bruit de nouveau de M. de Polignac aux affaires étrangères. C'est le *Courrier* qui le dit, je crois. Les mêmes bruits disent qu'en même temps Sébastiani remplacerait de Caux à la guerre. Je ne puis croire que Sébastiani entre dans un ministère dont Polignac ferait partie.

Le discours de Polignac, en vérité, est fort bien en lui-même. Mais comment y ajouter foi, quand on se rappelle qu'il a refusé de prêter serment à la Charte en 1814?

. . . .

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Stockholm, ce 20 février 1829.

Ta *philosophie littéraire*, comme tu l'appelles, sur Racine, les Grecs, les modernes, la forme et le fond, me semble très bien pensée; mais je ne m'occupe pas beaucoup de ces questions, de sorte que je suis indigne de recevoir les produits de ta plume, si ce n'est à titre d'ami.

J'arrive à Cousin, à la philosophie proprement dite. Tes analyses de la troisième et de la quatrième leçon sont des ouvrages tout à fait remarquables. Je rougis vraiment de ce que tu te donnes tant de peine et que tu consacres tant de temps

à ce travail. J'espère toutefois qu'il te profite autant qu'il m'intéresse. J'ai lu tes analyses à l'abbé Studach; il en a été fort frappé, et nous avons surtout admiré tous deux l'ingénieuse figure géométrique que tu as tracée pour nous rendre compte de tes idées sur la relation de la philosophie à la religion, idée juste sous plusieurs rapports, mais qui ne s'accorde pas avec la mienne.

Avant d'aller plus loin, il faut nous entendre sur le sens des mots. La *philosophie*, selon Cousin, selon toi, selon tout le monde en France, est une chose toute différente de la philosophie selon l'école de la philosophie religieuse, dont j'adopte l'acception. La philosophie, si je ne me trompe, est regardée en France comme la science de l'immatériel, ou bien de l'esprit humain et de ses rapports avec le corps. Dans ce sens, elle se confond avec la psychologie et la métaphysique, ou bien se divise en logique, morale et métaphysique, etc. Naturellement la religion ne se rencontre alors avec elle que parce que la religion a adopté elle-même une opinion philosophique, que parce qu'elle a de sa propre autorité consacré certaines vérités qui sont du domaine de la philosophie. Ton image est parfaitement juste sous ce rapport. Mais, pour nous, la philosophie est bien autre chose. D'abord, il n'y a point de philosophie sans conviction de la chute de l'homme; celui qui prend l'homme tel qu'il est pour l'homme tel que Dieu l'a créé, pour un être complet et parfait dans son genre, pour un être qui n'est point courbé sous le joug du péché et de l'erreur par sa nature actuelle, celui-là ne peut être, à notre avis, philosophe. La *philosophie* est la science de l'homme tel qu'il devrait être, de l'homme primitif, de l'homme image pure et originelle de la divinité; la *religion* est la science de l'homme tel qu'il est, de l'homme déchu et pouvant être racheté. La philosophie est la connaissance de l'homme *selon l'idée;* la religion est la connaissance de l'homme *selon l'histoire*. Tu vois donc que leur sphère, que leur domaine est absolument le même: c'est

toujours l'homme, mais l'homme envisagé sous des points de vue tout à fait différents. Toutes les recherches logiques, psychologiques, etc., n'ont rien de commun avec la philosophie proprement dite, qui est entièrement indépendante des connaissances ordinaires de l'homme. En effet, — et en cela Kant et les sceptiques ont raison, — la connaissance ordinaire de l'homme n'est point la connaissance des choses en elles-mêmes, mais seulement des choses telles qu'elles se présentent à nous, à notre intelligence déchue : car l'intelligence n'a pas moins souffert de la chute que la conscience, et l'homme naît avec l'erreur comme avec le péché. La vraie connaissance, la connaissance *absolue* n'est l'apanage que d'un petit nombre de mortels, de l'aristocratie de l'espèce humaine, comme dit Cousin ; pour y arriver, la philosophie doit briser les liens de la connaissance ordinaire, comme ne fait pas Cousin, comme l'a fait Platon. La philosophie, selon le sens qu'on y attache communément, n'est qu'une étude préliminaire, un travail utile et salutaire si on sait l'apprécier à son juste prix, frivole et stérile si on ne va pas plus loin.

A la prochaine fois, mon ami, la résurrection des corps, etc.

Adieu ; je n'ose pas encore dire : à revoir.

LE MÊME AU MÊME

Stockholm, ce 27 février 1829.

Cette fois-ci, mon ami, je commence par la partie sérieuse et philosophique. Je n'ai pas encore répondu à la demande que tu m'as faite dans ton avant-dernière sur la résurrection des corps. Voici mon opinion à ce sujet ; tu verras qu'elle est diamétralement opposée à la tienne. D'abord je te reprocherai d'oublier entièrement, dans tes études et dans tes discussions

philosophiques, ce qui est le fondement de toute philosophie chrétienne, c'est-à-dire *la croyance à la chute du genre humain*. C'est cet oubli qui te conduit à partir de cet axiome : *L'union éternelle du corps et de l'âme me semble, non pas supérieure, mais contraire à la raison ;* pour aller ensuite déplorer la nécessité de boire, de manger, de soigner ton corps, etc., dans l'autre vie. Mais, si l'homme est tombé, son corps est aussi tombé et déchu de sa perfection primitive; la chute corporelle est même plus déplorable encore que la chute spirituelle, car Dieu nous a donné la foi et la vertu comme moyens de recouvrer la pureté primitive de notre esprit, et ne nous a rien donné pour remédier à la dégradation actuelle de notre corps.

Cela étant, et partant de ces deux données, 1° qu'avant la chute le corps était parfait ; 2° que, par nos propres mérites et ceux du Rédempteur, nous pouvons atteindre la perfection spirituelle dans l'autre vie, il me semble qu'on arrive nécessairement à conclure que, pour que l'homme soit rétabli dans son état naturel, — car il ne faut jamais oublier que notre état actuel est contraire à la perfection naturelle de la première créature de Dieu, — la régénération des corps doit suivre et correspondre à celle de l'esprit. Dans le paradis, Adam, corps et âme, était avec Dieu ; dans le ciel, nous serons aussi avec Dieu, et notre corps, élevé au rang qui lui appartient et n'étant plus un lien, mais un compagnon nécessaire de l'âme, doit naturellement nous être rendu. Je dis *compagnon nécessaire*, car je ne vois pas de quel droit nous supposerions l'âme faite pour exister sans le corps, du moins pour exister sans le corps dans un état parfait : tout porte à croire au contraire que leur influence réciproque constitue l'essence de l'homme. Entre la mort et le jugement, l'âme est certainement séparée du corps ; mais rien ne nous dit que, pendant cet intervalle, l'âme atteigne le point où elle doit rester pendant l'éternité. L'Église a évité de se prononcer décidément à ce sujet ; mais on sait qu'elle penche

beaucoup vers l'opinion que je viens d'émettre. Loin de regarder ce dogme comme article de foi pénible à admettre, j'y trouve de grandes consolations et surtout une vérité philosophique de la plus haute importance : j'y admire peut-être plus que partout ailleurs cet admirable et divin génie du christianisme, qui, s'écartant à la fois des excès du matérialisme et de l'idéalisme, sait revendiquer avec tant de majesté l'indépendance de l'âme, en même temps qu'il apprécie l'utilité et la beauté du corps ; de cette œuvre magnifique de Dieu, trop belle, trop étonnante, même dans sa dégénération actuelle, pour ne pas être destinée à une vie plus longue que la nôtre. En définitive, dans l'état primitif et naturel de l'homme, le corps doit être aussi parfait que l'âme, et le christianisme a fait preuve d'une vérité sublime en consacrant cette consolante doctrine.

J'arrive maintenant à tes discussions avec N***, dont il m'a aussi entretenu et qui t'ont déjà valu un sermon de ma part. Je commence par attaquer la méthode que tu suis dans ces discussions. Il arrive chez toi décidé à n'employer que les armes de sa prétendue raison ; et toi, au lieu de répondre à cette méthode exclusive par un attachement également exclusif aux armes de la foi, tu quittes ton terrain pour aller te mettre sur le sien, et tu prétends défendre nos augustes mystères avec la froide et incomplète analyse qu'il emploie pour les attaquer. Quand on entame une discussion avec un rationaliste pur, on se fait pour ainsi dire *purement crédule*. De cette manière-là, il ne peut y avoir rapprochement sans concessions de part et d'autre : l'un sera forcé de reconnaître que la foi est, après tout, un besoin, une puissance dont il faut tenir compte ; et l'autre accordera volontiers au raisonnement une influence souveraine sur les choses qui sont de son ressort. Avec ceux qui sont assez aveugles pour méconnaître toute autre puissance que celle de leur intelligence imparfaite, à laquelle ils prostituent si insolemment le nom de *raison*, il n'y a pas moyen de discuter. Il faut qu'ils se

convainquent par eux-mêmes de leur téméraire absurdité ; et, s'ils ne sont pas bien coupables ou bien malheureux, la voix de la vraie raison, cet écho de l'autre vie qui retentit de temps en temps dans les âmes pures et humbles, se fera aussi entendre à eux.

Pour en revenir à toi, tu as l'air de te plaindre, et tu dis que tu es mécontent de toi-même, parce que tu as été forcé d'avouer que *tu croyais ce que tu ne comprenais pas*. Mais, mon Dieu ! en es-tu donc encore à ignorer ce qui constitue vraiment la foi comme vertu chrétienne ? N'est-ce pas justement cette incompréhensibilité qui fait le mérite de la foi, qui fait de la foi la vertu la plus sublime et le sacrifice le plus digne de Dieu ? Aurai-je quelque mérite à croire à la fidélité de ma femme, au dévouement de mon ami, si j'ai en mains les preuves de cette fidélité et de ce dévouement ? Tu te plains de ce qui t'ennoblit ; tu voudrais changer la foi divine en conviction mortelle. Ah ! mon ami, n'oublie donc pas, au milieu de tes études terrestres, la suprématie de cette vertu, qui est la marque de ton origine céleste et qui nous prépare à la vraie science. Avant de vouloir faire de la science sur la religion, enferme-toi dans ta foi comme dans une forteresse imprenable. Si une curiosité légitime, le désir d'exercer tes facultés ou de servir tes semblables égarés, t'entraîne hors de la foi pour t'attirer sur le domaine de la science, ou du moins pour te faire chercher le point de réunion de ces deux puissances, n'oublie jamais que ce n'est là que du superflu, qu'un travail noble et fertile, il est vrai, mais qui, étant nécessairement borné à un petit nombre d'individus, ne peut être indispensable à l'homme. Au moindre doute, à la moindre hésitation que t'inspire la philosophie, réfugie-toi dans ta forteresse, et repose-toi des fatigues de la science mortelle dans les jouissances inaliénables d'une foi humble et silencieuse.

Ce sujet est si fécond, il est tellement l'objet de toutes mes méditations, qu'il m'est impossible d'en parler sans donner dans des longueurs interminables. Voilà déjà l'heure de la

poste qui arrive. Je me suis borné à indiquer dans la page précédente la méthode que tu dois suivre et l'esprit qui doit présider à tes discussions. Dans mes lettres à N***, qui sont presque toutes à ton intention, j'aurai l'occasion de développer mes idées sur le péché originel comme j'ai déjà fait pour la Trinité. Pardonne-moi, mon ami, mon ton amer et dogmatique : je sens trop vivement pour pouvoir modérer mes expressions en écrivant à un ami comme toi.

Un peu de politique maintenant. Le discours du Roi m'a fait beaucoup de plaisir ; l'adresse des députés est merveilleuse ; la loi municipale est très incomplète, mais, en suivant l'exemple de la Chambre des pairs pour la loi du jury, on pourra en faire quelque chose de bon ; dans tous les cas, il faudra entièrement changer le principe de la capacité électorale, etc., etc.

Que dis-tu de l'émancipation (1) ? C'est là, j'espère, une fameuse victoire de l'esprit nouveau. Quoique je devienne d'une mollesse effroyable, je travaille toujours à mon Irlande. M. Lemarcis a parlé de mon projet, sans me nommer, à M. de Chateaubriand, qui l'a fort approuvé.

Adieu, mon ami. A la prochaine fois une réponse à ton journal et des détails sur ce que je fais ici. Adieu.

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Paris, jeudi, 12 février 1829.

. . . .

J'ai lu et relu la première page de ta lettre. Je t'avoue que j'ai eu un peu de peine à m'y habituer. Comment ! notre

1. On sait que le bill sur l'émancipation des catholiques présenté en 1829 au Parlement anglais par le ministère tory que présidait lord Wellington et dont faisait partie sir Robert Peel, fut retiré ou ajourné par suite de l'opposition qu'il souleva dans l'opinion. Repris en 1830, il fut définitivement adopté dans la session de cette année.

amitié, si vive, si sincère, si tendre, quand nous sommes à près de mille lieues l'un de l'autre, pourrait s'affaiblir, si nous nous trouvions réunis sous le même toit, vivant ensemble ! J'étais presque tenté de te reprocher cette pensée comme une mauvaise pensée. Et pourtant je t'avoue qu'au milieu des rêves que je faisais pour le temps où ce beau projet pourrait se réaliser, la même idée, que tu as eu le courage de ne me point cacher, s'est présentée deux ou trois fois à mon esprit, mais timidement. Et moi, je la chassais, sans vouloir la considérer un instant. Depuis ta lettre, j'y ai réfléchi. Après deux ou trois lectures, je t'ai pardonné de t'être mis en face de ce beau projet et de l'avoir regardé par tous les côtés. Puis, je t'en ai su gré. Enfin, je t'ai admiré et je te remercie d'avoir eu le courage de me dire toute ta pensée sur un sujet si délicat. Oui, c'est du courage. Tu en as eu mille fois plus que je n'en aurais eu moi-même, et par là tu m'as donné la plus grande preuve d'amitié qu'un ami puisse donner à son ami...

Quoi qu'il en soit, je reconnais qu'il n'y a que trop de vérité dans tes arguments. Ils sont bien avilissants, tu l'as très bien dit, honteux pour une affection aussi pure et aussi vive que la nôtre. Mais c'est précisément à raison de sa vivacité qu'il faut veiller soigneusement à tout ce qui pourrait y porter atteinte. Ce qui devient habitude perd beaucoup de ce qu'il y avait de doux et de bon. Non pas que je croie que nos défauts mutuels puissent occasionner des refroidissements ou des discussions entre nous. Mais une jouissance qui n'a point d'intervalles, qui se continue sans mélange, finit par n'être plus une jouissance. Et il y a trop peu de biens dans la vie pour que nous laissions échapper le plus grand de tous que Dieu a mis entre nos mains... Mon Dieu ! jamais je n'ai tant aimé mes parents, jamais je n'ai tant senti le bonheur qu'il y avait d'en avoir d'aussi bons, que depuis que je vis loin d'eux... Tout bien réfléchi, tu as raison... Nous vivrons séparés ; nous nous verrons souvent, mais nous ne nous verrons pas conti-

nuellement. Nous réserverons notre commerce pour nos heures de récréation et de travail...

Encore un autre passage de ta lettre qui m'afflige ! Tu veux que je t'accompagne en Irlande ! Mon Dieu ! si cela ne dépendait que de moi, du premier moment que tu m'en as parlé, je t'aurais dit : Je suis prêt à partir. Mais as-tu donc pensé que ce voyage se fera précisément pendant les vacances, qu'ainsi je ne verrais ni mon père ni ma mère, de deux ans ? Ils n'y consentiraient pas ; je n'ai pas seulement besoin de le leur demander. Et moi-même, cher ami, s'il me fallait opter entre le voyage d'Irlande avec toi, mais sans vacances, et les vacances sans voyage en Irlande, en conscience le choix pourrait-il être douteux ? Tu sais quel amour j'ai pour mes parents, crois-tu qu'il me soit possible de rester deux ans sans les voir ? En supposant même que ce voyage ait lieu avant les vacances, mon père, qui n'y verrait que de l'agrément et point d'utilité, qui me rirait au nez si je lui disais que je vais travailler avec toi à des recherches sur l'Irlande, ne voudrait pas me permettre de quitter l'école de droit avant le temps fixé. Ainsi ce beau projet, plus séduisant encore que le premier, puisqu'il n'aurait aucune suite fâcheuse pour notre amitié, il faut encore y renoncer...

Adieu, pour aujourd'hui.

Vendredi, 13 février.

. . . .

Tu traites dans ta lettre des questions bien sérieuses ; j'y répondrai. D'abord, tu fais fi de notre éclectisme, et te lances dans l'absolu. Je ne connais pas la nouvelle philosophie à laquelle tu te livres tout entier. Ainsi je ne puis la juger. Pourtant, je t'avouerai qu'*à priori* je crains l'ontologie. Ta théorie de l'absolu, que je prierai Bonnier de me communiquer, m'effraie d'avance, je ne te le cache pas, puisqu'elle

te fait dédaigner d'une part l'éclectisme que je regarde comme la seule vraie philosophie universelle, et auquel, pour mon compte, je m'attache de plus en plus, et de l'autre, la psychologie qui, rationnellement, est la seule vraie base de la philosophie, la question dont la solution est supposée dans tous les autres problèmes philosophiques. En effet, qu'est-ce que peut être ta doctrine de l'absolu, si elle n'a pour base l'étude et l'analyse de l'esprit humain ? Un brillant rêve, une brillante hypothèse qui ne repose sur rien. Car, ou elle s'applique à l'esprit humain : et alors si vous ne le connaissez pas, ce sera grand hasard si vous le devinez ; ou elle ne s'y applique pas : et alors c'est une science que je ne comprends pas. Mais encore une fois, je ne dois pas parler de ce que je ne connais pas. Seulement je ne te pardonne pas de dédaigner la psychologie. Je chercherai à te démontrer qu'elle est la base nécessaire de la philosophie.

. . . .

Jeudi, 19 février.

Un mot de ta dernière lettre, cher et tendre ami, m'a donné à penser et à espérer. Tu finis en disant : Puissé-je te revoir plus tôt que nous ne l'espérons tous deux ! Est-ce que tu aurais quelque espoir de revenir en France avant ton père et ta mère ? Peut-être tes premières lettres m'apporteront l'explication de cette énigme. Car, si tu as quelque bon espoir, tu me dois de me le faire partager, quand bien même le désappointement est cruel. J'aurais eu au moins quelques instants de joie. Notre éloignement pendant un an aura eu cela de bon qu'il nous aura prouvé que nous sommes nécessaires l'un à l'autre, et que l'absence ne peut rien sur notre amitié, si ce n'est de la rendre plus vive et plus profonde.

. . . .

Je ne sais si d'Herbelot t'a parlé de ce que M. Ampère,

celui qui écrit dans le *Globe*, lui a dit sur la moralité de la Suède. M. Ampère a visité, il y a un an ou un peu plus, toute la Suède et en général tout le nord de l'Europe, et il prétend que le peuple suédois est un des plus moraux qu'il ait vus, mais le peuple suédois hors de Stockholm. Car il avoue que Stockholm est une des capitales les plus corrompues qu'il ait rencontrées. Quant aux paysans suédois, à ce qui compose réellement le fond de la nation, le peuple de province, leurs mœurs, dit-il, sont extrêmement pures, douces et surtout hospitalières. J'ai cru que cette différence d'opinion pouvait t'être utile à connaître. Car il se peut faire que, ne voyant que Stockholm et jugeant tous les Suédois d'après ceux de Stockholm, tu juges mal. A ta place, je voudrais n'avoir pas été en Suède sans en bien connaître l'état présent, moral, politique, littéraire même ; et pour cela il ne faut pas voir que Stockholm. Il faut connaître aussi un peu le pays. Ce serait même un moyen de te distraire de ton ennui et t'y arracher pour quelque temps, que de faire un voyage dans l'intérieur de la Suède. Ton père le permettra sans doute, et il me semble que ta position te donne tout plein de facilités pour faire ce voyage agréablement. Je crois que ce n'est pas une connaissance à dédaigner, dans aucune position et surtout dans la tienne, que celle d'une partie de l'Europe quelle qu'elle soit, et surtout du Nord, s'il est vrai, comme on le dit, que le Nord soit appelé à jouer un grand rôle dans l'avenir de notre civilisation.

Je t'engage à réfléchir sur cette différence d'opinion entre toi et M. Ampère et sur le conseil que je te donne.

. . . .

Samedi, 21 février,

J'ai reçu ta lettre datée du 6 de ce mois, et je vois que j'ai fait une bêtise en ne mettant mes lettres à la poste que le mercredi. Ainsi toutes mes lettres désormais auront un retard.

Mais, pour t'en dédommager, je mettrai celle-ci à la poste mardi. Pourtant je trouve assez singulier que le courrier qui t'apporte les journaux du mercredi ne t'apporte pas une lettre mise à la poste le mercredi matin. Car le directeur de la poste nous a fait dire par les journaux, que les lettres pour les pays étrangers étaient reçues jusqu'à quatre heures. Je crois presque qu'il y a encore quelque cabinet noir et que, voyant des paquets comme les miens si souvent répétés, on se figure qu'il y a entre nous quelque conspiration ou des billets de banque. T'es-tu aperçu que mon cachet ait été brisé?

Le sacrifice de temps que je te fais et que tu te reproches dans la lettre que j'ai reçue hier n'est pas si gratuit que tu le veux dire. D'abord c'est plus qu'un plaisir pour moi. C'est un exercice souvent utile pour mes études philosophiques, et qui me fait du bien au cœur. Ensuite je sais bien que mes lettres te font plaisir et, puisque tu trouves mes analyses de Cousin complètes, je les continuerai avec ardeur. J'aime mieux te les envoyer seul que d'en partager la besogne avec Bonnier.

Ce bon Bonnier! il espère bien que tu lui écriras tous les huit jours. Il m'en parle chaque fois que je le vois, et il attribue ton silence au retard de la poste. Il a une telle rage de philosopher qu'il arrêterait, je crois, les passants, comme le poète de Boileau, pour argumenter avec eux. Au reste, c'est un bien bon garçon, et tu devrais lui écrire un peu plus souvent, ne fût-ce que pour moi qui profite de tes lettres philosophiques.

... Comment veux-tu que je suive le cours de d'Eckstein? Tous ces gens-là sont bien zélés pour la science: mais il leur faut de l'argent, toujours de l'argent, et je n'en ai pas à pleines mains. D'Eckstein devrait avoir un cours public; alors j'irais. Malheureusement je ne puis pas vendre mon habit pour payer 60 ou 80 francs tout d'un coup aux Bonnes-Lettres. — Puisque tu veux absolument que je m'abonne en ton nom au *Catholique*, je le ferai. Mais à partir de quand?

Comme les numéros ne paraissent que tous les mois j'ai le temps d'avoir une réponse. Je ferai ta commission pour le *Globe*. N'emploie donc pas toutes ces vaines formules, quand tu veux que je fasse quelque chose. Est-ce qu'il en doit exister une seule entre nous? Tu as envie de quelque chose? Dis-le-moi tout uniment; ta commission sera remplie aussitôt.

Lherminier est tout à fait coulé pour cette année. Je ne sais pas s'il a toujours des auditeurs; mais tous ceux de ma connaissance qui y allaient n'y vont plus...

Tes réflexions sur Polignac arrivent effectivement un peu tard. Polignac est retourné en Angleterre; mais il avait été sérieusement question de lui comme ministre. C'est aux journaux que nous devons de ne l'avoir pas, et aussi à la résistance énergique de MM. Roy et de Martignac. Quant au successeur de M. de la Feronnays, qu'en dire? Personne n'en sait rien. Ce ne sera ni Mortemart, ni Polignac, ni Renneval. Restent Pasquier et Chateaubriand. Chateaubriand est diablement occupé dans ce moment-ci à cause de l'élection du pape. Il intrigue tant qu'il peut... C'est une chose scandaleuse en vérité que toutes les intrigues dont Rome est le théâtre à l'élection d'un Pape. Si j'étais roi de France, je ne voudrais pas que mon ambassadeur s'en mêlât... Quand il s'agit de l'élection d'un chef de l'Église, ce devrait être sous l'influence du Saint-Esprit, et sans aucune considération humaine! Nos journaux font grand bruit de l'importance de cette élection. Mon Dieu! le Pape est mort; vive le Pape!...

Adieu, je donnerais bien des choses pour un moment passé avec toi.

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Stockholm, ce 6 mars 1829.

Ma lettre, cher ami, sera courte et pressée; elle t'annoncera même une interruption dans ma correspondance. Je pars avec M. de Tallenay pour faire une tournée aux mines de Dalécarlie, avant que le dégel ait enlevé toute la neige nécessaire au traînage. Cette tournée m'occupera pendant dix à douze jours...

Ce que j'aime, ce que j'admire le plus dans ta lettre, c'est la manière vraiment amicale dont tu as reçu mes observations sur le projet de vivre ensemble. Je t'avouerai maintenant qu'après l'envoi de la lettre où j'avais déposé sans réflexion et sans défiance mon opinion sincère à ce sujet, je me suis souvent senti en proie à certains regrets involontaires, et la crainte d'avoir blessé ta tendresse s'est maintes fois présentée à mon esprit. D'un autre côté, je me disais : « Il faut que notre amitié soit bien imparfaite, si elle ne sait point résister à une franchise réciproque. » Ta lettre est venue confirmer la bonne opinion que j'avais formée sur la force de notre union et me démontrer plus que jamais qu'elle est vraiment à toute épreuve. Le changement progressif qui s'est effectué dans tes sentiments a parfaitement répondu à mon attente, et je te sais un gré infini de m'avoir mis au fait avec tant d'exactitude de tes émotions successives. Elles sont toutes aussi naturelles que sages et légitimes. Sois-en persuadé, mon ami, le parti que nous avons pris est le plus raisonnable et le plus propre à faire durer notre bonheur. Je suis intimement convaincu que notre amitié y gagnera. Je déplore seulement que tu aies tant d'avance sur moi pour le droit, qu'il m'eût été si doux d'étudier exclusivement avec toi. Mais du reste nous aurons toujours une foule d'occupations communes : dans la distribution de mes travaux, que je fais actuellement pour

l'avenir de manière à les partager avec mes amis, c'est à toi que j'ai réservé la partie qui m'intéresse le plus et qui par conséquent te revient de droit, la partie historique. C'est avec toi que je travaillerai à mon *Histoire d'Irlande;* c'est toi qui auras la première lecture de tout ce que je ferai et le droit de censure et de surveillance. Tu conçois pourquoi je veux maintenant que tu saches l'anglais à fond...

Adieu. A mon retour des mines, je te consolerai de mon silence temporaire.

LE MÊME AU MÊME

Stockholm, ce 17 mars 1829.

Je viens de faire un voyage tout à fait septentrional et original. Il n'a duré que huit jours, mais j'ai bien mis à profit ce court espace de temps. Sans autre compagnon que M. de Tallenay, et par un froid qui s'est quelquefois élevé à vingt degrés centigrades, j'ai fait cent cinquante lieues de France en traîneau découvert, c'est-à-dire couché sur un sac de paille au fond d'un méchant tombereau dont il fallait changer à chaque poste. J'ai bivouaqué dans des endroits misérables, et je n'ai vécu en grande partie que de laitage et de biscuit du pays. Toutefois je suis enchanté de mon voyage ; et si je ne l'avais pas fait, je n'aurais pas eu une idée complète de la Suède. J'ai visité en détail les fameuses mines d'argent à Sala, et de cuivre à Fahlun, où je suis descendu à huit cent quarante pieds sous terre ; j'ai vu les principales opérations employées dans les fonderies et fourneaux des minerais extraits de ces mines. J'ai pénétré jusqu'au centre de la Dalécarlie, province que l'on regarde avec raison comme le cœur de la Suède, et où la nature est plus pittoresque que dans

toutes les autres provinces. Enfin j'ai examiné à fond la bibliothèque et les monuments intéressants de la fameuse ville d'Upsal, et j'ai pris des renseignements très curieux sur l'université dont elle est le siège. J'ai eu, dans cette tournée, l'occasion de voir de bien près les mœurs et les occupations de la population, et je puis dire qu'en dépit des beaux rêves de M. Ampère fils, j'y ai trouvé bien peu d'apparences morales et pas du tout d'hospitalité. Il est vrai que je ne suis guère familiarisé avec la langue suédoise, et que je n'ai pas été en Laponie ni au-dessus du soixante et unième degré de latitude...

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Paris, mercredi, 25 février 1829.

. . . .

Je te dois de te dire toutes mes craintes. L'ennui qui te dévore en Suède, le penchant de ton imagination vers l'enthousiasme religieux, ta solitude au milieu de gens qui ne sympathisent pas avec toi t'entraînent, peut-être sans que tu t'en aperçoives, vers la contemplation mystique. Je crois en vérité qu'il y a un peu de mysticisme dans ton intuition pure. Je ne voudrais pas que tu attachasses à mes paroles plus que je n'ai l'intention de dire. Seulement je t'avertis. Prends garde: je crois que tu as une inclinaison de ce côté. Et comme c'est une doctrine tout aussi dangereuse, quand elle devient exclusive, que le matérialisme, bien qu'elle soit plus noble et qu'elle attire surtout les âmes enthousiastes et les imaginations rêveuses, il est de ton devoir de veiller sur toi et du mien de t'avertir. Tu me diras en revanche que j'ai une tendance vers le rationalisme. Je le sais et je me prémunis con-

tre elle. Mais j'espère qu'elle ne sera pas dangereuse pour moi, parce que je me la suis imposée et que, par nature, je suis plus porté vers la doctrine contraire.

Les détails que tu as envoyés à d'Herbelot dans ta dernière lettre sur la Suède et son organisation militaire m'ont beaucoup intéressé. Je trouve cette organisation bien bizarre. Sont-ils mariés tous ces soldats colons? Il n'est pas probable. Au quel cas je serais tenté de croire que cet état de choses pourrait contribuer pour beaucoup à la corruption morale des campagnes.

... J'ai perdu ma journée d'hier complètement. J'en suis désolé. Mais un tas de courses de toute espèce m'ont occupé, et à cinq heures et demie je n'avais pas mis le nez dans un livre.

J'ai vu pour la première fois hier l'église de Notre-Dame que je ne connaissais qu'à l'extérieur. Je ne puis te dire l'impression que produit en moi un bel édifice gothique. Ces ogives, ces colonnes grêles, ces vitraux peints, ces nefs élevées, ces figures bizarres sculptées en ornements, tout cela élève l'âme plus que je ne puis dire. Un monument grec est plus beau ; mais je suis froid en le considérant. Oh ! je suis bien comme Victor Hugo : J'aime ces temps, *plus beaux sinon meilleurs*, de la chevalerie, des troubadours et des édifices gothiques...

. . . .

Lundi, 2 mars.

Je ne te parle pas souvent politique, cher ami, parce que les journaux t'en disent tout ce que j'en sais ; et je ne fais que te dire quelquefois ce que je pense des évènements. D'Herbelot est beaucoup plus à même que moi de te parler de ce que les journaux ne contiennent pas, parce qu'il va beaucoup plus que moi dans le monde. Encore je ne sais pas si on parle beaucoup politique dans les salons. Pour moi, chaque fois que

je vais en soirée ou au bal, je n'entends parler que de choses tout à fait non politiques. On parle littérature, modes, etc. ; mais de la chose publique je n'entends rien dire. Jamais je n'ai vu les salons de Paris plus occupés de plaisirs que cette année. Tout le monde donne des bals. Toutes les femmes sont pâles de fatigues et de veilles. Chacun veut se distinguer par un très beau bal ; il faudra en venir à n'en point donner pour se distinguer. Car il n'est pas jusqu'à l'épicier ou au modeste rentier qui ne donne un bal où il invite deux fois plus de monde que son appartement ne peut en contenir. On donne surtout beaucoup de bals déguisés, si tu es curieux de le savoir, et c'est la duchesse de Berry qui en a introduit la mode. Elle en a donné déjà quatre ou cinq, et ce soir elle en donne un autre dans les appartements de Mme de Gontaut où sera représentée toute la cour de François II. La duchesse de Berry sera Marie Stuart, et le duc de Chartres, François II. Chacune des personnes de la cour a reçu un rôle historique. On dit que la duchesse de Berry a fait venir chez elle toutes les peintures, gravures, etc., sur ce temps-là, qui sont à la bibliothèque, et que les costumes seront de la plus grande fidélité. Les appartements ont été décorés à la mode du temps... Le public ne laisse pas que de trouver ce choix assez singulier. La duchesse de Berry en Marie Stuart ! On se dit que la ressemblance ne sera pas parfaite ; on se demande si la duchesse sait quelle fut la vie de la belle Marie Stuart et quelle fut sa fin. Enfin il est assez bizarre qu'elle ait choisi le personnage d'une princesse qui mourut sur l'échafaud le jour de l'anniversaire de l'assassinat de son mari.

Quoi qu'il en soit, la cour, cette année, a donné le ton à la ville, et c'est fort adroit à la duchesse de Berry... Les marchands ne s'en plaignent pas. Aussi voit-on les boutiques remplies de dames qui fouillent de grands cartons de gravures pour trouver un joli costume, ou bien faisant déplier tout un magasin d'étoffes pour assortir des nuances. Enfin, c'est une grande ressource pour les danseurs qui, comme moi, ne savent que

dire à leur danseuse. Le chapitre des bals déguisés fournit un sujet de conversation inépuisable ; et je suis persuadé que les demoiselles en doivent avoir les oreilles rebattues. Pour mon compte, hier soir chez L... qui donnait un bal, je n'ai parlé d'autre chose, bien heureux que j'étais de ne pas rester *coi* comme un sot. Rien n'est plus vexant, je trouve, que de ne savoir que dire à une femme que l'on fait danser ; on a l'air ou impoli ou imbécile, et l'un n'est pas plus agréable que l'autre. Si on ne danse pas, on paraît encore extraordinaire ; on vous propose de jouer et je ne joue pas. Voilà ce qui me fait haïr les bals. Et pourtant je les aimerais beaucoup si je pouvais y assister sans être vu. J'en aime le coup d'œil et il y a matière à observation. L'anneau des lutins me serait d'un grand secours.

Avant-hier, je me suis trouvé dans une maison où était Mignet, l'auteur de l'*Histoire de la Révolution*. A l'entendre, j'aurais parié que c'était lui. Car il parlait de la Révolution comme un homme qui la connaît parfaitement ; mais il en parlait sans pédanterie, et comme un homme du monde. Il s'exprimait fort bien, mais il a un accent gascon assez prononcé. C'est un grand beau jeune homme bien fait, qui a une belle figure, le front très découvert et les cheveux fort longs par derrière. Je l'écoutais avec beaucoup de plaisir et quand on m'a dit : « C'est M. Mignet, » cela ne m'a pas étonné du tout...

Je te dirai encore, en fait de nouvelles, qu'il est de rigueur de *danser* à présent, de même qu'il était de rigueur de *marcher*. Voici le motif qu'on en donne : le roi a dit au dernier bal à la cour : « Ils s'imaginent *danser ;* de mon temps, on appelait cela *marcher !* »

Je te dirai de plus qu'on joue demain au théâtre de la cour la *Muette de Portici*, et comme le bonnet rouge des pêcheurs napolitains paraît séditieux, on doit le remplacer par un bonnet blanc !

En vérité on me dirait bien frivole, à voir mon journal d'aujourd'hui... Mais ces misères sont bonnes à observer, et

je te les donne pour ce qu'elles sont, sans y attacher plus d'importance qu'elles n'en méritent. Au surplus ta mère sera peut-être bien aise de savoir tous ces détails, si elle ne les connaît pas déjà. Car je ne m'aperçois de ces choses là, comme d'une mode, que quand il y a dejà longtemps qu'elles existent.

A demain les choses sérieuses.

Encore point de lettre de toi. Que fais-tu donc?

Jeudi, 5 mars.

. . . .

Aujourd'hui je me remets au travail ; car depuis samedi je n'ai rien fait du tout. Mes journées prises par des courses, mes soirées par le monde : voilà comme le temps s'est passé pour moi depuis cinq jours, jusqu'à hier inclusivement. Je n'en suis pas très fâché ; cela m'a reposé un peu, et j'en avais besoin.

. . . .

Es-tu fou de croire que je deviendrai poète? Je n'ai pas fini ma ballade. Il est même fort douteux que je l'achève. J'ai déjà bien assez de mal à m'exprimer en prose; je ne rends jamais qu'un vingtième de ma pensée ; que serait-ce en vers? Il n'y a en moi que l'âme qui soit un peu poétique, et il faut savoir la deviner et y lire, comme tu le fais, pour s'en apercevoir. Mon langage est si prosaïque qu'on ne s'en douterait guère. Oh! non, je ne serai pas assez fou pour perdre mon temps à faire de mauvais vers!

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Stockholm, ce 20 mars 1829.

. . . .

Tu as bien raison de préférer l'architecture gothique à toute autre. Il n'y en a presque point en Suède, et c'est une des raisons qui m'empêchent d'être aussi dévot que je le voudrais. J'ai en horreur les églises grecques, excepté quand elles sont vraiment colossales, comme Saint-Pierre de Rome ou Sainte-Geneviève ; et même alors je leur préfère la moindre petite cathédrale gothique. Comme on a gâté notre abbaye Saint-Germain avec ses chapelles grecques ! Je dis *notre*, parce que je me flatte qu'elle sera notre paroisse commune lors de mon retour, et parce que le souvenir de notre dernière messe la rend chère à mon cœur.

Je ris bien, je te l'avoue, cher ami, de te voir invoquer sans cesse l'*éclectisme*. Il me semble que ce mot bien compris ne signifie autre chose que la *non-exclusivité*. S'il en est ainsi, cet éclectisme, que tu proclames comme *la seule vraie philosophie universelle*, ne saurait être à proprement parler une philosophie : car une philosophie, pour être vraie, doit être exclusive ; la vérité est essentiellement exclusive.

L'éclectisme peut être bon comme point d'arrêt, comme moyen de recueillir et de digérer des opinions nombreuses et contradictoires ; mais vouloir ériger en philosophie, en seule vraie philosophie, un système qui vit d'emprunts, qui, conciliateur timide, ne saurait faire faire un seul pas à l'esprit humain, c'est une vraie dérision, une prétention insoutenable. Je défie un homme d'être vraiment éclectique. Cousin n'est pas plus éclectique que Pascal ou Voltaire, et de là ses nombreuses inconséquences. Il y a eu aussi en Allemagne, pendant le milieu du dernier siècle, une école d'éclectiques très nombreuse ; elle dégénéra, comme il est naturel que cela ar-

rive, en syncrétisme tellement grossier, que le kantisme a été toujours regardé comme la résurrection de la philosophie en Allemagne.

L'éclectisme étant donc absurde ou plutôt impossible comme *système*, il reste comme *méthode*, et c'est ici où tu parais le perdre de vue entièrement. En effet, rien de plus exclusif, de plus despotique que ta méthode : pour peu qu'un pauvre malheureux veuille s'élever au-dessus de l'observation, ou lui substituer quelque autre moyen de parvenir qui lui convient davantage, vite, voilà tous les Cousinistes, éclectiques prétendus, qui se mettent à lui crier : « Manant, que fais-tu là haut, où tu ne devais pas monter sans le secours des marches que nous t'avons préparées? Descends sur-le-champ et ne t'avise pas de vouloir aller plus loin que ceux qui sont en possession de la seule vraie philosophie. » Sans plaisanterie, c'est là ce qui t'arrive. Nous, au contraire, qui avons pour principe que l'on peut arriver à la vérité par tous es chemins, nous ne voyons pas pourquoi il ne nous serait pas permis de commencer par le haut de l'échelle aussi bien que par le bas; nous ne voyons pas pourquoi, malgré M. Cousin, nous ne partirions pas de Dieu par la synthèse, aussi bien que de l'observation des phénomènes intérieurs par l'analyse.

Et puis tu nous reproches de dédaigner la psychologie, la physiologie, etc. Rien de plus erroné. Que ceux qui aiment la psychologie exclusivement y restent, c'est fort naturel; mais nous, qui n'y avons rien trouvé qui pût satisfaire aux besoins de notre âme, pourquoi faut-il que nous y restions servilement enchaînés? La psychologie est en soi une chose excellente; mais vouloir la transformer en philosophie, et défendre à l'une d'aller plus haut ou plus loin que l'autre, c'est suivre la même marche que ceux qui condamneraient l'écolier à rester pendant toute sa vie à l'A, B, C. Nous profitons avec reconnaissance des travaux psychologiques, nous nous en servons et nous passons outre; nous ne consumons pas notre

temps à explorer péniblement des vérités élémentaires que la conscience nous a depuis longtemps révélées.

Certes, la *triplicité* et la *raison* de Cousin ont de grands rapports avec la *triplex-unité* et l'*intuition intellectuelle pure*. Mais, comme il s'est empressé d'y renoncer, ou du moins de garder un silence respectueux sur leur compte, après en avoir dit quelques mots obscurs, nous sommes réduits à ne voir dans Cousin, pour le moment, qu'un historien qui voudrait être éclectique et qui ne le peut.

Tu me demandes sur quelle base est fondée notre philosophie. Pour moi, elle est fondée sur ce que je ne trouve nulle autre part une base suffisante, sur ce que je trouve du moins ici l'admission d'une faculté et d'un certain ordre de vérités qui échappent à l'observation exclusive, et qui cependant ont gravé leur existence en caractères ineffaçables dans notre conscience. Elle se fonde sur cette conclusion du plus grand des philosophes du dernier siècle, que *l'esprit humain, borné à ses voies intellectuelles ordinaires, ne pouvait prouver ni Dieu, ni la liberté, ni l'immortalité*. Elle se fonde enfin sur l'observation, qui lui révèle cette *triplex-unité* qui commence dans l'acte de la personnalité et qui pénètre l'univers entier. Il n'y a peut-être point en Allemagne une école qui ait porté plus loin l'observation de la nature que celle de Schelling, témoin ce nom de *philosophes de la nature* sous lequel ils sont généralement connus ; témoin les vastes travaux des *Oken*, des *Steffens*, des *Wagner* et d'autres écrivains célèbres en Allemagne, bien qu'ils ne se trouvent pas sur la liste de Michelet ou dans la mémoire de Cousin.

Adieu, très cher ami. Laissons-en là la philosophie, sur laquelle nous n'avons pas l'air de nous entendre. Adieu.

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Paris, mercredi, 11 mars 1829.

. . . .

Tu en es venu précisément où je voulais te voir venir pour que la discussion pût s'établir entre nous sur un terrain commun. Maintenant je commence à comprendre un peu ta philosophie, et puisque tu m'as donné une partie de sa base, mon point de départ au moins aura quelque chose de fixe.

Puisque tu veux que nous nous entendions sur le sens des mots, je le veux bien aussi ; et c'est sur ta définition de la philosophie que je te chicanerai. Je reprends pied à pied ta lettre.

Tu me donnes la définition de la philosophie selon Cousin et selon moi, et déjà tu te trompes.

Selon vous, dis-tu, *la philosophie est la science de l'immatériel ou bien de l'esprit humain et de ses rapports avec le corps. Dans ce sens, elle se confond avec la psychologie et la métaphysique, ou bien se divise en logique, morale et métaphysique.*

Il s'en faut de beaucoup que la philosophie, selon nous, ne soit que logique, morale et métaphysique. Cette vieille classification des écoles est tout à fait incomplète et n'est plus admise que dans les collèges. Sur ce point, j'ai le secret de la nouvelle école. Car Jouffroy nous a longuement, trop longuement même, expliqué ce qu'il fallait entendre par philosophie. La politique n'est-elle pas de la philosophie ? L'esthétique n'est-elle pas de la philosophie ? La religion naturelle n'est-elle pas de la philosophie ? La science pratique du vrai ou la logique pratique n'est-elle pas de la philosophie ? La science pratique du beau, n'est-elle pas de la philosophie ? Le droit naturel, le droit des gens, ne sont-ce pas là encore des problèmes philosophiques? Ainsi déjà, pour nous, la classifica-

tion des écoles n'est pas complète. Toutes ces questions sont, il est vrai, immatérielles et, sous ce rapport, tu as raison de dire que nous regardons la philosophie comme la science de l'immatériel. Mais je ne vois pas qu'avec cette définition la philosophie, telle que nous l'entendons, se distingue de la philosophie, telle que tu l'entends ; car elle est bien aussi pour toi, je pense, la science de l'immatériel.

Mais parce qu'elle est la science de l'immatériel, elle n'est pas pour cela la science seulement de l'esprit humain et de ses rapports avec le corps, elle est encore la science des rapports de l'esprit avec d'autres esprits, elle est de plus la science des choses immatérielles en soi, de Dieu, de l'âme, du temps, etc. Par conséquent, je ne vois pas comment elle se confond avec la psychologie. Il faut en vérité que tu ne saches pas ce que c'est que la psychologie pour dire que dans la psychologie est toute la philosophie...

La psychologie est la science de l'âme, de ses facultés et de ses lois. Tu fais fi de l'observation. Je te défie de connaître l'âme, ses facultés et ses lois, autrement qu'en l'observant. Mais ce n'est là qu'une parenthèse ; ce que je veux te montrer, c'est que la psychologie n'est qu'une très petite partie de la philosophie. Car, quand tu connais bien l'âme, ses facultés, ses lois, as-tu fait la morale, as-tu fait la politique, as-tu fait la religion naturelle, le droit naturel, la logique, l'esthétique, le droit des gens ? Non évidemment. Jouffroy a été plus loin : il a dit que la psychologie était la base nécessaire de toutes les autres questions philosophiques. Et en cela il a eu raison ; car si nous ne connaissons pas l'âme humaine parfaitement, comment naîtra la morale ? La morale est la science du bien et du mal, autrement dit de notre devoir sur la terre. Et comment le connaître, si nous ne connaissons pas notre nature, ce à quoi nous paraissons avoir été destinés par les moyens et les inclinations mis en nous ? La logique, ou science du vrai, suppose encore la psychologie ; car, pour savoir ce

qui est vrai, ... il nous faut remonter à notre nature intellectuelle.

Si tu veux te donner la peine d'examiner chacune des questions philosophiques que j'ai énumérées, et l'examiner avec bonne foi, tu verras que toutes supposent la psychologie...

Maintenant que je t'ai prouvé que tu ne comprenais pas ce que nous entendons par philosophie, je veux te démontrer que ta propre définition de la philosophie et son rapport avec la religion est encore une erreur. Mais ce ne sera pas pour aujourd'hui.

Vendredi, 13 mars 1829.

J'ai reçu hier ton numéro du 27 février. Voici, j'espère, l'exactitude rétablie dans les courriers, et nous recevrons chacun nos lettres tous les huit jours, sans interruption.

Ta lettre est toute philosophique et je t'en remercie. Tout ce que je voudrais, c'est qu'elle fût plus longue. Mais il y aurait conscience à te demander davantage, à toi qui as déjà si peu de temps. Plus nous irons, mon ami, plus notre correspondance deviendra grave et sérieuse. Car, pour mon compte, je me sens plus que jamais en train de philosopher et il faudra bien que tu me répondes sur le même ton. Je me plaignais, il y a déjà quelques mois, de ce que je n'avais pas le temps de t'écrire tout ce que je voudrais. C'est bien pis maintenant. Car les questions s'accumulent tellement que je ne saurais jamais par où commencer, si je ne me décidais un peu au hasard. Aussi désormais je vais faire beaucoup de retranchements dans mon journal. Toutes ces niaiseries dont je t'ai entretenu quelquefois sur les spectacles, les soirées, ma vie matérielle, seront impitoyablement supprimées.

... C'est ainsi que notre correspondance prendra un caractère sérieux que je suis avide de lui donner et dont le moment est venu. Car notre amitié n'est plus seulement un sentiment tendre, une sympathie sentimentale comme elle l'était au

commencement, amitié d'enfants à laquelle je dois de bien douces jouissances, mais qui n'était pas le dernier mot, comme dirait Cousin, de l'amitié. C'est une amitié d'hommes qui nous unit à présent, une sympathie philosophique, si je puis ainsi parler. Notre éloignement n'aura peut-être pas peu contribué à donner ce nouveau caractère à notre amitié ; et, sous ce rapport, c'est un bonheur pour nous d'avoir été séparés.

... Je te disais (avant-hier) que tu n'avais pas une idée juste de ce que l'école éclectique appelle philosophie. Je crois te l'avoir prouvé. C'était une question de fait. Maintenant, ta définition de la philosophie, selon l'école dans laquelle tu te ranges, me semble fausse. Mais ici ce n'est plus une question de fait; c'est une question de principe.

D'abord, dis-tu, *il n'y a point de philosophie sans conviction de la chute de l'homme.*

Je t'arrête dès ce premier pas. Tu pars d'un principe évidemment faux. Moi, personnellement, je suis très convaincu de la chute de l'homme. Mais il y a beaucoup d'hommes qui ne l'admettent pas, et des hommes sensés, des hommes qui n'ont pas la foi, qui, prononçant d'après la raison seule, disent qu'il est injuste que nous soyons punis pour les fautes de notre père commun. Je sais une réponse rationnelle à cet argument : je te la dirai. Mais, pour le moment, je voudrais te prouver que ces hommes, qui sont de très bonne foi dans leur argumentation, qui croient à la valeur de leur raisonnement et qui se trompent, peuvent cependant être philosophes. Car pourquoi ceux qui ne croient pas à la chute de l'homme ne sont-ils pas philosophes ? Selon toi, *c'est parce qu'ils prennent l'homme tel qu'il est pour un être complet et parfait dans son genre, pour un être qui n'est point courbé sous le joug du péché et de l'erreur par sa nature actuelle.* J'admets parfaitement que ceux qui regardent l'homme comme un être parfait ne sont pas philosophes. Mais ceux qui ne croient pas à la chute de l'homme disent-ils que l'homme est parfait ? Tu l'affirmes, moi je le nie. Quel est l'homme, ayant prétention

au titre de philosophe, qui n'a pas dit que l'homme était faillible, que nous étions sujets à l'erreur? Ceux qui ne l'ont pas dit l'ont pensé mille fois. Ils n'ont pas pu ne pas le penser chaque fois qu'ils ont réfuté ce qu'ils croyaient une erreur... Les sensualistes même, les moins philosophes des philosophes, ont admis la faillibilité de l'homme, l'imperfection de notre nature, puisqu'ils ont donné de longs chapitres à la rectification de nos erreurs. Ainsi, il me semble bien évident que personne au monde n'a regardé l'homme, tel qu'il est, comme l'homme parfait. Nous, nous disons qu'autrefois l'homme a été un être parfait, un être complet, et qu'après ce temps d'épreuve sur la terre, il reviendra à son ancienne perfection. Eux, ils disent que nous avons été créés imparfaits et que nous sommes destinés à arriver à la perfection dans une autre vie....

A demain la suite.

Samedi, 14 mars.

J'arrive à la définition que tu donnes de la philosophie. Elle est, dis-tu, *la science de l'homme tel qu'il devrait être, de l'homme primitif, de l'homme image pure et originelle de la divinité. La religion est la science de l'homme tel qu'il est, de l'homme déchu et pouvant être racheté*. Si la philosophie est la science de l'homme tel qu'il devrait être, dis-moi comment notre intelligence déchue peut arriver à cette science. Ce n'est pas en s'observant elle-même; car elle se verrait telle qu'elle est et non telle qn'elle devrait être. Ce n'est pas par la religion qui, selon toi, ne lui apprend que ce qu'elle est actuellement. Je comprends maintenant ta haine contre les recherches psychologiques et logiques. Car elles ne nous apprennent que ce qui est et tu veux que la philosophie t'apprenne ce qui n'est plus. Et comme ni la religion ni la psychologie ne t'apprennent rien, tu as recours à l'*intuition pure* qui ressemble terriblement à la contemplation mystique. Tu

es conséquent. Mais pourtant il me semble que l'intuition pure, n'étant après tout qu'une faculté dégénérée d'un être dégénéré, ne peut réellement pas te conduire à une connaissance absolue ; d'où il suit que, pour être conséquent avec toi-même, tu devrais admettre des secours surnaturels, l'extase. Tu y arriveras, je te le prédis, si tu ne changes ton point de départ, comme je l'espère. Je suis bien convaincu d'une chose maintenant, c'est que l'école que tu étudies est une école mystique. C'est la philosophie des plus belles âmes, je le sais ; et tes inclinations, ton état actuel d'esprit t'y portent impérieusement. Prends-y garde, mon ami. Par ta position sociale, tu es lancé dans les affaires, et une philosophie mystique ou t'empêchera de remplir ce devoir, ou jettera sur tes discours, sur la manière dont tu traiteras les affaires, une couleur étrange à laquelle on n'est pas habitué et qui paralysera tous tes efforts. Vois le pas que ta philosophie t'a déjà fait faire. Tu te révoltais à l'idée que Cousin développait l'année dernière, que la philosophie était l'apanage d'un petit nombre de mortels privilégiés. Et voilà que tu l'admets. Bien plus, tu vas plus loin que lui. Cousin énonçait un fait actuel, espérant qu'un jour ce nombre deviendrait de plus en plus grand. Toi, tu prononces qu'en général, en tout temps, la philosophie n'est et ne sera qu'un privilège d'une aristocratie peu nombreuse. Eh bien ! tant pis pour ta philosophie, si elle n'est que pour un petit nombre ; car c'est une preuve irrécusable qu'elle est fausse. Dieu nous a donné, à tous tant que nous sommes, les mêmes facultés, plus ou moins intenses, il est vrai. Mais nous les avons ; et si, pour être philosophe, il en faut une que sept ou huit personnes peuvent avoir, Dieu est injuste, Dieu refuse aux uns la vérité qu'il fait luire aux yeux des autres. D'ailleurs, à quoi bon cette philosophie ? Si la majorité des hommes peut s'en passer, je ne vois pas à quoi elle vous servira à vous, classe privilégiée ! Car vous ne pensez pas apparemment nous imposer les résultats de votre philosophie que nous ne comprenons pas et qu'il ne nous est pas permis de

comprendre. S'il n'y avait pas d'autre preuve qu'un système est faux, que l'inaccessibilité de ce système à l'immense majorité des hommes, celle-là me suffirait. L'éclectisme donne une bien autre idée de Dieu, en disant que tout homme a accès à la philosophie, quand il a le temps et la volonté de s'en occuper. Elle est en germe dans tous les esprits ; il s'agit de développer ce germe. Mais aussi les éclectiques ne prétendent pas que la philosophie soit la science de ce qui n'est pas. Au contraire, elle a la prétention de faire connaître l'homme tel qu'il est. Et c'est par induction qu'il tire de lui la connaissance de ce qui n'est pas lui, de ce qui est plus que lui, ou de ce qui est moins que lui, de Dieu et du monde. C'est dans cette induction que l'alliance de la philosophie avec la religion, pour moi au moins, devient nécessaire. Car la religion, tout en nous apprenant ce que nous sommes, nous apprend surtout ce que sont les êtres au-dessus de nous, ce que nous devons être un jour, ce que nous avons été. Toutes choses que nous ne connaissons pas directement, où nous avons besoin d'un secours. Ainsi, c'est ne voir qu'un petit côté de la religion que de la réduire à une question historique, comme le fait ton école. La religion nous apprend bien ce que nous sommes ; mais la philosophie nous l'aurait appris sans elle. La religion nous apprend surtout ce que nous serons, ce que nous avons été, ce qu'est Dieu, ce que sont les choses où notre intelligence déchue ne peut arriver. De plus, elle dirige nos actions. En un mot, avec la religion, on sait tout, on pourrait se passer de toute autre connaissance. C'est une philosophie en germe, car elle nous donne la science de tout. La philosophie ne fait que développer ce germe et étendre cette connaissance.

Vois une autre inconséquence de ton système. La philosophie, selon toi, ne peut se passer de la religion, mais tu dis aussi que la religion peut se passer de la philosophie. Or comme la religion est la connaissance de ce qui est, il s'en suit que la majorité des hommes n'a aucune connaissance de

ce qu'elle doit être : ce qui est faux, évidemment faux en fait. Car ceux qui ne sont pas philosophes, qui ne sont que religieux, savent ce qu'ils sont et ce qu'ils seront. Ils le savent d'une manière incomplète, mais ils le savent.

. . . .

Compare maintenant la religion et la philosophie telle que nous l'entendons, au moins telle que je l'entends, et vois d'une part si nous ne rendons pas ou plutôt si je ne rends pas un compte plus complet de la religion et de sa relation avec la philosophie, de l'autre si, en philosophie, notre point de départ n'est pas plus légitime et plus à la portée de tous, notre point de vue plus complet, notre marche plus régulière, notre résultat plus positif.

Dans la religion je vois le germe de toutes les connaissances : la connaissance de mes devoirs envers Dieu, la connaissance de mes devoirs envers l'homme, la connaissance de mes devoirs envers moi-même; la connaissance de Dieu, la connaissance de moi-même, tel que j'ai été, tel que je suis, tel que je dois être.

Mais cette connaissance est incomplète, vague (1). La philosophie la précise, la complète. Mais comme en religion le point de départ avait été la parole de Dieu, nous sommes forcés, pour la vérifier, de partir de nous-mêmes, c'est-à-dire de la psychologie. Notre point de départ, notre base ne supposent pas d'autres facultés que celles que tout le monde a, l'observation et l'induction. Tu traites l'observation d'expérimentalisme, d'empirisme, de sensualisme; car telle est ta gradation. Mais, cher ami, l'observation, pour être appliquée aux choses internes, n'en est pas moins de l'observation, et parce que quelques-uns l'appliquent exclusivement aux choses externes, il ne faut pas la flétrir du nom de sen-

1. Ai-je besoin de rappeler que le *philosophe* qui s'exprime ainsi avait vingt ans, qu'il avait puisé sa philosophie aux sources très mélangées de l'Université, et qu'il eût été sans doute bien étonné plus tard de quelques-unes des opinions exprimées dans ses lettres ? (M.C.)

sualisme. Quant au résultat, le voici : La connaissance entière de l'homme tel qu'il est, de ses devoirs de toute espèce, dans toutes ses relations, la science de Dieu, la science de notre avenir. C'est le même résultat que la religion. Ainsi, voici le progrès : la religion d'abord, la philosophie ensuite. Si la philosophie s'écarte de la religion, nie ce que la religion affirme, elle a tort, elle se trompe. Mais si elle est de bonne foi, je ne lui en ferai point un crime, je la plaindrai.

. . . .

Lundi, 16 mars.

En relisant ma discussion philosophique de samedi dernier, je ne suis pas très content de ce que je t'ai écrit. Mais il faut te dire que j'ai été interrompu trois fois, d'abord par une visite Bonnier, puis par une visite de d'Herbelot. Mes raisonnements se ressentiront peut-être de ces interruptions ; je ne me sens pas le courage de les recommencer. Ils sont déjà assez longs pour t'ennuyer. S'il te faut des explications. je te les donnerai. Je ne veux insister que sur une chose, c'est que tu es dans une voie mystique et qu'une fois dans cette voie-là on s'arrête difficilement.

Quant à ta lettre du 27 (février), c'est une toute autre affaire. Elle est parfaitement raisonnée et tu m'as convaincu. Tu vois que je me rends, quand la raison luit. Au reste, je ne t'avais manifesté que des doutes, et non une opinion. Tu les a levés, je t'en remercie.

. . . .

Vendredi j'ai dîné chez Rio tête à tête et je suis resté jusqu'à onze heures chez lui. J'ai été bien content de cette soirée... Il m'a montré une amitié et une confiance qui m'ont touché. Il a une mission diplomatique pour Saint-Pétersbourg et il attend d'un jour à l'autre son ordre de partir. C'est une bien belle âme que la sienne en vérité, et, dans

notre longue conversation, il l'a montrée tout entière. Il m'a raconté toute son affairc de 1815 (1). C'ost admirable, ce mélange de dévouement, de courage et de religion ! Il m'a beaucoup parlé de son pays, de cette vieille Bretagne..., si morale, si énergique, cette terre vierge pour ainsi dire. Nous avons ri ensemble de la proposition de cet avocat de Paris qui, l'année dernière, demandait à la Chambre l'introduction de la civilisation en Bretagne, comme s'il suffisait d'ouvrir une écluse pour qu'elle y pénétrât. Il faudra bien prendre garde, en y introduisant l'instruction, de ne pas y apporter ce qui la suit quelquefois, la corruption..... Les cinq heures que j'ai passées avec lui ont passé comme une seconde. Son affaire de 1815 m'a surtout fait pousser des exclamations d'admiration. Je donnerais dix ans de ma vie pour avoir un souvenir comme celui-là.

Samedi, 21 mars.

J'ai reçu ton numéro daté du 6 mars, par lequel tu m'annonces une interruption dans notre correspondance. Quand tu recevras cette lettre, elle sera reprise depuis longtemps, je l'espère. Mais cependant je ne puis m'empêcher de te dire que ce retard m'afflige. Tes lettres sont déjà si rares et si courtes que je vais souffrir doublement de voir une lacune, et à présent j'en ai plus besoin que jamais. Au reste, je suis enchanté que tu fasses un voyage en Suède. Cela te distraira un peu et te fera connaître le pays qui, dit-on, n'est pas, il s'en faut, aussi dégénéré que Stockholm. Si tu assistes aux fontes des neiges et à la naissance du printemps dans les montagnes, tu auras un bien beau spectacle. Car je lisais dernièrement dans la *Revue* un article d'Ampère sur la Suède,

1. Ce récit de M. Rio forme un volume intitulé : *La Petite Chouannerie.*

où il peint d'une manière poétique l'impression que l'on éprouve dans ce moment solennel. On voit presque les feuilles pousser, tant la végétation est rapide. Alfieri, s'ignorant encore et voyageant en Suède, sentit son génie poétique s'éveiller avec le printemps de ce pays du Nord, et il dit dans ses mémoires que, quoiqu'il n'eût jamais lu *Ossian*, beaucoup de ses images naissaient dans sa pensée sous leur forme primitive et telles qu'il les retrouva depuis, quand il lut *Ossian* pour la première fois.

. . . .

Mardi, 24 mars.

. . . .

J'ai vu l'abbé Busson hier. Il a été malade. C'est notre vieux pauvre qui me l'a appris et je me suis empressé d'aller le voir. Mais il va bien maintenant. Nous avons causé longtemps de philosophie, de toi. Je reviendrai sur notre conversation.

Hier il y avait club philosophique chez moi. D'Herbelot, Bourbon et moi avons longuement discuté l'origine des idées générales, et nous sommes arrivés à dire que nous ne savions pas comment elles naissaient en nous. Voilà la conclusion d'une discussion fort vive de trois heures; c'est encourageant en vérité. Et cependant il serait assez important de nous en assurer. Cousin ne nous a pas satisfaits. Nous n'avons trouvé nulle part la question traitée d'une manière complète ou raisonnable. Qu'en penses-tu ?

Adieu, très cher ami, je suis désolé de songer que je dois attendre encore au moins huit jours avant de recevoir aucune lettre de toi.

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Stockholm, ce 10 avril 1829.

Malgré la résolution que j'ai énoncée dans ma dernière lettre, je ne puis m'empêcher, cher ami, de te donner quelques dernières explications sur les objections que tu lances contre mon mysticisme.

Tu as très bien saisi le côté faible que présentait ma définition incomplète, en me demandant comment l'homme déchu et dégénéré pouvait arriver à la vraie science, si celle-ci est tellement différente de la science ordinaire. Ton objection serait parfaitement juste si la dégénération de l'homme était entière, était complète. Mais c'est ce qui n'est pas dit : la chute de l'homme ne consiste pas dans la ruine absolue de son être primitif, mais seulement dans la lutte perpétuelle de sa pureté originelle contre les usurpations de la nature et des sens, lutte où malheureusement sa perfection première succombe le plus souvent, mais où son existence n'est pas moins évidente, puisqu'elle lutte. L'intuition pure n'est donc pas une faculté dégénérée ; c'est un débris de l'antique grandeur, de l'antique pureté, qui, chez quelques hommes, recouvre sa première force et devient ainsi un pressentiment de cette science qui doit être l'apanage de tous les hommes, lorsqu'ils entreront en partage du bonheur éternel. Reconnaître l'existence possible de cette faculté, ce n'est pas dire qu'on l'a soi-même. Crois-tu par hasard que je me figure la posséder, ou que j'aspire même à la posséder jamais ? Nullement ; je crois que certains hommes peuvent en être doués, grâce à une disposition d'esprit particulièrement solide et méditative, disposition que je n'ai pas la moindre prétention d'avoir.

Dans tout ce que tu dis sur la religion il y a de bonnes choses ; il y en a aussi d'erronées. La religion, dis-tu, n'apprend à l'homme *que* ce qu'il est ; mais c'est justement pour

cela qu'elle lui apprend ce qu'il a été, et, d'une manière impérative, ce qu'il doit être. En disant à l'homme qu'il est pécheur, elle lui rappelle son innocence. Elle est pleine des souvenirs du passé, qu'elle a convertis en autant de préceptes pour le présent. Mais ce ne sont que des préceptes ; ce ne sont pas des démonstrations ni des principes scientifiques. La connaissance qu'elle donne est une connaissance aveugle, implicite ; elle doit l'être. Faite pour le genre humain tout entier, dont les neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf dix millièmes n'éprouvent aucun besoin de se rendre compte, elle devait négliger la partie rationnelle, la partie démonstrative de la science de l'homme. Ainsi, à moins d'une interprétation bien subtile, tu commets une grande erreur en disant : « Par la religion je connais Dieu, l'homme, le monde, et de plus les rapports de tout cela. » Je voudrais bien savoir comment.

Relativement à tes objections sur le caractère restreint de la philosophie quant au nombre, ce sont de pures déclamations. Où en serions-nous, mon Dieu ! si le genre humain s'avisait tout entier d'être philosophe ? Où est donc la loi qui convainc Dieu d'injustice, parce qu'il n'a pas généralisé la faculté philosophique ? On l'a dit longtemps avant nous, et on le dira longtemps après : *La vérité, la foi sont pour tous, la science pour peu.* Quant à la faculté spéciale, l'intuition intellectuelle, dont tu m'objectes la non-existence pour le commun des hommes, cette spécialité se déduit nécessairement de l'argument précédent. L'intuition a cela de commun avec le génie, qu'elle n'est l'apanage que d'un petit nombre d'hommes, et qu'elle est en germe chez tous. Bien peu de gens sont poètes, peintres ou orateurs ; presque tous peuvent apprécier et juger la poésie, la peinture, l'éloquence. Le génie philosophique est une inspiration comme tout autre génie...

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Paris, vendredi, 27 mars 1829.

Tu m'as dit que les lettres que tu envoyais à Bonnier étaient écrites à mon intention. Aussi je les regarde comme un supplément à celles que tu m'écris et j'y réponds comme si elles m'étaient adressées. Aujourd'hui je m'en vais encore lutter contre toi; car je t'avoue naïvement que tu me parais t'enfoncer de plus en plus dans la mauvaise route.

La première chose que j'aie à reprendre dans ta lettre du 6 mars à Bonnier (car j'ai pris des notes), est cette phrase : *La vraie science gagne peut-être moins à l'idéalisme qu'au matérialisme.* Si cette phrase était détachée, je croirais que ta plume à mis un *moins* pour un *plus*. Mais la suite ne permet pas de douter que tu ne regardes le matérialisme comme avançant beaucoup plus la vraie science que l'idéalisme. Ainsi, après avoir fait relire trois fois de suite à Bonnier ce malheureux paragraphe, j'ai bien été obligé de convenir que mes oreilles ni mes yeux ne me trompaient pas... après avoir lu, j'ai fait des commentaires. Je me suis demandé comment tu avais pu en venir là, toi qui, quinze jours auparavant, ne trouvais pas d'injure plus forte à dire à un homme que : Matérialiste! Si je savais faire de l'éloquence, voilà un beau sujet et je ne risquerais rien d'accumuler les exclamations cicéroniennes ; mais je t'en fais grâce.

Toute plaisanterie à part, j'ai peine à concevoir qu'avec tes inclinations tu aies pu arriver à une pareille opinion. Au reste, il est facile de voir d'après ta lettre que tu t'es fait violence à toi-même. Aussi ne désespéré-je pas de te faire changer et de te ramener à la raison.

En examinant et relisant la lettre que tu m'as écrite sur la résurrection des corps, j'ai vu (ce qui m'avait échappé d'abord) que la conséquence était rigoureuse et j'ai aperçu,

pour la première fois, que ton opinion sur la résurrection, qui m'avait séduit d'abord et à laquelle j'avais donné *ma haute approbation*, avait quelque chose d'excessif. Il m'est évident que tu donnes trop de part au corps dans la composition que nous sommes. Je veux, j'admets comme toi que le corps est le compagnon nécessaire de l'âme, que notre dernier état de perfection est l'union définitive de l'esprit et de la matière. Jusqu'ici, c'est fort bien. Mais lequel dirige, lequel est soumis à l'autre? Il faut bien que l'un soit supérieur à l'autre, il faut bien que l'un commande et que l'autre obéisse; car je ne comprends pas un état de choses où tout le monde est maître. D'ailleurs, pour diriger, il faut avoir une volonté, et le corps n'en a point. Le corps ne pense point; le corps n'est qu'un instrument. L'âme veut, pense. Donc elle dirige. Ainsi l'âme est supérieure au corps, bien qu'elle ne puisse s'en passer; de même que l'œil d'un myope est, en définitive, bien supérieur à la lunette, bien qu'il ne puisse voir sans le secours de la lunette. Or, si le corps est inférieur à l'âme, la matière à l'esprit, la science de la matière, le matérialisme ne peut pas être plus utile que la science de l'esprit. Ta première erreur est de donner au corps revenu à son état de perfection, une place aussi élevée qu'à l'âme revenue à son état de perfection...

En montrant que le principe dont tu pars est faux, j'ai montré que ta conséquence ne saurait être juste. Mais je veux attaquer ta conséquence en elle-même et directement. Dis-moi, je te prie, en quoi la vraie science gagne plus au matérialisme qu'à l'idéalisme? D'abord, qu'est-ce que la vraie science? Je m'imagine que c'est la vérité, la science du vrai. Car de deux sciences vraies, l'une n'est pas plus vraie que l'autre. Mais ceci mérite encore explication. Veux-tu dire que *la science en général* gagne plus au sensualisme qu'à l'idéalisme? Mais comme l'un et l'autre s'enferment dans une sphère exclusive, que le sensualisme s'occupe de la matière et que l'idéalisme s'occupe de l'esprit, il est

bien évident que le sensualisme fera faire des progrès aux sciences physiques et l'idéalisme aux sciences métaphysiques. Que conclure de là? Que chacun est utile dans sa sphère, pousse à la vérité dans sa sphère... Mais ce n'est pas là le sens que tu as attaché à la phrase. Tu as voulu dire sans doute qu'il y a plus de vérité dans le sensualisme que dans l'idéalisme, qu'il y a plus de vérité dans l'opinion qui réduit les faits intellectuels à l'organisation, qui nie l'esprit, que dans celle qui réduit la matière à n'être qu'une idée, qu'une image, qu'un fantôme, qui nie la matière. Il est bien certain que l'une est plus naturelle que l'autre; mais, en vérité, je ne vois pas que l'une soit plus raisonnable que l'autre. Et s'il en faut juger par les conséquences, je dirai que l'une mène à l'inaction et l'autre à l'immoralité. Or je trouve l'inaction bien préférable à l'immoralité.

...S'il fallait absolument choisir entre ces deux folies, je choisirais l'idéalisme, parce que, comme tu l'as dit toi-même, l'idéalisme élève l'âme, exerce l'esprit; j'ajoute qu'il est éminemment moral, et l'on ne peut en dire autant du sensualisme.

Je ne puis m'empêcher d'espérer que je t'ai mal compris. Voilà l'inconvénient des lettres. J'écris quatre pages pour te démontrer une erreur que tu n'as pas commise peut-être. Un mot de vive voix aurait suffi...

...Nous avons un temps admirable qui me réjouit le cœur. Sitôt que la verdure sera un peu avancée, j'irai faire des courses à la campagne, et j'irai seul puisque je ne puis y aller avec toi. J'ai besoin de voir les bois et les champs. Mon âme est un peu matérialisée par l'étude et la ville; il lui faut le spectacle de la nature pour la rendre à elle-même. La réflexion et le raisonnement doivent faire place quelquefois à la contemplation, et on voit Dieu de plus près dans les champs. Malheureusement les environs de Paris ressemblent trop peu à la campagne.

Mardi, 31 mars.

. . . .

Je n'espérais pas si tôt la lettre que j'ai reçue hier de toi. Ton voyage a été court, et tu as vu bien des choses en peu de temps. Mais j'avoue qu'il faut du courage pour voyager comme tu l'as fait, dans un tombereau, couché sur un sac de paille, avec 20 degrés de froid. Et cependant il doit y avoir du plaisir; car il y en a, chaque fois qu'il faut un peu souffrir pour arriver à un but. Au reste, de toutes les souffrances, le froid et le chaud sont celles que je supporte le moins, et dans ton voyage je n'envierais que le plaisir d'être avec toi. Je te remercie des détails que tu me donnes; mais j'espère que tu en sais davantage et que tu as des notes pour ton retour.

. . . .

Adieu, très cher, tout et toujours à toi.

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Stockholm, ce 15 avril 1829.

Vraiment, cher ami, tu m'assommes avec ta philosophie. Chaque fois que j'ouvre une de tes lettres, je suis sûr d'y trouver quinze pages sur vingt où il ne s'agit que du *fini* et de l'*infini;* et chaque fois que je prends la plume pour t'écrire, il faut que je médite longtemps sur mes expressions et mes idées, de peur que tu ne viennes les chicaner : car depuis quelque temps tu es devenu chicaneur et ergoteur au possible; on dirait un clerc d'avoué muni de trois années de scolastique. J'étais bien décidé à ne plus te parler philosophie ;

mais dans ta dernière lettre, du 26 mars au 1er avril, il se trouve des objections, les unes si absurdement injustes, les autres si judicieuses et si ébranlantes, qu'il faudra bien, quand tous les autres sujets seront épuisés, t'en dire quelques mots. Ce n'est pas, je le répète, que j'attende aucun succès de mes efforts, du moins aucun succès actuel. Je sais très bien que le moment de la discussion n'est jamais celui du changement. Te rappelles-tu comme nous nous sommes disputés sur la peine de mort et la religion de l'État, un jour surtout que nous avons été en criant à tue-tête depuis la rue de l'Abbaye jusque chez madame de Davidoff? Eh bien, je sortais de ces discussions tout aussi obstiné que jamais, et ce n'est que la méditation prolongée qui m'a converti complètement sur la première de ces questions, et à demi sur la seconde.

C'est aujourd'hui mon jour de naissance ; c'est ce que tu ne savais pas, et je te l'apprends. Tu sais que j'aime t'écrire les jours que quelque souvenir ou quelque anniversaire rendent importants à mes yeux. Triste journée, à mon avis, qu'un jour de naissance ! Quand même il ne nous annoncerait pas que nous vieillissons, — et ce mot de vieillir me fait toujours trembler, — il est le point central où viennent aboutir une foule de projets avortés, d'espérances déçues, sans parler des bêtises innombrables qu'on a faites pendant le cours de l'année. Et puis il est si ennuyeux de penser au peu que l'on a fait jusque-là ! À dix-neuf ans, je suis effrayé de mon ignorance et de mon impuissance : car enfin je ne sais presque rien de positif ; l'imagination a absorbé presque toutes mes facultés, et si j'étais réduit à mes propres ressources et dépouillé de tous les avantages factices qui résultent de l'état de la société, je serais un bien pauvre homme. Du reste, je n'ai pas été si triste cette année que l'année dernière, où le souvenir d'une mort récente était venu accroître ma mélancolie habituelle. Aussi, pour fêter ce jour d'une maniere convenable, j'ai voulu aller voir toutes les personnes qui m'inté-

ressent à Stockholm. J'ai donc commencé par l'abbé Studach, mais il était allé dire une messe à sa princesse ; puis la comtesse d'Ugglas, mais elle avait fait fermer sa porte ; enfin le baron d'Anckarswœrd, mais il était à la Chambre des nobles. J'ai donc été forcé de me rabattre sur le pauvre Stephens, qui était malade. Je lui ai lu ces beaux fragments de Quinet dont j'étais amoureux l'année passée, comme tu sais. Je le suis encore, et je ne conçois pas comment ils n'ont pas fait plus d'impression...

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Paris, vendredi, 3 avril 1829.

La leçon (8e leçon de Cousin) dont je t'ai donné l'analyse en deux fois me semble une des plus belles et des plus précieuses, bien qu'elle ne contienne rien de bien neuf. Mais elle rend un compte parfaitement exact, et avec une grande clarté, de systèmes assez difficiles à bien saisir...

Les observations que je voulais te faire ont rapport à une objection que fait Cousin à la théodicée des mystiques et dans laquelle je remarque deux idées qui me paraissent fausses.

D'abord il reproche aux mystiques de ne pas regarder le monde, la création comme nécessaire. Déjà Cousin, l'année dernière, nous avait fait entrevoir cette opinion ; Dieu ne peut pas ne pas créer. Franchement, je n'en suis pas convaincu. Que Dieu, étant actif, ne puisse pas ne pas agir, cela se conçoit. Que Dieu, étant intelligent, ne puisse pas ne pas penser et avoir conscience de lui, je le conçois encore. Mais que Dieu n'ait pas pu ne pas créer le monde, c'est ce que je ne puis admettre. Car ce serait dire que Dieu n'avait pas d'autre mode d'action : par conséquent, c'est limiter sa puissance et c'est

soumettre sa volonté à une nécessité supérieure à lui ; ce qui est absurde. D'ailleurs, en fait, le monde n'a pas toujours existé ; Dieu au contraire a toujours existé. Il y a donc eu un temps où Dieu n'a pas été obligé de créer le monde.

Cousin fait encore aux mystiques un reproche de ce qu'ils regardent le monde comme un développement inférieur à son principe. Mais le monde est-il donc aussi parfait que Dieu ? Certes, le monde est admirable, sa structure, ses lois font foi d'un auteur souverainement intelligent, souverainement bon et tout-puissant. Mais pourtant je n'oserais pas dire que Dieu ne soit pas plus parfait encore que son ouvrage. En effet, soit que l'on admette la chute de l'homme, soit que l'on croie que nous sommes sur la terre comme dans un lieu d'épreuve où nous devons gagner un état meilleur, tout le monde convient que la nature extérieure n'est pas ce qu'elle pourrait être, relativement à nous au moins. Ainsi j'en tirerais une conclusion opposée à l'opinion de Cousin.

. . . .

J'ai passé une soirée délicieuse hier à lire les poésies de Sainte-Beuve, les pensées qui les suivent, et la vie du pseudonyme auquel il attribue ses vers. Je ne puis te dire tout ce que m'a fait éprouver cette lecture. J'ai trouvé dans ce livre une de ces âmes malades, une de ces âmes de poète que je ne trouvais jusqu'ici qu'en Angleterre. Sous le nom de J. Delorme, Sainte-Beuve décrit et analyse tous les sentiments d'un jeune homme porté invinciblement à la mélancolie, d'un jeune homme qui a souffert et des peines d'esprit et des peines réelles, qui a passé ses premières années dans la pauvreté et sans amis, qui a brûlé d'amour pour un être qu'il n'avait jamais vu, qu'il avait rêvé, qui a essayé de toutes les études sans qu'aucune pût remplir son esprit et son cœur, qui a passé de la religion la plus pure, de la piété la plus tendre aux opinions délirantes de d'Holbach et de Diderot, qui a eu mille fois l'idée de se tuer et qui a toujours cependant trouvé dans la vie un charme qui l'a retenu. Oh ! que je conçois bien une âme ainsi faite !

Que je sympathise avec toutes ces peines qu'on se crée soi-même, avec toutes ces révolutions qui bouleversent un esprit en secret, avec toutes ces douleurs qu'on ne donnerait pas pour rien au monde! Tous les sentiments qu'il exprime si bien, je les ai éprouvés et je regrette presque de ne les avoir jamais éprouvés aussi vivement que lui, d'avoir été, par ma position, au-dessus de tous les tourments qu'il a endurés. Il n'a connu que sa mère, et avec quel amour il en parle! Enfin, c'est un livre qui a fait vibrer toutes les fibres de mon âme, avec lequel je sympathise en tout; et tu l'aimeras autant que moi, plus que moi peut-être.

Je voudrais bien te citer quelque chose; mais je ne sais que choisir. Voici une petite pièce, que je cite parce qu'elle est courte; car il y en a mille qui sont mieux :

Quand l'avenir pour moi n'a pas une espérance,
Quand pour moi le passé n'a pas un souvenir
Où puisse, dans son vol qu'elle a peine à finir,
Un instant reposer mon âme en défaillance;

Quand un jour pur jamais n'a lui sur mon enfance
Et qu'à vingt ans ont fui, pour ne plus revenir,
L'amour aux ailes d'or que je croyais tenir
Et la gloire emportant les hymnes de la France;

Quand la pauvreté seule, au sortir du berceau,
M'a pour toujours marqué de son terrible sceau,
Qu'elle a brisé mes vœux, enchaîné ma jeunesse;

Pourquoi ne pas mourir? De ce monde trompeur
Pourquoi ne pas sortir sans colère et sans peur,
Comme on laisse un ami qui tient mal sa promesse?

En voici encore un fragment; c'est le milieu d'une pièce :

Oh! qui dans une église, à genoux sur la pierre,
N'a bien souvent, le soir, déposé sa prière,
Comme un grain pur de sel?

Qui n'a du crucifix baisé le jaune ivoire?
Qui n'a de l'Homme-Dieu lu la sublime histoire
Dans un jaune missel?

Mais où la retrouver, quand elle s'est perdue,
Cette humble foi du cœur qu'un ange a suspendue
En palme à nos berceaux;

Q'une mère a nourrie en nous d'un zèle immense,
Dont chaque jour un prêtre arrosait la semence
Aux bords des saints ruisseaux?

Peut-elle refleurir lorsque a soufflé l'orage,
Et qu'en nos cœurs l'orgueil debout a, dans sa rage,
Mis le pied sur l'autel?

On est bien faible alors, quand le malheur arrive
Et la mort... Faut-il donc que l'idée en survive
Au vœu d'être immortel?

Mais je m'oublie à te copier des vers. Voilà deux heures que je suis avec toi. Car, en voulant chercher quelque chose dans le livre, j'en ai passé une tout entière à relire ce que j'avais lu hier soir.

. . . .

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Stockholm, ce 24 avril 1829.

Enfin, Dieu merci, cher ami, je reçois de toi une lettre qui contient autre chose que de la philosophie, bien que le commencement et la fin en soient hérissés. Cette fois-ci je veux maintenir ma résolution, et cette lettre ne contiendra pas un mot de philosophie. Il se pourrait cependant qu'une nouvelle bordée de toi t'attirât une riposte dans ma prochaine; mais aujourd'hui je serai inébranlable.

D'abord, je te remercie avec ravissement, et comme il n'est pas possible de remercier, des vers enchanteurs de Sainte-Beuve. Ils m'ont enthousiasmé, surtout la pièce qui commence ainsi:

Quand l'avenir pour moi n'a pas une espérance...

Ce que tu m'as envoyé vaut mille fois mieux que tout ce que le *Globe* en avait cité. Je n'ai plus qu'une grâce à te demander : c'est de m'envoyer dans chacune de tes lettres, ne fût-ce même que dans l'enveloppe, une pièce de vers de Sainte-Beuve, ou de Victor Hugo (1), ou d'Émile Deschamps, et cela jusqu'à mon retour. N'est-ce pas que tu me feras ce plaisir, cher ami ? Ce sera pour tous deux un nouveau point de rapprochement que cette admiration mutuelle de poésies charmantes.

Je ne puis te dire combien je suis enchanté de voir naître parmi nous cette école mélancolique, religieuse plus que romantique, qui se précipite maintenant sur les pas de Lamartine et de Victor Hugo. Il me semble que son influence morale sur la société, et particulièrement sur la jeunesse, sera du plus heureux effet. Je conçois parfaitement ta profonde sympathie pour chacune des émotions que dépeint Sainte-Beuve ; tu as cru que je la partagerais, et tu as eu raison. Rien de plus naturel, dans le siècle où nous vivons, que ce long et triste mécontentement de la vie, que ce désenchantement éternel. L'ambition, la science sont aujourd'hui poussées si loin, qu'il est impossible qu'une foule d'âmes ardentes et généreuses ne retombent pas en gémissant sur elles-mêmes, après avoir vu briser leurs espérances et disparaître leurs illusions. Est-ce un mal ? Je ne le crois pas. Il en peut résulter des déchirements du cœur bien pénibles, des accès d'une tristesse bien douloureuse ; mais je crois que la dignité morale de l'homme y gagne infiniment. L'âme ainsi trompée dans ce monde s'habitue à anticiper la vraie patrie ; l'idée de Dieu et de l'éternité grandit chaque jour à ses yeux, et sur sa vie entière se trouve répandue cette précieuse teinte de mé-

1. Il n'est pas besoin assurément de faire remarquer au lecteur que MM. Victor Hugo et Sainte-Beuve, dont les deux amis lisaient, en 1829, les poésies avec enthousiasme, non plus que M. Edgar Quinet, dont Ch. de Montalembert cite un écrit avec admiration dans sa lettre précédente, n'étaient pas alors, tant s'en faut, ce qu'ils sont devenus depuis, des ennemis déclarés et violents de la religion catholique.

lancolie qui en est à la fois le plus bel ornement et l'attrait le plus séduisant.

L'expérience, dis-tu, est la plus vilaine chose du monde. Mon Dieu! que tu as raison! Je m'en convaincs davantage tous les jours; j'en déteste seulement le nom : c'est une consolation de vieillard qui s'empare beaucoup trop tôt des jeunes gens. Même en politique, où elle devrait être si utile, elle avilit presque toujours celui qui la possède. L'autre jour, après avoir longuement exposé mes théories et mes opinions à deux membres du corps diplomatique, ils m'ont répondu en disant que c'étaient de pures illusions de jeunesse, parce que, eux, ils savaient par expérience que les hommes ne pouvaient pas résister aux plaisirs dans la jeunesse, à l'intérêt personnel dans l'âge mûr. « Dieu merci, » disait l'Autrichien, « il se passera cent ans avant que de pareilles idées pénètrent chez nous. » — « Et moi, » reprenait le Russe, « je me flatte bien qu'il s'en passera trois cents avant qu'elles entrent dans mon pays. » Toujours est-il qu'elles y pénétreront un jour, me disais-je pour me consoler. Malheureusement elles ne sont pas déjà trop puissantes en France...

J'ai beaucoup pensé dernièrement aux *missions intérieures*, et le résultat de ma délibération est que cette institution, dont on a peut-être abusé, est, dans son idée, sublime, et aurait pu produire des fruits infiniment précieux. Elle me semble tout à fait conforme à l'esprit du christianisme, essentiellement ennemi de tout ce qui est stationnaire, de tout ce qui est tiède. Ces pensées m'ont été suggérées beaucoup moins par la discussion des députés que par la lecture d'un sermon admirable fait par un ministre calviniste de l'Église d'Écosse, vrai puritain pour les sentiments comme pour l'éloquence. Il s'appelle Irving...

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Paris, jeudi, 9 avril 1829.

Je t'apprends avec douleur que M. Nicolle (1) est mort hier soir. Digne et excellent homme! J'en éprouve un vif chagrin. Nous avons perdu en lui un véritable ami, et tous les élèves de Sainte-Barbe, un second père. Car je n'ai jamais connu un homme plus fait pour faire aimer la vie de collège, plus digne de remplacer de bons parents, aimant davantage les enfants qui lui étaient confiés, prenant autant d'intérêt à leurs succès et à leur bien-être. Un directeur de collège, tel que M. Nicolle, est fort rare, et je doute que Sainte-Barbe puisse le remplacer. Tu sais combien les élèves l'aimaient, combien les parents avaient de confiance en lui... Je crains bien que ce fâcheux événement ne porte un coup funeste à la prospérité de Sainte-Barbe.

Personnellement, la mort de ce bon M. Nicolle m'afflige on ne peut davantage. Jamais élève n'a reçu plus de marques de bonté et d'affection que je n'en ai reçu de lui. Il avait pour moi toute la bienveillance d'un père, et bien des fois il m'a dit qu'il m'aimait comme son fils. Son souvenir restera toujours en moi comme celui d'un de ces hommes rares qui inspirent la confiance à la jeunesse, qui comprennent ses goûts, ses besoins, et qui, d'instinct, savent la diriger. Tu partageras toute ma douleur: car il a eu bien des bontés aussi pour toi. O mon ami, qu'il faut être fou pour ne pas croire en une autre vie! Comment ceux qui ont rejeté cette consolante croyance peuvent-ils supporter la perte des personnes qu'ils ont aimées? La famille de M. Nicolle est bien à plaindre. Il laisse deux filles qui ne sont pas mariées, sa femme qui est sans fortune,

1. Directeur du collège Sainte-Barbe, frère de l'abbé Nicolle, supérieur du collège.

et il ne leur laisse rien. Sa place de Sainte-Barbe était tout ce qu'il avait.

. . . .

Je ne connaissais pas les poésies d'Alfred de Vigny. J'ai lu un de ses petits poèmes dernièrement : *Eloa*, et sans vouloir le comparer à Victor Hugo qui, selon moi, est un génie, malgré ses innómbrables défauts, je te dirai que j'ai été fort content et que je crois que c'est un des poètes qui feront honneur à notre siècle. Il n'est vraiment pas assez connu. Ses doctrines littéraires sont bien celles de Victor Hugo ou à peu près ; sa manière est de la même école, l'école d'André Chénier. Mais il est infiniment plus pur et plus châtié que Victor Hugo, et il excelle à peindre les choses gracieuses. Son genre de talent se rapproche beaucoup plus de celui de Lamartine que de celui de Victor Hugo, et il mérite à tous égards ces vers que Sainte-Beuve lui adresse dans son recueil :

Chantre des saints amours, divin et chaste cygne
    Qu'on osait rejeter,
Oh ! ne dérobe plus ton cou blanc sous ton aile,
Reprends ton vol et plane à la voûte éternelle
    Sans qu'on t'ait vu monter !

Le premier vers fait allusion au poème que j'ai lu : *Eloa*. En voici le sujet : Eloa est *une* archange, née des larmes que Jésus-Christ versa sur le tombeau de Lazare. Un rayon divin les anima et une ange en sortit. Mêlée aux chœurs célestes, elle entendit parler de l'ange déchu, de l'ange malheureux, et son âme tendre et compatissante n'éprouva qu'un sentiment de tristesse et d'intérêt pour cet être malheureux. On ne lui avait dit ni son crime ni son nom ; mais son malheur le rendait intéressant pour elle. Elle ne pensait qu'à lui. Effectivement, dans une de ses courses loin des séjours célestes, elle le rencontra. L'archange déchu a le front triste ; elle s'approche pour le consoler. Il pleure. C'est la première fois qu'elle voit pleurer; son cœur est encore plus touché. Tu ne connais rien de gracieux et de séduisant comme les discours que lui tient l'ange déchu. C'est admirable, c'est du Milton.

Du moment qu'il a vu l'intérêt qu'Eloa lui porte, il a résolu de la perdre; il réussit à lui inspirer un violent amour et il l'entraîne. La malheureuse Eloa lui résiste à peine; mais plus elle descend, plus elle sent l'air lui peser. Elle demande à l'ange de lui parler d'amour encore; et celui-ci ne lui répond que durement. Qui donc es-tu? — Satan. — Ainsi finit le poème, dont l'idée est éminemment poétique et qui est écrit en vers charmants. Tous les trésors de la poésie orientale y sont déployés. Je ne connais dans ce genre que Thomas Moore. Ne me soupçonne pas de partialité ou d'exagération. Pour que j'aime des vers, il faut qu'ils soient bons. Quant à la prose, c'est différent; je m'abuse souvent.

Samedi, 11 avril.

Nous avons enterré hier cet excellent M. Nicolle. Tous les élèves y assistaient, hormis les enfants du petit collège. Tous les professeurs, tous les maîtres et une foule considérable d'anciens élèves ont suivi le convoi. Au moment de sortir du collège pour aller à l'église, d'anciens élèves de Sainte-Barbe ont voulu le porter sur leurs épaules, et, comme les commissaires de police s'y sont opposés, ils ont dételé les chevaux du corbillard pour le traîner eux-mêmes. Mais l'abbé Nicolle s'est efforcé de les en empêcher. Ce pauvre homme, tout en larmes, les suppliait de ne pas enfreindre les règlements de police. Je cherchais à pénétrer dans la foule pour l'entendre; il criait, pleurait, leur disait : « Messieurs, ne me faites pas ce nouveau chagrin; j'en ai bien assez déjà. » La scène était déchirante; les élèves déclaraient qu'ils ne se sépareraient pas du corps, que, ne pouvant le porter, ils le traîneraient. Cependant les larmes de l'abbé Nicolle l'emportèrent; on remit les chevaux au corbillard qui se dirigea vers Saint-Étienne du Mont, suivi d'une foule immense. Le pauvre abbé Nicolle marchait en tête, porté plutôt que soutenu par deux de ses neveux.

Arrivés à l'église, les élèves n'ont pas voulu souffrir que les fossoyeurs touchassent au cercueil. Eux-mêmes l'ont descendu du corbillard, porté à l'entrée de. l'église où un nombreux clergé est venu le recevoir, et de là dans le chœur. L'église était toute tendue de noir. La foule s'était grossie d'un nombre considérable de curieux, d'ouvriers et de gens du peuple, en sorte que l'église était remplie. Dans la foule j'ai entendu une femme qui disait : « Que de cérémonies, quand on est riche! » J'ai pensé qu'elle aurait dû dire : « Quand on laisse une mémoire respectée, quand on a fait du bien ! »

Pendant la messe on avait été chez le préfet de police demander la permission de porter le corps à bras. Le préfet l'a accordée à l'instant ; et effectivement, en sortant de l'église, les élèves ont pris le cercueil sur leurs épaules, et tout le monde l'a suivi à pied. Les élèves de philosophie et de rhétorique se pressaient pour le porter chacun à leur tour, et cependant dans un silence et un recueillement qui ont dû édifier les étrangers. Il fallait voir ces pauvres jeunes gens sur les boulevards extérieurs le porter en silence et à pas lents au milieu d'une boue où ils enfonçaient jusqu'à mi-jambe ! Au cimetière, M. Defauconpret a dit quelques mots sur la tombe. Son petit discours était bien touchant, simple, convenable, et dit avec un accent de douleur déchirant. Presque tous les élèves pleuraient.Defauconpret avait bien raison de leur dire : « Pleurez, mes amis, pleurez; car vous ne savez pas encore tout ce que vous perdez ! » A peine avait-il achevé son discours, qu'il s'est mis à sangloter d'une manière effrayante. Il s'est trouvé mal ; on l'a emporté.

Pour moi, je n'ai jamais vu de pompe funèbre aussi touchante, aussi déchirante. La douleur des élèves faisait bien le plus bel éloge de ce bon M. Nicolle et prouvait combien il avait été aimé. Oh! certes, il doit être heureux s'il voit, comme je le crois, le chagrin de tous ses enfants ! M. Defauconpret a dit : « Pendant que nous le pleurons, messieurs, il

prie pour nous dans le ciel. » Que cette pensée est consolante, cher ami ! Pour moi, elle domine ma douleur. Car je suis bien convaincu que M. Nicolle jouit déjà du bonheur du ciel. Il a fait tant de bien à Sainte-Barbe !

Dans les derniers temps de sa vie, il semble que sa bonté eût pris un nouvel accroissement. Entre les deux crises qu'il a eues cette année, quand il paraissait au collège, il disait, en passant dans les cours, aux élèves qu'il rencontrait : « Me voilà guéri ! demandez-moi quelque chose. » Deux jours avant sa mort, M. Defauconpret lui demandait s'il ne serait pas mieux de distribuer les prix de semestre autre part que dans la salle des actes, à cause du bruit qui le troublerait : « Non, non, disait-il, distribuez les prix dans la salle des actes, j'entendrai leurs cris de joie ! » Ce mot-là montre bien M. Nicolle tout entier, s'intéressant à ses élèves, non comme un maître, mais comme un père, pour le plaisir que les succès leur causaient, plus que pour la gloire qui en rejaillissait sur la maison. Te rappelles-tu avec quelle tendresse et quelle effusion il nous embrassait les jours de distribution de prix, quand il nous mettait une couronne sur la tête. Il était plus content que nous encore.

L'abbé Nicolle est dans une douleur affreuse. Il aimait beaucoup son frère et il ne l'a pas quitté tout le temps de sa maladie. Il assure à la veuve de son frère une pension de mille écus, et la ville de Paris, une pension de mille francs. Elle aura au moins de quoi vivre.

Nous avons le projet de former une souscription pour élever un monument à M. Nicolle. J'irai en parler à M. Defauconpret. Quatre ou cinq mille francs seront bientôt trouvés dans les bourses des élèves de Sainte-Barbe. Je n'attendrai pas que tu me dises de souscrire pour toi. Je mangerais du pain sec pendant huit jours de suite, plutôt que de ne pas contribuer à l'érection du monument d'un homme qui nous a servi de père !

Mardi, 14 avril.

. . . .

Je proteste de nouveau contre ton aristocratie intellectuelle. Ta philosophie porte au front un signe infaillible de mort, en proclamant qu'elle n'est à la portée que d'un petit nombre d'hommes. La philosophie ne saurait être le partage de tout le monde, je le sais ; mais elle peut et doit être le partage de tous ceux qui pensent, et si, parmi ceux qui pensent, il ne peut y avoir qu'un petit nombre d'élus, tant pis pour ton système. Cousin n'a jamais dit que la philosophie fût aristocratique de droit. Il l'a énoncé comme un fait actuel. Ainsi ne l'appelle pas à ton secours.

Je ne t'accuse pas de folie ; tu as bien tort de me le reprocher. Je t'accuse d'erreur ; encore, accuser est impropre : je cherche à te montrer que tu es dans l'erreur, et, de plus, que tu admets des principes dont les conséquences rigoureuses sont de vraies folies. Mais je t'ai cité cette phrase de Cousin : *Il est des inconséquences que, grâce à Dieu, l'homme impose au philosophe.* Aussi espèré-je bien que, quelque mystique que soit ta philosophie, tu n'arriveras jamais aux conséquences du mysticisme. Mais, comme on ne voit jamais mieux la fausseté d'un principe que par la déduction des conséquences, si Bonnier et moi insistons sur les conséquences, c'est non pas pour t'en préserver, mais pour te montrer que ton principe est mauvais...

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Stockholm, ce 1er mai 1829.

Je ne saurais te dire, cher ami, combien j'ai été douloureusement affecté de la mort de cet excellent Henri Nicolle. Tu ne

connaissais pas toutes ses bontés pour moi ; il est impossible qu'il en ait eu davantage pour toi : il m'est donc permis de le regretter aussi vivement que toi. J'avais pour lui une vénération et une reconnaissance toutes filiales. Pendant tout le temps que j'ai passé à Sainte-Barbe, et surtout pendant mon décanat (1), il m'a comblé de faveurs, je dirais presque de prévenances ; il allait au-devant de tous mes vœux ; je n'avais la plupart du temps qu'à parler pour obtenir. C'est à lui que je dois tous les agréments qui m'ont rendu si cher le séjour de Sainte-Barbe, même pendant la deuxième année que j'y ai passée, et au commencement de laquelle je me trouvais si seul et si abandonné. Tu sais combien je tiens à tous les souvenirs qui datent de l'époque de mon entrée au collége ; celui de M. Nicolle était un des plus précieux, et la mort, en le frappant, m'a rappelé combien j'étais déjà loin de ces joies enfantines, et combien chaque jour me rapproche du terme où je les aurai vues toutes disparaître successivement. Il me semble que notre amitié commune doit augmenter nos regrets : elle s'était formée sous ses yeux, il en avait vu avec étonnement l'accroissement progressif, et chaque fois que nous reviendrons sur ces beaux jours qui ne sont plus, nous y retrouverons toujours l'image du bon, du cordial, du paternel Henri Nicolle. Je me doutais bien peu, en le quittant, que je ne le reverrais plus ; j'ai amèrement regretté de n'avoir pas été à Paris pour lui rendre un dernier hommage...

Il faut que je t'entretienne maintenant, cher et meilleur ami, d'un bien triste sujet, dont j'aurais dû te parler il y a longtemps ; mais, tu dois le savoir, il y a des malheurs qui arrivent d'un pas si lent et si sûr, qu'ils paraissent faire partie de la vie journalière. Quand la réalité devient toutefois trop visible, alors on la fuit et on craint de l'empirer en

1. Chacune des classes du collège Sainte-Barbe avait un doyen, élu par les élèves. Le doyen de philosophie avait le titre de doyen général. Charles de Montalembert avait été investi de cette modeste dignité scolaire par la confiance et l'amitié de ses camarades.

s'appesantissant sur elle. Tout cela m'a empêché de te parler auparavant d'un objet qui depuis longtemps m'afflige, le dépérissement moral et physique de ma sœur. Je dis moral : car, s'il ne s'agissait que d'une pâleur continuelle, d'une maigreur toujours croissante, d'un épuisement et d'une faiblesse générale, je pourrais encore attribuer ces symptômes, qu'elle a au plus haut degré, à l'influence pernicieuse du climat, et surtout à l'âge où elle se trouve maintenant. Mais, cher ami, ce n'est pas tout : elle semble dévorée d'une indifférence générale, elle ne s'anime ni ne s'enthousiasme pour rien. Tout l'ennuie, tout lui pèse... Vois, cher ami, vois encore une fois combien Dieu est juste dans la répartition des biens et des maux dans ce monde, combien les brillantes espérances que mes amis et moi nous ne concevons que trop facilement sur mon avenir seront toujours obscurcies par ces douleurs domestiques. Dis-moi, voudrais-tu de ma pairie au prix que la destinée me la fait payer?...

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Paris, jeudi, 16 avril 1829.

Il y a eu hier un service solennel pour M. Nicolle dans la chapelle de Sainte-Barbe. J'y ai assisté. La chapelle était tout entière tapissée de noir; on avait intercepté le jour et la cérémonie n'était éclairée que par des lampes et des bougies. C'était un bien triste spectacle, je t'assure, et je croyias à chaque instant voir sortir du milieu de ces ornements lugubres quelque apparition fantastique. Il y avait de quoi remplir l'âme de tristes pensées, si le motif de notre réunion n'eût été lui-même bien suffisant. L'abbé Faudet a fait un petit discours qui aurait pu être dit d'un ton plus vrai; heu-

reusement l'apprêt n'avait pu effacer l'émotion. Il a dit des choses senties et il a touché. Qui ne parlerait bien, en parlant de la bonté toute paternelle de M. Nicolle pour ses élèves ?

Après le service, je suis monté chez l'abbé Nicolle. Il m'a embrassé en pleurant, et moi, je ne savais que dire, tant son émotion était vive : « Gardez sa mémoire, m'a-t-il dit enfin, et joignez-y un souvenir pour moi. » Je venais avec Nisard lui parler de la souscription que nous voulions faire pour l'érection d'un monument et pour l'éducation de la petite Nicolle. Il était facile de s'entendre avec lui sur le premier point ; mais, pour le second, il ne voulait pas qu'on en parlât, au moins dans les annonces des journaux. Nous n'avons pu obtenir que cette réponse : « Faites ce que vous voudrez. » Pourtant, en y réfléchissant, nous avons pensé qu'en énonçant dans les journaux le second motif de la souscription, ce serait peut-être jeter dans le public une tache sur sa mémoire. Les étrangers auraient pu supposer que ses mauvaises affaires tenaient à la mauvaise administration de Sainte-Barbe. Il a donc été convenu que les journaux ne parleraient que du monument, mais de manière à exciter des souscriptions un peu fortes, et que nous ferions tout notre possible pour faire connaître aux anciens élèves le double but de la souscription...

... J'ai donné 10 francs pour toi, comme je te l'ai dit, autant que pour moi. Si tu trouves que c'est peu, dis-le-moi, j'y ajouterai ; si tu trouves que c'est trop, je transporterai sur ma souscription le surplus. Tâche d'obtenir la souscription de ton père ; moi, j'ai donné 15 francs pour le mien. Maintenant, je m'en vais me mettre en campagne pour donner un peu de cœur à ceux qui n'en auraient pas...

Voilà le ministère qui vient de proposer une bien mauvaise loi sur les liquides,... mais moins détestable encore que l'exposé des motifs. Selon le ministre des finances, l'encombrement des vins tient à l'abondance extraordinaire des

quatre dernières années, à l'accroissement excessif des vignes, nullement à l'énormité des contributions indirectes. Et pour le prouver, il dit que, dpeuis la baisse extraordinaire du prix des vins, la consommation n'a pas augmenté. Parbleu, je le crois bien, la classe des consommateurs ne boira pas plus de vin, quel que soit le prix des entrées.

Mais le nombre de ceux qui ne boivent pas de vin, au moins habituellement, est fort grand, et pour ceux-là, quelque bas que soit le prix des vins, les frais d'entrée sont si considérables qu'il n'y faut pas penser. Per exemple, à Paris, une pièce de vin coûte 52 francs d'entrée, et le vin vaut, dans les basses qualités, 30 ou 35 francs. Eh bien ! la bourgeoisie, certes, fera venir du vin ; mais le peuple ne peut pas payer 80 ou 82 francs une pièce de vin. Ainsi, à moins d'abaisser de moitié au moins les droits d'octroi, on n'augmentera pas la classe des consommateurs dans les villes. Et puis le ministre des finances a eu soin d'omettre précisément l'argument le plus fort contre ses doctrines financières... ; car il aurait eu de la peine à le réfuter. Ce n'est pas tant le commerce intérieur des vins que le commerce extérieur qui souffre. Nos vins n'ont plus de débouché ni dans les Pays-Bas, ni dans la Suisse, et autrefois ils en avaient. Pourquoi n'en avons-nous plus ? Parce que notre gouvernement, sous le prétexte de favoriser les intérêts des nourrisseurs de bestiaux, a prohibé l'entrée des bestiaux suisses ; et, par réciproque, les cantons suisses ont prohibé nos vins ou les ont tellement imposés qu'il n'y a pas moyen de les faire passer.

Les fers des Pays-Bas sont aussi prohibés au profit d'une demi-douzaine de maîtres de forges, et, par réciproque, nos vins en Belgique sont écrasés de taxes qui en surpassent de trois ou quatre fois la valeur.

Ainsi, c'est surtout au système des douanes qu'on doit s'attaquer, si l'on veut faire du bien et aux propriétaires de vignes et aux négociants.

Tu vois que je m'occupe d'économie politique.

C'est pour avoir ton opinion à ce sujet que j'ai traité cette question...

Samedi, 18 avril.

. . . .

J'ai vu l'abbé Busson ce matin, un instant seulement et le temps de me confesser, ce qui n'est jamais long avec moi. J'ai communié ensuite, et je communierai demain encore; car l'abbé Busson me l'a recommandé. Il m'a dit, en finissant, de te parler de lui, de te dire mille amitiés de sa part. En vérité, quand je ne devrais à ton amitié presque toutes les jouissances que j'ai éprouvées depuis deux ans, la connaissance de l'abbé Busson, que je te dois, serait par elle seule d'un prix indicible.

L'abbé Busson est pour moi l'idéal du prêtre catholique, et du prêtre catholique du XIX[e] siècle : éclairé, tolérant, plein de charité, modeste, pieux. Je lui connais toutes les vertus, et je ne sais pas si cet homme a un seul défaut...

Las des prédicateurs de Saint-Germain des Prés,... j'ai été hier entendre un sermon à Saint-Thomas d'Aquin, où l'on entend d'ordinaire les meilleurs prédicateurs de Paris... Oh! mon ami, est-il possible de défigurer la Passion comme l'a fait le prédicateur d'hier soir!... Pas un mot de senti, pas un mot qui aille à l'âme!... La routine tue tout, mais surtout la chaire où l'on ne devrait monter que pour parler d'inspiration. Figure-toi l'effet que produirait dans un auditoire chrétien un homme qui parlerait comme Cousin! Cousin m'a rendu difficile en fait d'éloquence, je le sais bien. Mais pourtant ne pourrait-on demander aux prédicateurs de parler naturellement, de mettre leurs idées, leur style et leur débit en rapport avec le temps, sans chercher à imiter les Pères qui parlaient à une société toute différente de la nôtre? Il faudrait un homme de génie et, de plus, un homme influent, pour operer cette révolution dans le clergé...

... Cette question me semble une des plus importantes dans l'état actuel de la société. Il y a beaucoup de jeunes gens... qui sentent un vide et un vague qu'ils ne savent comment combler. La religion leur manque, et ils ne savent par quoi la remplacer. Un besoin qu'ils ne peuvent définir les agite; ils ne demandent qu'à le satisfaire. Mais, s'ils vont dans une église, quel moyen d'être émus par des orateurs qui font pitié au plus ignorant?... Quelle grande œuvre au contraire consommerait celui qui, avec de l'éloquence, et une éloquence naturelle en rapport avec les autres besoins de cette jeunesse qui a soif de religion, leur parlerait un langage qu'ils comprendraient, avec lequel ils sympathiseraient, et les amènerait peu à peu à la religion (1)! Il ne faut pas se dissimuler que le besoin actuel de la jeunesse est en secret le besoin de la religion. Mais il faut faire un pas vers elle pour l'attirer à soi; et le premier à faire est de mettre son langage en harmonie avec le temps. Certes, il ne s'agit pas d'un dogme, et autant je crois à l'immutabilité du dogme, autant je suis persuadé de la progressibilité de tout ce qui est extérieur dans la religion...

Samedi, 9 heures et demie du soir.

Ta lettre du 3 avril vient d'arriver il y a une demi-heure, pendant que j'étais occupé à lire un peu d'anglais avec Bellaguet. Le voilà parti. Je ne suis guère en train de travailler; je vais donc te répondre tout de suite, car il est fort probable que, demain matin, je ne le pourrais.

Tu as mal compris celle de mes lettres où je te parlais du changement que je voulais faire dans ma correspondance;

1. Ce besoin d'une prédication spéciale à la jeunesse était général alors. On sait comment il y fut donné satisfaction quelques années plus tard par l'archevêque de Paris, sur la demande d'Ozanam et de quelques uns de ses amis. Les conférences de Notre-Dame et l'éloquence de Lacordaire répondirent au vœu exprimé dans cette lettre.

ou, pour mieux dire, je ne me suis pas bien fait comprendre. J'ai encore cette lettre assez présente, et je crois me souvenir que j'ai fait de grandes phrases, visant un peu à l'effet, sur la sympathie philosophique opposée à la sympathie sentimentale.

... Au fond, que voulais-je dire? que je supprimerais dorénavant tout ce qui n'a nul intérêt dans les niaiseries de la vie ordinaire ni pour toi ni pour moi, comme les spectacles par exemple où je vais perdre malheureusement, sans profit intellectuel ou sentimental, une soirée par semaine, mais où je me distrais au moins. Mais je n'ai pas voulu dire que je ne parlerais que philosophie. Si mes dernières lettres en redondent un peu, c'est l'humeur du moment et les circonstances qui en sont cause, nullement une détermination prise d'avance; et tu as dû voir, au milieu de ces éternelles discussions philosophiques, que je ne dédaignais nullement ce qui, des niaiseries de la vie ordinaire, intéresse l'état de mon cœur ou la marche de mon esprit. Je dédaigne si peu tout cela que, depuis quelque temps, j'écris un tas de sottises que je ne sais comment appeler; si ce n'était pas un mot ambitieux, je me servirais de celui de rêveries. Il y en a de toute espèce, comme tu peux croire, de graves et de folles, de tristes, mais jamais de gaies; c'est un genre où je n'ai jamais pu réussir, auquel je n'ai même aucune vocation, au moins quand je suis seul. Si je savais faire des vers, j'en ferais; mais c'est trop long, et le travail refroidirait trop ma verve. J'écris de la prose et, plus souvent, je n'écris pas, je rêve dans mon fauteuil... Sois tranquille, mes coupures ne porteront jamais sur mon *moi*. Mon but, en t'envoyant mon journal, est d'empêcher l'absence de me rendre étranger à toi; je veux qu'à ton retour tu me connaisses encore, comme tu me connaissais quand tu es parti, et pour cela faire, il faut te dire tout ce qui se passe et dans mon esprit et dans mon cœur, depuis le haut jusqu'au bas, depuis la science jusqu'à la réalité. Tu sauras tout. Seulement je veux tout ramener à

un but philosophique et, en t'écrivant, je raisonne chacune de mes impressions, je la soumets à l'examen, de manière à ce que l'examen que j'en fais me profite pour l'avenir. Je te l'ai déjà dit : il y a infiniment d'égoïsme dans tout ce que je t'écris... Aujourd'hui, par exemple, je t'ai parlé des sermonnaires. Je sais bien que je ne t'apprends rien de neuf, je n'ai pas cette prétention. C'est à moi-même que je rends compte de mes pensées et, en te les envoyant, je te donne le spectacle du mouvement de mon esprit, avec le droit de le contrôler, d'applaudir ou de siffler. Mais ici le spectateur est obligé de motiver son sifflet ; ne l'oublie pas...

. . . .

Voici un jour heureux pour moi. J'étais en train de vivre. L'air était pur, le soleil brillant ; et mon cœur sentait ce calme précieux que l'on éprouve quand on a communié. Il y a des jours où on vit davantage que d'autres, où on a envie de chanter, mais de chanter des airs doux. Aujourd'hui a été un de ces jours-là pour moi. Je n'étais pas gai, mais non pas mélancolique ; j'étais heureux. Cela ne m'arrive pas souvent, quand je suis seul.

... Adieu, très cher ami.

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Stockholm, ce 8 mai 1829.

Enfin, Dieu merci, cher ami, voilà une lettre qui n'est pas entachée de philosophie, et où l'ami reprend la place de l'ergoteur. Selon mon usage, je vais y répondre point par point, et puis je verrai s'il y a lieu de prendre l'initiative.

Encore une fois, je regrette amèrement de ne m'être pas trouvé avec mes amis et camarades à toutes ces touchantes

cérémonies qui ont exprimé, quoique bien incomplètement, notre douleur commune pour la perte du bon Henri Nicolle. Je crains bien que tes espérances sur la souscription soient trop ambitieuses : ce n'est pas notre fort en France...

Je suis très faible en économie politique. Je me propose, à mon retour en France, d'en faire une étude approfondie, en commun avec toi, si tu y consens. Je n'ose donc pas me prononcer bien décidément sur la question des vins, bien que mes propres principes en matière économique et ma sympathie soient entièrement du côté des vignerons. Le discours de Gautier est un chef-d'œuvre ; seulement, le peu de connaissances que j'ai acquises sur cette matière à l'étranger me fait douter des résultats heureux qu'il croit entrevoir dans une diminution des droits de douane. Les peuples du Nord surtout se passent fort bien de nos vins, et je ne crois pas que la libre entrée des fers étrangers en France fasse hausser d'une bouteille l'exportation des vins pour la Baltique.....

J'agrée avec infiniment de plaisir l'explication que tu me donnes sur tes résolutions épistolaires, dont la tendance philosophique avait excité mon courroux. Oui, cher ami, beaucoup et encore plus de niaiseries de la vie, d'égoïsme, d'enfantillages ; c'est à ce prix seulement que notre correspondance reproduira nos conversations. Pendant mon voyage, j'aurai doublement besoin de ces chuchotements du cœur, dans l'isolement pénible où je me trouverai. Ce sont ces petits détails qui font, après tout, le charme journalier de la vie ; comment ne feraient-ils pas celui de l'amitié, surtout d'une amitié comme la nôtre?...

Cher ami, j'ai été injuste envers toi, mais involontairement. Ainsi, pardonne-moi sur-le-champ. Je t'ai plaisanté sur ta froideur, sur ce que j'ai osé appeler l'indifférence de ton cœur. Je conçois parfaitement combien tu as dû être peiné de cette affectation de moquerie et de pitié de la part de celui en qui seul tu te confies entièrement. C'est une mau-

vaise plaisanterie, comme j'en fais trop souvent. Crois-moi, quand même je ne t'aimerais pas comme je t'aime, la pureté et la noblesse de tes sentiments sur l'amour m'inspireraient un profond, un sincère respect. Heureusement, je fais plus que respecter ces sentiments; ces émotions si naturelles et si légitimes, je les partage...

Mille grâces pour ton analyse de la neuvième leçon de Cousin. J'étais assez en humeur de philosopher aujourd'hui, mais je n'en ai ni le temps ni la place. Je suis d'ailleurs bien distrait maintenant quand je lis Schelling, etc. Ah! il n'y a rien de pareil à une cellule de Sainte-Barbe ou un entre-sol du pays latin pour étudier. *On ne peut pas servir à la fois Dieu et Mammon*, dit l'Évangile; *on ne peut pas vivre à la fois dans l'étude et dans la société*, dit l'expérience.

Depuis quelque temps je suis plus content de ma sœur.

La discussion sur la dotation de la pairie a été très bien; j'en attends avec impatience le résultat. Leyval a fait un discours excellent; j'espère que les pairs rejetteront.

Adieu, cher ami.

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Paris, mardi, 5 mai 1829.

Tu me traites si mal dans ta lettre du 15 avril, que je n'ose plus te parler philosophie. Je crains de *t'assommer* de nouveau, et surtout je ne veux pas me faire traiter de clerc d'avoué avant de l'être. Pourtant, quoi de plus naturel que ma lutte avec tes idées? Mes lettres, tu le sais, sont de longues conversations. Or, dans la conversation, je ne te passerais pas ce que je regarde comme de graves erreurs. Pour-

quoi donc n'agirais-je pas de même dans mes lettres? Au reste, maintenant que j'ai la certitude que tu te bornes à être spectateur des résultats de l'intuition, depuis que tu as confessé que tu n'aspirais pas à cette faculté sublime, je serai beaucoup moins porté à te réfuter, je laisserai faire le temps. D'ailleurs, s'il faut le dire, j'aurais beaucoup de peine à te suivre sur le terrain où, dans tes lettres à Bonnier et dans celles que tu m'écris, tu veux nous mettre. En vérité, c'est folie de vouloir pénétrer l'essence de la nature divine, l'essence du fini et de l'infini.

Oui, j'ai plus dc foi que toi et surtout plus d'humilité. Je crois à la Trinité, d'abord parce que la religion de Jésus-Christ me le dit, et parce que les arguments des philosophes ne m'ont pas prouvé qu'il fût absurde d'y croire, qu'ils n'ont fait tout au plus que me démontrer que c'était un mystère supérieur à ma raison. Ai-je besoin d'en savoir davantage? Je m'agenouille devant ce mystère et je ne cherche point à lever le rideau. Je crois à la chute de l'homme, parce que la religion de Jésus-Christ me force d'y croire et que Jésus-Christ m'a prouvé sa divinité par ses miracles. Il me suffit de voir que ce mystère n'est pas contraire à ma raison ni à l'idée que je dois me faire de Dieu. Et que me fait alors de savoir si le péché est la victoire des relations particulières sur la relation absolue? Les philosophes me feront prendre la philosophie en dégoût par leurs prétentions à expliquer ce qui est inexplicable, ou au moins ce qui n'aboutit qu'à des connaissances entièrement inutiles. Ce que je trouve de plus clair dans ta philosophie religieuse, c'est qu'elle n'aboutit à rien d'humain, et que pour obtenir des résultats à peu près nuls, souvent hasardeux, il faut faire le sacrifice de sa raison.

Enfin, je te reprocherai surtout à toi ou à tes maîtres d'avoir un langage tout particulier. L'autre jour, tu me disais que l'âme était la réunion du corps et de l'esprit. Dans ta dernière lettre à Bonnier, tu dis que l'*être*, c'est l'être sen-

sible, et par suite qu'il y a de la pensée dans la matière. Ainsi, les pierres pensent à présent! Comment veux-tu qu'on s'entende avec toi? Nous ne parlons plus la même langue. En t'élançant dans cette carrière si sublime de la philosophie religieuse, tu as oublié les notions les plus simples, les définitions les plus usuelles. Je ne concevrai jamais que tu aies pu dire que l'âme était la réunion du corps et de l'esprit et qu'il y avait de la pensée dans la matière.

. . . .

Que faut-il faire pour obtenir pardon de la grande hardiesse que j'ai de te traiter si durement et de t'écrire philosophie malgré tes défenses? Me mettre à genoux? Soit, je le ferai. Car je serais trop fâché qu'une lettre de moi te mît en colère et que tu me quittasses fâché. Ainsi, donne ta main. Je dis comme les enfants : Je ne le ferai plus. Pourtant, plus de phrases malsonnantes, ou je recommence.

. . . .

Demain je te parlerai d'un projet que nous pourrons exécuter ensemble, ou au moins en partie.

Mercredi, 6 mai.

Je te sais gré, très cher ami, de ce que tu as choisi, pour m'écrire, le jour de ta naissance. Mais je suis fâché de te voir toujours dans le découragement. La présomption nuit singulièrement au développement des facultés et des talents; mais le découragement les tue tout à fait, et je lis avec beaucoup de peine celles de tes lettres où se montre une défiance de toi-même si poignante et, je puis ajouter, si mal fondée. Tu te plains d'être aussi ignorant à dix-neuf ans! Compare-toi à tous les jeunes gens de ta connaissance, et tu verras s'il en est un seul qui, à dix-neuf ans, sache tout ce que tu sais, ait fait tout ce que tu as fait, connaisse plus de

choses et les connaisse mieux. Il ne faut pas se comparer à quelques grands hommes qui, à vingt ans, avaient fait ce que d'autres n'ont pas fait à quarante, phénomènes brillants que Dieu a mis dans le monde pour faire éclater sa puissance et faire du bien au monde. Ils sont hors ligne, ceux-là ; et l'on n'est pas un *pauvre homme*, parce que l'on n'est ni Byron, ni Chateaubriand, ni Pitt. Tranquillise-toi, cher ami. Tu es appelé à jouer un rôle brillant en ce monde. Une conviction profonde me force à te le dire ; tu marqueras dans notre siècle, mais à la condition que tu le voudras. A ton âge, ta science est grande, ton esprit droit, ton âme noble... J'en dirais davantage, si je parlais de toi à autre qu'à toi. Mais je t'en prie, ne te décourage pas, ou c'en est fait de toi.

. . . .

J'allais oublier de te parler de mon projet que je t'ai annoncé. Je veux faire un roman et, qui plus est, je veux que nous le fassions ensemble. Nous en serons les héros. Nos deux caractères seront sur le premier plan, et il n'y aura pas monotonie. Car, malgré la vive sympathie qui existe en nous, il y a beaucoup de différences entre nous. Bien entendu que nous nous modifierons, nous nous idéaliserons. Moi surtout, je me peindrai non tel que je suis, mais tel que je voudrais être. L'intrigue sera facile à trouver ; car c'est un roman d'analyse que je voudrais faire et non un roman à évónements. C'est le développement de deux cœurs de vingt ans, chrétiens au XIXe siècle, avec toutes leurs inclinations, leurs rêves, leurs illusions, si l'on veut. Pour la forme, ce serait un roman par lettres que nous ferions. La forme n'est plus neuve ; mais peu importe la forme, si le fond est bon. D'ailleurs, pour moi au moins, les lettres sont ce qu'il y a de plus facile à faire. Par occasion, tu peindras la société suédoise. Bref, nous mettrons tout ce qui nous passera par la tête, nous nous peindrons nous-mêmes, et, si la peinture est exacte, on ne criera pas à l'invraisemblance.

Quand tu seras en France, j'aurai déjà commencé.

Que dis-tu de mon projet?

Adieu, très cher ami, qu'ai-je besoin de te dire si mon cœur est toujours le même pour toi?

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Stockholm, ce 15 mai 1829.

Depuis ma dernière lettre, très cher ami, j'ai été bien tourmenté par la santé de ma sœur. Une maladie, résultat à la fois de l'action du climat et de l'âge où elle se trouve, s'est déclarée, et ainsi se trouvent expliqués cette langueur et le dépérissement qui nous avaient tant inquiétés. La pauvre petite a cruellement souffert pendant trois à quatre jours; maintenant elle est tout à fait hors d'affaire et se rétablit graduellement. L'été, qui arrive à pas lents, et un peu de changement d'air la remettront, j'espère, entièrement. Je suis aussi beaucoup plus content de son état moral.

Quant à la politique, j'ai toujours honte d'en parler. La double nomination de MM. Portalis et Bourdeau met le comble à l'impuissance ministérielle. L'affaire de la salle à manger est bien misérable (1), et l'indifférence avec laquelle nous contemplons la marche de la Russie et de l'Angleterre est tout à fait déplorable. La seule chose consolante que j'aie vue

1. A l'occasion des crédits supplémentaires pour l'exercice 1828, demandés dans la session de 1829, on reprocha très vivement à M. de Peyronnet, membre du cabinet de M. de Villèle, d'avoir excédé les crédits qui lui avaient été alloués pour faire réparer et meubler l'étage supérieur de l'hôtel du ministère de la justice et pour faire construire une *salle à manger*. Le rapporteur de la loi proposait d'intenter à l'ancien ministre une action en indemnité. L'amendement fut rejeté, mais donna lieu, tant à la Chambre des pairs qu'à la Chambre des députés, à une discussion des plus violentes et des plus passionnées. (V. l'*Histoire de la Restauration* de M. Alfred Nettement, t. VIII, p. 260 et suiv.)

depuis dix jours est le magnifique rapport du duc de Broglie à la Chambre des pairs sur les tribunaux militaires. Il faut le lire *in extenso* dans le *Moniteur* pour juger de la vaste capacité politique de cet illustre pair, certainement le premier de nos hommes d'État. Il fait plaisir à voir le patriotisme sévère et désintéressé que déploie ce beau talent en approfondissant ainsi des matières si importantes au bien du pays, et dont l'opinion publique daigne à peine s'occuper...

Je continue à ne faire absolument rien. Je n'ai travaillé un peu que pour l'article des *Annales législatives,* dont je t'envoie la dernière feuille, afin que tu la fasses parvenir sur-le-champ à d'Herbelot. Dis-lui bien de me donner des détails ultérieurs sur ce journal, avant de lui confier mon article, que je désire de tout mon cœur réserver pour un journal qui serait plus spécialement nôtre. Fais-lui bien entendre cela. J'ai été séduit par les noms de MM. de Broglie, Decazes, Guizot, etc.; mais je désire avoir des détails plus positifs...

Je lis dans ce moment les poésies de l'évêque Tegner, le premier poète de la Suède, qui a fait des choses fort jolies et fort originales. Je viens aussi de finir le magnifique traité de Schelling sur la liberté et l'origine du mal; c'est ce qu'il a fait de plus difficile et de plus important. C'est à peine si je le comprends, mais il me satisfait complètement : c'est qu'apparemment l'*intuition* m'est venue à mon insu. Je ris bien de l'opiniâtreté avec laquelle vous ne voulez absolument voir dans cette pauvre intuition que de l'extase, etc., tandis que ce n'est simplement qu'une conviction intime et qui n'a pas besoin d'être raisonnée, analogue à celle qui me dit que je vis. Mais, ô puissances célestes! je m'aperçois que je *philosophise*. Arrête-toi, plume audacieuse! et toi, cher ami, garde-toi bien de repartir.

Je regrette de plus en plus que tu sois tellement étranger à la littérature allemande; je la chéris tous les jours davantage. Je lis avec délices l'ouvrage où M[me] de Staël l'a si bien jugée. « Les Allemands, dit-elle à la fin d'un de ses chapitres, pro-

« fessent une doctrine qui tend à ranimer l'enthousiasme dans « les arts comme dans la philosophie, et il faut les louer s'ils « la maintiennent : car ce siècle pèse aussi sur eux, et il « n'en est point où l'on soit plus enclin à dédaigner ce qui « n'est que beau ; il n'en est point où l'on répète plus souvent « cette question, la plus vulgaire de toutes : *A quoi bon?* »

Adieu, bientôt au revoir.

Ton meilleur ami.

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

. . . .

J'ai reçu hier ta lettre du 1er mai... Elle m'a rempli le cœur de tristesse. Ce que tu me dis de ta sœur est affligeant, et je conçois tout ce que tu dois éprouver. Je sympathise avec toi sur tant de points ! Comment ne sympathiserai-je pas avec toi sur celui-là, moi qui attache tant de prix à la douceur des liens de famille, moi qui serais au désespoir si je voyais une de mes sœurs dans l'état où tu me dis qu'est la tienne?. . Peut-être n'est-elle que malade? Les jeunes filles sont exposées à de funestes maladies de langueur, que l'âge, le climat, un rien développent, et qui demandent de grands soins. Je me creuse la tête pour trouver quelque cause à ce fâcheux état, comme si toute ta famille et toi n'étiez pas plus à même d'en trouver la cause. Mais tu sais combien tout ce qui t'intéresse m'intéresse aussi. Je cherche un moyen de t'éviter ce nouveau chagrin, comme si je pouvais le trouver !

. . . .

Je savais bien que tu partagerais ma douleur de la mort de ce bon Henri Nicolle. Tu as bien raison de dire que notre amitié commune doit augmenter nos regrets. Si elle l'a étonné, il la voyait cependant naître avec plaisir, il en suivait les

progrès avec joie, parce que son bon cœur lui disait qu'entre deux cœurs comme les nôtres, deux cœurs de dix-huit ans, sincères et nobles, il y avait une sympathie qui nous rendrait heureux. Nous ne pourrons nous rappeler ce beau temps de notre vie, sans nous souvenir de cet excellent homme qui est mort trop tôt...

Tu n'auras plus de philosophie de moi, sois tranquille. Je laisserai en paix ton système, bien persuadé que je suis aujourd'hui qu'un système ne saurait empêcher un homme de le contredire dans sa conduite, s'il est faux. D'ailleurs, il a de trop beaux côtés pour que j'en sois inquiet. Nous aurons assez le temps de nous quereller à ton retour. Au reste, pour tout te dire, la philosophie commence à m'ennuyer. Je n'attache plus de prix qu'à la philosophie morale et par conséquent seulement aux autres parties de la philosophie qui s'y rapportent...

Mais, à demain. Il faut que j'aille répondre à l'appel.

Samedi, 16 mai 1829.

... Un journal tout nouveau me plaît assez. Il est catholique, romantique, quelquefois même libéral, et en général rédigé avec impartialité, modération, de plus fort bien écrit. Il s'appelle le *Correspondant*. Il ne paraît qu'une fois par semaine. Dans le dernier numéro, j'ai remarqué un excellent article sur la liberté de l'enseignement, mais un article extraordinairement libéral, et ne demandant pas, comme la *Quotidienne*, la liberté pour eux seulement, mais pour tout le monde... Sur d'autres questions, ils sont bien moins avancés. Car ils ne veulent pas admettre l'élection départementale ou communale. Il ne m'est pas facile encore d'y trouver la doctrine sommaire de ce journal. Je crois que les rédacteurs eux-mêmes seraient embarrassés de la dire. Ils relèvent avec assez de justesse et de bonne foi le côté faible des doctrines du

XIX[e] siècle. La partie négative de leurs discussions me semble bonne; mais, dans la partie affirmative, ils tâtonnent un peu. Ce journal semble être rédigé par des jeunes gens de bonne foi et de talent, mais qui n'ont point encore d'opinions arrêtées. Eux-mêmes le sentent; car ils appellent les efforts et ouvrent leurs colonnes au talent de tous les catholiques, quelles que soient les nuances d'opinion qui les divisent...

. . . .

J'ai de grands projets pour ton retour. Il faut que, l'année prochaine, nous formions une société de jeunes gens de notre opinion ou approchant, pour travailler tous ensemble, causer de tout entre nous, religion, politique, philosophie. Ce sera le germe, le noyau d'une *Jeune France* que nous lancerons dans le public, quand nous trouverons des fonds. Mais nous serons peu nombreux : c'est le seul moyen de nous comprendre, d'être unis et de trouver utilité et plaisir dans nos réunions.

Dimanche, 17 mai.

Que dis-tu de la nomination de Bourdeau au ministère de la justice et de Portalis aux affaires étrangères? C'est une vraie dérision. Quels sont donc les titres de Bourdeau, et surtout ceux de Portalis qui, l'autre jour, avoue naïvement à la Chambre que, lui, ministre des affaires étrangères *par intérim,* ne connaît pas la cause de la guerre d'Alger? Par convenance il eût mieux valu dire qu'elle ne pouvait pas être développée à la tribune. En vérité, je ne conçois pas que pareilles choses passent à la Chambre sans être relevées. De fait, le ministère n'a rien changé à sa position. Elle est toujours aussi nulle, toujours aussi équivoque; la Chambre toujours aussi divisée, toujours aussi faible. Notre situation est vraiment affligeante; car, en supposant que le ministère ait la bonté de dissoudre la Chambre, nous n'en aurions pas une

beaucoup meilleure. La Jeune France n'a pas encore quarante ans. Au diable les quarante ans !

. . . .

Que dis-tu du fragment de poésie d'Alfred de Vigny qui était dans le *Globe* ces jours derniers ? A vrai dire, je n'en suis pas émerveillé. La fin est beaucoup mieux que le commencement ; mais pourtant, en somme, c'est froid. On voit qu'Alfred de Vigny n'est pas marin. Quelle différence avec la manière dont Cooper peint la mer et les plaisirs du marin dans le *Corsaire rouge*, dans le *Pilote!* Quand on a lu ces deux romans, on est tenté de tout quitter et d'aller s'embarquer, de monter sur un vaisseau et d'essayer de la vie de corsaire.

J'ai acheté pourtant les poésies de de Vigny. J'en ai lu beaucoup, et cela ne vaut pas Victor Hugo, il s'en faut. Cependant il y a des choses charmantes.

Quel dommage que Lamartine s'endorme comme il le fait ! On dirait qu'il a renoncé tout à fait à la poésie. Depuis deux ans il n'a rien publié que quelques stances assez faibles dans la *Revue de Paris*. On dit qu'il a la fureur de la diplomatie et qu'il aspire à être homme d'État. J'aimerais mieux qu'il restât poète.

Voici quelques vers de Victor Hugo. C'est un fragment d'une pièce intitulée : *le Poète dans les révolutions*.

Les hommes vont aux précipices !
Tes chants ne les sauveront pas.
Avec eux, loin des cieux propices,
Pourquoi donc égarer tes pas ?
Peux-tu, dès tes jeunes années,
Sans briser d'autres destinées,
Rompre la chaîne de tes jours ?
Epargne ta vie éphémère :
Jeune homme, n'as-tu pas de mère ?
Poète, n'as-tu pas d'amours ?

Eh bien, à mes terrestres flammes,
Si je meurs, les cieux vont s'ouvrir.

L'amour chaste agrandit les âmes,
Et qui sait aimer sait mourir.
Le poète, en des temps de crime,
Fidèle aux justes qu'on opprime,
Célèbre, imite les héros;
Il a, jaloux de leur martyre,
Pour les victimes une lyre,
Une tête pour les bourreaux.

On dit que jadis le poète,
Chantant des jours encor lointains,
Savait à la terre inquiète
Révéler ses futurs destins.
Mais toi, que peux-tu pour le monde?
Tu partages sa nuit profonde;
Le ciel se voile et veut punir;
Les lyres n'ont plus de prophète,
Et la muse aveugle et muette
Ne sait plus rien de l'avenir.

Le mortel qu'un Dieu même anime
Marche à l'avenir plein d'ardeur;
C'est en s'élançant dans l'abîme
Qu'il en sonde la profondeur.
Il se prépare au sacrifice,
Il sait que le bonheur du vice
Par l'innocent est expié;
Prophète à son jour mortuaire,
La prison est son sanctuaire
Et l'échafaud est son trépied!

Que n'es-tu né sur les rivages
Des Abbas et des Chosroès,
Aux rayons d'un ciel sans nuages,
Parmi le myrthe et l'aloès!
Là, sourd aux maux que tu déplores,
Le poète voit ses aurores
Se lever sans trouble et sans pleurs;
Et la colombe, chère aux sages,
Porte aux vierges ses doux messages
Où l'amour parle avec des fleurs!

Qu'un autre au céleste martyre
Préfère un repos sans honneur!
La gloire est le but où j'aspire;
On n'y va point par le bonheur.

L'alcyon, quand l'Océan gronde,
Craint que les vents ne troublent l'onde
Où se berce son doux sommeil;
Mais pour l'aiglon, fils des orages,
Ce n'est qu'à travers les nuages
Qu'il prend son vol vers le soleil!

N'est-ce pas beau? Cette ode est de 1821; Victor Hugo avait vingt ans!...

Mardi, 19 mai

... Tu trouveras, dans celle-ci, une lettre de Rio; il me l'a remise hier. Nous avons eu une longuo conversation le matin. Il vient de faire un voyage charmant, à ce qu'il m'a dit, dans son pays; et qui, plus est, un voyage qui lui a été avantageux, puisqu'il a placé beaucoup d'exemplaires de son livre. Il avait encore le cœur plein de toutes les émotions qu'il avait éprouvées...

Nous nous étions donné rendez-vous pour aller le soir, à Feydeau, entendre la *Fiancée*. Rio était enchanté et moi aussi. La musique en est si fraîche, si gracieuse!

... C'est un plaisir, je t'assure, de voir la vivacité et la naïveté des impressions de M. Rio. A trente-deux ans, avoir l'imagination si fraîche, la tête si exaltée, et le cœur si peu flétri par l'expérience! C'est un vrai miracle. Rio a l'air vraiment de n'avoir que vingt ans : c'est la même exaltation, la même ardeur, la même haine de la vie positive, la même inexpérience. Cela me console, je t'assure, et je serais tenté de le remercier du plaisir que me fait éprouver cette jeunesse prolongée. C'est une raison d'espérer qu'il en sera de même pour nous. Puissions-nous à trente ans avoir l'âme aussi jeune que lui! C'est encore une connaissance que je te dois, c'est encore une obligation que je t'ai! J'en ai tant d'autres! Je te paierai en amitié.

Pendant que j'y pense, je veux te dire un mot encore au-

jourd'hui pour dissiper tes inquiétudes sur ta sœur. L'autre jour, j'ai entendu quelqu'un par hasard raisonner des maladies des jeunes filles. On décrivait tout à fait les symptômes que tu as remarqués dans ta sœur... Mais c'est une maladie que les soins, le calme surtout font disparaître. J'ai pensé à te le dire, parce que ce serait déjà un sujet d'inquiétude de moins pour toi que de savoir que la maladie seule a mis ta sœur dans l'état où elle est, que c'est une maladie commune à son âge et qu'il est facile de la guérir...

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Stockholm, ce 5 juin 1829.

Cher, très cher ami, c'est à peine si j'ai le courage de t'écrire, tant je suis accablé, tant je suis découragé, abattu par le poids d'un malheur d'autant plus cruel qu'il était totalement inattendu. L'état de langueur de ma sœur continue sans s'améliorer le moins du monde; au contraire, elle va plus mal, car elle refuse de prendre les remèdes qu'on lui prescrit et ne veut rien manger. Il est donc impossible que son dépérissement n'augmente pas chaque jour. Mon père et ma mère sont naturellement plongés dans la plus cruelle inquiétude; ils n'ont pas beaucoup de confiance dans les médecins d'ici, et le climat leur paraît avoir beaucoup contribué à la maladie de ma sœur. Il s'agirait de la mener à Copenhague pour changer d'air, pour y consulter un fameux médecin et pour y attendre l'arrivée de mon père, qui ne pourra partir qu'au mois d'octobre. J'ai à peine besoin de te dire que je suis absolument nécessaire à l'exécution de ce dernier projet, que je ne saurais me résoudre à abandonner la famille dans le triste état où elle se trouve, et qu'ainsi disparaît en un clin d'œil ce projet ravissant qui avait suffi pour me consoler du

présent et sur lequel reposait tout mon avenir. C'est à peine si je puis encore me familiariser avec cette désolante idée. Je suis tout étourdi du terrible coup dont il a plu à Dieu de frapper mes illusions, mes espérances, mon ambition. J'avais concentré ma vie dans l'Irlande ; je m'étais identifié avec son passé ; mon cœur ne palpitait que pour elle ; je n'avais presque que ses émotions et ses intérêts. Il me semble maintenant que j'ai perdu un ami adoré, tant a été cruel le déchirement qu'il m'a fallu endurer pour renoncer à cet avenir de bonheur et peut-être de gloire ; toute ma vie était empreinte de l'enthousiasme que m'avait inspiré ce dessein...

... Et puis il me faut perdre tout sans avoir la consolation de penser que j'ai remporté une grande victoire sur moi-même, que j'ai fait un éclatant sacrifice : car le devoir auquel j'obéis est si impérieux, si sacré, que je n'ose pas décorer mon malheur du nom de sacrifice...

Je vais maintenant tâcher de me calmer un peu en relisant ta bonne lettre du 15-20 mai, et en y répondant à mesure. L'expression si vive et si amicale de la part que tu prenais à mes premières inquiétudes sur ma sœur est venue bien à propos, et m'a, comme tu penses bien, profondément ému...

Je m'attendais bien que la philosophie commencerait un jour à t'ennuyer. Pour moi, il y a longtemps que je ne m'en occupe que par devoir de conscience, et parce qu'ici tout le monde m'appelle *le philosophe,* titre dont quelques-uns commencent à soupçonner la fausseté. Dans le moment actuel, tout me pèse, et je ne fais absolument rien. La machine de ma vie a été démontée, et Dieu sait quand je pourrai l'organiser de nouveau...

Je ne désespère pas comme toi du succès de notre journal : la nouveauté de ses opinions lui gagnerait des lecteurs, si nous pouvions seulement trouver de l'argent. C'est là l'impossible, à ce que me dit d'Herbelot. Peut-être pourrions-nous nous mettre en relations avec le *Correspondant,* dont les opinions religieuses me paraissent excellentes. Tâche d'obte-

nir des renseignements positifs sur cette entreprise... Il y a longtemps que je médite, comme toi, un projet de *réunion* pour mon retour ; seulement, il faut que le nombre soit bien restreint, et le sentiment religieux la première condition pour y entrer.

Je suis enchanté du poème de Victor Hugo sur *le Poète dans les révolutions :* c'est une idée sublime. J'aime beaucoup moins *la Captive*. Je te prie plus que jamais de continuer ces extraits, surtout ceux de Sainte-Beuve. Tu penses bien que j'en ai plus besoin que jamais. J'ai lu dernièrement les premiers poèmes d'Alfred de Vigny, en 1825 : *Éloa,* que je n'aime pas trop ; *Moïse, Dolorida* et le *Trappiste,* fort beaux, surtout le dernier.

Lamartine n'est pas du tout, comme tu penses, accaparé par la diplomatie : au contraire, il y renonce, se fait propriétaire et attend ses quarante ans pour être député. Il ne rêve que tribune, et il a bien tort, car ce n'est pas là une sphère assez pure pour lui...

Adieu. Pense et souffre pour ton malheureux ami.

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Paris, jeudi 21 mai, 7 heures du soir

Je n'ai pu t'écrire ce matin, très cher ami, suivant la coutume que j'ai adoptée et dont je m'applaudis tous les jours. En rentrant ce soir, j'ai trouvé ton excellente lettre du 8, et mon cœur est ci plein du plaisir qu'elle me fait éprouver que je ne résiste pas au besoin de l'épancher sur une feuille de papier à ton intention.

.... Je rougis en vérité de t'envoyer des volumes si froids, si ennuyeux, en réponse à des lettres si tendres, si amicales, si bonnes en tous points. Je me reproche maintenant mes longueurs philosophiques, puisqu'elles n'ont servi de rien et

qu'elles ont pris la place de mille autres pensées que tu aurais préférées. Je remets tout à fait à ton retour la réfutation de ce que je crois des erreurs. Mais engageons-nous dès ce moment à discuter avec sang-froid, bonne foi et abnégation d'amour-propre : sans quoi nous ne nous convaincrons jamais ni l'un ni l'autre. Puisque tu en veux, tu auras des causeries, des chuchotements de cœur comme tu dis (j'aime ce mot); d'autant que j'y suis plus porté qu'à des dissertations philosophiques. Cela me plaît bien davantage ; seulement puissent-ils être aussi aimables que les tiens !

. . . .

Les excuses que tu me fais au sujet de tes plaisanteries sur mon insensibilité prétendue sont trop aimables, trop amicales, pour que je puisse garder rancune, si j'en avais gardé quelqu'une. Mais je t'avais compris même avant l'explication que tu me donnes, et sous ta moquerie et ta pitié j'avais bien vu de la sympathie pour ma manière de penser, et un démenti donné à tes propres paroles par ton cœur. Ne t'afflige pas; je ne suis pas meilleur que toi. Il m'est aisé à moi de faire de belles dissertations sur la vertu et d'y conformer ma conduite, moi dont la vie se passe entre les quatre murs de ma cellule, et qui, dans le monde (quand il m'arrive d'y aller), suis plus timide et plus gauche qu'une fille de quinze ans qui sort du couvent. Je ne serais pas meilleur qu'un autre, si j'avais des occasions. Je n'ai qu'un mérite, celui de les éviter. Le monde serait fort dangereux pour moi ; mais heureusement je ne le vois pas beaucoup. Tous les autres dangers, je m'en ris ; car, tout plébéien que je suis, j'ai l'âme très aristocratique, en amour au moins. Je ne comprends pas qu'on ait un goût, même passager et sensuel, pour une grisette. La plus jolie, la plus agaçante ne me plairait nullement, parce qu'il faut avoir des sentiments, des pensées communes avec ceux que l'on aime. Et quel rapport y a-t-il entre nous et des femmes de cette sorte ?

. . . .

Lundi, 25 mai.

Que dis-tu des articles que le *Globe* contenait ces jours derniers sur l'insensibilité dans l'extase? En vérité ce sont des faits bien extraordinaires et dont il n'y a pas moyen de douter. Aussi je crains que l'on n'en fasse de nouveaux sujets d'arguments contre notre religion. Bien des gens voudront expliquer par l'extase une partie des miracles de Jésus-Christ et surtout sa mort, le courage de certains martyrs. C'est ce que Bertrand a déjà fait dans son dernier article. N'est-ce pas inquiétant? Et pourtant j'ai tort; car les plus grandes preuves de la divinité de Jésus-Christ et de la vérité de la religion ne sont pas dans les miracles de Jésus-Christ et dans la mort des martyrs, mais dans la religion elle-même. Et d'ailleurs ils n'expliqueront jamais par l'extase ou le magnétisme tous les miracles de Jésus-Christ. Ils n'expliqueront pas la multiplication des pains et la résurrection de Lazare. Cette idée me tranquillise.

Je suis bien fâché qu'O'Connell n'ait pas été admis à la Chambre. Car, avec la loi qui ôte le droit électoral aux *free holders* à 40 shellings, il n'est pas sûr qu'il soit renommé. Et pourtant il n'était pas juste que son élection, faite avant le bill et d'après un autre système d'élection, fût ratifiée. Il est vrai qu'O'Connell n'aura pas à lutter cette fois contre Fitz Gerald, et peut-être les amis de la liberté religieuse, qui votaient pour Fitz Gerald, reporteront-ils leurs voix sur lui. La conduite des Irlandais, leur modération et en même temps leur dévouement à leur cause sont sublimes. Ce ne sera pas une des moins belles pages de ton livre que celle où tu raconteras le triomphe des Irlandais. Notre histoire moderne, si féconde en grands événements, n'en fournit aucun plus honorable à l'humanité, et qui satisfasse plus complètement et l'imagination et le cœur.....

. . . .

Je vais jeudi à Margency avec d'Herbelot. Nous passerons deux jours avec Rio, jeudi et vendredi. Je n'en suis pas fâché; ce petit repos me délassera, et je commence à avoir besoin de repos. Car je travaille beaucoup, et j'ai une malheureuse tête qui se fatigue tout de suite. Encore si je travaillais vite! mais il n'y a pas de tortue comme moi pour travailler. J'ai été très peu dans le monde tout cet hiver. Régulièrement je suis resté au moins dix heures par jour chez moi à écrire, à lire ou à travailler, et je n'ai presque rien fait. Mon examen n'est pas encore au quart préparé. C'est une chose prodigieuse : je vois des gens qui ne travaillent pas la moitié aussi longtemps que moi et qui font dix fois plus de besogne. Et cependant mon esprit est très actif, mon imagination surtout court toujours la poste, comme mon corps quand je suis dans les rues. Je me persuade que, quand tu seras ici, je travaillerai plus lestement. Tu me presseras un peu, tu me donneras une tâche. Ce sont les distractions qui nuisent surtout à mon travail. Quand j'ai un livre entre les mains, mon esprit est toujours ailleurs... et je suis tout étonné de lire pendant une heure la même page sans la comprendre.

. . . .

Mercredi, 27 mai.

Il faut que je te gronde aujourd'hui. D'Herbelot m'a montré hier ta dernière lettre et tu y parles de ton projet sur l'Irlande comme d'une chose qui ne te sourit plus! Comment! te voilà las déjà d'un travail qui faisait vibrer toutes les fibres de ton âme! Oh! cher ami, c'est mal, je ne puis m'empêcher de te le dire. C'est de la mollesse, c'est de l'inconstance, c'est peut-être aussi de l'amour-propre mal placé. Oui, je le vois, tu aurais été flatté de contribuer pour ta part à ébranler le gothique édifice de l'intolérance des Anglais; et parce que la

muraille est tombée de vétusté avant que tu aies eu le temps de donner ton coup de bélier, tu es mécontent. Je ne te flatte pas, tu vois. Mais pourquoi ne te dirais-je pas franchement la vérité, moi qui suis ton ami? Peut-être ne te l'avoues-tu pas à toi-même; interroge-toi bien et dis si je me trompe. Tu sais que j'ai toujours fait la guerre, dès les premiers moments de notre amitié, à ton amour-propre excessif. Depuis, il me semble que tu t'es beaucoup amendé; et pourtant le vieil homme reparaît encore quelquefois.

Tu dis à d'Herbelot que l'intérêt qui s'attachait à la cause irlandaise est aujourd'hui passé, que ton ouvrage viendrait trop tard. Mais as-tu jamais songé à écrire pour cette partie du public qui n'a d'intérêt que pour ce qui excite ses passions, que pour ce dont lui parlent les journaux, pour ces gens qui ne lisent que des pamphlets et des brochures ?

... Mais les hommes pour qui un homme comme toi doit écrire, l'élite du XIXe siècle, plus considérable que tu ne penses, ceux qui n'ont pas besoin d'un intérêt prochain et immédiat pour être émus, pour ceux-là la cause irlandaise est une belle cause qui excite toute leur sympathie. Ils liront, ils dévoreront un livre qui leur fera connaître ce beau pays, le seul de l'Europe peut-être aujourd'hui où le patriotisme, les passions nobles vivent encore, le seul où la religion catholique porte réellement de beaux fruits, le seul pays où le chrétien aime à reposer ses yeux, où la civilisation n'ait pas détruit la vie, l'énergie du moyen âge, et qui cependant témoigne d'une modération à laquelle la philosophie n'a jamais pu atteindre. Oui, cher ami, aujourd'hui, quand un homme qui sent en poète, qui a de l'enthousiasme et de l'imagination, écrit, il faut qu'il renonce à se faire un nom populaire, il faut qu'il n'écrive que pour un petit nombre. Les masses aujourd'hui sont trop positives, trop industrielles, trop égoïstes enfin, pour prendre intérêt à des compositions où l'intérêt du moment et des notions positives n'entre pour rien. Parmi nous, jeunes gens, qui ne sommes pas encore en-

très dans le monde des affaires, parmi les gens de lettres ceux qui ne s'occupent que de science ou de théorie, Thierry, est populaire. Mais crois-tu que son admirable ouvrage ait été lu par tous les hommes d'affaires, qui sont malheureusement les hommes du siècle ? L'industrialisme fait des progrès effrayants. Mais, précisément en raison de ces progrès, ceux que cet égoïsme matérialiste choque, ceux qui ont de l'âme, qui sentent, qui se trouvent mal à l'aise dans cette société positive, se concentrent dans la partie noble de leur être, s'enferment dans leur âme, cultivent leur enthousiasme, s'exaltent. De là le caractère d'individualité et de rêverie de nos poètes modernes....

... Je me suis un peu écarté de mon sujet. Pourtant ce que je voulais dire se rattache bien directement aux lignes précédentes. C'est pour la partie *idéaliste,* si je puis dire, de notre siècle que tu dois écrire, et il te faut renoncer à exciter la sympathie des industriels, des masses enfin. Or, la noble partie du siècle s'intéressera tout autant à l'Irlande dans deux ans qu'il y a six mois, à l'Irlande ancienne qu'à l'Irlande de nos jours. Si tu m'en crois, tu persisteras donc dans ton projet. Seulement je t'engagerai à le modifier et à ne pas en trop hâter l'exécution. J'en reviens à ce que je t'ai dit autrefois, et maintenant mon conseil est appuyé par le succès de Wellington. Entreprends une histoire complète d'Irlande; fais-la en antiquaire, en érudit, fais-la comme Thierry a fait la sienne... Je vois trop clairement que tu resteras à Stockholm au lieu d'aller en Irlande. Eh bien, renonce pour le moment à la faire. Dans deux ans, quand tu seras entièrement libre, tu iras t'établir pour six mois en Irlande, pour recueillir les documents soit oraux, soit monumentaux, qu'il sera possible d'y trouver... Ce travail-là rentrerait bien dans le but que tu te proposes, de travailler à la propagation du catholicisme. Certes, c'est au moins un aussi beau sujet que l'histoire parlementaire anglaise.

. . . .

Je vois dans ta lettre à d'Herbelot, qui est du 12, que ta sœur t'inquiète. Dans celle du 8 que tu m'écrivais, tu me disais qu'elle allait mieux. Est-ce qu'elle serait plus mal ?

Adieu... Tout et toujours à toi, très cher.

Tu recevras dans l'enveloppe deux pièces de Sainte-Beuve : *le Dévouement* et *mes Livres,* que je trouve délicieuses (1).

1. Nous citerons seulement celle de ces pièces intitulée : *Dévouement :*

Que faire de la vie ? Ah ! plutôt qu'en ma couche,
Une nut, le teint vert, les dents noires, l'œil louche,
Plié sur mon séant, un bras hors du rideau,
Remêlant quelque poudre au fond d'un verre d'eau,
M'assoupir lâchement sous une double dose,
Que ne puis-je en mourant servir à quelque chose !
C'eût bien été ma place, en ces jours désastreux
Où des bourreaux sanglants se dévoraient entre eux.
Le juste, par sa mort, proteste et se retire.
Que j'eusse alors, tout fier, porté comme au martyre,
Après Roland, Charlotte et le poète André,
Ma tête radieuse à l'échafaud sacré !
Même aujourd'hui, qu'après les tempêtes civiles
La concorde au front d'or rit d'en haut sur nos villes,
Et qu'il n'est ni couteau ni balle à recevoir
Pour le roi, pour le peuple, enfin pour un devoir ;
Si du moins, en secret, des dévouements intimes
Pouvaient aux mains du sort échanger les victimes,
Et si, comme autrefois, l'homme obtenait des cieux
De racheter les jours des êtres précieux !
O mes amis si chers ! Lorsque dans nos soirées
J'ai senti sous les chants vos voix plus altérées,
Sous vos doigts merveilleux de plus mourants accords,
Et l'âme trop ardente en de trop faibles corps ;
Lorsque je vois se fondre une face jaunie,
Et des yeux se creuser sous un front de génie,
Et tomber vos cheveux, et vos tempes maigrir ;
O mes amis, pour vous que je voudrais mourir !
Et pour la vierge encor qui, tremblante, inconnue,
Au torrent, l'autre jour, me tendit la main nue,
Et qui, blanche, demain, va porter à l'autel,
Près de l'amant qu'elle aime, un germe, hélas ! mortel ;
Pour cette vierge encore, offrant au ciel propice
Dans leur calice amer mes jours en sacrifice,
Afin que rose et fraîche elle puisse guérir,
Sans qu'elle en sache rien, que je voudrais mourir !

LE MÊME AU MÊME

Paris, jeudi, 4 juin 1829.

Dorénavant, très cher ami, c'est le soir que je t'écrirai : je le trouve plus commode et plus agréable. Dans l'hiver, j'ai assez de courage pour m'occuper le soir de mon droit ou de celles de mes études qui demandent plus d'attention et de force d'esprit que d'imagination. Mais à présent que les soirées sont belles, je n'ai guère le courage de rentrer tout de suite après dîner pour m'enfermer dans mon entresol. Le soleil couchant est si agréable, l'air du soir si bon, que je ne puis me décider à ne le respirer qu'à ma fenêtre. Et quand je rentre, le silence de ma rue, les rayons de la lune qui viennent se briser sur mon parquet, m'inspirent trop pour que je puisse ouvrir mon code. C'est un roman qu'il me faut, ou quelque lecture enivrante, et ma soirée tout entière est perdue. Voici donc ce que j'ai décidé : Le matin, en me levant, je passais régulièrement trois heures au moins à écrire soit à toi, soit mon journal particulier, soit à ma mère, enfin ma correspondance. Ces trois heures-là je les donnerai au droit et à mes autres études, et toute ma soirée sera à moi, aux pensées que j'aime, au plaisir qui seul me fait supporter ma solitude, celui d'écrire toutes les idées qui me passent à la tête, de m'analyser comme un psychologue, et surtout de jeter pour toi sur le papier une partie de mes pensées et de mes impressions. Non, tu ne sais pas tout ce que ces interminables lettres que je t'écris, ces volumes que je jette chaque mercredi à la poste et dont j'impose le port à S. M. Charles X, me font de bien. Je ne crois pas qu'il me fût possible de supporter ma solitude sans cette bonne habitude à laquelle je ne pourrais plus renoncer.

Je ne puis répondre ce soir à tout ce qui est dans ta lettre. Il me semble que j'aurais des volumes à t'écrire sur tous les

sujets que tu indiques. Une lettre de toi est pour moi une nourriture que je rumine sans cesse. Quand je la reçois, je la lis une première fois à la hâte, puis une seconde plus lentement, puis une troisième. Il y en aurait pour une demi-journée à la savourer, si le temps ne me pressait.

Demain j'essaierai de répondre.

Je reviens du Gymnase où j'ai vu la *Bohémienne*, de Scribe..... C'est un drame tout à fait : cinq actes, point de couplets ; le Gymnase a enflé ses pipeaux. Je t'avouerai que je ne trouve pas cette pièce excellente, et pourtant elle est bien conduite, la fable bien menée et fort intéressante. Je ne sais pourquoi elle me déplaît. L*** est admirable dans le rôle de cette femme qui vient pour perdre un des chefs de la révolution et qui en devient éprise. Oh ! qu'elle est belle et déchirante, quand elle avoue au jeune homme qu'elle est une misérable, qu'elle n'était venue que pour le trahir ! Dans ce moment, son jeu de physionomie, son accent ont produit sur moi une telle impression, que j'ai poussé un cri et que je me suis levé à demi comme par une commotion électrique. Je me serais jeté à ses genoux ; j'avais oublié l'actrice. L'actrice ! que ce mot est triste ! Dire qu'une femme si belle, qui exprime d'une manière si vraie une sensibilité si touchante, est une misérable qui se vend au plus offrant !... Aussi je reviens toujours du spectacle avec le cœur serré ; et pourtant j'y retourne. Gronde-moi, j'aime trop le spectacle ; c'est une fièvre chez moi. Il me faut un grand courage pour m'empêcher d'y aller plus souvent. J'obtiens une victoire sur moi pendant deux semaines ; et puis il me reprend une rage de spectacle, j'y vais trois jours de suite. Je suis bien faible en vérité... J'aime les émotions ; je les cherche jusque dans les mélodrames. J'oublie que je suis au théâtre ; je suis tout à fait illusionné ; ce n'est qu'après que je réfléchis amèrement que tous ces sentiments ne sont que mensonges dans la bouche des gens qui les expriment, et je suis en fureur...

Il est minuit et demi. Adieu.

Samedi, 6 juin.

Ce n'est pas moi qui te reprocherai de donner peu de temps au travail; je ne veux rien ajouter à ce que tu en dis toi-même. D'ailleurs, je te dirai que je suis presque aise de songer que tu ne te tues plus au travail comme tu faisais l'an dernier, et tu auras acquis de nouvelles forces pour l'année prochaine. Tu comptes sur l'émulation de l'amitié pour te mettre à la charrue. Et moi aussi j'y compte et j'y compte beaucoup; car je ne fais rien, moi qui n'ai aucun devoir de société, point de famille, qui n'ai qu'à travailler du matin au soir. Et pourtant je travaille au moins dix heures par jour. Encore aujourd'hui je ne suis sorti qu'à quatre heures. Je n'avais pas écrit un mot de lettres; mes livres de droit ne m'ont pas quitté depuis sept heures et demie jusqu'à trois heures et demie. Pourquoi faire? Pour lire trente articles du Code de procédure et une vingtaine de pages de Duranton. Mais les distractions me tuent. Quand quelque idée me trotte par la tête, je ne puis fixer mon esprit à mon code et je mets six heures à faire ce qui raisonnablement devrait être fait en une heure et demie. Chaque matin je m'impose une tâche pour la journée; elle n'est jamais finie. Je suis contre moi d'une colère effroyable. Je n'ai le temps de rien lire, de rien faire. Mon droit, voilà toute mon occupation à présent; encore si je le faisais bien! Mais je ne me souviens plus le lendemain de ce que j'ai fait la veille. Je me figure que si tu étais ici, ce ne serait pas la même chose.

Que de projets je fais pour l'année prochaine, cher ami! Il est convenu que nous ne demeurerons pas ensemble, mais nous nous verrons tous les jours s'il est possible. Je t'aiderai dans tes recherches sur l'Irlande, et cela me fera du bien pour cet anglais que je néglige un peu, non faute de bonne volonté, mais faute de temps. J'ai besoin d'avoir un travail forcé pour bien travailler; car alors je me dépêche et je fais toujours

mieux ce que je fais vite. Quand je ne suis pas pressé l'épée dans les reins, je suis beaucoup trop porté à me laisser aller à mes distractions et je n'ai pas assez de force sur moi-même pour les bannir. Je compte sur ta sévérité amicale pour me forcer. Tu auras plus d'empire sur moi que je n'en ai moi-même. Et tu dois te souvenir que notre amitié ne doit pas être seulement pour nous un plaisir, mais aussi un lien utile à tous deux. Moi, je ferai tout mon possible pour te le rendre aussi utile que doux; je réclame pour mon compte de ta part une sorte de tutelle, de coaction au travail... Rappelle-toi que nous devons nous occuper ensemble, tu l'as dit, d'histoire et d'économie politique. Un autre sujet qui devra nous occuper beaucoup aussi, c'est la religion. Nous irons toujours ensemble à l'église. Nous ferons une étude approfondie de tous les dogmes de notre sainte religion et de toutes les cérémonies de notre culte. Pour cela il faudra assister à toutes. Il me semble que j'aurai plus de ferveur avec toi... Nous qui nous sommes dévoués solennellement devant Dieu à la défense et à la propagation de la religion catholique, il nous importe de bien fixer notre croyance sur tous les points, de n'être faibles sur rien, de prévoir toutes les objections.

. . . .

Dimanche, 7 juin.

J'ai lu ce soir le 5e volume de *Delphine*. Non, en vérité, il m'est impossible de rendre avec des mots ce que cette lecture m'a fait éprouver. Je la prolonge tant que je puis, je la savoure et j'ai tort peut-être, car elle me brûle. Je t'en prie, lis ce livre. Ce n'est qu'en le lisant que tu pourras te faire idée de ce que j'éprouve en ce moment. Je ne puis pas pleurer; mais mon âme est dans un état d'exaltation surprenant. Pauvre Delphine! Quelle âme! Quel amour! J'ai peine à concevoir que ce soit un roman, que Delphine n'ait jamais existé.

... Ne me parle pas de la *Nouvelle Héloïse* à côté de *Delphine* !.....

Je ne voudrais pourtant pas que tu crusses que je trouve tout également bon et beau dans *Delphine*. J'ai à peine le courage de critiquer ce qui m'a causé tant d'émotions. Malheureusement il est des choses qui m'ont fait trop de peine dans ce roman pour que je ne te le dise pas.

Delphine n'est pas chrétienne ! Delphine n'a que la religion naturelle ! Et qu'est-ce que la religion naturelle pour une femme ? Peut-elle lui suffire ? Non, mille fois non. Il est trop évident pour moi à présent que Mme de Staël ne croyait pas à notre sainte religion et qu'elle professait ce triste et aride système de théisme dont on revient, grâce à Dieu, bien qu'on ne sache pas encore où se réfugier. Quoi qu'il en soit, Mme de Staël a fait de Delphine une théiste, et la seule femme chrétienne qui figure dans le roman est une dévote exaltée et fanatique, sur laquelle elle jette de l'odieux. Je ne puis te dire combien cela me désole. Certes, je ne voudrais pas dire que toute femme qui n'est pas chrétienne n'est pas vertueuse, et je crois surtout que, s'il fut jamais une époque où les femmes ont eu le malheur de renoncer aux croyances de la religion, c'est l'époque où Mme de Staël a placé ses héros, en 1790... Mais quel dommage de voir de belles qualités et un cœur profondément sensible associés à la sécheresse du théisme ! J'en veux à Mme de Staël d'avoir souillé Delphine de son esprit fort...

J'ai été après dîner entendre le salut à Notre-Dame. Je comptais qu'un jour de Pentecôte, dans l'église métropolitaine, le salut devait être pompeux, imposant, sublime comme les grandes cérémonies de notre religion. J'espérais des chants, et j'y allais pour m'élever l'âme, pour prier avec plus de ferveur. Eh bien, le salut se disait sans pompe, dans un coin de l'église, à l'autel de la Vierge ; point de chants solennels, point d'orgue, rien d'imposant, fort peu de monde, et une demi-douzaine de prêtres ! N'est-ce point une chose honteuse ! Un

jour de Pentecôte! Une église de village en fait davantage. Heureusement j'ai eu en dédommagement un spectacle édifiant qu'on n'a pas dans toutes les églises : Parmi les assistants, il y avait beaucoup de gens du peuple, d'ouvriers des ports. Ces hommes priaient avec ferveur.

En revenant, j'ai fait le tour intérieur et extérieur de Notre-Dame. J'ai admiré de nouveau cette bizarre architecture, si imposante, qui inspire des idées si religieuses et si mélancoliques! Le salut et la vue de l'église m'avaient disposé à une promenade rêveuse. J'ai été long à revenir chez moi et pourtant je n'ai fait que suivre les quais. Mais je m'arrêtais pour tout voir, même les jeux des enfants et le vol des hirondelles rasant l'eau. C'est un grand plaisir pour moi que de les voir effleurer l'eau si vite, et je ne puis m'empêcher de désirer d'être oiseau pour en faire autant.

Enfant que je suis! adieu.

Lundi, 8 juin.

J'ai reçu ce soir une lettre charmante de Jules. Il me donne des détails délicieux sur son excursion en Écosse. Il l'a visitée en artiste, la palette en main, et il est enthousiasmé. Pas une caverne célèbre, pas un site remarquable ou illustré par quelque grande action ou même par les belles scènes de Walter Scott, qu'il n'ait visités. Il avait des lettres de recommandation pour l'illustre romancier qui l'a accueilli on ne peut mieux. Il vante surtout beaucoup miss Marguerite Scott. Bref son voyage l'enchante...

La partie de sa lettre qui m'a fait le plus de plaisir est la partie amicale, celle qui répond à la dernière lettre que je lui ai écrite. Mais te le dirai-je? il entre beaucoup de vanité dans ce plaisir. Car cette partie de sa lettre est un grand éloge de celle que je lui ai écrite. Certes, je suis loin de l'accepter. Ma lettre était comme toutes celles que j'écris à

ceux que j'aime, assez mal écrite, mais dictée par le cœur, écrite d'inspiration. C'était une de ces lettres sur lesquelles je ne réfléchis pas, où l'âme s'épanche sans effort, comme je t'en écris, qui n'ont d'autre mérite que d'être amicales ; je le dis sans fausse modestie, parce que je sais bien que cela est ainsi. Et pourtant dis-moi pourquoi cet éloge m'a été si sensible? Jules est prés de rétracter tout ce qu'il m'a dit autrefois sur mes dispositions naturelles pour me détourner du barreau et me pousser au notariat. C'est passer vite d'un excès à l'autre. Mais il m'était pénible de penser que Jules ne me croyait pas capable d'autre chose que de faire des actes ; je souffrais en silence, mais sans lui en vouloir, quoique je sentisse bien au dedans de moi qu'il y avait quelque chose de plus qu'une machine à actes. Aujourd'hui il m'apprécie mieux, mais m'apprécie-t-il à mon taux? Non ! je ne vaux pas ce qu'il me suppose, et parce qu'on écrit une lettre amicale et sentie, on n'est pas par cela seul capable de faire un bon avocat. Cette lettre a renouvelé les réflexions que je roule depuis six mois dans mon pauvre cerveau sur le choix d'un état...

Saurais-tu pas quelque état dont les fonctions soient nobles, où l'on ne soit pas obligé de s'embourber dans le matériel de la vie, qui demande beaucoup de travail et plus de bonne volonté que de talent, où l'on ne soit pas obligé de parler en public, où l'on puisse être utile ! Si, dans tes voyages, tu faisais cette heureuse rencontre, je te prierais de penser à moi...

. . . .

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Eolskulle (antre d'Éole). Stockholm, ce 17 juin 1829.

Nous voilà, cher ami, à notre campagne ; le nom suédois, que j'ai traduit littéralement, pourra te donner une idée de

l'air frais que l'on y respire. Mais il serait difficile de te faire concevoir la vue délicieuse dont nous jouissons. Un de ces jours, si j'ai le cœur assez léger et le temps assez libre, je tâcherai de t'en donner une idée. Du reste, la maison est détestable : nous y sommes tous on ne peut plus mal, en sortant de notre vaste maison de Stockholm ; mais c'est pour Élise, et rien ne nous coûtera si nous pouvons seulement obtenir le but que nous espérons, un rétablissement assez prononcé pour nous permettre de la ramener le plus tôt possible en France.

Quand l'agitation et l'inquiétude perpétuelle de mon existence actuelle me permettent de diriger à mon gré mes pensées, elle sont toujours absorbées par le regret des biens que je croyais tenir et que la Providence m'a subitement enlevés. Ma douleur trouve de nouveaux aliments dans chaque lettre que je reçois de mes amis : car elles répondent toutes avec plus ou moins d'intérêt à celles où j'annonçais si formellement et avec tant de confiance mes plans de voyage. Tu dois bien te figurer combien elles me rappellent péniblement les chimères qui faisaient tout mon bonheur...

Maintenant je me reproche souvent mon manque de résignation à la volonté divine ; mais en vérité il y a des moments où je suis tenté d'accuser la Providence d'une criante injustice. Mon entreprise avait un but tellement sacré, tellement religieux, qu'il me semble qu'elle aurait dû mériter sa miséricorde. Mon ouvrage eût été bien vraiment *ad majorem Dei gloriam*. Bien des fois, agenouillé au pied des autels, ou dans des moments d'enthousiasme anticipé, j'ai consacré mon œuvre au Seigneur, je l'ai prié d'agréer cette humble offrande comme la première et solennelle proclamation des croyances qui président à ma vie. Et comment a-t-il répondu à cette consécration ? En anéantissant toutes mes espérances et en me condamnant à perdre une année entière de ma vie loin de mon pays, de mes amis, de mes études obligées et des objets qui doivent absorber tous mes efforts futurs. Je sens bien, cher ami, combien je suis moi-même injuste et téméraire en

tenant un pareil langage; mais tu sais que je ne te cache rien, au risque même de recevoir une véhémente remontrance de ta part. Je ne puis m'empêcher d'avoir sans cesse à l'esprit ce funeste désenchantement : car il a troublé toutes les prévisions de ma vie. Chaque personne que je vois, chaque livre que j'ouvre, chaque vêtement que j'endosse, me rappellent le changement subit et violent qui s'est opéré dans les relations que depuis six mois je prévoyais pour l'avenir, depuis les liaisons les plus chères jusqu'aux projets les plus puérils et les plus minutieux.

Du reste, j'ai honte de mes regrets, je rougis de tant penser à moi... D'affreux pressentiments remplissent mon âme : depuis quatre ou cinq jours, je suis poursuivi de l'idée que cette jeune et charmante enfant est aussi une de ces émanations célestes destinées seulement à apparaître sur la terre, sans avoir le temps d'y connaître le bonheur par elles-mêmes, ni de rendre heureux ceux qui les entourent. J'espère et je prie Dieu de nous épargner ce cruel châtiment; mais j'avoue que rien ne me rassure. L'influence de la maladie sur son moral est surtout affligeante et m'ôte à moi ma dernière consolation. Un silence froid et morne est son maintien ordinaire... Je dois avouer que le peu d'heures qu'elle a passées à *Eolskulle* lui ont fait un bien sensible. Je profite de ce changement pour m'étourdir encore sur le malheur qui nous menace, et pour consacrer à répondre aux sujets divers de tes deux dernières lettres les pages suivantes, peut-être les dernières que je pourrai t'écrire d'un ton tranquille...

Toujours mille remercîments de tes analyses. Celle sur la vie de Locke m'a intéressé et instruit. Je trouve seulement que Cousin attache trop peu d'importance à l'immense considération politique dont Locke jouit encore en Angleterre. Parce que je n'ai plus de *projet absorbant,* je recevrai toujours avec plaisir tes analyses: si elles te coûtent trop de temps, abrége-les, et, dans tous les cas, supprime-les impitoyablement quand tu auras autre chose à me dire... J'ai beau-

coup admiré l'article de Jouffroy que tu m'indiques. Quant à ceux de Bertrand, je ne vois pas quelles conclusions on peut en tirer contre le christianisme. Si Jésus-Christ avait fait des miracles par le magnétisme, le magnétisme poussé à un tel point et qui n'a jamais pu être atteint depuis, serait à lui seul une preuve de l'influence et de la volonté divines. Il en est de même des martyrs : l'affection magnétique est toujours un don de Dieu...

Adieu, cher ami. Prie pour moi, plains-moi et aime-moi bien.

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Paris, jeudi, 11 juin 1829.

Avant tout, il faut que je te dise qu'hier soir nous avons pris lecture de ton article sur la composition de la Diète.

... Que je te rassure sur le journal auquel d'Herbelot confie tes premiers essais... Les *Annales de législation et de jurisprudence* sont un journal dans le format du *Globe,* qui paraît tous les samedis depuis un mois. D'Herbelot t'a donné le nom des rédacteurs : ce sont des jurisconsultes estimés et dans la bonne voie. Le duc de Broglie a promis des articles, et le dernier numéro contient déjà une partie de son opinion sur la contrainte par corps qu'il a revue tout exprès pour la leur confier. Je sais positivement que M. de Barante se propose d'y contribuer. Enfin les quatre numéros que j'ai parcourus annoncent un journal savant et dans une excellente route... En somme, mon avis est que tu ne peux trouver aucun journal plus digne de ton article et de ceux que tu nous enverras plus tard.

... J'en viens à ton article ; je t'en dirai franchement tout ce que nous en avons pensé.

Les considérations préliminaires supposent trop chez les lecteurs la connaissance de l'état politique de la Suède qui, il ne faut pas se le dissimuler, n'est pas connu du tout en France. La suite de l'article explique bien ce qu'il y a de peu clair pour le lecteur ignorant dans les notes préliminaires. Mais c'est au commencement à éclairer la fin, et non à la fin à éclairer le commencement... Pour obvier à cet inconvénient, nous transporterons à la fin une partie des considérations du commencement. Nous laisserons celles qui s'y trouvent placées naturellement et qui sont suffisamment claires par elles-mêmes, et nous en élaguerons tout à fait quelques autres qui n'ajoutent rien de neuf. Car ton article est un peu long ; nous avons calculé qu'il tiendrait sept colonnes d'un journal comme le *Globe*, et les lecteurs sont effrayés des longs articles.

Le paragraphe sur la noblesse nous a paru un peu difficile à comprendre, parce que tu y as mêlé deux choses : la composition de la Chambre de la noblesse et la composition de la classe noble en Suède. Il en résulte quelque confusion que nous chercherons à faire disparaître en ôtant ce qui ne se rapporte pas à la composition de la Chambre de la noblesse.

Mais, à partir de là, tout est d'une clarté parfaite. Les deux dernières pages surtout, où tu tires les conséquences de l'organisation de la diète suédoise, sont, je puis le dire, admirables de simplicité, de franchise de style et de justesse de vue. C'est moi qui lisais tout haut à d'Herbelot et à B..., et j'étais heureux des marques d'approbation que tous deux donnaient à chaque phrase. Ce sont vraiment deux belles pages et qui seront remarquées, je l'espère.

Tu nous as donné pouvoir d'amendement. Nous n'en profiterons que pour élaguer *passim* et changer de place quelques paragraphes. Car il faut abréger et rendre parfaitement clair, même aux ignorants, ce qui, dans les notes préliminaires, pourrait embarrasser le lecteur. Quant à ton manuscrit, il ne subira aucune rature, tu le trouveras tel quel ;

c'est sur une copie que nous ferons les élagations et transpositions.

... Maintenant, cher ami, que je te dise personnellement tout le plaisir que je me promets de voir ton nom au bas d'un article qui te fera honneur, et surtout au bas de ces deux belles pages qui le terminent. Tu me croiras, si je te dis que j'en éprouve plus de joie que si c'était moi qui les eusse écrites, que si c'était mon nom que je voyais à la place du tien. Je ne suis pas destiné, je le sais, à me faire un nom comme écrivain. Mais je jouirai de tes succès politiques et littéraires comme s'ils étaient miens, plus que s'ils étaient miens; car rien ne m'empêchera de les célébrer parmi nos amis et d'en témoigner à tous ma joie et mon orgueil.

Tu serais absurde, je te le déclare, si tu voyais un compliment dans ces lignes qui me sont sorties du cœur avant que j'aie eu le temps de les peser. Mais ne sommes-nous pas plus que des frères? Car notre fraternité n'est pas due au hasard, mais à une sympathie providentielle qui nous a unis pour supporter ensemble les peines et les joies de la vie. Ne l'oublie jamais. Pour moi, j'y pense sans cesse; tu dois le voir par mes lettres. J'ai pris l'habitude de te rapporter toutes mes pensées, et il semble que je ne fasse plus rien que pour en parler avec toi, pour te le montrer, pour te le dire. A demain; mon papier finit et minuit sonne à l'Abbaye.

. . . .

Dimanche, 14 juin.

Tu me dis, cher ami, de te parler de mes sœurs. Je te sais gré de cette question amicale, parce que rien ne peut m'être plus agréable que de parler de ces bonnes petites, si pleines de tendresse pour moi, si naïves dans leurs lettres, si sensibles et si délicates. Je t'ai montré souvent des lettres de ma sœur Céline. Vraiment, il n'y a que le cœur d'une femme

pour sentir d'une manière si profonde et en même temps si suave! Comme elle m'écrit à cœur ouvert, sans chercher à soigner ses lettres ni à faire des phrases, elle a des expressions d'une naïveté charmante et d'une vérité poignante. La première lettre qu'elle m'a écrite cette année de Jully, à l'époque des lilas, contenait des descriptions charmantes et, au milieu de ces descriptions, poétiques comme l'âme d'une jeune fille pure qui n'a jamais quitté l'aile de sa mère, se trouvaient comme par hasard des retours vers moi, pauvre frère exilé, qui m'ont fait pleurer. Je m'enivre de cette affection si pure et si tendre de cette bonne petite. Pourtant j'aurais tort de lui donner la préférence sur sa sœur et, de fait, je ne sais laquelle aimer davantage. Laure m'écrit des lettres tout aussi tendres, mais plus naïves encore. Laure est beaucoup plus enfant que sa sœur, tout aussi sensible, mais moins mélancolique, moins rêveuse, moins poétique. Ce serait plutôt la Catherine Seyton de l'*Abbé*, de Walter Scott, mais Catherine n'ayant jamais quitté sa mère, n'ayant surtout jamais vécu à la cour de Marie Stuart ; car la pauvre petite est bien timide, plus que sa sœur peut-être. Leur amour de l'étude m'édifie. Quant à Léonie, je crois qu'elle vaudra ses sœurs ; au moins elle a un cœur bien aimant, un cœur bien délicat déjà, quoiqu'elle n'ait pas onze ans. Mais jusqu'ici il est difficile de la fixer à rien ; elle aime mieux courir dans les jardins que lire ou écrire. C'est une enfant dans toute la force du terme. Elle a pourtant plus de facilité et plus d'esprit naturel qu'aucune de ses sœurs.

C'est répondre bien longuement à ta question d'une ligne. Mais comme je l'ai prise pour une marque d'amitié et non pour une formule de politesse, je me suis donné carrière pour parler de ces anges que j'aime tant et dont Dieu m'a créé le protecteur naturel. J'en suis fier, à vrai dire, presque autant que ma mère.

... Je lirai le rapport du duc de Broglie, qui avait passé inaperçu pour moi. Je suis bien de ton avis sur ce jeune et

beau talent qui croît d'une manière prodigieuse et qui se déploie avec tant de désintéressement dans des questions impopulaires. J'espère bien qu'un jour il sera ministre, et j'ai grande confiance dans l'avenir de la France quand ses destinées seront entre ses mains.

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Eolskulle, 26 juin 1829.

Dieu merci, très cher ami, ma sœur va mieux. Je me hâte de t'annoncer ce bienfait céleste : car je suis sûr que le premier besoin de ton cœur en ouvrant cette lettre est de savoir l'état de celle à qui tu t'intéresses tant par amitié pour moi. Quoique le symptôme le plus inquiétant de sa maladie, un embarras insurmontable à la gorge, n'ait nullement disparu, cependant le bon air a semblé la raviver. Sa langueur morale et physique diminue ; elle cherche à se mouvoir, à se récréer. Si nous pouvions seulement lui donner de la nourriture, son rétablissement serait prochain. Dans son état actuel, il est toujours incertain ; mais nous avons, ainsi que les médecins, les meilleures espérances. Dès qu'elle pourra supporter le voyage, et que les grandes chaleurs seront passées, nous nous mettrons en route, ma mère et moi, avec elle, et nous nous rendrons à petites journées en France, par Stralsund, Berlin et Dresde. Nous serons probablement à Paris vers la fin ou le milieu de septembre. Tels sont nos plans...

Certes, cher ami, je n'ai pas besoin de te dire combien je me suis senti soulagé, et de quel poids mon cœur m'a semblé déchargé, quand j'ai appris que je pouvais permettre à l'espoir et à la confiance de renaître dans mon âme. Toutefois, je l'avoue, peut-être à ma honte, la tristesse habituelle de ma

pensée n'est nullement diminuée. A l'énergie que donne toujours à l'âme une inquiétude présente et de chaque instant a succédé un abattement, un découragement plus morne et plus complet que jamais. A mesure que je voyais décroître mes inquiétudes sur le compte de ma sœur, je sentais revivre avec une nouvelle vigueur les regrets cuisants qui s'associent toujours pour moi à l'idée de l'Irlande et de mes anciens projets...

Voilà assez de complaintes pour cette fois. Je vais consacrer le reste de ma lettre à achever de répondre à ton numéro 37 et à commencer la réponse au numéro 38...

... Quant à tes réformes ecclésiastiques, songes-y sérieusement, cher ami, avant d'en former le projet et surtout avant de le communiquer. Rappelle-toi que, quand on admet un principe, il ne faut point reculer devant ses conséquences, et qu'en présence d'un édifice aussi majestueux que le catholicisme, on peut bien se résigner à quelques imperfections apparentes, sûr, comme on doit l'être, qu'une étude plus approfondie lèvera bien des difficultés. Je te le répète, tu n'es pas assez fort en théologie; je sens de même ce manque d'études positives sur l'histoire de l'Église : prends garde de ne pas donner dans le défaut de l'ignorance, qui est l'apanage ordinaire des incrédules. Il en est en grande partie pour la discipline comme pour les dogmes... Quant à ta difficulté sur le fameux *hors l'Église point de salut*, il y a longtemps qu'elle est résolue pour moi. Je crois avec les Allemands que cela veut dire : *point de salut pour les doctrines*, et que cela ne s'applique nullement aux personnes. C'est comme si l'on disait : *hors de l'Église, point de vérité*. Du reste, nous pourrons discuter tous ces points à notre aise dans la conférence religieuse, politique et philosophique que je me propose de former à mon retour. Les opinions y seront toutes libres. Seulement le sentiment religieux et le désir de la foi seront la condition *sine quâ non* de l'admission... Le journal que nous publierons devra être exclusivement *catholique* sous le

rapport des dogmes et de la discipline... Je compte faire la connaissance de d'Eckstein par l'entremise de M. Cousin, et de Lamennais par celle du duc de Rohan. A propos, quel magnifique article il y a dans le *Globe* du 10 juin sur la liberté religieuse ! il est digne des plus beaux jours de ce journal...

J'ai été l'autre jour à Stockholm voir MM. d'Anckarswœrd et Studach; j'y ai éprouvé une profonde tristesse. D'abord je comptais revoir avant son départ le vénérable maréchal Stedingk, dont je crois t'avoir parlé, âgé de quatre-vingt-trois ans, le père de Mme d'Ugglas, du baron Louis Stedingk, de Mme de Platen, de Mme d'Armsfeld. C'était chez lui que nous nous réunissions avec sa nombreuse famille tous les dimanches, et on y causait bien à son aise, on soupait, on dansait, on discutait; enfin sous son toit j'ai passé quelques-uns des plus doux moments de ma vie. Eh bien, juge de mon désappointement, quand, en me présentant chez lui, j'ai appris qu'il était parti le matin même pour la campagne, et qu'en même temps toute sa famille avait quitté Stockholm : je ne saurais te dire combien j'ai été affligé de la pensée de ne plus revoir cet excellent vieillard, de n'avoir pu lui exprimer avant mon départ toute ma reconnaissance pour les nombreux agréments que je lui dois...

Dans ta dernière, tu m'annonces la réception de mon premier article. Non, très cher ami, je ne prends pas tes éloges pour des compliments; mais tu m'avoueras qu'à juste titre ils doivent m'être suspects. Je te regarde comme mon *alter ego,* et par conséquent ton jugement est aussi partial que le mien. C'est précisément parce que tu aimes autant mes succès que les tiens, que tu n'es pas en état de les juger. Quant aux changements que vous avez introduits dans le placement des paragraphes, j'avoue que je ne puis en concevoir la nécessité. Du reste, je vous renouvelle mes pleins pouvoirs de changer et de supprimer. Toutefois je vous prie de ne pas supprimer une opinion à moi, seulement des détails ou des réflexions banales. Si mes articles sont trop longs, pourquoi ne pas les

diviser? Je crains du reste qu'ils ne conviennent nullement à un journal hebdomadaire...

J'adopte avec pleine confiance tes éloges de *Delphine*. Rien ne m'étonne maintenant de la part de Mme de Staël, depuis que j'ai lu son *Allemagne*. Les deux dernières parties de cet ouvrage sur la philosophie et sur la religion sont au-dessus de tout éloge. Il y a une apologie de l'enthousiasme dont chaque phrase m'a fait sauter sur ma chaise. Je ne conçois pas comment elle a fait de Delphine un esprit fort, elle dont l'âme est si religieuse et si poétique...

... Je savais bien que tu te fatiguerais de Cousin et de l'éclectisme ; ah ! je ne désespère pas de te voir plus mystique que moi.

Adieu, cher bon, meilleur ami. Prie pour moi.

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Paris, vendredi, 19 juin 1829.

Je ne m'attendais guère à la pénible nouvelle que ta lettre du 5 juin m'a apprise hier. Que te dirai-je qui puisse te consoler? Hélas! comme tu le dis, ma lettre arrivera quand le temps t'aura imposé ses consolations factices. Je n'ai jamais senti plus vivement qu'aujourd'hui le chagrin d'être si éloigné de toi. Tu souffres et je ne suis pas là pour partager ta souffrance ! Trois ou quatre lettres t'arriveront, te parlant de moi, de mes plaisirs, de mes peines, de mes impressions, de mille et mille riens si poignants quand le cœur est ulcéré, te félicitant de ton prochain départ pour l'Irlande, t'en parlant avec plaisir, jusqu'à ce que celle qui doit te parler de ma vive sympathie vienne te trouver au moment où tu n'en as que faire. Mais j'ai tort de supposer que l'expression de la part que je prends en frère à ton chagrin te sera indifférente. Elle

te fera quelque bien au cœur, je l'espère... Grâce à Dieu, ces cruels contre-sens de lettres arrivant au moment où elles ne peuvent plus remplir leur but, n'existeront pas toujours. Bientôt nous serons réunis, et l'un de nous ne souffrira plus sans que l'autre soit de moitié dans sa douleur et vienne tout de suite lui apporter les consolations de son amitié.

Pourtant, cher ami, permets-moi de te dire que tu ajoutes par ton imagination au malheur réel qui t'arrive. Le mal de ta sœur n'est pas tel qu'à quinze ans le changement d'air, le repos et les soins, surtout les attentions délicates et la tendresse vive et douce d'un frère, ne puissent la sauver. Je te l'ai déjà dit, les jeunes filles sont malheureusement sujettes à des maux cruels, mais qu'il est facile de guérir. Tu la conserveras, quelque chose me le dit ; et je crois aux pressentiments. Dieu, qui t'a tant affligé déjà, ne voudra pas t'ôter une amie précieuse. Car quelle meilleure amie qu'une sœur ! Tu le sauras, quand la tienne aura dix-huit ans.

Quant à ton voyage manqué, est-il possible que tu aies assez peu de force pour t'abandonner ainsi au découragement où te jette un projet avorté, je me trompe, remis ? Car ton voyage n'est que remis. Si tu ne le fais pas cette année, tu le feras l'année prochaine. Ton esprit sera plus mûr, tes connaissances plus étendues, ton voyage plus profitable. Je veux te le dire, quoiqu'il m'en coûte : de même que tu te passionnes trop vite, tu t'abandonnes aussi trop promptement au découragement. C'est un mal... Qui t'empêchera, aux vacances prochaines, au mois de juillet 1830, d'aller en Irlande ? D'ici-là, les monuments ne seront pas détruits ; la race irlandaise, d'où tu pourras tirer d'utiles et curieux renseignements, ne sera pas détruite. D'ici-là, tu auras bien assez de matériaux dans les bibliothèques de Paris pour avancer ton travail. Allons, cher ami, relève la tête et ne te laisse pas courber d'un coup de vent. Si ton séjour à Copenhague est un temps d'épreuves, songe que ce sont les dernières, et que tu dois à ta jeune sœur les soins que ne lui peut prodiguer ton père, et

le sacrifice de tes goûts, dont elle te saura gré plus tard, quand elle pourra l'apprécier. D'ailleurs, qui sait si à Copenhague tu ne trouveras pas quelque sujet de consolation, de travail?...

L'espérance est un devoir comme la foi; un chrétien ne doit jamais l'oublier.

. . . .

Je vais demain à Margency passer la journée avec Rio. J'espère y trouver plaisir et repos. J'en ai besoin. Depuis quelques jours je me sens mal à mon aise, j'ai des maux de cœur, un léger malaise. Heureusement ma figure ne porte pas trace de ma fatigue; elle inquiéterait ceux qui me voient et ma mère saurait que je ne suis pas bien portant. Le fait est que je commence à être fatigué. Je ne travaille pourtant pas beaucoup. Mais la moindre occupation m'est pénible, quand ma tête toutefois s'en occupe. Tu ne croiras pas que de toutes mes études celles qui me fatiguent le moins sont les plus arides, le droit par exemple. En effet il ne faut que de l'attention pour le droit, très peu de travail de tête. Mais sitôt que ma tête travaille, que mon imagination fermente, je suis sur les dents. La lecture seule des journaux m'est pénible, parce qu'elle jette dans mon esprit une foule d'idées incohérentes souvent opposées, sur lesquelles je ne puis me fixer, et qui, par conséquent, me tourmentent. Aussi je sors toujours du cabinet de lecture avec un mal de tête... Demain je prévois bien du plaisir à Margency, mais peu de repos; car une conversation dont l'imagination fait les frais ne repose pas. Ce qu'il me faudrait, ce serait de ne pas penser pendant quelques jours, de vivre dans cette douce émotion que j'éprouve en vacances, qui remplit le cœur, mais ne va pas jusqu'à l'imagination. Mais ce ne sera que dans deux mois, et d'ici là j'ai encore le temps de bien me fatiguer. Je prendrai courage.

. . . .

Lundi, 29 juin.

Qu'est donc devenue mon exactitude habituelle? Voilà quatre jours que cette feuille devrait être remplie et elle ne l'est pas encore. Pourtant, c'est à présent que je dois redoubler d'exactitude, tu me l'as demandé. Pardon, je m'en vais m'y remettre mieux que jamais, et tu n'auras plus à te plaindre. Mais, dimanche, j'étais à Margency, comme je te l'avais annoncé. Lundi, j'avais quelque chose d'un peu pressé à finir, et hier un accès de paresse m'a conduit au spectacle d'où je suis revenu tard, et je me suis couché. Mais, ce matin, je me suis levé d'aussi bonne heure que j'ai pu. Il n'est pas encore sept heures, et je puis bien causer avec toi une bonne heure.

Dimanche à Margency j'ai passé la plus agréable journée que tu puisses imaginer. Rio est vraiment un homme charmant, et je ne puis trop te remercier de me l'avoir fait connaître. Plus je le vois, plus il me convient. Il a pour moi une bonté toute particulière et une amitié qui m'enchante. Nous avons bien longtemps parlé de toi: c'est un de mes grands plaisirs, quand je suis avec lui. Il t'apprécie si bien! Tu auras, je t'assure, une grande influence sur lui, et il a presque du respect pour toi, mais un respect qui n'exclut pas l'affection, et l'affection la plus vive. Il me disait que, si quelque tentation d'une mauvaise action était sur le point de l'entraîner, ton souvenir, la crainte de paraître moins pur et moins bon que toi, l'arrêtaient. C'est l'influence d'un être bon et vertueux sur un cœur qui t'aime tendrement; c'est aussi l'influence que tu auras sur moi. La véritable amitié épure tout ce qu'elle touche. Je t'ai déjà dit tout le bien que me faisait la vue d'un homme de trente ans qui a déjà usé de la vie et qui n'a point été flétri par l'expérience, qui n'a perdu aucune de nos illusions de vingt ans, dont la chaleur d'âme persiste et dure. Dans nos longues conversations, j'ai pu l'apprécier encore mieux que je ne l'avais fait. Dans les confidences qu'il

m'a faites comme à un ami, j'ai vu à découvert cette belle âme, et bien que je susse déjà combien il y avait de sympathie entre tous nos sentiments, ce n'est pas sans quelque surprise que je lui ai entendu émettre une foule d'opinions, une foule d'idées que je me désolais de ne partager qu'avec toi... Que n'étais-tu en tiers avec nous! Nous l'avons dit plus d'une fois et nous avons bien pensé au chagrin que, pendant ce temps, tu éprouvais de voir tous tes projets dérangés.

. . . .

Adieu, très cher ami, pense à moi et songe que tu n'éprouves pas une peine que je ne partage.

Samedi, 27 juin 1829.

C'est aujourd'hui que ton article a paru dans les *Annales de legislation*. Je t'enverrai le numéro qui le contient par le courrier de mercredi avec les premiers numéros que d'Herbelot m'avait remis pour toi et dont j'avais reculé le départ jusqu'ici. Je t'avoue que je suis un peu mécontent des suppressions qu'on y a faites. Il me semble qu'elles ont été faites avec peu de jugement et que ton article y perd en intérêt, sans y beaucoup gagner de clarté. J'étais convenu avec d'Herbelot que nous nous entendrions ensemble pour les coupures et je suis fâché à présent qu'il ait laissé au rédacteur en chef le soin d'élaguer... En vérité je me fais de plus grands reproches que tu ne pourras m'en faire. Je me tiendrai sur mes gardes pour le prochain article.

. . . .

Que cela ne t'effraie pas toutefois, cher ami. Toutes ces observations, ceux-là seuls peuvent les faire qui ont lu ton manuscrit. Mais ceux qui ne l'auront pas lu trouveront un grand ntérêt dans ton article, et c'est un début politique dont tu ne dois pas te repentir. Malgré le léger mécontentement que m'ont causé les suppressions, je suis joyeux comme un enfant de voir ton nom imprimé, ta signature au bas d'un travail

bien fait. Je n'aurais pas davantage de plaisir à voir le mien. Je n'ai pas encore recueilli les suffrages d'aucun de nos amis. Mais je te les dirai sitôt que je les verrai. Je colporterai ton début chez tes amis et les miens : car je ne veux pas qu'il passe inaperçu...

Lundi, 29 juin.

Je ne puis m'empêcher de revenir encore un peu ce soir sur ton chagrin. Plus j'y pense, plus je sens tout ce que tu dois éprouver encore à présent de tristesse et de découragement, après une espérance qui semblait si bien fondée et avec une tête impressionnable comme la tienne. Mais pourtant plus j'y pense, plus je trouve de raisons et de bonnes raisons pour que ton avenir au moins et tes espérances n'en soient point altérés. Car enfin tu verras ta sœur revenir à la santé et ton voyage se fera. Ton projet s'exécutera et assez vite pour que la fleur de ton sujet n'it apoint été cueillie, assez bien pour acquérir quelque gloire. Ce qui m'afflige surtout, c'est que tu puisses imaginer que, dans deux ans, les nobles facultés de ton être, ton enthousiasme si chaleureux, la poésie, la souplesse de ton imagination, t'aient abandonné. Comment peux-tu t'arrêter, même deux secondes, devant une pareille pensée? Vois Rio; n'est-il pas aussi enthousiaste, aussi jeune que nous? Va, cher ami, ceux qui nous jettent à la figure leur sotte expérience du monde et de la vie, qui répondent aux élans de notre âme jeune et ardente : « Oui, j'ai été comme vous êtes, mais à trente ans vous penserez différemment! » ceux-là n'ont jamais senti comme nous sentons. L'âge modifie les hommes, mais ne les change pas. Il jette quelques cendres sur le foyer, mais ne l'éteint pas, et il en jaillit toujours des étincelles et des flammes. Courage donc, tendre et doux ami, ne désespère pas de toi-même et aie confiance en l'avenir.

Il faut que je te dise quelque chose qui te rassurera peut-être sur la santé de ta sœur et que Mme V... m'a dit aujour-

d'hui... Elle prétend que la crainte de ton départ a contribué pour beaucoup à son état de souffrance. S'il était vrai, la pauvre enfant! qu'elle a de vertu de ne te l'avoir pas dit! Je ne peux pas juger si Mme V... a tort ou raison dans ses conjectures. Mais je désire en vérité, et pour elle et pour toi, qu'elles soient fondées. La prolongation de ton séjour dissiperait son mal et ce serait la preuve d'une affection tendre pour toi, qui ne peut que te combler de joie. Mme V... appuie ses conjectures des lettres de ta sœur qui semblent dire qu'elle souffre beaucoup du séjour de Stockholm et qu'elle souffre moins quand tu es là...

Mme V... m'a dit que, d'après tes ordres, elle te cherchait un appartement au quartier latin. Cela m'a presque saigné le cœur de l'entendre parler de cela. Car involontairement m'est revenu en mémoire ce projet momentané de demeurer sous le même toit, projet qui m'avait tant souri, mais dont ton amitié courageuse a découvert le fâcheux côté. Si tu vas au quartier latin, je quitterai mon modeste entresol pour me rapprocher de toi. Car les inconvénients qu'il y aurait à demeurer dans la même maison ne se retrouveront pas, je pense, à demeurer dans la même rue. Sans vivre ensemble, nous devons nous voir souvent, tous les jours, ne fût-ce qu'un moment, et je ne veux pas être à une lieue de toi.

Que je serai donc heureux l'année prochaine! Que j'ai de joie à te dire tout ce que j'éprouve en pensant à ton retour! Non, je ne crois pas que mon cœur battit plus fort à la pensée de revoir ma mère ; et, tu le sais, mon amour pour ma mère est une passion, tout ce que mon cœur peut sentir de plus vif et de plus profond! . . . .

. . . .

Mardi, 30 juin.

En pensant à toi, à ce que tu souffres, à ce que tu as souffert, je me reporte souvent sur moi, je compare ma position avec la tienne, et à la vue de ce bonheur dont Dieu m'a com-

blé depuis que je suis au monde, me donnant une si tendre mère, un si excellent père, de charmantes sœurs et le meilleur des amis, je ne sais pourquoi une crainte vague de l'avenir vient ternir pour moi le souvenir du passé et la jouissance du présent. Hélas! j'ai peut-être épuisé dans ma jeunesse et dans mon enfance tout le bonheur de la vie ! Car quel homme au monde a été plus heureux et plus constamment heureux que moi! Dieu m'avait donné un cœur aimant, et jamais il n'a manqué d'aliments. J'ai eu les parents les plus tendres qu'il y ait sur la terre, et quand il m'a fallu les quitter, j'ai trouvé ici une seconde mère à qui je dois peut-être tout ce qu'il y a d'un peu noble en moi, mes sentiments religieux, mon enthousiasme pour ce qui est bien, et cette teinte de mélancolie rêveuse qui se développe de plus en plus en moi. Depuis que j'ai l'âge de raison, pas un malheur sérieux n'est venu m'atteindre ; car je ne puis guère compter pour un malheur l'éloignement de mes parents, consolé par ma bonne tante et si bien racheté par les jouissances inexprimables des vacances. Et quand, à dix-huit ans, j'ai senti plus vivement le besoin d'un ami pour m'aider à me vaincre, pour répandre en son sein toutes ces impressions nouvelles dont je commençais à être assailli, Dieu t'a envoyé à moi, comme si je ne pouvais former un vœu, un désir qui ne fût accompli. Dis, cher ami, est-il beaucoup d'hommes qui aient été plus heureux que je ne l'ai été jusqu'ici? Et quand je songe qu'il y a si peu de bonheur sur la terre, n'ai-je pas raison de craindre que ma portion soit bientôt épuisée ? S'il en doit être ainsi de moi, si désormais je ne dois plus avoir que les épines, au moins le sort contraire t'est réservé.

Toi qui n'as pas eu le même bonheur que moi, qui à présent encore te vois si cruellement trompé dans un beau projet, ton avenir est riche encore. J'ai fait comme l'enfant prodigue, j'ai mangé tout mon bien sans compter. Seras-tu pour moi le frère qui partage généreusement ce qui lui reste avec son frère ruiné ?...

Tu sais si j'ai l'âme confiante, si l'espérance chez moi est forte. J'espère toujours, comme quelqu'un qui n'a jamais espéré en vain. Et pourtant je ne puis m'empêcher de faire quelquefois les réflexions que je t'écris aujourd'hui. Ne te plains pas de ton sort. Il ne peut qu'être beau désormais, tandis que, pour moi, le temps a toujours été trop serein pour qu'il en soit longtemps de même.

Déjà je commence à sentir les approches du mauvais temps. Voilà les inquiétudes qui commencent avec le choix d'un état. Tu sais combien je suis peu décidé... Dans ce moment-ci je penche fort vers la magistrature. Mais il faut être bien fort sur le droit et c'est une étude si pénible, si difficile, qui m'entre si peu! Plus que cela, l'âge de mon père m'inquiète. Mon père a près de soixante-cinq ans; chaque année, je le trouve un peu plus courbé, un peu moins actif. Oh! mon Dieu! puis-je songer sans frémir que je ne serai pas toujours avec cet excellent père, et que chaque jour qui s'écoule avance le moment où l'âge me l'emportera! Si je n'avais que lui, je désirerais que le même coup m'emportât avec lui. Mais, ma pauvre mère, il me faudra la consoler! Mes sœurs, il me faudra leur servir de père, les protéger! N'ai-je pas raison de dire que l'avenir ne m'annonce rien d'heureux?...

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Eolskulle, ce 16 juillet 1829.

Lundi dernier, très cher ami, promettait d'être une des plus belles journées de mon séjour à Stockholm. Le mieux de ma sœur n'avait pas diminué, et mon esprit était tranquille sur elle. Le courrier m'apporta une lettre de Gustave, admirable d'affection, de sentiment, de style poétique, et une lettre de toi, le n° 41, que je ne crains pas de regarder comme

la plus délicieuse que tu m'aies jamais écrite, tant il y a de vive et ardente amitié, tant tu y as mis de sympathie et de compassion, tant tu as compris et deviné toutes mes douleurs, tant enfin il y a d'éloquence dans l'expression de tes vagues inquiétudes et de ton invincible affection pour ton ami...

Vers le soir, mon père et ma mère firent sortir ma sœur en calèche; il faisait un temps superbe. Je gardai la maison pour attendre le médecin. Ils restèrent longtemps, bien longtemps, à ce qu'il me semblait... Mais quel terrible retour! ma sœur avait eu une attaque nerveuse pendant sa sortie et avait manqué se trouver mal. Le mouvement seul de la voiture lui était devenu insupportable; et ainsi nous nous sommes trouvés tout à coup privés de notre seule espérance, du seul remède qui nous restait à essayer, le voyage.

Nous reçûmes peu après la visite du meilleur médecin de la Suède, M. de Rosenschiœld, qui se trouve par hasard à Stockholm. Le silence qu'il garda, après avoir attentivement examiné la malade, suffisait pour nous ôter tout courage. Il avoua tout haut que le cas était grave et dangereux et quand je lui parlai confidentiellement, il n'eut d'autre consolation à me donner que ces tristes paroles : *Il n'y a pas encore de symptôme mortel*... Dès que la fièvre sera déclarée, tout est perdu, et depuis lundi nous ne pouvons nous dissimuler que tout accélère son arrivée : faiblesse toujours croissante, migraine perpétuelle, agitation redoublée dans le pouls.

Ah ! mon ami, si toutes ces souffrances devaient aboutir à une guérison, quelque tardive qu'elle fût, il y aurait au moins quelque soulagement pour ceux qui sont condamnés à en être les spectateurs ; on pourrait se dire que Dieu châtie ceux qu'il aime, que ces longues afflictions étaient du nombre de ces bénédictions morales qui assurent un heureux avenir, ou qui montrent au moins une Providence indulgente. Mais souffrir tant et si longtemps pour mourir, rester pendant sept mois étrangère à toutes les joies, à toutes les distractions du jeune âge, voir s'anéantir graduellement et ses forces phy-

siques et ses émotions morales, être dévorée par un mal qu'on ne sait pas décrire et dont les progrès, pour être plus ents et plus imperceptibles, n'en sont que plus sûrs, et tout cela pour finir par laisser sa poussière à cinq cents lieues de son pays et dans une terre totalement étrangère, où rien ne vous enchaîne et ne vous attache : voilà un malheur comme on en voit peu, et voilà quelle est la destinée de ma sœur !...

... Tu parais craindre dans ta dernière lettre que le bonheur dont tu as joui jusqu'à présent ne t'en prive pour l'avenir, et tu me promets que, moi au contraire, je dois compter sur des biens futurs proportionnés aux souffrances que j'ai endurées jusqu'ici. Cher ami, moi je prie Dieu pour que mes infortunes puissent acquitter la dette que tu dois au malheur, ainsi que la mienne. Il me semble qu'il y en a assez pour deux.

Adieu, cher et meilleur ami. Je n'ai presque pas répondu à tes deux dernières lettres. Mais comment le puis-je ? Prie toujours pour moi, car je prie mal et sans ferveur. Je ne puis même pleurer ! Heureux ceux qui peuvent offrir à Dieu leurs larmes et leurs prières !

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Paris, samedi, 4 juillet 1829.

Je suis honteux de n'avoir rien pu t'écrire depuis mardi... Mais me voilà ce soir tout entier à toi. Il est neuf heures et demie ; j'ai donc bien le temps de remplir plus d'une page et de me dédommager.

J'ai reçu ta lettre du 17 juin, faite pour me porter la mort dans le cœur, si je n'espérais beaucoup du changement d'air et du retour de la chaleur pour ta sœur, et aussi que tu t'exagères son état. Mais si j'ai plus de confiance que toi en

l'avenir, je n'en partage pas moins tes douleurs, tu le sais. Partage, c'est trop peu dire, ce mot est froid : je souffre autant que toi, et je souffre surtout de ne pouvoir calmer un peu ces inquiétudes horribles qui ne laissent point de paix à ton esprit. Hélas! je n'ose t'offrir aucune consolation, aucun sujet d'espoir. Car si ma lettre arrivait trop tard, si elle venait te dire d'espérer, quand il ne serait plus temps ! Oh ! mon Dieu ! que je te causerais de peine sans le vouloir ! j'écris toujours comme si la lettre que je reçois de toi était écrite de la veille, et comme si ma réponse devait t'arriver le lendemain. Depuis que je sais le mal que te font les contresens perpétuels de mes lettres, je suis gêné dans les consolations que je voudrais t'envoyer. Pourtant il faut bien que je dise ce que mon cœur éprouve, il faut bien que je te dise que j'ai, sans m'en rendre compte, un vif espoir que ta sœur se rétablira. Je ne puis croire que Dieu ajoute cette blessure à celles dont tu as été couvert. Et puis l'idée de la mort peut-elle entrer dans notre esprit à côté de l'idée de jeunesse? Il semble qu'elles s'excluent l'une l'autre. Et pourtant la mort frappe à 15 ans comme à 70 ! Si, ce que je ne puis croire, tu éprouvais un malheur aussi horrible que celui de perdre ta sœur, tâche de ne pas penser à toi, mais à elle. Tu serais bien à plaindre d'avoir perdu une amie ; mais, elle, serait-elle à plaindre? C'est un ange qu'une jeune fille qui meurt à 15 ans ! Et pourquoi ne croirions-nous pas que ceux que nous perdons vont prier pour nous dans le ciel ?

Je voudrais te reprocher les pensées presque impies que l'excès de ta douleur t'a inspirées dans cette lettre que je tiens ouverte devant moi. Mais tu les a repoussées toi-même, et c'est une grande marque d'amitié que tu me donnes, que de me confier même ces moments de découragement et de désespoir. Comment pourrais-je m'armer contre toi de ces effusions d'une amitié si vraie? Mais, au nom de Dieu, pense que tu es chrétien et que notre religion a fait un devoir de l'espérance. A mes yeux, c'est un de ses titres de supériorité,

une des marques les plus frappantes de sa divinité. Ne va pas l'oublier.

La seule inquiétude que tu doives avoir en ce moment, je te l'ai dit, je te le répète, c'est la santé de ta sœur. Ton voyage doit-il t'occuper en ce moment? Car il se fera, il se fera encore à temps. Ne double pas volontairement tes douleurs. Et celle-là même, si légitime, ne la rends pas plus affreuse qu'elle ne doit l'être. C'est ta mère que je plains; pardonne-moi de la plaindre plus que toi encore. Car une fille est, pour sa mère, plus qu'une sœur n'est pour son frère. Son malheur serait plus grand que le tien. Si je sonde impitoyablement tous les recoins de ta plaie, c'est que je voudrais en extraire le fer; si je te rappelle la douleur de ta mère, c'est que je pense que la vue d'un malheur plus grand diminue quelquefois le nôtre. D'ailleurs, tu te dois à toi-même de ne pas ajouter aux inquiétudes de tes parents par les tiennes.

Lundi, 6 juillet.

Il est bien tard, minuit tout à l'heure. Ma lampe se meurt comme pour me dire qu'il est temps d'aller me coucher. Mais ce ne sera pas sans avoir écrit quelques lignes pour toi; car tu aurais droit de te plaindre. D'ailleurs le désir d'accomplir un devoir est pour bien peu dans la balance; je n'écris, tu le sais, que dans un seul but, celui de notre plaisir commun.

Point de nouvelles de toi. J'ai été à Sainte-Barbe, chez Mme V...; tout le monde est fort inquiet ici; car tes dernières lettres sont du 20. Tous tes amis attendent, avec une vive impatience et un désir mêlé de crainte, qu'un mot de toi leur apprenne comment va ta sœur. J'avais espéré un moment que, dans la dernière que tu m'écrivais, tu avais exagéré tes craintes et ton chagrin, comme il arrive quelquefois quand on écrit à un ami. Mais j'ai appris que tes lettres à Mme V... sont aussi alarmantes que la mienne. Ton frère aussi est dans

une inquiétude mortelle. Moi, je ne respire plus jusqu'à ce que je reçoive enfin une lettre de toi. Mon Dieu! que l'attente est pénible ! Ton pauvre frère est tout hors de lui, depuis qu'il sait l'état de sa sœur. Si tu te plains un peu de quelque mollesse en ton frère, son cœur est digne du tien. Le pauvre enfant est bien affligé, bien tourmenté, bien inquiet, et sa douleur me fait mal.

Pauvre ami ! Dieu te réserverait-il encore l'affreux malheur de perdre ta sœur, à quinze ans, quand la vie s'ouvre pour elle, avec ses joies et aussi avec ses douleurs ? Car tu ne dois pas l'oublier, toi qui en as déjà fait l'expérience, la vie a ses douleurs, et si ta sœur la quitte si tôt, Dieu l'aura protégée en les lui épargnant !

Pardonne-moi si, depuis cinq ou six jours, je mêle dans mes lettres l'espoir et la prévision du malheur. Mon cœur est encore plein d'espérance. Mais quand je songe qu'il est possible que ma lettre arrive à un moment où tu n'en aurais plus, je ne puis m'empêcher de chercher d'avance et au hasard les motifs de consolation que mon amitié te prodiguerait, si j'étais près de toi. Si, comme j'en ai la ferme confiance, ils sont inutiles, si je n'ai rien à consoler, mes paroles, je le pense, sont aussi douces à ton cœur que des félicitations. Car elles sortent d'un cœur qui ne demande à Dieu que de te soulager, même aux dépens de son bonheur. Elles te seront, quoi qu'il arrive, un témoignage de ma sympathie. Elle ne te manquera jamais, et je n'aurai pas besoin de le dire pour que tu en sois convaincu ; mais moi, j'ai besoin de te le répéter sans cesse.

Je donnerais dix ans de ma vie, pour être à présent auprès de toi, pour calmer tes inquiétudes, t'encourager à supporter, sans te plaindre, les épreuves qu'il plaît à la Providence de t'imposer. Ne murmure pas contre ses coups. Car c'est aux plus forts, aux plus vertueux que Dieu envoie les plus rudes épreuves. On s'étonne que les méchants, ceux qui ne croient point, ceux qui n'ont ni foi ni vertu, semblent plus rarement

atteints du malheur que les autres. Ce n'est que justice. Sans la foi on est si faible qu'on ne pourrait supporter le poids du malheur. Dieu les épargne, Dieu, qui est juste, ne leur envoie que ce qu'ils peuvent soutenir. Ne nous plaignons pas, nous chrétiens, des maux qui nous arrivent. C'est preuve que nous sommes forts, que nous sommes aimés de Dieu. Médite cette pensée, qui n'est pas une de ces vaines consolations qu'on adresse, faute de quoi, à ceux qui ont éprouvé quelque malheur. Elle est profonde et vraie ; je regrette qu'elle soit si mal rendue.

Bonsoir, je te quitte pour aller prier pour toi.

Mardi, 7 juillet.

Je ne sais si tu as fait sur toi-même une observation que j'ai souvent faite en moi et que je vais te dire. Il y a des moments où l'âme semble en feu, où l'on est prêt à jouir de tout, même des choses les plus simples et les plus vulgaires, où le cœur s'ouvre à toutes les émotions, où l'imagination se crée les rêves les plus délicieux, où l'on a du plaisir à vivre, où l'on est dévoré d'une soif de renommée qui semble insatiable. Et puis, à un autre moment, c'est le revers de la médaille. L'âme est dans un calme plat d'où rien ne peut la tirer. Il semble que tous les plaisirs soient sans attraits pour elle, que le cœur soit fermé à toute émotion. On est mal à l'aise, et pourtant on ne désire rien; car tout paraît fade. Si, dans cette situation d'esprit, vous rencontrez un ami, sa conversation vous pèse ; si vous allez au spectacle, vous y baîllez ; si vous ouvrez un de ces livres qui vous paraissent les plus délicieux de tous, ils fatiguent. A quoi attribuer ces révolutions bizarres, ces contrastes si frappants dans le même être ?... Un rien, un rayon de soleil, une pensée fugitive élève mon âme et la transporte dans cette sphère d'exaltation que je te dépeignais tout à l'heure ; et un rien la replonge dans cette platitude si désolante, dans cette nullité si pénible.

Rien au monde ne me pèse, ne me fatigue, ne me ronge autant que cette sorte de *spleen* qui m'atteint malheureusement assez souvent. C'est une sorte de fièvre chronique, et ces jours-là je ferais bien, je crois, de m'enfermer chez moi, de ne voir personne et de me celer comme un homme qui a la migraine...

Il y a cette justice à rendre au Code civil que lui seul peut porter remède à cet horrible malaise. Il m'a presque toujours soulagé, tandis que mes lectures favorites, les études que j'aime, étaient sans force. Voilà encore un mystère; car j'avoue à ma honte que le droit a pour moi ordinairement peu d'attraits.

Tu me demanderas sans doute à propos de quoi tout cela? C'est qu'aujourd'hui a été un bon jour pour moi. Mon âme était au septième ciel; elle a plané tout le jour, et j'ai été bien heureux, tu le penses. Il a fallu pourtant lui couper les ailes, et éteindre mon exaltation dans la glace du Code de procédure. Ce n'a pas été sans peine... Oh! que ne suis-je poète! C'est dans de pareils moments que je meurs d'envie d'écrire... Mais malheur à moi, si je prends la plume. Tandis que je fais effort pour habiller de mots et pour composer de phrases une pensée, les autres m'échappent, mon feu se ralentit, ma flamme s'éteint et je me trouve sec et froid comme devant... Je suis aujourd'hui à me reprocher amèrement le peu de soin que j'ai toujours mis, quand j'étais au collège, à châtier mon style et à exprimer nettement ma pensée... Je m'en repens bien; car je ne sais pas écrire à présent et mon esprit en souffre beaucoup. Que ne savais-je au collège ce que je sais aujourd'hui? J'aurais aussi plus cultivé ma mémoire que je ne l'ai fait... Aussi me voilà forcé à présent de faire ce que je n'ai pas fait au collège, de faire des études de style et de langage et d'apprendre par cœur. Mes enfants en profiteront, j'espère, si j'en ai. Croirais-tu que c'est pour moi une consolation de penser que je pourrai citer à mes enfants ma propre expérience sur la nécessité de cultiver sa.

mémoire au collège? Décidément je suis né patriarche, et incessamment il faudra me donner une perruque.

... L'absence de toute nouvelle de toi m'a rendu un peu d'espoir, et tu vois que j'en ai profité tout de suite. Tu aurais écrit si ta sœur était plus mal. J'ai été querir partout de tes nouvelles ; personne n'en avait ; cela a été pour moi un motif d'espoir. L'ai-je trop légèrement conçu? Je ne puis le croire en vérité. Car mon cœur ne serait pas si léger, s'il t'était arrivé malheur; quelque pressentiment m'en aurait averti.

Voilà la fin de cette lettre si pleine d'efforts pour te consoler, pour affermir ton courage, pour te montrer toute ma sympathie. Puisse-t-elle être inutile et te trouver dans la joie! S'il en était autrement, je me reprocherais amèrement le peu de paroles gaies qui s'y trouvent. Mais toi, ne me les reproche pas. Ne pense qu'à mon cœur, à ma profonde sympathie et à mon amitié pour toi...

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Eolskulle, ce 23 juillet 1829.

Je me doutais bien peu, cher ami, lorsqu'il y a huit jours je t'écrivais dans toute l'amertume de mon cœur, qu'aujourd'hui notre malheur ne serait pas encore accompli. Il est vrai cependant que nos craintes, notre triste certitude ne se sont pas encore réalisées. Dieu tient encore suspendu sur nos têtes le coup terrible qui nous menace. Chose étrange et presque miraculeuse! le jour même où notre médecin ordinaire, le docteur Retzius, annonça à mon père qu'il n'y avait plus d'espoir, ce jour-là le mal cessa d'empirer et n'a pas empiré depuis. Il n'y a là, à mon avis, rien de rassurant : car il semble que la Providence veuille jusqu'au dernier moment se jouer de la prévoyance humaine et nous montrer qu'après avoir

passé d'erreur en erreur et d'illusion en illusion sur le compte de cette terrible maladie, nous nous trompons encore en n'envisageant que le pire. D'ailleurs, on ne peut pas dire qu'il y ait du mieux : la fièvre s'est déclarée ; mais M. Rosenschiœld n'y voit pas un symptôme aussi dangereux que M. Retzius. La faiblesse générale s'est beaucoup augmentée, et maintenant ont disparu jusqu'aux dernières traces de cette gaieté, de cette confiance, de cette affection expressive dont la diminution graduelle avait annoncé le funeste dépérissement de ma sœur et qui m'avaient tellement rassuré lorsque je les vis reparaître vers le commencement de ce mois... Toutefois nous voulons profiter de cet état stationnaire pour tenter la seule chance qui nous reste, le départ. Dieu sait comment il pourra s'effectuer, ni si nous pourrons seulement faire une heure de chemin ; mais, quoi qu'il en soit, ce départ est fixé au 4 du mois prochain. Nous irons par bateau à vapeur jusqu'à Nordkœping, peut-être jusqu'à Westerwik, peut-être même — si la pauvre enfant peut supporter le mouvement de la mer — jusqu'à Greifswalde en Poméranie. Je ne puis te donner aucune indication sur les dates de notre arrivée aux divers endroits que je te nomme, car tout est rendu incertain par notre ignorance de l'état où la mettra ce voyage. Dans tous les cas, réponds-moi *poste restante* à Berlin, puis une deuxième lettre au même endroit, puis à Dresde, puis à Francfort-sur-le-Mein.

N'admires-tu pas, cher ami, le calme avec lequel je t'entretiens de tous ces tristes détails et te fais participer à la cruelle incertitude de ma position ? Quant à moi, j'en suis honteux ; je te le dis, à toi pour qui je n'ai rien de caché : je rougis de la tranquillité avec laquelle mon esprit envisage l'effroyable catastrophe que chaque jour peut-être rapproche. Je ne me suis réveillé de l'étourdissement où m'avait plongé la conscience du danger imminent de ma sœur que pour me trouver presque familiarisé avec une idée qui, dix jours auparavant, m'aurait fait trembler de douleur et de surprise. Il me semble

qu'il y a quelque chose de flétrissant dans cette force invincible de l'habitude qui triomphe des affections les plus sacrées, de ces douleurs que l'on chérit comme des devoirs. Moi qui me croyais une âme si aimante et si sensible, je suis consterné de la faiblesse, de la légèreté de mon affliction. Ami, toi du moins ne rougis pas de moi. Que puis-je faire, si ce n'est t'avouer ma honte, et la racheter en quelque sorte par ces confidences intimes et pour la première fois pénibles?

Du reste, je dois le dire, si j'ai eu quelques moments, quelques heures même de découragement complet, je n'ai jamais pu me décider à désespérer entièrement et sans cesse de cette jeune fille que j'avais vue si pleine de force, de vie, et dont l'existence me paraît, même maintenant, retenue par je ne sais quel lien mystérieux. Tant que je la verrai devant moi, tant que je pourrai la contempler, lui serrer la main, malgré son silence, malgré sa langueur, son indifférence, la décomposition de ses traits, la tristesse de toute sa longue et pénible journée, je ne pourrai me dire que c'est une enfant perdue. L'espérance n'est pas chez moi une vertu, pas même une consolation ; c'est un instinct involontaire.

Il y a quelques jours qu'on lui a coupé sa longue et superbe chevelure. Elle en était fière et avec raison; mais elle l'a vue tomber avec la plus parfaite indifférence. Tu dois concevoir, cher et tendre ami, combien de tristes et déchirantes réminiscences ce spectacle a dû faire naître dans mon cœur. Je me la suis rappelée telle que je l'avais vue pour la première fois à Stockholm, telle qu'elle était quand elle me reçut sur le seuil de cette maison où m'attendait tant de douleur. Si tu savais, mon ami, quel effet elle avait produit ici, combien on avait été frappé à Stockholm, pays des femmes sans grâce et sans expression, de ce sang si pur, de cette beauté si intelligente et si distinguée, de ce tact prématuré, enfin de cette élégance morale et physique qui était son partage! Et maintenant, ô Dieu, quelle ruine! Pauvre enfant! même au milieu de son passé le plus brillant, je me souviens d'une

certaine mélancolie dans le regard, d'un certain embarras dans le maintien, qui aurait dû nous faire pressentir l'avenir.

Ce qu'il y a d'admirable en elle, c'est le courage, la résignation angélique dont son existence entière est la preuve. Maintenant, elle commence à s'instruire du danger où elle se trouve, et sa tristesse habituelle s'en est accrue. Mais jusqu'à présent pas une plainte sur la misérable année de souffrances qu'elle a endurée, pas un mouvement de désespoir ou de dépit. Dieu en soit béni ! car il nous serait impossible de supporter les accusations si naturelles qu'elle pourrait adresser à sa destinée, nous qui avons déjà toutes les peines du monde à lui cacher nos inquiétudes...

A peine m'étais-je suffisamment rassasié de la lecture de ton excellente lettre n° 41, qu'en est arrivée une autre délicieuse du 4 au 10 juillet. Il est impossible de prodiguer plus amicalement les seules consolations que je puisse accueillir, celles de la religion et de l'amitié, et d'entremêler plus délicatement ces consolations avec les prévisions sinistres qu'a dû te suggérer ton incertitude sur la fin de nos malheurs. Il est impossible de mieux saisir l'état actuel de mon cœur. Jamais lettre, jamais expression d'amitié n'arrivera plus à propos : car tes lettres subséquentes auront changé de caractère, et tu te seras mis à partager mes illusions et mes distractions. Non, jamais sympathie ne fut pareille à la nôtre : mon cœur est comme un livre ouvert devant tes yeux, il en est de même du tien. Tu sais si je partage toutes tes idées sur la défiance en l'avenir, la crainte du mariage et surtout sur ces alternatives d'enthousiasme et de nullité morale et intellectuelle que tu décris si bien. Toutes tes réflexions politiques me semblent aussi excellentes. Sur le *Courrier* je suis parfaitement de ton avis : je t'avoue que le libéralisme, tel qu'il existe en France, me répugne de plus en plus tous les jours.

Adieu, cher ami. Aime-moi, prie pour moi et espère pour moi. As-tu remarqué dans le *Globe* un admirable article de Thuriot sur l'histoire de Suisse par Zschokke ?

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Paris, jeudi, 16 juillet 1829.

Je vois avec quelque plaisir que ta lettre du 3 juillet annonce un peu plus de calme dans ton âme et un peu plus d'espérance au fond de ton cœur. Courage, ami, Dieu t'éprouve; mais l'avenir est si beau! Tu le vois trop encore à travers l'ennui et les désappointements du présent. Je voudrais t'inspirer cette confiance inébranlable en Dieu et en l'avenir qui ne m'abandonne jamais, même au milieu des chagrins...

Ai-je besoin de te dire avec quel intérêt je cherche dans tes lettres des nouvelles de ta sœur? Que de raisons pour que ma première pensée soit de courir tout de suite au passage de ta lettre qui me parle d'elle! Elle souffre, elle est ta sœur! Aussi je te remercie de me confier tes espérances et tes craintes aussi. N'aie peur, elles sont recueillies par mon cœur avec une bien vive sympathie. Aussi je me réjouis avec toi du mieux que tu m'annonces. Dans le moment où je t'écris, sans doute il ne te reste plus la moindre inquiétude. La voilà sauvée! Ce doux air de France la remettra. Et toi aussi, il ranimera ton cœur, il te rendra ta vie morale, ta vie d'enthousiasme, il chassera tes tristes idées. Hélas! que ne suis-je là pour te recevoir! Que ne suis-je le premier être en qui ton âme, au retour dans la patrie, puisse s'épanouir et s'épancher! Ainsi va le monde. Je t'ai attendu, j'ai soupiré après toi neuf longs mois de cette année, et au moment où tu arrives, je m'en vais. Ce serait trop de deux joies à la fois. Il faut que le bonheur dont je jouirai au mois de septembre dans ma famille soit traversé par l'idée de te savoir à Paris après un an d'absence, sans qu'il me soit libre d'aller t'embrasser.

. . . .

Je t'ai dit l'autre jour que je ne pensais pas que tu pusses

publier, avec chance d'être lu, une brochure sur l'état de la Suède. Mais peut-être ferais-tu bien de publier un volume, si tu en avais le temps : des *Lettres sur la Suède*, par exemple, une sorte de voyage, mais de voyage sérieux. L'état politique, religieux, moral, social de la Suède y trouverait place, et comme il y aurait là de quoi plaire à tous les goûts et de quoi satisfaire la curiosité des gens du monde en même temps que le désir de connaître des gens de cabinet, tu pourrais, je crois, lancer un livre qui aurait du succès... Tu pourrais tenter un autre moyen : ce serait de réunir tes quatre articles en un seul compact et complet, que tu présenterais à la *Revue française* par Guizot que tu connais et qui y tient la haute main. Je crois que la *Revue française* recevrait avec plaisir tes notes... Qu'en penses-tu ? réponse.

Dimanche, 19.

. . . .

Rio est venu me voir aujourd'hui. J'ai été bien enchanté de sa bonne visite. Me voilà décidément lié avec lui comme avec un ami de mon âge ! Quel charmant homme ! J'imagine qu'il m'aime aussi : car il me l'a dit. Je lui avais écrit pour le remercier de la charmante journée que j'avais passée à Margency avec lui et pour lui demander de me considérer comme son ami. Il m'a répondu par trois lignes délicieuses : « Mon amitié, vous l'avez pleine et sûre, parce qu'elle est fondée sur sympathie encore plus que sur estime. Vous êtes la deuxième acquisition de ce genre que je fais depuis dix ans, peut-être la dernière ; jugez si j'y mets du prix. La vôtre en retour, et la mienne sera largement payée son prix. Comptez-y désormais à la vie et à la mort. » Je crois d'une foi entière à la sincérité de ces lignes. Rio m'a gagné le cœur par la vivacité de ses sentiments, la jeunesse de toutes ses idées, sa franchise bretonne et sa sensibilité si peu efféminée, si mâle. C'est un des plus beaux caractères que je

connaisse, un des hommes qui font le plus d'honneur à l'humanité.

. . . .

Mon droit m'assomme bien ; mais, grâce à Dieu, il ne me fatigue pas beaucoup la tête. Au moins, je m'y suis habitué. Là où l'esprit ne travaille que peu, où il n'y a à faire que des frais d'attention, de mémoire et de bon sens, il peut y avoir ennui, mais peu de fatigue. Quelle différence avec la philosophie, ou même avec la rêverie ! Je ne connais rien qui me donne plus de maux de tête et qui affaiblisse davantage mes facultés physiques que le travail d'imagination. Quand mon droit n'absorbait pas tous mes moments et que j'écrivais toutes les pensées folles qui traversaient mon esprit, j'étais pâle et maigre comme un fantôme. Depuis que mon droit prend tous mes instants, j'ai repris de la fraîcheur, je me porte bien... Souviens-toi, quand tu souffriras beaucoup, de prendre quelque livre ennuyeux. Un livre de droit a dix fois plus de force contre le *spleen* que le plus beau roman. *Crede experto.* Il est vrai que l'espoir des vacances et de cette belle année de jouissance et de travail qui s'ouvrira pour moi ensuite, ne contribue pas peu à me faire endurer le présent. Quand on voit la terre, le mal de mer vous quitte. Quelle belle année que l'année prochaine !

Lundi, 20.

Connais-tu les poésies d'André Chénier, qui mourut sur l'échafaud pendant la révolution, si jeune, si plein d'avenir, si poète ? Je ne connais pas de destinée d'homme qui me fasse plus d'envie. André n'avait pas vingt-cinq ans, quand il périt; pas une de ses illusions n'avait encore disparu ; il n'avait pas encore senti la chaleur de son cœur s'éteindre, et il mourait pour une belle cause ! Il portait sur l'échafaud sa tête de poète et de jeune homme ! J'imagine que ce dernier jour a dû être bien beau pour lui et que ses dernières réflexions, ses

dernières pensées, ont dû être bien heureuses. Et on dit qu'en effet il marcha avec joie à l'échafaud. André avait, comme son frère, soutenu de ses vœux et de ses écrits la cause de la Révolution ; mais, comme les honnêtes gens de cette époque, il ne voulut pas la suivre dans sa marche rapide, et, avant la mort de Louis XVI, il s'était déclaré contre elle. Son ode à Charlotte Corday, ses dithyrambes, protestèrent contre la tyrannie des bourreaux avec une énergie tout antique et il paya de sa tête son courage. Non ! je n'imagine rien de plus complet, de plus beau, que le sort d'André Chénier. Avoir goûté toutes les jouissances de la vie, l'amitié, l'amour, avoir senti en poète, avoir écrit d'admirables poésies, et mourir à vingt-cinq ans, laissant un nom à la postérité, un nom sans tache, un nom glorieux, mourir à vingt-cinq ans pour la cause de la liberté de son pays, mourir en conservant toute l'énergie de son âme et de son cœur, mourir en protestant contre les oppresseurs de la patrie, quoi de plus beau, quoi de plus digne d'envie!

Je te parle de Chénier, parce qu'aujourd'hui ses poésies me sont tombées sous la main. J'en avais déjà lu une partie en rhétorique. Elles m'avaient peu frappé ; je ne comprenais pas bien alors ses élégies amoureuses ; mon cœur ne sentait pas alors comme il sent aujourd'hui ; bref c'était pour moi un livre tout nouveau. J'en ai lu plusieurs pages et avec une bien profonde émotion, je t'assure. C'est avec raison que l'école moderne estime et admire autant André Chénier... Car déjà chez lui, chez cet homme nourri des doctrines du XVIIIᵉ siècle, l'ami de Lebrun, de Buffon, etc., on trouve pourtant de la mélancolie. L'amour, qui remplissait presque toutes ses pensées, qui lui a dicté bien des élégies, n'était plus seulement du plaisir comme dans les poètes du XVIIIᵉ siècle, ce n'était pas de la volupté, c'était plus encore ; il s'y mêlait cet idéal qui, sous la plume de Lamartine, purifié par la religion, a atteint la pureté des amours célestes. André Chénier est bien le père légitime, comme dirait Cousin, de notre école rêveuse

et mélancolique. Mais, dirait encore Cousin, c'est au temps à développer et à féconder les principes du maître, et André Chénier, notre premier poète rêveur, ne pouvait arriver au dernier degré de la rêverie. Il faut dire aussi que Chénier, comme les chefs d'école, avait su se préserver des écarts de nos poètes actuels. Victor Hugo et ses amis ont singulièrement exagéré la hardiesse des coupes et des enjambements que Chénier avait importés dans notre poésie, comme ils ont poussé trop loin l'amour du vague, du mystérieux, du mélancolique, au point d'être souvent obscurs. Quel grand poète nous aurions eu pourtant, si André Chénier avait vécu! Mais je n'ai pas la force de m'en plaindre: il a fait une si belle mort! Dix volumes d'admirables poésies vaudraient-ils, pour son bonheur, ce jour où il porta sa tête au bourreau? Et nous, voudrions-nous, même au prix de cinquante chefs-d'œuvre, rayer cette dernière page de la vie d'un poète? Pour moi, je remercierais presque les bourreaux qui l'ont tué et je les remercierais bien davantage si, vivant dans un temps pareil, ils voulaient me frapper comme lui.

Tu me parlais avec admiration de l'article du *Globe* du 10 juin sur la liberté religieuse. Je suis fort de ton avis. Mais je préfère encore celui qui se trouve sur le même sujet dans le numéro du 11 juillet... En général, la politique du *Globe* est on ne peut meilleure. On ne peut pas être plus indépendant de l'esprit de parti, plus mesuré dans l'attaque, plus consciencieux dans l'examen des questions...

Voilà une heure qui sonne. Mon droit m'avait occupé tard ce soir; il est temps d'aller me coucher. Ce ne sera pas sans prier pour toi. J'espère que tu n'oublies pas l'engagement des *Pobratimi* et que tu pries pour moi chaque soir et chaque matin.

Mercredi matin, 22 juillet.

Je n'ai pu hier soir finir ma lettre. Il était trop tard quand j'ai quitté mon droit. J'avais passé la première partie de ma

soirée à convertir un matérialiste, un étudiant en médecine qui, parce qu'il a étudié en l'air l'anatomie du cerveau, se croit en droit de déclarer que c'est le cerveau qui pense. Je n'imagine rien de plus sot, sur ma parole, que de dire que le cerveau pense. Il faut être fou ou de mauvaise foi. Car sais-tu la meilleure raison qu'on me donnait pour prouver que l'âme était matérielle, c'était qu'on ne concevait pas, qu'on ne comprenait pas, qu'on ne savait pas ce que c'était qu'une chose immatérielle? Ce qui revient à dire qu'on ne peut ni toucher, ni voir, ni sentir une chose immatérielle. J'ai fait tous mes efforts, j'ai réuni toute ma psychologie pour le convaincre d'absurdité, pour le ramener à la vraie voie; mais en vain. Je dois dire pourtant, à sa justification, que, quelque convaincu que je fusse de l'immatérialité de l'âme et peut-être à cause de ma conviction, j'ai été bien faible dans la discussion. Je ne sais comment il se fait: mais les choses que je sais le mieux, les opinions dont je suis le plus convaincu, je ne puis que les défendre faiblement dans une discussion. J'avais, avant la discussion, des raisons toutes prêtes; après le moment passé, elles se pressent dans mon esprit. Mais quand j'en ai besoin, quand je voudrais les produire, je les cherche en vain, elles m'échappent. Je serais un bien mauvais avocat! Encore, si j'avais la bonne foi de dire à ceux avec qui je discute: «Dans ce moment, je ne me trouve pas en état de discuter avec vous. D'ici à demain je penserai à cette question, et j'en pourrai parler plus pertinemment.» Mais un maudit amour-propre m'empêche de convenir de ma faiblesse; je craindrais de paraître m'avouer vaincu en demandant quelques heures de réflexion, et la nécessité de soutenir mon dire à l'instant même me pousse dans de mauvais arguments, dont moi-même je sens la faiblesse, et si on me presse un peu, je m'enfonce de plus en plus dans l'absurdité, la contradiction, etc. Maudit amour-propre! Je ne puis éviter l'écueil qu'il me tend, même quand je cause avec toi. Tu t'en es aperçu plus d'une fois dans nos conversations. Mais, l'année prochaine, je veux l'écarter

tout à fait. Quand je me sentirai faible sur un point, je te l'avouerai, je te demanderai la remise, comme l'avocat qui n'est pas prêt à plaider, et si je manque de le faire, rappelle-moi ce que je t'écris aujourd'hui... De cette manière, nos discussions seront sans aigreur ; je ne me mettrai pas en colère, comme je le fais quelquefois. Car on ne se met en colère dans une discussion que quand les bonnes raisons manquent.

. . . .

Bonnier est venu hier me faire sa visite hebdomadaire; elle n'a pas été trop longue, par conséquent assez agréable... Tu lui dis que tu es toujours partisan du double vote et du droit d'aînesse. Le double vote ; soit. Je ne suis pas fixé là-dessus ; je n'y trouve rien d'injuste en soi ; c'est tout bonnement une question d'utilité sociale. Mais je ne comprends pas que tu veuilles le droit d'aînesse.

As-tu lu avec quelque attention la discussion des deux Chambres sur cette importante question ? Ce n'est guère le moment de la discuter avec toi ; ce serait ennuyeux pour toi et il me faudrait du temps. Mais pourtant je t'engage à réfléchir sur la justice d'une pareille innovation. Un fils aîné, par cela seul qu'il est l'aîné, a-t-il plus de droits que ses frères à l'héritage paternel ? Le droit d'aînesse n'est-il pas réellement contraire au droit naturel ? Je n'en fais pas l'ombre d'un doute. Ce serait donc une question d'intérêt social. Or je suppose, ce que je ne crois pas, qu'il soit dans l'intérêt d'une nation que le droit d'aînesse s'établisse, l'intérêt doit-il passer avant le droit ? Une pareille doctrine est celle de l'intérêt bien entendu, c'est-à-dire celle d'Helvétius, c'est-à-dire le matérialisme en législation. C'est une contradiction manifeste avec tes principes. D'ailleurs le Code civil (et tu le sauras l'année prochaine), permettant au père d'avantager d'un quart ou d'un tiers l'un de ses enfants (suivant le nombre qu'il en a), empêche la trop grande dilapidation des fortunes. Mais, comme cet avantage fait à l'un des enfants n'est pas dans la nature, il est juste que ce ne soit pas le principe gé-

néral, mais seulement l'exception. Aussi la loi a-t-elle demandé une disposition spéciale, une donation ou un testament.

... Et l'intérêt même de cette mesure ne pourrait-il pas être contesté? Les Anglais s'en trouvent-ils bien? Tu le prétends, toi, qui as vécu en Angleterre. J'ai entendu des gens, qui ont vu aussi l'Angleterre, dire que le droit d'aînesse et l'aristocratie anglaise étaient le fléau du pays. Fais attention que, quand tu as vu l'Angleterre, tu n'as vu que l'aristocratie, c'est-à-dire les gens intéressés à dire que tout va bien. C'est comme si tu voulais consulter le faubourg Saint-Germain et la cour sur les intérêts du pays, ou les manufacturiers sur la nécessité d'un système répressif de douane. Là où l'on veut savoir la vérité, il faut entendre les deux parties. J'en appelle à ton voyage de l'année prochaine.

... Je te quitte, très cher; il m'en coûte de terminer par une discussion politique. Mais je me suis laissé entraîner.

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Eolskulle, ce 3 août 1829.

Toujours même chose, cher ami! notre chère malade est toujours dans le même état de souffrance et d'abattement; je ne vois de nouveau symptôme qu'une tristesse plus profonde, un découragement qui révèle une inquiétude personnelle. Mon Dieu! quelle terrible épreuve! Comment peut-on espérer, lorsqu'on ne voit pas un seul effort de la nature pour s'affranchir, pas une seule invention de l'art qui réussisse, lorsqu'on sait que depuis sept mois la maladie marche à pas lents et n'a pas un seul instant ralenti ses progrès?...

Naguère c'était mon imagination qui exagérait mes épreuves et la raison qui venait m'apporter des consolations. Maintenant, au contraire, c'est l'imagination qui se perd en espé-

rances et en vaines distractions, et c'est la raison qui me prouve qu'il faut désespérer et n'attendre de salut que d'un miracle. *Elle mourra en route :* je ne sais quelle voix cruelle me répète sans cesse ces terribles paroles ; j'en ai le pressentiment certain, et je veux déposer dans cette lettre l'expression de cette misérable certitude...

Tous les Stedingk, excepté M[me] d'Ugglas, sont partis sans que j'aie pu jouir de leurs derniers moments à Stockholm. Le baron d'Anckarswœrd et l'abbé Studach sont aussi à la campagne, et je ne les verrai pas avant mon départ, ce qui me désole. Du reste, il est impossible d'avoir été mieux à notre égard que ne l'ont été les Suédois. Je m'empresse de rétracter tout ce que j'ai pu dire contre eux sous le rapport du cœur. Dans toutes les classes, nous avons trouvé les témoignages du plus sincère intérêt et d'un dévouement vraiment extraordinaire. Le roi et la reine sont venus eux-mêmes nous consoler ou plutôt nous ennuyer ; mais enfin l'intention était bonne, ainsi que celle de tous les indifférents qui nous accablent de civilités, d'offres de service, etc. Moi surtout, qui ai été ici dans une position si manquée, qui ne suis revêtu d'aucun caractère officiel, qui n'ai ni talents ni agréments mondains, ni enfin rien de ce qu'il faut pour réussir à Stockholm, je suis à la fois surpris des bontés qu'on a eues pour moi et pénétré de reconnaissance envers ceux qui me les ont témoignées...

Réponds-moi bien vite à Berlin. Dieu sait si je recevrai ta lettre...

P. S. — Stockholm, ce 7 août au matin.

Nous partons dans quelques heures. Ma pauvre sœur est très, très souffrante ; je suis rempli d'inquiétude et de douleur ; Dieu seul peut nous sauver.

Adieu. C'est dans un pareil moment que je sens combien tu m'es indispensable.

LE MÊME AU MÊME

Nordkœping, ce 11 août 1829.

Nous voilà, mon ami, dans cette misérable et triste ville, qui est cependant la troisième de la Suède. Depuis trois jours notre traversée sur le bateau à vapeur de Stockholm à Nordkœping par le canal de Sœdertelje a été terrible pour ma pauvre sœur. Depuis son arrivée ici, elle a été en proie à des souffrances continuelles : une faiblesse poussée au dernier point; toujours moins en moins de nourriture, et, pour comble de malheur, un découragement complet sur son état, et quelques expressions d'un désespoir à peine dissimulé. Elle est vraiment au plus mal, et cependant il faut lui faire continuer son voyage. Puisque nous avons tant fait que d'abandonner Stockholm, il faut bien tâcher de la conduire plus près du sol de la patrie, le seul sur lequel elle pourrait se rétablir, si Dieu, par un vrai miracle, ne laissait pas s'accomplir le malheur que chaque jour rend plus évident. Mais ce ne peut être qu'un miracle : car tout secours humain ou naturel est impossible, et le docteur Retzius, qui nous accompagne, nous répète toujours qu'il n'y a plus d'espoir. Mon père et M. de Tallenay, qui étaient venus avec nous jusqu'ici, nous quittent pour retourner à Stockholm dans quelques heures, et nous partons pour continuer notre route vers le Midi.

J'ai commencé cette lettre sans savoir quand je la finirai; ce sera une espèce de journal de notre funeste voyage, jusqu'à ce que je trouve moyen de te l'envoyer. Quant à tes lettres, j'espère que l'on m'en enverra quelques-unes à Ystad. Jusqu'à notre arrivée dans ce port, je serai privé de tout commerce avec ceux que j'aime. Mon père vient de nous quitter. Ainsi se termine cette série de séparations déchirantes sur lesquelles je n'ose pas revenir...

Il me serait impossible de te décrire ce qui s'est passé dans

mon âme au moment où j'ai vu disparaître lentement, derrière les rochers et sous les ondes du Mœlar, ce Stockholm si admirable, si pittoresque de loin, où j'étais entré avec tant de répugnance, d'où je m'éloignais avec tant de douleur. Le temps était magnifique; jamais Stockholm ne m'avait paru si beau. Pendant une demi-heure j'en ai à peine détourné les yeux... La dernière personne que j'ai distinguée sur le rivage a été le baron d'Anckarswœrd, qui m'avait écrit le matin une lettre aussi touchante que flatteuse, et qui était arrivé trop tard pour m'embrasser une dernière fois avant mon embarquement.

Mjœlby, ce 12 août au soir.

Encore une journée finie, cher ami! mais quelle journée! quel long supplice que ce voyage! Aujourd'hui nous n'avons pu faire que six à sept lieues de France, et ma sœur a été plus malade que jamais. En arrivant ici, dans un misérable hameau, où nous n'avons pour gîte qu'un affreux cabaret plein de paysans ivres, nous avons eu la scène la plus terrible. Élise nous a appelés auprès de son lit, et nous a dit, au milieu de larmes abondantes, que tout était fini; qu'elle voyait bien que la médecine ne pouvait plus rien; qu'elle allait mourir. Puis elle nous a distribué divers petits objets; enfin c'était une véritable anticipation de sa dernière heure, comme une répétition de la catastrophe qui devient de jour en jour plus inévitable. Peux-tu concevoir un moment plus terrible, plus désolant? Il nous a fallu une force surhumaine pour surmonter et cacher notre émotion. Nous avons fait tout au monde pour la calmer, pour la rassurer; et, après de longs efforts, nous avons enfin réussi : ce n'était, Dieu merci, qu'une attaque de faiblesse et de mélancolie, résultat de la fatigue du voyage. Mais quel moment! quel contraste! Un lit de mort dans une chambre, des ivrognes et des chants gros-

siers dans l'autre! Non, de ma vie, je n'oublierai l'angoisse de ce moment...

Grenna, sur le lac Wetter, ce 13 août 1829.

Pendant mon voyage, je n'ai pu lire qu'un volume du roman des *Fiancés,* d'Alexandre Manzoni. Il est délicieux, non pas tant par le style ou les sentiments que par l'admirable caractère du christianisme, du catholicisme bien compris et poétisé qui règne dans tout l'ouvrage. Ce Manzoni, m'écrit M. Lemarcis, est à la fois chrétien et libéral. Il n'a dans sa chambre, à Pavie, que deux ornements : un crucifix et le portrait de Washington...

Ma sœur est toujours fort mal. Nous avons fait aujourd'hui une forte journée pour elle : quinze lieues. Elle a eu de fréquentes attaques, des attaques qui nous déchirent le cœur et qui achèvent de ruiner les débris de ses forces... Elle est mourante, pas encore à la dernière extrémité, c'est tout ce qu'on peut dire. Et conçois-tu la nécessité de voyager dans un pareil état, au milieu d'un pays sans vivres, sans ressources, et où l'on est obligé de commander chevaux et logement un ou deux jours d'avance, sans prendre en considération quelconque l'état de la malade et son changement continuel? Ici nous sommes dans un endroit charmant pour le site, mais où il n'y a pas de quoi manger. Mon ami, il y a des moments où je sens mon cœur défaillir... Je n'ai d'autre ressource que de me dérober à mes propres pensées, en me livrant à des occupations matérielles, à de chétifs intérêts du moment...

Adieu, cher ami. J'ai une occasion d'envoyer ma lettre; j'en profite à l'instant. Adieu. Plains-moi, prie pour moi.

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Paris, lundi, 27 juillet 1829.

Je ne suis guère exact, depuis que mon examen me pousse l'épée dans les reins; je n'écris plus que de deux jours l'un. Il est vrai que, quand je tiens la plume, je la quitte difficilement et que je me délaie en d'interminables pages, sans jamais pourtant avoir dit ce que je voulais. Mais tu me prends tel que je suis, et puisque mes lettres te font du bien, j'use largement du privilège de te dire tout ce qui me passe par la tête ou, pour mieux dire, par le cœur. Ce qui me console de l'insuffisance de mes lettres, c'est que mon cœur vaut mieux qu'elles, ma pensée mieux que mes actions, et si, sous les lignes que j'écris, tu sais lire dans mon âme, tu dois en être content. Je te dirai ce qu'un jour ma charmante Céline m'écrivait : « Mon cœur est un grand livre dont tu peux relire toutes les pages et où tu trouveras partout ton nom. »

. . . .

Je suis bien décidé à apprendre l'allemand à mon retour de vacances. Tout ce que j'entends dire de la poésie allemande, ce que j'en lis dans les traductions, me donne un violent désir de connaître cette langue, et je la connaîtrai. C'est une chose singulière en vérité que l'impression que j'éprouve quand je lis, même hors de la langue originale, un roman, une tragédie, une nouvelle ou de la poésie allemande. J'éprouve un plaisir inoui, que je n'éprouve nulle autre part, dans aucun livre français, dans aucun livre anglais. Mon âme s'identifie tellement avec ce caractère rêveur, mélancolique, mystérieux de la poésie allemande, qu'il me semble que je trouve quelque chose que je cherchais, que j'ai rencontré la réalité d'un rêve que j'avais fait, qu'un sens, inaperçu en moi jusque-là, s'est tout d'un coup révélé. Que sais-je? C'est un sentiment de plaisir, qui n'est pas celui que j'éprouve en lisant les tragédies

sublimes et grandioses de Racine, en lisant les admirables drames de Schakespeare, en voyant une belle statue grecque; c'est autre chose, c'est un autre sens, c'est le plaisir de la rêverie, de la mélancolie, du mystérieux, c'est peut-être quelque chose qui ressemble à l'extase. Mon Dieu! que tu vas être content! me voilà extatique, moi qui, cet hiver, me moquais tant de ta philosophie mystique! Le fait est que je ne comprenais rien aux systèmes que tu nous développais et que je n'y comprends rien encore. Mais, quant à la poésie mystique, oh! celle-là, rien au-dessus que Dieu! Provisoirement je suis donc mystique en poésie, et je ne demande pas mieux que de l'être en philosophie, si tu peux me convertir à ton système. Toujours est-il que je ne me moquerai plus de toi et que j'attendrai. Es-tu content?...

. . . .

Mardi, 28

. . . .

Ma vie d'à présent est si monotone, le cercle de mes lectures et de mes distractions si rétréci par la nécessité de savoir mon examen, les facultés nobles de mon être si absorbées par cette aride étude, que je trouve peu de choses à te dire aujourd'hui, ce qui ne m'est jamais arrivé, je crois. Excepté tes lettres auxquelles je réponds en grand détail, je n'ai pas éprouvé une seule émotion depuis longtemps, moi qui n'aime que cela. Je sens bien que mon âme n'est pas refroidie pour cela, mon imagination dégradée. Mais dans ce moment, faute d'exercice, leurs facultés semblent un peu paralysées en moi. J'aurais besoin de renoncer pour quelque temps au positif où je suis enfoncé exclusivement, de te voir, de reprendre à la vie de l'âme et du cœur. Mais il n'y a pas moyen. Plus de spectacles, plus de lectures de romans; code civil, code de procédure, voilà toute ma poésie pour le moment. Mon Dieu!

quel triste aliment! J'attends *Guillaume Tell* avec une vive impatience, pour me remuer un peu, pour me sortir de cette ignoble torpeur. L'influence de la musique est si grande sur moi! Bien plus grande que celle de la poésie! Aussi, c'est presque par calcul que je vais rarement à l'Opéra ou aux Bouffes. J'y éprouve tant de plaisir que je crains de me blaser et de détruire pour moi une source de jouissances infinies. Mais quand mon examen sera passé, j'aurai bien mérité *Guillaume Tell.*

Je ne t'ai pas parlé depuis longtemps de l'abbé Busson. Je l'ai pourtant vu, il n'y a pas longtemps, et il m'avait chargé de mille amitiés pour toi. C'est toujours le même, toujours ce modèle du prêtre, cette douceur, cette tolérance chrétienne, jointes à une science et à une force d'esprit bien remarquables... Je compte le voir demain matin, et vendredi j'irai le retrouver pour me confesser et communier. Quand est-ce que nous remplirons encore ce saint devoir ensemble? Nous fêterons ainsi le jour de la communion des *Pobratimi*.

. . . .

Mercredi, 29 juillet.

Cher, très cher ami, te voilà donc encore une fois replongé dans ces horribles inquiétudes que je cherchais, il y a si peu de temps, à adoucir et dont je te croyais si bien délivré! Mon Dieu! que ta lettre me brise le cœur! Pendant que tu l'écrivais au milieu d'une douleur dont elle porte trop bien l'empreinte, que faisais-je, moi? Je me reproche toutes les pensées d'espérance, de plaisir, que j'ai eues depuis quinze jours, tout ce que je t'ai dit d'étranger aux peines que tu éprouves. Hélas! je comptais si peu sur cette rechute! Je ne pensais qu'à ton retour, à la joie que tu devais éprouver de voir ta sœur revenir peu à peu à la vie; je me réjouissais. Et voilà ta lettre, voilà des nouvelles plus tristes que si tu me disais :

Elle n'est plus ! Oh! oui, je m'attendais bien peu à cette douloureuse lettre! Je rentre : on me la remet : Je monte précipitamment chez moi, je l'ouvre en souriant de plaisir, en écartant de dessus ma table tout livre, pour mieux savourer tes quatre pages! Et les premiers mots que je rencontre en parcourant d'avance les lignes serrées de ton écriture, ce sont ces mots que tu avais soulignés : *Il n'y a plus d'espoir!* Mon ami, ç'a été un coup de foudre pour moi, et après l'avoir lue et relue pour y trouver encore quelque rayon de cette espérance qui t'abandonne, il me faut prendre la plume, il faut que je te dise tout ce que mon cœur éprouve d'angoisse, de tristesse, de douleur ! Voilà donc cette sympathie à laquelle je croyais si fort! Nul pressentiment, nulle tristesse vague n'est venue obscurcir, tous ces jours derniers, l'espérance que me donnaient tes lettres. Tu souffrais tout ce qu'il est possible de souffrir, et moi, pendant ce temps, j'étais gai, tranquille, heureux de partir bientôt pour retrouver ma famille, et presque anticipant le moment du retour pour te voir! Et maintenant que se passe-t-il dans ton cœur au moment où je t'écris? Tout est-il fini? L'horrible malheur que tu prévois dans ta lettre est-il arrivé? Oh! non. J'ai déjà bien des fois été trompé par mon désir de la savoir mieux. Et pourtant je ne puis renoncer encore au dernier espoir; je ne puis croire que tu pleures à présent sur ta malheureuse sœur. Oh! mon ami, mon cœur est gonflé de larmes. Il me semble que je vais perdre aussi une sœur. Que ne puis-je voler auprès de toi! S'il n'y avait que cent lieues, s'il ne fallait que deux jours pour être auprès de toi, au lieu d'une froide et insuffisante lettre, c'est moi que tu verrais arriver. Je viendrais pleurer avec toi ou me réjouir. Mais cinq cents lieues! Tu as raison peut-être d'espérer que Dieu me tiendra compte des maux qu'il t'impose et qu'il fera servir à l'acquit de ma dette ce que tu supportes par delà la tienne; car j'en prends bien ma part. Et si je me plains, c'est de ne pas pouvoir diminuer la tienne au prix de ma vie.

... Dans un autre moment sans doute je serai plus en état de t'encourager, de te conjurer d'écarter de ton cœur les sentiments de colère ou de découragement dont je ne puis me défendre moi-même. Mais que puis-je? Mon cœur est tout plein de ta douleur. Ce soir, je t'écrirai encore. J'avais besoin d'épancher ce premier élan de mon âme vers toi, comme j'aurais voulu courir près de toi à l'instant, si, à Paris, je t'avais su malade ou malheureux. Excuse le désordre de ces lignes ; j'ai déjà été obligé de les recommencer.

11 h. 1/2 du soir.

D'Herbelot me quitte : je lui ai lu ta lettre. Mon ami, si la sympathie de tes amis peut te consoler, tu dois être bien sûr de l'avoir tout entière. D'Herbelot a été profondément affecté du malheur affreux qui t'accable et il me l'a exprimé bien chaudement. J'imagine que tu recevras bientôt une lettre de lui. Mais j'étais bien aise de te dire qu'il n'y avait pas que moi sur qui ta douleur rejaillît, qu'elle était comprise et partagée aussi par d'autres. Sans doute je n'ai pas besoin d'ajouter que s'il en est d'autres qui ressentent ce que tu éprouves, qui te répondent par leur sympathie, ce ne peut être au même degré que moi. Je devrais désirer que la leur fût égale à la mienne, puisque tu en éprouverais peut-être un peu moins de douleur. Et cependant je suis fier d'être le seul qui te comprenne aussi entièrement, qui sente aussi vivement tes peines. Il semble que ce soit alors qu'un ami souffre, qu'on soit le plus jaloux de lui montrer sa tendresse, d'adoucir seul ses chagrins. Tu me pardonneras, j'en suis sûr, ce sentiment que réprouve la raison, mais qu'à coup sûr l'amitié comprend.

C'est à cette heure surtout que tu dois le plus souffrir. Te voilà seul; toutes les impressions de la journée reviennent dans ton esprit, rendues plus pénibles et plus affreuses par la

solitude et le silence. Que je sens bien tout ce qui doit se passer avant ton sommeil dans ton âme brisée!... C'est alors qu'on aurait besoin des épanchements d'un ami! Et je suis ici, caserné dans ma chambre, à cinq cents lieues de toi, ne pouvant m'occuper de toi que par ma plume, et avec l'espoir que mes paroles t'arriveront dans trois semaines!

Je suis un peu plus calme que je n'étais à quatre heures. Mais j'ai beau réfléchir, je ne trouve rien à reprendre dans ta lettre. Ton malheur est affreux; je n'ai pas la dernière ressource de te dire que tu te l'exagères, que le mal n'est pas irréparable. Plus d'espoir! dis-tu. Oh! mon Dieu! cette pensée peut-elle entrer dans l'esprit d'un homme? Qu'il faut être malheureux pour la concevoir, pour l'exprimer! Ta lettre est faite pour m'inspirer tout le désespoir qui t'accable; et je ne puis croire cependant qu'il faille ne plus compter sur la bonté de Dieu. Je le prie avec bien de la ferveur pour toi, pour ta sœur; je retrouve alors toute cette ferveur que j'avais dans mes premières années, quand je priais sur les genoux de ma mère et que la jeunesse si ardente semble effacer de nos âmes! Puisse Dieu m'exaucer!......

Jeudi, 30 juillet.

J'ai vu ce matin ce digne et excellent abbé Busson. Ai-je besoin de te dire combien ce bon prêtre, qui a pour toi une si sincère affection, a été affligé des tristes nouvelles que je venais lui apprendre? Tu dois bien t'y attendre, et certes ton attente n'est pas trompée. Moi-même, si ému de ta douleur, j'ai été frappé de la consternation qui s'est peinte sur sa belle figure. Samedi il dira une messe pour ta sœur et pour toi. Je suis convenu avec lui que j'y communierai. Nous demanderons tous deux à Dieu qu'il lui plaise épargner ce dernier coup à ton pauvre cœur ou t'envoyer quelques-unes de ses divines consolations, si le malheur horrible est déjà survenu.

Nous prierons aussi, et moi en particulier, pour cette pauvre enfant que je ne connais pas et au sort de laquelle je m'intéresse si vivement par le lien qui l'unit à toi. Que Dieu lui rende la vie, moins pour elle qui serait sans doute plus heureuse là-haut, que pour vous que sa mort plongerait dans la plus affreuse douleur !

. . . .

Je ne sais plus que dire en vérité... Je suis si inquiet que je n'ose former aucune conjecture, m'abandonner à aucune espérance, entreprendre aucune consolation. Et laquelle te donnerais-je? Pour un malheur irréparable il n'en est point que celles de la religion. Et tu les sauras bien trouver en toi, sans que je vienne te répéter ce que nous disent l'Eglise et la foi chrétienne. Pourtant, que je t'engage à lire quelques chapitres de l'*Imitation de Jésus-Christ.* Ce beau livre est fait pour soulager une âme comme la tienne. Ce matin je l'ouvrais au hasard et je suis tombé sur le chapitre L, livre III, intitulé : *Comment un homme dans l'affliction doit s'abandonner entre les mains de Dieu.* Lis ce chapitre, je t'en prie, relis ce verset : « Seigneur, rien de ce qui est sous le ciel ne peut me consoler. Vous seul le pouvez, ô mon Dieu, céleste médecin des âmes, qui blessez et qui guérissez, qui menez jusqu'au tombeau et qui en ramenez. Je suis sous votre conduite et vous userez de la verge pour m'instruire. » On s'attache à la moindre branche quand on est sur le bord d'un précipice ; et j'ai presque regardé comme un présage de bonheur ce mot que le hasard m'avait fait rencontrer : « Dieu, qui menez jusqu'au tombeau et qui en ramenez ! » Oui, Dieu ramène du tombeau ; et ne peut-il en ramener ta sœur? Tout semble la condamner : elle meurt si elle prend quelque nourriture, elle meurt si elle n'en prend aucune. Il n'y a plus à compter que sur la bonté de Dieu ; mais est-elle moins sûre que la science des médecins ou la vertu des remèdes! Les consolations religieuses, voilà tout ce qui te reste et je voudrais que tu t'y attachasses plus que tu ne le fais. Car, si

j'avais la force de trouver quelque chose à reprendre dans ta lettre, ce serait le manque de résignation...

Samedi, 1er août.

Ce matin j'ai communié à une messe que l'abbé Busson disait pour ta sœur et pour toi, comme je te l'annonçais jeudi. Je n'ai cessé de prier pour toi et pour cette pauvre enfant que vous entourez de vos soins et de vos larmes. Je ne sais; mais j'imagine qu'à cette heure, tu auras peut-être éprouvé quelque secrète consolation, qu'un pressentiment vague aura pénétré ton cœur. Et qui sait si, le même jour, tu n'a pas eu aussi l'idée d'offrir à Dieu une communion pour le rétablissement de ta sœur! C'est trop compter sans doute sur l'efficacité de mes prières que d'espérer que tu en auras ressenti quelque bien. Mais si j'en ai fait de ferventes, ce sont celles là. Dieu lit dans les cœurs, et je ne lui ai jamais rien demandé avec plus d'instance qu'un peu de bonheur pour toi après tant de souffrances. Je serais, je crois, le plus heureux des hommes, si mes prières avaient obtenu quelque chose. Tâche de te rappeler ce qui s'est passé ce matin en ton âme et dis-le-moi. J'attends avec la plus vive impatience la lettre qui doit m'arriver mercredi; je hâte ce jour de tous mes vœux. M'apportera-t-elle de bonnes nouvelles?

J'irai remercier l'abbé Busson en ton nom et au mien pour la bonté qu'il a eue de dire la messe à ton intention. Voilà des prières sur lesquelles j'ai le droit de compter, et en vérité je suis bien audacieux d'espérer des miennes quelque consolation pour toi. Si, ce matin, tu en as éprouvé quelqu'une, tu la dois à notre digne ami. En finissant l'exhortation de la confession: « Priez pour notre ami, m'a-t-il dit, offrez à Dieu votre communion pour lui et pour cette jeune personne qui ne doit pas vous être indifférente, puisqu'elle st sa sœur. » N'admires-tu pas, ami, la continuelle supé-

riorité de notre religion sur toutes les autres? Chez les Juifs qui avaient une partie de la vraie religion, pour demander la grâce de Dieu, on lui offrait des victimes, on lui immolait des génisses. Et nous, quand nous lui demandons une grâce, loin que nous lui offrions quelque chose, c'est lui qui nous donne, et c'est lui-même qu'il nous donne !...

J'éprouve quelques contrariétés pour mon examen. Je comptais le passer aujourd'hui, m'étant inscrit un des premiers. Mais je ne sais comment il se fait, je me trouve rejeté à jeudi ; il en passera 150 avant moi, qui étais inscrit dans les quarante premiers. L'intrigue est jusque dans l'école de droit ! ... Je suis on ne peut plus contrarié. Ma mère, mon père et mes sœurs sont dans ce moment à Champagny où ils ne resteront que peu de temps. Je comptais les rejoindre dans les premiers jours de la semaine qui va commencer. Mais, grâce à M. le secrétaire de l'école de droit, je ne pourrai arriver auprès d'eux que très peu de temps avant le moment où ils quitteront Champagny. J'aurai quatre jours au plus à passer chez ma tante, au lieu de huit sur lesquels je comptais. . . . .

En attendant le jour de mon examen, il me faut sécher sur mon code de procédure qui m'ennuie à la mort, depuis que le peu de curiosité qui me guidait dans cette étude aride est satisfait par une connaissance un peu superficielle de toutes les formalités qu'il renferme. . . . .

C'est bien longtemps te parler de moi, mon ami, quand je ne devrais être occupé que de toi. L'espérance qui est rentrée dans mon âme en est cause. Je ne puis pas ne pas croire qu'aujourd'hui tes inquiétudes sont finies et finies heureusement.

Dimanche, 2 août.

Il est rare que je relise mes lettres. Mais, ce soir, j'ai relu les dernières pages que je t'ai écrites et, en vérité, j'en suis bien mécontent. Comment se fait-il que je rende si mal ce que

je sens si vivement ? Ne juge pas de l'état de mon âme par ma lettre.. Devine-moi, comme tu l'as toujours fait, interprète mon cœur que tu connais et non mes paroles...

Aussi, c'est presque ta faute si cette lettre, malgré l'inquiétude qui m'agite et la douleur que je sens, est si froide et si pâle. J'ai toujours éprouvé que je n'étais vrai dans ce que j'écris, que quand je ne pensais pas que j'écrivais. Toutes les fois que j'ai voulu écrire avec mon esprit, toutes les fois que je me suis attaché à bien écrire, je n'ai fait que des sottises et j'ai dit ce que je n'éprouvais pas. Dans ta dernière lettre, tu as prononcé le mot d'*éloquence* en parlant d'une de mes dernières, et malgré moi ma vanité s'en est emparée, ce mot m'est revenu à l'esprit, au milieu même des angoisses où me jetaient les horribles nouvelles que tu m'apprenais, et sans m'en rendre compte, comme je le fais aujourd'hui, j'ai voulu être éloquent. Aussi ma pensée a-t-elle été altérée, tronquée, rendue méconnaissable...

Tu me sauras gré, je l'espère, de l'examen de conscience rigoureux que je fais avec toi, et en raison de ma franchise, tu me pardonneras. Au reste, la leçon ne sera pas perdue. On n'est jamais éloquent, quand on cherche à l'être ; et voilà le grand écueil pour les hommes qui écrivent pour le public. En soignant son style et en arrangeant ses phrases, quel risque on court d'éteindre l'inspiration, et de cacher toute la naïveté de sa pensée ou du sentiment que l'on éprouve ! On ne devrait écrire pour le public que quand on se sent réellement du génie ; sans quoi l'on se perd. Car ce n'est plus pour soi qu'on travaille, mais pour les autres : on oublie de cultiver son âme et son esprit, de s'étudier à fond, pour se conformer à l'esprit et aux sentiments des autres. Le poète, l'artiste, le savant exercent une sorte de sacerdoce profane, et ils devraient modeler les autres sur eux-mêmes et non pas se modeler sur les autres !...

Lundi, 3.

Je suis horriblement fatigué ; il est deux heures tout à l'heure. J'ai écrit toute la soirée. Comme je vais demain chez Rio, j'ai voulu faire plusieurs choses urgentes, et mon esprit est aussi fatigué que mon corps. Mais je ne pourrai t'écrire demain à la campagne ; je brave la fatigue pour t'écrire quelques lignes ce soir, comme à l'ordinaire. Un quart d'heure ne sera pas beaucoup pour mon sommeil et ce sera beaucoup pour mon cœur.

Pauvre ami ! je voudrais tant apporter quelque baume à ce que tu souffres !.. Je ne puis rien, malheureusement, et c'est là mon supplice. D'ailleurs, je suis bien incapable de trouver dans les coups qui t'accablent rien qui puisse s'adoucir par des paroles... On dirait que Dieu s'acharne après toi pour t'accabler. Je m'y perds. Je cherche partout quelque motif de consolation et je n'en trouve que dans cet invincible espoir qui reste encore dans le cœur, après que tout en est sorti. Malheureusement, chez toi, il est effacé par la force de la douleur. Le présent étouffe tellement pour toi le passé et l'avenir que je suis effrayé de l'état où peuvent te jeter tes sombres idées. Que je voudrais donc répandre dans ton âme cette surabondance d'espérance qui me fait presque douter du malheur présent ! Non, mon ami, le malheur n'est pas notre condition ici-bas. La vie de ce monde est mélangée sans doute de tristes événements, de peines, de chagrins. Mais si chacun paie sa dette, chacun reçoit aussi sa part de biens et du bonheur de la vie...

Mon ami, sois plus fort que tu ne l'es. Tu uses ta jeunesse, en ajoutant aux malheurs présents les rêves de malheurs à venir. N'est-ce pas assez d'un malheur ? Voudrais-tu pas aussi tomber malade dans cet horrible climat du Nord et y languir loin du ciel de ton pays ? Pour le coup, rien ne me retiendrait ici, et je ferais dix mille lieues pour aller te rejoindre, si je te savais malade...

Adieu, je ne puis réellement plus écrire, et je sens que ma main comme mon esprit se refusent à une veille plus longue. Mon cœur lui-même semble glacé, et je ne trouve plus de quoi remplir cette page...

Mercredi, 5 août.

Je suis de plus en plus mécontent de ce que je t'écris depuis huit jours... Mon cœur est sec; je ne sens plus rien vivement, je ne me reconnais plus. Si cet état dure quinze jours encore, c'en est fait de moi, je croirai avoir perdu toute sensibilité. Il me faudrait te voir pour me retremper et je ne sais si le bonheur de retrouver ma famille pourra me rendre à moi-même. Hier cependant, une journée passée avec Rio, employée presque toute en conversation de cœur et d'imagination, m'a ranimé, m'a réchauffé un peu. Mais j'ai cru, en revenant de Margency ce matin, que la seule vue de mes livres de droit allait me replonger dans ma nullité. Il m'a fallu sortir, j'étais déjà sous l'influence desséchante de la procédure. A ma rentrée, je retrouve un peu de vie en moi et j'en profite pour t'écrire.

J'avais déjà cherché l'autre jour à t'expliquer les motifs qui, je le croyais, avaient jeté tant de froideur sur mes dernières lettres. Je crois bien encore que la cause que j'en donnais peut y avoir contribué. Mais mon cœur eût dominé ma vanité, s'il eût été réellement dans son assiette ordinaire. Il faut te le dire: depuis quinze jours je ne sens plus comme autrefois; je suis inquiet, mais je ne le suis pas comme je l'aurais été il y a un mois, comme je le serai, j'espère, dans quinze jours. Maudits livres de droit! Non, il est impossible que j'embrasse une profession où il faille ne s'occuper que de droit; c'en serait fait de moi...

Il est bien vrai que tes angoisses, ton tourment, tes douleurs n'ont pas retenti tous ces jours en mon âme, comme elles de-

vaient y retentir. Oui, j'ai été froid pour toi, je t'ai écrit presque comme j'écrirais à un homme que je n'aimerais pas. Pardonne-moi; j'étais dans une série de mauvais jours. Demain ma vie morale, ma vie d'imagination, ma vie de cœur recommence. Avec quelle joie je fermerai, je jetterai dans le fond de ma commode mes livres de droit qui m'ont plongé dans l'état d'anéantissement où je suis. Où trouverai-je une émotion vive qui me rétablisse entièrement? J'espère la rencontrer dans ta lettre de ce soir. La nouvelle du rétablissement de ta sœur, une de ces lettres de toi où tu te peins tout entier avec ta vive et tendre affection pour moi, me renouvelleraient; je l'attends avec impatience. Pendant que je t'écris, on me l'apportera sans doute; car il est trois heures passées et le courrier arrive à trois heures et demie...

. . . .

Le facteur est venu. L'heure se passe, il n'en viendra pas d'autre avant cinq heures; il faut fermer ma lettre et la porter à la poste. Si le malheur que je n'ose prévoir était arrivé, tu l'aurais écrit. J'espère donc.

Adieu, voici une lettre que je voudrais déchirer (1). Mais il faut que tu me connaisses tout entier. Si tu m'aimes encore après les aveux que je te fais, notre amitié est impérissable; car je ne puis t'en faire de plus pénibles, qui me fassent plus rougir de ma misérable nature...

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Markaryd, sur les confins de la Smœland et de la Scanie,
ce 18 août 1829.

Très-cher ami, nous faisons toujours huit à dix lieues par jour, dans un pays atroce, où il n'y a ni villes ni bourgades,

1. En marge de cette lettre, au sujet de laquelle Léon Cornudet se fait de si vifs reproches, Montalembert avait écrit ces mots : « *A prendre toujours sur moi. Admirable! délicieuse! unique!* »

ni bureaux de poste. Un temps affreux nous a poursuivis depuis le lendemain de notre départ de Stockholm. Tous les malheurs, toutes les contrariétés qui peuvent arriver aux voyageurs, ont été notre partage. J'avais d'abord pensé à t'écrire tous les jours quelques mots; mais j'y ai bien vite renoncé, d'abord parce que je n'en aurais pas eu le temps, étant obligé d'écrire tous les jours à mon père, et puis parce que ce n'eût été qu'une répétition par trop uniforme des mêmes plaintes, des mêmes ennuis. Rien ne change dans notre triste existence. Si ma sœur était moins accablée sous le poids de ses souffrances, si elle ne devenait pas chaque jour plus sombrement inquiète sur son propre sort, je serais presque au moment de me féliciter de ce que nous avons pu venir si loin sans accident fâcheux; mais il suffit de jeter un regard sur elle pour perdre tout courage. Il n'y a d'ailleurs aucune espérance nouvelle à concevoir: nul symptôme favorable n'a paru; et si la catastrophe tarde à venir, elle n'en est pas moins certaine...

Je me garderai bien de faire des *lettres sur la Suède*, comme tu me le demandes: j'ai bien d'autres choses dans la tête. Ce ne serait que plus tard que je pourrais prendre l'histoire et l'état actuel de la Suède pour base d'un ouvrage de principes et de doctrines politiques, comme Rousseau pour la Pologne Pour le moment, je ne veux qu'utiliser les notes que j'ai recueillies; certes, si je puis obtenir mon admission à la *Revue française*, je serai trop enchanté de me borner à cela.

Je suis plus charmé que je ne puis te dire de ton amitié croissante avec Rio. Oui, c'est une âme admirable, une âme comme il nous en faut, à nous qui mêlons dans nos rêves la religion, la liberté et la gloire. Lui, toi et Lemarcis, voilà les trois seuls qui me conviennent sous tous les rapports. Puissions-nous former le noyau d'un corps bien plus nombreux, bien plus puissant !

André Chénier a toujours été un de mes favoris; je suis étonné que tu ne m'aies pas nommé *la Jeune Captive* parmi

celles de ses poésies qui t'ont le plus enchanté. Comme toi, je trouve sa destinée sublime : c'est une destinée comme il nous en faudrait une. Il fut traîné à l'échafaud avec un marquis de Montalembert, proche parent de notre branche.

Ystad, ce 23 août 1829.

Nous voici, cher ami, à l'extrémité méridionale de la Suède ; nous voici au terme d'une partie bien petite, mais aussi bien pénible de notre affreux voyage. En arrivant ici, j'ai goûté le premier moment de joie que Dieu m'ait accordé depuis mon départ. J'ai trouvé deux lettres de toi, numéros 45 et 46 : l'une excellente, charmante ; mais l'autre incomparable et au-dessus de tout ce que tu m'as jamais écrit. Avant de te répondre en détail, avant même de te raconter ce qui m'est arrivé ces jours-ci, je veux tout de suite te parler de l'impression qu'à produite sur moi ce dernier témoignage de la sainte et délicieuse amitié que tu me portes et dont je suis vraiment indigne. Cher bien aimé ami, comment te dirai-je le bonheur que cette lettre m'a procuré, le bonheur paisible et complet dont elle m'a fait jouir pendant quelques instants de ma triste journée ? Je n'ai eu que le temps de la lire une fois et à la hâte, et déjà elle est gravée tout entière dans mon cœur. Je sens que c'est en vain que je tente de t'exprimer mon saisissement de joie, je sens que c'est faire tort à ma reconnaissance que de vouloir l'analyser : la lenteur et la froideur de mon style répondent si mal à ma pensée rapide et brûlante ! Je croyais, ami, que jamais tu ne m'écrirais rien de mieux que ce n° 41 dont tu repousses si modestement l'éloge ; et, en mettant cette lettre dans ma collection, j'inscrivis sur la première page ces mots : *La meilleure de toutes*. Mais maintenant que dirai-je de celle-ci ? En vérité, je ne sais, je ne connais pas de paroles qui répondent à l'émotion qu'elle m'a fait sentir ; je mettrai dessus: *Unique*, car elle est unique comme notre amitié.

Il y avait quinze longs jours qu'aucune voix amie n'avait retenti dans mon cœur et n'était venue y porter un peu de consolation et de distraction ; et voici que tout à coup cette voix qui la première m'avait révélé les douceurs de l'amitié, surgit plus forte que jamais, plus impérieusement consolante que toutes les autres, et vient me convaincre d'une honteuse ingratitude envers ce Dieu que j'osais accuser de m'avoir persécuté, et qui m'a donné un ami comme nul n'en a eu dans ce monde, un ami qui m'ouvre le cœur le plus pur et le plus aimant, afin que j'aille m'y reposer de mes ennuis et y chercher un inaccessible refuge contre les passagères épreuves de cette vie...

Je m'arrête, mon ami. Le temps et l'espace me manquent, ou plutôt me pressent : j'ai un million de choses à te dire.

Que je te conte à la hâte ce qui s'est passé ces jours-ci. Rien d'important, rien de changé : toujours temps affreux, routes détestables, auberges dégoûtantes, Élise au comble de la souffrance et de la faiblesse... Mais, arrivés ici, où nous nous reposons trois jours, un symptôme favorable s'est manifesté : elle a demandé à manger, et pour la première fois depuis trois mois et demi, elle a avalé quelque chose de solide. Elle n'est pas mieux, elle est même plus faible qu'à son départ de Stockholm ; mais cette victoire remportée sur une répugnance si invétérée est immense. Mon cœur s'est immédiatement rouvert à l'espérance ; je suis fatigué du désespoir ; je veux espérer, je veux me confier en l'avenir, dussé-je être accablé par un nouveau coup du ciel, par une troisième rechute. Malheureusement, le terrible passage de la Baltique est là pour détruire tout le faible mieux qui aurait pu reparaître...

As-tu remarqué dans le *Journal des Débats* deux articles de Saint-Marc Girardin sur les contes d'Hoffmann, où il donnait l'analyse d'un conte intitulé *Marino Faliero*, en envisageant cette histoire d'une manière toute nouvelle?... Saint-Marc Girardin me semble avoir un prodigieux talent. Il y a

dans les *Débats* du 26 juillet un article de lui sur M. de Bourienne, qui est d'une éloquence admirable. Le *je ferai* du jeune homme est superbe...

Greifswalde, ce 26 août 1829.

Nous avons eu, mon ami, le plus terrible passage que l'on puisse imaginer : vingt-quatre heures en mer par un orage complet, et douze heures échoués sur un banc de sable à l'entrée du port ; tout cela par une pluie battante et sans provisions. Dieu ne nous épargne aucune épreuve ; puisse-t-il, en considération de tous ces malheurs minimes, nous délivrer d'une catastrophe réelle ! Il y avait de quoi faire périr ma sœur sur-le-champ. Grâce au ciel, elle n'a aucun nouveau symptôme plus fâcheux...

Adieu. Prie pour ton malheureux ami.

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Champagny, jeudi, 13 août 1829

Il ne faut pas moins que la joie de me retrouver dans ma famille, après neuf mois d'une absence bien pénible, pour écarter un peu de mon esprit et de mon cœur les inquiétudes où me jette le manque absolu de nouvelles. Mais je n'ai pas besoin de te dire qu'il n'est pas de bonheur ni de plaisir qui me puisse faire oublier tes peines et éteindre ma sympathie. Il semble au contraire que le bonheur dont je jouis me fasse sentir plus amèrement encore et tes maux réels et tes angoisses...

La veille de mon départ, je suis retourné chez Mme V... pour savoir de tes nouvelles et de celles de ta sœur ; je ne l'ai pas trouvée. Je suis fâché à présent de n'avoir pas de-

mandé à parler à ta tante ; elle aurait sans doute compris le motif qui m'engageait à me présenter devant elle sans en être connu ; je n'y ai pensé que trop tard. Je sais seulement que vous devez être partis à présent. Mais, depuis le jour où tu l'annonçais à ta tante, n'est-il survenu aucun obstacle? La santé de ta sœur a-t-elle permis ce départ précipité? Je saurais tout cela si j'étais à Jully, car deux lettres de toi m'y attendent sans doute. Mais le moyen de me les faire adresser ici? Pour faire vingt-cinq lieues, les lettres mettent cinq jours, et dans cinq jours je serai parti. En France, tout va bien, mais à Paris seulement. La province! on ne s'en occupe guère plus que de ce qui se passe en Chine.

Pendant ce temps, je me tue en conjectures. Volontiers j'interrogerais les astres, et je commence à comprendre comment, dans un siècle moins éclairé que le nôtre, des hommes, même savants, pouvaient ajouter foi aux prédictions des astrologues. Je crois bien, moi homme du XIXe siècle, aux pressentiments, quoiqu'ils m'aient trompé plus d'une fois. Et bien peu s'en faut que je n'ajoute foi aux rêves. Pourtant, pas à tous. Cette nuit, par exemple, je te voyais, tu venais d'arriver et tu ne me montrais aucune amitié, aucun plaisir de me revoir. Mon Dieu! que j'étais malheureux! et que le réveil m'a soulagé! Mais enfin ta sœur était sauvée, son retour en France lui avait rendu sa santé et sa fraîcheur. Tu étais heureux ; je ne pouvais guère, malgré ta froideur pour moi, être bien malheureux, et je goûtais avant tout le changement survenu dans ton sort. Plaise à Dieu que mes espérances se réalisent et que mes rêves ne soient pas des illusions!

. . . .

Mon voyage n'a pas été des plus agréables en fait de compagnons. J'avais dans le coupé avec moi une espèce de Marseillais, sot comme il n'est guère possible de l'être, puant et sale, malade par-dessus le marché. Heureusement j'avais avec moi un volume de Victor Hugo et le premier volume de *Fragoletta,* roman nouveau de M. Delatouche. La lecture,

les douces rêveries qu'inspire un livre poétique et auxquelles je m'abandonnais sans réserve, et enfin le sommeil m'ont évité les frais d'une conversation qui m'aurait fort ennuyé. Je n'ai dit mot à mon animal de compagnon de voyage, et de cette manière le temps s'est passé pour moi assez agréablement.

Je ne suis arrivé que mardi à dix heures du matin. De la journée, comme bien tu penses, je n'ai pu prendre une plume pour t'écrire, et hier mercredi, à quatre heures du matin, nous étions levés et prêts à partir pour une expédition dans les montagnes qui a duré jusqu'à onze heures et demie du soir. Notre expédition a été des plus agréables, si ce n'est la fatigue et la longueur de la course, sans parler des discussions beaucoup trop longues pour savoir qui monterait ou ne monterait pas sur tel ou tel âne. Pour la première fois je montais à cheval. J'avais pour monture un des plus beaux chevaux de mon cousin. Je me serais loué de ma bonne fortune si j'avais su monter à cheval ou si j'avais été au bois de Boulogne. Mais, pour gravir dans les rochers, je me serais contenté modestement d'un petit cheval montagnard, allant toujours au pas. Mon coquin de cheval voulait toujours trotter, et alors j'avais tout à la fois à le retenir d'une main ferme pour l'empêcher de faire des faux pas dans les rochers, à me tenir droit sur ma selle et à empêcher de tomber une partie des provisions attachées sur la croupe de mon cheval. Tu aurais ri de me voir! En revenant, cela allait beaucoup mieux, j'étais plus aguerri. Et pourtant le chemin était bien plus difficile; car il s'agissait de descendre par des chemins taillés dans les rochers, et la nuit. Puis nous nous sommes égarés, Jules et moi. Il nous a fallu sauter des fossés, des murs, traverser des terres labourées.

Eh bien, je m'en suis tiré sans accident et avec beaucoup de plaisir. Pour ces dames, elles étaient épuisées. Elles n'avaient pas voulu rester dans leurs charettes ou sur leurs ânes pour descendre, et elles ont marché en vraies montagnardes. Aussi

j'étais fort inquiet. Mais, ce matin, tout le monde se porte bien, à part quelques petites courbatures dans les jambes. Ma pauvre tante, seule, a eu une attaque de nerfs qui n'a pas duré.

Les montagnes que nous avons parcourues sont à la hauteur de 750 toises au-dessus du niveau de la mer, à 200 toises au-dessous du Puy-de-Dôme que nous avions en face de nous. Nous avons contemplé d'admirables bois de sapins et des points de vue superbes. Les bergers et les paysans de ces montagnes ont l'air sauvage ; on y fait beaucoup de charbon. Au total, c'est une des plus belles promenades que j'aie faites. Je ne pourrais surtout te rendre les impressions que je ressentais en descendant ces montagnes le soir, au clair d'une belle lune qui argentait les rochers, ayant devant nous une vaste plaine couverte légèrement d'un voile de vapeur, mais visible encore à une grande distance. Mon imagination était singulièrement exaltée et j'oubliais bien souvent de retenir mon cheval qui m'avertissait par un faux pas du danger que je courais à lui lâcher les rênes comme à mon esprit. Jules et moi, nous avions l'air de deux paladins courant à la recherche de quelque château enchanté, et j'aurais presque voulu voir se dresser devant moi quelque blanche apparition, une Dame blanche, ou une Meg Mersilies aux cheveux gris flottants et au manteau rouge.

En voilà bien assez pour aujourd'hui. J'ai tellement confiance au retour de la santé de ta sœur que je puis causer avec toi, l'esprit libre, de tous les accidents de ma vie, comme aux jours heureux de ton séjour à Stockholm.

. . . .

Jeudi, 20 août.

Il y a une grande lacune entre la dernière date de mon numéro 48 et la première de celui-ci. Ma paresse, depuis que je respire l'air de ces montagnes, est indicible ; je n'écris rien,

je ne lis rien, je pense à peine, je mène une vie purement animale et je n'ai pas le courage de m'élever jusqu'à la vie que j'aime, la vie de l'âme, la vie de l'imagination. Je te l'ai dit bien des fois, et mon expérience me le confirme, pour que l'homme conserve son énergie, son activité d'esprit, de cœur et d'imagination, il faut qu'il souffre. Le bonheur amollit les âmes, les effémine, les rend incapables de tout ce qui est bon et beau. Il n'est pas jusqu'à mon cœur qui ne soit attiédi par cette vie de famille, après laquelle je soupire tant à Paris. Mais si ma paresse m'a empêché de rien écrire pour toi, elle n'a pu distraire mon cœur de l'inquiétude que me donne ton silence inaccoutumé... J'aime à me persuader que les embarras du départ et les ennuis du voyage auront nui à ton exactitude. Ce silence pourtant m'est bien pénible, surtout en ce moment. Tu m'as habitué à une telle exactitude, que je ne puis me faire à la privation de toute lettre de toi. Je ne le pourrais, dans un temps même où je te saurais heureux... pense donc à ce que je dois éprouver aujourd'hui que je te sais dans la douleur, quand ta dernière lettre était si pleine d'angoisse, quand j'y lisais presque l'arrêt de mort de ta pauvre sœur !...

... Je suis seul ici depuis mardi. Quant je dis seul, j'entends que mon père et ma mère sont repartis pour Jully avec mes sœurs. Mais Jules et sa mère sont ici avec moi, et je ne les quitterai que dans quelques jours, vers la fin de ce mois. Jules et moi sommes chargés d'une mission délicate qui nous obligera d'aller à Lyon... Il s'agit d'opérer une réconciliation de famille entre quelques membres brouillés par d'absurdes susceptibilités. Nous sommes porteurs du protocole et il faut l'appuyer de notre éloquence. Tu vois que je fais déjà l'apprentissage de mon futur état de notaire conciliateur, ou, si tu l'aimes mieux, je fais un apprentissage de diplomatie ; j'empiète sur vos privilèges, messieurs les diplomates. Plaise à Dieu que ma première ambassade réussisse ! J'ai lieu de l'espérer au reste.

En accompagnant ma mère et mes sœurs mardi dernier jusque dans la plaine, j'ai visité les bords de la Loire les plus voisins de nos montagnes. Ce n'est pas le plus beau de ces rivages délicieux; toutefois j'ai été content de ce que j'ai vu. Il y a un charme indicible pour moi dans les beautés de la nature. Ces collines qui bordent la Loire, boisées, pittoresques, tailladées, entremêlées de plaines, couvertes de jolies maisons, ce beau fleuve baignant un pays riche, florissant, de ses eaux limpides comme celles d'une fontaine, et ne pouvant s'assujettir à un lit fixe, tout cela m'enchantait... Si j'en ai le temps, j'y retournerai. J'y veux faire une promenade sur l'eau. Je n'aime rien tant qu'une course sur un batelet. Si j'ai jamais à moi une maison de campagne, je veux qu'elle soit voisine d'une rivière, ou au moins entourée de larges fossés; j'aurai une petite barque et chaque jour, au lever ou au coucher du soleil, je la ferai voguer en chantant. Que je suis donc enfant! Mais aussi pourquoi ne me donnerais-je pas ce plaisir? Il est réel; car, dans l'eau, les nacelles, les rames, il y a quelque chose de poétique, de gracieux, qui me plaît, qui parle à mon âme!..

Vendredi, 21 août.

Que dis-tu de la composition du nouveau ministère? Je vois ici beaucoup de gens s'effrayer et trembler pour les destinées de notre pauvre France. Pour moi je suis bien plus tenté de rire que de pleurer. Qui donc a pu s'imaginer qu'un tel ministère durerait? Avant un mois il doit tomber sous les coups de la presse, avant même que les Chambres ne soient assemblées... M. de Villèle était bien aussi habile que M. de Polignac peut l'être, et il n'a pu, avec une loi d'élection qui laissait une grande influence au ministère, parvenir à se composer une Chambre à sa fantaisie. Or, depuis M. de Villèle, il n'y a pas eu, que je pense, une réaction en faveur du parti Polignac... Le nouveau ministère n'a qu'une chance de salut; c'est de

suivre l'exemple de Wellington, de se faire réformateur, mais sans arrière-pensée. Or, je doute fort qu'il y pense... J'entends souvent parler politique depuis que je suis ici, surtout depuis que la nouvelle du changement de ministère nous est parvenue. Mais je n'ai guère envie, je t'assure, de prendre part à ces conversations.

C'est pitié que d'entendre raisonner politique une foule de gens, spirituels et raisonnables d'ailleurs. Les exagérations de parti sont quelque chose de bien stupide; j'en ai mal au cœur.

Ce pays est fort peu avancé. La bourgeoisie n'est pas encore convertie à la Charte et prend pour argent comptant toutes les terreurs de la *Quotidienne* et de la *Gazette de France*. La révolution! toujours la révolution! Je n'entends que ce mot résonner à mes oreilles! Et le peu de libéraux qu'il y a ici n'ont à la bouche que le mot de Jésuites! Je ne sais lequel est le plus ridicule ou de ceux qui tremblent au seul nom des Jésuites, ou de ceux qui prétendent que la révolution est à nos portes.

Je voudrais bien savoir ce qui se dit à Paris : car je ne crois guère que les journaux soient l'image fidèle de l'opinion publique; ils l'exagèrent et l'idéalisent toujours plus ou moins. Mais je suis privé ici de toute communication avec le monde civilisé.... Je lis le *Journal des Débas* et le *Constitutionnel*. Le *Journal des Débats* est vraiment fort remarquable. Ses articles sont fort bien pensés, bien écrits, un peu violents, mais il le faut. Pour terrasser un ennemi il faut frapper fort. Quant au *Constitutionnel,* il est plus pitoyable que jamais. Je pensais que la présence du danger le ranimerait un peu, lui rendrait de la vie; mais point : il est tout aussi plat, tout aussi ennuyeux, tout aussi mal écrit que par le passé. Il est bien le type des politiques libéraux, dont je te parlais tout à l'heure, qui croient avoir tout fait, quand ils ont dit Jésuites!...

...Voilà bien assez de politique...

...Depuis le départ de ma mère, je me suis mis à reparcourir tous les coins du château. Tu sais que c'est ici que je suis né, que j'ai passé dans ce pays une partie de mon enfance, et en parcourant les coins et recoins, une foule de souvenirs totalement effacés dans mon esprit reviennent s'y graver de nouveau. Tout vagues, tout incertains qu'ils sont, ils ont pour moi un charme que je ne saurais te dire. Depuis l'âge de six ou sept ans je n'étais pas revenu dans cette terre, et c'est un sentiment délicieux que celui qu'on éprouve en revoyant des choses qui n'avaient plus laissé en vous que les traces d'un songe vu à un âge où les impressions sont peu durables, mais où pourtant tout frappe vivement, et que l'on retrouve plus tard à une époque de la vie où on juge plus sainement, où on voit mieux les choses. J'aime à aller faire ma prière dans la chapelle où ma mère a été mariée, où je priais quand j'étais enfant, hélas! avec plus de ferveur qu'aujourd'hui. J'aime à cueillir des fruits sur les arbres où j'en cueillais enfant, à m'asseoir et à méditer dans les chambres où je jouais avec mes sœurs. J'ai revu mon berceau et je l'ai revu avec attendrissement. Le lit sur lequel ma mère m'a mis au monde existe encore, tel qu'au jour de ma naissance. Je ne puis me rendre compte de l'émotion que me font éprouver ces souvenirs déjà si éloignés. J'y rattache à peine des sentiments, des émotions, et pourtant j'éprouve je ne sais quelle impression mélancolique et pieuse à revoir les premiers objets qui ont frappé mes sens...

Pourtant, cher ami, je dois convenir que je m'ennuie quelquefois ici et que j'attends avec quelque impatience le moment de rejoindre ma mère. Jules travaille presque tout le jour, et le soir, fatigué, il a plus envie de dormir que de causer avec nous ou de se promener. Ma bonne tante, que j'aime de toute mon âme et auprès de laquelle je passe presque toute ma journée, a bien toujours cette imagination brillante et exaltée qui me plaît tant. Mais, comme il arrive aux personnes qui ne sont plus jeunes, cette exaltation qui, à notre

âge, comprend tout, s'attache à tout, sympathise avec tout ce qui a quelque grandeur, devient partiale et exclusive. J'aime tous les préceptes, tous les conseils qu'elle me donne, j'en sens mieux que jamais l'utilité. Mais parfois ils m'ennuient, je l'avoue à ma honte. Et puis ma tante vit depuis plusieurs années presque dans la solitude, loin du monde, et il me semble qu'elle ne le connaît plus bien, qu'elle en exagère les vices et les travers. Enfin, ce qui me fatigue plus que tout le reste, c'est de la voir sans cesse occupée de soins de ménage.... Je sens qu'une femme, qu'une maîtresse de maison doit accomplir toutes ces misères; mais je voudrais ne le pas voir...

J'ai lu ces jours derniers un livre nouveau dont je te conseille la lecture à ton arrivée à Paris. C'est un roman qui a pour titre : *Fragoletta ou Naples et Paris en 1799*. La partie historique est fort curieuse et fort amusante; quant à l'exactitude, je n'en puis rien dire, attendu que l'histoire contemporaine m'est malheureusement presque totalement étrangère. Les uns disent que c'est fort exact, d'autres qu'il n'y a guère de vérité. Peu m'importe après tout. Ce que j'aime dans ce livre, c'est la partie romantique, c'est la poésie. C'est un parfum exquis; sous ce rapport, aucun livre ne m'a fait plus de plaisir, aucun livre ne me paraît plus vrai. Car rien de vrai, à mon avis, comme la poésie. L'homme réel, l'homme apparent n'est pas celui qui est le plus vrai : c'est l'homme de la pensée, l'homme de l'imagination, l'homme idéal, toujours par suite de mon système que, dans l'homme, il faut séparer ses actions, ses paroles, de lui-même, de son âme, de ses pensées, de ses sentiments. Je ne veux pas te dire ce que c'est que Fragoletta, personnage mystérieux, dont j'ai douté, mais qui existe et dont j'ai un modèle vivant ici même. Tu as dû en lire une scène admirable dans le *Globe*, la condamnation des patriotes napolitains.

. . . .

Samedi, 22 août, 10 heures du soir.

Enfin, je reçois une lettre de toi du 31 juillet au 3 août! ... De quelles horribles inquiétudes elle me délivre! J'avais écrit précisément ce matin à d'Herbelot pour lui demander de tes nouvelles. Maintenant que j'ai cette lettre, j'ai oublié le long temps qui s'est passé sans aucune nouvelle de toi, et, toute triste qu'elle est, je suis tenté de me réjouir. Au moins ta sœur vit encore, il y a encore un léger espoir de la sauver, ta santé est bonne! Mais le silence mettait ma tête en feu. Qu'est-il arrivé? me disais-je. Malade, il m'écrirait encore, il trouverait moyen de me faire donner de ses nouvelles! Chose singulière, il ne m'est pas venu une fois à l'idée qu'une lettre avait pu s'égarer... Il semble que tu aies prévu la pénible privation que je devais éprouver et que tu aies voulu m'en dédommager par une longue lettre. Que je t'en remercie et qu'elle m'a touché! Pauvre ami, que je te plains! combien je sympathise avec ce que tu souffres! Une affreuse certitude m'eût été moins pénible que l'inquiétude que j'éprouvais et que je te disais à peine. Mais j'en suis à moitié sorti aujourd'hui, et, grâce à Dieu! ce n'est pas par l'affreuse certitude que je redoutais. Tout n'est pas perdu encore, puisque la pauvre malade a pu supporter les premières lieues du voyage, et il faut qu'elle les ait supportées, puisque je vois au timbre de la lettre qu'elle a été mise à la poste en route, et tu y aurais ajouté quelque chose si le voyage eût été funeste. Tout me dit d'espérer, et, grâce à Dieu! j'ai aujourd'hui de meilleures raisons pour le faire que mes désirs, puisqu'une partie du voyage s'est faite sans accident. . .

Je ne connais que trop bien cette lassitude de douleur que tu me rends si bien... Quelle misère — tu as bien raison de le dire — que cet épuisement dans le chagrin, dans les, inquiétudes, dans le malheur! Je te l'ai déjà dit; car j'éprouvais la même lassitude, le même épuisement que toi, presque

au même instant. Hélas ! il en est ainsi de tous nos sentiments. Tout s'épuise en nous, tout passe comme nous-mêmes, l'amour lui-même meurt aussi et s'éteint dans l'âme la plus belle, dans l'âme la plus vertueuse. En est-il donc ainsi de l'amitié ? Non, je ne le puis croire... Certes, il y aurait là de quoi accuser la Providence, si cette misère de l'humanité n'était en même temps une preuve énergique de notre vie future, de notre destinée dans l'autre monde. Là, tout vit d'une vie éternelle, et nous n'aurons plus à pleurer sur nos affections éteintes, sur nos sentiments épuisés !...

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Stettin, capitale de la Poméranie, ce 31 août 1829.

Je m'imaginais follement, cher et meilleur ami, qu'en mettant le pied sur le sol prussien, une partie de mes épreuves disparaîtrait et que je recommencerais à éprouver un peu de paix et de repos. C'était une espérance que je n'avais dite à personne, que je me cachais presque à moi-même, mais qui existait toutefois ; et en la voyant périr à son tour, j'ai appris combien elle était forte et enracinée dans mon cœur ; elle aussi a été amèrement trompée. La Poméranie me rappellera, s'il est possible, de plus tristes images que la Suède.

Pour commencer par les moindres misères, nous avons eu un temps atroce, un de ces temps qui décomposent l'existence, qui ruinent et abîment tous les projets, et qui, dans la position où nous nous trouvons, ajoutent cruellement à nos ennuis. Puis il a fallu traverser un pays aussi désert et aussi monotone que la Suède méridionale, et le traverser *au pas*, oui, au pas : car les routes y sont si détestables, si sablonneuses, que l'on n'y fait qu'une lieue par heure. Enfin mille autres épreuves sont venues nous assiéger. A les raconter, elles paraissent chétives ou ridicules ; mais quand on en a

été la victime, on est tout étonné de la manière extraordinaire dont elles enveniment les plaies les plus profondes du cœur.

Quant à notre pauvre malade, elle n'a pas changé ; elle continue à grignoter quelques aliments, sans en prendre assez pour se soutenir. Le médecin la croit mieux, et il y a quelques symptômes que l'on peut, sans trop de présomption, regarder comme favorables; mais ce mieux n'a rien de positif, rien de consolant, car il est imperceptible et n'exerce aucune influence sur son genre de vie... Dans les moments de crise, pour les grandes occasions, telles que pour la séparation d'avec son père, l'embarquement sur le bateau à vapeur, etc., il semble que la Providence lui accorde des grâces toutes particulières, tant son calme est admirable, tant son sang-froid est parfait; mais dès que nous reprenons le cours de nos misères habituelles, alors elle retombe dans un état désespérant de langueur, de faiblesse, d'abattement. C'est là ce qui use sa vie et la nôtre ; c'est là ce qui nous empêche de jouir d'un instant de repos ou de confiance ; c'est là ce qui me rend peut-être ingrat envers la Providence, tandis que je devrais être prodigue de reconnaissance pour le bienfait signalé qu'elle nous a conféré en nous permettant de l'amener en vie jusqu'ici, de faire avec elle deux cent cinquante lieues sur les six cent cinquante qui composent notre voyage... Je sens que mes forces morales décroissent chaque jour, et que toutes mes bonnes qualités s'annulent graduellement. J'ai perdu absolument toute énergie, je ne fais que végéter. Voyager comme je le fais, ce n'est pas ce qui donne du repos à l'âme ni des lumières à l'esprit : je perds l'habitude de la pensée et de l'étude. Quand j'ai un moment à moi, ce qui m'arrive de temps en temps pendant les journées de repos que nous sommes forcés de passer en certains endroits, je ne sais plus comment l'employer. Tout me répugne, et je me réfugie, pour fuir mes tristes pensées, dans un honteux sommeil...

Cher ami, je viens de relire la lettre que j'ai reçue de toi à Ystad. Il est superflu de rien ajouter à ce que je t'ai écrit au moment où je venais de la recevoir... Tes réflexions sur les méprises de la sympathie, même vive et perpétuelle comme elle l'est entre nous, ne sont que trop justes. Au 16 juillet, rien ne te disait mon malheur; au 1er août, nulle voix secrète n'est venue me dire que tu priais, que tu souffrais ce jour-là plus que tout autre. Il n'y a eu nulle union subitement inspirée de nos cœurs et de nos intentions, et l'amitié a été impuissante devant le temps et les distances... Ce 1er août est pour moi un jour sacré, et dont la solennité peut, à juste titre, être observée par *celui dont le cœur est plein de mes douleurs*. A pareil jour, il y a dix ans, je vis mourir mon grand-père. C'est à lui que je dois tout dans cette vie; c'est lui qui m'a inspiré l'amour de la vertu, le goût de l'étude...

Mon ami, je te parle le moins possible des détails de mon voyage, des pays bien peu intéressants que je traverse; mon journal, qui est aussi bien concis, t'en instruira suffisamment. Je ne te parle que de mes émotions, je ne te fais que l'histoire de mon cœur. Il est bien heureux que de temps en temps je reçoive de ces lettres qui me révèlent ou plutôt me rappellent l'étendue, la plénitude de ton affection pour moi; autrement, le bon sens me dirait que je te fatigue de ces plaintes perpétuelles, monotones, exagérées: mais une amitié comme la nôtre n'a que faire du bon sens. *Le cœur a ses raisons que la raison ne connait pas.*

Le changement de ministère m'a révolté, mais j'avoue que je n'en suis pas très fâché. Il fallait un coup décidé comme celui-ci pour réveiller notre France endormie, pour redonner de la vigueur et de la jeunesse à ce libéralisme qui était devenu si pitoyable dans son triomphe. La France constitutionelle n'est pas mûre pour la victoire. Encore deux ou trois ans de combat, ils lui vaudront un siècle de prospérité et de force.

Je ne terminerai cette lettre que dans cinq ou six jours a

Berlin. Là aussi de nouveaux ennuis nous attendent. J'y passerai peut-être quinze jours, un mois, sans avancer vers la fin de notre voyage, et sans rien voir, rien apprendre dans cette capitale, qui est la plus intéressante ville de l'Allemagne... Et puis, nous nous séparerons là du médecin qui nous a accompagnés de Stockholm, et qui nous est devenu nécessaire par ses soins de chaque instant. Ma sœur y perdra aussi une excellente gouvernante, dont le dévouement, l'entière abnégation de soi-même font honneur à l'espèce humaine, mais qui ne peut pas aller au delà de Berlin. Tu vois que nos épreuves ne sont pas terminées.

Adieu, cher. Prions l'un pour l'autre, et aimons-nous toujours comme aujourd'hui.

Berlin, ce 3 septembre 1829.

Je n'ai qu'un moment pour t'annoncer notre arrivée dans cette capitale...

Notre séjour à Berlin ne sera pas aussi prolongé que je le croyais. Encore tout plein de projets dérangés! Nous n'en serons pas du tout plus tôt à Paris...

Je suis heureux de penser qu'en ce moment tu es plus heureux que moi. Je le répète, puissent mes malheurs servir à prolonger ton bonheur !

Adieu.

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Jully, lundi, 14 septembre 1829.

... J'ai à te dire toute la joie que ta lettre m'a causée en m'annonçant un mieux dans la santé de ta sœur. Mon cœur

ne me trompait donc pas, quand il me disait au 1er août, malgré ta lettre alarmante, que ta sœur vivait encore? J'avais donc raison d'espérer, quand tout me disait qu'il n'y avait plus d'espoir ! Je n'ose pas trop pourtant me réjouir, de peur que ta prochaine lettre ne m'annonce une rechute ; je n'ose pas trop te féliciter, de peur que la mienne ne t'arrive dans un moment de crise désespérante. Qu'il est donc pénible de ne pouvoir se réjouir, le cœur libre d'inquiétude !

. . . .

Mercredi, 16, 9 h. du matin.

Je t'écris quand je peux, le soir, le matin; je n'ai pas d'heure fixe. Il faut que je prenne le temps comme il vient, ou plutôt comme on me le laisse ; car ici, en vacances, j'ai moins de temps à moi qu'à Paris dans le courant de l'année, malgré mes cours et mes études. J'ai établi mon cabinet de travail dans une petite chambre tout au bout de la maison, loin du salon, du billard, de la salle à manger, là où personne ne va, pour être bien tranquille. Mais j'y suis à peine qu'on vient m'y relancer.

Tantôt c'est ma mère qui me fait appeler, et pourquoi? Pour savoir où je suis. Tantôt c'est une de mes sœurs qui vient me prier de lui tenir compagnie au salon, de lui faire la lecture. Tantôt c'est pour recevoir la visite de quelque importun... En somme je suis fort heureux quand, dans la journée, j'ai pu rester une heure dans mon réduit mystérieux. La nuit seule m'appartient en propre. De dix heures à huit heures du matin personne ne vient me déranger, j'en suis bien sûr. Car ma mère est persuadée à présent qu'aussitôt rentré chez moi je me couche. J'ai bien soin de la laisser dans cette heureuse erreur et le plus souvent j'écris de dix heures à minuit. Si j'étais un autre homme, je me lèverais à six heures et j'aurais encore jusqu'à huit, deux heures de bon travail. Malheureusement je me

lève tard, je ne puis prendre sur moi de sortir de mon lit un peu matin, et tout ce que je puis obtenir, c'est d'être habillé à huit heures. J'ai plus de force de volonté le soir; quand je rentre chez moi, il me faut bien lutter un moment contre la paresse qui me presse de me jeter sur ce lit tout préparé et si engageant. Mais il n'y a que le premier moment qui me coûte, celui où je m'asseois devant ma table et où je taille ma plume. Sitôt que j'ai écrit une ligne, j'ai vaincu, je passerais la nuit... C'est une chose merveilleuse, quelle influence le silence de la nuit a sur mon être! Je vaux cent fois mieux le soir que le jour, esprit et cœur; je sens si vivement par le profond silence de la nuit, à la lueur vacillante de ma bougie! En vérité, mon ami, la nuit est plus belle que le jour, et je préfère la lune au soleil!

. . . .

Vendredi, 18, 11 h. du soir.

Voilà bien longtemps que je ne t'ai pas parlé politique. Et en vérité, c'est un sujet trop triste pour qu'on ait envie de l'aborder... Le choix du nouveau ministère est un bonheur pour nous; mais c'est acheter cher l'union et l'énergie qui manquent au parti libéral que de l'acheter par de tels hommes. Je commence à craindre que réellement il n'y ait dans le Roi et dans ceux qu'il a choisis assez de résolution pour se déclarer ouvertement contre la Charte et pour essayer du gouvernement par ordonnances... Charles X joue, non sa tête (nous la défendrions), mais son trône... J'aime les Bourbons comme hommes, comme rois même, mais j'aime mieux mon pays et les libertés de la France, et si le Roi poursuit réellement les projets qu'on suppose, et avec assez de probabilités, à ses ministres, et qu'on veuille le renverser du trône comme on l'a fait des Stuarts, mon parti est tout pris. Je n'ai pas besoin d'ajouter que si l'on attentait à sa vie

comme à celle de Louis XVI, nulle considération ne pourrait m'empêcher de me déclarer pour sa cause, et de verser mon sang pour lui. Je ne sais ce que nous réserve l'avenir ; mais je commence à l'envisager avec moins de confiance. Qui sait? Nous serons peut-être bientôt soldats! moi qui croyais vivre en magistrat obscur et dans les joies de la famille, je mourrai peut-être sur un champ de bataille! Cette idée me sourit. J'ai toujours désiré mourir jeune, tu le sais. Mais, hélas! que deviendraient ma mère, mon vieux père et mes sœurs? Quelle singulière chose que notre existence! Nous désirons mourir, nous désirons vivre à la fois. Mille voix nous appellent hors de ce monde et mille voix nous y retiennent!

Le voyage de la Fayette est un aussi grand événement pour nous, grâce à ce ministère, que la prise d'Andrinople. Je ne sais rien de plus, quoique voisin des lieux, que ce que les journaux en ont dit. Je n'approuve guère ces ovations en elles-mêmes, surtout adressées à la Fayette qui n'est pas trop mon homme, et je fais peu de cas de l'homme qui se prête avec autant de complaisance aux triomphes qu'on lui décerne. Mais j'en approuve fort le résultat et l'à-propos. C'est une fière leçon pour nos ministres; Dieu veuille qu'ils en profitent, eux et leur maître, et que celui-ci ait la prudence de les congédier !...

. . . .

Il est plus d'une heure et je dois me lever de grand matin. Prie pour moi et aime-moi comme je t'aime. J'ai grand espoir que ta première lettre m'annoncera que ta sœur est sauvée! Oh ! Dieu le veuille ! Je le prie bien sincèrement. Après la prière que je fais chaque jour pour mon père et pour ma mère, celle que je fais pour toi et pour ta sœur est bien la plus fervente de toutes. Adieu.

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Berlin, ce 13 septembre 1829.

...Nous partons demain de Berlin. Décidément nous n'allons pas à Paris ; nous ne devons pas avoir une seule consolation : par conséquent celle de revoir nos amis, notre patrie, ne fût-ce que pour un instant, doit nous être refusée. Nous passerons par Francfort, Strasbourg, Besançon, Lyon, le Rhône, peut-être toujours par *Chalon,* si le détour peut être compensé par les avantages que présente le trajet par eau... Cher ami, ne compte pas sur cette entrevue, n'y pense pas même. Dût-elle même avoir lieu, dût-elle échapper à l'influence de ma mauvaise étoile, elle sera toujours pleine de tristesse et de contrainte... Mais enfin, te voir, te serrer la main, ce sera toujours un bienfait ; ce sera quelque chose qui me rappellera le long bonheur que j'avais anticipé. Si je passe à Chalon, peut-être voudras-tu t'embarquer avec nous sur le bateau à vapeur jusqu'à Lyon. Si même je ne passe qu'à Lyon, ne pourras-tu pas venir m'y voir ? Je le sais, ce seront trois jours perdus, trois jours enlevés à ta famille ; mais, mon ami, deux ans d'absence et de douleur valent peut-être un sacrifice de trois jours...

Ce matin j'ai communié dans la superbe église catholique de cette ville ; j'ai tâché de me résigner entre les mains de Dieu, de me considérer comme l'instrument passif de sa volonté toute-puissante, de puiser un peu de force et de courage dans cette idée : je n'y ai guère réussi. Je n'avais devant les yeux que ma dernière communion à Stockholm, où je me suis abandonné à Dieu, me croyant déjà au terme de mes malheurs, et où j'étais si heureux ! Ma vie était une vie de délices en comparaison d'aujourd'hui : j'étais à ce charmant Eolskulle ; j'étais avec mon père, mes livres, mes espérances. Ah ! oui,

Dieu veut me punir d'avoir si mal apprécié les bienfaits dont il m'avait comblé à Stockholm, et qui n'imposaient pas silence à mes murmures.

Adieu, mon pauvre ami. A Dieu.

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Jully, 22 septembre 1829.

. . . .

Hélas ! que n'ai-je le temps et que ne puis-je te dire tout ce que mon cœur éprouve ! Mais je ne trouve plus de paroles aux nouveaux malheurs que tes deux lettres m'apprennent coup sur coup, au moment où j'espérais le plus, où je me réjouissais le plus du retour à la santé de ta sœur, de notre prochaine réunion, quand je pensais que tes souffrances allaient enfin finir. Je ne m'imaginais guère non plus que ton malheur pût devenir plus grand, qu'un surcroît de peines et d'angoisses pût s'ajouter aux peines et aux angoisses qui te déchiraient sans pitié depuis plus de trois mois. Pauvre ami ! toutes tes craintes, les voilà dépassées ! Tes rêves les plus noirs, les plus affreux, les voilà réalisés et au delà ! Que je conçois bien l'amertume de tes plaintes, de tes murmures contre les coups de la Providence !... Et pourtant c'est encore là notre unique et constante ressource, quand nous souffrons ! La vue d'une croix, du Dieu mourant dans des douleurs, dans des tourments horribles, console et encourage. Tu as bien agi en communiant à Berlin, en cherchant vers Dieu l'abri que la terre ne peut plus t'offrir contre le malheur. La religion est douce toujours, dans toute situation. Mais c'est surtout quand on souffre qu'elle est bonne, qu'elle est douce. Nous ne savons, nous, jusqu'à quel point il plaira à Dieu de nous éprouver.

Nous avons eu tort de penser que la colère de Dieu a une limite, et nous avons été punis. Espérons toujours, mais préparons-nous sans cesse à de nouveaux coups plus durs, plus amers que le premier. A présent, je me prépare à tout. J'espère encore ; comment vivrais-je sans espoir ?... Mais je m'apprête à souffrir plus cruellement encore. Je ne veux pas trop me fier à cette délicieuse espérance que ta lettre me donne de te voir à Chalon... Le désappointement serait trop affreux. Et pourtant j'y compte malgré moi ; je sens que je serai malheureux, horriblement malheureux, si ce projet ne s'exécute pas. Je crains aussi que, si je ne te vois, si je ne t'embrasse avant ton départ pour l'Italie, nous ne nous revoyions jamais sur cette terre. Oh ! si nous devions nous rencontrer bientôt dans le ciel ! Mais, non, il n'y faut pas penser. Mes sœurs, qui donc les protégerait ? Ma mère, mon père, qui donc consolerait leur vieillesse ? Je dois vivre, il le faut ; toi aussi, tu le dois. Nous n'avons pas encore rempli notre destinée sur la terre. Tu n'as que souffert encore, toi ; il faut plus, il faut agir. Moi, je n'ai encore ni souffert ni agi...

Ce que je t'écris est à peine intelligible. Pardonne... Ce qui m'afflige le plus, c'est que je ne puis pleurer. Moi qui m'ouvrirais les quatre veines à l'instant, si mon sang pouvait te rendre une seconde de bonheur, je ne puis te donner une larme ! Oh ! que mon cœur est sec ! Je me maudis, je ne souffre pas assez.

. . . .

Adieu, adieu, très cher et bien malheureux ami.

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Besançon, ce 2 octobre 1829.

Cher et meilleur ami, en ouvrant ta lettre, le chiffre 55 m'est sauté aux yeux, et j'en ai été épouvanté. Se peut-il que, dans un pareil moment, au milieu de si cruelles, de si longues, de si nombreuses douleurs, Dieu ait voulu me priver de quatre lettres à la fois de mon ami, de quatre sources de consolations, les seules qui me restent? Non, c'en est vraiment trop.

Ma sœur est toujours de plus en plus mal; chaque jour sa vie devient plus inconcevable : c'est à la fois un miracle et un supplice. Elle ne mange plus rien; elle perd peu à peu l'usage de la parole; enfin, depuis Strasbourg, elle est à l'agonie. Le duc de Rohan, archevêque de cette ville, qui nous a comblés d'attentions et de bontés, a eu un instant l'idée de l'administrer aujourd'hui; mais il a été obligé d'y renoncer, attendu l'impossibilité de lui faire avaler l'hostie...

A Lyon, nous irons faire un pèlerinage à Notre-Dame de Fourvière pour obtenir son rétablissement, ou du moins une douce mort pour elle!

Ce matin, j'ai été à une messe dite par le duc de Rohan; j'ai vu communier des militaires avec la plus grande ferveur. J'ai relu tous les beaux chapitres de l'*Imitation* que tu m'as indiqués. Je me suis surtout arrêté à ce verset: *Donnez-moi un peu de relâche, afin que je puisse respirer dans ma douleur, avant que j'aille en cette terre ténébreuse, couverte de l'obscurité de la mort.* Quant à la résignation, je n'en ai pas, je n'en aurai jamais.

Bon ami, je t'écris au milieu d'un bruit affreux; j'oublie tout ce que j'avais à te dire, et cependant il me reste à te dire quelque chose que je n'ose pas appeler une bonne nouvelle, parce que je suis encore persuadé qu'elle ne se vérifiera pas. Si une fois nous venons à bout de nous revoir, ne

fût-ce que pour un instant, le charme serait rompu, et je commencerais à espérer. Nous comptons partir demain pour Lyon et y arriver mardi soir 5 octobre. Nous descendrons à l'hôtel de l'Europe, place Bellecour. Mais mille choses peuvent nous retenir en route et même retarder notre départ d'ici; de sorte qu'il faut te résigner à nous attendre deux ou trois jours. Dans tous les cas, nous ne pouvons arriver avant mardi soir ou mercredi matin, et nous aurons mille embarras au moment de l'arrivée, qui m'empêcheront de te voir à mon aise. Nous resterons sûrement deux jours. Mais non, cela ne se peut pas, nous ne nous reverrons pas! Ma mère parle d'aller à Genève consulter un fameux médecin et entrer en Italie par le mont Cenis.

Parmi les livres que tu me prêteras à Lyon, vois, cher ami, s'il est impossible de me faire avoir une petite Bible latine en un volume.

Adieu, cher ; je puis donc te dire *à revoir!* Non, je ne l'ose pas.

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Jully, mardi, 29 septembre 1829.

. . . .

Je suis resté huit jours sans t'écrire. Mais ai-je besoin de te dire que ma pensée, ma prière, mes rêves même étaient pleins de toi, de ta douleur? Je me suis fait une habitude involontaire de tout te rapporter, mes joies, mes plaisirs, mes études, mes pensées, mes actions même indifférentes. A présent surtout que tu souffres, c'est plus qu'une habitude, c'est un besoin pour moi. Aussi, bien que je sois persuadé que mon serrement de mains te dira plus que mes lettres, je me suis remis à t'écrire aujourd'hui, comme pour me soulager,

et tous ces jours j'ai souffert de ne t'avoir point écrit, comme je souffre quand je n'ai pas eu le temps de m'agenouiller un instant pour prier Dieu.

. . . .

Je te donnerai à ton passage tous les numéros du *Globe* depuis le 1er août. Je suis de plus en plus content de sa politique. Mais ce sur quoi je veux appeler ton attention dans ma lettre, — car je ne le pourrai sans doute dans notre courte entrevue, — c'est un article de Rémusat sur les œuvres du baron de Staël, non que l'article soit remarquable, mais parce que l'homme dont il parle a été un de ces hommes si rares qui ont allié l'amour du catholicisme à l'amour de la cause de la liberté. J'éprouve un sentiment de joie indicible, chaque fois que je rencontre un de ces hommes. Leurs noms se gravent dans ma mémoire, entourés de bien plus de respect et d'admiration que les grands génies. Nous ne sommes donc pas seuls à unir dans notre amour la cause de la religion et la cause de la liberté! M. de Staël est mort jeune, sans avoir été flétri par l'âge ou par la vie publique, mais non sans avoir rendu des services, sans avoir attaché son nom à de bonnes actions. Voilà un sort à envier! Avoir fait du bien, beaucoup de bien, avoir servi la cause de la liberté et la cause du catholicisme, et mourir jeune! Hélas! je n'aurai jamais tant de bonheur; si je meurs jeune, je n'aurai rien fait pour les doctrines que je voudrais populariser; si je fais quelque bien, ma vie traînera et se flétrira par les années, par l'expérience, par les nécessités de famille.

Rio m'a dit que le duc de Broglie, son beau-frère, unissait, comme lui, ces deux croyances qui, dans notre siècle, semblent s'exclure. Je le crois; car une raison si juste et si droite, une âme si noble et si élevée ne peut pas ne pas les unir.

Mercredi, 30 septembre, 9 heures du matin.

J'attends avec impatience une lettre de toi qui me dise où et quand je dois te voir. Si tu ne passes pas par Chalon, je partirai pour Lyon. Que Dieu m'accorde la grâce de t'embrasser encore une fois! Car j'en ai besoin pour prendre courage à rester encore dix mois loin de toi.

Je ne t'ai parlé jusqu'ici que de ma sympathie à la douleur que te cause ton nouvel exil. Dans le premier moment je n'ai pensé qu'à toi. Pardonne-moi de penser à moi aujourd'hui; car j'ai doublement à souffrir, et pour toi et pour moi. Ç'a été une rude épreuve pour ton pauvre ami de rester une longue année sans parents, sans amis, tout seul à Paris. Mais, cette épreuve, je l'avais prévue... Cette fois, loin de m'attendre à une nouvelle solitude, j'avais formé mille plans d'études, d'émotions, de plaisirs communs... Cette nouvelle est venue comme un coup de foudre sur un ouvrage qui vient d'être achevé... J'éprouve la première atteinte de ce malheur qui tardait bien, à ce qu'il me semblait, à m'apporter ma part de souffrances. C'était peu d'avoir à supporter la moitié des tiennes; c'est mon tour aujourd'hui. Hélas! si Dieu pouvait au moins alléger d'autant ton fardeau, je ne me plaindrais pas.

... Nous eussions été trop heureux de passer ensemble l'année la plus ardente, la plus passionnée, la plus poétique de notre vie! Qu'elle eût été belle et riche d'émotions, d'études, de rêveries, d'élans d'âme, d'exaltation politique, religieuse, poétique!... Mais qui peut nous promettre qu'une année encore d'angoisses et de malheur pour toi, de solitude pour moi, ne nous éteindra pas et qu'à l'époque où nous nous retrouverons, nous serons, comme cette année, capables de jouir complètement du bonheur d'être ensemble? Je te le dis avec une franchise pénible : toute calme, tout exempte de passions qu'ait été ma vie jusqu'ici, j'ai vieilli; ma sensibilité

s'éteint de jour en jour, je n'aime plus comme autrefois, je ne sens plus comme autrefois, je ne prie plus avec piété, et il me semble que ce que j'écris, soit à toi, soit à d'autres, exprime plus souvent ce que je voudrais sentir que ce que je sens réellement... J'avais cru que l'étude du droit, opiniâtre et exclusive, m'avait abruti, et je te l'ai dit. Voilà six semaines et plus que je n'ai ouvert un livre de droit, que je respire l'air de la campagne, que je vis d'une vie douce de famille, et mon âme est sèche comme devant. J'espérais ton retour pour me ranimer. Le feu sacré pouvait se rallumer encore. Il s'éteindra tout à fait pendant cette dernière année de solitude, et quand tu reviendras, il ne sera plus temps ; c'en sera fait de cette sensibilité de ton pauvre ami, que tu exaltais au-dessus de la tienne !...

Je m'épuise à chercher la cause de cette décadence où mon âme est déjà tombée. Je me console parfois en pensant que telle est la condition humaine, en la considérant comme une preuve de notre dégradation et de notre vie future. Et alors il me prend envie de mourir, de rejoindre bientôt cette vie qui m'attend et où je dois voir mes désirs enfin accomplis. Mais hélas ! il y a à ma vieillesse prématurée une cause que je ne me puis cacher. J'ai ambitionné plus que personne la gloire d'écrire ; j'ai formé le projet d'écrire un roman et de me prendre moi-même pour type de l'homme que je voulais peindre. Aussi me suis-je analysé depuis un an avec une rigueur de psychologue. J'épiais chacune de mes impressions, de mes émotions, de mes sentiments, pour les saisir au passage. Mais cette analyse m'a été funeste. En ralentissant, presque à dessein, le mouvement des rouages pour les mieux observer, j'ai détruit l'économie de la machine ; en démontant chacune des pièces, je n'ai plus su les remonter. C'est l'orgueil qui m'a perdu. Une bonne pensée, une noble émotion me remplissaient de joie, et je me disais : « Il ne faut pas l'oublier, elle trouvera sa place dans ce que j'écrirai. » Je ne sentais plus pour sentir, mais pour me voir sentir, pour être

riche d'une pensée à écrire, et peu à peu s'est éteinte en moi la véritable sensibilité, la sensibilité d'instinct, pour être remplacée par une sorte de sensibilité de commande, une sensibilité littéraire. Peut-être le remède serait-il de renoncer tout à fait et sans arrière-pensée à mes projets d'écrire, à mon habitude d'écrire mon journal... Je prends avec moi-même la résolution de ne jamais faire imprimer une page de moi. Je ne suis pas assez bon pour devenir homme de lettres impunément, et je commence à comprendre le préjugé des hommes d'autrefois qui craignaient d'avoir un homme de lettres parmi leurs enfants. Pour me ranimer, il faut que j'y renonce sans arrière-pensée. J'écrirai avec le projet de n'écrire que pour toi et pour moi; que Dieu m'en donne le courage!

Mon ami, qu'il y a de charmes dans ces confidences intimes!... Mais admire la dégoûtante vanité qui me dévore : je n'ai pu, tout en écrivant cette lettre, chasser la pensée que cette confidence, ces scrupules de conscience pourraient entrer dans mon roman! Connais-moi tout entier.

Samedi, 3 octobre, 4 heures.

J'ai enfin reçu une lettre de toi, je l'attendais avec une vive impatience. Je craignais que, comme celle qui me recommandait de t'écrire à Francfort ou à Strasbourg, elle ne m'annonçât trop tard ton passage par Lyon. Mais, grâce à Dieu, ma crainte était vaine. Nous nous verrons. Il ne tiendra pas au moins à ton pauvre ami que tu n'éprouves cette mince consolation. Puisse-t-elle être l'aurore d'une meilleure ère! Tu seras, me dis-tu, le 5 ou le 6 à Lyon. J'y serai, moi, le 5 à quatre heures; je ne ferai qu'un saut du bateau à l'hôtel...

Est-ce encore une illusion? Hélas! je le crains. Mais, tu le vois, je m'attache au moindre brin d'espérance, comme à une ancre solide. Il y a longtemps que je ne devrais plus

espérer voir ta destinée s'améliorer, devenir plus riante. Eh bien, ce moment de bonheur, que tout aujourd'hui m'annonce comme certain, me rend l'espérance, sans autre motif que cette faible marque d'intérêt que la Providence semble montrer pour notre amitié. Je crois qu'elle s'est lassée enfin de te frapper et que tes souffrances vont aller décroissant!

. . . .

Dimanche, 4 octobre, 11 heures du soir.

... Demain, oui demain, mon ami, je t'embrasserai, je te verrai, je pleurerai avec toi. Je suis encore à Jully; je ne partirai qu'à deux heures du matin pour arriver au moment du départ du bateau qui quitte Chalon à six heures. J'étais venu dans ma chambre pour dormir une heure. Mais cela me fera plus de bien de causer avec toi, de te dire toute la joie dont mon cœur est plein. Allons, grâce à Dieu, voilà une espérance qui n'a point été trompée. Car je vais partir pour Lyon bien certainement, et à moins que tu n'aies été obligé de n'y point passer, je t'y rencontrerai. Mais quel coup de foudre, quel horrible désappointement si tu n'y passais pas!

... J'ai entendu parler hier d'une jeune femme qui se mourait, comme ta sœur, de la poitrine et qui s'est guérie entièrement en couchant pendant tout un hiver dans une étable à vaches, et en prenant du lait d'ânesse. C'est un remède que plusieurs malades désespérés de ce pays ont employé avec succès. Pour éviter l'humidité et la malpropreté de l'étable, on se fait construire en planches une chambrette dans l'étable, en ayant soin d'y pratiquer de larges fenêtres sur l'endroit même qu'habitent les vaches, et en laissant pendant toute la nuit ces fenêtres ouvertes, de manière que le souffle des bestiaux, qui est très salutaire, pénètre bien jusqu'au malade. Je t'engage fort à employer ce dernier moyen, puisque tous les autres sont épuisés...

. . . .

Lyon, jeudi, 8 octobre, 2 heures.

Tu tardes bien; mon ami, je suis à Lyon depuis lundi, courant tous les jours soir et matin tous les hôtels de la ville. Je croyais que tu arriverais plus tôt, et je commence à craindre que quelque funeste accident ne t'ait retardé. Ta sœur serait-elle plus mal? Ne passeras-tu pas par Lyon? Mon esprit se perd en funestes conjectures... Ai-je donc espéré encore une fois pour voir mon espérance s'évanouir?... Toutes les fois que je vais à l'hôtel demander si tu es arrivé et que j'entends cette triste réponse: « Non, monsieur, » mon cœur se brise. Que ferai-je si d'ici trois jours tu n'es pas ici? Je n'ose penser que je doive quitter Lyon sans t'avoir embrassé...

. . . .

Vendredi, 9 octobre, 7 heures du soir.

Mon ami, il m'est impossible de te dire tout ce que j'ai souffert dans la triste journée qui est près de s'écouler. Grâce à Dieu, je n'ai à me reprocher ni tiédeur d'âme, ni froideur. Toutes les puissances de mon âme se sont éveillées pour souffrir tout ce qu'il est possible de souffrir d'angoisses, d'inquiétudes, de tourments! J'en ai la triste certitude: tu ne viendras pas à Lyon. Tes projets sont changés, tu es parti pour Paris comme tu en avais eu l'intention d'abord, ou tu n'as pas passé par Lyon. Car il n'est pas possible que tu aies mis plus de onze jours pour venir de Strasbourg à Lyon. J'ai été deux fois à l'hôtel de Provence et à l'hôtel du Nord; j'y retournerai encore ce soir. Si vous n'êtes pas arrivés, c'en est fait, je n'espère plus. Ne nous verrons-nous plus sur cette terre? Je commence à le croire, et je le désirerais si j'étais sûr que nous dussions nous revoir bientôt dans le ciel!...

... Je suis dans une horrible indécision. Je crois pourtant qu'il faut partir. J'avais promis à ma mère d'être de retour jeudi soir. En partant demain, je n'arriverai que dimanche matin. Elle est déjà inquiète. Si j'avais une probabilité que tu passeras à Lyon, j'attendrais au risque de l'inquiéter davantage. Mais mon esprit voit tout tellement en noir à présent, que j'ai la presque certitude que tu ne passeras pas par ici. Il faut partir demain. Je laisserai cette lettre ici, au hasard que tu viennes à y passer.

Adieu. J'éprouve des convulsions à écrire ce mot. Je suis venu à Lyon avec la certitude de te voir, de t'embrasser, de pleurer avec toi, et j'avais le cœur plein de joie d'y penser. Je pars le cœur navré, brisé, avec la certitude de ne plus te revoir. L'un de nous deux doit mourir bientôt.

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Besançon, ce 3 octobre 1829.

Mon ami, mon meilleur, mon bien-aimé ami, prends entre tes mains le cœur de ton ami et console-le : tout est fini ! Aujourd'hui à midi, mon Élise, ma sœur unique, est montée au ciel, après une agonie de douze heures ; ses derniers instants ont été doux et paisibles ; elle s'est endormie dans le Seigneur sans angoisse, sans effort, elle n'a pas eu sa connaissance pendant toute son agonie ; c'est un bonheur pour elle, un nouveau crève-cœur pour nous, qui n'avons pas pu recevoir un mot d'adieu de sa bouche chérie.

Mon ami, je suis vraiment désespéré ; je perds celle qui aurait été ma meilleure, ma plus douce amie, celle à qui six mois de souffrances et de soins constants m'avaient enchaîné par des liens qui auraient dû être invincibles. Je ne pleure

pas pour elle. Dieu m'a semblé cruel, je l'avoue, en coupant à quinze ans la tige de cette jeune et brillante fleur ; mais enfin, six mois de longues, d'ininterrompues souffrances lui ont valu une place dans le ciel. Ce n'est pas seulement une sainte, l'ange gardien de notre malheureuse famille : c'est une martyre. Mais je pleure sur moi, sur mon infortunée mère ; elle ne sent pas encore toute l'horreur de sa situation, sa solitude, et cependant elle en est déjà accablée. Il y a de quoi briser son cœur, le mien l'est à moitié. . . . . .

. . . .

Je suis épouvanté de l'horrible rapidité de la catastrophe. Combien je m'imaginais peu, en mettant hier mon n° 55 à la poste, en te disant que ma sœur était à l'agonie, que j'étais si près de la vérité. Dieu ! si j'avais eu seulement trois jours pour me préparer, trois jours pendant lesquels j'eusse été sûr qu'elle dût mourir, j'aurais redoublé de soins, d'affection, de prévenances. Au lieu de la brusquer, de la gronder, j'aurais pris toujours son parti, et je me serais mis avec elle contre les remèdes dont nous l'accablions si inutilement ; enfin, je lui aurais demandé un dernier adieu, un dernier baiser. Mon cœur serait moins ulcéré, moins abattu ; j'aurais pu réfléchir sur ma douleur. Mais il n'en a point été ainsi. Réveillé à minuit par la nouvelle de son danger, je l'ai trouvée dans des convulsions violentes et dans une insensibilité complète, qu'elle conserva jusqu'à l'heure de sa mort. C'est le duc de Rohan qui lui a administré hier, comme par une prévoyance miraculeuse, le sacrement de pénitence ; c'est lui qui a lu les prières des agonisants à côté de son lit, qui a placé le crucifix entre ses mains mourantes. Il nous assure qu'elle est au ciel ; je le crois du fond de mon cœur.

Ami de mon cœur, je suis stupéfait, étourdi, hébété par cette catastrophe, que je prévoyais cependant depuis longtemps et avec laquelle j'avais tenté follement de me familiariser. Le fait est que je n'y ai jamais cru. J'en ai menti en criant partout et toujours qu'elle allait mourir ; une voix

secrète me disait toujours que non, que je verrais refleurir cette plante desséchée, naguère si brillante, si belle ; que je serais son protecteur, son ami, en un mot, son frère. La Providence me punit de mon mensonge, en vérifiant mes prétendus pressentiments. Elle est morte ; elle est là, gisant sur un lit de douleur, deux sœurs de charité à ses côtés. Non, c'est impossible, je ne puis le croire ; je ne puis croire que la mort ait été le prix de tant de souffrances, de tant de sacrifices. Enfin, elle est au ciel, elle est heureuse à jamais, elle prie pour nous.

Nous retournerons à Paris dès que les obsèques seront achevées, que nous pourrons avoir son cœur embaumé, que nous emporterons avec nous. Adieu le voyage de Lyon ! je compte être à Paris vers le 10 octobre. Mon malheureux père viendra nous y rejoindre quand il pourra. Mon Dieu ! vous m'êtes témoin que j'achèterais, par le sacrifice de toute ma jeunesse, encore une année de sa vie. Elle n'a donc traversé l'Europe, bravé tous les climats, survécu à mille accidents divers, que pour toucher le sol de la patrie et y mourir. Dieu de bonté, qu'ils sont cuisants et amers les souvenirs de ceux auxquels on a consacré sa vie entière pendant un long espace de temps !

Adieu, bon ami. Rappelle-toi qu'il faut maintenant m'aimer plus que jamais. Mon cœur est plein des plus déchirants souvenirs, et hier encore il y avait tant d'espoir ! Je t'écrirai de Paris dès mon arrivée. Grand Dieu, quel retour ! Je ne croyais pas qu'il pût être plus triste que le départ, et cependant quel surcroît de malheur ! Ma mère et moi, nous nous désolons réciproquement par nos souvenirs. Je n'ai pas besoin de te demander des lettres à Paris. Priez, toi et tes sœurs, pour ton malheureux ami ; ne prie pas pour le repos de l'âme de ma sœur : sa journée a été trop rude pour que son repos ne soit pas complet. Se peut-il que je ne la verrai plus, que je n'aurai pas cette amie si douce, si séduisante, cet intérêt si

légitime, si ennoblissant ? Oh ! mon ami, quelle pénible charge que la vie !

Besançon, ce 7 octobre 1829.

Ami de mon cœur, je viens de conduire ma mère au tombeau de ma sœur ; je viens d'entendre une messe dite pour elle, dans l'église où ses funérailles ont été célébrées.

Mais tout cela n'est rien. C'est avant-hier que j'ai souffert; aujourd'hui, je suis calme et presque heureux. Mais, avant-hier, quelle angoisse ! Ami, peut-être, le 5 octobre, tu étais heureux, tu jouissais de toutes les joies domestiques, et, ce jour-là, ton ami était en proie à la plus cruelle douleur qu'il ait jamais connue, qu'il ait jamais imaginée. Ce jour-là, SEUL *de mon nom et de ma famille*, j'ai dû rendre les derniers honneurs à la dépouille mortelle de mon angélique sœur : ce jour-là, j'ai été condamné à être, à mon tour, la victime de ces usages inhumains et cruels qui semblent inventés pour envenimer le supplice de ceux qui ont perdu ce qu'ils aiment. J'ai été contraint de traverser une foule indifférente et curieuse, de livrer ma douleur en spectacle pendant deux heures aux regards d'un monde d'étrangers ; j'ai vu le cercueil de ma sœur livré aux mains profane set grossières de je ne sais quels porteurs et acolytes ; puis je l'ai vu déposer dans sa fosse et j'ai entendu le bruit de la terre que le prêtre laissait tomber sur ces planches funèbres ; et puis je l'ai perdue de vue pour toujours !

Mon ami, je ne veux pas te donner les détails de mon supplice : tu liras mon journal, où j'ai tâché de les transcrire. J'ai seulement voulu que tu saches que, le 5 octobre, j'ai été plus malheureux que pendant tout le reste de ma vie. Tu n'as jamais encore, cher ami, suivi l'objet de ton amour et de tes soins à sa dernière demeure : un jour, tu rempliras ce devoir, tu boiras à ce funeste calice, car nul homme ne peut s'y dé-

rober; quand tu en seras là, pense à ton ami et console-toi de n'être pas comme lui seul de ta famille et loin de tes foyers.

Depuis la mort de notre martyre, je n'ai plus le courage de t'écrire, je n'en ai plus même le besoin. D'ailleurs, nous nous reverrons maintenant si tôt ! Toutefois, ne crains pas mon silence : nous partirons pour Paris après-demain. Dès mon arrivée, je t'écrirai, et toi, hâte-toi de venir me rejoindre.

Te rappelles-tu mes prédictions, mes pressentiments ? Ai-je mal fait de voir l'avenir en noir ? Je t'écrivais : *Elle mourra en route ; je serai seul au lit de mort de ma sœur!* Qu'en dis-tu ?

Et cependant, cette solitude n'a point été aussi cruelle qu'elle aurait pu l'être tout autre part qu'à Besançon. Les soins affectueux du duc de Rohan, qui nous loge chez lui, ont un peu adouci l'épreuve cruelle de ma mère ; et puis Dieu nous a envoyé un véritable consolateur dans la personne d'un jeune homme, Henry de Bonnechose, avocat général à la cour de Besançon, que nous n'avions jamais vu de notre vie et qui depuis notre malheur nous dévoue la sienne (1). Depuis huit heures du matin jusqu'à dix heures du soir, il est auprès de ma mère ; et moi, il m'a soutenu pendant tout le temps de cet affreux service, pendant que j'étais agenouillé devant la fosse de ma sœur. C'est un jeune homme admirable sous tous les rapports ; je lui ai promis une longue et sincère amitié.

Adieu. Aime-moi plus que jamais et prie pour moi.

1. Le jeune avocat général à la cour de Besançon, qui savait si bien dès lors consoler les affligés, entra, après la révolution de 1830, dans les ordres, et est devenu le cardinal de Bonnechose, mort archevêque de Rouen.

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Jully, dimanche, 11 octobre 1829.

Je suis anéanti, stupéfait, mon cœur est navré, mon pauvre ami, mon meilleur ami, mon bien aimé. J'arrive de Lyon, il est dix heures ; on m'a remis tes deux lettres. La première que j'ai ouverte m'a annoncé la mort de ta sœur. Les voilà réalisés, mes funestes pressentiments ! Tout ce que je prévoyais de pire est arrivé. Je ne sais que dire. Ne t'attends pas à une lettre qui te console, car je ne trouve point de paroles. Mon cœur saigne autant que le tien, tout ce que tu souffres, je le souffre. Mais c'est tout ce que je puis te dire ; car je suis attéré. Je me suis jeté au cou de ma mère, après avoir lu ta lettre, pour pleurer dans son sein. Mais je ne fais que sangloter ; car ma douleur est si poignante, si amère, que je ne puis pleurer. Non, mon ami, je ne t'adresserai aucune consolation, je n'en trouve pas à ton malheur. Je t'écrirai longuement, aujourd'hui, demain, après-demain, tous les jours ; car je sens que ce n'est pas de sitôt que ma douleur s'épuisera. J'aurais perdu un de ces anges qui sont mes sœurs que je ne souffrirais pas davantage. Après avoir lu ta lettre, je les ai regardées toutes trois pour voir s'il ne m'en manquait aucune. Je les ai embrassées en silence, comme pour remercier Dieu de les avoir épargnées. J'en ai trouvé une malade, au lit. C'est ma Céline ! Dieu ! si je la perdais ! Oh non ! c'est une idée folle ; elle n'est qu'indisposée. Et toi, mon ami, tu as perdu ta sœur chérie ! Elle n'est plus. Tu laisses ses restes dans une ville qui n'est pas celle que tu habites, tu ne pourras pas les visiter chaque jour. O ! mon Dieu, que tu es malheureux !

Quand je ne faisais que prévoir cette affreuse catastrophe (et Dieu sait qu'en la prévoyant, je n'y croyais pas), j'avais la

force de te chercher des consolations, de te dire qu'une jeune fille morte à quinze ans était un ange au ciel. Aujourd'hui cette idée ne me suffit pas. Cet ange, c'est sur la terre qu'il devait rester pour faire le bonheur de son frère, de son père et de sa mère. C'était là sa place. Pourquoi l'avoir appelé sitôt ? Pourquoi Dieu vous arrache-t-il ainsi de si douces, de si pures jouissances ?

Même date, quelques heures plus tard.

... Je n'ai point encore de consolations à t'offrir, rien que ma douleur, que ma sympathie plus vive, plus profonde, plus entière qu'elle n'a jamais été. Quand j'étais horriblement inquiet à Lyon du retard qu'éprouvait cette arrivée tant attendue, des suites que devait avoir cette affreuse maladie, je maudissais avec amertume cet état d'incertitude et d'angoisse où j'étais, appelant de mes vœux quelque affreuse certitude pour en sortir, quelque horrible douleur qui me semblait devoir être moins pénible. La voilà, cette affreuse certitude, la voilà cette horrible douleur ; et je suis sans force pour la supporter, et elle m'accable de son poids, et je regrette à présent le misérable état d'angoisse et d'incertitude que je supportais si impatiemment... Pauvre ami ! Que ne donnerais-je pas pour t'arracher à ta douleur ! Dix ans de ma vie, dix ans de bonheur, pour qu'un mois de vie soit rendu à ta sœur, pour que tu puisses l'entourer de tes derniers soins, de tes dernières caresses, avec plus de sollicitude, avec plus d'amour.

Depuis ce matin, une autre lettre de toi, encore de Besançon, m'a été apportée par le courrier. Je n'ai pas besoin que tu me détailles toutes tes douleurs au jour des obsèques de l'ange que tu as perdue. Ma sympathie me les a toutes révélées dès que j'ai eu la certitude de la mort de ta sœur. Je n'ai pas eu encore et n'aurai pas de sitôt, j'espère, le triste devoir, l'horrible devoir de conduire un des miens dans la

terre. Mais je n'ai que trop vu ces épouvantables cérémonies et mon imagination a anticipé déjà toutes les douleurs d'un fils qui ensevelit son père, d'un frère qui ensevelit sa sœur. Aujourd'hui ce n'est plus mon imagination qui les conçoit, c'est ma sympathie qui me les rend présentes, qui m'en retrace chacune des circonstances avec une effrayante amertume. Mon pauvre ami, si tu souffres plus que moi, comme il n'est que trop certain, que tu es malheureux !

Tu ne recevras cette lettre que bien longtemps après ton retour à Paris. Faut-il qu'à tout mon chagrin vienne se joindre la crainte d'arriver le dernier t'apporter l'expression de ma vive douleur, et peut-être d'être soupçonné de négligence dans un pareil moment? Mais non, tu ne peux pas le penser: cette dernière crainte est chimérique, grâce à Dieu.

...Cher, très cher ami, un bien nous reste à tous deux, un bien grand, impérissable : une amitié invincible, immortelle. Nous la consacrâmes un jour sur un autel; la voilà consacrée aujourd'hui sur un tombeau. Ce n'est plus seulement une sympathie de goûts, d'inclinations, de croyances, d'opinions qui nous lie ; c'est encore une sympathie de douleur. Celle-là ne te manquera pas, ne te manquera jamais, et tu as bien fait d'imprimer sur ton cachet de deuil cette devise : « Le temps passe, mais l'amitié reste. » Oui, l'amitié reste, la nôtre surtout. Elle défie la mort, elle défie ce signe de deuil sur lequel tu gravais ton cachet, et je te remercie de l'idée que tu as eue d'imprimer cette devise sur de la cire noire....

Adieu, ami de mon cœur, voilà une lettre si décousue, si incohérente, que tu ne pourras peut-être la comprendre. Comment en serait-il autrement dans un pareil moment de douleur?

Je t'aime plus que jamais. Je prie de toute mon âme pour toi, pour ton père, pour ta mère. L'ange qui vient de monter au ciel, je le choisis pour l'ange gardien de notre amitié.

Jully, mercredi, 14 octobre 182J.

Mon tendre ami, il me semble que dans mes deux dernières lettres j'ai trop donné cours aux sentiments de vive douleur qui remplissaient mon âme tout entière. Peut-être cette sympathie profonde t'a-t-elle fait quelque bien. Mais peut-être aussi ai-je rouvert ta blessure en y touchant sans prudence et sans délicatesse. Hélas ! je n'étais guère le maître de ce premier élan de sympathie, avec lequel mon âme tout entière s'est précipitée vers la tienne, comme si j'avais pu t'arracher tes maux, tes souffrances, les concentrer sur moi, les prendre tous, et te rendre ton avenir aux dépens du mien. Aujourd'hui que la misère de notre nature, qui se refuse à une douleur continue, a émoussé la vivacité de ma première impression, j'éprouve le besoin de te consoler. Mais, hélas ! que dire? J'ai pris une plume avec cette intention, et je m'arrête déjà. La seule idée qui puisse adoucir ton chagrin, tu n'avais pas besoin de moi pour qu'elle te vînt à l'esprit : Ta sœur est heureuse ; bien plus heureuse qu'elle n'eût jamais été sur cette terre ; ta sœur est un ange, ta sœur prie là haut pour ta pauvre famille et t'attend. O bienheureuses les jeunes filles qui meurent dans l'âge de l'innocence et des illusions ! Mais malheur, malheur à ceux qui les ont aimées, et qui leur survivent ! Aussi, mon pauvre ami, ce n'est pas sur ta sœur que j'ai pleuré, c'est sur toi, sur toi privé d'une douce amie, d'une liaison plus délicieuse que l'amour, parce qu'elle est plus pure, et que Dieu a brisée au moment où tu commençais seulement à en jouir. Après une telle perte, il y a, je le sens, je ne sais quelle douleur mélancolique à penser qu'une âme autrefois étroitement unie à la nôtre jouit maintenant du bonheur des élus, adore Dieu face à face et le prie pour ceux qu'elle a laissés, à lui offrir les élans d'une religieuse affection. Mais quand on abaisse sur la terre ses yeux égarés un instant dans le vague des cieux, qu'on se retourne et qu'on se

voit seul, oh ! la foi est impuissante; cet ange, il le faudrait sur la terre, à côté de soi, présent, prêt à vous parler, à vous serrer la main ; on murmure contre la main qui l'a arrachée, et l'on n'est point consolé.... Oui, mon ami, c'est une pénible charge que la vie, comme tu le dis ; mais cette charge, il faut la supporter. Dieu nous l'a ordonné. Ce n'est pas tomber dans la catégorie des consolateurs que d'en appeler aux consolations religieuses, ce sont les seules qui te restent dans le malheur qui a brisé ton âme. Lis et relis, je t'en supplie, les chapitres de l'*Imitation* que je t'indiquais. C'est le livre de ceux qui souffrent. Si la douleur est trop forte, pense à celle de ton père plus malheureux que toi encore, puisqu'il a perdu sa fille, l'ornement et la consolation de sa vieillesse ; à ta pauvre mère, qui a besoin de tout ton amour pour soutenir un pareil coup.

. . . .

On m'a renvoyé de Lyon un petit billet que ma Céline m'écrivait il y a aujourd'hui huit jours, après que l'une de tes lettres, décachetée par ma mère, leur eut appris ton malheur, et qui n'est arrivé qu'après mon départ de Lyon. Je veux te le transcrire, parce qu'il te montrera que je n'ai pas seul souffert ici de ta douleur. Bonne petite ! elle n'osait écrire que ta sœur était morte, elle craignait de me faire trop de mal par cette brusque nouvelle, et préférait employer un détour, pour m'engager à revenir : « C'est ton pauvre cœur qu'il « faut plaindre, mon doux ami, mon bon frère. Tu ne verras « point à Lyon M. de Montalembert ; sa sœur est fort mal et « il ne quitte pas Besançon. Maman a ouvert sa lettre. Elle « ne veut pas te l'envoyer, parce qu'elle craint que ce petit « billet ne t'arrive même pas. Si tu le reçois, pars bien vite. « J'ai bien du chagrin et bien de la tristesse des inquiétudes « que tu vas avoir. Adieu, je t'embrasse. Nous ferions encore « le sacrifice de plus d'un jour sans te voir, si tu pouvais « savoir ton pauvre ami plus heureux. Ta Céline. »

Qu'elle comprend bien notre amitié ! Que son billet est sim-

ple et touchant! Elle aime que je lui parle de notre amitié, que je lui dise ce que nous faisons ensemble, quels sont nos travaux, nos plaisirs. Nos plaisirs ! Il n'y en a plus guère pour nous, mon pauvre ami!

Aujourd'hui elle a bien souffert; sa fièvre avait redoublé après une journée où nous la croyions guérie. Elle souffrait d'horribles douleurs de tête; elle était pâle et ses grands yeux roulaient enflammés. Pourtant pas un mot de plainte. Elle me serrait la main, tandis que je cherchais à la soulager. Les sangsues ont apaisé ses douleurs, et Dieu nous fera la grâce, j'espère, d'arrêter la maladie qui ruinerait bien vite ce corps si frêle, cette santé si délicate. Ton horrible malheur m'a rendu mes sœurs plus chères, s'il est possible. Il me semble que la perte que tu viens de faire m'a rendu mon trésor plus précieux, et quand je les embrasse, je voudrais, en les serrant plus fort, les attacher davantage à cette vie qui me serait insupportable si je les perdais. Oh! pourquoi Dieu n'exauce-t-il pas la prière que je lui fais soir et matin depuis bien longtemps déjà, de t'épargner enfin et de reporter sur moi sa colère, sur moi qui la mérite mieux que toi? Adieu, mon doux, mon tendre ami, puissent mes lettres te faire quelque bien! Je le voudrais, je serais moins malheureux aussi de le penser. Mon cœur est tout à toi.

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Paris, ce 9 novembre 1829, au soir.

Je n'ai reçu qu'hier soir, en rentrant de Versailles, ton n° 65. J'y réponds brièvement et sur-le-champ, tendre et bon ami, afin que ton désir soit rempli et que tu reçoives encore une lettre de moi avant ton départ de Chalon...

La voilà donc finie, cette douce et tendre correspondance,

qui a donné pour ainsi dire un nouveau ton à notre amitié ! Je n'y renonce que pour te voir, que pour te serrer dans mes bras. Eh bien, croirais-tu que j'y renonce avec quelque peine ? Il me semble que notre amitié a puisé une nouvelle force, s'il était possible, dans cette correspondance ; que jamais nous ne nous sommes racontés l'un à l'autre avec tant de fidélité et d'abandon dans nos conversations et dans nos lettres. Mais enfin je sens que j'ai cependant bien besoin de toi ; que, si tu ne venais pas, mon cœur serait glacé de douleur et de désappointement.....

Adieu. Je t'aime et t'embrasse. A REVOIR !

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Chalon, mardi, 10 novembre 1829, 11 heures du soir.

Très cher ami, c'est demain que je pars. Je t'ai promis une lettre avant de quitter Chalon ; je tiens ma promesse, quoique bien fatigué. Mais, au moment de quitter ma famille, j'ai besoin de penser à toi que je dois retrouver à Paris, pour partir sans chagrin. Et en vérité, de toutes façons, il est temps que je revienne près de toi, que je te revoie. Il me semble que je ne trouve plus rien à t'écrire. Il faut, il faut que je te voie : la correspondance ne me suffit plus depuis longtemps.

J'ai pourtant encore quelque chose à t'écrire ce soir, qu'il est nécessaire que tu saches avant mon arrivée.

Mes lettres t'ont fait plaisir, t'ont fait du bien dans ton malheur. Tu me l'as dit et je le crois. Après des lettres que tu as trouvées pleines de sympathie et de sensibilité, comment t'attends-tu à me retrouver ? Aussi sensible que mes lettres me font sans doute ? Oui, je le suis, et plus, beaucoup plus. Car, je te l'ai déjà dit, je vaux mieux que mes lettres, je sens mieux que je n'écris. Mais mes lettres valent pourtant dix

fois mieux que mes conversations. C'est là que j'exprime mal ce que je sens, ou, pour mieux dire, je ne l'exprime pas; je ne sais pas parler, même à mon ami, même à celui qui me connaît le mieux, qui me comprend le mieux au monde. Ce que je dis est froid, rend mal ma pensée, la fausse souvent... Il faut que tu me devines, que tu comprennes mes yeux, mes serrements de mains; car je ne sais rien dire.

Ce n'est pas tout. Quand je t'écris, seul, dans le silence, sans distraction, tout entier à mes émotions, à mes sentiments, mon âme est plus pure, plus ardente, moins tachée de faiblesses et de misères; je m'idéalise en quelque sorte, et ne me fais voir que de mon beau côté. En écrivant, je sens mieux que dans le mouvement d'une conversation rapide et animée, et quoique mes lettres ne disent pas tout ce que je sens, cependant elles me font meilleur, non que je ne suis dans le moment où j'écris, mais que je ne suis la plupart du temps dans la vie commune.

Tu ne me retrouveras pas constamment tel que je suis dans mes lettres; tu me retrouveras avec tous mes défauts, avec une sensibilité plus vive peut-être, développée par l'isolement, l'absence et surtout tes malheurs, mais tout aussi peu démonstrative, tout aussi inégale, journalière j'allais dire. Quand tu me verras en réalité, et non plus seulement dans mes lettres, quand mon âme se montrera sous toutes ses faces, et non plus seulement sous celle qui lui est la plus favorable, tu ne me jugeras plus aussi favorablement, aussi partialement, je puis dire. Mais j'avais besoin de t'en prévenir, de peur que, ne me retrouvant pas tel que tu t'y attendais, ton amitié ne vînt à diminuer avec ton estime. Et je puis bien consentir à baisser dans ton estime, mais dans ton amitié, jamais. Le temps a réalisé ce que tu me disais dans la première de toutes tes lettres, si délicieuse, si précieuse pour moi, que nous devions donner un démenti à cet odieux proverbe : « Les absents ont tort. » Notre amitié n'a fait que croître dans notre séparation d'un an; elle est aujourd'hui à

l'abri de toute atteinte. Mais si elle devait se briser, mon ami, je ne m'en relèverais jamais...

Adieu ; notre correspondance est finie, mais nous allons nous retrouver. Mon cœur est à toi.

TROISIÈME PARTIE

LE VOYAGE EN IRLANDE

1830

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Londres, ce 10 août 1830.

Me voici, cher ami, de retour à Londres (1), et je suis fort inquiet de ne pas y trouver un seul mot de toi. Pendant la journée que j'ai passée à Paris, j'ai su que tu étais parti, selon ton intention, le 27... Je ne te fais pas le moindre reproche de ton silence, parce que je suis persuadé qu'il est motivé par quelque raison impérieuse; mais, tout impérieuse qu'elle soit, elle peut être aussi inquiétante, et je ne peux plus attendre en silence qu'une lettre de toi vienne me rassurer.

1. Ch. de Montalembert avait entrepris, à la veille même de la révolution de 1830, le voyage d'Irlande, qu'il méditait depuis sa sortie du collège et dont il a parlé, comme on l'a vu, à plusieurs reprises, dans ses lettres de Suède. Ayant appris, à son arrivée à Londres, les événements de France, il s'était empressé de revenir à Paris. Mais son père exigea qu'il repartît immédiatement, et, à ce moment, il ne s'agissait plus pour lui de réaliser le voyage d'Irlande, d'abord projeté et qui n'eut lieu qu'un peu plus tard, mais d'attendre à Londres sa mère et son frère, et de les accompagner dans des visites de famille ou des courses d'affaires en Angleterre.

Je détourne toutefois ma pensée de toute idée sombre ou cruelle, pour te raconter un peu ce que j'ai senti, ce que j'ai fait depuis notre séparation.

Ce que j'ai senti!... Non, je serai discret sur ce point-là, il le faut. Je te dirai seulement que mon âme a été, comme de raison, uniquement et exclusivement absorbée par la pensée de la grande crise que subit en ce moment notre chère et belle patrie. Certes, jamais destinée ne fut plus grande, plus imposante que la sienne; jamais leçon plus terrible ne fut donnée aux rois. J'espère que Charles X aura quelque Bossuet pour faire son oraison funèbre : car, certes, le sujet serait digne d'un tel génie. Toutefois je serais de mauvaise foi avec toi si je te dissimulais qu'un sentiment de douleur et d'inquiétude est celui qui prédomine dans mon âme quand je réfléchis à la révolution dont nous venons d'être témoins...

La hiérarchie sociale, qui commençait péniblement à se rétablir, est de nouveau entièrement détruite; le passé est de nouveau rejeté, renié. bafoué, et c'est, à mon avis, le plus grand malheur et le plus grand crime d'une nation. Enfin, et surtout, je suis convaincu, autant par l'histoire que par la raison, que la liberté ne gagne rien à une victoire subite et inattendue; elle vit de sacrifices longs et graduels, de conquêtes lentes et successives.

Du reste, ce sujet est inépuisable, et il vaut mieux différer d'en parler. Moi, surtout, j'ai mauvaise grâce à faire de la critique, car elle ne saurait guère être impartiale, vu le triple coup dont ma famille se trouve frappée à la suite des derniers événements : 1° par la destitution de mon père; 2° par la dispersion des pages, ce qui compromet l'existence de mon pauvre frère; 3° par l'abolition de la pairie héréditaire, ce qui anéantit la mienne...

Voilà assez de politique, assez de tristes réflexions...

Si je n'avais pas été étourdi, consterné et absorbé par les horribles événements de l'avant-dernière semaine, j'aurais fait un voyage jusqu'à présent fort amusant, sauf toutefois deux

traversées sur mer, — l'une, du Havre à Portsmouth, l'autre, de Dieppe à Brighton, — toutes les deux de treize à quatorze heures, et pendant lesquelles j'ai été malade à la mort. Il me semble que j'ai encore le mal de mer, tant j'en ai souffert longtemps après. C'était cependant la onzième ou douzième fois que je naviguais. Il paraît que je ne suis pas fait pour la marine.

La nuit où tu m'as vu partir, j'ai été étouffé, assassiné par ce monstrueux électeur de Basse-Normandie, qui s'était assis entre la vieille femme et moi, et qui se servait de nous deux alternativement comme d'oreiller pendant toute la nuit. A Rouen, où je suis arrivé cuit par le soleil et étouffé par la poussière, j'ai passé une journée charmante, occupé à courir les vieux bâtiments, le vénérable palais de justice, et ces magnifiques basiliques de Notre-Dame et de Saint-Ouen, les églises gothiques les plus parfaites qui existent en France. J'étais tout fier de pouvoir appliquer mes nouvelles connaissances architecturales à de si beaux sujets.

De Rouen au Havre, j'ai descendu la Seine sur le bateau à vapeur. Le paysage, bien qu'il m'ait un peu désappointé, est de temps en temps charmant, et les admirables ruines de Jumièges et de Tancarville valent un détour de cinquante lieues. Au Havre, j'ai vu le premier résultat des ordonnances que j'avais apprises la veille, mais dont je ne prévoyais aucune suite funeste pour le présent. Les rédacteurs du *Journal du Havre* s'étaient retranchés dans leur bureau, et le peuple avait formé des barricades. Je suis parti au milieu de la bagarre, et j'ai su depuis que la ligne avait refusé de donner.

A toutes les tables d'hôte où j'ai dîné en France, j'ai été révolté du ton ordurier et grossier des jeunes gens de province. Je comprends maintenant ce que tu me disais de ceux de Chalon; et moi, qui anticipais alors pour toi une vie de province, j'ai tressailli d'effroi.

A Portsmouth, j'ai été très bien accueilli par l'amiral; mais l'intendant a refusé de me laisser voir les chantiers et

les vaisseaux sans un ordre spécial de l'amirauté, se fondant sur ce qu'il avait refusé pareille faveur au duc de Chartres, etc. Toutefois, grâce à la protection de l'amiral, j'ai vu les magasins, la corderie et une foule de vaisseaux en réparation ou en construction, entre autres, le plus gros navire de la marine anglaise. En Angleterre comme en France, j'ai trouvé moyen de m'amuser beaucoup pendant mes courses en diligence, en liant conversation avec mes compagnons de voyage : j'en ai eu de délicieux.

De Londres à Paris, mon voyage n'a été marqué par aucun incident, si ce n'est à Amiens, où j'ai cru que je serais déchiré par la populace parce que j'avais un passe-port signé de Polignac lui-même ; heureusement j'en ai été quitte pour la peur. De Paris à Londres, deuxième voyage par Dieppe. J'ai eu de bien tristes émotions en passant à travers un pays que j'avais bien souvent traversé et habité avec ma pauvre Élise ; mais il ne m'est rien arrivé qui puisse t'intéresser.

Ici, je m'ennuie à périr. Tous mes amis, tous ceux pour qui j'avais des recommandations, sont à la campagne. Londres est un vrai désert où l'on étouffe de chaleur, et triste à écraser le cœur. Il n'y a rien à voir en ce moment que l'admirable *exhibition* des portraits de Lawrence, qui m'a fait plus de plaisir que toute autre collection de tableaux. Tu sais que je ne me pique *pas encore* d'admirer l'antique.

Je ne sais pas vraiment ce que mon père veut que je devienne ici. Je crois qu'il faut renoncer à l'Irlande ; cependant mon cœur s'y cramponne encore. Si je n'y vais pas, j'irai dans le Yorkshire avec mon curateur, ou bien j'attendrai ma mère.

Écris-moi toujours ici et aime-moi comme je t'aime. A toi de cœur.

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Chalon, 6 août 1830.

Eh bien, cher ami, que dis-tu de ce qui se passe à Paris et en France depuis ton départ ? C'est un rêve. Je ne puis concevoir encore comment une pareille révolution a pu s'opérer en si peu de temps. Le trône était miné, il n'a fallu qu'une étincelle pour le faire sauter et disparaître. Il semblait si ferme pourtant, il n'y a pas quinze jours ! Tout était si calme ce dernier soir où je t'accompagnais à la diligence ! L'imagination la plus active a peine à suivre les événements qui ont eu lieu... Quand je suis parti le 27, j'étais loin de soupçonner ce qui allait se passer. Je voyais bien déjà quelques pierres lancées aux gendarmes ; mais c'était peu sérieux encore. Pour la tranquillité de ma bonne mère, je suis arrivé bien à temps... Au reste, je te préviens bien que mon admiration ne s'étend pas à tout ce qui s'est fait, il s'en faut, surtout à tout ce qui s'est dit. J'approuve et j'admire l'élan des Parisiens qui ont couru aux armes pour défendre la Charte, leur courage et leur étonnante modération dans la victoire. Mais je ne suis guère content de la conduite du parti libéral depuis la victoire, surtout de la conduite des chefs ; car c'est toujours l'ambition des chefs qui déshonore les plus belles causes. Et je suis révolté, on ne peut plus, du langage que tiennent les journaux. Le *Constitutionnel*, le *National* et le *Temps* me dégoûtent, et c'est à présent qu'il est facile de voir le fond de leur pensée. L'ivresse de la victoire a écarté toutes les restrictions. Mon Dieu ! quel avenir nous est réservé, s'ils deviennent les maîtres ! Les proclamations faites par la Fayette, par les Chambres sont déplorables : c'est un abus odieux de la victoire que d'insulter ceux qu'on a vaincus d'une manière aussi violente que le font les proclamations et surtout les développements des journaux. C'est un manque

de générosité et de justice qui ternit bien la gloire que Paris s'est acquise par les journées du 28 et du 29 juillet. Et puis, pourquoi proscrire les Bourbons en masse ? Charles X et le Dauphin ont abdiqué. Ils ont eu raison... Mais de quel droit renvoyer le duc de Bordeaux et lui enlever le trône qui lui appartient légitimement ? Est-il complice de ce qui s'est fait? C'est une injustice et de plus, je crois, une chose impolitique... On devrait se souvenir de ce qu'il en a coûté à l'Angleterre de renvoyer les Stuarts. Qu'avait-on à craindre d'ailleurs du duc de Bordeaux lui-même? Son éducation est-elle assez avancée pour qu'on ne puisse la remettre en des mains sûres et qui offrent des garanties constitutionnelles à la France ?... Les libéraux crient beaucoup contre l'absurdité prétendue du péché originel qui retombe de la tête du père sur celle du fils. Et eux, pourquoi donc font-ils tomber sur la tête du petit-fils la faute du grand-père? Mais, ils l'ont dit, la maison de Bourbon, le nom de Bourbon, leur sont odieux. Voilà leur motif; c'est un souvenir de jacobinisme, comme la résurrection du drapeau tricolore. Royer-Collard et Chateaubriand sont grands. Eux seuls, dit-on, malgré les ingratitudes dont ils ont été les objets, soutiennent la cause de la famille des Bourbons. C'est très beau, et tout ce que Chateaubriant a pu faire de mal en sa vie est lavé par un tel acte de générosité et de grandeur d'âme. Qu'on dise à présent que ses opinions sont intéressées! Du reste, j'attendais cela de Royer-Collard. J'estimerai bien peu le duc d'Orléans s'il accepte la couronne au détriment du duc de Bordeaux. Au moins, jusqu'ici, il s'est bien conduit. Dans l'intérêt de la France et de la royauté, il devait accepter la charge de lieutenant général du royaume. Car, sans lui, nous tombions dans la République, et c'est un beau gouvernement que la République en France! Toute ma colère contre Charles X est aujourd'hui passée, depuis que je le vois vaincu et malheureux, et son abdication, celle du Dauphin, me rallient à leur cause. Très probablement je me serais battu contre lui

si j'avais été à Paris. Et pourtant, j'ai envie de pleurer en pensant à cette victoire, et je donnerais tout mon sang pour rendre à Charles X son trône, s'il voulait régner avec sagesse ! Oh ! que l'on proclame Henri V : on agirait justement et aussi dans l'intérêt de la France.

A en juger par les journaux, que de réactions, que de persécutions nous allons avoir ! Le *Courrier* disait l'autre jour que le roi nouveau ne devait point avoir de confesseur, qu'il fallait lui en faire une condition, qu'il lui serait expressément défendu de s'intituler : par la grâce de Dieu. D'autres ne veulent-ils pas consacrer à la mémoire de ceux qui sont morts dans les journées du 28 et du 29 le monument expiatoire qu'on faisait pour le duc de Berry ? Et déjà ils ont remplacé l'inscription de l'église de Sainte-Geneviève par celle qu'on y avait inscrite pendant la Révolution ! C'est dégoûtant ; et il faut nous attendre à de belles choses, s'ils sont les maîtres et si le duc d'Orléans n'a pas le bon sens de s'affranchir d'eux.

J'ai encore eu beaucoup de peine à m'accoutumer au drapeau tricolore. On est pourtant parvenu à me prouver que c'était le seul moyen d'ôter au parti jacobin, aux républicains d'à présent leur signe de ralliement qui n'aurait pas manqué de ranger de leur côté la populace... S'il en est ainsi, c'est adroit. Mais je n'en suis pas moins fâché de voir arborer le drapeau de la République et de l'Empire ; car il est... l'emblème, le symbole de deux états de choses dont nous ne voulons pas. Dieu veuille que tout ceci tourne à l'avantage de la France ! Là, comme dans les grands faits historiques, il est impossible de ne pas voir la main de Dieu, et peut-être quelque jour la philosophie de l'histoire dira-t-elle que tout a été pour le mieux, qu'il était bien que la maison de Bourbon fût proscrite du trône tout entière, que le duc d'Orléans régnât. Mais je ne pense pas qu'on doive juger le présent comme on fait du passé ; car on tomberait dans le fatalisme pratique, c'est-à-dire dans l'immoralité. Aussi je dirai toujours que,

pour être juste, la France devrait conserver le trône au duc de Bordeaux.

Personne ne parle plus des ministres; on ne sait ce qu'ils sont devenus. Pour moi, je t'avoue que rien ne me révolte autant que leur conduite en tout ceci. Ils ont indignement trompé le roi, qui, j'en suis persuadé, ne croyait pas aller aussi ouvertement contre la Charte par les ordonnances qu'on lui a fait signer; ils l'ont égaré par leurs conseils, ils l'ont exaspéré contre le peuple et ont donné les ordres sanguinaires qui ont soulevé Paris d'indignation et ont fait notre victoire, et au moment du danger ils ont tous abandonné le roi! Pas un n'est resté pour faire noblement face à l'orage, pour défendre le roi, pour se mettre à la tête des troupes, enfin pour sceller de son sang ce qu'ils avaient tenté de faire! Je les méprise autant que je les hais; ils ont trahi la nation et encore plus trahi le roi.

Je voudrais bien savoir ce que ton père dit de tout cela. La veille de mon départ, quand je suis allé prendre congé de lui et de ta mère, il était furieux des ordonnances. Mais ni lui ni moi ne soupçonnions que le dénouement était si proche. La rapidité de cette révolution ne fait pas honneur au parti royaliste. J'ai été électrisé par une victoire si prompte, si entière. Mais je t'assure qu'à présent j'éprouve un sentiment profond de douleur en voyant que Charles X avait si peu d'amis en France et que les trois quarts de ses fonctionnaires si dévoués se sont empressés d'arborer le drapeau tricolore. Car il n'y a eu de lutte à vrai dire qu'à Paris, et encore entre les soldats et le peuple seulement. En province la révolution s'est faite, sans qu'il y ait eu un coup de fusil tiré. Ici, à la première nouvelle de ce qui se passait, la garde nationale s'était réorganisée, et c'était sagement agir. Car la populace se répandait déjà dans les rues, brisant les fleurs de lis partout où elles se trouvaient, chantant la *Marseillaise* et criant : Vive la liberté! Peu s'en est fallu même qu'ils ne renversassent une grande croix que les missionnaires ont

plantée sur une des places de la ville. Heureusement la garde nationale l'a bien défendue et, par le seul appareil de la force, surtout par la persuasion, on est parvenu à les faire rentrer chez eux... Maintenant on dirait qu'il n'y a pas eu de changement.

Pour moi, en arrivant ici, je me suis hâté de me faire inscrire sur les registres de la garde nationale. Mais à présent qu'il n'y a plus rien à faire, qu'il n'y a point de dangers à courir, j'en suis déjà las. J'ai passé une nuit et un jour au corps de garde. Mon cœur bondissait de joie quand je m'y rendais, le fusil sur l'épaule. Mais tout en cette vie n'est que désappointement. Une nuit de corps de garde, que de poésie cela me promettait! En vérité, j'aurais bu et fumé pour jouir au moins une fois de la vie de soldat! Mais tout était calme, et mes compagnons de garde étaient les gens les plus stupides, les plus niais, les plus étroits et les plus prosaïques qu'on puisse imaginer. Mon âme était pleine de dégoût et d'ennui.

Leur politique, empruntée au *Constitutionnel,* me faisait tant pitié que je n'ai pas eu le cœur de prendre part à la conversation. Ils ont bu et fumé. Au lieu de chants patriotiques comme en auraient chanté des étudiants allemands, ils ont chanté des chansons obscènes et sans esprit. Enfin j'ai eu un désappointement complet... Aussi me suis-je empressé de déclarer que j'étais domicilié à Paris et non à Chalon, que j'avais bien voulu provisoirement faire partie de la garde nationale de la ville où j'avais été élevé, pour lui prouver mon dévouement, mais que, si elle s'organisait définitivement, je devais être rayé, comme devant être inscrit sur les registres de celle de Paris.

... Adieu, tendre et cher ami.

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Ce 12 août,

Je reçois à l'instant ta lettre du 6 août. Je suis ravi, consolé, exalté de la profonde et complète sympathie qui existe entre nous sur tout ce qui vient de se passer. Il n'y a pas une de tes pensées, pas une de tes paroles que je ne voulusse adopter pour mienne. Je suis presque tenté de bénir cette révolution, qui a rétabli entre nous une harmonie politique si conforme à toutes les autres harmonies qui constituent notre amitié. C'est le premier moment de bonheur que j'aie goûté depuis longtemps.

Adieu. Je pars le 18 ou le 19 pour le Yorkshire, d'où je pousserai peut-être jusqu'en Irlande ; mais je ne suis sûr de rien.

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Chalon, 13 août 1830.

J'attends avec impatience, très cher ami, la lettre que tu m'as promise de Londres. Car les deux billets que j'ai reçus ensemble il y a huit jours m'ont paru bien courts, et j'ai besoin d'une longue lettre de toi. Quelque chose me fait bien plaisir dans tes deux billets, c'est de voir que la révolution qui vient d'avoir lieu a excité en nous les mêmes sentiments, les mêmes émotions et aussi le même chagrin. Tu sais qu'il ne nous arrive pas souvent de nous accorder complètement en politique.

Plus j'y pense, plus je regrette de n'avoir pas été à Paris

ces trois jours. La cause nationale était si belle alors, si juste et si pure encore!... Mais, de même que toi, je déplore la triste nécessité où l'on a été réduit, je déplore le résultat de cette glorieuse lutte. Même en mettant de côté les réactions qui auront lieu, les scandaleux excès de certains journaux et les exigences du parti vainqueur, l'agitation intérieure dont la France souffrira longtemps et les sourdes menées de la diplomatie étrangère, je m'afflige de ce triomphe, parce qu'il est le triomphe de l'esprit positif du XIX[e] siècle. En y réfléchissant bien, ce qui est arrivé devait arriver plus tôt ou plus tard; on l'avait bien dit, l'avènement du ministère du 8 août était le dernier effort du parti et, après lui, la victoire du libéralisme devait être complète. Je me tuais, il y a un mois, à chercher comment nous pourrions en venir là, si Charles X était lui-même profondément enraciné dans les opinions de l'ancien régime. Aussi est-il arrivé que Charles X a dû être sacrifié pour que le siècle fît le pas qu'il avait à faire, et je suis bien convaincu qu'aujourd'hui tout est fini. Le char roule en plaine, comme dit Courier; rien ne l'arrêtera plus; Louis-Philippe I[er] sera bien certainement roi des Français. Mais à présent que je vois que le XIX[e] siècle a enfin remporté la victoire, il me semble que je cesse d'être partisan du siècle. J'y trouve bien quelque chose de grand, mais de grand à la manière des temples grecs où l'homme seul apparaît avec toute sa puissance, tout son génie, mais sans aucune idée religieuse, sans rien de véritablement poétique. Ainsi on a bien fait de supprimer dans l'inauguration du roi les formes antiques qu'on avait conservées jusque-là avec un soin religieux, parce que ces formes avaient survécu à l'esprit qui les animait et ne répondaient plus à rien. Mais n'est-il pas déplorable qu'elles ne répondent plus à aucun besoin? C'est la dernière trace de la poésie du moyen âge qui s'efface; c'est de la belle et bonne prose qu'on demande à tout ce qui est gouvernement; du positif, des économies: on se rit du reste. Ainsi en est-il de la religion. L'État ne

doit point avoir de religion ; l'État reste neutre entre toutes, n'admettant, selon les uns, que la religion naturelle, si c'en est une, étant athée, selon les autres. Voilà où nous en sommes, et tout en reconnaissant que cela devait être, je m'en afflige profondément. Je ne sympathise plus avec la tendance de notre temps. Je suis homme des anciens temps; je vivrai dans le passé que je comprends et que j'aime, tandis que le présent ne me satisfait pas.

... Qui eût pensé que toutes les réformes que nous demandions ou sur lesquelles nous discutions tant, et que nous regardions comme si éloignées, nous arriveraient toutes à la fois et sitôt ? Ainsi, voilà donc l'âge des éligibles abaissé à trente ans, la publicité des séances de la Chambre des pairs, la réorganisation du Conseil d'État, l'application du jury aux délits de presse, tout jusqu'à l'abolition de la religion de l'État ! Cette dernière victoire m'afflige beaucoup. Il y a un an elle m'aurait fait bien plaisir; mais tu m'avais fait changer d'opinion. Je crois à présent qu'un État doit avoir une religion officielle, parce que l'État est une personne morale qui a des besoins religieux comme un individu, qui a des prières à adresser à Dieu, des actions de grâces à lui rendre, et surtout parce qu'une législation ne peut exister sans une base morale et qu'on ne peut la trouver solide que dans une religion positive. D'ailleurs, le vrai motif qui a fait abolir la religion de l'État, ce n'est pas une idée philosophique, c'est tout simplement de la haine, une mesquine vengeance. Cependant, comme je crois que rien n'arrive en vain et que je cherche toujours le bon côté des choses, j'espère que cette marque de mépris et de haine servira la religion. Rien ne tue, rien ne flétrit une croyance comme la faveur, comme la prospérité. Peut-être quand les prêtres ne recevront plus leur pouvoir de l'autorité temporelle, quand on ne craindra plus d'être considéré comme hypocrite ou intéressé en allant à la messe, beaucoup de gens se rapprocheront-ils de nous et reviendront-ils à la religion. C'est une petite persécution, au

moins dans l'intention de la Chambre, et toute persécution profite à une religion. Penses-tu comme moi?

Que j'admire le discours de Chateaubriand! Qu'il se venge noblement des basses insultes que lui prodiguaient les infâmes qui se sont cachés au jour du danger! Je n'attendais pas moins de lui. Ses paroles sont sublimes; il met le sceau par cette belle conduite à sa grande réputation!... A la place de Chateaubriand, je suivrais le roi en exil.

Aujourd'hui tout paraît bien calme en France. La tranquillité du Midi est vraiment surprenante; je m'attendais à y voir une violente explosion. Pauvre roi! il n'avait pas un seul partisan, que les gens qu'il payait! C'est dégoûtant et scandaleux de voir comme on se jette sur les places, comme on se hâte de destituer tout ce qui a été placé ou maintenu en place par le dernier règne! Voilà les royalistes incapables, comme nous l'étions, nous, sous M. de Polignac. Et qui nomme-t-on encore? C'est une honte de voir appeler aux préfectures des gens qui ne savent pas plus que moi ce que c'est qu'administrer... Les places de procureurs généraux pleuvent sur de minces avocats, inconnus ou sans talent...

La politique m'absorbe tout entier. Il n'est donc pas étonnant que je ne t'aie pas encore parlé de toi. Consolons-nous de n'avoir pu prendre part aux journées du 27, 28 et 29 juillet, par la pensée que nous aurions aidé à faire triompher une cause qui, en dernier résultat, n'est pas la nôtre. Quant aux conséquences que cette révolution peut avoir pour ton avenir, sois en paix. Au pouvoir sont des gens qui te veulent du bien, M. Guizot et M. de Broglie, des hommes avec lesquels tu sympathises plus qu'avec ceux qu'ils remplacent. L'hérédité de la pairie subsistera bien certainement. Le même avenir est ouvert devant toi, et l'abaissement de l'âge des éligibles te donne la chance, que tu désirais, d'être député avant d'arriver à la Chambre des pairs.

Je suppose que tu n'as guère l'esprit à l'Irlande. Le drame de France est trop attachant en ce moment pour que la pen-

sée puisse se fixer ailleurs. Parle-moi de tout cela, cher ami.

Je ne t'ai encore pas parlé du mariage de ma sœur. Il a eu lieu cette semaine sous de tristes auspices, sans fête, en famille seulement. Je suis content de mon beau-frère et je crois fermement que ma sœur sera heureuse... Ma sœur est une ange ; elle vaut Céline ; je suis on ne peut plus content d'elle.

Hier j'ai eu une conversation délicieuse avec elle, où elle a montré la plus belle âme qu'on puisse concevoir.

Adieu, tendre ami, depuis que je suis ici, je suis dans un état de tiédeur qui m'effraie ; je sens moins que jamais. Adieu, encore, prie pour moi.

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Londres, ce 26 août 1830.

Mon bien cher ami, au moment de prendre la plume pour t'écrire hier, j'ai reçu ta bonne lettre du 13 août. Je suis sûr que tu es maintenant irrité et mécontent de mon long silence. J'avoue que tu as raison...

Depuis que je suis ici, je suis enfoncé dans la paresse la plus honteuse. Je n'ouvre jamais un livre, je n'écris rien, je flâne pendant tout le jour dans les rues ténébreuses et enfumées de cette odieuse ville de Londres. Le soir, je vais dans un club lire les journaux et prendre du thé ; puis je rentre et me couche aussitôt pour ne me lever le lendemain que fort tard; alors je vais déjeuner au club, j'écoute la musique de la garde montante, je me promène, etc. Voilà, tu m'avoueras, des vacances bien employées. Il n'y a personne à Londres, de sorte que je ne puis ni faire des connaissances utiles ou agréables, ni jouir des nombreuses relations que j'ai avec diverses familles anglaises.

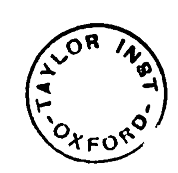
Je n'ai pu aller que ces jours-ci à Windsor, qui est certainement le plus beau château de l'Europe. C'est la féodalité vivante; cela t'enchanterait. C'est une vraie résidence de roi, et surtout de roi anglais, chef d'une aristocratie féodale. De là, j'ai été aux courses d'Ascott, où je me suis ennuyé à périr ; puis à une fête champêtre donnée avec tout le luxe de l'aristocratie anglaise par le marquis d'Hertford, et à laquelle j'ai assisté par le plus grand des hasards. Là et aux courses, j'ai aperçu, j'ai entrevu des beautés, mais des beautés !.. de ces beautés enfin toutes anglaises qui font rêver et que Byron seul sait décrire. Du reste, je n'ai fait qu'entrevoir ; je ne rapporte rien, pas même des souvenirs, rien que des estampes.

Je ne m'étonne plus que Lawrence ait fait des portraits de femmes si charmants : les modèles pleuvaient autour de lui. En revanche, les femmes des classes inférieures sont repoussantes : il n'y a pas moyen de les regarder.

Voilà bien de la frivolité. Je m'abstiens de tout développement, de peur de m'attirer un sermon.

J'en viens à des sujets plus graves, et d'abord je te remercie de cœur pour tes lettres longues, confiantes, dignes du passé, quoi que tu en dises, et qui ont produit sur moi une impression à la fois douce et douloureuse, en me rappelant le souvenir de ces longues et excellentes épîtres qui venaient occuper et distraire l'uniformité, la délicieuse et tant chérie uniformité de ma vie à Stockholm.

Je vois avec délices, bon et tendre ami, que notre sympathie politique se perpétue et se fortifie tous les jours. Dans ta deuxième lettre comme dans ta première, il n'y a pas un mot que je ne voulusse adopter pour mien, pas un qui ne soit la fidèle expression de mes regrets et de mes opinions. Cette conformité absolue, à laquelle nous étions si peu accoutumés, a commencé par m'étonner, et maintenant elle ne fait plus que m'enchanter. J'espère et je crois qu'elle durera toujours. J'ai changé d'avis sur plusieurs points ; tu es revenu au mien sur



une multitude d'autres : je ne sais plus vraiment sur quoi nous sommes divisés. Le fait est que la discussion éclaire, quelque pénible et aigrissante qu'elle puisse être quelquefois ; elle éclaire, non pas au moment, mais ensuite. Il est rare qu'un germe planté au milieu de la contestation ne pousse pas plus tard : j'en ai plusieurs exemples pour mon propre compte, et quant à toi, ton changement sur la religion de l'État en est une preuve remarquable. Tes sentiments sur Charles X, ce dévouement chevaleresque et religieux que t'inspire son auguste malheur, m'ont enchanté. Je n'ai pas besoin de te dire que je les partage, mais moins à l'égard de Charles X et de son fils qu'à l'égard de cette bonne duchesse de Berry, qui n'avait qu'un défaut, celui d'être trop *populaire ;* à l'égard de ses enfants, si charmants, si instruits, — tu te rappelles ce qu'en disait Michelet (1) ; — à l'égard de toutes ces familles dont l'existence est ruinée par la catastrophe de la cour et qui maintenant n'ont de refuge que la campagne et la solitude.

Je l'avais deviné : tu as tressailli, tu as pleuré d'admiration en lisant le discours de Chateaubriand. Quant à moi, jamais discours n'a produit sur moi une impression pareille. Comme discours, c'est sublime, mais comme action, c'est incomparable : c'est le sceau de sa grande et belle vie. Tu sais que je l'ai toujours aimé et défendu : je suis donc aujourd'hui pénétré de joie en voyant qu'il a si bien compris sa réputation et sa position. Quelle magnifique apostrophe aux courtisans ! Démosthène n'a rien qui la surpasse en à-propos et en vérité historique. En somme, c'est, à mon avis, ce que notre régime parlementaire a produit de plus parfait, et ce discours seul suffirait pour ennoblir et immortaliser ce régime. J'admire aussi sincèrement la laconique et touchante éloquence de Hyde de Neuville ; mais je trouve que tous les deux ont très mal fait d'abandonner les Chambres. Il fallait renoncer à

1. M. Michelet avait été professeur d'histoire du duc de Bordeaux et de Mademoiselle.

toute *fonction*, mais ce n'est pas un fonctionnaire qu'un pair de France ou un député : c'est un homme revêtu d'une mission auguste, nécessaire à son pays, et, pour un pair, inadmissible. Y renoncer, c'est renoncer à la France. Martignac, avec moins d'éclat, a pris un parti bien plus utile à la bonne cause, à la patrie.

Je n'ai pas le courage de te parler des folies, des crimes qui ont eu lieu depuis quelques jours en France. Je me sers à dessein de ce mot de *crime*, parce que je trouve qu'il peut s'appliquer à toutes ces mesures couvertes d'une légalité apparente et qui sapent le fondement de toutes les lois. Nous suivons une gradation tout opposée à celle des révolutions. Modérés à l'heure de la victoire, nous devenons plus insensés, plus coupables à mesure que la tranquillité se rétablit. Quant à moi, le cœur désespéré, ulcéré, saignant, mais déterminé, pénétré d'une conviction invincible, je me détache de plus en plus d'une cause qui se détache elle-même de tout ce qu'il y a de noble et de pur dans la nature humaine. Comment irai-je m'associer à une cause qui autorise la profanation honteuse et systématique de Sainte-Geneviève, — où l'on va sans doute replacer Marat et Robespierre, — de la Madeleine, du monument de la place Louis XVI, de celui de la place de l'Opéra ? Quoi ! pas un seul autel, pas une seule pierre expiatoire pour cette famille dont la France a bu le sang ! Et les infâmes vous disent ensuite, avec effronterie, que c'est rendre ces monuments à leur destination primitive ! Nos journaux dissimulent le mal ; mais les correspondances particulières des feuilles anglaises ne me laissent rien ignorer. Sais-tu, par exemple, que le peuple éclairé et patriote de Reims a renversé en pompe la croix des Missions, et puis, séparant le Christ du bois sacré, a promené en triomphe l'image de Notre-Seigneur comme un trophée de sa honteuse victoire ? Sais-tu que, à Paris, le collège des Irlandais a été enfoncé, pillé, et que ces malheureux étrangers ont perdu tout ce qu'ils avaient ? Sais-tu que, dans une ville dont j'ai oublié le nom, on a frappé les prêtres à

coups de baïonnette, pour les forcer à quitter leur soutane? Sous le rapport purement politique, est-ce la vraie liberté que celle qui cherche un soutien dans une garde nationale toujours armée, étendant partout ses réseaux, et, monstrueuse anomalie, *délibérant en armes pour élire ses officiers?* Où diable le ministère a-t-il la tête? Quoi! un tas d'écrivassiers déclamateurs ont la capacité nécessaire pour administrer les plus beaux départements de la France? Mais j'aime cent fois mieux un gentilhomme de campagne! Il saurait, du moins, les besoins et les émotions de sa caste et des paysans. Quant à la Chambre des députés, sage et courageuse dans le commencement, elle se laisse maintenant dominer et entraîner. La Chambre des pairs elle-même ne sait ce qu'elle fait, à mon avis: il est évident qu'on veut la détruire. L'annulation des Quatre-vingt-treize (1), la promesse d'abolir l'hérédité, le délai indigne d'un mois pour le serment (2) : voilà plus de preuves qu'il n'en faut des intentions de la Chambre basse et du public à son égard. Il est également évident qu'elle ne peut pas résister. Eh bien, si j'étais d'elle, je me rappellerais le mot de Chateaubriand : « Mieux vaut mourir que mendier sa vie. » Et je mourrais avec gloire.

Je ne t'ai pas encore répondu à moitié sur mes émotions, mes projets, mes tristesses; je réserve pour une prochaine lettre le développement de ma sympathie avec toi sur l'amour du passé, qui vit et vivra toujours dans nos deux cœurs, parce qu'autrement il nous faudrait renier l'histoire, la poésie et la religion. Aujourd'hui, il me reste à peine assez de place pour te parler du mariage de ta sœur. Je n'avais pas pensé qu'il se ferait sitôt : j'étais persuadé que tous ces évé-

1. L'annulation de toutes les nominations de pairs de France faites par Charles X avait fait sortir quatre-vingt-treize personnes de la Chambre haute.

2. La loi relative au serment des fonctionnaires, promulguée le 31 août 1830, porte dans son article 3 : « Tout pair qui n'aura pas prêté le serment dans le délai d'un mois sera considéré comme personnellement déchu du droit de siéger dans la Chambre des pairs. »

nements l'auraient retardé. J'y ai songé longtemps dans les environs du 20 août, jour pour lequel tu me l'avais annoncé, mais sans croire qu'il aurait lieu même alors. Aujourd'hui, je te félicite de ce qu'il est déjà accompli. Tout ce que tu me dis de ton beau-frère m'enchante; quant à ta sœur, tu sais quels sont les sentiments qu'elle m'inspire et combien mon affection rebondit de toi sur elle. J'ai assisté au spectacle de ton bonheur fraternel, j'en ai été profondément, mais silencieusement ému ; et, de tous les sentiments qui s'agitaient alors dans mon âme, ce n'est pas la douleur qui a prévalu. Chose étonnante ! je n'entends jamais dire ces mots : *Ma sœur,* sans un déchirement de cœur; je ne vois jamais une jeune fille sans tressaillir d'envie et de douleur, et j'ai lu tes lettres, j'ai entendu tes récits, j'ai vu ton bonheur sans que l'envie soit venue une seule fois obscurcir la joie que me causait ta joie. Si les prières d'un inconnu sont de quelque utilité à ta Laure, elle la retirera des miennes: car je prierai pour elle comme j'aurais prié pour mon Élise.

Adieu, ami. Réponds-moi vite.

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Jully, 21 août 1830.

Mon Dieu, mon ami, que ta lettre m'a fait de bien ! que je suis heureux de voir l'harmonie rétablie entre nous d'une manière si complète, si entière ! Ta lettre m'a bien confirmé ce que tes billets me faisaient présumer, que cette révolution avait excité en toi les mêmes émotions, les mêmes sentiments, les mêmes réflexions qu'elle a fait naître en moi..... Oh ! oui, c'est un crime pour un peuple et un grand malheur, que de renier entièrement tout ce qui a été fait et pensé avant lui, il me semble entendre un fils parler mal de son père. Dieu

veuille que les brillantes promesses de l'état de choses qui commence soient fidèlement tenues! Mais je crains non pas une catastrophe, mais une désorganisation insensible dans la société; le peuple a trop vu sa force. Il n'en a pas abusé aujourd'hui; mais qui sait s'il n'en abusera pas demain ? D'ailleurs la hiérarchie sociale ne se relèvera pas de ce coup : la démocratie est tout-puissante, et je crois comme toi que l'édifice qui a été bâti lentement et à force de sueurs est plus solide que celui qui s'est élevé en un jour. Pourtant, jusqu'ici tout va mieux que je ne croyais. Je ne vois à reprocher, quant à présent, au parti que sa scandaleuse rapacité. Le nombre des solliciteurs qui sont partis pour Paris est effrayant : c'est à qui dénoncera un fonctionnaire royaliste pour le remplacer. Ce déplorable système de destitution me fait trembler pour ton père. C'est la première chose que je regarde dans les journaux, quand je les ouvre. Quant à l'hérédité de la pairie, sois sûr qu'elle sera maintenue. Si on avait été sûr de la majorité, on l'aurait abolie en revisant la Charte : on ne l'a pas fait alors, on ne le fera jamais.....

Je suis en correspondance avec Eugène R***. Il m'apprend qu'il a fait connaissance de l'abbé Gerbet, qui, de concert avec l'abbé de Lamennais, va fonder un journal quotidien, politique, scientifique et littéraire qui s'appellera l'*Avenir*. Je l'attends avec impatience. D'après ce que me dit Eugène R***, l'abbé de Lamennais aurait désiré que la religion catholique ne fût pas payée par l'État, mais qu'on la livrât à ses propres forces. Tu sais comme je le désirais autrefois : je ne sais plus trop qu'en penser aujourd'hui. Dans tous les cas je pense qu'on devrait alors donner au clergé l'indemnité qui lui est légitimement due pour tous les biens que la révolution lui a enlevés. Nous verrons ce que produira l'abolition de l'article 6. Plus j'y pense, plus je m'en réjouis, non comme principe, mais comme devant avoir une heureuse influence sur les destinées du catholicisme en France et montrer si le mouvement religieux que nous croyons y voir est réel. J'aime

mieux une petite église pleine de vrais croyants, d'hommes à la foi forte, qu'un grand temple vide ou rempli d'indifférents et d'hypocrites. Adieu. Qu'ai-je besoin de te dire que je t'aime comme toujours ?

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Dublin, ce 9 septembre 1830.

Dublin! mon ami, comprends-tu tout ce qu'il y a pour moi d'enchanteur dans ce seul mot? Me voilà enfin dans cette ville où j'ai tant désiré venir, qui occupe depuis si longtemps mes plus ardentes pensées et où je ne suis malheureusement qu'en passant, mais où j'ai voulu absolument venir, ne fût-ce que pour rompre le charme qui semblait m'en tenir éloigné.

Nous avons eu un voyage *déplorable;* mais, pour ce qui me regarde, je l'ai bientôt oublié en retrouvant ma liberté et en m'embarquant, le 3 septembre au soir, à Liverpool pour Dublin. Le lendemain, je suis entré dans la baie magnifique de Dublin, que l'on compare à celle de Naples, et, depuis, je suis dans un enchantement continuel, tant de la beauté de la ville que de l'hospitalité, de la franche et cordiale bonté des habitants. Je n'ai encore rien vu de l'intérieur du pays : aussi je me dépêche de t'écrire avant que mon attention, mes affections même soient complètement absorbées par le pays et les habitants. Toutes les personnes pour qui j'avais des lettres m'ont accueilli avec une rare bienveillance. J'ai dîné avant-hier avec le duc de Northumberland, lord lieutenant, qui m'a étonné par son affabilité et sa cordialité. Les basses classes surtout m'enchantent par leur fervente dévotion, par leur profond respect pour leurs supérieurs, par leurs superstitions, leurs préjugés, et surtout par la bonhomie et la gaieté qui ne les abandonnent jamais au milieu de leur misère. Cette misère

est effrayante; nulle part je n'en ai vu une aussi patente, aussi peu dissimulée; elle contraste péniblement avec l'étonnante beauté des édifices publics. On dit que dans les campagnes c'est encore pire. Quant aux Irlandaises, elles sont ravissantes ; c'est la plus belle population féminine que j'aie vue. Mais je réserve toutes mes remarques sur le pays et le peuple pour nos conversations à Paris. Je me borne, aujourd'hui, à te prier de faire des vœux pour que ma passion pour l'Irlande ne devienne pas criminelle : car elle menace vraiment de m'éloigner du légitime objet de mes affections, et je me trouve trop souvent tenté de détourner ma pensée de notre France pour la reporter sur un pays qui satisfait toutes mes croyances, tous mes goûts et jusqu'à mes moindres préjugés...

J'en viens maintenant à tes deux lettres, n[os] 3 et 4... Quant à la politique, dont elles sont remplies, j'ai lu tout ce que tu m'en dis avec le plus vif intérêt et la sympathie la plus complète ; mes sentiments cadrent entièrement avec les tiens pour ce qui se rapporte au présent. Relativement à l'avenir, dont tu me parles à peine, moi aussi j'ose à peine l'entrevoir. Je voudrais fermer mon cœur à la terrible conviction que la France, en marchant au grand galop vers la république, marche aussi à la désorganisation religieuse, sociale et morale la plus complète.

Le grand problème qui m'agite est celui de savoir si l'esprit qui domine en France est vraiment l'esprit nouveau, s'il est celui qui dirigera l'avenir du monde et maîtrisera toutes les grandes âmes de l'humanité future. Les révolutions qui se préparent en Belgique, en Piémont et en Espagne résoudront en partie ce problème. Ou je me trompe, ou ces peuples entendront mieux la liberté que nous, et je doute fort qu'ils en fassent dériver comme conséquences inévitables l'athéisme de la loi et de l'État et le nivellement démocratique. Quoi qu'il en soit, et que cet esprit triomphe ou non, je me déclare dès ce jour son ardent et implacable adversaire. Il m'en coûte

de me trouver parmi les retardataires, moi qui ai tant aimé le progrès et les lumières ; il m'en coûte de renoncer à toutes ces belles théories de la perfectibilité du genre humain, si séduisantes à notre âge ; mais la conscience et la raison m'y obligent. Non, la liberté que nous avons rêvée, toi et moi, dans la jeune ferveur de nos âmes, ce n'était point une liberté de commis voyageur, informe mélange de journalisme et d'industrialisme ; elle n'avait point pour principe de renier le passé et d'oublier l'autre monde ; elle était une création à la fois historique, poétique et religieuse : elle devait être avant tout *fière et sainte*, comme la voulait Rousseau, rattacher l'homme à tout ce qu'il y a de plus pur et de plus élevé dans sa sphère, s'adresser et commander à tout ce qu'il y a de plus noble et de plus intime dans sa nature, et non pas seulement à sa bouche et à sa bourse. Cette liberté que nous avons rêvée, je la défendrai toujours et avec plus de vigueur que jamais : car il est des pays où son triomphe est encore à venir, et en France il importe de séparer sa cause d'avec celle de l'impure divinité qui a usurpé sa place et qui règne au lieu d'elle.

Il est du reste pour moi une source de consolations intarissables : c'est la glorieuse destinée du catholicisme, aujourd'hui que, dégagé à jamais de l'impure alliance du pouvoir, il va reprendre, lui aussi, sa liberté et sa native énergie. Dieu merci, il faudra être de l'opposition pour être religieux, et la religion ne sera pas un honteux échelon pour arriver à une recette de tabac ou à un contrôle des douanes. Pour moi, éloigné de la carrière politique par l'abolition de la pairie héréditaire (1), je suis presque tenté de m'en consoler, en songeant que je pourrai me consacrer entièrement à la défense de cette cause glorieuse. La lutte sera sévère et difficile, je

1. La mort du comte de Montalembert au mois de juin 1831, avant la promulgation de l'article complémentaire de la charte de 1830 qui abolit l'hérédité de la pairie, fit entrer Charles de Montalembert à la Chambre des pairs contre son attente.

le sens ; mais je me sens aussi le courage de m'y jeter. C'est pour cela, et aussi par un sentiment irrésistible d'amour et d'admiration pour cette France, si grande même dans ses erreurs, que je resterai en France jusqu'au dernier moment, jusqu'à ce qu'on m'en chasse à cause de mon nom ou de ma foi...

Je trouve qu'il est inutile de se dissimuler une vérité incontestable : c'est que la France est déjà une république, et rien autre chose. Le roi est le premier des républicains. L'est-il de bonne foi ou non? C'est ce que l'avenir décidera. La masse du peuple a été admirable et pourrait l'être encore, j'en suis sûr; mais les masses ne peuvent rien faire de bien sans chefs, et ces chefs, où sont-ils? Certes, ni Benjamin Constant, ni Dupin, ni Dupont de l'Eure, ni Sébastiani, ne sont des hommes d'un caractère fait pour guérir et calmer un peuple qui veut se mêler de ses affaires. Il en résultera, à ce que je crains, un débordement effréné dont je vois les premiers symptômes dans ces indignes soulèvements d'ouvriers. Je prie Dieu que mes craintes soient vaines. La Fayette s'est bien conduit, mais il est trop vieux...

Avec les idées que je viens de t'exposer, tu dois concevoir avec quel plaisir j'ai appris le projet de MM. de Lamennais et Gerbet, relativement à leur journal. *L'Avenir!* ce titre est sublime. Je tâcherai d'y entrer. Cela fera peut-être encore mieux mon affaire que le *Correspondant*, dont je songeais à devenir un des rédacteurs habituels. M. Lemarcis (qui va toujours un peu mieux) m'écrit au surplus que le *Correspondant* est excellent.

Adieu. J'ai encore mille choses à te raconter sur mes projets, sur mes émotions, sur la tristesse que font naître en moi les funestes anniversaires qui se présentent maintenant en foule dans mon souvenir : mais je n'en ai pas le temps. Adieu.

P.-S. — Je viens d'apprendre un fait qui m'a enthousiasmé. Tu sais que le collège des Irlandais à Paris a été

pillé par la populace, les meubles brûlés, la bibliothéque dispersée et les malheureux séminaristes chassés de chez eux, forcés de revenir en Irlande. Eh bien, de retour ici, ils proclament partout la justice de la cause des Français et se déclarent eux-mêmes les plus ardents partisans de la liberté !

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Jully, 22 septembre 1830.

... Voilà trois jours que je devrais t'avoir envoyé ma lettre hebdomadaire. Elle n'est pas écrite encore. Pendant ce temps, j'ai reçu ton numéro de Dublin que j'attendais depuis longtemps avec impatience. Je n'ose pas te gronder, parce que tu confesses toi-même ta négligence et ta paresse, et aussi parce que je me fais les mêmes reproches qu'à toi. Cependant, je t'en prie, écris-moi plus souvent. Je t'assure que j'ai un besoin réel de tes lettres...

Tu es heureux d'être enfin en Irlande! Tu es heureux de voir un si beau pays, quand le spectacle qu'offre le nôtre est si triste! Je désespérais presque que tu y fusses jamais. Je conçois ton plaisir à voir une population si religieuse et si poétique. Je jouirais à présent plus que jamais de trouver quelque part ces deux caractères. Je suis bien comme toi : il y a une foule de superstitions et de préjugés dans le peuple et même en moi, que je ne voudrais pas pour tout au monde voir détruire.

Que te dirai-je de la politique? Je crois que le calme se rétablit et que le Gouvernement s'affermit. Mais je n'en suis pas plus heureux. Je partage bien complètement tout ce que tu me dis de notre pays. Cependant je désespère peut-être un

peu moins de notre avenir. Je ne redoute l'envahissement de la démocratie qu'autant qu'elle ne s'appuierait pas sur la religion. Si la religion, grâce à l'abolition de l'article 6, tend à triompher, je ne crains plus la République. Au reste le mouvement actuel des esprits m'est certainement antipathique et je m'en déclare bien, comme toi, l'ennemi.

On m'a envoyé le prospectus de l'*Avenir*. C'est bien notre idéal de journal: je suis dans le ravissement. C'est l'alliance entre la liberté et la religion, tant de fois rêvée par nous. L'esprit du journal est dans cette belle épigraphe qu'il a prise: *Dieu, la liberté !* Nous avons donc un organe! Dans ce prospectus, je ne trouve pas un mot à reprendre; je sympathise entièrement, complètement, sans aucune restriction, à tout ce qui y est dit. Ils ont parfaitement compris ce que la religion acquerrait d'influence sur les esprits en s'alliant aux idées les plus larges du libéralisme, quelle base était assurée à la liberté une fois qu'elle serait fondée sur la religion. Je voudrais te copier le prospectus qui répond si bien à nos plus chères affections, qui réalise toutes nos espérances. J'ai grande confiance aux résultats que ce journal peut produire. D'abord, par là nous saurons si nous sommes nombreux en France, nous qui aimons la religion à l'égal de la liberté. C'est un centre où nous rallier. Et puis, maintenant que la religion sera de l'opposition, j'ai foi qu'elle ramènera à elle tout ce qui éprouvait ce besoin vague de religion que nous avons plus d'une fois remarqué... Il commencera à paraître le 1er octobre. Je n'ai pas besoin de te dire que je m'y abonne et que je colporte ce prospectus partout où je puis espérer obtenir un peu de sympathie pour une alliance si nouvelle en province. Nous avons ici un jeune curé; je veux le convertir au principe de la liberté au moyen de l'*Avenir*.

Eugène R... est au mieux avec l'abbé Gerbet. Il nous procurera sa connaissance et peut-être, par son moyen, auras-tu entrée dans l'*Avenir*. Moi, je voudrais être jugé capable d'y écrire ; je m'en vais faire quelque chose pour le leur présenter.

C'est une si belle cause! Quel bonheur si je pouvais contribuer à son triomphe! Au moins, en travaillant pour elle, en y épuisant nos forces, n'aurons-nous point de regrets comme quand nous soutenions de nos vœux le triomphe du parti libéral! Nous ne sommes donc pas seuls en France! Cette idée me réjouit à un point que je ne puis dire. Il me semble que je viens de faire la plus belle découverte.

Eugène R... m'écrit qu'il est tout effrayé et presque désespéré du débordement d'opinions extravagantes, absurdes, dénuées de sens et de moralité, dont Paris est inondé. Je l'avais présumé, d'après quelques paroles des journaux que je lis et qui font leur possible pour les cacher. Je ne sais si c'est l'effet de l'éloignement; mais ce dévergondage et cette anarchie des esprits m'effraient peu. Je les conçois après et pendant une révolution, et je crois qu'avant peu nous serons débarrassés de tous ces rêves creux qu'enfantent les tempêtes politiques. Ils sont sans appui dans le public, surtout dans celui de province.

La grande question aujourd'hui, c'est la dissolution de la Chambre. Le ministère n'y consent pas. Guizot a parlé, ces jours derniers, de manière à prouver l'alliance du ministère avec la Chambre actuelle, et l'intention de la garder. J'en suis fort aise, non que je trouve la Chambre actuelle forte ou parfaitement sage; mais il y a assez d'élections à faire pour la raviver, et une dissolution serait une guerre civile. Dieu nous en préserve!

. . . .

Pauvre ami! Je pense comme toi aux tristes anniversaires qui se préparent pour toi. Comme je voudrais alors être auprès de toi, recevoir tes larmes sur mon cœur et t'embrasser en silence, comme je faisais quand je te voyais triste et que je ne trouvais point de paroles pour te consoler! Dans ces tristes anniversaires, je suis avec toi en pensée, souviens-t'en; je te suis, je prie, je pleure avec toi. Ma sympathie durera

autant que ta douleur, et je la crois plus forte, plus puissante que jamais, maintenant qu'elle s'étend à plus de choses.

Adieu, bien cher ami, je t'embrasse de tout mon cœur.

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

From « *the meeting of the Waters, in the vale of Avoca.* »
Comté de Wicklow, ce 17 septembre 1830.

Tu t'imaginais bien peu, cher et bien-aimé ami, lorsqu'il y a trois ans tu m'envoyais à la Roche-Guyon la charmante mélodie de Moore qui a pour titre le nom de l'endroit d'où je t'écris, tu t'imaginais bien peu qu'en 1830 je daterais une lettre de ce même endroit. Et moi aussi je me l'imaginais bien peu, et il y a trois semaines même que j'osais à peine l'espérer. M'y voilà cependant, et m'y voilà le cœur rempli d'admiration et d'amour pour cette chère Irlande que j'ai si bien devinée, que j'ai si justement aimée sans la connaître. Depuis trois jours, c'est-à-dire depuis que j'ai quitté Dublin, je suis dans un ravissement perpétuel. Je ne sais pas comment établir une gradation dans mon admiration, ni comment trouver des paroles pour l'exprimer, tant mon esprit est confondu par la variété et le nombre des beautés qui ont passé sous mes yeux pendant ces trois jours. Et cependant le résultat de tout cet enchantement est un profond sentiment de mélancolie, qui survit à toutes les jouissances et me domine quand je songe que ces beaux lieux ne sont pas ma patrie, et que je ne les reverrai peut-être jamais. Non jamais, ni en France, ni en Angleterre, ni dans les Pays-Bas, ni même en Allemagne, je n'ai rencontré quelque chose de comparable aux gorges sauvages et pittoresques de ce comté de Wicklow. Cela surpasse même ces îles de la baie de Stockholm que je préférais naguère à tout, mais qui maintenant sont éclipsées à mes

yeux. Je ne tenterai pas de t'en faire la moindre description; je ne pourrais pas même le faire en te parlant, bien moins encore en t'écrivant. Figure-toi seulement tout ce que tu peux concevoir à la fois de plus grandiose et de plus riant : des torrents à cascades innombrables se frayant avec peine un chemin à travers des roches perpendiculaires, des forêts d'une épaisseur fabuleuse; des prés d'une verdure digne de l'*Emerald Isle*, de vieilles abbayes, des châteaux *modernes* du gothique le plus pur et le plus aérien. Parsème ce beau paysage d'une population la plus pieuse, la plus gaie, la plus poétique qui soit au monde. Dis-toi de plus que c'est là que Grattan passa son enfance, qu'il méditait ses discours le long de ces torrents, que l'un de ces châteaux lui a été donné par sa patrie et qu'il y passa ses vieux jours, que tous ces beaux lieux ont été sanctifiés et immortalisés par les exploits héroïques des rebelles de 1798. Figure-toi tout cela, et alors tu auras une faible idée de ce que j'ai dû éprouver pendant ces derniers jours. Tu verras dans mon journal une sèche et terne énumération des lieux que je viens de parcourir. J'en suis si mécontent que je me garderai bien de la transcrire ici. Je veux seulement te décrire l'endroit où j'ai passé la première nuit de mon voyage: c'est *Kilruddery*, le château du comte de Meath.

Imagine-toi un vallon dominé par deux rochers immenses, à moitié couverts de bois, et dont le sommet est d'un granit rougeâtre ; à l'une des extrémités de ce vallon, la mer avec son éternelle variété, à l'autre une campagne semée de châteaux, de chaumières et de haies vives, avec Dublin et son port dans le lointain ; au milieu de ce vallon, une antique abbaye restaurée et agrandie de nos jours, couronnée d'innombrables tourelles, garnie d'ogives, de sculptures chevaleresques, de fenêtres longues, serrées et étroites ; partout des écussons, des cimiers, des couronnes ; sur les parois du grand escalier, des armures, des lances, des bannières ; au centre de l'édifice, une salle de cinquante pieds de haut, où viennent

aboutir les corridors de tous les étages, et où une cheminée colossale semble appeler tous les vassaux du seigneur. A tous ces attraits de la chevalerie ajoute tout le luxe et tous les agréments de la civilisation, et de la civilisation anglaise ; et pour couronner le tout, suppose pour fille de la maison une vraie damoiselle du moyen âge, de pur sang normand, grande, élancée, dédaigneuse, hautaine et d'une beauté irréprochable, avec tout le charme de ses vingt ans. Voilà le lieu où j'ai passé deux jours, le matin à parcourir les ravissants environs, et le soir à faire mille efforts pour adoucir la hautaine beauté.

Mais j'oublie que je suis maintenant loin de toute distraction mondaine, et livré uniquement à la contemplation des beautés de la nature. Je suis logé ici dans la plus gentille petite auberge du monde, au bord du charmant *Avoca* au doux et perpétuel murmure, et en face du banc sur lequel Moore composa sa mélodie : *There is not in this wide world a valley so sweet...*, etc. Nul ne sympathise plus complètement que moi avec son admiration pour ces lieux enchanteurs. Mais, hélas ! que ne puis-je sympathiser également avec toutes les émotions qu'ils lui inspiraient ! Tu connais la suite de cette ravissante mélodie et cette description sans pareille du charme que produit l'alliance des douceurs de l'amitié avec les beautés de la nature. Moi malheureux, je suis ici tout seul, sans ami, me consumant en émotions inconnues et utiles qui se perdent et s'oublient, faute d'un cœur où je puisse les déposer, faute d'un œil où je puisse lire leur réponse. Tu te doutes bien peu que je t'ai désiré bien des fois près de moi pendant ces belles journées. De tous ceux que j'aime, c'est décidément toi que j'aurais préféré voir à mes côtés, et cela non pas à cause du degré supérieur de l'affection qui nous unit, mais parce que je crois que tu aurais goûté mieux que tout autre les beautés qui m'enivrent. Il fait du reste un temps d'une incertitude abominable, et je suis tout meurtri par les secousses des petites charrettes du pays dans lesquelles je voyage.

Carlow, 19 septembre 1830.

A l'enthousiasme pour les lieux a succédé dans mon âme l'enthousiasme pour les hommes. Depuis cinq jours que je suis en route, je passe mon temps à causer avec les paysans qui me servent de cochers, et les gamins qui me suivent dans mes courses à pied ; je les abîme de questions. Aujourd'hui, j'ai passé une journée au séminaire de Carlow avec le célèbre évêque Doyle, le plus éminent des prélats de l'Irlande, et plusieurs professeurs, tous prêtres, et qui m'ont accueilli avec une hospitalité vraiment homérique. Je ne sais pas ce que je dois admirer le plus, ou du peuple ou du clergé. Je reste confondu à la vue de ce peuple *fidèle*, comme je l'ai dit dans mon article en y croyant à peine, *fidèle à sa vieille misère et à sa vieille croyance*, qui n'a conservé de toutes les possessions de ses pères que la foi, seul débris qu'il ait dérobé à ses conquérants, sans jamais se laisser séduire par l'invincible attrait de l'imitation. Tous les riches sont protestants ; tous les pauvres sont catholiques. Cette distinction de religion selon la fortune est une chose inconcevable ; et quand on songe que le peuple qui est resté ainsi catholique a pour seigneurs des hommes tous protestants, qu'il est contraint de payer la dîme au clergé anglican et de subvenir aux réparations et aux *ornements* des églises protestantes, qu'il ne gagne presque jamais de quoi s'acheter de la viande et du pain, mais seulement des pommes de terre ; et que cependant il nourrit et entretient à ses frais les chapelles, les prêtres et les maîtres d'école qu'exige le culte de ses pères, je crois qu'on peut vraiment dire que c'est un peuple sublime et qu'il n'a pas son pareil en Europe. Quant aux prêtres, ce sont tous des prêtres modèles, mâles, francs, gais, énergiques. Jamais d'hypocrisie ni de réserve calculée sur leur visage ouvert et serein ; ils parlent de la liberté avec toute l'exaltation d'un écolier de Paris, et de la patrie, de leur chère et malheureuse

Irlande, avec un accent qui enflammerait le cœur le plus glacé. On voit que dans leur cœur la religion et le patriotisme exercent un empire absolument égal. Vraiment, pour comprendre ce que c'est que le patriotisme, il faut entendre un prêtre irlandais parler de son pays. L'un d'eux, à qui je parlais du rôle du clergé pendant la grande révolte de 1798, m'a répondu : « Oui, nous avons combattu pour notre Irlande, et ceux qui n'ont pas combattu ont prié pour elle nuit et jour. »

Je n'ai pas lu un journal depuis huit jours; je ne sais rien de ce qui se passe en Europe. La dernière nouvelle que j'ai apprise a été la nomination de Talleyrand à Londres. J'en ai rougi pour la France et pour le parti modéré qui a osé le prendre pour son candidat. Que le ciel veille sur cette pauvre France ! Ma pensée ne s'en éloigne jamais ; mais c'est la fidélité du désespoir.

Au milieu de mes jouissances, j'ai des moments de tristesse profonde : l'image d'Élise regagne une force nouvelle dans mon esprit. Il semble que Dieu veuille me rappeler, comme si je pouvais l'oublier, que chaque jour de ce mois est l'anniversaire d'un jour d'angoisse et de désespoir et me préparer ainsi au lugubre anniversaire du plus triste jour de ma vie.

Des affections que la mort a brisées dans mon cœur ma pensée se reporte naturellement vers celles que Dieu laisse fleurir dans le tien. En relisant ta lettre du 27 août, je vois décidément que tu as tout lieu d'être satisfait de ta sœur et de ton beau-frère. J'espère que tu goûtes sans mélange le bonheur qui m'est à jamais refusé. Ce serait par trop dur s'il devait nous être refusé à tous deux.

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Jully, 29 septembre 1830.

. . . .

Ton Irlande, dont tu me parles avec tant d'admiration, m'inspire un bien ardent désir de la visiter. Comme j'aimerais ce pays-là!... Ne le verrai-je pas, moi qui aime tant les beautés de la nature, et surtout ce caractère de peuple que tu dépeins? Mais je suis si singulièrement organisé que peut-être, si je me trouvais auprès de toi, je resterais froid... Bien souvent je suis insensible en face des plus belles choses; je comprends qu'elles sont belles, mais c'est tout; j'ai beaucoup plus d'imagination que de sensibilité. Beau pays, que celui où l'on sait allier l'amour de la liberté avec le respect et l'obéissance aux maîtres, où le clergé ne se sépare pas du peuple, où le peuple ne se sépare pas de ses prêtres! Beau pays, où l'architecture du moyen âge ne trouve pas des industriels pour la détruire! Chacun des détails que tu me donnes me satisfait, parce que je retrouve en tous les éléments d'un pays essentiellement catholique. Cette piété, ce patriotisme, ce respect des maîtres, cette obéissance aux lois, ce désintéressement, cette poésie, cette gaieté, cet amour des ancêtres, de la nature pittoresque, des monuments du moyen âge, tout cela, pour moi, c'est du catholicisme...

Puisque tu ne sais pas ce qui se passe en Europe, il faut que je te mette au courant. Les Pays-Bas sont en feu; on s'y bat à outrance. Mais aucune lettre n'arrive en France: on ne sait qui a le dessus. Le roi s'est conduit indignement. Après la modération qu'avait montrée la Belgique, elle avait droit d'espérer plus de bonne foi et des mesures décisives de la part du souverain. Il perdra la Belgique et il l'aura mérité. Charles X était pourtant un terrible exemple. — Les troubles

d'Allemagne semblent peu importants. Le duc de Brunswick est décidément chassé. Le roi de Saxe s'est donné un régent de bonne grâce. Qui sait ce que tout cela deviendra?

En France, point de nominations importantes depuis Talleyrand. Depuis quinze jours, le ministère a pris de l'aplomb. Tu sais qu'une foule de sociétés se sont formées depuis la révolution de Juillet. L'une a pour titre : *Société des amis du peuple;* c'est un vrai club qui délibère en public... L'autre jour, il a convoqué le peuple pour faire une cérémonie funèbre en l'honneur de Bories et ses trois compagnons. Cette cérémonie a jeté l'alarme dans Paris; le club a été hué ces jours derniers par le peuple, et la garde nationale est parvenue à le dissoudre. Le même jour, il était question de ces clubs à la Chambre. On a demandé des explications aux ministres. Guizot a parlé avec une mesure et une justesse parfaites, disant que ces clubs portaient l'alarme dans les esprits, gênaient nos affaires intérieures et nous compromettaient vis-à-vis des étrangers, que le Gouvernement les avait déférés aux tribunaux en vertu de l'art. 291 du Code pénal, qu'il savait que cet article devait subir une réforme, mais que, dans l'état de nos affaires, il y avait beaucoup moins de danger à l'invoquer qu'à le déclarer abrogé. Une immense majorité a applaudi Guizot... C'est là le fait important de ces derniers jours... Je vois avec plaisir que le ministère se déclare et montre enfin de la fermeté... J'ai repris quelque confiance dans notre avenir. La démocratie semble s'arrêter; j'explique l'agitation et les désordres partiels comme des conséquences de l'ébranlement qu'a donné la révolution à toute la machine, et je commence à espérer qu'on a travaillé pour nous, que nous sommes en belle position pour donner au libéralisme la base qui lui manque. Avant dix ans il sentira son impuissance à fonder, et pendant ce temps-là la religion catholique, indépendante de l'État, aura assez perdu de son impopularité pour qu'on en revienne à elle. Verrons-nous le triomphe de notre cause? Il est possible que non, mais qu'importe? Nous le ver-

rons du haut du ciel, et nous serons bien heureux, si nous y avons travaillé en quelque chose...

Mon tendre ami, jouis de ce beau pays que tu parcours; réchauffe ton âme à cet ardent foyer de religion, de poésie et de patriotisme. Tu auras trop d'occasions ici pour te refroidir, pour te glacer. Que je te remercie de me regretter à chaque belle chose que tu vois, plus qu'aucun autre de tes amis! Je le mérite, non peut-être comme le plus capable de sentir aussi vivement que toi, mais comme t'étant plus dévoué qu'aucun d'eux, comme t'aimant plus que qui que ce soit au monde.

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Killarney, comté de Kerry, ce 3 octobre 1830.

Mon ami, mon premier et plus fidèle ami, il y a un an aujourd'hui que mon cœur fut écrasé par la plus triste, la plus imprévue, la plus inconsolable douleur. Nul n'avait déjà alors autant de droits que toi à mon affection, et nul ne déploya une si profonde, une si étonnante sympathie que la tienne. En ce jour de deuil et de lugubres souvenirs, d'émotions cruelles et implacables, tu es le premier vers qui je tourne ma triste pensée, le premier à qui j'adresse quelques paroles de mélancolie et d'ennui. Me voilà au cœur de cette Irlande que j'ai eu tellement soif de visiter, poursuivi, comme partout, par la douleur et l'inaltérable tristesse de mes souvenirs. Tous ces jours-ci, qui ont été, sans contredit, les plus intéressants de mon voyage, mon âme a été oppressée par l'approche de ce funèbre anniversaire, que je redoutais comme s'il devait rouvrir toutes mes plaies et reproduire à mes yeux fatigués l'horrible scène de la nuit du 3 octobre. Je le désirais presque ; je voulais voir jusqu'à quel point ma mémoire serait fidèle et jusqu'à quel point une

année de nouvelles émotions, d'agitations, de mécomptes, de projets, de courses et d'ennuis, aurait affaibli l'image de cette nuit fatale et des angoisses qui l'ont précédée et suivie. Mon attente n'a point été vaine, et ma triste espérance, dernière ressource d'une affection que la tombe a brisée, n'a point été une illusion. J'ai passé toute cette nuit, jusqu'à quatre heures du matin, à relire la trop fidèle narration que j'avais consignée dans mon journal et que tu connais. Les larmes, les serrements de cœur et ces frémissements passagers qui tueraient s'ils duraient, ne m'ont point manqué : ma vigile a été digne de la nuit que je voulais ainsi commémorer. Aujourd'hui, je suis plus tranquille, plus froid ; j'ai communié à la messe de l'évêque, en même temps que quatre à cinq cents personnes, dont la ferveur et l'ardente dévotion me faisaient honte et envie. Je vais tout à l'heure assister à un service que je fais célébrer, dans cette lointaine vallée, pour l'infortunée qui alla chercher sous un autre climat la mort qui s'attacha si longtemps à elle avant de la dévorer. Pauvre enfant ! il semble qu'il y a une fatalité romanesque dans tout ce qui tient à elle : aller chercher à Stockholm une mortelle souffrance, la terminer à Besançon, loin, bien loin de ses foyers ! Et maintenant, moi, son frère, moi qui, j'ose le dire, l'ai plus regrettée que personne, c'est à cinq cents lieues de sa tombe que je célèbre l'anniversaire de son agonie et de sa mort.

J'ai employé l'intervalle entre les deux offices à relire les lettres que mes amis m'ont écrites sur cette catastrophe. Tu as peut-être oublié les tiennes ; mais je les gardais comme un riche trésor dans ma mémoire, je les réservais comme un baume consolateur pour ce jour de tristesse anticipée ; mais, je le confesse, leur souvenir s'était assez affaibli dans mon âme pour qu'elles aient produit sur moi la même impression de surprise, d'étonnement, d'éblouissement, qui s'empara de mon cœur quand je lus ta lettre reçue à Ystad, en réponse à la première nouvelle de mon désespoir, puis le récit de ton

voyage à Lyon, puis enfin l'expression de ta consternation, quand tu appris que tout était fini...

Adieu. Peut-être t'es-tu rappelé cet anniversaire, et, aujourd'hui dimanche, peut-être pries-tu dans ton église pour celle que j'ai perdue à jamais. Cette pensée me fait du bien. Tu serais bien heureux si tu savais combien tes lettres et ton image ont adouci l'amertume de cette journée.

Killarney, ce 6 octobre.

Mon bon et cher ami, il m'a été impossible de reprendre ma lettre : des courses faites dans les environs de ce lieu charmant, le plus célèbre de l'Irlande, et un voyage à Limerick par le *Shannon*, plus les politesses qu'il faut faire aux excellentes gens, lord et lady Kenmare, chez qui je suis logé, ont absorbé tout mon temps. Il est maintenant une heure du matin et je n'ai que ce moment pour t'écrire... La vie de voyageur le matin, et de mondain le soir, m'exténue de fatigue. C'est un très bon moyen de voir le pays et le peuple : je me flatte de les connaître bien tous les deux; mais je ne puis rien écrire, pas même une lettre au *Correspondant*, pas même mon journal, pas même à mon père !... J'ai mille choses charmantes à te raconter, mais le manque absolu de temps et de force m'interdit ce bonheur.

Depuis Waterford, mon voyage, par Clomnell, Cork, Baltimore, Bantry, Kenmare et Cahir, jusqu'ici, a été charmant, sauf le temps. J'ai vu des évêques et des prêtres encore plus libéraux et plus chrétiens que mes premières connaissances ; j'ai vu des spectacles religieux qui toucheraient un Voltaire; j'ai parcouru les lieux les plus sauvages et les plus romantiques; j'ai entendu chanter les mélodies de Moore par de jeunes Irlandaises à la voix inspirée; enfin je viens de faire soixante milles à cheval, seul, sans guide et sans bagages, à travers un pays que nul voyageur ne visite, où l'on ne parle qu'irlan-

dais, pour aller voir O'Connell dans sa vieille abbaye aux bords de la mer, sur un rocher désert et isolé. Je l'ai trouvé au milieu de ses vingt-trois enfants et neveux, ayant l'air d'un bon fermier. Il m'a frappé sans m'éblouir ; il est bien loin d'être l'objet le plus intéressant de l'Irlande. Je l'entendrai parler demain dans un banquet qu'on lui donne ici, et où j'aurai probablement aussi à faire un discours sur la Révolution, la grande semaine, etc... Je t'assure que cela ne m'amuse pas.

Je sympathise complètement avec toutes tes opinions sur les misères de notre état intérieur ; mais je n'ai pas le temps de te répondre en détail.

Les Belges ont été sublimes ; mais c'est bien mal à propos pour nous. Toutefois je suis ravi de voir l'œuvre inique du congrès de Vienne s'ébranler de toutes parts.

Ce que tu me dis de l'*Avenir* m'enchante ; je m'y suis fait abonner sur-le-champ. Si l'on y veut de moi, j'abandonne le *Correspondant.* Je suspendrai la composition de mes articles sur l'Irlande jusqu'à ce moment. Si l'on a besoin de quelques ébauches sur la politique étrangère et sur la littérature et la philosophie allemandes, je dois aux circonstances particulières de mon éducation quelques facilités sur ces sujets, qui pourra me tenir lieu de talent.

Adieu, cher ami. Aime-moi toujours comme tu m'aimes et comme je t'aime.

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Jully, 7 octobre 1830.

... Je voulais qu'une des pages de ma lettre portât la date du 3 octobre et pût te prouver que, ce jour-là, ma pensée était près de toi, te suivait dans tes douloureux souve-

nirs. Mais, par une de ces fatalités qui semblent se jouer de tous nos sentiments, ce jour-là la maison était pleine de monde, de jeunes gens qu'il a fallu mener à la chasse le jour, faire danser le soir. Au milieu de ces plaisirs auxquels je n'ai participé presque que de corps, j'ai pourtant pensé à toi, mon pauvre ami, à toi qui souffrais de ce cruel anniversaire, et je me suis bien reproché les moments où j'ai pu oublier quel jour c'était pour toi que celui-là... Bien souvent me revient à la pensée depuis quelque temps, et surtout ce jour-là, ce que je te disais quelques jours après la mort de ta sœur : « Au moins tu as la certitude qu'elle est dans le ciel, heureuse, au milieu des anges, ange elle-même sans doute. Tu peux la prier comme une sainte, l'invoquer dans tes prières. Jamais son image ne s'altérera dans ta pensée ; tu la verras toujours jeune, belle, revêtue de ces formes pures que la maladie avait encore idéalisées. L'âge ne te la flétrira point ; elle sera toujours pour toi cette jeune fille douce et bonne, innocente de l'innocence des enfants. Enfin, si tu pleures sur toi, tu n'auras jamais à pleurer sur elle ! »

14 octobre 1830.

Cette semaine, la Chambre a été intéressante... M. Bérenger a fait, sur la proposition de l'abolition de la peine de mort, un très beau rapport. Ce sont à peu près les opinions du duc de Broglie dans son bel article. Il n'admet l'abolition de la peine de mort que comme une question d'utilité. La société ayant le droit de se défendre de ceux qui la compromettent, la question se réduit pour lui à savoir si la société peut se défendre des coupables autrement que par leur mort. Il conclut, comme le duc de Broglie, qu'une si grave réforme ne peut être opérée radicalement et en une seule fois. En conséquence, il croit qu'on ne peut abolir la peine de mort, quant à présent, que pour les crimes d'incendie de maisons inhabitées ou de récoltes, d'infanticide, de fausse mon-

naie, et pour les crimes politiques. M. Béranger n'a pas caché que la commission insistait sur l'abolition de la peine de mort en matière politique, précisément en faveur des anciens ministres de Charles X. Cette partie de son discours est sublime. Ce jour-là même, une pétition avait été remise par un grand nombre de blessés de Paris pour demander l'abolition de la peine de mort, et ils étaient là dans une tribune. La Chambre a voté à une majorité immense une adresse au roi pour le prier de présenter le plus promptement possible une loi qui sanctionnât les conclusions de la commission. Cette résolution de la Chambre et la pétition des blessés m'inspirent une admiration que je ne puis te dire... Nous n'avons pas de page plus belle dans notre histoire. Le peuple qui dit à ceux qui l'ont fait mitrailler, qui ont fait couler son sang et qui ont tué ses enfants : « Allez, nous ne voulons pas de vos têtes ! » est un grand peuple ! C'est pour moi un véritable bonheur que de sentir encore une fois mon cœur se gonfler d'admiration pour mon pays !...

... Il est bruit dans ce moment à Paris (pourtant les journaux n'en disent rien) d'une lettre que Lamennais aurait écrite au Pape pour lui exposer l'état de la religion en France. Il lui dirait que la conduite fausse du clergé a singulièrement nui au catholicisme et que les Bourbons méritent leur punition ; il le prierait de faire comprendre aux Evêques de France leur devoir de reconnaître sans arrière-pensée le gouvernement nouveau, et, loin de s'opposer au mouvement du siècle, de se mettre à sa tête pour le maîtriser ; il lui représenterait cette conduite comme pouvant seule ramener la religion en France. On ne m'a pas dit le résultat de cette lettre. Mais j'ai vu que le Pape avait ordonné à M. de Rohan, qui avait l'intention d'aller à Rome, de retourner dans son diocèse, et de plus il a reconnu formellement le gouvernement de Louis-Philippe. Quel avenir pour notre belle patrie si le clergé comprenait les idées de Lamennais ! L'*Avenir* ne paraîtra que le 16 ; je pense qu'il nous parlera de cette lettre...

Adieu, tu as droit de te plaindre de mes lettres ; car elles te disent à peine un mot d'amitié, un mot sorti du cœur... La politique m'absorbe tout entier. Mais, au retour, tu me trouveras tout comme autrefois, et plus aimant encore, plus tendre pour toi... Je prie pour toi avec toute la ferveur dont je suis capable ; ce n'est pas dire beaucoup, il est vrai. Prie aussi pour moi et aime-moi.

CH. DE MONTALEMBERT A L. CORNUDET

Coleranie, comté d'Antrim, ce 19 octobre 1830.

Il y a longtemps, mon ami, que je ne t'ai écrit, et pendant cet intervalle, j'ai traversé l'Irlande dans toute sa longueur. Ma dernière était datée d'une ville du comté le plus méridional de l'Irlande, et maintenant je t'écris de la ville la plus septentrionale de l'île. Je viens de visiter la magnifique côte d'Antrim, qui n'est qu'une vaste colonnade de piliers de basalte ; je viens d'apercevoir les montagnes de l'Écosse. Mais je n'ai pas le temps de te faire une description topographique ou géologique des endroits que je vois ; mon journal même ne contient qu'une sèche énumération des lieux et des personnes que je visite ; tu le liras du reste, si tu le veux. Les raisons que je t'ai énumérées déjà bien des fois justifient mon silence. Ma vie a été plus active, plus occupée que jamais ; je n'ai pas un instant à moi, excepté le soir quand je tombe de fatigue. En ce moment, je t'écris dans un café où l'on fait un bruit d'enfer ; j'attends une diligence qui va me ramener à Belfast. Tu vois que je prends le temps au vol : ainsi point de gronderies. Voici du reste la dernière lettre que je t'écrirai : je compte être à Paris dans dix jours, et j'espère t'y trouver vers cette époque ; il me semble que tu m'as annoncé que ton retour serait plus avancé que l'an dernier. Reviens, je t'en prie, le plus tôt possible: j'ai tant besoin

de toi; j'ai tant besoin d'épancher dans ton cœur toutes mes confidences ; j'ai tant de détails, d'émotions, de choses vraiment curieuses et poétiques à te raconter !

Quand je te dis que ma vie a été plus active et plus occupée que jamais, je l'entends autant du moral que du physique. Émotions politiques, religieuses et autres, j'ai tout éprouvé, avec autant d'énergie et de profondeur qu'auparavant. Je vais, si j'en ai le temps, et si mes scélérats de compagnons ne m'étourdissent pas trop, essayer d'amplifier pour toi quelques pages de mon journal.

Au moment de finir ma dernière lettre, j'allais me rendre à un grand dîner de cent cinquante couverts, donné en l'honneur d'O'Connell à Killarney. Il a parlé longuement et à plusieurs reprises, ainsi que Steele, Ronayne et plusieurs de ses principaux adhérents. Le sujet de tous ces discours était l'admiration des exploits de la France et de la Belgique et l'abrogation de l'Union législative de l'Irlande avec la Grande-Bretagne, question qui agite en ce moment tout le peuple irlandais. Il me serait impossible de te peindre l'enthousiasme avec lequel il a été reçu et applaudi, enthousiasme auquel je ne demandais pas mieux que de m'associer, mais que son éloquence ne m'a nullement inspiré. Sous ce rapport, je dois te l'avouer, il m'a étrangement désappointé : ce n'est qu'un démagogue ; ce n'est nullement un grand orateur. Il est déclamatoire et boursouflé ; ses arguments n'ont aucune liaison, son imagination aucun charme, aucune fraîcheur ; son style est dur, brusque et entrecoupé ; plus je le vois, plus je l'entends, et plus je me confirme dans ma première opinion : qu'il n'est pas marqué du sceau du génie, ni de la véritable grandeur. Mais il défend la plus belle des causes ; il n'a ni adversaire ni rival redoutable ; il a un rôle magnifique à jouer, et les circonstances lui tiendront lieu, comme à tant d'autres, de génie (1).

1. L'opinion que M. de Montalembert exprimait dans cette lettre, uniquement sur la nature de l'éloquence d'O'Connell, qui ne répondait

Mais je perds mon temps en faisant de la politique, quand j'ai bien d'autres confidences à te faire. Je ne sais si je t'ai parlé du château d'un vieux pair, lord D***, dans le comté de Tipperary, où j'avais passé une soirée charmante en quittant Waterford. Le souvenir de cette soirée m'était tellement resté dans l'âme que, en quittant Killarney, vers le 10 de ce mois, j'ai fait un grand détour et renoncé à une tournée fort intéressante pour aller de nouveau demander l'hospitalité à ce vieux comte. Tu penses bien que ce n'étaient pas ses cheveux blancs qui exerçaient sur moi cette magique influence ; ce n'étaient pas même les agréments de son neveu, *prêtre de l'Église établie,* ni la beauté de son château et de son parc ; non, mon ami : c'étaient tout bonnement les beaux

pas à l'idéal d'une imagination de vingt ans, ardente et exigeante, ne peut pas être considérée comme le jugement définitif du grand orateur catholique français sur le célèbre *agitateur* irlandais. Dans son beau livre sur l'*Avenir politique de l'Angleterre*, publié en 1855, il a dignement apprécié le très grand rôle d'O'Connell dans l'histoire et les immenses services que, par son éloquence toute populaire, et par son indomptable persévérance, il a rendus, non pas seulement à ses coreligionnaires d'Irlande, mais aussi à la cause de la religion catholique dans le monde. Plusieurs années auparavant, en 1847, M. de Montalembert, présentant les membres du *Comité électoral pour la défense de la liberté religieuse*, dont il était président, à O'Connell, malade et épuisé, qui traversait Paris pour se rendre en Italie, où il allait mourir, avait rendu à ce grand citoyen, dans le beau langage qui lui était familier, un hommage solennel, dont la sincérité ne saurait être suspectée :

« Vous êtes notre maître, lui disait-il, notre modèle et notre glorieux précepteur. C'est pourquoi nous venons vous apporter l'hommage tendre et respectueux que nous devons à l'homme qui, de nos jours, a le plus fait pour la dignité et la liberté du genre humain, et spécialement pour l'éducation politique des peuples catholiques...

« Vous n'êtes pas seulement l'homme d'une nation, vous êtes l'homme de la chrétienté tout entière. Votre gloire n'est pas seulement irlandaise, elle est catholique. Partout où les catholiques renaissent à la pratique des vertus civiles et se dévouent à la conquête de leurs droits légitimes, après Dieu, c'est votre ouvrage. Partout où la religion tend à s'émanciper du joug que plusieurs générations de sophistes et de légistes lui ont forgé, après Dieu, c'est à vous qu'elle le doit... » (*Œuvres de M. de Montalembert*, t. II, p. 457.)

yeux et la merveilleuse amabilité de ses trois nièces! La première, femme du prêtre (juge combien mon cœur *catholique* a dû être soulevé par la pensée d'une telle union) et mariée depuis quatre mois seulement, est, sans contredit, la femme la plus parfaitement belle, après lady Charlemont, et la plus sémillante que j'aie encore vue. Les deux autres, non mariées, sont toutes deux fort jolies, fort sentimentales, fort bonnes musiciennes, et d'une prévenance, d'une amabilité pour moi qui m'a charmé autant qu'elle m'a surpris. Avec de pareilles données, tu peux facilement te figurer quels ont été mes sentiments et mes jouissances, quand après le dîner, le vieux comte est allé dormir dans sa chambre, que le prêtre est allé composer son sermon du lendemain, et que je me suis trouvé tout seul avec ces trois charmantes femmes pendant toute la soirée. C'était la seconde fois seulement que je les voyais, et, au commencement du tête-à-tête, ou plutôt du *quatuor*, je me sentais vraiment embarrassé ; mais elles me mirent bientôt à l'aise : on aurait dit que nous nous connaissions depuis vingt ans. Elles semblaient lutter entre elles à qui produirait sur moi la plus grande impression, à qui me ferait le plus de plaisir ; elles ont chanté toutes les plus ravissantes mélodies de Moore, m'ont donné des leçons de valse et de galop, m'ont lu et récité des vers ; enfin, imagine-toi tous les charmes que peuvent déployer trois jeunes femmes contre un seul homme pendant quatre heures de temps, et tu auras une idée de mon bonheur pendant la soirée du 9 octobre, depuis sept heures jusqu'à onze heures. Croirais-tu que, en vrai imbécile, pendant la nuit qui a suivi, je me tourmentais à chercher laquelle des trois je devais préférer? Je me suis enfin décidé pour l'aînée des demoiselles, la plus mélancolique, mais la moins jolie. Hélas! mon admiration, mon bonheur et ma folie n'ont duré qu'un jour. Le lendemain le comte était éveillé et le prêtre libre. J'avais annoncé, la veille, en arrivant, que je ne resterais qu'une nuit ; et comme les pressantes prières que les trois dames me faisaient

de rester n'étaient nullement appuyées par l'oncle prudent ni par le mari jaloux, force me fut de partir. Un jour de plus m'aurait transformé en amoureux déclaré. Maintenant, dix jours se sont à peine écoulés et l'impression de cette délicieuse soirée est presque étouffée sous une foule de nouvelles émotions.

En quittant K..., j'ai continué comme par le passé à partager mon temps entre l'aristocratie protestante et la hiérarchie catholique. Le 13, à Maynooth, j'ai fait connaissance avec les chefs de l'une et de l'autre : le duc de Leinster et ce célèbre archevêque Murray dont j'ai tracé d'instinct le portrait fidèle dans le *Correspondant*. Je ne savais pas lequel préférer, du séminaire où se trouvait l'archevêque, ou du château où se trouvait la belle duchesse de Leinster avec sa nièce. Enfin je me suis arrangé de manière à passer l'après-midi et la soirée au château et à dîner avec l'archevêque. Sans affectation de sainteté ou de sagesse, je déclare que le dîner ecclésiastique m'a plu davantage que la promenade du matin ou le bal du soir. Tu n'en seras pas étonné, quand tu sauras qu'après le dîner le supérieur du séminaire s'est levé, et, après avoir fait un pompeux éloge de ton ami et de ses opinions, a demandé à l'archevêque et au corps des professeurs de boire à ma santé, et que moi, étranger, laïque et presque enfant, je me suis vu l'objet des applaudissements et presque du respect de cet illustre prélat, dont le nom seul m'inspire une vénération solennelle, et de vingt-cinq prêtres à qui j'étais inconnu deux heures auparavant. Je fus touché jusqu'aux larmes. Quelque puéril que cela puisse te paraître, je ne crois pas avoir éprouvé de ma vie un mouvement d'amour-propre plus enivrant.

J'aurais mille histoires tragiques, comiques, religieuses, poétiques, à te raconter ; mais le temps et l'espace me manquent. Je quitte Dublin le 23 ; ce sera avec un véritable déchirement de cœur. Je laisse en Irlande quarante commencements d'amitiés et de liaisons agréables, et j'ai dans mon

portefeuille une foule de lettres que je n'ai pas eu le temps d'employer : ce seront les fondements d'un futur voyage.

Adieu, mon bon ami, et ce qui vaut mieux, à revoir. Tu sais quel bonheur ce sera pour moi.

P.-S. Je n'ai pas fait de discours au dîner d'O'Connell, comme je craignais d'être obligé d'en faire. Je me suis adroitement esquivé au moment où on allait proposer la santé de la Fayette. Ce n'est pas le fait du discours qui m'a effrayé, — car j'aimerais encore mieux improviser en anglais qu'en français,— mais la crainte de voir mes paroles imprimées dans les journaux de la province, et de là dans toute la presse irlandaise, qui se charge déjà d'annoncer au public tous mes mouvements, et n'aurait pas manqué de mutiler ou de commenter mon discours. La licence de la presse sous ce rapport est intolérable.

L. CORNUDET A CH. DE MONTALEMBERT

Jully, 5 novembre 1830.

Il y a plus de quinze jours, mon bon et tendre ami, que je ne t'ai écrit. J'ai été presque toujours en route, et je ne puis écrire qu'à loisir, quand j'ai toutes mes aises, quand je suis chez moi enfin. J'ai été à Lyon avec ma mère, qui allait fermer les yeux à une de ses sœurs. Grâce à Dieu, nos craintes étaient exagérées, et nous l'avons laissée sinon hors de danger, au moins donnant beaucoup d'espoir.

Pendant que ma mère soignait sa sœur, moi qui mourais d'ennui à Lyon, je suis allé passer deux jours à Champagny auprès de ma tante. Ces deux journées m'ont fait du bien. Ma tante a été pour moi d'une bonté que je ne puis dire et je n'avais jamais trouvé surtout son imagination si fraîche, si poétique, son âme si sublime. Je ne l'ai pas quittée d'un ins-

tant ces deux jours, et je crois que je n'aurais pas éprouvé un sentiment plus délicieux auprès d'une jeune et jolie femme que j'aurais aimée d'amour. Il faut ce souvenir pour me faire oublier les fatigues et les souffrances physiques du voyage. Je n'avais jamais fait route d'une manière si pénible, et, comme mon âme est malheureusement on ne peut plus esclave du corps, je n'ai nullement profité de mon voyage pour admirer le pays très pittoresque que j'ai parcouru. Je suis tout à fait un homme de ce siècle, un homme efféminé que la plus mince fatigue accable, et qui ne sait sentir et penser qu'au coin d'un bon feu, dans un fauteuil commode, sans bruit à ses oreilles.

Tu es bien heureux d'avoir si bien profité de ton voyage, d'avoir tant admiré, tant senti au milieu des fatigues de tout genre. Te voilà remonté pour longtemps. Pour moi, je suis anéanti. Mon âme est une lampe qui s'éteint faute d'huile, et l'huile qu'on y mettrait s'échapperait de toutes parts. Jamais personne ne fut, plus que moi, un éclatant exemple de cette impuissance de l'homme à éprouver les émotions dont il a soif. Tu ne sais pas, tu ne peux pas savoir combien je suis nul. Il me semble quelquefois qu'autrefois je valais mieux. Mais non ! c'est une illusion...

En arrivant hier j'ai trouvé ta lettre du 19 octobre datée du comté d'Antrim. Que tu es heureux ! Je t'envie ; c'est tout ce que je puis te répondre. L'Angleterre et l'Irlande sont d'admirables pays. En France, hors de Paris, où trouverait-on des jeunes filles qui voulussent bien faire fête à un jeune étranger ? Où en trouverait-on qui chantassent des chants nationaux, beaux comme ceux de Moore, qui sussent même ce que c'est que la poésie ? En vérité, j'ai peine à me contenir, quand on nous donne la *Parisienne* de Delavigne comme un chant patriotique. Voilà pourtant la poésie dont nos patriotes se disent émus !... Je croirais manquer à l'amitié si je ne te confessais, ami, que j'ai trouvé un peu trop d'amour-propre dans le sentiment qui t'a fait préférer le dîner de l'archevêque Murray à la conversation de miss Stanhope. C'est

probablement parce que je sais par expérience ce que c'est que la vanité et l'orgueil, que je suis aussi attentif à te les marquer du doigt, quand je les vois en toi.

Oh! dis-moi, je te prie, si tu es déjà à Paris, ce que tu penses de l'*Avenir*. Je l'ai trouvé ici à mon retour, et je te dirai franchement que je ne suis pas aussi content que je l'espérais. Je ne suis pas aussi libéral que l'abbé de Lamennais. Ses articles sont sublimes d'éloquence : mais j'y trouve du fiel. En vérité, c'est la démocratie la plus entière qu'il demande et je ne suis pas encore démocrate. Comme l'a fort bien dit Chateaubriand, il se peut que la république soit l'avenir de l'Europe; mais je ne vois pas assez de lumière répandue dans le monde pour croire son temps venu. Ma politique n'en est encore qu'au *Journal des Débats*; il représente complètement mon opinion sur notre état actuel.

Ce que je connaissais de l'abbé de Lamennais était loin de me faire supposer qu'il eût des opinions aussi radicales : ce qui me fait craindre qu'il n'y ait en lui quelque arrière-pensée que j'ignore. Son livre sur les *Progrès de la Révolution* ne me paraît pas écrit dans l'esprit qui l'anime aujourd'hui. D'ailleurs, son but principal aujourd'hui est de ramener à la liberté le clergé et les catholiques. Car il y a plus à faire de ce côté qu'à ramener les libéraux à la religion. Or ne compromet-il pas un peu le succès de son œuvre, en émettant des opinions tranchées qui effaroucheront beaucoup d'âmes honnêtes? Au reste, il se peut que cette impression première soit détruite bientôt. Je n'en ai lu encore que trois numéros; ce n'est pas assez.

Je serais cruellement désappointé, si l'*Avenir* ne répondait pas à mon espérance, si je ne pouvais pas me rallier à lui complètement, sans restriction. Déjà ma première impression a été fort pénible; j'ai éprouvé ce que l'on sent quand on s'appuie sur quelque chose qui s'affaisse, quand on s'accroche à une branche qui casse. S'il me fallait me trouver avec l'*Avenir*, sympathisant sur beaucoup de points, protestant

sur tous les autres, j'y renoncerais, je désespérerais du triomphe des croyances que j'aime, je m'enfermerais en moi et je cesserais de m'occuper de tout ce qui m'intéresse aujourd'hui : à 22 ans je serais comme un vieillard qui voit son temps passé, ses idées chéries dépassées, remplacées, sans espérance de les faire renaître! Oh! mon ami, affermissons, consolidons chaque jour notre sympathie politique, philosophique, poétique. Ne souffrons pas qu'il y ait une question, tant petite soit-elle, sur laquelle nous soyons en désaccord. Il est trop cruel d'être seul à penser de même, à sentir de même.

Je suppose que le ministère est changé. C'était le seul ministère libéral (au moins ceux qu'on renvoie), avec lequel je pusse quelque peu sympathiser. Je ne comprends pas du tout comment c'est la partie modérée du ministère qui s'en va au moment où les élections viennent l'appuyer. C'est une énigme pour moi. Selon moi, la seule faute du ministère Guizot, c'est sa composition. Je n'ai jamais compris un ministère composé d'éléments aussi divers. Ils se sont paralysés les uns les autres, et de là son inaction et sa faiblesse. Si le ministère eût été tout entier dans le sens de M. Guizot, il serait fort et plein de vie. Le ministère Lafitte, si c'est celui-là que nous avons, est mort-né, parce qu'il est le résultat d'une émeute et qu'une émeute le renversera. Je m'attends, dans quinze jours, à voir MM. de Salverte et de Corcelles au pouvoir. Après eux je ne sais plus où nous allons.....

Au reste, la province n'est pas du tout en harmonie avec Paris : les élections en font foi. Aussi beaucoup de gens crient-ils contre l'aristocratie des propriétaires à cent écus. Mais les électeurs ne sont pas seuls mécontents de Paris. Le commerce tout entier est furieux. Il faut avoir vu les négociants lyonnais comme je les ai vus, et savoir, comme je le sais, combien ce qui se passe à Paris fait de tort à tout le commerce français. Je te donnerai des détails qui te feront trembler sur notre avenir. Les fabricants lyonnais interrompent leurs travaux et les ouvriers restent sans rien faire. Les banquiers

liquident tous... Les craintes sont exagérées, je l'espère. Mais il n'est pas moins vrai qu'elles existent, et que, cet hiver, on ne saura que faire de tous ces ouvriers sans ouvrage. Les mines du Creusot emploient 1.800 ouvriers. Il faut chaque jour à la Compagnie 4.000 francs pour les payer. Le jour où les banquiers refuseront d'avancer cet argent, notre département aura à se défendre contre 1.800 hommes sans pain, résolus à tout faire pour s'en procurer. Et ce jour, on le craint...

Je pars mercredi prochain, 10 novembre, et serai à Paris le 12 dans la soirée... Je t'écrirai peut-être encore une fois. En tout cas, nous serons bientôt ensemble, et cette pensée m'empêche de regretter ma mère, mes sœurs, mon père. Adieu, je t'embrasse tendrement...

ÉPILOGUE

Ici finit la correspondance échangée entre Ch. de Montalembert et mon père pendant les premières années de leur jeunesse et de leur amitié.

Au retour de son voyage en Irlande, Montalembert entra dans la vie publique. Je n'ai pas à dire ici ce que fut cette noble et glorieuse carrière de quarante années consacrées à la défense de la liberté de l'Église.

Mais, si le lecteur a bien voulu suivre avec intérêt les lettres de mon père et reconnaître en lui un cœur aimant et élevé, une âme généreuse et dévouée, il désirera peut-être savoir si l'homme mûr est resté fidèle aux principes et aux affections de sa jeunesse. Je voudrais donc, non pas retracer ici la vie complète de mon père, mais rappeler en quelques pages les grandes lignes de sa longue carrière administrative et faire ressortir l'unité de cette existence si droite, si pure, si conforme en un mot aux sentiments élevés qui sont exprimés à chaque page de la correspondance qu'on vient de lire.

On a pu voir dans les lettres de mon père quelles furent longtemps ses incertitudes sur le choix d'une carrière. Sa famille avait pensé à faire de lui un notaire. Il y

répugnait, mais d'autre part, ne se croyant pas les aptitudes nécessaires pour réussir au barreau, il se serait soumis sans aucun doute aux désirs de son père, lorsque la bienveillance et l'amitié du baron Grenier, premier président de la Cour royale de Riom, lui ouvrit une autre carrière qui répondait mieux à ses goûts. La lettre de recommandation du baron Grenier au garde des sceaux M. Persil, lettre que j'ai sous les yeux, n'était pas banale. On y sentait la vieille amitié du premier président de Riom pour la famille de mon père, mais aussi le vif intérêt que le jeune avocat, pour lequel on sollicitait l'entrée dans la magistrature, savait inspirer déjà à tous ceux qui l'approchaient.

Ce fut donc sous les auspices de ce bienveillant protecteur que mon père, au mois d'avril 1834, fut attaché au parquet de la Cour des pairs. Dès ce premier pas dans la carrière, on va voir apparaître cette fermeté de conscience qui n'hésitera jamais devant le devoir. Il écrivait à Montalembert le 9 avril :

« Quand j'ai appris que le procureur général m'avait attaché au parquet, je suis allé dans une église promettre à Dieu, en même temps que je le remerciais d'avoir commencé ma carrière, que je n'hésiterais jamais entre un devoir de conscience, de chrétien ou de bon citoyen et ma démission, ma sortie de cette carrière, et le prier de tout mon cœur de m'éclairer sur mes devoirs, et de ne jamais faire que mon intérêt ou plutôt mon désir de plaire à mon père (car c'est là tout mon intérêt dans ma carrière), m'aveugle. »

Le procureur général, dont il est ici question, était M. Martin du Nord (1). Celui-ci conçut dès l'abord de

1. M. Martin du Nord avait été nommé, le 5 avril 1834, procureur général près la Cour royale de Paris, en remplacement de M. Persil.

estime et de l'amitié pour le jeune attaché. Un an plus tard il le nomma secrétaire en chef du parquet de la Cour royale de Paris, et quand il devint ministre des travaux publics, au mois d'octobre 1836, il le prit comme chef de son cabinet. J'aime à prononcer avec respect et reconnaissance le nom de M. Martin du Nord. Mon père lui attribuait, non sans raison, les heureux débuts de sa carrière. Admis dans sa confiance la plus entière et dans l'intimité de sa famille, il conserva jusqu'à la fin, pour lui, une gratitude profonde et un tendre et respectueux attachement.

L'entrée de M. Martin du Nord au ministère décida de l'avenir de mon père ; cet avenir ne devait pas être la magistrature, mais l'administration. Deux mois en effet après avoir pris mon père comme chef de son cabinet, M. Martin du Nord le fit nommer auditeur de 2e classe au Conseil d'État. Dès lors, et sauf une courte interruption motivée par une révocation promptement réparée, mon père, jusqu'au 15 septembre 1870, c'est-à-dire pendant plus de trente ans, ne quitta plus le Conseil d'État dont il franchit successivement tous les degrés jusqu'au plus élevé, celui de président de section. Ce que fut cette laborieuse carrière, les anciens collègues de mon père et les innombrables et importants travaux auxquels il a attaché son nom peuvent en témoigner. Dès le collège et pendant sa vie d'étudiant, mon père avait été très ardent au travail ; on a pu le constater dans sa correspondance avec Montalembert, qui montre une variété et une multiplicité d'occupations, de nature peut-être à faire rougir la paresse des écoliers

nommé garde des sceaux. Il fut chargé, peu de temps après, de remplir les fonctions de procureur général près la Cour des pairs, lors du procès d'avril.

et des étudiants d'aujourd'hui. Il n'avait pas une très grande facilité ni pour parler ni pour écrire, et ce n'est que grâce à un labeur vraiment infatigable qu'il est arrivé et à une expérience consommée des affaires et à un véritable talent de parole. Que de fois, alors qu'il était commissaire du gouvernement au contentieux ou conseiller d'État, nous quittait-il le soir aussitôt après dîner, à notre grand regret, pour aller se remettre à ses dossiers, et cela jusque fort avant dans la nuit! Hélas! nous nous sommes dit souvent que ce travail prolongé, dont souffrait son sommeil, avait usé prématurément sa robuste constitution.

Comme il ne se ménageait pas lui-même, on ne le ménageait guère. Dans le grand mouvement économique qui se produisit sous le second empire, dans le développement des chemins de fer et l'organisation des grandes compagnies, dans les enquêtes sur la liberté commerciale et sur l'agriculture, il joua un rôle important soit comme rapporteur au Conseil d'État, soit comme commissaire du Gouvernement auprès des Chambres. Partout il portait son esprit pratique, ses connaissances administratives, sa droite et ferme raison. Mon cher et regretté ami Beslay, dans la notice si touchante et si éloquemment émue qu'il a consacrée à mon père (1), a donc pu dire avec raison : «Il a été au plus haut point et dans l'acception la plus relevée et la plus noble du mot, un homme d'affaires publiques éminent, un administrateur incomparable, le type peut-être le plus achevé dans notre temps de l'homme de gouvernement, d'un commerce sûr, d'une discrétion absolue, d'un conseil courageux et perspicace. »

1. Voir le *Français* du 10 avril 1876.

Aussi son autorité était grande au Conseil d'État et même au dehors. Je n'en citerai qu'un exemple. Dans une circonstance solennelle il eut l'honneur, par l'ascendant de sa parole honnête et convaincue, de retourner l'opinion du souverain lui-même. Peu d'hommes d'État assurément peuvent revendiquer un pareil succès; il est vrai que peu ont eu le courage d'essayer. L'empereur, soit que son esprit rêveur le portât à accueillir les utopies, soit qu'il voulût ramener à lui la démocratie, avait fait proposer au Conseil d'État un projet qui établissait dans tout l'empire un vaste système d'assurance obligatoire. Il y attachait, paraît-il, une grande importance; car il désira présider lui-même aux Tuileries la séance où le Conseil d'État devait discuter le projet. Mon père était fort opposé à l'intervention de l'État en pareille matière; il la jugeait mauvaise et trouvait à la loi projetée une allure de socialisme qui lui paraissait dangereuse. Il dit son opinion avec respect, mais avec fermeté, et ne dissimula aucune de ses objections. La figure de l'empereur demeurait impassible; mais quand mon père eut fini, l'empereur se leva, s'approcha de lui et lui dit: « Monsieur Cornudet, vous m'avez converti. » Il est inutile d'ajouter que le projet en resta là.

Ce n'était pas la première fois que mon père faisait acte de courageuse indépendance. Il me sera permis de dire que son indépendance n'était pas intermittente et qu'il en donna des preuves nombreuses au cours de sa longue carrière. Je ne puis pas ne pas parler ici de l'événement le plus connu de la vie de mon père, je veux dire son attitude dans l'affaire dite des biens d'Orléans.

On sait que le 22 janvier 1852 un décret du prince-président de la République déclara restitués au domaine

de l'État les biens meubles et immeubles ayant appartenu au roi Louis-Philippe et donnés par lui le 7 août 1830 à ses enfants. C'était la confiscation qui reparaissait, alors qu'on la croyait à jamais abolie. On sait également quel fut l'effet déplorable produit sur l'opinion publique par ce décret : quatre ministres sur huit donnèrent leur démission. Lorsqu'arriva l'exécution effective du décret, les princes d'Orléans saisirent le tribunal de la Seine. Celui-ci s'étant déclaré compétent, le préfet de la Seine prit un arrêté de conflit qui avait pour but de dessaisir les tribunaux et de revendiquer pour la justice administrative la connaissance de l'affaire. C'était au Conseil d'État, qui venait d'être réorganisé, qu'il appartenait de décider si le conflit avait été légitimement élevé ou si, au contraire, les tribunaux devaient rester saisis. Mon père, récemment nommé conseiller d'État, fut désigné comme rapporteur par le vénéré président de la section du contentieux. Il soutint énergiquement devant le Conseil d'État la compétence judiciaire, gardienne et protectrice du droit de propriété. Il fut battu, mais à une voix seulement de majorité. Et, ainsi que l'a dit M. Reverchon (1), il est certain « que, si le Conseil d'État avait été sûr qu'aucune atteinte ne serait portée à son indépendance, presque tous les membres qui ont formé la majorité se seraient réunis aux huit qui ont fait la minorité ». Le 31 juillet, six semaines après la séance où le conflit avait été confirmé, mon père fut destitué, ainsi que son ami M. Reverchon, commissaire du Gouvernement, et le président de la section, M. Maillard, fut invité à donner sa démission.

Mon père ne resta pas longtemps éloigné du Conseil

1. Voir le *Correspondant* du 25 novembre 1871.

d'État. Un décret du 4 mars 1853 lui rendit ses fonctions de conseiller d'État. Il n'avait rien eu à rétracter, et c'est l'honneur de l'empereur d'avoir su comprendre la ferme indépendance du conseiller d'État et d'avoir réparé loyalement un acte injuste. C'est un exemple que les gouvernements donnent rarement. Non seulement l'empereur rappela mon père au Conseil d'État, mais, quatorze ans plus tard, il le nomma président de section.

Cette nomination reçut un accueil dont les annales du Conseil d'État ne contiennent pas, à ma connaissance, d'autre exemple. Le souvenir de la séance où mon père fut installé comme président de la section des travaux publics est encore présent à ma mémoire. C'était le 23 janvier 1867 : le même décret avait nommé trois présidents de section : mon père aux travaux publics, M. Marchand au contentieux et M. de Lavenay aux finances. M. Vuitry, ministre présidant le Conseil d'État, présidait la séance. Par une coïncidence singulière, le décret qui nommait les trois présidents était daté du 22 janvier, la date des décrets d'Orléans, et tout le monde, au Conseil d'État, savait que M. Vuitry, M. Marchand et mon père avaient voté dans le même sens en 1852, lorsque l'affaire des biens d'Orléans était venue devant le Conseil d'État au contentieux. La Providence a de ces revanches ! Lorsque M. Vuitry donna lecture du décret qui nommait les présidents, il ne put dominer son émotion, et le Conseil d'État tout entier éclata en applaudissements. J'y étais, et on comprendra quels durent être les sentiments du fils, en assistant à un pareil hommage rendu à son père ! Peu de temps après, au jour de mon mariage, le saint et vénéré père Olivaint, dont j'avais eu l'honneur et le bonheur d'être l'élève, s'exprimait ainsi sur les témoignages écla-

tants de sympathie que mon père avait reçus lorsqu'il fut nommé président de section : « Pourquoi, disait-il, cette estime universelle qui l'environne?... C'est que tous aiment à reconnaître en lui ce qui devient si rare en nos jours : un caractère. C'est que tous honorent en lui une conviction sincère et dévouée, qui toujours a su rester ferme dans la lutte sans sacrifier les droits de la charité, et garder aussi toujours la mesure et la modération sans jamais sacrifier le devoir. Aussi ses adversaires eux-mêmes ne peuvent-ils s'empêcher de rendre hommage, en sa personne, à cette foi qui leur révèle le secret et l'inspiration de sa vie, et qui fait de lui un grand citoyen parce qu'il est un grand chrétien. »

C'est en chrétien, en effet, que mon père avait accueilli la nouvelle de cette nomination qui couronnait sa longue carrière. Aussi humble et défiant de lui-même qu'il était ferme, il écrivait ainsi le 17 janvier 1867 à sa sœur Céline, entrée quelques années auparavant dans la congrégation des Dames de la Retraite : « J'ai, en finissant, à t'annoncer une grave nouvelle, chère sœur; elle concerne ton vieux frère et lui vaudra, je te le demande, de ta part un redoublement de prières. Nous avons eu l'honneur de dîner aux Tuileries la semaine dernière, et l'empereur, après le dîner, s'est approché très gracieusement de ma femme pour lui annoncer, dans les termes les plus flatteurs, que j'allais être nommé président de section au Conseil d'État. Faut-il s'en réjouir? Je ne suis pas malheureusement assez détaché des choses de ce monde pour que mon amour-propre ne trouve son compte dans cet avancement qui couronne ma carrière et la rendra bien plus brillante que je ne l'avais pensé ou désiré. Mais je puis dire en toute sincérité que j'en suis bien plus troublé

encore que réjoui. La prospérité n'est pas bonne pour le cœur de l'homme et pour sa vertu. Et puis pourrai-je porter ce lourd fardeau? J'élève donc mon cœur vers ce Dieu bon et miséricordieux qui m'a toujours secouru, et je lui demande de toute mon âme que ce ne soit pas pour ma perte qu'il m'élève si haut, et que les faveurs temporelles qu'il m'accorde ne soient pas pour la ruine de mon âme ou pour la ruine de l'âme de ma femme et de mes enfants. Demande-le-lui avec moi, chère bien-aimée sœur. Toute ta vie, tu m'as été secourable. Oh! que je vais avoir besoin que tu me le sois encore! J'ignore du reste si ce sera bientôt que se réalisera cette parole. Dieu merci, j'attends sans impatience, et si quelque empêchement survient, je crois bien que je serai plus soulagé que chagrin. »

Demeurer toujours humble, surtout dans le succès, travailler toujours pour le bien et uniquement pour le bien, garder son âme et celle des siens à l'abri de l'orgueil et de la vaine gloire, telle avait été d'ailleurs la constante préoccupation de mon père dans toute sa carrière. Certes, si quelque chose pouvait le flatter et le réjouir, c'étaient les félicitations et les témoignages de reconnaissance qu'il recevait des membres de l'Épiscopat, lorsqu'il prenait en main, dans les affaires d'appels comme d'abus que le Gouvernement soumettait trop souvent au Conseil d'État, la défense des droits et de la liberté de l'Église. On va voir dans quel esprit il accueillait ces félicitations et ces témoignages. J'ai trouvé, dans ses papiers, une note écrite de sa main et relatant une visite que lui avait faite en 1857 Mgr Jacquemet, évêque de Nantes, peu de temps après la déclaration d'abus pronon-

cée contre Mgr de Dreux-Brézé, évêque de Moulins (1). Mgr Jacquemet, dans cette visite, s'était exprimé ainsi : « J'ai entretenu en détail le Saint-Père de l'affaire de l'évêque de Moulins et de la conduite qu'ont tenue quelques conseillers d'État dans cette affaire, de la vôtre en particulier. Le Saint-Père a écouté ces détails avec une grande attention et une émotion visible ; il a répété plusieurs fois votre nom et m'a chargé expressément de vous apporter ses félicitations : « Portez à M. Cornudet, « a-t-il dit, les félicitations du chef de l'Église et ses « bénédictions particulières pour lui et pour sa famille. »

A cette note, mon père avait ajouté les lignes suivantes : « Je ne mérite pas une si grande et si précieuse récompense. J'en conserve néanmoins le souvenir à mes enfants, pour qu'il contribue à raviver dans leur cœur l'amour de notre sainte religion et le dévouement à l'Église de Jésus-Christ. »

En 1864, au cours de la discussion de la loi sur les coalitions à laquelle il avait pris une part active et remarquée, mon père m'écrivait, en me racontant son intervention dans le débat :

« Ce rôle modeste me suffit. Je m'aperçois cependant que si j'avais abordé plus jeune ce rôle d'orateur politique, il aurait eu un grand charme pour moi. Mais souviens-toi, cher bien-aimé enfant, pour le cas où tu serais destiné à l'aborder, qu'il est plein de périls, plein de tentations, et en les voyant de près, je me dis qu'il faut vraiment une protection spéciale du bon Dieu, dans ces nobles luttes oratoires, pour ne pas confondre l'amour de

1. Mgr l'évêque de Moulins avait été poursuivi et frappé d'une déclaration d'abus le 6 avril 1857 pour différentes mesures de discipline et d'administration prises par lui dans la plénitude de son droit épiscopal.

sa propre gloire et l'entraînement du parti pris avec la conviction sincère et le désir du triomphe de ce qui est vrai. »

La nomination de mon père comme président de section fut pour lui l'occasion, non d'un repos relatif qu'il aurait bien gagné, mais d'un redoublement de travail. Indépendamment des nombreuses affaires qu'il avait à traiter lui-même ou que comme président il devait diriger au Conseil d'État, ses fonctions de président de section l'appelaient à présider des commissions multiples qui fonctionnaient dans les divers ministères ressortissant à la section des travaux publics. Sa santé s'en ressentait, et il n'avait pas trop de deux mois, chaque année, pour se remettre à peu près de ses fatigues à la campagne, dans cette chère maison paternelle de Jully qu'il aimait tant à revoir.

La tentative d'évolution libérale de l'empire au 2 janvier 1870 le remplit de satisfaction et d'espérance. Comme toutes les âmes généreuses et honnêtes, il croyait en la puissance de la liberté pour le bien. L'illusion, si c'en était une, fit bientôt place aux plus terribles réalités ; la guerre venait d'être déclarée, et les revers se succédèrent rapidement. Après avoir conduit mon frère au camp de Chalon, et le Conseil d'État étant en vacances, mon père partit pour la Bourgogne. Il y était à peine installé depuis quelques jours que le bruit du désastre de Sedan parvint jusqu'à nous. Le 4 septembre au soir je quittai Jully avec lui et le 5 au matin nous étions à Paris. Nous avions appris en route les événements qui s'étaient passés dans la capitale.

La révolution du 4 septembre attrista beaucoup mon père ; mais ce qui le dégoûta plus encore, ce fut l'état de Paris. Dès notre arrivée, nous étions allés au camp de

Saint-Maur voir mon frère qui était dans la mobile de la Seine. Le camp était en fête, pour ne pas dire en orgie. Et le soir, quand nous rentrâmes à Paris, on eût pu se croire en un jour de grande liesse populaire. Paris était fou.

Mon père n'y resta que quelques jours. Il n'avait plus rien à y faire : le conseil municipal dont il faisait partie n'existait plus ; le Conseil d'État était en vacances et sa dissolution prochaine qu'on annonçait était vraisemblable. J'insistai donc pour qu'il allât rejoindre en Bourgogne ma mère, ses filles et ses petits-enfants. Il partit le 7 septembre.

Mon père resta à Jully tout le temps de la guerre, partagé entre les angoisses patriotiques et ses inquiétudes personnelles pour le nombreux entourage dont il avait la responsabilité et pour ses trois fils qui remplissaient à Paris leur devoir militaire. Et cependant l'espoir demeurait debout dans son cœur. Il écrivait à sa sœur Céline le 15 septembre 1870 : « Il me semble que cette épreuve « infligée à la France et qui dépasse tout ce qu'on a vu « depuis bien longtemps, qui ne peut guère se comparer « en vérité qu'aux calamités des temps où la Gaule fut « envahie par les barbares, il me semble que cette « épreuve même est une manifestation de la confiance de « Dieu envers la France. S'il n'y avait plus à compter « sur elle, si elle était décidément vouée au crime et à la « corruption, Dieu ferait pour elle ce qu'il fait pour ceux « qui ne peuvent plus se régénérer ; il les laisse se dis- « soudre dans leurs jouissances corruptrices. S'il nous « châtie si cruellement, c'est qu'il nous aime, c'est qu'il « nous juge capables et dignes de régénération. Cette « pensée me soulage et me soutient, quoique bien sou-

« vent l'obscurité et la terreur des événements soient
« telles qu'on ne semble pas pouvoir même entrevoir
« une éclaircie. »

Et le 8 décembre, il écrivait encore :

« Je t'avoue, chère sœur, qu'après des jours de sombre
« découragement que j'ai dissimulé tant que j'ai pu à mon
« entourage, j'en suis venu à une confiance presque ab-
« solue en une délivrance prochaine ; j'y ai cru après la
« lecture de l'épître du 1er dimanche de l'Avent qui dit :
« *Votre délivrance est plus proche que vous ne pou-*
« *vez le croire*, et j'en suis venu presque à penser que
« ceux qui n'ont pas cette même confiance offensent la
« miséricorde du bon Dieu. Remarque, chère sœur, que
« Dieu n'a jamais fait de miracle qu'au profit de ceux
« qui ont prié avec *une foi absolue dans la puissance*
« *et la volonté du bon Dieu*. Ce n'est pas seulement la
« ferveur, l'ardeur, la multiplicité des prières qu'il de-
« mande, c'est la conviction qu'il pourra et qu'il voudra
« accueillir notre prière. C'est la foi, c'est-à-dire la
« confiance entière dans le succès de la prière, qui trans-
« porte les montagnes. Oui, ayons donc confiance dans
« notre délivrance prochaine, prions avec la conviction
« que l'heure de la miséricorde est venue ; et la miséricorde
« fera son œuvre et la délivrance s'accomplira... Mais
« cependant si cela n'est pas, que la volonté de Dieu soit
« faite ; qu'elle le soit encore, si ce sont de nouveaux
« désastres que nous apprendrons demain. Tout ce que
« Dieu fera sera bien fait, pour notre salut et pour sa
« gloire. »

La reddition de Paris mit fin, sinon à nos désastres, du moins à cette guerre si douloureuse et si funeste. Aussitôt qu'il put croire qu'une lettre nous parviendrait, mon

père écrivit *à sés trois fils* le billet suivant. Je le donne tout entier ; le lecteur fera là part, dans ce qui nous est personnel, de l'exagération permise à l'amour paternel :

« Mes bien aimés enfants,

« J'ai l'immense consolation de pouvoir vous écrire « enfin, mais la douleur de ne pouvoir pas le faire libre- « ment, puisque ma lettre doit rester ouverte et passer « par le quartier général de Versailles. Je ne puis donc « pas verser dans vos cœurs ce qui oppresse le mien « depuis si longtemps. Mais, sous les yeux même des « ennemis de la France, je puis vous bénir et vous dire « que je remercie Dieu de m'avoir donné des enfants « ayant su si bien, si noblement comprendre et remplir « tous leurs devoirs. Ah ! quand me sera-t-il donné de « mettre mes deux mains sur vos têtes et de vous serrer « sur mon cœur ! »

Quand je revis mon père le 6 février 1871, je trouvai son visage profondément altéré. Il avait tant souffert ! Hélas ! les épreuves de son âme si chrétienne et si française n'étaient pas finies : après les hontes et les douleurs de l'invasion, les hontes plus grandes, les horreurs plus douloureuses de la Commune !

« Je suis, écrivait-il le 21 mai à sa sœur Céline, je suis « écrasé de douleur par ce qui se passe à Paris. D'après « ce que je lis dans les journaux de ce matin, les misé- « rables qui règnent à Paris par la terreur vont ajouter de « nouveaux crimes à ceux qu'ils ont commis. Il faut s'atten- « dre à de nouveaux massacres de septembre, et c'est sur- « tout sur les prêtres qu'ils s'acharnent. Jusqu'à quelle « profondeur de l'abîme tomberons-nous ? C'est l'enfer « lui-même qui est en possession de ce malheureux Paris.

« L'excès du mal ouvrira-t-il les yeux à ceux qui n'ont
« pas vu jusqu'ici où pouvaient aboutir les doctrines ma-
« térialistes et impies qui trônaient dans le monde de-
« puis tant d'années? C'est le seul espoir qui nous reste,
« après la miséricorde de Dieu. »

Le 31 mai, il écrivait encore :

« Louons Dieu et bénissons-le de la grâce du martyre
« qu'il a accordée à tant de prêtres choisis par lui comme
« des victimes d'expiation, en raison des dignités qu'ils
« occupaient dans l'Église, en raison de leur sainteté
« et de leurs vertus, de leur science et des services
« qu'ils ont rendus à l'Église et qu'ils continueront dans
« le ciel. Notre sainte religion explique et glorifie ces
« sacrifices. Ces martyrs sont associés au sacrifice de
« notre divin Maître et continuent le sublime mystère
« de la Rédemption des hommes par le sang du Juste.
« Pleurons donc, pleurons nos péchés, pleurons de n'a-
« voir pas été assez purs nous-mêmes et assez saints
« pour mériter la même mort que l'archevêque de Paris,
« que M. Deguerry, que ce saint Père Olivaint!... Mais
« levons les yeux vers le Dieu des miséricordes avec
« espérance, avec confiance. »

L'espérance, mon père ne la perdait pas. Il n'était pas de ceux qui se laissent aller au découragement, et quand, au mois de juillet 1871, on vint faire appel à son dévouement, en lui demandant de se présenter comme candidat aux élections partielles dans le département de Saône-et-Loire, il n'hésita pas. Il n'y avait pas chez lui d'enthousiasme, encore moins d'illusion; mais il ne voyait dans cette candidature qu'un devoir à remplir, et, si elle réussissait, des services à rendre à la bonne cause. Il échoua. A peine remis de ses terreurs et singulièrement

oublieux, le suffrage universel commençait dès lors à préférer les flatteurs et les hommes en quête de malsaine popularité aux serviteurs fidèles et indépendants du pays. Mon père ne se plaignit pas de son insuccès; personnellement, il eût été plutôt tenté de s'en féliciter, s'il n'avait pas vu dans cet échec un triste symptôme de l'état de l'opinion publique. C'est ce qu'il écrivait à sa sœur Céline le 6 juillet :

« C'était un bien lourd fardeau que celui qu'il s'agis-
« sait de mettre sur mes épaules; si j'avais dû ne pas
« reculer devant une responsabilité si grande, puisque
« d'autres que moi jugeaient que je devais l'accepter, il
« m'est bien permis à présent de croire que le bon Dieu
« a eu ses raisons pour m'en délivrer, et je l'en remercie
« de tout mon cœur. Ce qui m'attriste, c'est que, dans
« ce département comme dans bien d'autres, c'est systé-
« matiquement que les électeurs ont repoussé les gens
« religieux. Auprès de nos populations c'est une objec-
« tion que la religion ; après les preuves de dévouement
« patriotique et d'héroïsme que les prêtres, les religieux
« et les hommes de foi ont faites pendant la dernière
« guerre, après le massacre de prêtres et de religieux
« morts comme les anciens martyrs et avec la même
« sublimité de courage, on devait s'attendre à un tout
« autre sentiment dans les masses. Quel égarement et
« où nous mènera-t-il? »

La carrière publique de mon père était finie. Les instances les plus honorables, lors de la réorganisation du Conseil d'État en 1872, ne purent vaincre sa résolution arrêtée de vivre désormais dans la retraite. Le seul lien qu'il conserva avec sa vie antérieure fut l'administration des chemins de fer. Il entra dans les conseils des

Compagnies de Lyon et d'Orléans, heureux de retrouver là quelques-uns de ses anciens collègues, les grandes affaires qui avaient occupé tant d'années de sa vie, et aussi, à raison de sa modeste fortune, une garantie pour la sécurité de sa vieillesse et l'établissement des deux enfants qu'il avait encore auprès de lui.

Mais on connaîtrait mal mon père si on ne voyait en lui que l'homme de travail, l'administrateur éminent. Il avait toujours, alors même qu'il semblait le plus écrasé par ses fonctions officielles, réservé une part de son temps aux bonnes œuvres ; dans sa vie il y avait pour ainsi dire deux faces, celle du travailleur infatigable et consciencieux et celle du chrétien dévoué à Dieu et aux pauvres. On a vu, dans ses lettres à M. de Montalembert, que tout jeune il avait pris l'habitude de la charité personnelle ; rien de plus touchant que l'affection dont les deux jeunes gens entouraient « leur vieux pauvre », comme ils l'appelaient. Bien qu'il n'ait pas été parmi les fondateurs de la Société de Saint-Vincent de Paul, de cette admirable société qui a fait tant de bien à ses membres et qui a été l'inspiratrice et la mère de tant d'autres bonnes œuvres, mon père, qui était lié d'une tendre amitié avec Frédéric Ozanam, compta du moins parmi les premiers adhérents de la societé et ne tarda pas à faire partie du Conseil général. Quelque occupé qu'il fût, il en suivait les réunions avec toute l'assiduité que lui permettaient les devoirs professionnels et il y portait, avec son dévouement, les qualités de bon conseil, de fermeté et de prudence qui faisaient partout rechercher et apprécier ses avis. Lorsque M. de Persigny, dans un accès d'incompréhensible égarement, crut voir un danger public dans la Société de Saint-Vincent de Paul et

prétendit ou dissoudre le Conseil général de cette Société ou le reconstituer sous la main du pouvoir, les hommes qui dirigeaient la Société se trouvèrent partagés d'opinion. Tout en étant tous d'accord pour ne pas accepter les conditions mises par le Gouvernement au maintien du Conseil général, les uns voulaient résister judiciairement et faire un grand éclat, les autres, estimant que la lettre de la loi rendait certaine la perte du procès, pensaient qu'il fallait au moins sauver ce qui pouvait être sauvé, subir la dissolution du Conseil général et maintenir l'existence individuelle des conférences. Mon père était de ce dernier avis. Je ne me permettrai pas de juger ceux qui avaient une opinion différente ; mon père était lui-même profondément peiné de se trouver en désaccord avec quelques-uns de ses meilleurs amis, mais il ne les estimait que davantage d'avoir soutenu contre lui ce qu'ils croyaient être la vérité. Il ne me sera pas interdit pourtant de dire que l'événement lui donna raison. Les conférences de Saint-Vincent de Paul souffrirent sans doute de leur isolement, mais elles vécurent, et le jour où, les entraves ayant disparu, elles rentrèrent en possession du conseil qui les dirigeait, elles reprirent facilement leur essor. Il eût été plus difficile, sinon impossible, de leur rendre la vie si elles l'eussent complètement perdue.

Quand sa retraite des affaires publiques lui donna plus de loisirs, mon père resta fidèle à l'œuvre de Saint-Vincent de Paul ; il y ajouta seulement d'autres œuvres. Je puis dire qu'il donna ce qui lui restait de forces à la *Société générale d'éducation et d'enseignement* et à l'œuvre du *Vœu national*.

La *Société d'éducation* avait été fondée en 1867 pour défendre et développer la loi du 15 mars 1850 sur

la liberté d'enseignement. Son premier président, l'honorable M. d'Ariste, ayant été obligé par sa santé à résigner ses fonctions, mon père fut appelé en 1871 à la présidence de la Société. Chacun sait les immenses services que la *Société d'éducation* a rendus à la cause de la liberté et de l'enseignement chrétien, ses luttes contre l'enseignement obligatoire et laïque, ses travaux sur l'enseignement supérieur, travaux dont est sortie la loi du 12 juillet 1875. Mon père consacra à cette grande œuvre toute son activité et tout son dévouement. Il fut, dans ces discussions souvent délicates, un guide et un conseil sûr, à la fois ferme et prudent. La liberté de l'enseignement supérieur a été, depuis, entravée et diminuée par l'esprit sectaire qui règne aujourd'hui en maître ; mais elle n'en subsiste pas moins, et, en attendant des jours meilleurs où elle verra son complet épanouissement, telle qu'elle est, elle est encore un grand bienfait pour la jeunesse catholique. Le Vte de Meaux a donc pu dire avec raison (1) : « Il y « aura des étudiants des facultés catholiques qui demanderont quels en furent les fondateurs, qui chercheront « des modèles parmi ceux qui leur ouvrirent la voie, et « alors, s'ils sont plus épris de l'honneur que de la « célébrité, de la vertu que de la gloire, leur regard « s'arrêtera avec complaisance, leur front s'inclinera « avec un religieux respect devant l'image et la mémoire de M. Cornudet. »

Mon père n'eut pas, le premier, l'idée de l'œuvre qui est devenue l'œuvre du Vœu national au Sacré Cœur. Mais, sentant vivement la nécessité d'un redoublement de

1. Voir la notice publiée par M. de Meaux, sur mon père, dans le *Correspondant* du 10 avril 1876.

piété et de bonnes œuvres, il entra bien vite dans la pensée des promoteurs du Vœu dont la grandeur le frappait. Là encore, son expérience et la sagesse de ses conseils furent d'une grande utilité pour la mise en pratique d'une idée généreuse, mais un peu vague au début. Dieu avait permis que l'un des premiers confidents du projet de vœu fût le vénérable archevêque de Tours, M[gr] Guibert, qui devait, si peu de temps après, occuper le siège archiépiscopal de Paris. A peine eut-il pris possession de sa nouvelle Église, M[gr] Guibert fit sienne l'œuvre du Vœu national, et, pour le réaliser, il institua un comité à la tête duquel il plaça mon père. L'entreprise paraissait humainement impossible ; on sait comment elle a réussi. L'emplacement fut trouvé, on sait qu'il est merveilleux ; le plan fut fait et adopté, on peut voir déjà que le monument sera le plus beau de notre temps ; enfin les pouvoirs publics s'associèrent à l'œuvre, en lui donnant la consécration de la loi. Le vénéré cardinal a daigné dire publiquement et me répéter souvent à moi-même quel appui précieux il avait trouvé dans mon père et combien il avait goûté son zèle et sa prudence.

Après deux ans de travaux préliminaires, il ne restait plus, pour entrer dans la période active de réalisation, qu'à poser la première pierre du futur édifice. Mon père se réjouissait de cette cérémonie qui allait donner à l'œuvre un essor définitif. Dieu lui refusa la consolation et la joie sur lesquelles il comptait. Quelques jours avant la cérémonie il était atteint du mal qui devait l'emporter huit mois plus tard.

Ce mal, du reste, ne le prenait pas au dépourvu. Depuis un an, il souffrait beaucoup et il se préparait à accepter tous les sacrifices que Dieu voudrait exiger de

lui. « Je viens, écrivait-il à sa sœur le 10 juin 1874, te « donner des nouvelles de mon indisposition. Ma lettre « seule te montrera que je suis mieux ; mais mon écriture « encore incertaine t'indiquera que je n'ai pas encore « recouvré l'entier usage de ma main. Que la volonte de « Dieu soit faite! C'est un avertissement; j'espère qu'il « me fera la grâce d'en profiter. C'est le jour de la « Pentecôte et à l'église que cela m'a pris, par une « faiblesse de jambes telle que j'ai cru ne pouvoir pas « rentrer à pied chez moi. Depuis, j'avais perdu entière-« ment le sommeil, et mes jambes avaient peine à me « porter. Nous sommes ici depuis deux jours (1), et je « me trouve déjà bien mieux. La dernière nuit, j'ai pu « dormir sans le secours des narcotiques.

« Chère sœur, prie bien pour moi. Peut-être est-il « nécessaire pour ma femme et mes enfants que je reste « encore en ce monde avec mes facultés. Mais cela est « bien autrement nécessaire pour le salut de mon âme ; « car je ne suis pas encore prêt à rendre mes comptes. « Demande donc à Dieu de me donner la résignation, la « piété, le détachement de moi-même, le vrai et sérieux « repentir de mes fautes, toutes choses que je n'ai pas « au degré qu'il faudrait. »

Le 28 mai 1875, jour où il fut frappé, cette fois, hélas! d'une façon mortelle, il avait rendez-vous avec l'architecte éminent qui construit la basilique de Montmartre, et je vois encore ses lèvres, privées de la parole, essayer de balbutier une explication pour me demander de prévenir M. Abadie qu'il ne pourrait pas se trouver au rendez-vous, sa main, déjà presque paralysée, tenter de

1. Mon père était venu passer quelques jours auprès de nous à Chaville, dans les environs de Paris.

tracer, dans le même but, quelques lignes que je ne parvenais pas à comprendre. Le Vœu national, je le dis avec une indicible consolation, a été la dernière pensée qui ait précédé, chez mon père, l'atteinte du mal terrible qui nous l'a enlevé !

Cette rapide esquisse de la vie, si utilement remplie, de mon père servira d'*épilogue* aux lettres que je publie. Elle suffira, je l'espère, à montrer au lecteur que l'ami de Montalembert, l'ami tendre et dévoué de son adolescence et de sa jeunesse, était demeuré digne de lui. Leurs destinées furent différentes; mais tous deux furent jusqu'à la fin fidèles à leurs convictions et à leurs croyances, en même temps que fidèles à leur amitié.

En publiant les lettres de son ami, mon père avait ajouté une dernière lettre que M. de Montalembert lui adressait quelques mois seulement avant de mourir. Je la reproduis ici. Ainsi que l'avait pensé mon père, elle termine bien ce volume qui pourrait être intitulé : *Une amitié chrétienne.*

M. C.

La Roche-en-Breny, ce 25 novembre 1868.

Très cher ami, chose singulière et qui m'a beaucoup ému, lorsqu'on m'a remis ta lettre du 21, je venais justement de penser à toi, peut-être pendant une heure entière, à toi et à tous nos liens si anciens et, grâce à Dieu, si indestructibles. Cela m'arrive souvent, je te prie de le croire, et je n'y ai pas grand mérite. Quel meilleur emploi puis-je faire de mes tristes loisirs, de mes longues heures de défaillance et d'oisiveté

forcée, que de rechercher et de retrouver dans ma mémoire affaiblie la trace ineffaçable de l'ami qui m'a été donné par Dieu dans mon adolescence, de nos aspirations communes, des croyances, des opinions et surtout de la profonde et sincère affection qui nous unissent encore et toujours, malgré la diversité de notre fortune politique, malgré les vicissitudes inséparables de l'âge et du cours de toute vie mortelle? Ta bonne lettre est donc venue me trouver précisément au point où je voyais se lever et se maintenir, comme une étoile, dans les ténèbres de mon existence actuelle, ton amitié toujours si dévouée, si désintéressée, si constante et si cordiale...

Il y a bien des jours où je ne puis bouger de mon grabat ou de mon fauteuil. Il faut donc plus que jamais, très cher ami, m'aider par tes prières à porter cette lourde croix, à l'accepter avec simplicité et humilité, à en profiter pour mon âme... A toi, mon ami, ma plus fidèle affection.

FIN

TABLE

Imp. de la Soc. de Typ. - Noizette, 8, r. Campagne-Première. Paris.